



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



No. 14

31

8^o

Ph. P.

945^d

Petrarca

19

φ

Z

ENTRÉTIENS
FAMILIERS DE
PETRARQUE
SUR LA BONNE
ET MAUVAISE FORTUNE,
Ou l'Art de vivre heureux,

Traduction Nouvelle.

TOME SECOND.



A PARIS,

Chez PIERRE TRABOUILLET, au
Palais, dans la Galerie des Prison-
niers, à la Fortune.

M. DC. LXXIII.

Avec Privilege du Roy.

**Bayerische
Staatsbibliothek
München**



T A B L E

DES ENTRETIENS

DE PETRARQUE,

Contenus au Second Tome.

D es Palais, des belles maisons, & des jardins de plaifance.	1
Des Escrits & des Auteurs.	11
Des Chevaux & de l'adresse à les monter.	18
De la Chasse, de la Venerie, & de la Fauconnerie.	23
De la Comedie, de la Farce, & des Bateleurs.	28
Des spectacles, du Cirque, du Theatre & de l'Amphitheatre.	32
Des Joustes & des Tournois.	40
Des Emplois, de l'Epée, & de la Robe.	45
Des Perles & des Pierrerie.	51
Des vases precieux, du cristal, & de l'ambre.	65
De la vie Champestre.	77
Des habits & de la haute galanterie.	84

à ij

T A B L E.

Des senteurs & des parfums.	83
Du Jeu & de ses Espèces , du hazard & du gain.	94
De la sagesse & de la Religion.	103
De l'Eloquence.	111
De la bonne opinion de soy-mesme.	116
De la haute fortune & de la grande suite.	123
De la felicité.	130
De l'esperance.	134
Des Successions.	142
Du beau temps & des bonnes compagnies.	147
De l'amitié fraternelle.	150
Des bons Seigneurs.	154
Des enfans adoptifs , & de l'education.	159
De l'usage des animaux terrestres.	154
Des Oyseaux & des Volieres.	168
De la Royauté & de l'Empire.	177
Des machines de guerre , & de l'invention de l'artillerie.	193
De la tyrannie.	196
D'un mariage avantageux.	201
De la riche dot.	207
Des secondes nopces.	210
Du soin de la posterité.	213

T A B L E.

Des petits fils, des neveux & des beaux fils.	216
Des braves.	218
Des statuës & de la sculpture.	221
Des ouvrages de fonte, & de la vais- selle d'or & d'argent,	227
Des festins.	233
De la paix de l'ame.	240
Du beau loisir, & de l'usage du som- meil.	242
Des honnestes filles.	249
Des bons gendres.	250
Des grandes familles.	252
Des enfans bien conditionnez.	255
De la beauté.	263
De la force du corps.	272
De l'agilité.	275
Des viviers & des poissons.	277
De l'infamie personnelle.	283
De la trop grande reputation.	290
Des fausses loüanges.	296
Des Jugemens iniques.	299
De l'exil.	304
De la ruine des Villes.	311
De la perte d'une Maistresse.	314
De la mort d'une femme.	318
Du rapt & du cocüage.	322

T A B L E.

Des traistres.	333
Des Ingrats.	335
De la perte au jeu, & de la cherté de l'année.	340
Des Marastres & des mauvais peres.	345
De l'avarice & de l'envie	352
De la gourmandise & de la paresse.	355
De la superbe.	358
De la perte des Pere & Mere.	360
D'un Prince sans posterité.	363
Des disgraces, & des mauvais Seigneurs.	365
Des delais & de la perte des occasions.	370
D'un Roy dépoüillé.	374
De la corruption du Siecle.	381
De la tristesse, & des miseres humaines.	384
Des logemens incommodés.	397
De l'embarras des grandes affaires.	399
De la fatigue des voyages.	404
Des Precepteurs ignorans.	409
Des vices de la jeunesse.	418
Des filles coquettes.	417
Des defauts de la langue.	422
Du mauvais gouvernement.	430

T A B L E:

Des cautions & des fermiers.	435
Des incommoditez du corps.	442
Des charges d'une famille.	450
De la perte d'un frere.	458
Du dégoût & des ennuis de la vie.	463
De la laideur.	482
De la douleur.	489
De la foiblesse du corps.	512
Des maladies en particulier.	519
De la chute des Tyrans.	524
De la mort en general.	535
De la mort avancée.	546
De la mort violente.	555
De la mort volontaire.	560
De la mort ignominieuse.	571
De la mort subite.	575
Du lieu de la mort.	577
De la mort des Méchans.	589
Des inquietudes de la mort à raison du bien & des enfans.	595
Des regrets de la mort au sujet d'une femme.	600
D'un homme qui s'inquiete à la mort pour sa patrie.	
Du soin de la memoire après la mort.	

T A B L E.

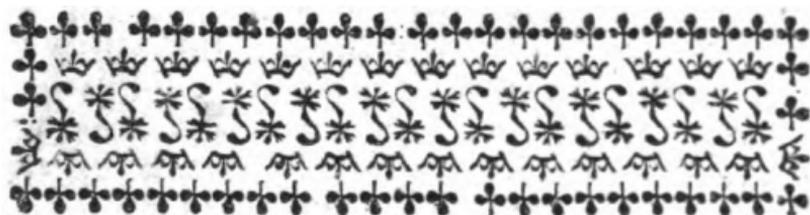
D'un homme qui meurt sans enfans.

610

De la sepulture.

619

Fin de la Table du second Tome.



ENTRETIENS
DE
PETRARQUE.
SECONDE PARTIE.

DES PALAIS,
DES BELLES MAISONS,
ET DES
JARDINS DE PLAISANCE!

I.  I je ne voyois que les superbes bastimens que tu as élevez t'ensent de vanité, je n'aurois pas crû qu'on pût tirer de gloire de de la chaux & du sable, du bois & des pierres; car je pensois au contraire qu'on la deust tirer des belles actions & des vertus heroïques. Tu fondes pourtant ta reputation sur

II. Part. A

des sujets d'autant plus fresques, que tu les juges plus solides. Tous les ouvrages qui sont faits de la main de l'homme, se détruisent aussi par la main de l'homme, ou se ruinent insensiblement par leur subsistance, & par leur durée. En effet, l'étendue du temps a les mains fort longues & fort puissantes, & de tous nos ouvrages nul ne sçauroit résister à la vieillesse. C'est pourquoy les fondemens de ta gloire imaginaire étant renversez, il faut nécessairement qu'elle tombe.

I I. Si tu ne veux pas t'en rapporter à la raison, rend-toy à l'expérience. Considere ces chefs-d'œuvres de l'Antiquité, qui ne te peuvent estre inconnus, & qu'on ne sçauroit plus voir. Où sont maintenant le superbe Illion de Troye, le Byrsa de Carthage, les Tours & les Murailles de Babylone? Ces Edifices magnifiques faits pour les hommes, ne servent à present de retraite qu'aux bestes & aux serpens. Je parle icy de l'ancienne Babylone; Car pour la moderne qui est plus proche de nous, elle subsiste encore, quoy que'elle tōberoit bien-tost si vous estiez hommes. Où sont enfin les sept miracles de la Grece? C'est un plus grand miracle qu'on n'en voit que de pitoyables restes.

III. Mais pour nous approcher de plus près des siècles des anciens Romains, où est cette maison d'or de Neron dont la structure a sans doute donné bien de la peine aux Architectes, veu qu'elle en donne encore à l'imagination des Lecteurs, qui veulent se représenter sa magnificence. Il suffit de dire que cet Edifice, & quelques autres que le furieux desir de bastir fit entre-

prendre à ce Prince, le reduisir ét à la pauvreté, & l'obligerent de se raquitter de ses dépenses particulieres par des rapines publiques ; Après tout cette maison d'or n'est pas même aujourd'huy une maison de pierre; on la cherche sàs la trouver.

IV. Où sont encore les Thermes de Diocletia, le Bain d'Antonin, les Trophées de Marius, le Septizone de Severe, le Marché d'Auguste, le Temple de Mars le vengeur, de Jupiter le foudroyant, & de tant d'autres Divinitez? Où est le Portique du même Empereur & sa Bibliotheque Grecque & Latine? Où sôt les Palais & les superbes Galeries de Cajus & de Lucius Nepos, de Livia, d'Octavia, & de tât d'autres personnes Illustres; qui s'ébloiét avoir enfermé toutes les merveilles du môde dans l'enceinte d'une seule Ville: Je ne parleray point icy du Theatre de Marcellus, de celuy de Cornelius Balbus, de l'Amphitheatre de Stalius Taurus, ny des ouvrages innombrables de Marc Agrippa, qui dans une vie privée surpassa presque la puissance magnifique des Empereurs. Sàs en venir au detail, je demande en un mot où sôt de beaux Palais de tât de Princes; cherche dans les livres tu en trouveras les noms, cherche dans la Ville, ou tu n'en trouveras rié du tout, ou tu n'en découvriras que quelques petits vestiges. Tu seras même cōtraint de chercher Rome dans Rome. Or si ces grands ouvrages qui sembloient devoir braver l'effort des temps ont pourtât pery, crois-tu que les tiens qui sont beaucoup moindres puissent estre éternels.

V. Certes si Auguste qu'on doit appeller le plus grand de tous les Romains, n'eust laissé que des bastimens faits durant sa vie, sa gloire seroit

morte il y a long-temps. Car non seulement quelques Temples qu'il fit bastir tomberent de son vivant sur ceux qui travailloient, mais encore des autres qui restent, les uns sont tombez de nos jours, les autres tremblent, & ont peine à se soustenir sur leur pied, quelque solide qu'il soit. Il n'y a que le Pantheon qui subsiste, pource que **MARIE** l'a emporté sur les faux Dieux, & que la vertu de son nom donne une nouvelle force à ce vieil ouvrage. Après cela ne croiras-tu pas que la Gloire pour estre durable à besoin de plus solides fondemens que ne sont des pierres entassées avec une industrie laborieuse.

VI. Puis donc que tu ne sçauois la trouver où elle n'est point, cherche-là où elle est; la vraye gloire ne gist pas dās les murailles; elles sōt trop materielles, & elle est trop delicate. Je sçay bien que ceux qui jugent communément des choses disent qu'on peut se rendre Illustre en trois façons, ou en faisant quelque chose de grand dont les Autheurs parlent à l'avenir, ou en composant quelque ouvrage qui soit leu & admiré de toute la posterité, ou en dressant quelque Edifice extraordinaire. Quand cela seroit ainsi toujourns ce dernier moyen seroit le moins infallible, comme en effet c'est le moindre.

VII. Et ne te flatte point sur le respect que nos neveux porteront à ta memoire en voyant les chefs-d'œuvres de ta main en tant de belles maisons. Auguste à la verité se vanta en mourant de ce qu'ayant trouvé une Ville de brique, il la laissoit toute de Marbre: Mais si cette vanité qu'il se donnoit n'eust esté couverte par la gloire legitime de tant d'autres actions éclatantes, & si sa

ET DES BELLES MAISONS. 5

vie n'eust plus fait parler de luy que ces Edifices, son nom seroit mort avec luy. Songe donc à mourir avec des soins plus élevez, & embrasse de plus fermes esperances. Ces sujets sur qui tu establis ta confiance, & qui n'ont aucun prix legitimes'enseveliront avec toy, & comme ils viennent de la terre, ils s'en retourneront en terre. Tes Palais seront peut estre loüez de ceux qui y logeront, qui est une bien courte & bien estroite loüange, ceux qui viendront après, ou ils ne les trouveront plus, ou ils diront qu'ils ont esté faits par des manœuvres. Ainsi ton nom demeurera inconnu, quoy qu'à present tes peines soient fort visibles, & ta vanité manifeste.

VIII. Mais peut-estre que ta Maison ne plaist pas tant pour son édifice, que pour ses bois, ses Jardins & ses parterres. Dans un seul Palais tu as mille belles solitudes. Je t'avoüe que c'est quelquefois un sujet d'un plaisir innocent, mais c'est aussi bien souvent l'occasion d'une satisfaction vitieuse. Les personnes voluptueuses n'aiment pas moins la retraite, que les hommes vertueux. Un lieu agreable & qui est bien à l'abry en porte quelques-uns à la penitence & à la contemplation, & d'autres au libertinage & à la lasciveté. Et ce n'est pas sans raison, qu'un grand Orateur accusât un criminel d'adultere a fait la description d'un lieu de plaissance où il fut commis, comme si ç'avoit esté l'aiguillon du crime. Il ne faut donc pas chercher son contentement dans la qualité des lieux, mais dans celle de l'ame, qui est dans une fort bonne assiette, quand elle sçait bien se servir de tous les lieux.

IX. Quand tu me parles de tes agreables ro-

duits ; & de tes bells solitudes ; crois-tu que personne ignore la fameuse retraite de Tibere en l'Isle de Capri ? Il pensoit là estre inconnu, mais ses infamies les plus secretes sont les plus publiques. J'ay honte de produire icy les honteuses actions de ce vieil bouc dans cette taniere pompeuse, & pource que tout le monde les scait, & pource que chacun doit rougir de ce qu'il n'en rougissoit point. Que Scipion l'Africain avoit bien plus de gloire dans l'austerité de son exil que cét Empereur parmy toutes ses voluptez.

X. Je le redis encore ; vostre felicité, ô mortels, ne consiste pas dans les lieux ny dans aucun autre sujet que dans vostre ame. Ainsi ceux qui ont loüé la vie solitaire, & les retraittes du grand monde, ne l'ont fait qu'en présuposant que l'ame sceut biens'en servir, & non autrement. Il faut donc attendre quel fruit tu recueilleras de tes beaux Jardins ; devant que de prononcer aucun Jugement en ta faveur ; Car si tu ne fais que te glorifier de la possession des lieux qui avant-hier n'estoient point à toy, qui ne le seront pas peut-estre demain, & qui à le bien prendre, ne sont pas à toy à l'heure mesme que je te parle, tu te glorifies du bien d'autruy. Quel fond y a-t'il la pour ta gloire ? que t'importe t'il si les Alpes ont de la neige au plus chaud de l'Esté, si l'Olimpe est plus haut que les nuës, si l'Apennin est bien ombragé, si le Testin est clair, l'Adicé agreable, & la Sorgue bruyante ? Certes en cas que ce soiét la des loüanges, elles appartiennent aux lieux, & non pas aux hommes. Il faut à voir en toy-mesme le sujet dont tu veux estre loüé.

XI. Quand tu te promenes dans ces belles al-

DES BELLES MAISONS 7

lées qui s'estendent à perte de veüe, il te faut considérer qu'elles pensées roulent cependant dans ton esprit, & quel desir passe par ton cœur. Car que sert-il d'avoir enfermé dās une cassette d'yvoire des parfums, qui sentent mal, & une amē laide dans de beaux promenoirs ? Que de Saints ont fleury parmy l'horreur des Rochers, & que d'infames adulteres ont croupy dans la verdure des prairies ! Adjouste à cela que les lieux de plaissance n'ont pas seulement esté nuisibles aux ames, mais encore bien souvent aux corps, & à la vie des hommes. Le grand air en a fait mourir quelques-uns qui croyoient là jouir d'une parfaite santé ; d'ailleurs le fer & les secrettes embouches en ont emporté beaucoup d'autres.

XII. Qui n'a veu chez l'Historien d'Alexandre ces Jardinages des Medes plantez de la main des Roys, & entretenus par le soin voluptueux des Satrapes ? Ce fut pourtant là que Parmenion, cet Illustre vieillard, & à mon jugement le premier Capitaine de Macedoine fut tué par le commandement d'un jeune Prince que le vin rendit furieux. Qui n'admire cette belle Coste de Gaeta que le Ciel semble avoir formée pour tous les delices de la terre ? Ciceron pourtant y fut assassiné par ordre du cruel Antoine, qui voulut, en luy tranchant la teste, couper pour ainsi dire, la gorge à l'eloquence mesme qui declamoit contre ses vices. Il est vray que ce lieu sembloit convenir aux Manes d'un si grand homme ; & puis que le Destin ne permettoit pas qu'il mourut à Rome, il falloit que le meilleur & le plus fleury de tous les Orateurs fut ensevely parmy les fleurs d'une campagne si ravissante.

A iiij

XIII. Mais la façon de sa mort n'est pas moins indigne que l'Autheur en est infame. Cicéron demouroit lors en ce bel endroit fuyant les orages de la Ville, & meditant quelque grand ouvrage à son ordinaire sur la sagesse & les bonnes mœurs, il tâchoit d'adoucir par les agrémés de la veuë, l'amertume que luy caufoit au fonds du cœur le malheureux estat de la Republique, lors que des Bourreaux apostez par l'ennemy de toutes les Vertus, osterent au monde ce grand Homme, à qui tous les siècles ne luy en rendront jamais de semblable. Il est donc certain que les lieux delectables sont les plus sujets aux embusches, pource qu'on y vit avec plus d'assurance & de liberté, & que les esprits s'y éloignent plus de la prévoyance des dangers. Ainsi les bestes trouvent les filets dans les forests les plus épaisses, & la glu prend plus aisément les oiseaux dessus les branches.

XIV. Bien que je te voye fort joyeux & exēpt d'inquietude, sçache que la joye & l'oubly des soins est toujourns ennemy de la précaution. En effet, si on veut bien se représenter ses propres dangers, & l'estat commun de la condition humaine, à peine verra-t'on quelqu'un fort content, & qui ne soit inquieté d'une façon ou d'autre. Ny la beauté des lieux, ny l'esperance des richesses ne sçauroient nous faire oublier la crainte des maux qui nous menaçent par tout. Enfin si tu demeures volontiers dans tes bois, les Ours & les Sangliers y trouvent autant de satisfaction que toy. Or il n'importe pas en quel lieu tu sois, mais ce que tu y fais. Le lieu ne te sçauroit ennoblir, mais tu peux ennoblir le lieu, &

ET DES BELLES MAISONS, 9
cela ne te peut reüssir qu'en y faisant quelque chose de grand & de signalé.

XV. Voyant que je méprise tes maisons de plaifance tu voudrois bien me faire encore estimer les Palais magnifiques que tu possèdes dans les Villes. Mais que puis-je dire autre chose que ce mot de l'Orateur Romain. *Qu'il faut honorer sa dignité par sa maison, mais non pas l'en emprunter, & que le Maistre ne doit pas se faire connoistre par son logis, mais bien rendre le logis recommandable par le Maistre.* Si tes maisons sont bien entendües, quel sujet as-tu de t'en orgueillir là dessus? c'est la loüange de l'Architecte, & non pas la tienne. Si elles sont de grande estenduë les larrons s'y peuvent plus facilement cacher, tu auras sujet de courir, le peuple des'y arrester, tes valets d'y faire la débauche, & les écornifleurs d'y chercher des repuës franches. C'est ainsi qu'un lieu seul est capable de forces ennuis, & de plusieurs importunitéz. Et puis la mesme loy qui règle l'estenduë des Villes règle aussi celle des maisons. Celuy-là n'est pas le mieux logé, qui a le plus d'espace; la mesure du bon-heur de la vie ne doit pas se pretendre par la grandeur de l'habitation, mais par celle du contentement. Souvent le travail & la douleur logent dans les Palais des Roys, & le repos & la joye, dans les hameaux des pauvres. Certes si l'estenduë ou la forme des maisons caufoit le bon-heur, l'Architecture seroit le plus noble de tous les arts, au lieu que c'est un des moindres.

XVI. Tu me dis derechef que tu es logé à la Royale, comme si le lieu pouvoit empescher les soins & les maladies, ou que la mort eust besoin

A v

10 DES PALAIS, DES BELLES MAISONS.

d'échelles pour gagner le faiste des tours. Tullus Hostilius & Tarquinius Priscus n'habitoient-ils pas dans un Palais Royal, quand l'un fut frappé de la foudre & l'autre du fer? Tarquinius le superbe ne logeoit-il pas dans une maison Royale, quand il fut chassé du Royaume? il n'est point de lieu qui soit inaccessible aux dangers, ny de porte fermée à la mort. Elle terrasse les Gardes qui empeschent de tuer les Monarques.

XVII. Tu crois ton logement perpetuel pour ce que ton logis est à toy en propriété. Mais ce ne sera que le séjour d'un peu de temps, le jour du déménagement s'approche. Tu fais le Bourgeois, mais tu n'es qu'estranger, & locataire; le propriétaire viendra qui te fera sortir tout nud de cette maison. Ton logement te semble clair & auguste, mais quand tu en seras party on t'en donnera peut-estre un bié obscur, & bien estroit. J'ose dire mesine que des à present si tu veux bien regarder ta maison tu la trouveras aussi sombre & resserrée qu'elle est fresle. A peine peut-elle subsister avec tant d'apuis; & ses murailles se démentant tous les jours, présagent infailliblement sa cheute. Enfin sa ruine ne peut estre loin, & cependant elle ne délecte pas tant un esprit genereux, comme estant son logement, qu'elle l'afflige en qualité de sa prison, où il luy fâche de demeurer, & d'où il voudroit bien estre delivré. Après cela si tu veux te glorifier il faut que tu le fasses des maisons d'autrui, ou de ta prison personnelle.

DES ESCRITS, ET DES AVTHEVRS.

I. **Q**Uand tu me dis que tu fais des livres, tu te declares atteint d'une maladie publique, contagieuse & incurable. Tous veulent usurper la charge d'ecrire qui n'est propre que de peu de personnes. Un homme touché de ce mal en infecte beaucoup d'autres, car il est aussi aisé de vouloir imiter, que l'imitation est difficile en effet. Ainsi le nombre des malades croist de plus en plus, & l'on voit augmenter aussi les forces de la maladie; il se trouve tous les jours plus d'Autheurs qui écrivent toujours plus mal, pource qu'il est plus facile de fuivre que d'atteindre les Maistres de l'art. Voilà pourquoy ce dire du sage Hebreu se verifie par l'esperience de chaque temps, *qu'on ne fait jamais de fin à faire beaucoup de Livres.*

I I. Pleust à Dieu que cette démangeaison ne fut pas si generale, & que les hommes se contenant dans la circonference de leur capacité, l'ordre des choses qui est confondu par la temerité des mortels put estre observé! Alors ceux qui savent ou qui peuvent écrire, s'en acquiteroient les autres ne feroient qu'oüir, ou que lire. Est-ce là une si petite satisfaction de l'esprit que de comprendre un sujet sans qu'il faille aussi-tost qu'une main présomptueuse prenne la plume, &

A vj

pource que quelqu'un aura entendu ou creu entendre une partie d'un livre, il se croye aussi-tost assez habile pour faire des livres entiers ?

III. Je voudrois bien qu'on se souvint de ce mot que l'Orateur Romain a mis tout au commencement de ses questions morales, afin qu'étant en un si bel endroit il ne fust caché à personne. *Il se peut faire, dit-il, qu'un homme ait de bons raisonnemens quoy qu'il ne puisse pas les bien exprimer ; mais de coucher ses pensees sur le papier à dessein de les rendre publiques, sans sçavoir les éclaircir & les mettre en ordre, bref sans entendre l'art d'attirer des lecteurs par quelque sorte d'agrément, c'est ce qu'on ne doit attendre que de l'insomperance d'un esprit, qui abuse également de son loisir & des belles lettres.* Ce discours est fort véritable, mais cet abus est aujourd'huy si commun que chacun croit que c'est à luy seul qu'appartient cet ordre exprés qui fut donné à cet Illustre banny, qui n'avoit pas puisé ce qu'il escrivoit de quelques ruisseaux arides, mais de la fontaine mesme du Vray, quand il luy fust dit à dire ses reprises, ESCRIV. Tous ceux qui méprisent tous les autres commandemens obéissent à celuy-cy ? en effet tous écrivent.

IV. Or si nous avons veu que c'est une chose bien dangereuse au sujet de ceux qui ne font que copier les ouvrages d'autruy, elle l'est encore plus au regard de ceux qui publient des productions toutes fraisches, par où ils débitent souvent au môde des maximes ou fort douteuses ou condamnées, & le moindre mal qu'ils font c'est de l'étourdir par un stile rude & mal cōpassé, de telle sorte que ceux qui manquent d'esprit pour

en bien juger, ne manqueront pas d'ennuy, & outre la perte du temps ils se lairront rompre impunément les oreilles. Le fruit de vos inventions modernes, c'est de tout faire ou de tout gaster, car de rajuster les choses c'est ce qui ne vous arrive jamais, ou c'est bien rarement. Nonobstant cela tous composent continuellement des livres, & on n'a point veu de siecle qui ait eu si grande abondance d'écrivains & de discoureurs, ny tât de disette de vrais Sçavāns & d'Orateurs legitimes.

V. Il arrive aux ouvrages de ces Auteurs ce que l'Orateur Romain dit de ceux de son temps. *Ils lisent, dit-il, leurs Livres avec des gens de leur cabale, & personne ne les manie que ceux qui veulent avoir la mesme licence d'escrire.* Ce qui estoit fort rare du temps de ce grand homme est à present fort commun. Tous manient les ouvrages déjà faits pour avoir la liberté de travailler; les Auteurs s'entre-convient les uns les autres à écrire des sottises, & loüent à faux leurs semblables afin d'en recevoir à la pareille quelque loüange postiche. De là vient cette audace des escrivains, & cette confusion des choses; ce que je dy pour rabattre la vaine complaisance que tu prends à faire des Livres, au lieu que tu n'en devrois prendre qu'à faire de bonnes œuvres.

VI. En effet, au lieu de produire des Livres tu ferois bien mieux d'en lire, & encore mieux de faire de ta lecture une regle pour ta vie. La connoissance des lettres est fort utile quand elle passe en exercice, & qu'elle s'autorise par les effets; & non seulement par des paroles. Autrement on trouve souvent fort veritable, ce qui est escrit par cét Oracle du Christianisme,

Que la science ense. Et certes de comprendre nettement & promptement beaucoup de grandes choses; d'en avoir un ferme ressouvenir, d'en discourir avecque grace, d'en écrire avec art, & d'en parler avecque succès, qu'est-ce qu'un instrument d'une vaine ostentation, qu'un bruit, & qu'un travail inutile?

VII. Et puis au lieu d'écrire des Livres tu t'emploierois peut-être plus convenablement & avecque plus de profit, à labourer la terre, à paistre des troupeaux, à faire de la toise, ou à naviger sur mer. Plusieurs esprits que la Nature avoit créés mécaniques, veulent Philosopher par force & contre son gré; Au contraire, la Fortune en a detenu quelques-uns propres pour la Philosophie, sur les bancs des artisans, ou à la cadenne des forçats; pource qu'ils estoient nez au champs. De là vient que ceux qui ignorent les vraies causes des choses, s'étonnent de ce qu'on trouve de grands genies à la chiorne, dans les bois & dans les boutiques, au lieu qu'on trouve tant d'esprits bas dans les Cours & dans les Ecoles. C'est qu'on surmonte difficilement la Nature; si toutesfois elle se peut surmonter.

VIII. Tu excuses maintenant la qualité de tes escrits sur l'ardeur qui t'emporte à les produire; Mais considère que d'autres ont eu autrefois bien plus de chaleur, dont le feu est pourtant estint, que nous ne sçaurions pas mesmes qu'ils eussent escrit, si d'autres ne l'avoient escrit après eux. Il n'est point d'ouvrage d'homme qui dure toujours, & le travail des Mortels ne peut rien faire d'immortel. Si tu escrits beau-

coup, represente-toy que d'autres ont bien écrit plus que toy. Qui pourroit conter les œuvres de Cicéron, de Varron, de Tite-Live, & de Plin? On dit qu'un seul Auteur de la Grece composa six mille volumes. Quel feu! qu'elle force d'esprit! si cela est veritable, & ne faut-il pas dire que ce genie avoit bien du repos & du loisir pour se donner une si belle inquietude?

I X. Certes puis que c'est un grand travail de bien composer peu de Livres, il est plus aisé d'admirer que de croire, qu'un seul homme en ait composé des milliers? Cette verité est pourtant appuyée sur de grands Auteurs à qui il est malaisé de ne pas adjoûter foy, veu principalement qu'ils disent n'avoir pas seulement connu cette multitude d'ouvrages pour oüy dire ou par la veuë, mais encore par la lecture. Et si c'est un petit miracle qu'une seule personne les ait pû tous lire, quel miracle est-ce qu'un esprit les ait pû tous enfanter? Je serois trop long si je voulois icy rapporter les noms de ceux qui ont escrit parmy nous ou parmy les Grecs; & les titres de leurs ouvrages. Outre que nul des bons Auteurs n'a esté pleinement heureux ny pour sa propre satisfaction durant sa vie, ny pour celle de la posterité après sa mort. En effet il est pe-ry quelques ouvrages des uns, on trouve à dire la plus grande part des productions des autres, & toutes celles de quelques-uns sont entiere-ment esteintes. Après cela voy quel présage tu dois concevoir des tiennes, qui ayant moins de merite, ne doivent pas avoir apparemment plus de bonheur; ny plus de durée.

X. Tu me repartiras icy, que tu regardes

peu les satisfactions à venir, & qu'en écrivant tu ne songes qu'à goûter cependant le singulier plaisir que la composition te donne. A cela je réponds que j'excuse ton procédé, si tu agis de la sorte pour exercer ton esprit, & que tu t'instruises toy-mesme en écrivant pour les autres, ou bien si tu le fais pour oublier les ennuis du temps présent par la memoire du passé, mais je te porte compassion si tu ne songes qu'à remedier à cette maladie occulte, mais incurrable d'écrire. En effet tu ne dois pas ignorer qu'il est des Auteurs qui écrivent toujours, pource qu'ils ne sçauroient rien finir, & comme des gens qui roulent d'en-haut, voulant s'arrester ils sont emportez.

XI. Ne louë donc plus tant l'impetuositè vehemente qui te pousse à écrire. Il ya diverses sortes de Bile noire, les uns qui en sont touchez jettent des pierres, d'autres composent des Livres. Celuy-là commence d'entrer en fureur en écrivant, cét autre en sort par mesme moyen. En un mot si tu as écrit, écris encore beaucoup afin de profiter à la posterité, c'est un excellent employ, qu'il ne faut jamais interrompre ; mais si c'est pour chercher une nuë reputation pour toy mesme, c'est une vanité bien extravagante. Cependant ta plaisante manie fait qu'on doit moins s'estonner si le papier est plus cher que de coustume, veu que tu t'épargnes point à écrire. Tu crois passer un jour pour un grand homme, & attens d'acquérir une grande estime, mais comme j'ay déjà dit tu ferois peut-estre mieux de labourer ou de fouïr en attendant la moisson. On sème plus seurement sur la terre que sur un peu d'air battu.

XII. Certes comme l'amour de la reputation, & le soin opiniastre d'escrire ont fait beaucoup d'illustres, ils ont fait aussi beaucoup de foux & de miserables. Ces grands discoureurs qui ne se taisoient jamais en leur jeunesse, & qui croyoient que rien ne leur pouvoit manquer, ont après servy de spectacle au peuple, par la pauvreté de leur vieillesse. Mortels inconsiderez ! pendant que vous escrivez vous laissés écouler le temps qui devoit estre employé à de plus grands soins, & estant tous hors de vous mesmes vous ne prenez garde ny à vos avantages, ny à vos pertes, jusqu'à ce qu'un âge caduc & une disette sans ressource vous réveille de ce fatal assoupissement. Pour toy qui dis encore sur la fin que tu pretendes que tes ouvrages fassent parler de ton nom : je te diray que c'est une passion merveilleuse de chercher du vent de son travail. Je m'imaginois qu'il n'appartenoit qu'aux Pilotes de souhaiter des vents, mais je vois que tu bayes après. Quand ils souffleroient selon ton desir, tu ne serois jamais remply que de vuide, quand ils porteroient ta plume bien haut, ils la porteroient toujours au vent.

DES CHEVAUX,

ET DE

L'ADRESSE A LES MONTER.

I. **C**E beau Cheval que tu prises tant est un animal farouche & inquiet, qui ne te laissera guère en repos, & te mangera toujourns. Tu le montes volontiers, mais il n'y a quasi pas moins de danger à estre porté d'un Cheval fougueux que d'une mer orageuse. Il n'est point de sujet plus insolent envers son Maistre que celuy-là, & ce n'est pas sans raison que les Escuyers disent par un Proverbe recu entr'eux; que le cheval peche en deux façons, en ce que d'un costé il est trop humble, & de l'autre trop superbe.

II. En effet ayant ces forces & cette vitesse qu'il a, c'est une espèce de miracle que pour un peu de nourriture il s'assujettisse à autrui, se laisse dompter, & lier par des licols, par des sangles, & par des brides; qu'il se laisse percer le pied pour y recevoir des fers, picquer les coltez avecque des éperons, brefs qui se laisse reduire à une prison honteuse, & à une servitude insupportable, pour faire triompher un Maistre qui bien souvent s'arme tout de fer pour luy estre plus à charge.

III. D'ailleurs c'est une merveille qu'estant sujet de la sorte; & paraissant encore indompta-

ble, non seulement il se porte pour libre, mais fasse encore toute cōme ennemy de son Maistre. S'il faut courir, il est sourd à l'éperon; s'il faut s'arrester, il prend le frain aux dents; s'il faut hennir, il se tait: s'il faut se taire, il hennit. Je sçay bien qu'on dit que c'est un animal fidel & officieux, sur quoy on conte rât de fables nobles, royal, honorable, & digne d'estre achetée à grand prix & nourry avec grād soin. Pour moy j'estime que si l'on fait comparaison des services qu'il rend aux incommoditez qu'il cause, nul sage, nul homme qui veuille bien s'occuper, n'achetara jamais un animal également impatient du travail & du repos, qui s'abbat par l'un & s'enfle par l'autre, qui est tantost vigoureux, tantost lasche, tantost hardy, tantost timide, qui vole en un temps, & tombe en l'autre, qui craint les moucherons, & son ombre mesme, & méprisant d'ailleurs son Maistre le porte dans le danger par diverses voyes. Qui pourroit représenter icy ses morsures, ses coups de pied, son opiniâtreté, son hennissement, & la difficulté qu'on trouve à se tenir dessusaussi bien qu'à le monter; A n'en point mentir, il y a tout autant de perils pour les Cavaliers que les Chevaux ont d'humours bizarres.

IV. Mais je me choquerois davantage du plaisir que tu prends apres tes chevaux, sans que je sçay que de grands hommes ont esté touchez de la mesme passion, jusques à se rendre ridicules. Quin'a lû qu'Alexandre le Grand fit dresser un tombeau à un Cheval qu'il aimoit, & porter à une Ville qu'il fit bastir le nom de cet animal, pour le rendre encore plus fameux que le

Cheval de Troye qui n'est connu que par la destruction de cette grande Cité? Mais on peut dire qu'il ne faut pas s'estonner de la procedure de ce Prince; c'est une fougue de jeunesse & de courage qui l'a fait tomber dans cette belle extravagance. Celle d'Auguste me semble plus étrange quoy qu'elle paroisse moindre, car s'il ne fit pas bâtir une ville à son Cheval, il luy fit faire un tombeau, & cet honneur rendu à une beste est beaucoup au dessous de l'esprit & de la gravité d'un Prince si sage.

V. Car pour le Cheval monstrueux de Jules Cesar, on peut douter, s'il a esté consacré par luy ou par un autre, devant le Temple de Venus avec une statuë de marbre. Antonius Verus a esté beaucoup inferieur en âge & en reputation à ces Princes, mais on peut dire qu'il les a égaiez en richesses, & par le nô d'Empereur. Je ne veux pas dire icy quel harnois & quelle nourriture il donnoit à un Cheval dont il estoit passionnément amoureux, il suffit de dire qu'il luy fit faire un Simulachre d'or durant sa vie, & ce qui nous doit remplir d'une juste indignation, après sa mort il le fit enterrer magnifiquement dans le Vatican parmy tant de coprs sacrez qui y estoient ensevelis, ou qui devoient l'estre un jour. Ces choses semblēt estre au delà de toute creance, elles sont pourtant veritables. Le Poëte connoissant bien ces déreglemens nous represente les ames des Heros passionnées pour les chevaux jusques mesmes dans les Enfers; qui est une vanité qu'on ne doit pas estimer moindre pour cela, tout au contraire elle est plus grande en ce qu'elle peut causer de tels emportemens à ces grands Genies.

VI. Cette manie pource que n'est pas seulement ancienne, elle est moderne. Et sans aller chercher d'autres temps & d'autres lieux, je connois en Italie un grand Seigneur qui vit encore & qui n'est pas vieil, personnage d'un esprit, d'une conduite & d'un courage aussi hauts que sa fortune est éminente, qui paraissant fort raisonnable & fort resolu où il s'agit de faire quelque chose de signalé ou de sérieux, ne laissa pas dernièrement de faire mettre sous un cheval qu'il aimoit & qui estoit malade, un lit de soye & un Carreau de velours à fonds d'or. Et quoy qu'il ne pût cependant se remuer estant attaché par la goutte, & sujet aux loix de la Medecine, toutesfois il se faisoit porter entre les bras de ses serviteurs ou sur un autre cheval, & menoit ses Medecins voir trois ou quatre fois le jour son cheval malade, s'asseoit auprès de luy en soupirant avec mille inquietudes de son mal, & le touchant doucement avec la main, il le consoloit par un doux murmure: Enfin il n'y eust point de sorte de medecine qui ne fust employée; il n'y eust point de devoir qui ne fust réduit à cet amy indisposé. La posterité prendra cecy pour une fable; c'est pourtant une vraye histoire, & qui est connue de tout un grand peuple. C'est ainsi qu'un vaillant homme eust soin de son Cheval comme de luy-mesme, & le pleura comme son fils après qu'il fust mort. Il n'est pas nécessaire de le nommer en ce lieu, de peur qu'ainsi que disoit la Satyre du temps, on ne prenne le Cheval pour le Maistre, & le Maistre pour le Cheval.

VII. Si tu n'as pas tant d'amour pour les Chevaux que de plaisir à les monter, ja t'avouë

que d'aller à cheval c'est un utile moyen pour faire plus de chemin, un remede à la lassitude, & une marque de noblesse; bref je n'ignore pas qu'un Gentilhomme a de l'avantage sur le peuple estant monté sur un beau coursier, & ayant non seulement la teste & les épaules, mais presque tout le corps au dessus du commun du monde. Mais d'ailleurs'un Cheval fougueux, est fort lassant, & cause bien souvent la ruine du Maître qu'il porte. Estant monté de la sorte on voudroit par fois estre à pied pour avoir loisir de reprendre haleine, & il vaudroit mieux marcher sur le sable ou dans la bouë, que d'estre à cheval avec tant de peine. Si les Chevaux en ont garanti plusieurs de la mort, ils y en ont porté beaucoup d'autres. Ou ils les ont fait tomber, ou ils les ont accablez par la masse de leurs corps.

VIII. Adjoûte à cela que les Chevaux ne sont pas la dernière semence de la guerre. Otez la Cavalerie & vous oterez les incursions étrangères, & la plus grand part des ravages des gens d'armes. De telle sorte que ce que la Physique recherche des vents, & l'histoire de Cesar, à sçavoir s'il estoit expediët qu'il y eust des vents ou que Cesar naquît, se peut pareillement rechercher des Chevaux, tant il y a de choses opposées à débattre d'un costé. & d'autre. Et ce n'est pas sans sujet que la Thessalie qu'on dit avoir premieremët découvert & dompté les Chevaux, fabriqua encore la première monnoye d'or & d'argent, & mit des vaisseaux en mer. C'estoit proprement le seminaire de Mars, ce qui a parû tant de fois, & tant de siècles après par l'éclat de l'effusion du plus Illustre sang du monde. Et ne te

DE LA CHASSE ET VENERIE. 25

Matte point sur la consideration du Poëte qui a décrit avec tant de soin l'humeur & le Genie du Cheval ; tremble plutôt à la dénonciation de ce Poëte Hebreu dont les Propheties se trouvent si veritables, & qui dit que *la vengeance de Dieu de Iacob a mis sur la terre ceux qui estoient montez sur de beaux Chevaux*. Si tu examines bien la diverse façon de parler de ces deux Autheurs tu trouveras l'une aussi croyable, que l'autre te semble charmante.

DE LA CHASSE,
 DE LA VENERIE,
 ET DE LA FAUCONNERIE.

I. **D**Es cheaux tu passes aux chiens, de quoy je ne m'estonne pas ayant ouï dire à Flaccus que c'est *la custume ordinaire des jeunes Gens de se plaire au maneige & à la chasse, & d'aimer davantage les douceurs & les divertissemens de la Campagne que les occupations embarrassantes des Villes*. Mais prends garde aussi que tu ne sois l'un de ceux qu'il nous represente également mols à suivre la pente du vice, & difficiles à recevoir les impressions vertueuses. Les jeunes gens sont pour la pluspart aussi prompts à la despense, qu'ils sont lents à pourvoir à leurs besoins, & ayant toujours de vastes pensées & des pretentions infinies, ils quittent facilement les sujets qu'ils aiment. Je crains

que tu ne sois de ce caractère, veu que ta joye consiste en des chiens courans, c'est à dire en ces choses toujourns fuyantes, & que tu dois bien-tost abandonner, puis qu'elles t'abandonnent toujourns.

I I. La Fauconnerie mesme qui fait l'une de tes passions est comme le comble de ta manie. Ce n'estoit pas assez pour toy de courir de tous côtez, il falloit encore voler. Tu me diras icy que tu ne voleras pas; mais que tu prendras plaisir à voir voler des oiseaux. Mais ils te troubleront bien en prenant l'essor ailleurs; ils te méconnoîtront, & feignant de ne te pas entendre quand tu les reclameras, que feras-tu n'ayant point de plumes pour les suivre? Ta satisfactiõ a des aisles pour renfuir. Mais quand ils reviendroient, c'est une fâcheuse occupation qui te revient; tu crieras encore & perdras le jour, au lieu de l'employer aux plus importantes affaires. Tu suivras ton oiseau dans les nuës avec des yeux larmoyans, & l'attendras inutilement, comme si tu n'avois point d'autres emplois necessaires dans la vie. C'est ainsi que les hommes qui pourroient jôüir d'un beau loisir & vivre en repos se glorifient d'estre esclaves des oiseaux mesmes, & de se tourmenter beaucoup.

I I I. La Nature leur avoit fait deux mains; ils se plaisent à en lier une par une bride, & l'autre par des longes. Ainsi estant du tout inutilles, & le desir de la volerie vous ayant rendu comme perclus, de peur qu'ils ne semble que vous ne fassiez rien, vous vous levez devant le jour avec beaucoup de bruit, & sortez en haste comme si l'ennemy estoit à la porte: après vous estes

estés toute la journée à courir par les estangs, par les forests & les brouffailles; & prostitués une voix, qui n'estant propre à rien de plus grand, remplit tout de clameurs discordantes, & de hurlemens mal entendus; au lieu que vos ancestres employoient la leur à épouventer leurs ennemis durant la guerre, & à deffendre la Justice durant la paix.

IV. Le soir estant venu, comme si vous aviez fait de grands exploits vous debatez dans le repos quel oyseau a le mieux volé, ou le mieux repeu; combien chacun a perdu de plumés de la queuë ou des aisles, & combien il en reste encore. Ne voilà pas là le fonds de toute vostre science & comme l'ame de la Fauconnerie? c'est là votre passion & vostre felicité? C'est tout le soin que vous rendez à Dieu qui vous a créés, à la patrie qui vous a nourris, à vos parens & à vos amis qui vous cherissent, que de regarder des Eperviers ou des Gerfauts qui fendent l'air, d'apporter quelque lambeau de proye, de la sueur & de la poussiere, & de faire la nuit l'histoire d'un jour que vous avez malheureusement perdu. Vous avez une force infatigable pour de vains sujets, & estes foibles & de licats où il s'agit des entretiens serieux. Vous ne trouvez jamais trop longs des côtes impertinës, & vous vous plaignez cependant de la prolixité de l'histoire de Titelive, des harangues du plus parfait Orateur du monde; & ce qui est le plus honteux les saintes Lettres mesmes vous rebuttēt par leur longueur. Qui ne s'offencera veritablement à entendre ces fatales veritez? Qui pourra souffrir qu'estant nez pour autre chose vous vous amusez à vivre &

basement, si toutefois c'est vivre que de se comporter de la sorte ?

V. Il ne faut pas que tu croyes que l'exemple des autres puisse rendre excusable la passion que tu as pour les Chiens & pour les Oyseaux. Nous sçavons que plusieurs grands Capitaines & d'autres Illustres ont eu de l'amour les uns pour les Chiës, les autres pour les Chevaux, & l'Empereur Adrian dressa des tombeaux non seulement à des Chevaux, comme ceux dont j'ay cy-devant parlé, mais encore à quelques Chiens, & fit bastir une ville en un lieu, où par bon-heur il avoit tué un Ours à la chasse, comme il avoit accoustumé d'y tuer des Lyons. Mais nous ne lisons point qu'il ait esté de la mesme humeur pour les Oiseaux, & l'ont tient qu'un jour Virgile se mocqua de Marcellin neveu d'Auguste, sur ce qu'estant encore bien jeune il sembloit aimer la Fauconnerie.

VI. Je t'advoüe encore que l'exercice de la chasse qui te ravit à present, a esté jadis l'art particulier des Latins, & l'est maintenant des François. Ce qui se prouve par experience, & quelques-uns mesme de leurs Autheurs en croyent tirer une haute gloire pour la nation. Et pour ne point icy parler des Rois dont toute la vie n'a esté proprement qu'une chasse continuë, il est certain que celuy qui regne encore aujourd'huy, & qu'on peut appeller le plus grand de tous les Princes d'une si grande Monarchie, employe à chasser tout le loisir que la guerre luy peut donner, & estant proche du cercueil il se refait par la chasse de la lassitude & des incommoditez de la vieillesse. Or cela est estrange principalement en un Roy sçavant & qui n'est point ennemy de

l'estude, mais on dit qu'il tient en cela de la race & de la nation; Ce que je veux bien croire, mais je ne voudrois pas que les Italiens emportassent cette gloire sur les François, ny qu'ils se débattissent contre qui que ce fust pour un point de vanité.

VII. Et certes, si l'erreur à part, tu veux bien regarder la chose, tu trouveras que la chasse n'est proprement l'exercice que de ces demy-Gentils-hommes du plus bas ordre, que la faineantise & la des fiance compagne de la lâcheté détournent des plus grands emplois, comme la honte & la superbe les éloignent, des plus petits. Ainsi n'estant propres à rien qui soit honneste, ils demeurent dans les bois, non pas pour y mener une vie solitaire, car ils sçavent bien qu'ils sont aussi mal propres à cela qu'à la politique, mais pour vivre de compagnie avec les chiens & les oiseaux, ce qu'ils ne feroient jamais s'ils ne leur estoient unis par quelque sorte de ressemblance. Or si ces gens ne recherchent à la chasse qu'à prendre du plaisir, ou à passer le temps, estant fols des deux costez, ils feront peut-estre bien-tost contents; mais s'ils pensent acquerir par là quelque reputation d'esprit ou de magnificence, ils se trompent bien lourdement.

VIII. En effet, quelle gloire y a-t'il, je ne dy pas seulement pour des Princes, mais pour des personnes nobles, ou seulement libres de se plaire à des occupations mécaniques, voire entièrement serviles? Il n'y a qu'une excuse à tout cela. C'est que ceux qui ont déclaré la guerre aux arts liberaux, & aux belles lettres, dont leurs predecesseurs estoient autrefois si curieux,

ne peuvent mieux couvrir leur desertion qu'en se retirant vers les ennemis de toutes les bonnes choses. Ils auront pourtant honte de leur procedé comme je pense, s'ils regardent l'antiquité, & se comparent par une juste mesure à nos ancestres; ils auront pû lire souvent que Platon estoit Philosophe, qu'Homere faisoit des Poëmes, Ciceron des Harangues, comme Cesar faisoit des triomphes, mais ils ne trouveront point dans les Livres que ce fussent des chasseurs. Après tout, un divertissement de la vie n'en doit pas faire tout l'employ. Il faut quelquefois aller à la chasse pour se delasser des plus grandes occupations, & non pas s'y laisser pour estre après inutile à tout.

DE LA COMEDIE,
DE LA FARCE,
ET DES
BASTELEURS.

I. **Q**Uand je te vois plaie aux farces de la Comedie, j'aimerois beaucoup mieux que tu cherchasses quelque délectation dans la Musique, puisque c'est un art liberal, au lieu que cet autre est plein d'impudence & de vanité. Que tu serois bien mieux de frequenter des pauvres, ou des amis mediores, que d'excellents Comediens; & que tu serois bien mieux dans la solitude qu'en une

à mauvaise compagnie ! Tu me diras que leurs bouffonneries t'excitent à rire , mais tu ne dis pas que ta sottise les fait rire pareillement. Combien de fois voit-on des farceurs qui se mocquent des Seigneurs qu'ils divertissent ? Combien de fois dans l'admiration qu'ils ont pour une folie qui les admire , inventent-ils quelque chose pour réjouir les autres à faux , & se réjouir véritablement eux-mêmes ?

II. Si ta troupe Comique te paroist fort bonne & fort complete, tu as là une suite bien ridicule. Elle te divertira , mais il faut aussi que tu luy donnes matiere de railler à tes dépens , & qu'en se mocquant de toy, elle te mange. C'est un mal ordinaire aux riches, mais qui est fort ancien, & qui ayant pris son origine des anciens Toscans , s'accrut tellement à Rome , & y fut en si grand credit, qu'Esopelaisa une heredité immense à son fils, qui n'estoit pourtant que le fruit d'une profession bouffonne. Roscius qui avoit perdu tout son bien par prodigalité , le ramassa derechef par industrie avec bien de l'usure , ayant composé un traité de *l'Histrionique* où il n'eut point de honte d'égalier son art à la Rhetorique , & de se comparer à Cicéron , à cause que les affections de l'ame , & les pensées secrettes que cet Orateur estalloit par de belles paroles, il les exprimoit d'une autre façon , mais avec un pareil succes par des gestes.

III. C'estoit un maistre passé , & je ne vois point qu'il pût y avoir rien de si dur, ny de si triste qu'il ne pût facilement adoucir , ou égayer, veu qu'il merita par son esprit l'amitié de Cicéron , le plus affable de tous les hommes, & parut

DE LA COMEDIE,

igne à ce grand Advocat d'en estre deffendu par une Harangue qui les rend tous deux immortels? Et que d'ailleurs il eut le pouvoir de fléchir le naturel superbe & melancolique de Sylla, & emporta la faveur & mesme une bague d'or de ce grand contempteur de tous les hommes. Le mesme Roscius faisoit rire quand il vouloit les plus severes vieillards, voire tout ce grave Senat qui avoit en main la conduite du monde; bref il estoit si agreable au Peuple Romain, qu'il recevoit tous les jours un grand salaire du public, outre ce qu'il tiroit des particuliers; les mille deniers qu'on luy donnoit pour luy seul estoient certes une grande recompense, quelque petit qu'on se puisse figurer le prix de cette monnoye.

IV. Or comme il ne pouvoit s'estre acquis une si grande vogue que par une promptitude & une adresse d'esprit miraculeuse & du tout extraordinaire, jet'avoüe que s'il se presentoit un autre Roscius, je ne voudrois pas te deffendre ce qui fut permis à Ciceron, non seulement de te prévaloir de son jeu, mais encore de son genie & de sa conversation. En effet, il y a beaucoup d'affinité entre les esprits, quoy que les professions & les emplois soient fort differents. Mais où trouveras tu ce Roscius? les arts les plus fameux ont bien dégeneré en peu de temps, & principalement l'Histronique qui en est maintenant là reduite, que ceux qui s'y plaisent doivent sans doute avoir le goust corrompu, & le jugement renversé. Et certes il faut que les biens soient inconnus à ceux qui trouvent du plaisir aux maux, & que des personnes qui se

délectent à de bas emplois ; n'ayent pas accoustumé d'en avoir de grands.

V. Ne t'enfle donc point de vanité de ce que des personnes infames te hantent , & croy que les farceurs cesseront de te frequenter, lors que tu cesseras d'estre riche ou liberal , ou pour mieux dire, fol & prodigue. Cette compagnie de bâteleurs est un essain de mouches qui te suivent , pource que tu es bien oinct, & qui t'abandonneront à sec. Encore ne seroit-ce rien que cet abandonnement , si la risée qu'ils en feront n'estoit accompagnée d'une égale infamie pour toy. Il est des langues à qui le repos & le silence semble este un supplice; Elles ne se plaisent qu'à parler d'autrui ; ou elles loüent à faux , ou par envie elles détractent & mordent la reputation de ceux dont elles ne scauroient mordre les richesses. Les Comediens & les Ecornifleurs sont d'un mesme ordre ; les uns & les autres armez de caresses vont après la fortune , mais à ceux-cy il suffit de remplir le ventre , les autres ont bien une autre famine. Il semble que c'est leur faire une injure que de leur parler de manger ; mais il faut remplir leur convoitise qui n'e point de fond.

DES SPECTACLES,

DU CIRQUE, DU THEATRE,

ET DE L'AMPHITHEATRE.

I. **C**E n'est pas la Comedie seule qui te charme, tu te plais encore à toutes sortes de spectacles. Est-ce au Cirque ou au Theatre qui sont deux lieux notoirement contraires aux bonnes mœurs, & où nul méchant ne peut aller qu'il n'en revienne méchant à l'extrémité? Car pour les gens de bien le chemin leur en est inconnu : ou si par hazard ils y vont sans y songer, ils ne manqueront pas de se sentir de la contagion. Quant au Cirque & à l'Amphitheatre, je te puis dire que tous les autres plaisirs ont quelque chose de vain & de deshoneste : mais celui-cy a l'un & l'autre, & outre cela la barbarie & l'inhumanité qui est indigne d'une bonne ame. Et ne crois pas ta maniere excusable, pource que les Romains, qui estoient comme la fleur des hommes, ont pris autrefois de pareils divertissemens, & des delectations effroyables. Car à juger sainement des choses, une Ville d'ailleurs tres abondante en biens, & en illustres exemples, n'a rien eu de plus reprehensible, ny de plus vilain, que la barbarie des guerres civiles d'un costé, & de l'autre la fureur des jeux, comme si ce n'eust pas esté assez de tant de sang répandu à la guerre & dans les maisons, & qu'il

faust encore avoir une paix cruelle, & des voluptez toutes sanglantes.

II. Le Theatre n'estoit pas plus honneste que le Cirque, on y voyoit pourtant courir avec assiduité, non seulement le peuple, mais le Senat, & les maistres mesme du monde; je veux dire les Empereurs. Ainsi ceux qui devoient servir de miroir & de spectacles aux autres hommes se laissoient prendre aux spectacles. Je te diray icy une chose estrange, mais fort connue. Cette fureur de Theatre avoit tellement obsédé les esprits de tout le monde, que non seulement elle faisoit sortir du Palais les femmes ou les filles des Césars, mais encore elle produisoit en public les Vierges Vestales. Il n'y avoit rien de plus exact que leur pudicité, rien de plus tendre que leur reputation, ny rien de plus retiré que leur solitude, jusques là que leurs moindres mouvemens, la moindre affeterie, le moindre mot dissolu qu'elles disoient, paroissoit digne de censure & de supplice. Et toutefois un Prince, qui n'estoit pas du commun, mais le meilleur & le plus grand de tous les Princes, leur donna place au Theatre, côme aux personnes prophanes. La faute n'est pas moindre de ce que les grands faillent; au contraire, elle en est plus grande, & plus visible.

III. Mais à parler en general, quand tu te plais à voir les divertissemens de la Scene, tu t'amuses à une chose qui ne se peut honnestement représenter, ny regarder honnestement; bref il est mal aisé de dire si l'acteur est plus infame, que le spectateur; & si le Theatre est plus honteux que le parterre & les loges. Encore peut-on dire que la pauvreté conduit quelquefois des

personnes au premier, au lieu que la vanité conduit réglément aux autres. En toutes sortes de crimes, il importe beaucoup de considérer si quelqu'un peche par incommodité, ou par plaisir, par foiblesse, ou par superbe.

I V. Quant à la satisfaction que tu peux tirer des jeux de l'Amphitheatre, e'est un contentement dangereux en toutes façons, & aussi dommageable au public, qu'aux particuliers. Ce que tu comprendras facilement, si tu veux considérer par le cours des Histoires, combien le commencement & le progres de ce cruel plaisir a cousté d'extraordinaire dépense à l'Espagne, de soins aux Grands, qui ont esté picquez de cette fureur, & de travail au peuple qui a pensé s'y divertir. Il est mal aisé d'entrer dans le détail de tant de vains sujets, & superflu de représenter des choses si connues: Mille paires de Gladiateurs commis à la fois entr'eux, qui pourroient suffire non seulement à un jeu, mais à un juste combat: des troupeaux d'Elephans, de Tigres, de Lions & de Leopards, de Chevaux & d'Asnes sauvages, bref d'Animaux de toutes sortes, envoyez de tous les endroits du monde, la chasse & toutes les forests de toutes les nations, & ayant servy & payé tribut à l'Amphitheatre de Rome.

V. Ajouste à cela le luxe magnifique de bâtir, qui n'ayant pas eu d'exemple, ne manqua pas d'imitation: les Colomnes de marbre portées par mer ou par terre pour l'usage des jeux, & travaillées par les plus fameux ouvriers, avec ces chapiteaux tous couverts d'or. Le premier introducteur de ce luxe ce fut Scaurus, celui qui étant

Edile, au lieu de faire une simple Scene qui pouvoit se dresser en peu de jours avec un peu de bois & de cordes, pour la satisfaction du peuple qui se contente de peu, fit élever trois cens soixante mōstrueuses Colomnes, & acheva un ouvrage le plus grand de tous ceux qui ont jamais esté faits de main d'homme; non seulement pour durer un peu de temps, mais encore pour un dessein d'Eternité. Ce qui donna sujet au monde de dire véritablement *qu'il avoit premierement banny ses concitoyens par une griève proscription, & qu'après par une Chargepleine de legereté, il avoit chassé les bonnes mœurs de la Ville, ayant causé la perte de beaucoup de temps à un peuple oisif, & beaucoup de folles dépenses à la Republique.*

V. I. Comme il fut l'auteur de cette manie; il en fut aussi l'exemplaire. Mais ce qui est estrange, sa furor fut encore surpassée par ceux qui suivirent depuis. Et de là vient qu'il faut confesser que pour le nombre & pour la merveille des grāds ouvrages, il n'y avoit rien à admirer dans tout le monde que Rome. L'Histoire le remarque aussi. On penetra les entrailles de la terre, on perça des rochers, on en déterra d'autres, on fit remonter des rivieres, on reduisit les plus larges dans des canaux estroits, la mer dans sa colere fut enfermée ou repoussée par des digues, on suspendit des montagnes, & on s'efforça mesme de changer le liet de l'Ocean. Enfin, on donna une ample ouverture à la folie de la posterité, & on voit remplir dans les personnes d'aujourd'huy les esperances de leurs yeux, qui estoit que le luxe ne manqueroit jamais dans le monde.

VII. Or afin que le mal soit dans son comble,

B. vj;

ce dōmage public est suivy de la misere des particuliers, qui poussez du desir de voir, & s'oublant cependant de gagner leur vie, ne sentent point couler les journées, & ne regardent pas une pauvreté armée de tous ses fleaux, qui les poursuit par derriere. C'est ainsi que par un retour reciproque la ruine des particuliers se change en publique : & la publique entraine celle des particuliers. Les mœurs ne souffrent pas moins de perte que les biens temporels, en un lieu où l'on apprend l'infamie, & où l'on des-apprend l'humanité. C'est pourquoy Romulus le premier de vos Rois vous donna des le commencement un présage fatal de ce que vous deviez attendre des spectacles, lors qu'il surprit par leur moyen la rigoureuse pudicité des Sabines, quoyque l'honneur du mariage couvrit en quelque façon la honte de cét affront. Mais une pareille conjoncture a servy depuis de chemin à plusieurs, non pas au mariage legitime, mais à la fornication, & à un licencieux débordement.

V I I I. Car après tout, je veux que tu croyes que la pudicité a esté souvent terrassée, & toujours bien ébrenlée par de semblables spectacles. Et pour ne point icy parler des hommes, dont les crimes sont venus à cette fureur, qu'ils se glorifient presque de l'adultere, plusieurs femmes y ont perdu leur reputation, voire leur pudeur : beaucoup d'entr'elles s'en sont revenueës impudiques à la maison, d'autres bien tentées, mais pas une n'en est revenueë plus chaste. Et afin qu'aucune infortune ne manque à ces malheureux divertissemens, on peut juger de la ruine qui s'y fait des corps, non seulement par le meur-

ere des particuliers, mais par le carnage des peuples entiers. C'est ce qu'on peut observer encore par le rire qui se change si tost en gemissemens, par les frequentes funerailles qu'on voit faire au sortir du Theatre, & par les compagnies de pleureurs qu'on voit mellez parmy les dances des victorieux.

IX. Tu as oüy dire que ce Curion qui durant les guerres civiles mourut en Afrique pour le party de Cesar, voulant surpasser Scaurus en industrie; puis qu'il ne pouvoit l'égalier en richesses: ne fit pas faire un Theatre de marbre comme luy; mais il en dressa un de bois, qui estoit pourtant double, & comme tenant en l'air. Avec cette machine il suspendit ce peuple vainqueur des nations, qui se laissoit vaincre par des jeux, & applaudissoient à ses propres dangers. En effet, ceux qui rioient & se pâmoient d'étonnement au dedans, servoient au dehors d'un grand sujet de risée & d'admiration à ceux qui les regardoient. Après cela faut-il s'estonner qu'un homme qui par l'objet d'une legere & courte satisfaction de la veüe, roulant de milliers de Citoyens par un spectacle mobile, ait pû tourner à sa volonté l'esprit d'un seul homme, mais illustre banny, par l'esperance d'un Empire? Quelqu'un pourra me dire icy que personne ne mourut en cette occasion: Mais tout le monde y pouvoit mourir, & en d'autres conjonctures moins dangereuses, il s'est perdu une infinité de personnes.

X. Et pour ne pas icy parler des ruines modernes, non plus que des anciennes, qui ont fait trouver à plusieurs leur mort & leur cercueil en mesme temps & en mesme endroit, tu peux te

ressouvenir que sous l'Empire de Tibere vingt mille hommes furent écrasés par la chute d'un Amphitheatre, durant une fameuse représentation qui se faisoit dans la ville de Fidenes. Voilà les fruits des spectacles, voilà leurs issusés. Mais pour combattre sa fureur par la raison, aussi bien que par l'expérience, tu te laisses emporter en t'y amusant, ou à de feintes amours, ou à des haines véritables. L'un est indigne d'un esprit mâle, & l'autre de l'homme.

XI. Quelle inhumanité de regarder qui reçoit avec plus de joye le coup mortel dans le gosier, qui verse le plus de sang & avec le plus de chaleur, qui passe le moins à la veüe de la mort! que vous sert-il, ô mortels, d'aller à l'École de la cruauté? vous n'avez que faire de Maîtres, vous n'estes que trop susceptibles du mal, car vostre naturel vous l'enseigne. Vous apprenez de vous-mesme à la maison bien plus qu'il ne faut. Que sera-ce donc si les artisans des crimes, & le peuple ce grand maître des erreurs, achevent des esprits aussi disposez? Les spectacles ont appris la barbarie à plusieurs, que la nature avoit produits debonnaires. L'esprit de l'homme a plus besoin de frein que d'éperon: à peine se tiendra-t'il si on le laisse en la disposition de luy mesme: mais si on le pousse, il tombera dans le précipice: Il entre beaucoup de mal par les oreilles, mais il en entre davantage par les yeux. C'est pas ces fenestres qui sont toujours ouvertes que la mort se jette en l'ame. Rien ne s'attache si fort à la memoire, que ce qui vient par la veüe. Ce qui s'entend, passe facilement, mais les images des choses qu'on a apperceuës demeurent.

voir malgré qu'on en air. Et toutefois elles ne s'ingèrent, ou c'est bien rarement, qu'à ceux qui le veulent bien, & s'en vont, si l'on veut, plus viste qu'elles ne viennent.

XII. A quoy songes-tu donc, pourquoy te laisses-tu emporter à une joye d'une heure qui te fera toujourns pleurer? Pourquoy veux-tu voir une fois ce qui te fera repentir mille fois après l'avoir veu? Est-ce là un bel objet qu'un homme égorgé ou déchiré par les dents, ou par les ongles des bestes feroces? Au contraire, cette représentation & d'autres semblables ne peuvent-elles pas te troubler pendant la veille, & t'effrayer durant le sommeil? Je ne scay ce que vous pouvez trouver de doux, ou plustost ce que vous ne trouvez pas d'aimer en ces choses; & je ne voy point en vous une plus grande marque de folie, qu'en ce que journellement une douleur pleine de fiel, & un plaisir desagreceable vous précipitent à la mort par de malheureux attraits, & par une létargie comme infernale. Vous n'avez quasi qu'une loy pour toutes choses. Tout ce que vous desirez, tout ce que vous entreprenez, tout ce que vous faites, c'est contre vous-mesme.

DES JOUSTES ET DES TOVRNOIS.

I. **D**Es Theatres tu passes maintenant aux Joustes & aux Tournois, & dis que tu t'y plais souverainement; Mais je te dis que si tu y viens comme spectateur, tu es un homme vain; comme jousteur tu es insensé. Tu as beau colorer la foiblesse de ton esprit par un specieux exercice du corps. Tu montres a chaque mot de quel maistre tu es esclave. Tu penses que ces jeux servent au corps, mais on peut en avoir un soin plus honneste, qui n'exige pas tant d'effort, & fait moins de bruit. Il y a une noble agitation de l'esprit, dont si tu avois la connoissance, tu aurois du mépris & de l'averfion pour tous ces mouvemens corporels. Mais vous autres mortels vous regardez l'ame comme un hoste étranger & odieux; & caressez le corps comme un Seigneur de grande maison qui vous est fort cher.

II. C'est pour luy que vous labourez, que vous semez, que vous moissonnez, & c'est avec quelque sorte de raison; mais il y a de l'injustice, en ce que vous rapportez tout là; & que laissant l'ame dans la negligence, vous donnez au corps toutes vos veilles, tous vos vœux, & tous vos soupirs; C'est pour luy que vous apprenez mesmes les Arts liberaux; Enfin, vous rendez un ser-

vice aveugle au plus prodigue & au plus ingrat de tous les Maîtres, & qui ne croit avoir jamais rien receu, s'il luy manque quelque chose une seule fois. Vous luy obeïſſez pourtant avec plaisir en tout & par tout, quelque insupportable que ſoit ſon Empire, & l'ame reſtant famelique, vous donnez au corps non ſeulement ce qui eſt neceſſaire, mais encore beaucoup de choſes ſuperflües & dommageables.

III. Vous ne vous contentez pas de le pourvoir de tout ce qu'il luy faut pour le vivre & pour le veſtement, vous fourniffez encore à ſes jeux & à ſes plaisirs bizarres. En quoy vous ne voyez pas combien la verité eſt contraire à vos deſſeins, qui dit par l'Oracle de l'Orateur Romain, *que celuy qui negligé ſon corps ne ſe negligé pas ſoy-mefme, mais ſeulement une freſle & caduque maiſon, mais celuy qui negligé ſon ame ſe negligé véritablement ſoy meſme. Car tu n'eſ pas, ajoûte ce grand homme, ce que repreſente cette forme ſenſible & matérielle, l'eſprit de chacun c'eſt ce qu'il eſt en ſa propre eſſence, & non pas cette figure qu'on peut montrer au doigt.*

IV. Ne me vante point tant ces cris & ces applaudiffeſſemens de la lice, cette ardeur des Chevaux, cette adroite viteſſe des Chariots, dont les rouës paſſent ſans difficulté par de bien dangereux détroits: Ne me parle point de cette rencontre des concurrents, de cette huile, de cette ſueur & de cette poudre miraculeuſe. Ces voluptez de l'ouïe, de la veüë, ou du flair, ſont une grande marque d'un ſens hebeté; car ſi vous aviez les ſentimens ſains & entiers, vous ne vous amuſeriez pas à prendre garde aux clameurs

d'une carrière, qui est une boutique de tumulte & de confusion; mais à bien parcourir cette lice, où les hommes entrent en naissant, où ils courent tant qu'ils vivent, & d'où ils sortent quand ils meurent. Ainsi le plaisir que vous en recevriez seroit aussi utile & honneste, que l'autre est vain & honteux.

V. J'avouë bien que ces jeux dont tu fais vanité n'ont pas fait la moindre partie de la gloire des Anciens. Au contraire, ils en faisoient si grand estat, qu'un vieillard de Rhodes nommé Diagoras, qui s'y estoit exercé avec beaucoup de reputation, ayant veu deux de ses enfans victorieux de la Lice en un mesme jour, comme s'il ne luy eust rien resté de plus haut dans la vie, où il pût aspirer: un autre vieillard de ses amis natif de Lacedemone, luy dit en le flattant, *Meurs Diagoras, car c'est maintenant que tu dois monter au Ciel*: Tant il estimoit une chose grande & relevée, qu'il y eust trois illustres Jouëteurs dans une mesme famille.

VI. C'estoit là un leger fondement de vraye loüange, & propre de la vanité des Grecs: mais d'ailleurs si commun, qu'il troubloit mesme les grands esprits. C'est pourquoy nous lisons que Platon ce grand Philosophe se rëdit fameux aux Jeux Olympiques par plusieurs succez éclatans, mais ce ne fut qu'en sa jeunesse. Peut-estre que la taille bien ramassée de son corps, & la chaleur de l'âge l'obligerent de faire essay de ses forces: où s'estant rendu égal aux plus adroits maistres de l'art, & ayant reconnu avec le temps ce qu'il faisoit, il s'appliqua depuis à de meilleurs exercices, & aima mieux se rëdre scëblable à Socrate

qu'à Milon. Et certes l'âge excuse beaucoup de choses, on pardonne facilement aux jeunes années; Mais il n'y a point d'excuse pour les folies d'un homme achevé.

VII. Diray-je icy que bien souvent en de pareils rencontres le plus vil a esté le vainqueur, & que la force de l'ame a esté emportée par la masse du corps? Quel des grands Capitaines ou des Heros me nommeras-tu que Milon ne surmonte? qui court un stade tout entier portant un bœuf tout en vie sur ses épaules, & qui l'ayant tué d'un coup de sa main toute nuë, le mangea luy seul tout entier en un seul jour, & cela sans en estre incommodé. C'est un cas étrange à raconter, mais fort connu dans l'Histoire. Trouvera-t'on donc son pareil dans l'Empire de la carrière? Or est-il qu'il n'est rien de plus indigne que de voir des cœurs genereux, inferieurs à cette beste monstrueuse. C'est pourquoy les ames nobles, & qui ont bonne opinion d'elles-mêmes, doivent prendre garde de ne pas tomber de leur propre gré en des concurrences, où elles puissent estre vaincüs par les plus basses.

VIII. Que si tu as tant d'envie d'entrer en lice; fais une partie de celles, où celuy qui est le plus hõme de bien est d'ordinaire le vainqueur, & ne te débats point des forces du corps, ny d'aucune autre chose, où le vainqueur & le plus méchant ne soient qu'un-mesme sujet. Ne dispute donc plus des richesses, de la preseance, ny du pouvoir; mais de la science & de la vertu; & que ce soit à dessein, non pas de nuire à la reputation d'autruy, mais afin que l'émulation de la loüange d'un autre te serve d'aiguillon à la vraye

44 DES JOUSTES ET DES TOURN.

gloire. Ne suy jamais le party de l'Envie, mais celuy de la Vertu.

IX. Caton peut te fournir un bel exemples sur cette matiere, qui au rapport de Saluste; ne se *debattoit pas des richesses contre un homme riche, ny des intrigues contre quelque factieux, mais de la vertu contre un esprit genereux; de la pudeur contre une personne modeste; & de l'innocence contre un homme de bien.* Voila une lice tres honorable, où tu peux t'exercer, non seulement à Olympie, mais en tous lieux; au list comme au barreau; dans le repos, ainsi que dans l'occupation; Tu peux mesme entrer en concurrence, non seulement avec ceux qui sont presents, mais encore avec les absents, voire avec les hommes Illustres de tous les païs & de tous les âges du monde. En effet, j'ay toujourns fort estimé ce grand mot de Scipion chez Tite-Live. *Je suis assure qu'il arrive à chaque homme extraordinaire, de se comparer non-seulement aux presents, mais encore aux excellents personnages de tous les siecles.* Choisis aussi ton pareil, ou du nombre de ceux qui vivent, s'il s'en rencontre, ce que j'ay assez de peine à croire; ou dans la memoire de l'Antiquité; lutte contre luy, non pas à tour de bras, ou avec des Cestes, mais par l'effort de l'Esprit & de la Vertu; Tu le peux faire sans crainte d'aucun danger, & avec ferme esperance d'une Couronne qui ne se bérira jamais. Voila mon avis & mon conseil sur le fait des Lices, & des carrieres, que tu dois suivre, si tu ne veux fuir ton bonheur & la vraye gloire.

DES EMPLOIS,

DE L'ESPE'E ET DE LA ROBE.

I. **T**U te réjouis d'estre malheureux quand tu te réjouis d'estre soldat. Les maux ordinaires de la vie te sembloient-ils peu de chose, si tu n'y ajoustois la milice, afin d'estre toujours ou inquiet, ou infame, & exposé infailliblement ou au danger, ou au mépris; Qu'estoit-il besoin d'une plus expresse profession de milice, veu que tous les hommes la professent en naissant; Celuy-là arme son corps de fer; celuy cy son esprit de fraudes; cét autre sa langue de pointes: nul d'entre vous n'est desarmé; l'un seme, l'autre bâtit; l'un harâgue, l'autre plaide; l'un va à pied, l'autre va à cheval ou en carrosse; l'un court sur la terre, l'autre navige sur la mer, l'un obeît, l'autre commande: pas un d'entre vous n'est sans exercice. Quelle est donc cette milice nouvelle? quelques-uns vivent dans l'armée, d'autres dans le Barreau; les uns à la Cour, les autres dâs l'Ecole; les uns dâs les bois, les autres à la campagne; les uns dans un vaisseau, les autres dans un Palais; les uns en leur maison, & d'autres en un país estrange; mais tous sont en faction: & non seulement les hommes, mais le Poëte dit mesme que les chiens vont à la petite guerre dans les Forests. Mais bien qu'il y ait diverses sortes de personnes qui s'adonnent à la

profession militaire, il n'y a proprement qu'une milice qui est la vie de l'homme sur la terre. Celui qui l'a ainsi définie a fort judicieusement compris & représenté sa nature, mais il devoit l'appeller encore un combat perpetuel, aussi bien qu'une milice.

II. Je sçay bien que tu me parles d'une milice armée ; mais que te sert il de t'armer au dehors, tu as la guerre au dedans de l'ame, que les vices assiegent & assaillent de tous costez. Le fer n'a point là de lieu, si ce n'est que tu le portes pour l'ornement du corps, & non pas pour la deffense de l'ame. En effet, quelques-uns disent qu'il n'est rien de si beau qu'un homme armé de toutes pieces. Mais je ne vois pas qu'une teste ny qu'une poitrine de fer ait rien de plus beau qu'un corps nud & pacifique. Toutefois puis que c'est là ton plaisir, engage-toy dans une prison de fer ; ton casque recevra la chaleur & la pluye, ton bouclier te couvrira, & le signal du combat te réveillera comme tu dormiras couché cõtre terre: Tu crois avoir pris quelque grand employ, mais tu t'es bien trompé dans ton choix, n'ayant pris qu'une cruelle charge.

III. Il est vray que l'esperance a beaucoup de prix, & qu'il y a diverses chaines qui entraînent au précipice des ames inconsiderément avides du bien souverain que chacun recherche. Je ne nie pas encore que par la milice plusieurs ne soient parvenus à de tres-grandes richesses: voire à l'Empire absolu du monde. Mais croy moy qu'il y en a bien plus de ceux qui sont arrivez par ce chemin à la pauvreté, à la prison, à la servitude, ou à une mort violente, ou impreveuë,

Dès le moment que tu t'es resolu de t'enrôler, si tu ne veux deshonorer le métier, il faut que tu ayestoujours ton ame sur le bord des levres, & que ce dire de Cesar frappe toujours tes oreilles, *apprends à tuer, apprend à mourir*. Peu de syllabes varieront les événemens de ta vie, ou tu tuëras, ou tu seras tué. Tu dois estre prest à l'un & à l'autre à toute heure, & en tous lieux. Ce seront là tes delices & ta profession. Laisse parler le Satyrique, qui voulant supputer les prix de la milice, en promet une infinité, mais n'en recueille que fort peu: & encore le premier & le plus grand avantage qu'il en tire, c'est la licence de pecher. Mais c'est une recompense qui ne doit pastant estre souhaitée d'un homme juste, que recherchée de la Justice qui en doit faire la punition. Il est vray que les Loix, bien que le Droit nous les represente armées, se taisent parmy les armes.

IV. Tu me diras qu'ayant déjà commandé à l'armée, tu t'es rendu illustre par quantité de victoires: mais j'aimerois bien mieux que commandant durant la paix, ou la donnant au monde, tu te fusses signalé par quantité de vertus. Ne voilà pas un bel ouvrage de s'oster le repos à soy-mesme, comme à tous les autres pour faire beaucoup de bruit parmy les combats? Tu crois estre fort connu par testriomphes: mais souvêt le mal est plûst connu que le bien: & on parle plus des tempêtes qui s'élevent en l'air, que de la plus belle serenité. Tu as préparé des titres pour ton tombeau, & des contes pour le peuple, mais tu n'as rien préparé pour toy-mesme. Je vois encore que tu ne t'es pas

contenté de ta manie, il a fallu la communiquer à ton fils. Tu crois que c'est la mode, que le fils d'un soldat soit aussi soldat. En effet, un pere ne peut laisser d'autre heredité à son fils que celle qu'il a, c'est à sçavoir un arc, un bouclier, une épée, la suite de la guerre, & des éperons dorez qui achevent la Comedie. Mais je ne diray rien au sujet du fils que ce que j'ay dit au Pere. Puis qu'il veut mener une mesme vie, il luy faut donner les mesmes avis. Je veux maintenant parler à l'autre, que tu dis préférer les emplois de la robe à ceux del'épée.

V. Quand tu te vantes, amy, d'estre Agent d'un Prince, tu fais gloire d'estre toujourns ennemy du peuple, & bien souvent de l'Estat, voire de toy-mesme. Certes s'il est si difficile de manier les propres affaires, que dois tu penser que c'est de manier celles d'autruy, & principalement des Grands, à qui vouloir toujourns plaire, c'est un esclavage perpetuel, comme c'est un danger extrême de leur déplaire tant soit peu? Ils ont le sourcil toujourns grave & menaçant, & l'on ne peut attendre que de grieves peines pour les moindres fautes qu'on commet à leur service. Il te faudra rendre compte de ton administration sous un Juge bien rude, & tu auras de la peine à le contenter autrement que par les dépouilles de tout le monde, par tes crimes particuliers, & par l'horreur que tu donneras de toy au public.

VI. Ainsi ta charge estant fort difficile & la reddition de compte encore plus mal-aisée, pource qu'elle ne se peut bien vuider, il t'arrivera comme à beaucoup d'autres, que ton patrimoine,

moine, ta reputation & ta tette s'y trouveront enveloppez malheureusement. Outre qu'il te faut necessairement desobliger plusieurs personnes pour obliger ton maistre, tu encourras enfin la disgrâce, & ce qui est plus dangereux, celle de Dieu; puis que tu seras contraint d'avancer ou de dissimuler les plus grands maux de l'Etat, & les plus considerables pertes des peuples pour un petit profit de ton Maistre.

V I I. Persuade-toy donc dès le premier jours que cét Office fatal entra dans ta maison, tu cessas de vivre à toy mesme; deslors la liberté, le plaisir, & le repos en sortirent, & la servitude, le travail, l'empressement, la crainte, l'affliction, & les soins cuisans y entrerent en leur place. Maintenant tu ne vis plus, quoy que tu respire. Car si la vie des hommes est trop occupée, ce n'est qu'une mort. Or tous ceux qui sont embarrassez de beaucoup d'affaires estans miserables, ceux là le sont encore plus qui se tourmentent pour autrui, & principalement pour des Grands ou pour les Princes, dont le Gouvernement le plus legitime degenerate si facilement en tyrannie. Il est presque impossible que la justice d'un homme de bien manie innocemment & avec succez les affaires de l'injustice.

V I I I. Et ne crois pas trouver plus d'avantage à estre Juge souverain, qu'à n'estre qu'Agent subalterne. Si tu as droict de juger, fais-le comme devant estre jugé par un autre. Il n'y a qu'un Juge & qu'un Tribunal incorruptible pour tous les hommes: Il faudra vous y représenter, O Mortels! qu'est-il necessaire de rafraischir icy la memoire de la peau d'un mauvais Juge qui

fut attachée à son siege, & de recommander la Justice par un avertissement si barbare? Chaque Juge est assis en un siege où s'il rend de faux jugemens, ny l'argent, ny la faveur, ny les faux témoins, ny les humbles prieres, ny les vaines menaces, ny les Advocats les plus disertes ne pourront de rien servir à rendre la faute excusable, quand il en sera venu au dernier ressort.

I X. Mais cette vie a ses peines pour les Juges aussi bien que l'autre. Posons le cas que tu sois President de toute la Province, te voilà condamné à un exil honorable puis que tu as changé ton repos domestique à tant de soins estrangers. N'attens rien de doux & de tranquille, ta condition estant pleine de troubles & d'amertumes. Les jeux & les festins te sont deffendus par la gravité de ta Charge, ta porte qui est ouverte aux procez doit estre fermée aux presents; & ta maison estant vuide de contentement, sera pleine de plaintes & de querelles. Il te faut traiter & guerir tout ce qu'il y a de languissant, de malade ou de corrompu dans tout le corps de la Province, ce qui n'est pas une petite occupation. En effet, on peut voir quelle difficulté c'est de corriger plusieurs personnes, en ce qu'il y en a tres-peu qui se veüillent amender.

X. Et ne croy pas estre plus heureux dans les Charges de Polica, que dans celles de Judicature. D'estre Consul & Prefet mesme de la Ville, c'est une gloire bien laborieuse. Et certes il est bien mal aisé de pourvoir tellement à une Communauté, qu'on luy puisse plaire, & profiter tout ensemble. Car bien que la verité regne

dans tes paroles , que tu apportes une sincere foy au Conseil , un silence exact au secret, & une douceur affable en toustes discours , la Fortune reglera l'évenement, & celuy-cy donnera le prix à tes deliberations. Quand à la Ville dont tu es le Chef , sçache que c'est une beste indomptée , & comme dit le Poëte , *Tu tiens beaucoup de teste par un petit frein , & conduits seul un grand vaisseau lors qu'il est agité par les plus grandes tempestes.*

XI Vne petite maison est si difficile à gouverner , par où tu peux voir combien est malaisé le gouvernement d'une grande ville. N'avoistu pas assez de peine chez toy sans te charger de tous les soins du public ? J'ajoute que cét employ n'est pas seulement difficile , mais fort vil pour un homme qui a de hautes pretentions. Le Satyrique appelle *Fermier* le Prefet de Rome, marquant l'estat de ce temps bien-heureux où la ville n'estoit qu'un village, maintenant on peut l'appeller le Maistre des Forests : En effet Rome avoit lors commencé d'estre un village , maintenant c'est une forest.

DES PERLES,

ET DES PIERRERIES,

I. **L'**Esclat des perles & des pierreries qui te ravit , n'est pas la moindre partie de la vanité , je ne diray pas seulement des choses terrestres & mortelles , mais encore des

hommes , qui enferment dans une petite pierre la valeur des plus grandes hereditéz. En effet, le prix de semblables choses est fort irregulier & incertain, puis qu'il chāge tous les jours , pource qu'il ne dépend que de la reputation des Marchands , & de la folle crédulité des personnes riches. De là vient que quelques-unes qu'on avoit long-temps méprisées , sont mises en un instant à un prix immense , & que les plus fameuses sont tout à coup decreditées : & tout cela par je ne sçay qu'elles marques qui se découvrent , non pas tant dans l'effet , que dans l'opinion de ceux qui s'y connoissent. Or c'est une fort belle prudence , de negliger le culte de Dieu , le soin de l'ame , & la connoissance de tous les deux pour s'appliquer entierement a reconnoistre les veines des pierres. Mais c'est la mode , pource que c'est la coustume. Et ce n'est pas d'aujourd'huy que ceux qui mettent ces prix artificieux à de vains sujets sont estimez dans le monde. Car le veritable prix des plus belles pierres c'est de n'en point avoir , ou si elles en ont , il est inconnu.

II. Mais il est aisé à voir combien cette vanité est dangereuse , & comme le jugement des Maistres de l'art est tousiours tremblant & douteux en cette matiere , à qui voudra se ressouvenir de ce qui arriva dernièrement. Un homme dont la condition & la fortune estoient beaucoup relevées au dessus de son esprit, ayant acheté une petite escarbourcle la somme de dix mille escus, se vançoit d'avoir long-temps esté à conclure son marché , pource que le brillant de cette pierre passant l'éclat naturel & ordinaire des

autres, donnoit de l'ombiage à un habile Artisan à qui il en demandoit son avis, & qui doutoit que ce ne fut pas une véritable pierre, mais une espece de verre, ou quelqu'autre sujet, dont la belle composition ne venoit pas de la nature, mais de je ne sçay quelle industrie surnaturelle & miraculeuse. Or cette doute n'estoit-ce pas une forme d'aveu qu'un verre de cette sorte, estoit plus beau à la veuë qu'une pierre précieuse, quoy que celle-cy fut peut-estre plus solide? Mais laissons à décider cette question à ceux qui mettent à ce trafic de l'argent qu'ils pourroient employer ailleurs plus honnestement, ou qui perdent en des observations frivoles le temps qu'ils devoient donner à de meilleurs reflexions. Que si cette longueur de marché fut raisonnable, qui ne voit par consequent quelle sottise ambition, & quel aveuglement c'est de marchander à un si haut prix, non pas la forme & la substance, mais le simple nom des choses?

III. Nonobstant cela, tu dis que tu n'as rien de plus cher que tes pierreries; & j'estime que la vertu, la reputation, la patrie, & la vie mesme ne te sont rien au prix de cela. Et sans parler des deux premières dont vous ne faites nul conte, veu que vous les postposez aux plus vils sujets; je feray voir que ces deux autres, & avec elles des richesses immenses & tous les sujets que vous jugez les plus précieux, ont cédé l'avantage dans vostre esprit à l'estime & à l'amour que vous avez pour une pierre, & que vous l'avez conservée par l'exil & par la pauvreté, comme vous l'eussiez conservée par la mort

mesme s'il en eust esté besoin. Qui n'a oüy parler de la resolution de Nonius ? C'estoit un Sénateur Romain , qui estant extrêmement riche , avoit une Opale du prix de vingt mille escus ; C'est une pierre qui vient des Indes , & dont la couleur semble tenir de l'éclat de toutes les autres. Antoine de Triumvir , le plus superbe & le plus avare de tous les hommes en fut amoureux, si-tost qu'il oüit parler de sa beauté ? Et comme c'estoit une personne à qui la Fortune sembloit rendre licite tout ce que la Nature vouloit ; avec l'injuste desir de cette pierre , il conceut , comme c'est l'ordinaire , une haine implacable contre son possesseur.

IV. Ainsi dans cet incendie public d'une proscription fatale , qui ravittant de lumieres à la Patrie , le nom de Nonius y fut inseré pour estre brûlé comme les autres : & cela pour ce crime seul , qu'il estoit maistre d'une belle chose qu'un Tyran aimoit avecque passion. Luy qui pouvoit avoir appris par l'exemple du Castor à racheter sa vie & sa liberté par la perte d'un petit fardeau , mais fort ruineux , s'enamouracha si fort de son Opale , que le danger present luy rendoit encore plus chere , qu'il n'eut plus de soin pour son patrimoine , pour sa patrie , ny pour soy-mesme , pourveu qu'il la püst conserver , & se disposa de s'enfuir , de mendier , & de mourir avec elle. Qui n'estimera donc beaucoup une pierre qu'un grand Sénateur a si fort considérée ? Certes il faut confesser , ou que la chose estoit de grand prix , ou que son possesseur avoit une ame bien basse.

V. Tu n'attens pas que je décide icy lequel

des deux est le plus véritable. Or bien que ce jugement & d'autres semblables, comme une contagion pernicieuse aux esprits, ait corrompu les mœurs du peuple; il n'est pas de la bienfaisance, que de grandes ames & des genies héroïques se plaisent à l'argent ou à des pierreries, ny à pas une autre chose qu'à la beauté de la Vertu; si ce n'est afin que par ces objets passagers qui flattent les yeux, l'esprit se réveille pour s'emporter plus ardemment à l'amour & à la recherche de cette éternelle beauté, qui est la source, la fin & l'exemplaire de toutes les autres. Car pour le reste, l'excellence que tu trouves dans tes pierreries, ne vient pas de la nature, mais de l'opinion: qui chez quelques-uns en donne l'avantage à l'Escarboucle, & chez d'autres au Diamant. Il est vray que suivant l'estimation des Jouiailers modernes, aussi bien que de plusieurs anciens Escrivains, le Diamant est le plus précieux, non seulement de toutes les pierres, mais encore de toutes les choses, & en cette qualité il a servy autrefois d'ornement & de marque aux Rois, non pas à tous, mais aux plus illustres. Aujourd'huy comme il n'y a point de chose qui prenne un plus grand accroissement que le luxe & la superbe, le Diamant a commencé d'appartenir à plusieurs, mesme qui n'estoient pas Rois, & s'est coulé peu à peu dans les doigts du peuple.

VI. On met au second rang les perles des Indes & d'Arabie, & en suite l'esmeraude, sans que je sçache pourquoy cét ordre doit estre injurieux à quelques pierres précieuses pour estre avantageux aux autres. En effet, si la rougeur & la

pâleurs des unes est agreable, pourquoy les yeux ne recevront-ils pas de l'agrément, de l'éclat ou de la blancheur de leurs semblables? Je trouve mesme que le Saphyr a le plus de sujet de se plaindre en cette concurrence, veu que la terre ne produit point de pierre qui ressemble mieux à la serenité du Ciel. Mais, comme j'ay dit, ce n'est pas la nature qui ennoblit ces sujets, c'est nostre manie. Ils ne reçoivent de la vogue que par les vains entretiens des richards, & par les contes des gens oisifs. Et à n'en point mentir si les hommes s'occupent à quelque plus honneste employ de paix ou de guerre, ils mépriseroient aisément ces bagatelles.

VIII. Ne me dy point que les pierreries t'émeuvent l'ame par la veuë, elles ne l'émeuvent pas, elles l'abattent, la font ramper, la ramolissent & l'énervent tout à fait. Si je poursuivois à te rapporter sur ce sujet des exemples, tant des hommes que des femmes, je ne t'instruirois pas seulement, je t'estourdirois. Je me contenteray d'un seul qui est le plus grand de tous, par où tu comprendras combien cette fureur est genereuse aux ames foibles, qui a causé d'estranges emportemens aux plus éminentes & dangereuses. Le grand Pompée, le plus continët de tous les Capitaines Romains, je parle de ces derniers, qui cedët autant à leurs predecesseurs en fait de modestie & de frugalité, qu'ils surpassët tous les autres par la gloire de leurs exploits; Ce grand homme, dis-je, revenant victorieux d'Espagne, après avoir donné la paix à tout l'Occident, & ayant arresté les courses des voleurs, en les reduisant en un lieu qui en porte

encore le nom , fit dresser à sa memoire un Trofée mâle qu'on voit encore aujourd'huy dans les monts Pyrenées , l'âpreté des lieux ayant peut-estre aidé sa moderation , & bridé en luy l'insolence de l'âge , & la superbe de la Victoire. Ce trofée n'est qu'une simple & rude representation de son visage entaillée dans une pierre , mais qui montre qu'il estoit lors veritablement grand & magnifique ; bref vieillesse & maturité , & en bonnes mœurs , encore qu'il fust jeune d'âge.

VIII. Le mesme Conquerant ayant pris depuis les Pyrates, & dompté l'Orient, comme s'il eust changé d'ame , en changeant de temps & de lieu , ou qu'il fust devenu tout autre en visitant une autre partie du monde, fit porter son effigie en triomfe , où l'on voyoit son visage , non pas dans un air militaire , mais du tout effeminé, quoy qu'il le voulut faire passer pour divin ; il n'y avoit là rien de mâle , où tout sentoit la mollesse plus que de coustume , & ce n'estoit pas de bronze ou de marbre que ce portrait estoit composé , mais de pierres precieuses les plus rares & les plus extraordinaires. Surquoy on ne luy fit pas un petit reproche de ce qu'il avoit estalé tout le faste de l'Orient sur une seule teste ; & ayant par là insulté à un peuple qui avoit vaincu tous les autres , son exemple servit depuis d'excuse aux Princes suivans. En effet que ne devoit pas souffrir Rome déjà esclave de la part des Tyrans , veu qu'estant libre elle avoit souffert une si haute insolence en la personne d'un Citoyen , qui l'aimoit si fort , & qu'elle avoit tant aimé ?

IX. Le reste de l'appareil de ce triomphe ne fut pas davantage dans la modestie ny dans la sobriété; on n'y voyoit pas les chevaux ny les armes des nations domptées, comme on avoit accoustumé; on ne parle point qu'il y eust de harnois, de chariots, ny de captifs; l'or est ce qu'on trouve qu'il y avoit de moindre prix, ce n'estoient que perles & que pierreries. On raporte entr'autres choses qu'on voyoit là un grand monceau de tresors partagé en deux rangs que formoient les couleurs diverses: il y avoit des vases, des habits, & des statuës, composez chacun en son entier d'une seule pierre precieuse; une Lune de fin or, & d'une pesanteur demesurée, quantité de tiéts & de Couronnes d'or, enrichis de perles; Enfin une montagne d'or, en quatre faces de perspective, où il paroissoit des Lyons, des Cerfs, & plusieurs autres sortes d'animaux, & où l'on decouvroit plusieurs arbres avec leurs fruits, d'ôt les branches toutes d'or estoient couvertes de perles & de pierreries. Au haut de la montagne il y avoit un horloge de mesme étoffe, roulant par un industrie qui surmontoit par tout la matiere; ce qui estoit un prodigieux spectacle pour des gens qui sçavent admirer de vaines choses. Je connoy que ce recit me me t'a plû; & je ne doute point que tu ne fusses bien aise de voir un pareil triomphe, & encore plus de le faire, voire tres aises d'en posseder tout l'appareil & toute la pompe. C'est ce que l'estat d'une ame affionnée te persuade. Mais croy-moy à ton tour, les objets qui plaisent si fort à la veuë ont toujours offensé l'ame, & bien souvent le corps mesme.

X. Du moins l'on peut assurer que rien ne fist jamais tant de tort à la gloire du Triomphateur, dont nous parlions, que cette magnificence. La journée de Thessalie, & l'infortune d'Egypte luy fut moins préjudiciable que le luxe & la felicité de Rome. En effet, il succomba là sous l'effort de la Fortune, mais non pas tout entier, au lieu qu'icy il succombe tout entier sous la pesanteur pompeuse du vice. Là il se ressentit d'une force & d'une perfidie estrangere; mais sa perte ne vient icy que de son ambition & de sa foiblesse. Il perdit là la puissance & la vie; mais il perd icy la reputation d'homme fort populaire, & fort moderé; enfin de petites satisfactions luy ostent le nom de Grand qu'il s'estoit acquis par de bien grandes actions. Chose estrange! il parut plus vaillant contre des Espagnols, dont la nation est si belliqueuse, que contre des Asiatiques mols, foibles & desarmez. Et il nous en faut d'autant plus estonner, qu'ayant long temps esté fort entier, & invincible dans l'Asie mesme, lors qu'il montra son abstinence & sa generosité dans le Temple du monde le plus riche, qui estoit celuy de Jerusalem, enfin il ne pût résister à l'impetuosité du Vice.

XI. Aussi ne fut-il plus considéré comme cét homme unique & extraordinaire qu'il avoit toujours esté; il fut pris & abbattu comme un homme du commun. Et voilà la force des pierreries, voilà un effet du poids de l'or. L'Asie avoit déjà vaincu autrefois Alexandre à armes égales; mais c'est peu de vaincre une personne déjà vaincüe par ses vices: c'est beaucoup d'a-

voir vaincu son propre Vainqueur, après qui nul presque des autres Capitaines de ce país ne peut tenir ferme parmy les delices d'Asie; qui ayant esté portées dans l'Italie terrasserent les Romaine dans leur propre fort. Ainsi pour en dire la verité, les Vainqueurs de toutes les nations ont esté vaincus par la victoire qui fut remportée en Asie. Après cela chers encore ces pierres precieuses qui sont amies des yeux, & ennemies des cœurs; puis qu'elles ont abbatu tant de vaillans hommes, elles pourront bien plus aisément vaincre des Veillaques.

¶ XII. Tu ne te rends pas encore à mes raisons, pource que le brillant de tes pierres t'ébloüit. D'autres les aiment pâles, ou bigarées, tu les aimes éclatantes. C'est que les gousts sont differens, mais c'est toujors une mesme vanité: Tu auras oüy dire que Pyrrhus qui fit la guerre aux Romains, avoit une Agathe, qui estoit la plus estimée de toutes les pierres, au jugement des hommes, au lieu que maintenant elle paroist vile, le mesme jugement qui oste & qui donne le prix aux choses ayant changé avecque le temps. On dit que dans cette Agathe on souloit voir la representation de plusieurs sortes de choses: on y decouvroit des hommes & des chevaux, des oiseaux & des bestes sauvages, des brebis & des fleuves: & tout cela formé de la main de la Nature, & non par aucun artifice humain. Du moins Solin assure, que dans l'anneau de ce Roy on voyoit par *des figures non imprimées, mais engendrées, les neuf Muses avec Apollon Chef d'une si belle danse, les marques de la pierre estans tellement jointes & débarassées entr'el-*

ET DES PIERRERIES. 61

tes, qu'en un si petit espace chaque personnage se discernoit par ses propres instrumens. C'estoit là certes un bel anneau, & le nom Royal de son possesseur luy donnoit encore de la grace. En effet on estime plus ce qui appartient aux personnes illustres.

XIII. Mais que luy servit cette Agathe ? le rendit-elle invincible à la guerre, ou exempt de la mort, qui ne luy vint pas de l'épée d'un puissant ennemy, mais d'un coup de pierre, & encore jettée de la main d'une femme ? Quel avantage a eu Pyrrhus de l'avoir ; ou quel desavantage a eu Fabricius ou Curio de ne l'avoir pas ? car ce furent ces deux Chefs qui le vainquirent & le chasserent d'Italie. J'ose bien assurer que nul de ces deux grands hommes n'auroit jamais consenty de changer son casque ny son épée, quoy que ce ne fust que du fer & de l'acier, sans aucun enrichissement d'or ny de Diamans, cõtre le riche anneau de ce Prince. C'est ainsi que les vaillans hommes méprisent tout ce qui est mol, & qui sent l'effeminé. Mais ces deux heros qui par la seule confiance qu'ils avoient en leur vertu, illustre cause de leur fierté, avoient méprisé le Roy mesme, aussi bien que son Royaume & ses richesses, comment auroient-ils brigué d'avoir son anneau ? Vous autres au contraire, par la défiance que vous avez de vous-mesmes qui vous rend lâches, vous admirez tout, comme si tout vous pouvoit rendre heureux. Il n'y a que la Vertu qui soit méprisée, pource qu'elle ne flatte point les sens ny les yeux.

XIV. On fait encore une plus ancienne mention d'une autre pierre précieuse qui appartenoit

à Polycrate Tyran de Samos. C'estoit un Sardonix, qui nonobstant sa petitesse passoit pour le plus grand tresor du plus riche homme de la terre. L'Histoire observe à ce propos, que n'ayant jamais ressenty d'adversité, pour appaiser l'envie de la fortune, qui flatte les grands en public, pour les trahir en secret, il se mit en mer, & y jetta de sa main une bague, où cette pierre estoit enchassée; afin qu'il eust du moins ce regret & ce déplaisir en sa vie. Il croyoit avoir fait un pacte bien avantageux avec la fortune en luy rendant ce peu de tristesse pour tant de joyes. Mais elle qui ne se laisse pas facilement ny tromper ny adoucir, pesant dans une égale balance les maux & les biens, exigeoit un peu davantage pour une faveur & une prosperité si longue; C'étoit un poinct de temps, mais bien rude à passer. En effet, elle voulut que celuy qui durât le cours de sa vie avoit paru tres-heureux aux autres, comme à luy-même, parust aussi, & fust veritablement tres-mal-heureux à sa mort.

XV. Voilà pourquoy tous les crimes & tous les supplices pressoient en cét instant une seule teste. Et la fortune suivant ses jeux ordinaires, refusant le présent qu'on luy avoit fait, luy fit rendre sa bague au grand étonnement de tout le monde, par l'entremise d'un poisson qui l'ayant avalée fut pris aussi-tost, & servy à la table de ce Tyrā. On dit qu'Auguste plusieurs siecles après, également touché de la valeur & du miracle de cette pierre, la fit enchasser dans une Couronne d'or, & l'offrit au Temple de la Concorde. Je te demande encore icy, qu'a-t'il servy à ce Tyrā de posseder cette pierre pendant qu'il ruinoit sa

patric? Et Pythagore s'est-il mal trouvé de ne la pas posséder au temps que par l'aversion qu'il avoit des façons de faire de ce Tiran, il quitta sa patrie qui luy estoit commune avec luy, sa maison mesme, & ses plus intimes amis? C'estoit qu'il fuyoit l'ennemy commun. Enfin ce Tiran ayant esté amis au gibet, lors qu'il souffroit le dernier supplice parut digne à tout le monde d'en souffrir encore un plus grád. Ce Philosophe au contraire, mourant en repos fut tenu pour un Dieu, & sa maison pour un Temple. Tant il y avoit de difference entre l'*Anneau* de l'un, & le *Manteau* de l'autre.

XVI. Au surplus, tout ainsi que ce fameux Sardonix n'empescha pas Polycrate d'estre à demy mangé des oiseaux sur la potance mesme; aussi peut-on dire que de nos jours l'escarboucle, que le Roy Jean portoit le jour de la bataille, ne l'empescha pas d'estre deffait, voire pris des Anglois au cœur mesme de la France. Leurs mains furent plus fortes que son doigt. Cette escarboucle encore luy fut ostée dans le combat, quoy qu'elle fust depuis rachetée d'un monde éloigné par un de ses amis, & renduë à ce Prince qui dans son malheur eut encore ce contentement de voir & de manier un sujet d'un prix infiny, mais de nulle efficace, & de nul employ. En effet, toutes ces pierres precieuses ne sont que d'inutiles amusemens. Je ne te nie pas qu'elles ne soient reluisantes, car les sens me démantiroient, mais tu ne sçaurois prouver par la qu'elles soient profitables, ny qu'elles ayent d'autre force que celle qu'on voit ordinairement. Le pouvoir qu'elles ont c'est de briser les portes, & dépuiser les

coffres des riches, mesme les plus avars. Pour le reste, c'est une extrême folie de garder en effet avecque beaucoup de soin des choses qui ne sont rien en elles-mesmes, quoy qu'elles soient apparemment quelque chose. C'est se plaire à l'erreur des yeux, & aux prestiges des sens.

XVII. A quel propos donc se tourmenter pour des sujets dont la presence ne contribuë rien à la felicité, n'y n'amoindrit pas mesme la misere, comme leur absence & leur privation ne fait rien pour l'une & pour l'autre? Je sçay bien que plusieurs esprits ont écrit là dessus beaucoup de choses miraculeuses, pource qu'ils ne travailloient pas pour la verité des choses, ny pour le profit, mais pour l'estonnement des Lecteurs. Les Mages sur tous ont remply des Livres entiers de ces bagatelles, tant ils avoient de temps à perdre, ou tant ils vouloient nous en faire perdre à nous mesmes. Pour moy ie suis de l'avis de Pline, qui dit que *cog gens n'ont point escrit sans un mépris & une derision manifeste du genre humain, afin d'embrasser par des vaines opinions une folle crédulité, & se divertir de nos propres extravagances.*

XVIII. Si tu me penses dire encore que tu n'estime que cette sorte de pierres qui vray-semblablement ont quelque vertu occulte, je te répondray que tu as déjà veu manifestement leur force. Mais quand elles en auroient une aussi grande qu'elle est petite en effet, ou rien du tout, ce seroit toujourns bien peu, à comparaison des mensonges des Marchands & des Escrivains, & de tant de fables qui n'ont pas seulement esté controuyées par la legereté des Grecs.

mais encore augmentées & autorisées par vostre propre consentement. Il est certes bien plus expedient ou de reprendre sagement, ou de mépriser genereusement, le prix, les vertus & les defauts, que de sçavoir toutes les especes des pierrieres. Et en cela je ne suis pas de l'avis de Pline que j'approuve en tant d'autres choses. Il promet quelque cōnoissance des pierres, du moins quelque découverte de leur fausseté, quand il dit qu'il est expedient *que le luxe mesme soit muni contre la fourbette.* Pour moy j'estime qu'il ne faut ny le munir, ny l'armer, il vaut mieux le laisser nud & desarmé parmy les troupes des Charlatans, afin qu'estant souvent trompé, & servant de risée au monde, il soit du moins châtié par ses pertes & par les surprises d'autrui, puis qu'il ne peut l'estre autrement. Enfin nul homme sobre ne doit maintenir l'intemperance, qui ne se maintient que trop d'elle-mesme; il vaut mieux la poursuivre & l'aneantir. Si elle n'avoit point de flatteurs, elle n'auroit point de partisans.

D E S

VASES PRECIEUX,

DU CRISTAL, ET DE L'AMBRE.

I. **T**U ne te plaisois cy-devant qu'à voir des pierres precieuses, tu te plais maintenant à boire dedans. C'est une vieille espece de luxe de creuser des pierres pour en faire

des coupes. L'intéperance que je blâmois avec que tant de raison ne s'est pas contentée de mépriser le verre, qui est un sujet fragile à la vérité, mais le plus beau & le plus net du monde ; elle à encore méprisé l'argent, voire l'or mesme, qui estoit autrefois le dernier terme de la convoitise des hommes ; Enfin on a trouvé le moyen de faire que le luxe surmontast encore l'avarice.

■ I I. La cause de ce déreglement est fort honteuse. C'est ce que dit le Poète, quand il nous représente un homme qui ravage *des Villes, & ruine des maisons entieres, pour boire dans une pierre precieuse, au se coucher dans l'écarlatte*. Certes c'est un grand mal, & qui choque non-seulement la Justice, mais encore l'humanité. Et afin que tu en sceusses la source, ce grand homme a dit que c'est ce desir de boire magnifiquement. Nos fureurs civilisées ont un semblable principe. Autrefois un Calice d'argent suffisoit au culte de Dieu, maintenant une tasse d'or est peu pour l'usage des hommes ; il faut que le danger donne du prix aux coupes, & que des pierres soient éventées, pour ainsi dire, afin qu'un malheureux petit homme boive dedans, & appuye plus agreablement des levres pollués de saleté & de mansonges. Or c'est une chose incommode à la boisson, veu que la crainte y trouble la volupté ; d'ailleurs elle est laborieuse en son appareil, difficile en sa garde, & dangereuse pour la vie, étant ouverte au poison. Et certes, cét autre Poète n'a pas mal dit, *qu'on ne l'avale point dans des vases d'argile, & qu'il le faut craindre lors qu'on a en main des tasses bien precieuses*.

III. Mais la superbe ne songe ny à sa descen-
te, ny à sa ruine, pourveu qu'elle puisse s'élever.
Vous autres vous aimez mieux boire avec profu-
sion qu'avec feureté, & avec une magnificence
ambitieuse, qu'avec un goust délectable. C'est
ainsi que les vices se surmontent les uns les au-
tres, & la faveur du vin flatte moins l'yvrogne-
rie, que la couleur du vase ne flatte l'insolence
& la vanité. Vous vous laissez ébloüir aux rayons
des pierres, & croyez que cét ébloüissement &
l'estonnement qui le suit se doit estimer non-
seulement au delà de tout argent, mais encore au
delà de toute vertu. En effet, ce fameux destru-
cteur de sa patrie, ne cherche-t'il pas une pierre
precieuse au prix de la Pieté & de la Justice, ne
s'avance-t'il pas pour l'acquérir en les perdât, &
ne s'oublie-t'il pas d'estre homme & d'estre Ci-
toyen pour estre possesseur d'un vase où il puisse
boire avec plaisir.

IV. Il se peut faire encore que ce grand desir
que tu as d'en avoir un semblable vient d'une au-
tre racine & que ce n'est pas le seul éclat qui t'at-
tire, mais quelque Vertu cachée. Et à le bien
prendre, qui pourroit expliquer toutes les pro-
prietez & toutes les Vertus des pierres? Cela seroit
bon, si la septième, ou la septantième, voire la
centième partie des choses qu'on en dit, ou qu'on
en écrit estoit veritable; mais tout en est faux.
Il est vray que l'Historien de la Nature dit
fort bien, que comme *il n'y a point d'industrie
ou de ruse plus lucrative dans la vie, il ne faut pas
s'estonner s'il n'y en a point de plus frequente.*
Non pas qu'il y ait plus de trafic des pierreries
que des autres choses, car la rareté les rend

precieuses: mais pource que la verité n'est jamais plus rare qu'en ce sujet. Et l'on peut dire qu'en pas un autre on n'a ny si peut de moyen déprouver, ny si grande licence de mentir, ny un plus ample sujet de mensonge. L'effronterie est icy dans toute sa liberté, pource que la coustume ordinaire l'autorise.

V. Mais si de toutes ces choses il y en a quelque une d'entieremēt veritable, sera ce peut-estre ce qui se publie par l'autorité des Docteurs de la Magie, sur laquelle l'opinion commune est fondées, que l'Ametyste effectivement resiste à l'yvresse. C'est donc avec beaucoup de raison que cette pierre sert à la boisson des yvrognes. Je me jouë avec toy. C'est que souvēt l'indignation produit des jeux entre des amis. Mais si l'Amethyste a seule cette propriété, quelle vertu ont les autres pour meriter d'estre à la table? C'est peut-estre une invention de la Volupté qui veut que la veuë d'un homme qui boit se délecte avec son gout, & qu'ainsi les sens estant chatoüillez d'une façon & d'autre, l'yvresse en soit plus gäye & plus pompeuse. Voila, si ie ne me trompe, la vraie & la certaine cause de cet abus universel, particulièrement à l'égard de cette pierre qu'on choisit comme un Chef pour faire la guerre à l'yvrognerie, quoyque l'yvrognerie seule puisse triomfer d'un si mauvais choix.

VII. Veux-tu des armes avantageuses contre ce Monstre? C'est d'user d'un peu de vin, suivant l'avis d'un de nos plus grands Oracles, & cela non pas pour le plaisir, mais pour la santé, & pour se préserver de maladie, en prévenant les cruditez de l'estomach. Encore faut-

il que ce soit un petit vin & bien trempé ; car pour la force & l'incendie impetueux des vins gaillards , il faut s'en garantir par la fuite , ou l'esteindre ou l'amortir par un deluge d'eau. Tu dois encore considerer, qu'en la boisson trop frequente d'un puissant vin, il y a beaucoup de matiere de honte , de regret , & de repentir, qu'elle se presente à tes yeux de quelque costé que tu puisses te tourner, & que nul homme , à moins que d'estre insensé , ne peut feindre de ne la pas reconnoistre. Voila les vrais preservatifs contre l'yvresse; après quoy l'Amethyste, ny pas une autre pierre , ne peut avoir icy de lieu, quoy que dient les Mages qui ont inventé ces mensonges: & s'il s'est trouvé des gens qui y ont ajousté foy, ce n'a esté qu'afin de se saouler sans crainte, ayant une si bonne caution pour leur débauche. Les Mages à la verité ont agy en cela dans la perfidie & dans l'impudéce comme en beaucoup d'autres choses, mais le peuple credule a sottement receu leurs impostures, comme il ne refuse pas une des autres impertinences.

VIII. Concluons donc en un mot, que ce qui vous rend les pierreries agreables , ce n'est que la volupté picquée & enflâmée par la difficulté d'avoir les choses : ou plutôt c'est la superbe, l'oubly de vostre condition, & une mortelle enflure de l'ame, qui estant la pire chose de la vie, est pourtant la plus agreable. Le souverain bien à vostre jugement, ce n'est ny la vertu , qui est un grand bien , ny la santé , ny la vie mesme, ny la seureté , ny les richesses , ny la volupté ; la superbe seule l'emporte sur tout cela dans l'esprit de ces habiles estimateurs des choses. Outre

qu'elle vous donne beaucoup d'autres impressions, elle vous rend amoureux des pierreries qui sont toujours inutiles, & souvent dommageables, mais elles ne sont jamais nécessaires. C'est à la sollicitation qu'estans toujours occupez & timides, quoy que bien paréz, vous avez des tables dans vos maisons garnies d'or & de pierreries, à la façon des Autels qu'on voit dans les Temples.

IX. Vous estes vous-mesmes les hosties qui s'immolent là dessus, avec d'autres animaux; & pour le faire avec plus de pompe, vous vous ornerez de pourpre & de guirlandes, & vous exposez à tout l'appareil de l'avarice, de la luxure, de l'ambition & de la superbe; qui tient le premier lieu, quoy que toutes les autres ensemble, & chacune en particulier, vous possèdent absolument. Et à parler véritablement, l'avarice pourroit peut-estre se contenter d'or & d'argent, & la luxure de volupté & de viandes, après quoy elles vous lairroient en repos; Mais la superbe ne sçauroit se reposer ny se satisfaire, tant qu'elle voit quelque chose au dessus d'elle: ce qui paraist en ce que dès le commencement elle tâcha de se rendre égale à Dieu. La mesme vous contraint de chercher des pierreries avec beaucoup de travail, de les enfiler ou de les tailler avec industrie, afin que vous produisant en public, & vous tenant assis à la table, ou aux places publiques, vous paraissiez reluisans & semez d'étoiles, pour donner de l'envie au Ciel.

X. C'est donc par la conduite, afin de revenir à mon propos, que vous avez meslé quelque danger specieux & éclattant dans vostre loge-

ment dans les habits , dans le boire & dans le manger , & dans toutes les choses qui n'estoient faites que pour la necessité , ou pour le contentement des hommes. Et ce mal s'est si fort accru, qu'on voit maintenant non seulement des coupes , mais des bassins, des pelles , des chauderons & des mortiers faits de pierres precieuses. La superbe victorieuse a donc sujet de se donner à elle mesme de grands applaudissemens : elle ne demandoit que des coupes de pierreries , mais ses ministres luy offrent des vases de toute sorte cōposez de mesme matiere. Et certes , il n'est pas moins commun de creuser des pierres precieuses pour ces usages, que de fouir la terre pour l'usage des fruits. C'est ainsi que ce que vospredecesseurs appelloient luxe vous passe en accoustumance.

X I. Mais je ne doy plus m'emporter contre les pierreries , veu que maintenant tu ne louës que le crystal. Une glace épaisse, & qui n'a quasi rien de plus que le verre , les rend apparemment exeusables en quelque façon. En effet , elle se brise aussi facilement , & ne se peut refaire : Il est vray qu'elle est plus mal aisée à trouver , car ou elle vient de loin , ou celle qui est proche se doit tirer des précipices des Alpes, & il faut que pour l'avoir , des hommes se pendent parmy des rochers avecque des cordes, ou qu'il s'ensevelissent dans la neige, pour vous faire boire dans la glace. Le crystal ne vous est donc cher, ny n'a de pouvoir sur vostre convoitise , que par les dangers de vos semblables.

X I I. C'est ainsi qu'on lit que Neron ayant appris qu'on avoit cassé par hazard deux de ses verres de crystal , en fut plus fâché que s'il eust

receu de mauvaises nouvelles des plus grandes pertes de son Empire. Toutefois l'autre recit qu'on en fait me semble le plus vray semblable, à sçavoir, qu'estant en grosse colere, & portant de la haine à son siecle, & de l'envie à la posterité, il les cassa de sa propre main, afin que jamais personne n'y beust que luy. Voila un beau sacrifice pour l'expiation du malheur. Le maître de la cruauté ne trouva point de plus grand sujet sur qui déployer sa fureur que le cristal, qui faisoit lors ses plus cheres delices. Quelqu'un pensera, que d'imiter un Prince, c'est une excuse des petits qui faillent, mais il n'y a point d'homme de bien qui veuille suivre l'exemple de Neron pour luy ressembler.

XIII. Au reste, quand tu regardes le chrystal avecque plaisir, ne consideres-tu pas combien ta satisfaction est fresse & caducque ? Mais c'est vostre coustume de souhaiter des choses semblables à vostre propre nature ; au lieu que vostre foiblesse devoit desirer & rechercher quelque sujet ferme & consistant, qui pût luy servir d'appuy : comme l'ame est la meilleure partie de l'homme, & une partie Celeste, feroit beaucoup mieux de prendre un objet élevé, que de s'amuser aux exciémens de la terre. Vous ne cherchez que des choses basses, foibles & passageres. Il en prend bien à beaucoup de monde que les vases de Murrhin sont aujourd'huy bannis de la Cour, de la delicatesse & de la galanterie, quoy que ce fussent autrefois la cause de la manie incroyable des anciens. Cette fureur passa en Italie & à Rome mesme, après cette fameuse victoire de Pompée, qui naturalisa dans la Ville tant de choses

choses étrangères; & cette seméce inutile du pais d'Afie mise dans une bonne terre, cultivée par des gens qui en avoient beaucoup de soin, porta si bien, que le prix ordinaire d'un Murrhin estoit de septante talents. A ce propos on raconte l'Histoire d'un Amoureux, qui ayât brisé à belles dents le bord d'une coupe, & eu un succes miraculeux d'une passion miraculeuse, cette cicatrice ennoblit le vase, & fut la marque de son prix & de son estime.

XIV. Vostre luxe en cette matiere ne cede point à celuy des anciens, faisant estat d'égal, voire de surpasser celuy de tous les siecles; & vostre superbe n'est pas moindre que celle de vos ancestres. Il est vray qu'on en a osté en partie le sujet; les Murrhins ne manquant pas seulement à vostre usage, mais estant du tout inconnus. Toutefois une nouvelle espee de luxe a succédé à la place de celuy-là. La racine d'Avellaine, qui est un bois fort propre à faire des tasses, & qui merite d'estre aussi mordu, pour avoir raisonnablement de la vogue, est maintenant le sujet de la manie des François. On employe encore au mesme usage d'autres arbres qui ont des noms estrangers, & qui ayant diverses marques, ne font toujourns que marquer une mesme vanité. Il y a beaucoup de pareils abus, & les nouveutez n'auront jamais de fin, jusques à tant que vos tasses superbes ayent passé l'ostentation des Murrhins. Il n'y a qu'une chose en quoy la folie des Ancieés l'éporte sur la vostre, c'est qu'ils admiroient l'ambre & le mettoient parmy leurs delices, non pas pour aucun usage qu'ils en eussent, mais pour le seul plaisir qu'il avoient à le

posséder. C'est pourquoy Neron le plus inhumain, je ne diray pas seulement des Princes, mais de tous les hommes, comme cét esprit farouche ne laissoit pas d'estre amy des Muses, au grand estonnement de tout le monde, fit un poëme à la loüange des cheveux blonds d'une femme qu'il avoit mal choisie, & qu'il tua encore plus mal, & pource qu'ils tiroient sur la couleur d'or, il leur donna le nom d'ambre, pensant par là leur conferer un titre fort éclatant, & plus precieux que celui de l'or mesme. Ses caresses pourtant furent cruelles & malheureuses à sa Poppea, & cette Idole que ses loüâges élevoient jusques au Ciel, il l'envoya d'un coup de pied dans les Enfers. A present on a de l'ambre, & on le méprise, ou du moins on l'estime plus mediocrement, comme on le garde avec moins de soin. C'est que l'esprit humain ne fait estat des choses qu'autât qu'elles luy dōne de la peine, il se lasse à les trouver pour s'en servir, & se lasse de leur usage quand la recherche en a cessé.

XV. Après avoir veu la vanité de tes verres & de tes coupes, tu reviens encore à l'estime que tu faisois des pierres mises en œuvre. Tu te plais à ces belles figures, qu'on n'a pas peintes sur la toile ou sur la muraille, mais gravées sur un caillou. Je t'avouë que l'ornemēt de l'art ajoutē quelque chose à la beauté de la Nature, & de voir des pierres taillées en visage d'homme & en mille autres sortes de representations, c'est un art qu'on a mis à bon droit parmy les ouvrages les plus delicats que l'esprit humain ait jamais produits. On dit que l'Amethyste fut la premiere pierre travaillée de la sorte, ou pource qu'elle

est plus aisée à graver , ou pource que l'expérience fait voir , qu'on y reüssit plus heureusement. Parmy les ouvriers Pyrgoteles a tenu le premier lieu, pource qu'Alexandre le jugea seul capable entre tous les gens de son mestier , de graver son Image , qui servit depuis de cachet à Auguste; cette pierre precieule dont il se servoit ayant donné sujet à la raillerie de l'appeller le *Sphinx Enigmatique*. De telle sorte qu'outre la difficulté qu'il avoit à lever les impositions ordonnées , la perplexité mesme du sceau rendoit odieux un Prince si moderé. Ceux qui approchèrent de l'industrie, ou du siecle de ce fameux ouvrier, ce furent Apollonides, Cronius, & depuis Dioscoride , dont je m'estonne que Pline ait caché le nom, lors qu'il a publié la beauté de son ouvrage. C'est celuy qui grava le visage d'Auguste mesme, & fit cette belle representation qui fut depuis le cachet de ce Prince , le reste de ses jours , & de plusieurs autres qui s'en servirent ensuite , tant ils avoient de veneration pour le visage de Cesar , où d'admiration pour un ouvrier si achevé.

XVI. Maintenant après avoir discoursu si long-temps des pierres precieuses que la Nature produit toutes entieres, ou que l'art travaille pour vous dōner du plaisir, je te demande si l'esprit des hommes ne devoit pas se plaire davantage à l'éclat du Ciel qu'à celuy des cailloux , veu principalemēt que celuy-cy couste beaucoup , au lieu que l'autre ne couste rien , & qu'on en peut jouir sans argent & sans peine ? Ou plutôt ne devoit-il pas se plaire davantage à cette beauté qui est la source & le principe de l'éclat de tous

76 DES VASES PRECIEUX.

les sujets tant du Ciel que de la Terre ?

XVII. Si des Escarboucles rouges, des Emeraudes vertes, des Saphyrs transparents, des Perles blanches, vous ravissent de la sorte, est-il possible que la clarté du Soleil & des Estoiles, que la verdure de la terre & des arbres, que la sérénité de l'air & la blancheur de l'Aurore ne vous touchent point ? Vous vous estonnez de voir des visages d'hommes gravez dans des pierres, & ne vous estonnez point de voir l'industrie de ce grand Artisan qui a produit les visages au naturel, qui a produit les pierreries, l'esprit, la main & les yeux des Ouvriers & des regardans ? Et toutefois quoy qu'il y ait de si belles ouvertures pour le connoistre, quoy qu'il vous donne le moyen de voir, de comprendre & de faire toutes choses, vous ne le reconnoissez pas, & ne luy rendez aucune sorte de veneration. Ne faut-il pas dire après cela que vous estes toujours admirateurs des choses viles & méprisables, comme vous estes contempteurs des prifables & des plus hautes ? La vraye pierre précieuse qu'il faut acheter au prix de tout son bien, c'est celle que le Seigneur du monde appelle la vie éternelle, & la vie éternelle c'est Dieu possédé par la Creature.

DE LA
VIE CAMPESTRE.

5. **Q**uand tu regardes la fertilité de ton champ, tu dois considérer le pouvoir de celui qui le rend fécond, & te servir tellement des présents du Ciel, que tu n'offenses jamais la main libérale qui te les donne. C'est ce que tu feras en faisant regner la modestie & la sobriété parmy l'abondance, & faisant part de tes richesses aux pauvres & à tes amis. Il n'y a rien de doux, ny de ravissant pour un homme seul, s'il ne communique son agrément à d'autres. Dans tes plaisirs pourtât tu n'es pas sans peine, puisque tu es condamné à cultiver la Campagne qui te nourrit. La terre devoit servir à l'homme, & non pas l'homme à la terre, mais c'est le péché qui a fait qu'elle ne répond plus aux esperances de ses possesseurs que par leur travail.

II. La nécessité des Mortels les a contraints de la piquer par le fer, & de l'adoucir par mille caresses pour l'obliger d'estre fertile, pource que n'estant pas cultivée, elle n'auroit produit pour toute moisson que des ronces, ou des chardons. C'est de là qu'a pris commencement une vie autrefois fort sainte & fort innocente, à present fort commune, mais d'ailleurs sujette à l'ancienne fatigue, & aux vices modernes. En effet, comme il n'y a rien d'inaccessible à l'envie & à

L'avarice, les crimes de la Ville ont pénétré jusques au village. Certes il falloit bien que les derniers des hommes qui furent méchants fussent des Villageois, puisque le Poëte a dit, que c'est par eux que la Justice laissa ses dernières vestiges à la terre. Mais il est à craindre, que ceux qui estoient méchants les derniers, le soient les premiers à présent, & que s'il y a jamais quelque retour à la vertu, & à l'antique probité, ils ne soient les derniers à s'en ressentir.

III. Mais je reviens à la profession de l'Agriculture, qui a esté loüée par de grands esprits, voire exercée par de grands hommes : Caton le Censeur tient le premier lieu, comme en beaucoup d'autres choses, dont on a dit avec beaucoup de verité, qu'il estoit *tres-bon Sénateur, tres-bon General d'armées, tres-bon Orateur*, & on ajoute pour comble de loüanges qu'il estoit le meilleur laboureur de son temps, en quoy il avoit aussi peu de concurens que d'exemples. Qui aura donc honte de labourer la terre avecque Caton; & tiendra à deshonneur ce qu'aura tenu à gloire ce Heros, qui outre les autres qualitez de son corps & de son ame, qui estoient toutes incomparables, avoit triôphé de l'Espagne, après avoir fait tant d'autres executions glorieuses? Qui rougiroit de piquer les bœufs, de les animer de sa parole, veu qu'ils ont esté piquez de Caton, & animez par cette voix, qui avoit si souvent animé au combat de grandes armées, & gagné par son éloquence tant de causes qu'on tenoit pour perduës? Qui s'ennuyera de mettre la main au soc & à la charuë, puis que cette main triomphante & Philosophique ne s'en est pas rebutée,

après avoir remporté plusieurs fameuses victoires de tant d'ennemis, & écrit tant de beaux Livres sur toute sorte de bons sujets, sur la Philosophie, sur l'Histoire, sur la vie Civile, & sur la Champestre dont nous parlons? Certainement on peut dire que c'est luy qui a réduit en art la façon de cultiver la terre, qui en a publié les secrets, & servy d'exemple à beaucoup d'autres, qui ont revelé par d'excellens vers la bassesse d'un si vil employ.

IV. Or la memoire de ces grands Autheurs, & la consideration de la necessité des hommes, ne me permet pas de mépriser ny de desapprouver l'Agriculture; mais ny l'autorité des Ecrivains, ny l'apprehension de la necessité, ne m'obligera jamais de la preferer, ny mesme de l'égalier aux arts liberaux, qui sont toujours plus honnestes. Car bien que le premier âge de l'Estat Romain ait porté d'illustres Capitaines, qui estoient aussi d'illustres laboureurs, l'intervalle du temps a bien changé la constitution des choses, & comme la nature est à present plus foible, nos esprits ne suffisent pas à tant d'emplois differents? Ainsi je ne scaurois souffrir que les grands hommes de nostre siecle s'adonnent à l'agriculture autrement que par divertissement, & pour diversifier leurs soins, & non par dessein, ou par occupation tendue, & comme je leur permettray d'anter quelquefois des arbres, de les ébrancher, d'en retrancher ce qui est superflu pour les rendre plus utiles, & de détourner des ruisseaux de leurs cours pour arroser des prairies seches; aussi de fouir & de labourer opiniâtement la terre, & de s'y attacher entierement

sans nécessité, c'est ce que j'estime indigne d'un vaillant & d'un habile homme, qui ne peut manquer que mal-aisément d'un exercice plus élevé.

V. La nature qui est une bonne mere donnant divers emplois à ses enfans, en a pareillement diversifié les genies, afin que chacun s'applique à l'art qui luy est le plus propre. Tu verras des gens qui avec une intelligence mediocre fendront si adroitement les champs ou les mers, qu'il n'est point de subtilité de Philosophie, ny d'habileté naturelle qui puisse égaler leur industrie. Mais c'est une folie & un sujet de honte plûtoft que de gloire, de se débattre contre un autre, de ce qui regarde plûtoft la profession que la tienne, car en cette concurrence bien que tu sois plus grand par beaucoup d'avantages, tu ne lairras pas de paroître moindre, & pouvât l'emporter en beaucoup de grandes choses, tu auras le regret d'estre inferieur aux petites.

VI. Ainsy tu as bien fait de cultiver soigneusement la terre, si tu n'avois rien à faire de mieux. Et si cette année elle t'a beaucoup rapporté, attends la prochaine. Souvent la fertilité presente est une arrhe de la sterilité future. Il arrive bien rarement que la prosperité n'ait quelque intervalle. Je veux que tu ayes donné tous les soins imaginables à ta vigne, mais en transigeant avec elle pour le succez de la vendange, as tu fait pacte à mesme temps avec la bruine & la gresle? Quant à tes champs, s'ils sont mieux semez que de coustume, tu nourriras plus de gruës aux châps, & plus de rats à la maison, tu seras l'hoste des oiseaux & des vers, il te faudra extraire l'yvraye, à planir l'aire, bastir un grenier, & servir

les moissonneurs & ceux qui battent le grain. Ainsi la recolte répondra à la semence. Tu auras du bled & du foin, encore peut-on dire que le bled doit appartenir à plusieurs, mais le foin sera tout pour toy. Ou pour mieux parler, ton champ c'est ton ame, la culture c'est ton desir, la semence c'est ton inquietude, & le travail c'est ta moisson que tu recueilliras fort abondante.

VII. Tu me diras encore icy que tu as parfaitement bien cultivé ta terre, mais je te diray une chose qui t'estonnera. Ces grands hommes mesmes que je t'ay representés comme d'anciens laboureurs, qui se piquoient d'agriculture comme de generosité, ont bien crû qu'il falloit cultiver les champs, mais non pas les trop bien cultiver. On prendra d'abord cecy pour paradoxe, mais l'experience le justifie. En effet, la fertilité quelque grande qu'elle soit, à peine égale-t'elle jamais la dépençe; & l'on trouve mesme chez les anciens une comparaison assez plausible, de l'hōme à un champ, en ce que l'un & l'autre s'il couste beaucoup, quoy qu'il rapporte du profit, ou il n'en reste rien, ou il y en a fort peu de reste. L'un ny l'autre n'est donc pas beaucoup à estimer. Pour conclusion, j'aimerois bien mieux qu'au lieu de cultiver la terre avec tant de soin que tu fais, tu te cultivasses toy-mesme; Mais comme tu es un animal terrestre tu aimes la terre: & dans peu tu engraisseras celle que tu cultives à present. Laboure autant de champs, & eleve autant d'arbres que tu voudras, à la fin tu n'occuperas que fort peu de pieds de terre, & de ant de bois que tu plantes, ou que tu antes tous les jours, il n'y a que le *Cyprez*, qui *suiue esor-*

nellement un Maître de peu de durée , & racourcy dans une biere.

VIII. Mais peut-estre ne te réjouis-tu pas tant d'avoir de bonnes terres , & de beaux bois, que d'avoir de bons troupeaux, & force bestail. Mais en cela ta satisfasction est brutale. Un bonheur produit par des bestes tient de la beste. Et puis en toutes sortes d'affections, la ressemblance entre le sujet qui aime & celuy qui est aimé est toujours suspecte. Mais les hommes aiment tout hors d'eux mesme, au lieu d'aimer la vertu , ou de s'entraimer. Ils negligent ce qu'ils devroient le plus cherir, & cherissent ce qu'ils devroient negliger. Ainsi estant amoureux des choses viles, & contempteurs des plus nobles, vous aimez des objets qui ne ressentét pas qu'on les aime, & qui ne vous rendent jamais de reciproque correspondance? comme vous n'en rendez non plus à ceux qui vous affectionnent. Tous ce mal vient de l'avarice qui vous persuade de preferer non seulement un esclave à un homme libre , mais encore une brute à un homme raisonnable.

IX. Au reste , si tu menes toy mesme paistre tes troupeaux, que seras-tu autre choses qu'û Pasteur bien empesché, qui est un employ bien vil, quoy qu'il soit loüé de plusieurs : Si tu les fais cōduire par d'autres, tu ne seras pas tât Pasteur, que l'esclaves des Pasteur , & l'objet de leur fourberie. Tâtost un mauvais voisin t'aura porté préjudice, tantost la maladie & le precipice t'auront incommodé, le loup & les larrons t'auront fait la guerre en un mesme temps ; enfin on inventera tous les jours quelque chose de nouveau pour se moquer de toy en te causant de la perte.

& de la douleur. Et le plus grand mal que je voye en tout cela , est que ceux qui s'en moqueront seront les plus grossieres personnes du monde, qui surprendront un homme qui croit estre le plus fin.

X. Et certes les troupeaux sont des richesses estimables , mais fort incertaines , & sujettes à quantité d'accidens, à la fraude, à la rapine, à la peste, qui est si ordinaire , & quelquefois si violente, qu'elle emporte tout un troupeau. On peut voir chez Lucrece & chez Virgile la description des ses effets contagieux, il y a bien encore d'autres maux qui ne sont pas si fameux faute d'Auteurs qui en ayent parlé, mais qui ne laissent pas d'estre aussi dommageables. D'ailleurs tes troupeaux s'ôt des richesses vagues, & ouvertes à tout le monde, veu qu'on ne les peut enfermer, je ne diray pas dans un coffre, comme l'or & les pierres, mais non pas mesme dans une maison de grande estenduë. Tu n'es assuré ny des mains de tes domestiques, ny de celles des voleurs estrangers , non plus que de l'incursion des plus cruels animaux, tous semblent avoir droit sur ton bien.

XI. Si donc tu en jouïs maintenant avecque plaisir, sçache que pour un contentement tu auras mille afflictions ; il ne se passera point de jour pour beau qu'il puisse estre, que tu n'ayes de facheuses nouvelles. Tantost les Sabéens seront venus, & par une prompte irruption auront tout emporté , & battu mesme tes serviteurs, comme il fut rapporté autrefois à ce riche Vieillard qui devint si pauvre. Tantost un cheval se sera rompu une jambe, & un bœuf une corne: Le loup aura surpris un agneau , ou la mort aura moissonné

tout un bercail infecté. Ne vous sembloit-il pas estre assez miserables de vos propres maux & de vostre mortalité, sans qu'il fust besoin de pleurer aussi la mort des bestes?

DES

HABITS ET DE LA

HAUTE GALANTERIE.

I. **L**A vanité que tu tires d'estre bien couvert découvre manifestemēt ton ignorance ; Les choses pures veulent estre veuës a nud , on a de coustume de cacher celles qui s'ôt laides, ou deshonestes. Quoy que tu sois magniquement vestu , je m'assure que tu auras honte de cette pompe exterieure, si tu veux bien considerer ce qu'elle ouvre. En effet, c'est une folle ambition de mettre du fumier deffous la pourpre. Et ne te flatte point sur la propreté dont tu crois la bien-seance necessaire à un honneste-homme. N'as-tu pas oüy ce que dit ce vaillant personnage chez Saluste , *que la gentillesse appartient aux femmes, & le travail aux hommes. Un vestement riche & mol est un Estendart du superbe, & un nid de lubricité.*

II. Je ne t'opposeray pas icy tant de saints pauvres à demy nuds, & qui ne se deffendent du froit que par des peaux ou par des cilices. Je sçay qu'une Opulence pecheresse , méprise une pauvreté vertueuse. Mais il est certain qu'Auguste

Le plus riche de tous les hommes, n'usoit point sans raison d'autres vestemens, que de ceux que sa femme, sa fille, sa soeur, & ses nieces luy faisoient à la Maison. L'Histoire nous apprend que ce puissant Maistre de toutes choses n'employoit pour s'habiller que peu de femmes, & encôre qui luy estoient si proches; & toy qui est esclave des autres, tu veux laisser pour cela les nations les plus éloignées? Les Seres & les Perses, les Flamans & les Indiens ne semblent faire tissure que pour toy; c'est à ton occasion qu'on fait l'écarlatte de Tyr, & que les arbres portent des fruits pour colorer les étoffes. L'Angleterre te prepare ses toisons, & le nouveau monde les secrets de sa teinture; enfin l'une & l'autre mer suë pour te donner du plaisir, cependant qu'Auguste n'occupe à cela que ses domestiques! Tâta la vertu s'est diminuée quand la superbe a pris son accroissement, & l'intemperance reglant absolument les plaisirs des hommes, les exemples de modestie n'ont plus de vogue. Ainsi plusieurs méprisant le meilleur de tous les Princes, ont imité les plus méchants pour la façon de leur vestement, comme de leur vivre; Je parle de Cajus & des autres, qui pour leur table & pour leur habillemens, n'ont jamais eu de mode populaire: ny mâle, ny qui sentist, je ne diray pas son air Romain, mais son air d'humanité. Leur pompe estoit une pure manie, tantost elle tenoit de la femme, tantost de la divinité, mais après tout ce n'estoit qu'un appareil monstrueux, qui faisoit de tous costez rire & pleurer le monde.

III. Ajouste à cela, que le trop grand soin qu'on prend à se parer oste de la grace aux belles.

personnes, en divertissant la veuë de leur bonne mine, & découvre les defauts des laides, en réveillant la curiosité des yeux de tous ceux qui passent & qui n'y auroient pas pris garde. C'est pourquoy un homme difforme ne fait jamais pis que lorsqu'il veut paraistre gentil. Ces ornemens magnifiques par où il croit ravir le monde ne font que le rendre ridicule. Et certes, les belles couleurs que tu portes ne sçauroient te défigurer. L'artifice humain ne force pas absolument la nature des choses. Au contraire, il arrive souvent que se voyant choquée, elle se fâche, & plus on fait d'effort pour la cacher & pour l'abaisser, plus elle s'éleve & se produit avec avantage.

IV. Ny les transparences, ny les senteurs ne sçauroient alterer la naturelle difformité du corps humain ; au contraire, ou elles la rendent plus visible, ou du moins suspecte. Mets un cadavre pâle sur un Mausolée d'or, embelly de pourpre & de pierreries, plus il aura d'ornement, & plus il te fera d'horreur ; Il faut regarder la source du nom de cadavre, afin que tu ne tiennes pas à injure que je parle à un homme vivant comme à un mort. Les Latins disent que *la chute* a formé le mot de *cadavre*, ce qui estant, il appartient aux corps animez, comme ceux qui sont sans ame. En effet, ce cadavre est tombé, pource qu'il est prest d'estre ensevely ; cét autre va tomber, ou plûst il tombe continuellement.

V. Ce n'est pas icy le lieu de déplorer avec horreur le luxe ridicule des modes estrangeres que la fureur du siècle vous a apportées de l'ex-

remité du monde. Mais Dieu & les hommes ne peuvent que haïr ces bestes estranges qu'on voit sous une forme humaine, avec une âme de brute, qui ont la langue d'un Romain, & l'équipage des Barbares; qui ont les cheveux plus frisez que n'ont les femmes dans toute leur molesse, & des mœurs plus rudes que les humeurs des animaux les plus sauvages; qui montrant d'un costé la honte de leurs corps avec une étrange impudence, marquent d'ailleurs visiblement la legereté de leur esprit, portant des plumes sur la teste. Je ne sçay si l'on doit plus haïr les Maistres de ces folies, que les Disciples, car ceux-cy sont aussi dociles, que les autres sont diligens & industrieux. C'est par leur corruption qu'il est arrivé au grand opprobre de la Nature & de la vie civile, que la veüe & la mine ne met presque plus aujourd'huy de discernement entre des basteleurs & des Generaux d'armée, entre des Dames de condition & des Courtisanes. La manie ne s'arreste pas encore là, elle s'accroist & se diversifie de jour à autre. De là viennent tant de modes qui sont bien-tost vieilles, pource qu'on en veut toujours de nouvelles.

DES
SENTEURS
ET DES PARFUMS.

I. **T**U ne te contentes pas d'aimer le luxe dans les habits, tu l'aime encore dans les senteurs. Mais comme elles servent principalement au vivre ou aux vestemens, en voyant la vanité des uns, tu as pû voir celle des autres. Au reste, des Odeurs les unes aiguïsent la gourmandise, & les autres la lubricité, & il est bien évident qu'un appetit vehement de cette sorte de choses est une marque d'incontinence. Il est d'autres senteurs qu'on ne recherche que pour elles-mesmes, & si le plaisir qu'on-y prend n'est pas une infamie, c'est à tout le moins une vanité. De là vient que l'odeur des mixtions dont les femmes se servent, ou celle des viandes, est bien plus deshonneste que celle des fleurs ou des fruits. Après tout, c'est toute une mesme chose des plaisirs du flair, que de ceux de la veüë. Si tu as jamais appris la morale, tu ne peux ignorer ce que je dy. Aussi ne te l'enseignay-je pas, mais je t'en rafraichy la memoire, afin que tu reconnoïsses que tous ces plaisirs sont ou honneux, ou frivoles.

II. Veux-tu aimer avec honneur & avec profit une bonne odeur; aime celle de la bonne reputation, qui est fort douce, comme celle de la mauvaise se répand plus loin, & avec plus d'infection,

que ne fait celle des Aromates qu'on casse, ou du soulfre qu'on brûle. Ce ne sont pas les narines qui jugent de cette sorte d'odeur; c'est l'esprit mesme. Enfin si tu obeis aux sens, & n'aspirez qu'à la volupté, ton dessein est vain, ou melleant; Si ta procedure vient du soin que tu as pour ta santé, elle est excusable, pourveu que tu y apporres la moderation qui est l'assaisonnement de toutes les choses. J'avouë qu'une douce odeur peut fortifier le cœur & le cerveau, mais il faut appliquer à tout cette courte, mais excellente maxime, *que rien n'est bon dans l'excez.*

III. En ce sujet mesme, comme en d'autres choses, la diversité des gousts est grande, non seulement d'homme à homme, mais encore de nation à nation. Si ce que beaucoup de grands Autheurs n'osent nier est veritable, il se trouve un certain peuple près de la source du Gange, qui ne mange jamais rien, mais se nourrit de l'odeur d'un fruit sauvage; de telle sorte que ceux qui vont en voyage, ne portent que de ce fruit vital, & sont si ennemis de la puanteur, que comme la bonne odeur les entretient en vie, la mauvaises les tuë infailliblement. Certes c'est une complexion bien delicate qui subsiste, & qui perit de la sorte.

IV. Quoy qu'il en soit, il est assuré pour le moins que toutes les nations tournées vers l'Orient, & ramolies par la douceur de l'air qu'elles y respirent, comme elles negligent fort le manger, elles ont un appetit famelique pour les parfums. Et c'est de là que cette curiosité des Asiati-ques est venuë dans l'Europe. Les Assyriens, les Arabes & les Sabéens, après avoir esté domptez

par vos armes, vous ont dombtez par leurs senteurs & par leurs onguents. Il est vray que l'austere & invincible sobriété de vos peres y apporta tant de resistance, que l'an cinq cens soixante cinq après la fondation de la Ville, les Censeurs firent un Edit solennel portant deffenses à toutes sortes de personnes de porter à Rome aucun baume estranger. Mais peu de temps après, comme les vices modernes rompent facilement les bons reglemens de nos Peres, le luxe victorieux, penetra jusques dans le Senat qui avoit esté l'Autheur de l'Edit.

V. Je te diray encore sur la passion que tu as de sentir bon, que ces odeurs estrangeres, & tout écart d'estre bien parfumé, sont une marque qu'on sent mal naturellement, & un signe évident des defauts cachez: c'est pour cela qu'ils choquent les sens d'un cœur genereux, quand ce ne seroit, que pource qu'il se rebutte d'un soin indigne, je ne diray pas seulement d'un homme, mais d'une honneste femme. Tu peux te ressouvenir de ce jeune fou, qui s'estant bien poudré & bien musqué pour se presenter devant l'Empereur Vespasian à qui il avoit à rendre des remercimens pour une Lieutenance. qu'il en avoit receüe, fut bien estonné lors que ce Prince s'effarouchant à l'abord de cette Senteur, luy dit en colere, *J'aymerois mieux que tu eusse senty l'ail,* & renvoya ce beau Muguet sans aucune charge, mais avec une verte reprimande, après avoir rompu, ou fait revoquer les Provisiōs de sa charge. Par où l'on peut voir que de semblables senteurs estans toujourns deshonestes, sont quelquefois aussi dommageables, principalement où

il se trouve un Censeur des mœurs qui ait une mâle gravité pour chastier les effeminez.

VI. J'ajouste qu'elles ont souvent esté dangereuses à des personnes, qui d'ailleurs eussent pu estre en seureté. Tu sçais comme Plantius, ce fameux Sénateur, s'estant caché par la crainte de la mort dans une grotte près de Salerne, au temps que les Triumvirs firent cette étrange Proscription qui abattit tant de testes, il fut découvert par l'odeur d'un parfum, qui ay ât causé sa perte, servit depuis d'excuse à la cruauté de ceux qui le poursuivoient. Et veritablement, qui n'eust jugé que celuy qui dâs un estat si déplorable de la République, & dans un si grand peril personnel, seroit encore bon, avoit esté justement massacré?

VII. Je conclus par ces exemples, que si tu t'es accoustumé aux parfums, tu dois t'en desaccoustumer, si tu veux suivre mon conseil. En effet, il est plus honteux de s'estre adonné aux artificiels, qu'aux naturels. Tout ce qui est deshoneste est d'autant plus vilain, qu'il est fait avecque plus d'industrie. L'art est l'ornement de l'honesteté, & le comble de l'infamie. Ajoûte à cela, que l'amour des senteurs est plus messeant aujourd'huy qu'il n'estoit jadis. Car bien que Rome, côme j'ay dit, & Lacedemone, qu'o pourroit presque appeller la Rome des Grecs, s'opposerent avec des mœurs & des Edits de fer, à cette cõtation qui venoit d'Asie, comme si c'eust esté une armée d'ennemis; à la fin toutefois, le gros des parfums & des vices, trompa les gardes par une molle delicatesse, & passât en Europe y vainquit les plus genereuses nations du monde.

VIII. Et pource qu'il seroit trop long d'en

produire beaucoup d'exemples , tu peux juger des autres par celui d'un des plus austeres , & des plus laborieux personages de la terre , dont la dureté ne laissa pas de se ramollir. Je parle d'Annibal , qui ayant esté invincible & tousiours barbare dans la chaleur de la guerre, se parfuma enfin avec ses troupes effroyables, qui ne sembloiét rien tenir de l'humanité. Les parfums sont bien penetrans, mais les vices le sont encore davantage. Ainsi un chef & des soldats énervez & effeminez , dont les commencemens avoient esté si estonnans , eurent une issuë t'elle qu'ils la meritoient , c'est à dire fort honteuses. Vous devez tousiours beaucoup aux vertus de Scipion , mais vous serez aussi redevables en quelque façon aux parfums d'Annibal ; Il eust esté bon pour luy de s'en passer , mais il a esté meilleur pour vous qu'il s'en soit servy.

IX. Depuis cette mode de se parfumer s'est tellement autorisée dans les autres siècles, qu'on ne peut lire sans peine & sans admiration ce qui en est écrit dans les Auteurs Sacrez , aussi bien que dans les Auteurs Profanes. Il suffit de dire à ce propos, que l'onguent est arrivé jusques aux pieds du Fils du Tres-Haut, qui l'a souffert, quoy qu'il fust venu pour étouffer toute la moleste des ames , tous les chatoüillemens des Voluptez ; non pas qu'il se plût au parfum, mais pour ce qu'il agréoit les larmes & la pieté de celle qui luy en faisoit offrande. Cet usage pourtant s'est insensiblement écoulé, & quoy que vostre siècle soit inferieur en beaucoup de choses à la gloire des autres , il a pourtant cet avantage sur eux, qu'il estime moins les onguents : de telle sorte

que ceux qui se piquent de parfums ne sont pas touchés d'un vice commun au temps, mais particulier à leur personne.

X. Je t'avoué qu'il est impossible que les choses qui sont delectables de leur nature, n'attirent & ne recréent l'ame par leur presence: & le sage Hebreu a dit que l'onguent & les odeurs différentes réjouissent le cœur, quoy qu'à mon avis l'onguent cause plutôt du dégoust que du plaisir. Quant aux odeurs, s'il y a du contentement, j'estime qu'il le faut prendre par le mépris & par l'oubly de celles qui sont passées, & par l'usage moderé des presentes. Mais d'y apporter de l'affectation, ce seroit t'avouër tacitement esclave des dernieres & des plus viles choses du monde. Enfin après l'exclusion que je donne à toutes les senteurs mesleantes, comme à tout ce qui peut effeminer un esprit, je suis pour le reste de l'avis de saint Augustin, qui dit parlant des odeurs, *Je ne m'en mets point en peine, je ne les cherche point, quand elles manquent, ny ne les refuse alors qu'elles se presentent, quoy que je sois toujours en disposition de m'en passer absolument.* Fais comme luy, si tu ne veux que les bonnes senteurs te causent un mauvais renom, & si tu ne veux te rendre insupportable par une galanterie odieuse.

DU JEU
ET DE SES ESPÈCES,
DU HAZARD ET DU GAIN.

I. **I**'Ay tâché autrefois de te rendre ennemy de la danse & du bruit, mais en te passionnant pour le jeu de la paume, tu as trouvé un autre moyen de crier & de sauter ridiculement. Il semble que le repos vous est odieux, veu que vous cherchez des fatigues de tous côtez, & plust à Dieu qu'elles fussent bien-seantes. Certe, si ce jeu se doit estimer par l'exercice du corps, un mouvement furieux qui suspend toutes les facultez de l'intelligence, est-il plus capable de causer une honneste l'assitude, que n'est une promenade pacifique, qui seroit utile à l'agitation des membres, côme à celle de l'esprit? C'est ce qui paroist par l'exemple de ces Philosophes qui avoient si familiere la coustume de se promener, qu'une des plus fameuses sectes du mode en a pris son nom. Ou peu-estre que tu aimes mieux imiter Denis de Syracuse, qu'Aristote de Stagyre car on dit qu'autant que ce Philosophe se plaisoit à une promenade d'étude & de conference, ce Tyran se delectoit à ce jeu tumultueux, dont le plaisir à quelquefois emporté aussi des ames fort moderées. En effet Q. Mutius Scevola ce fameux Augur, y estoit fort adroit, & Auguste mesme après la fin des guerres civiles, passa des

exercices de la campagne a la paume. On dit aussi que Marcus Aurelius Antonius estoit le meilleur joueur de son temps. Ce n'est pas à dire que j'approuve un jeu violent & plein de clameur, quoy que ce premier ait esté un excellent Jurisconsulte, cōme les autres estoient des Princes également bons & sçavans. Tout mouvement impetueux, principalement s'il fait du bruit, est mesleant à un honneste homme. De jouer de la sorte ce c'est pas se divertir a proprement parler, c'est s'estourdir agreablement.

II. C'est peut-estre le jeu de hazard, ou des Eschets qui te plaist; mais l'un ne laisse pas d'estre dommageable, & l'autre fort vain, quoy que le mesme Scevola, & ce qui est plus, le mesme Augste, se servissent de tous les deux. Je ne sçauois approuver cet usage en toy; car si ces deux grands personnages choisissent ce divertissement, l'un pour refaire son esprit, après avoir long-temps vaqué au service des Dieux, & à l'étude des Loix; & l'autre pour se délasser du pesant fardeau des soins de l'Empire; Il faut considerer que les plus excellens & les plus habiles hommes ont quelquefois des humeurs estranges & particulieres, qu'on ne doit pas suivre communément: Autrement on peut aisément faillir si l'on veut estre imitateur de leurs mœurs comme de leur doctrine; En effet, tout ce qui regarde les personnes qu'on louë, n'est pas digne de loüange. Chacun a ses vertus & ses foibleffes.

III. Mais ce jeu de tric-trac où tu te vantes de reüssir avantageusement, me paraist bien ridicule. N'est-ce pas un plaisir de jeter sur une table de petits os quarrez, & marquez de certains

nombres ? & puis de porter avec une main tremblante , des marques rondes où des dez ont donné ? Voila certes un glorieux exercice , & par lequel on peut acquerir une grande reputation ? Il luy faut des palmes & des chars de triomfe. Le jeu des Eschets n'est pas une occupation moins puerile , faisant perdre le temps par des soins superflus & déployât par des cris impertinës de sottises joyes, ou des fâcheries ridicules. Ne fait-il pas beau voir des vieillards attachez à de petites pieces de bois qui se déroband ont donné sujet aux Latins de leur donner le nom de Larrons ? Pline dit qu'un singe y ioüa une fois, & cela ne doit pas te sembler estrange, veu que c'est proprement le jeu d'un singe de mesler les eschets, de les transporter , de les oster tout à fait , de remuer les mains à la dérobée; de faire la mouë à son adversaire, de grincer les dents, de se mettre en colere, de crier , & de se debattre , & puis tout à coup gratter sa teste , rogner les ongles; & faire mille autres tours de souplesse qui font rire les passans. Il me semble que vous autres ne laissez à faire aucune de ces singeries ; vous vous tourmentez enjoüant , comme si vostre vie ou le salut du public estoit en danger. Je pense que plusieurs auroient gagné des batailles , s'ils avoient employé à une vraye milliee, le temps & le soin qu'ils ont mis après des Soldats d'os ou d'yvoire. Je ne voy point d'estude d'aucune chose ; ny si tendu , ny si sot que celuy-là. Mais c'est l'ordinaire dans le Royaume de la folie , qu'on a plus de desir & de fatisfaction des sujets, qui apportent le moins de fruit.

IV. Maintenant yeux-tu au lieu de ces jeux
frivoles

Frivoles & hazardeux en exercer un noble & avantageux ; fais ce que les Doctes faisoient autrefois à Athenes. Lie les jours de feste quelque assemblée d'amis où chacun propose suivant sa portée quelque chose sur le sujet des belles lettres, non pas un sophisme captieux, comme faisoient ces anciens, mais quelque point solide qui concerne la vertu, ou la conduite de la vie. Après avoir fait la comparaison des discours des uns & des autres, sans envie & sans colere, que ceux qui ont cédé l'avantage aux autres, & sont jugez leurs inferieurs par le Conseil des habiles, soient condamnez à un peu d'argent qui soit employé à traiter à souper la Philosophie, avec la frugalité. Ainsi un mesme moyen fournira de la dépense pour le festin, de l'exercice pour l'étude, & de vifs aiguillons à l'esprit des assistans, soit vaincus, soit victorieux. Les anciens passoient ainsi leurs Saturnales, & vous devriez passer de mesme vos festes, & faire des Serées Romaines, qui ressemblassent aux Attiques. Je t'ay là montré un jeu, où tu peu profiter en jouant, & ne jamais recevoir de honte d'avoir joué.

— V. Mais au lieu de chercher les divertissemens utiles & honorables tu n'en veux que de pernicious, & de deshonestes. En effet, le jeu de dez dont tu me parles à present, n'est qu'un gouffre de biẽ qu'on ne sçauroit jamais remplir, & un flux subit & funeste des plus belles herediterez. C'est une tempeste à l'ame, une nuẽ à la reputation, un aiguillon aux crimes, & un chemin au desespoir. Les autres divertissemens sont des jeux en quelque façon, celuy-cy n'est qu'une affliction tout pure. Et ne te flatte point sur les

bons succez que tu y as eu par le passé, c'est un présage de ton malheur. Il n'y a point là d'évenemens heureux, tous sont mauvais & infortunés. En effet, celuy qui perd reste affligé, celuy qui gagne reste alleché, pour tomber en de nouvelles embusches. Une prosperité presente a souvent esté le présage d'une disgrâce à venir. Et cette peste a ses attrait. Si tous ceux qui jouient à trois dez perdoient, persõne ne joueroit jamais. Maintenant quelques-uns gagnent, mais ce gain est une arrhe de leur perte.

VI. Si tu as jouié & gagné, voilà qui va bien, pourveu que tu ne retournes pas au champ du combat. Combien qu'il n'y en ait point de plus uny, il n'y en a point où la Fourtune roule avec plus d'inconstance. Ainsi ayant une fois gagné au jeu, tu joueras encore & perdras. Au reste, on te prendra de tous costez de ce que tu auras gagné, & on te fera mille emprunts; mais nul ne te rendra ce que tu auras perdu. Outre que s'il falloit exactement regarder la justice, ce que tu gagnes n'est pas proprement à toy, mais ce que tu perds, cesse d'estre à toy, quoy qu'il ne soit pas legitimement à un autre. Il y a beaucoup de motifs qui retireroient un esprit sain de ces occupations d'enfant, si l'avarice ne vous pouffoit avec l'impetuosité de l'âge. Mais si tu as fait quelque gain, sçache que tu as emprunté à grosse usure d'un creancier impitoyable; il te faudra faire restitution au jeu mesme de ce que tu as pris du jeu, encore faudra-t'il y mettre du tien. Et quand bien personne ne te le redemanderait, ton profit s'évanoüira de luy mesme, & tu cesseras d'estre heureux, quand tu ne seras plus

endormy. C'est en vain que tu dis que le jeu t'a enrichy. Il n'y a point d'argent qui soit stable, sa rondeur mesme le rend mobile & roulant, mais celuy qui vient du jeu de dez, est encore plus difficile à tenir. Le jeu ne donne rien, principalement à ses familiers; il leur preste & il leur olte ce qu'il luy plaist, & est un ennemy d'autant plus dangereux qu'il avoit paru favorable. En effet, la perte n'est jamais plus sensible à personne qu'à celuy qui goustte son amertume, après avoir comméçé à gouster la douceur du gain. Ainsi la joye qu'on tire du profit du jeu, est comme si on se réjoüissoit d'avoir avalé quelque poison agreable. L'un & l'autre se feront bien-tost sentir, & penetreront dans les veines.

VII. Davantage quand tu te plais au jeu, ne crois pas qu'il soit toujourns indifferent, estant bien souvent criminel. Voire j'ose dire que la delectation du peché est pire que le peché mesme. Il est des personnes qui faillent comme forcées presque par une mauvaise habitude, & qui bien loin de se réjoüir d'avoir peché s'en affligent, & voudroient bien ne l'avoir pas fait, s'il estoit possible. Nous en avons veu quelques-uns sentir comme une glace de regret & de repentance parmy les flammes de la volupté, & pour ainsi dire vouloir & ne vouloir pas, quoy qu'ils fussent emportez au plus mauvais party par la violence de l'accoustumance au mal; On peut donc esperer raisonnablement qu'ils pourront se reduire au bon chemin, après s'estre défaits de cette mauvaise habitude. Mais reste-t'il la moindre esperance au sujet de ceux qui bien loin de rougir, ou de s'affliger du peché, s'en jöient.

voire en triomphent comme de la plus belle chose du monde.

VIII: Mais j'espère que le plaisir que tu prens au jeu ne durera pas toujours, veu qu'il ne scauroit durer long-temps. On voit que l'estat des villes les mieux fondées n'est pas permanent, & tu penses que des sujets roulans puissent estre stables? Tes dez s'enfuiront & changeront ta joye en larmes, encore peut-on dire qu'ils rouleront plus mal pour toy, qu'il ne faisoient auparavant, car au lieu qu'ils te causoient une vaine satisfaction, ils te produiront de vrais déplaisirs. Il est vray qu'à bien prendre la nature du jeu, je te croy déja miserable lors que tu crois estre le plus content. C'est une funeste delectation, & qui paroistra messeante à toute autre qu'à une ame corrompue; & c'est par là que tu peux voir ta propre honte. En effet, est-il d'honneste homme, ou plutôt est-il d'homme qui puisse se plaire à un divertissement plein de malice & d'impieté, à moins de dépouïller tous les sentimens humains?

IX. En effet, c'est là qu'il ne paroist rien d'humain que le visage, encore peut-on dire qu'il ne l'est plus, après que la colere & la melancolie l'ont offusqué, ou qu'il est défiguré par des cris ou plutôt par des hurlemens qui tiennent de la beste farouche. C'est là qu'on ne voit ny bienfiance dans les mœurs, ny modestie dans les paroles, ny d'amour envers les hommes, ny de respect envers Dieu, mais des haines & des querelles, des fraudes & des parjures, des larcins & des playes; enfin des homicides fort ordinaires. La temerité des hommes ne peut rien inventer de

Plus offençant contre la divinité que ces horribles blasphemes de son saint nom, dont le jeu malheureux abonde plus que toutes les autres boutiques des crimes. Si la honte y fait garder le silence à quelques-uns, il n'y a qu'eux qui sçachent ce qu'ils disent de la bouche du cœur, quand ils regardent si souvent en haut, pour détourner d'eux la malediction qui va tomber sur les testes des autres. Qui est donc l'homme veritablement raisonnable, qui puisse, je ne diray pas exercer mais regarder seulement ce jeu: & qui voyant un si vilain spectacle ne s'enfuye avec déplaisir d'avoir veu un si honteux divertissement?

X. Nonobstant cela tu me dis que le jeu ne te sçauroit rebuter. Surquoy prends garde, que la maladie des candiots ne soit tombée sur ta teste, à sçavoir de se plaire à une mauvaise habitude, ce mot est bien-tost dit, mais l'évenement en est bien dangereux, & bien proche d'une ruine entiere. Il faut quitter pour une bonne fois ces satisfactions des-honnestes, sinon pour l'amour de la vertu, du moins pour le soin de la reputation, & de la honte. En effet il n'y a point d'exercice dans la vie des hommes, où les mœurs & les vices des personnes se découvrent si manifestement qu'en celuy dont je parle. Tu as veu des gens qui fussent allez gayement au combat, qui trembloient au jeu, & attendoient avec larmes un coup favorable. D'autres qui estant ailleurs magnanimes & genereux, se mettoient là en grosse colere pour peu d'argent, ou faisoient de honteuses soumissions. Que de vaillans hommes ont fait là de choses pour quatre ou cinq escus, qu'ils n'eussent pas faites ailleurs.

pour un grand tresor. En effet, c'est là proprement l'empire de tous les vices, principalement de l'avarice & de la colere.

XI. Ne te souvient-il pas qu'Ovide, dans ce livre où il enseigne à la verité un art deshonest, & superflu, mais où il ne laisse pas d'entremesler quelquefois beaucoup de choses profitables, donne avis aux Maistresses de s'abstenir de toute sorte de jeu, pour cacher les defauts de l'ame, de peur qu'elles ne choquent les yeux de leurs galans, s'ils viennent à découvrir leur mauvaise humeur, ou leur convoitise. Or cet advis est encore plus nécessaire aux hommes, afin qu'ils n'offencent pas la veüe, je ne diray pas seulement des Creatures, mais de Dieu mesme qui voit tout & qui aime également les bonnes mœurs & les bonnes ames. Fuy donc l'oisiveté & l'avarice du jeu. Souviens-toy que dans un champ honteux la victoire ne peut estre que dommageable, comme la joye qui en vient n'est qu'une pure vanité. Pour moy je pense que c'est quelque Monstre d'enfer qui a inventé le jeu, car ceux qui ne le sçavent pas, servent de risée & de dupes par leur perte, & ceux qui l'entendent causent de l'étonnement en ce que leur gain ne profite point. En effet, c'est un miracle que le Proverbe a publié, & que l'experience journaliere confirme, que tous les Maistres joueurs sont pauvres & presque tous nuds. Le bien ne suit pas volontiers des gens qui apprennent à le mettre en mauvais usage.

D E
L A S A G E S S E
E T D E L A R E L I G I O N .

I. **L**A Sagesse dont tu te flattes seroit sans doute une grande acquisition pour toy si elle estoit veritable ; car elle est inseparable de la vertu. Ainsi en donnant des preuves de l'une tu en aurois donné de l'autre. Mais il est plus aisé de les avoir acquises dans l'opinion que dans l'effet. Et certes si tu estois veritablement sage tu ne dirois pas que tu l'es ; Car le sage regarde plus ce qui luy manque, que ce qu'il possède ; ainsi il ne se glorifie pas vainement du grade qu'il tient, il aspire toujours plus haut. Je veux bien croire que tu fais profession de l'estre, mais tout iroit bien s'il y avoit tout autant de sages, qu'il se trouve de Professeurs de sagesse : Mais le premier est aussi difficile, que l'autre paroist aisé. Si donc tu veux estre effectivement sage, ne t'imagines pas de l'estre. Le premier degré à la folie, c'est de s'estimer sage, & le second de se publier pour tel.

II. Je sçay bien que c'est par une étude tendu qu'on arrive à la sagesse, mais prends bien garde si tu as crû y atteindre, ou si tu y as atteint. Ce n'est pas une affaire de peu d'assiduité, ou qui n'ait besoin que de quelques années comme les autres arts, il n'y a pas encore assez de route la vie

pour longue qu'elle puisse estre. Il suffit, comme on dit, qu'un homme courant toute la journée y arrive le soir. Tu as oüy dire ce beau mot de Platon, qui, comme beaucoup d'autres ne me plaist pas moins qu'à Cicéron; *que celuy-là est bienheureux à qui il arrive mesme dans sa vieillesse, de pouvoir acquerir la sagesse, & de saines opinions.* Je ne sçay pas à t'ouïr parler, comme tu es devenu sage si subitement, si tu les a trouvées en pleine rue, ou si quelque cheval ailé t'y a porté devant le temps.

III. Tu me diras que tu as reçu du Ciel l'achevement de la Sagesse; & jet'avouë que c'est un don Celeste, mais un grand homme, & qui estoit bien amy du Ciel, disoit qu'il l'avoit déjà reçu, mais qu'il n'estoit pas pour cela parfait. Je veux bien croire que tu l'as embrassée avec une avidité merveilleuse, & je n'ignore pas que tout ainsi qu'il y a une mauvaise convoitise de plusieurs choses, celle de la Sagesse ne peut qu'estre tres bonne; Mais prends garde si tu es capable d'une si haute perfection. Certes le mesme dont je te parlois, dit *qu'il ne croit pas la posseder.* Et un autre grand personnage disoit, parlant de soy-mesme à Dieu; *tes yeux ont veu mes défauts.* Par où l'on peut voir que c'est le propre du sage de reconnoître & d'avoüer ses imperfections, bien loin de publier ses vertus.

IV. Si d'autres par complaisance t'appellent sage, souviens-toy que ce ne sont ny tes discours, ny les leurs, qui t'on constitué tel, c'est la chose mesme. Outre que le peuple est en prescription d'appeller les fous sages, & les sages fous, ce qui est prendre le faux pour le vray, & le vray

pour le faux. Il n'est rien de si éloigné de la Vertu, & de la Verité que l'opinion du vulgaire. Ainsi je veux que tous te préconisent pour sage, cela contribuë rapeut-estre beaucoup à une vaine reputation, mais rien à une solide sagesse. Je voy bien ce que c'est; tu t'arrestes à la superscription des lettres qui donnent si liberalement des titres, & ne se contentent pas de nommer sages ceux qui ne le sont point, ils les de clarent encore Illustre & Serenissimes, de telle sorte qu'ôtient maintenant à honte & à des-honneur un simple titre de sagesse, qui appartient à si peu de personnes, qu'on a sujet de s'en étonner: il n'a pourtant plus de lieu parmy les titres éclatans, qui sont si magnifiquement donnez par des plumes qui sçavent bien qu'elles mentent; mais qui veulent paroistre civiles; & obligantes voire par le mansonge. Et vous autres qui les lisez, vous laissez emporter à l'erreur publique, vous persuadant qu'ils sont non seulement veritables, mais encore au dessus de la verité.

V. C'est que personne ne s'informe de ses affaires, chacun se rapporte aux autres de ce qui le touche. Mais veux-tu reconnoistre si tu es sage, regarde en arriere; Considere combien de fois tu as failly, combien de fois tu t'es écarté du bon chemin, combien de fois tu as choppé dans le cours de la vie, combien as-tu commis de choses honteuses, & dont tu as si juste sujet de te repentir? après que tu auras fait ces reflexions, appelle-toy sage, si tu en as le front, mais je m'affleure que tu n'oseras le faire, te voyant décrié par tant de folies. Mais peut-estre penses tu estre sage, pource que tu

és sçavant. En effet, il est des hommes habiles, quoy qu'il y en ait bien peu; mais il n'est presque point de sages; C'est autre chose de bien parler, & autre chose de bien vivre; & il y a grãde difference d'estre appellé sage, & d'estre sage en effet.

VI. Il s'est trouvé des Auteurs qui ont soutenu, qu'il n'est point de sage au monde. Je ne veux pas icy débattre si ce Dogme est vray ou faux: mais il me semble trop hardy, & comme il panche vers le desespoir: je l'estime opposite à l'estude de la Sagesse. Les Hebreux parlent avantageusement de leur Sage Salomon, toutefois la multitude de ses femmes & de ses concubines, mais sur tout le culte rendu aux idoles, sont de bons témoignages de la folle conduite de ce Sage. Les Romains loüent leur sage Lælius, & leur Caton qui estant un exemplaire de sagesse ne se cõtentoit pas de la pratiquer, il la montroit encore aux autres. On dit aussi que la Grece dans sa cõstitution la plus fleurissante eut sept Sages. D'autres indignes de ce nom ne laisserent pas depuis de passer pour tels, non pas qu'ils prissent ce titre par vanité, mais ils le garderent après qu'il leur eut esté donné par l'erreur des peuples. Il n'y a eu que le plus fol de tous les hommes qui à son jugement, ait pu estre le seul Sage; C'est Epicure qui a voulu posseder injustement, un titre qui estant à peine dû à la Veru, ne peut l'estre à la Volupté. Cét unique Sage voulut pourtant faire part de cét avantage à Metrodote, qui ne refusa point un present si honorable de la main d'un Amy, & se offrit volontiers d'estre appellé sage, afin que s'il en tiroit que que gloire, on vit par là la folie d'un

autre. On trouve encore que Socrate fut déclaré l'unique sage par l'Oracle d'Apollon, ce qui, à mon avis, fut fait à dessein, afin que ce faux Dieu par un faux témoignage portast à la folie & à l'insolence, un homme qui sembloit fort proche de la Sagesse.

VII. Voila ce qui se peut dire des sages Anciens ; mais nostre siecle est bien plus heureux, qui ne cote pas les sages par un, par deux, ou par sept, mais qui trouve en chaque ville des sages en aussi grand nombre, comme si c'estoient des troupeaux de bestes. Et certes il ne se faut pas étonner qu'il y ait tant de sages, veu qu'ils se font à si peu de frais. Il vient un jeune homme à l'Eglise, ses Maistres le préconisent, ou par amour, ou par sottise ; il s'enfle de cela, le peuple s'en étonne, ses parens & ses amis luy applaudissent ; là dessus il monte en chaise, méprisant déjà de ce haut lieu, tout ce qu'il voit au dessous de luy, & après avoir marmotté confusément quelques mots, les Docteurs le loient à l'envy, comme s'il avoit parlé le langage des Dieux ; cependant les cloches sonnent, les trompettes font des fanfares, on donne des presents, on le baise, & on luy met le Bonnet sur la teste, & le Chaperon sur l'épaule. Toute cette comédie estant achevée, ce jeune étourdy qui estoit monté fol à la chaise, en descend en qualité de sage. Voilà une estrange Metamorphose, & dont Ovide n'a jamais oüy parler. C'est ainsi que les sages se font aujourd'huy ; Mais le vray sage fait autrement.

VIII. Ne t'appelle donc plus sage, mais t'asche de le devenir, & que ta modestie éclatte plus

que ta suffisance. Car ceux qui ont une haute opinion d'eux mesmes, ont accoustumé d'entreprendre temerairement des choses par dessus leurs forces, & comme ils viennent à tomber au milieu de l'effort, ils apprennent par leur danger ou par leur honte, combien raisonnables estimateurs ils estoient de leurs affaires. Croy-moy, qu'il vaut bien mieux quitter les fausses opinions, se défaire de l'insolence, & se garder de la folie; souhaite qu'il ne soit jamais besoin de mettre ta sagesse à l'épreuve, de peur qu'il ne paroisse que tu t'es glorifié de rien. C'est le chemin le plus droit, & le plus seur pour la recherche de la sagesse; à la quelle si tu me crois, tu arriveras plutôt en t'élevant & en t'efforçant, qu'en croyant d'y estre arrivé. Il n'y a rien qui monte si haut qu'une humilité laborieuse.

IX. Maintenant je trouve que tu as raison de te glorifier, & que tu commences d'estre sage en ce que tu te glorifies d'estre dans la bonne Religion. En effet la vraye & la parfaite Religion est celle qui est fondée sur le nom de JESUS CHRIST, & sur la pierre inébranlable; les autres ne sont que de pures superstitions, ou des détours qui conduisent à l'enfer, & à la mort, je ne dy pas seulement d'un moment, mais encore à l'Eternelle. Combien penses-tu que de grands hommes qui estoient relevez en bien, en honneurs, & en tout par dessus les autres, ont eu une estrange disette de la vraye Religion que tu possedes à plaisir, & en abondance? Ceux-là ont un sujet eternal de regret & de déplaisir, au lieu que tu n'as que de joye & de triomphe, pourveu que tu ne te glorifies pas en toy-mesme, mais en ce-

ny qui a eu la bonté de te preferer aux plus grâds, pour le plus grand avantage du monde. En effet, la Religion est le plus haut & le meilleur don que nous puissions recevoir dans cette vie, & je parlerois plus amplement de son excellence, sans que la lumiere du Ciel la rend assez visible à tous ceux qui ne veulent pas s'aveugler volontairement.

X. Mais ce n'est pas tout d'estre entré dans une bonne Religion; il faut y bien vivre. J'avouë qu'il n'y a proprement que la Chrestienne qui ait quelque chose de sacré dans ses ceremonies, & dans ses observations; les autres n'ont qu'un culte profane; que des fureurs adorées, & des Sacrifices sacrileges. Mais plus la Doctrine est sainte, plus il faut que les œuvres soient pieuses. Ce n'est pas une petite affaire que d'estre Chrestien, quoy que la ferveur d'une ame devote t'y face trouver de la douceur: Car il ne suffit pas de cōnoistre Dieu; les Demons le connoissent, & ne laissent pas de le haïr, il faut y apporter cét amour & ce culte qui consiste en beaucoup de points, qu'on ne voit pas si bien observer ordinairement, qu'ils sont entendus des hommes.

XI. D'ailleurs, quand tu te complais en ta Religion, sçache que c'est tenir de la superbté, que de se complaire en soy mesme. Or cette vraie Religion qui te lie à Dieu, & Dieu à toy, imprime l'humilité aux bonnes ames, & y étouffe l'insolence & la vanité. Ainsi il ne t'est permis de te réjoïr sur ce sujet, qu'à cōdition, que plus tu seras satisfait & religieux, plus tu seras hôte de bien, & riche en actions vertueuses, principalement en la reconnoissance que tu dois à Dieu qui t'a mon-

110 DE LA SAGESSE ET DE LA REL.

tré le droit chemin de cette vie mortelle & misérable à l'immortalité bien-heureuse. Et cōme la Religion est un bienfait si precieux, tu le dois bien conserver, en la garantissant de la negligence, des pechez & des erreurs.

XII. Au surplus, tu peux t'assurer que si tu e'y comportes dignement tu feras cesser le paradoxe precedent par une verité infailible, veu que c'est un oracle des saintes Lettres que la pieté e'est la sagesse, & que le commencement de la sagesse e'est la crainte de Dieu. Les Auteurs profanes parlent à ce propos comme les Ecrivains Sacrez. Mercure surnommé trois fois Grand, dit au rapport de l'Orateur Chrestien au second livre de ses divines Institutions, *que ceux qui connoissent Dieu sont non-seulement assurez des insultes des Demons, mais encore exempts du pouvoir de la destinée. La pieté, adjouste-il, est la meilleure garde de l'homme. En effet, une ame devotieuse n'est sujette ny aux mauvais Genies de l'Enfer, ny à la fatalité des Astros. C'est que Dieu qui est la Bonté mesme, la delivre de tout mal. Ainsi la pieté est proprement l'unique bien des mortels. Et n'est autre chose, suivant la définition du mesme Auteur, que la connoissance de Dieu.* Cet Orateur montre encore qu'Asclepius a estalé plus amplement ces deux veritez par un discours solemnel qu'il en fit devant un Monarque, par où tu peux voir que les plus opiniastrés des Gentils ont eu quelque notion confuse de nos misteres, quoy qu'ils se soient moins occupez à les adorer qu'à les découvrir. En effet, la force de la verité est si grande, qu'elle attire souvent à elle les langues mesmes de ses ennemis.

DE L'ELOQUENCE 111

DE

L'ELOQUENCE

LA haute Eloquence dont tu te vantes, est, je te l'avoué, un instrument de gloire bien grand, mais fort d'agereux, c'est une épée à deux tranchants, & à deux pointes, & il importe beaucoup que tu sçaches bien t'en servir. En effet, ce n'est pas sans raison que quelques-uns comparent le flux de langue d'un méchant homme, ou d'un étourdy, au glaive d'un furieux, parce qu'il seroit expediant que l'un & l'autre parust en public sans armes. Si tu me parle du torrent rapide de ton Eloquence, sçache que les torrens font plus de bruit que de bien aux lieux où ils passent; & c'est leur propre d'assourdir & de ravager. Si ton discours est clair & net, il est diverses sortes de clartez: car ainsi que le Soleil est lumineux, un incendie a de l'éclat: les Cometes les plus funestes, les plus dangereuses lames, & les casques des ennemis, brillent avec avantage. Ainsi donc que l'éclat de ton Eloquence fort veritablement glorieux, il faut qu'il soit temperé par la sainteté, comme par la sagesse. Quand l'abondance des belles paroles est jointe à la modestie, c'est, à n'en point mentir, un bien excellent & qui passe la portée ordinaire des hommes; autrement il vaut mieux estre muet & retenu, que disert & extravagant.

II. Si tu me dis encore que tu as assez d'Eloquence, tu verras chez Saluste, que le plus sçea-

DE L'ELOQUENCE.

lerat de tous les hommes en avoit aussi à suffisance, mais il avoit peu de sagesse; Ce n'est pas que Catilina se picquast d'Eloquence pour en tirer de la gloire, mais pour en abuser dans le deshonneur; quoy qu'à le bien prendre son discours estoit plutôt un babil artificiel, qu'une Rhetorique raisonnable. En effet, il n'appartient qu'à l'homme de bien d'estre bon Orateur, c'est à dire, **vray Maître de l'Eloquence.** Que si estant sage & vertueux, comme je t'estime, tu croyois que cette impetuositè des paroles, qui est quelquefois plus feconde dans les personnes vicieuses & effrontées, que dans les autres, ou que l'art mesme de bien dire, suffisoit à la perfection d'un Orateur, & à l'idée achevée de l'Eloquence; tu t'abusois, estant certain, que cette volubilité de langue, l'abondance des paroles, & l'art mesme de les debiter à propos, sont des avantages communs aux méchans, comme aux gens de bien. La qualité que tu recherches n'appartient qu'aux bons, & encore à bien peu de leur caractere; mais tous les méchans sont exclus de la pretension d'arriver à cette louanges, pource que deux biens de l'ame dont ils ont faite, à sçavoir la Vertu & la Sagesse, y sont necessaires.

III. Si tu ne comprends pas encore cette belle verité, je t'en veux donner l'intelligence; Mais souviens-toy des deux choses dont je viens de parler, & rappelle en ton esprit deux définitions excellentes, dont l'une est de Caton, & l'autre de Cicéron. Le premier dit; que *l'Orateur est un homme de bien qui sçait bien parler.* Le second nous donne pour maxime, que *l'Eloquence n'est autre chose, qu'une sagesse qui parle avec abondance.* Et

par là tu vois que la sagesse & la bonté sont requises à la constitution essentielle de l'Orateur, & de l'Eloquence mesme ; mais elles ne suffisent pas si elles ne sont accompagnée de l'adresse & de l'abondance. De telle sorte que les deux premières de ces perfections ne formēt qu'un homme de bien, & qu'un vray sage ; & les autres prises à part ne rendent une personne ny bonne, ny sage, ny éloquente, mais discoureuse ; Mais estans toutes unies, elles achevent l'Orateur, & donnent les finissemens à son Art, qui certes est plus rare & plus élevé, que ne croyent ceux qui le constituent dans le babil. Je conclus de là que si tu recherches le nom d'Orateur, & la vraye gloire de l'Eloquence, tu dois premièrement vacquer à la sagesse & à la Vertu. Autrement tu as beau croire que ton Eloquence est pleine & parfaite, car rien ne manque à ce qui est rempli & achevé, mais elle aura faute de beaucoup de chose, si celles que j'ay dit luy manquent ; Ainsi devant que de rien resoudre sur le general, songe au particulier. Comme il n'est rien au delà de ce qui est souverainement haut, ton, éloquence que tu crois si relevée, te paroïtra bien basse & rampante sans ces degrez d'élevation. J'ose dire encore qu'elle te semblera fresse & informe, puis que tu luy auras osté le fondement & le faïste.

I V. Je veux qu'elle ait toutes les douceurs, & tous les ornemens du monde ; ces agrémens & cette pompe montrēt je ne sçay quoy de charmant & de captieux ; mais rien de viril ou de sincere. Toutefois ceux qui sçavent bien juger des choses, ne font pas plus d'estat d'un discours biç

DE L'ELOQUENCE

peigné d'une imposteur, que du fard d'un cou-
risane, d'un poison emmiellé, de la force d'un
Phrénétique, ou de l'argent d'un Avare. Quel-
que apparence qu'il ait, & quelque charoüille-
ment qu'il cause, il ne doit sembler rien estre, ou
estre bien proche du rien, si le principe essentiel
luy manque. Et ne te fie pas beaucoup sur une
Eloquence, qui bien souvent n'est qu'un appuy
ruineux. La grande confiance a donné quelque-
fois ouverture aux plus grands dangers; Afin
qu'elle puisse élever & aider une ame, qu'elle
prenne le frein elle-mesme, qu'elle se connoisse
à fonds, qu'elle examine bien ce qu'il luy faut
faire, & s'éloigne également du mépris & de l'in-
solence. Que si passant plus outre, elle commen-
ce d'oublier la mesure de ses forces, ce n'est plus
confiance, c'est temerité, c'est audace, qui est le
defaut le plus contraire au Sage parfait. Et cer-
tes bien qu'elle ait une parade avantageuse pour
l'entreprise de toutes choses, si est-ce que pour
l'effet, elle est plus dangereuse que la paresse &
la lâcheté. En effet, celles-cy ne font que retenir
à la maison des personnes sans honneur & sans
employ, mais l'autre pousse des gens, qui n'ont
déjà que trop d'ardeur, & les précipite, lors
qu'on s'attendoit qu'elle ne feroit que les avan-
cer. C'est elle qui a fait quelquefois défaire de
grands guerriers, qui a montré de l'impruden-
ce dans la conduite des plus avisez, & qui pour
revenir à toy, a fait prendre pour des enfans, les
plus diferts hommes du monde; pource que pen-
sant dire par fois des merveilles, ils se sont lais-
sez emporter à des puerilitez ridicules.

V. Quoy que c'en soit, ton Eloquence te sem-

ble grande, voire magnifique. Mais quand bien il faudroit ajoûter foy à l'Histoire, qui dit qu'une pareille perfection habita jadis parmy une infinité de vices, & qu'ainsi l'autorité d'un homme nous tiendroit lieu d'une verité infailible; Quand bien nous douterions encore de ce que dit le plus parfait Maistre de la Rhetorique, à sçavoir, que l'Eloquence ne peut subsister sans sagesse, qui est contraire aux imperfections précédentes; toujours l'Eloquence, de quelque façon qu'on la prenne, est d'autant plus dangereuse & domageable, si elle est seule, qu'elle paraist estre plus grande. Et puis n'est-ce pas cet art singulier qui a causé la ruine de tant d'hommes incomparables Grecs & Latins? Demosthene, Cicéron, & Antoine ne sçauroient nier cette funeste verité. Je t'avouë que l'Eloquence est une chose fort plausible, & que si tu sçais t'en servir dans l'innocence, & hors d'une vaine ostentation, il n'est rien qui te puisse contenter plus facilement l'amour du peuple, ny te donner de la gloire, si toutefois il s'en peut acquerir par autre industrie que par celle de la Vertu.

V. I. Mais si tu n'employes ton bien dire que dans l'atrogance ou dans la meschanceté, certes tu attireras bien aisément beaucoup de dangers; & la haine de plusieurs personnes sur toy; C'est un Oracle d'un sage, *que la mort & la vie sont entre les mains de la langue*, ce qui se doit entendre non seulement d'un homme, mais de diverses personnes. Les langues de quelques-uns ont renversé des Republiques entieres, & en renverseront encore. Enfin la langue est le pire & le plus cruel membre qui cause du mal à l'homme.

116 LA BONNE OPINION,

Il n'est rien de si doux, ny de si rude. Mais pour s'en parler avec moins d'aigreur si ton éloquence est bruyante & bien émue, le tonnerre & la foudre le font aussi? Si elle est fleurie, l'Aconit l'est pareillement. En un mot, de quelque costé que tu puisses te tourner, tu as là un chemin bien difficile pour monter à la gloire, mais bien penchant pour tomber sous l'envie méditante de tout le monde.

DE LA
BONNE OPINION
DE SOY-MESME.

I. **L** ne te soucie gueres d'estre bon ou mauvais, pource qu'il te suffit que les hommes ayent bonne opinion de toy. Mais sçache que l'opinion ne chāge pas la nature des choses. Quoy que tout le monde t'estime homme de bien, si tu es vicieux cette estime n'est elle pas fausse? Or c'est une folie de se réjoir à escient d'une reputatiō supposée; Tu te flatteras moins en particulier sur les sentimeas du public, si tu consideres qu'il n'est rien que l'opinion ne se puisse imaginer. Mais le bien ou le mal qui reside dans les ames, ne varie pas par les bruits, ou par les contes des hommes. Ainsi tu ne sçau-rois devenir bon, quand bien tout le monde s'appelleroit tel, si tu ne l'és en effet, & non seulement de nom. Je t'avouè que le Sage Hebreu

a dit avecque raison, que la bonne reputation est plus a estimer que beaucoup de richesses, comme il avance en un autre endroit, que la bonne renommée vaut plus que les parfums les plus précieux, voulant nous recommander son prix & son odeur par l'exemple de l'or & des Aromates. Mais ny le renom ny aucune autre chose ne peut estre bonne si elle est fausse. Ainsi quelque grande reputation que puisse avoir un impie, son impiété n'en devient pas moindre. Qu'il ne se glorifie donc pas d'un nom creux, mais qu'il écoute plustost cét Oracle du sage. *Que le nom des impies qui ont de l'éclat se flettrira & sentira mal; & cét autre, Que nostre gloire n'est autre chose que le témoignage de nostre conscience.* Si elle te remord au dedans, que te serviront les flatteries des cajoleurs, & un honneur acquis par des caresses, ou par des feintes? Il ne soit rien de bon d'une racine mauvaise; & tu ne dois pas estimer legitime un honneur qui en procede, veu que tu ne scaurois l'appeller veritable. Il t'impose, pour ce qu'il est supposé.

II. Posons le cas que tous tes concitoyens aient de bons sentimens de toy, il n'importe pas ce que les autres jugent de toy, mais ce que tu en juges toy-mesme. S'ils parlent à ton avantage, ne les croy pas, il ne scavent ce qu'ils disent, & mentent avidemét, par une certaine demangeaison de langue, qui va toujourns dans l'excez, pour la louange de mesme que pour le blâme, & par une accoutumance vicieuse qui a passé en nature. Si plusieurs parlent bien de toy, qu'est-ce autre chose d'adjouster foy à des ignoras, que de se tromper volontairement? La commune qui

te louë y est peut-estre allechée par ta courtoisie, ou par tes presents, & si elle n'a rien receu de toy, elle en attend quelque chose. Il ne faut jamais croire ny à qui aime, ny à qui espere. Tes voisins s'abusent les uns les autres : mais ils te devoient tous. Ne t'arreste pas au favorable témoignage qu'ils te rendent ; tu as au dedans en ton ame un témoin incorruptible, & plus assuré ; interroge ta conscience, & la croy. L'opinion des hommes est le nom d'une chose bien douteuse ; mais la Vertu en est une infailible.

III. Que s'il te semble à toy-mesme que tu es homme de bien, tu es donc méchant. Car les bons se rebuttét d'eux-mesmes, & s'accusent véritablement, au lieu de se justifier à faux. Si les autres s'ôt dans le mesme avis que toy, que t'importe-t'il, si tu es vicieux, & s'ils s'ôt fous. En cas que tes Concitoyens esperent beaucoup de toy, tâche de faire en sorte que leur esperance ne soit pas menteuse : Car il est honteux de frustrer leur attente, puisque tu la peux remplir. Tu crois estre homme à ne rien faire esperer inutilement, mais si tu estois en effet tel, tu n'aurois pas cette creance. Il est mauvais de tromper les autres, mais il est encore pire de se tromper soy-mesme. Que te sert-il de passer pour homme de bien dans l'estime de tous, si tu sçais bien le contraire. Et puis si tout le monde te loüe, tu crois à tout le monde ? N'as tu point de honte d'estre pris pour ce que tu n'es pas ? Mais c'est une merveilleuse inclination que nous avons entre les autres, de nous en rapporter plutôst à autruy qu'à nous mesme, en ce qui nous regarde, voire aux choses les plus occultes ; & comme dit le Poëte, *de craindre*

une infamie menteuse, & de nous chatoïiller d'une fausse gloire.

IV. Quand tout le peuple te préconiferoit d'une commune voix, il n'est point de voye plus penchante à l'erreur & au precipice, que celle qu'on prend sur les traces du vulgaire. Tout ce qu'il louë est presque toujourns digne de blâme. Dieu méprise ceux qui plaisent aux hommes, & de leur agréer c'est luy déplaire. Les contraires se font connoître par leurs contraires. Si tu as la reputation d'homme de bien, il te faut conserver par l'égalité de la vie, & par l'honnesteté, autrement elle s'évanoüira bien tost, car ce n'est que du vent. Si tes loüanges sont répanduës parmy le peuple, tu as planté des arbres fresles en un terroir aride; mais en cas qu'elles ayēt encore de la vogue parmy les habiles, elles dureront si elles sont vrayes, prendront racine, & se provigneront par tout, ainsi que dit l'Orateur Romain. Au contraire, estât feintes, elles tomberont soudain comme des fleurs qui se fanent. Enfin il ne faut pas se glorifier en la condition des hommes, ny en sa propre vertu, encore qu'elle soit veritable, mais plütoست en celuy qui ste l'Autheur de toutes les vertus. C'est Dieu qui est leur prinéipe, & leur fin. Ceux qui font au contraire, non seulement ils n'acquierent pas ce qu'ils n'ont point, par le suffrage des hommes, mais amoindrissent ou perdēt entierement ce qu'ils ont déjà. Ne me parle donc plus des discours avantageux du peuple; car je t'assure par une redite nécessaire que tout ce qu'il pèse est plein de vanité, tout ce qu'il dit est faux, tout ce qu'il desaproouve est bon, comme ce qu'il approuve est mauvais; Ce qu'il estime porte

110 LA BONNE OPINION,

un caractère d'infamie , bref tout ce qu'il fait n'est que folie. Après cela peux-tu , à moins de renoncer au titre de sage, tirer ta gloire des discours des insensés ?

V. Tu te flatte maintenant sur ce que ta reputation presente t'a fait des amis absens. Je t'avoué qu'il est arrivé quelquefois que la Renommée a non seulement acquis à des gens , des amis inconnus , mais encore leur a fait des amis des ennemis mesmes. C'est ainsi que Massinisse s'unit de telle sorte à Scipion , que ce Roy qui estoit toujourns le premier à la teste de la Cavalerie des Carthaginois, fut depuis le premier à conduire toujourns celle des Romains contre Carthage. Et non seulement des ennemis particuliers, mais encore des voleurs qui sont les ennemis publics de tous les hommes , ont esté attirés par l'éclat de la reputation de ce Conquerant ; En effet, comme il estoit dâs son exil de Linternum, une troupe de bâdouliers l'y vint visiter, & comme ils se virent suspects ; pource que marchant en gros, ils causoient de l'épouvante au Village, ils poserent les armes & les menaces ; & les Chefs ayant renvoyé leurs sattellites, & s'estât revestus d'une douceur extraordinaire , s'approcherent seuls de Scipion, & revererent sa personne, comme une divinité visible, & sa maison comme un temple fort religieux. Enfin après avoir baisé plusieurs fois sa main victorieuse , & attaché sur le seuil de sa porte les presens qu'on n'avoit accoustumé d'afficher que sur les autels des Dieux, ils se retirerent, tenât à un gain fort avantageux, d'avoir veu ce grand homme, & prenant joyeusement une si haute visite, pour une vision Celeste.

VI. Cela

VI. Cela n'est arrivé qu'à un Illustre; cherches-en un autre, où le trouveras-tu de grace? Mais quād bien le mesme arriveroit à plusieurs, & que l'éclat de la reputatiō attireroit des amis absens, car je ne nie pas que la Renōmée, ne puisse beaucoup dans les choses du monde, toūjours il est à craindre que la presence, cōme a dit quelqu'un, ne diminuë l'estime. Combien de gens ont-ils méprisé des personnes qu'ils avoient devant les yeux, au lieu qu'ils les adoroient quand elles étoient éloignées? Le jugement humain est une chose bien tendre & bien delicate, elle se plie facilement. Posons le càs que ton nom t'ait donné des amitez delà les Mōts, voire au delà des Mers. Vos imaginations sont presque toutes également frivoles & vaines. Car quel usage, ou quel fruit attens tu d'un sujet qui ne t'a jamais veu, qui ne te verra jamais, que tu n'as non plus veu, & que tu ne verras point? Vos vices rendent les amitez mesme presentes inutiles, & dangereuses, quoy qu'à les bien prendre ce ne soient pas des amitez, mais on les appelle ainsi. Que dois-tu donc esperer de tes amitez Visionnaires? Le Comique a dit que le service gagne les amis; & j'ose assurer que les vrais amis se gagnent mal aisément par beaucoup de services. Après cela tu crois avoir acquis un amy avec bien peu de paroles, & peut-estre prononcées par la bouche d'autrui? Tu as donc une esperance bien facile, ou plūstost une credulité bien sotte.

VII. Quoy qu'il en soit, si la bonne opinion t'a fait venir un amy de l'extremité de la terre, une autre opinion contraire te l'ostera; & cela d'autant plus aisément, que les oreilles des hom-

122 LA BONNE OPIN. DE SOY-MESME.

mes sont plus ouvertes aux mauvais rapports qu'aux bons. Je veux que cét Amy conquis soit le meilleur du monde. Mais en conscience d'où sçais-tu qu'un homme que tu n'as jamais veu soit plein de bonté, veu que de ceux-là mesmes que tu vois tous les jours, & que tu pratiques dans un commerce familier, tu ne sçais pas encore après tât de tēps & d'épreuves quels ils sont véritablement. Souvent vostre credulité vous trompe, & vous vous persuadez volontiers ce que vous souhaitez. Vous ajoûtez beaucoup de foy à une Renômée mēteuse. Tu penses voir dans l'ame d'un homme dont tu n'as jamais veu le visage, quoy qu'il y ait tant de détours & de caches dans les cœurs des personnes les plus connûes. Et effet, il est mal aisé de connoistre un amy, si ce n'est dans une grande adversité, il y a plus de peine à le découvrir au dedās, qu'à l'acquérir au dehors. Il ne faut quelquefois qu'une heure, & que bié peu de paroles pour gagner un amy, qu'on ne connoist que mal aisément après plusieurs années, & en suite d'une longue experience. Je parle icy d'un Amy à la façon du peuple. Car le vray Amy ne s'acquiert pas devant que d'estre bien éprouvé. Or ce ne sont pas nos paroles ny celles des autres qui en fōt l'épreuve. C'est un amour sincere & une foy incorruptible. Quelqu'un peut-être t'a donné un Amy, en disant quelque mensonge de toy, & quelqu'autre te le ravira, en disant la vérité, ou mentant peut-estre encore à ton occasion, Toutes les choses se détruisent facilement par les mesmes voyes qu'elles se produisent & qu'elles croissent. Et la nature veut que les choses qui s'augmentent promptement, cessent aussi bien-tost.

DE LA

HAVTE FORTVNE,

ET DE LA GRANDE SVITE.

1. **S**I tu es né dans une grande fortune, tu as commencé la vie par l'inquietude, aussi bien que par les pleurs. Ce n'est pas sans sujet que les Nautonniers appellent la tempeste du nom de *Fortune*; car une grande fortune est une grande tempeste, qui par consequent a besoin de grand conseil, & de grandes forces. Tu as donc plus de matiere de soins que de joye. Quant tu me parles de cét ample bon-heur où tu as receu le jour, crois-tu qu'un homme soit plus heureux de naistre sur un grád Ocean que sur un petit fleuve? Or si nul homme de bon sens ne doit avoir cette pensée, quel plus grand avantage trouves-tu à naistre dans un Palais que dans un hameau: La terre comme une mere commune nous reçoit tous également en quelque lieu que nous soyons produits en lumiere. Persuade-toy donc, quand tu songes à ce point de naissance bien heureuse, que tu as mis à la voile en un mauvais temps, & si tu as passé le jour dans l'orage, tâche de faire en sorte que la nuit te trouve au port. Si tu as un lieu natal fort éminent, tu en es plus exposé aux foudres & aux tempestes de la vie, n'ayant point d'esperance de te cacher. Tu as oüy dire ce beau mot du

F ij

Lyrique : Que les Pins les plus hauts sont les plus battus des vents ; que les tours les plus élevées tombent d'une plus lourde cheute, & que le Carreau du Ciel qui épargne les vallées, frappe le sommet des montagnes.

II. Quand bien jet'avoüerois qu'il y a de l'éclat à naître si haut, toujours il est certain qu'il n'y a ny repos, ny seureté. Toute éminence humaine quelque grande qu'on se la figure, est inquiète de sa nature, & sujette à un tonnerre perpétuel. D'où vient que je m'estonne que ce mot de Mécenas déplaise à Sénèque, que l'élevation mesme estonne & épouvente les sujets les plus rechauffez, car puisque d'autres ont usé loüablement de ce terme, il n'en doit pas luy seul en estre repris. Davantage, il n'est rien de si haut qui ne soit accessible au soin, au travail, à l'envie, à la peur, à la tristesse, & enfin à la mort. Et certes c'est la mort seule qui abbat contre terre, & réduit au petit pied tout le faste & toute la grandeur des mortels.

III. Ne parle donc plus du sublime estat où tu es né, les cheutes de haut sont les plus dangereuses, & la bonnace est bien rare dans une grande mer; on ne craint point de précipice au bas, ny de naufrage, à sec. Si ton commencement a esté heureux, regarde la fin? La Fortune a beaucoup de pouvoir dans son Empire, comme dans tous les autres. Plus l'entrée de la vie est fortunée plus la fin en est incertaine. Ne vois-tu pas comme les affaires des hommes roulent comme une boule, de maniere que le calme de la mer succede aux troubles de l'orage, & un matin lumineux est suivy d'une sombre soirée. Tout

ainsi qu'on trouve des chemins qui estant unis au commencement aboutissent après à des pas fort glissans & fort raboutteux, ainsi une calamité impreveuë rabbat toute l'insolence de la prosperité, & une mort funeste termine une vie pleine de joye: Bref la conclusion est d'ordinaire fort differente de l'ouverture. Si tu as commecé dans la grandeur, prens garde où tu finiras. Toutes les vies du monde prennent leur caractere de leur catastrophe, & si tu n'en as pas senty l'entrée, tu en ressentiras l'issuë. Outre que si la bonne Fortune a presidé à ta naissance, il te faut considerer, que nous avons veu des fils d'esclaves assis dans le throné, & des enfans des Rois enfermés dans la prison des esclaves.

I V. Maintenant tu te vantes d'estre escorté d'un grand nombre de serviteurs: tu as sans doute voulu dire que tu en es assiegé. Pour en parler comme il faut, cette troupe de valets est une troupe d'ennemis que tu ne scaurois empêcher de penetrer toutes les caches de ta maison, de découvrir tous tes desseins, & de publier ce qu'ils ont reconnu de plus secret; & qui outre les larcins continuels t'imposent la necessité de les habiller, de les nourrir, & de les tenir dans ton logis, ce qui est d'autant plus fâcheux que les autres personnes assiegées dans des places n'ont pas la mesme incommodité. Tu es donc engagé dans une espece de guerre, bien dure & bien douteuse, veu qu'elle ne souffre ny paix ny tréve, & que le gros de l'ennemy a gagné les murailles sous tes enseignes. Mais pour en parler plus doucement, beaucoup de serviteurs sont proprement beaucoup de procez & de

différents, & force guerres domestiques, dont il faut que tu sois lâche spectateur, ou entremetteur bien embarrassé. Enfin, étant mediateur entre ceux qui sont accusez & ceux qui accusent, il faut que tu sois esclave de tes valets, & de Maître tu es devenu Juge.

V. Veux-tu que je te fasse la description d'un Serviteur? C'est un animal fort curieux pour s'enquerir de ce qui ne le touche point, & fort negligent pour obeir comme il doit; il veut sçavoir ce que tu fais, & ce que tu penses, & ignorer ce que tu commandes. Puis donc qu'un seul est si fort à charge, pourquoy te charges tu de plusieurs? Peu de personnes servent mieux que beaucoup, soit pource que le franc service évite la multitude; soit pource que dans le grand nombre, l'un regardant la main de l'autre, se repose; & comme de fuir le travail c'est une honte pour ceux qui sont diligents & industrieux, les faineants en pensent tirer de la gloire. Tout le monde sçait qu'il en va de la sorte, mais personne n'y met ordre. Chacun se plaist à la foule de gens, non seulement inutiles, mais encore préjudiciables. Certes où il y a beaucoup de valets, il y a beaucoup de bruit, peu de service, & point de secret. Tout autant de langues qu'ils ont, ce sont autant de trompettes & de crieurs publics; leurs yeux & leurs oreille, sont des trous des maisons, par où les choses mesmes qui sont cachées dans leur fond, s'écoulent bien aisément. Une ame servile est un vaisseau fresse & percé qui ne peut rien tenir: tout ce que vous mettrez dedans s'en ira tout aussi-tost.

VI. Et puis quantité de serviteurs sont quan-

tité de sifflements, & de langues de viperes; Bref, le venin caché de la paix domestique; tu as là des ventres insatiables, des gosiers qui avalent & dégorge tout, des tempestes pour la chambre, des opprobres pour le lit, des pestes & des gouffres pour la cuisine. Il est mal aisé d'en gouverner bien peu, & impossible d'en maistriser plusieurs. Que la solitude te seroit bien plus avantageuse, qu'une multitude si importune! Il n'est rien de pire que lors que le nombre ou la quantité seconde la qualité des mauvaises choses; le peu de serviteurs est mauvais, mais le beaucoup est mauvais au dernier point. Tu aurois raison de te louer de la servitude qu'ils t'ont vouëe, si la promesse, & ce qui est promis estoient une mesme chose. Mais ceux qui l'ont éprouvé, savent bien la différence qu'il y a entre les deux. Je t'avouë que ceux qui te promettent beaucoup, appellent mesme les Dieux à témoin de leur parole, de peur qu'estans seuls ils ne trompent qu'un seul homme. Mais si tu demandes qu'ils te la tiennent, ils ne s'en souviendront non plus que s'il n'y avoit ny hommes, ny Dieux à respecter dans le monde. Encore seroit-ce beaucoup s'ils se contentoient de manquer de foy, pourveu que ceux à qui ils ont promis service, ne fussent pas outragés, & chargés d'injures. Maintenant il suffit d'avoir promis, pour faire impunément mille actions d'infidélité.

VII. Ajoûte à cela, que dans la proposition qu'ils font de servir, ils professent de sçavoir tout, mais lors qu'on en vient à l'épreuve, ils entendent fort peu de choses, & ne veulent que ce que leur ventre, leur faincantise, & le plaisir

leur persuade. Il n'est rien de si humble ny de si soumis que leur entrée dans une maison ; rien de si insolent ny de si infidelle , que l'avancement qu'ils y font ; ny rien de si ennemy , & si odieux que leur sortie. Il est mal-aisé à penser, pour ne pas dire à souffrir, comme ils marchent enfléz d'orgueil & de vanité dâs le logis de leurs Maistres, & comme ayant fait vœu de service, ils en usurpent le gouvernement absolu. Ils y exercent une tyrannie insupportable, & comme s'ils estoient gagez pour tout perdre ; non seulement ils consomment toutes choses, mais encore ils les dissipent, & comblent les desordres de leur gueule par-des largesses. Ainsi on les voit prodigues du bien d'autrui, & tres-avares pour le larcin. Que si quelquefois la honte ou la nécessité leur fait par une reflexion raisonnable souvenir qu'ils sont serviteurs, qui ne sçait avec combien de superbe, avec combien de plaintes & de murmures ils servent ; de telle sorte qu'un service si peu officieux peut dégouster, non seulement estant achepté à gros prix, mais encore quand il seroit gratuit ? Enfin ceux qui avoient dans la maison de secrettes inimitiez contre leurs Maistres, que cette sorte de gés haït ordinairement ; si tost qu'ils ont passé la porte, ils en produisent de manifestes par leurs langues envenimées, & les déploieroient encore par les armes, s'il leur estoit permis. Que si quelqu'un s'abstient peut-estre de dire des injures, ce n'est pas l'amour du premier Maître qui en est cause, mais la crainte du second à qui il apprehende de paroistre suspect & peu digne de confiance, par la conjecture qu'il peut faire sur le traitement de son

semblable. Et par là, si l'orgueil ne nous filloit les yeux, il paroistroit plus clair que le Soleil, qu'il vaudroit mieux avoir esté privé de toute sorte de service, que d'en avoir esté si mal secouru.

VIII. Nonobstant ce discours tu te plais encore à voir beaucoup d'Estaffiers à tes costez; mais cōme je t'ay déjà dit, ce sont des serviteurs de nom, & par effet des ennemis furieux & impitoyables; Et toutefois vostre superbe fait que vous ne sçauriez vivre sans ces mortels adversaires. C'est en ce sujet, comme en beaucoup d'autres, qu'infortunez que vous estes, vous vous réjoüissez de vostre mal. Vous souhaitez des richesses, vous courez la terre, & les mers, vous assemblez & répandez l'or & l'argent, afin que le nombre de vos ennemis devienne de jour en jour plus grand & plus fort. N'est-ce pas la verité, & n'est-ce pas l'opinion generale de tous les riches? Enfin, ne remarquons-nous pas que les plus mediocres maisons, mais qui veulent sentir leur bien, excedant en beaucoup de choses la richesse des Palais Royaux des Perles ou des Lydiens, ne leur cedent qu'en ce qu'ils entretiennent plus de gens, & les traitoient mieux. Cette foule de serviteurs qui t'environne, ne te couvre pas tant qu'elle te presse, sous couleur de service; & t'entraîne attaché avec des chaines qui font du bruit parmy le peuple, de telle sorte qu'on peut te dire avec raison; *Qu'as-tu fait mal heureux pour avoir besoin de tant de gardes?* Certes, puis que tu-és entourré de tant de monde, il n'y a doncques plus d'esperance ni de s'enfuir, ni de se sauver. C'est une folie desesperée.

de se plaire opiniastrément à son mal ; & tu devrois rechercher & cherir la pauvreté pour cela seul , afin qu'outré les autres attaches ruineuses des richesses, qu'elle eust pû rompre, elle te delivraist encore de l'ennuy & des supercheries des serviteurs.

DE LA FELICITE'.

TV penses estre heureux , & devenir tel par le Pôrtificat, ou par l'Empire, par la puissance , ou par les richesses, mais tu te trompes. Ces choses ne rendent pas un homme heureux ou miserable , mais elles montrent au dehors ce qu'il a au dedans , encore peut-on dire que si elles avoiët quelque efficace en ce sujet , elles le rendroit plutôt miserable que fortuné. En effet , elles sont pleines de dangers , à qui la racine de toutes les calamitez de la vie humaine semble estre attachée. Tu n'es donc proprement heureux que par ton opinion , qui estant fausse peut beaucoup ajouster à ton infortune , mais rien à ta felicité. En effet , c'est une misere souveraine de ne pas reconnoistre sa propre misere. Le grand Pompée se vançoit aussi bien que toy d'estre heureux ; mesme parmy les glaives de ses bourreaux ; mais si tu veux bien sonder la verité , tu trouveras qu'il ne l'avoit jamais esté mesme lors qu'on l'appelloit tres-heureux , dans l'estat le plus fleurissant de ses affaires. Que tu es donc malheureux de t'estimer

bien-heureux parmy tant de maux? Certainemēt tu es un étrange voyageur, & un courier extraordinaire, veu que tu es bien aise de marcher dans un chemin si difficile & si raboteux, où mille dangers t'entraînent de tous costez, sans que tu sçaches où ils te conduiront. C'est pourquoy si tu es heureux, tu es ce qu'aucū n'a jamais esté, & ce qu'aucun à mon avis ne sera jamais. Qui des mortels est heureux parmy les miseres? Personne n'est donc heureux qu'il ne soit sorty de cette vallée de larmes.

II. On ne nous marque qu'une couple d'heureux parmy tous les hommes, & Q. Metellus est celui des deux qui a emporté le plus de reputation & de bon heur, non seulement dans l'opinion du peuple, mais encore dans les écrits des Autheurs. Je sçay pourtant que ce renom de felicité qui a eu tant de vogue luy a esté osté par les plus judicieux écrivains, & par les événemens mesmes, puis qu'il receut biē souvent de grands affronts, & ce qui en redouble le regret & la honte, par un homme de neant. La felicité supposée des autres est assez manifeste. Sylla est le seul qu'on ait appellé Heureux par excellence; toutefois la cruauté de sa vie & de sa mort est une marque irreprochable de son malheur. La fortune d'Alexandre de Macedoine, & de Jules Cesar, a esté fort prospere, mais leur vie a toujours esté inquiète & pleine de troubles, & par conséquent jamais heureuse, comme la fin de l'un & de l'autre fut avancée & violente. L'un fut enlevé au milieu d'une guerre glorieuse, & l'autre soudain après la victoire; l'un perit par le poison, l'autre par le fer. La douceur de la Felicité guerrière

re des Scipions est amoindrie par l'exil indigne de l'un, & par l'indigne mort de l'autre, laquelle resta sans vengeance. Il seroit trop long d'éplucher les fortunes & les aventures de tant de particuliers ; je viens au plus grand de tous les Heureux prétendus. Auguste Cesar est le seul d'entre tous les hommes qui a paru tel au jugement de tous, ayant joiüy du plus haut Empire du monde, d'une longue paix, d'une vie étendue, & finie par une douce mort, & ce qu'on doit estimer plus que tout le reste, d'une perpetuelle tranquillité d'esprit pareille à l'égalité de ses mœurs. Qui niera qu'il ait esté tres-heureux ? Ceux pourrant qui ont le plus étudié sa fortune, le nient. En effet, cét éclat extérieur est rabattu par l'estat de sa vie intérieure & domestique, qui eut toute une autre aventure, par le défaut d'enfans mâles, par le deceds avancé des adoptifs, & de ses neveux ; bref, par l'opiniastreté de quelques-uns, qui luy parût pire que la mort. Ajouste à cela les embusches qui luy furent dressées mesme par de petites gens ; les conjurations frequentes des siens contre sa vie, tramées dans sa Ville mesme ; les débordemens encore plus frequentes de sa fille unique & de sa niepce, qui luy parurent d'autant plus odieuses qu'il les avoit plus cheries ; Enfin un heritier qui n'estoit point à luy, un successeur qui ne luy plaisoit pas, estant choisi par nécessité plutôt que par élection, & ne paroissant digne ny de luy, ny de l'Empire.

III. Si donc nul de ceux-là n'est heureux, ou donne-moy quelque autre compagnon de ton bon-heur pour le goûter avec luy, ou sois heureux

sans compagnies. Ou plutôt presté enfin l'oreille à la plus saine opinion, qui me fait dire encore, qu'aucun n'est heureux devant la mort. Nonobstant cela tu me dis que tu es heureux en ton ame, & je voy à peu près de quelle felicité tu me parles. Tu es donc heureux, ou par ton erreur, qui comme je disois, est une felicité malheureuse, ou par la vertu de ton ame, qui n'est pas un bonheur achevé, bien que ce soit une voye au bonheur. Après tout examinant bien les choses, je ne feins point de dire que je m'étonne d'une felicité que des rêveurs s'imaginēt en eux mesmes, & qu'ils promettent à leurs voisins; Ce sont des esprits clairvoyants en beaucoup d'autres sujets, mais aveugles en celuy-cy. Car soit que le comble de tous les biens, & un comble fixe & inépuisable, soit requis à la Felicité, & que chacun ressent en soy-mesme, combien de choses manquent à l'homme le plus content, & le plus tendu au bonheur de la vie, & reconnoisse combien les choses mesmes qu'il a sont fuyantes & incertaines; soit que la Vertu seule fasse le bonheur, comme d'autres pensent. Certes ceux-là mesmes qui vivent vertueusement, qu'on appelle heureux, & qui sans doute sont bien proches de l'estre, meinent une vie traversée par des combats eternels de tentations, sont toujours exposés à beaucoup de grands perils, & ne sont jamais assurés devant la fin. En un mot, s'ils le sçavent ou s'ils ne le sçavent pas on les doit estimer également miserables. Car il n'est point de Felicité ny avec erreur, ny sans seureté. Voilà pourquoy s'il te sēble d'estre heureux, je t'ay déja répondu que tu ne l'es point. Si l'erreur composoit le

134. DE L'ESPERANCE.

veritable bon-heur , il y auroit peu de gens qui n'en jouissent. Ta felicité est donc faulse, & encore bien courte ; Il n'arrive guere qu'on se réjouisse long-temps des fruiçts de l'erreur. En effet , il n'y a que la Verité qui soit solide & permanente ; L'erreur est un corps d'air vain & délié , qui s'évanouit comme un ombre ou une fumée entre les mains de ceux qui l'embrassent. Un jour viendra qui dissipera toutes ces obscuritez , qui produira l'extravagance des fausses joyes , qui mettra le prix legitime à l'humaine felicité ; & ne nous laissera plus prendre des songes frivoles pour des veritez infaillibles. Cependant informe-toy de ceux dont j'ay cy-devant fait mention ; informe-toy de tous ceux qui ont paru heureux aux autres ou à eux-mesmes , en quel lieu & en quel estat ils sont maintenant , & ce qu'ils pensent de leur bon-heur qui a si tost passé. Ils se tairont , mais la verité parlera pour eux , & témoignera sans doute , qu'ils estoient estimez heureux ; mais qu'en effet ils estoient tres-infortunez.

DE L'ESPERANCE.

I. **Q**Uoy qu'il en soit dans l'effet , tu dy qu'à tout le moins on ne scauroit t'oster l'esperance. Mais si personne ne te la peut ravir ; elle se dérobe insensiblement elle mesme ; & se perd bien souvent estant frustrée par des accidens impréveus. Si tu esperes beaucoup de choses , il faut par consequent que

tu en apprehendes beaucoup ; car l'esperance n'loge point sans la crainte. C'est pourquoy si tu attans des biens, tu redoutes done des maux, car comme l'esperoir est opposé à l'apprehension, il sort aussi d'une source toute autre ; & il est de necessité que tu craignes le sujet contraire à celui que tu esperes. Tu attens des choses avantageuses, mais incertaines, pour lesquelles c'est une folie certaine de quitter ou de negliger celles qui sont assurees. Celuy qui espere ce qu'il n'a pas, oublie souvent ce qu'il a. Je t'avoué qu'il n'est pas deffédu d'attendre des sujets agreables, mais que doit on dire, s'il sont difficiles, ou impossibles, & qui n'arriveront jamais ; ou si ce que tu esperes est tresmauvais, quoy que tu te l'imagines bon ! Ainsi quand tu dis que tu te plais à vivre dās l'esperance, tu dirois mieux que tu te plais à y mourir. Car les choses presentes échappent à ceux qui pensent aux futures, & ceux qui regardent des objets trop éloignez ne voyent pas ce qui est dessous leurs yeux ; Enfin les hommes qui se disposent à vivre demain, ne vivent pas aujourd'huy. Ce dont on attend le commencement, n'est pas encore. Ainsi toute esperance estant l'attente d'un bien absent, il s'ensuit que celui qui espere souffre quelque mal, du moins en ce qu'il ne fait qu'esperer.

II. Je n'ignore pas que plusieurs disent avecque toy qu'il est doux de bien esperer ; mais je ne comprends pas en quoy consiste cette douceur ; car s'il est doux d'esperer, il l'est aussi d'estre privé de ce qu'on desire, & qui dira ce dernier est insensible, ou a le goust bien dépravé. Si l'esperance est delectable, il y a donc du plaisir à estre tou-

jours en suspens & en peine, la torture est un agrément, & l'on peut avoir une longue esperance d'un long supplice. Disons donc qu'il n'est rien qui lassent l'ame, ny qui avances le dernier âge, comme sont les esperances frivoles de la jeunesse. C'est pourquoy le Sage appelle gain un espoir perdu, & se voyant delivré d'une infinité de desirs, il est bien aise d'estre contraint à jouir de ses biens, au lieu de se laisser emporter à de vaines attantes.

III. Peut-estre que tu ne remets pas en peine de l'evenement, pourveu que cependant tu te réjouisses dans l'esperance; mais prends garde qu'un jour elle ne te fasse pleurer, & que tu ne te repentes à bon escient d'avoir souhaité, d'avoir attendu, & d'estre venu à bout de tes pretensions. L'espoir estant arrivé à la possession, en a ruiné plusieurs qu'elle n'avoit qu'inquietés, ayant long-temps demeuré comme suspenduë entre l'apparence & le desespoir. Enfin beaucoup de gens ont pery par les succez favorables qui fondoient tous les vœux de leur attente, & ils n'ont esté malheureux, que pour n'avoir pas trop tardé à estre contents. Voila pourquoy si personne, comme tu disois, ne peut t'oster l'esperance, personne aussi ne peut t'oster le chagrin & le travail de l'esprit. Tu as ouy sans doute ce beau mot de l'ancien Proverbe, *que c'est une grande fatigue d'attendre*. Si l'attente d'une bonne chose est agreable, elle est trompeuse, plaine de doute & d'inquietude. Si tu le nies, tu n'as jamais rien attendu. Il est vray que la multitude de ceux qui s'abusent eux memes, est infiniment grande, tout sert à leur des-

sein; & une credulité facile à persuader, & encline à se voir trompé, ne rejette rien, ne se refuse à personne, mais se presente à tout le monde qui la veut seduire. Or c'est une haute marque de legereté, voire de folie, d'embrasser à la volée toutes les esperances qui s'offrent à l'imagination, & de s'en nourrir aussi tost comme de vrais biens. Les habiles, & tous ceux qui ont quelque experience des choses, sont aussi lents à s'y engager, que tu es prompt à t'abandonner à des prétensions visionnaires.

I V. Tu jouis cependant, me diras-tu, d'une bonne esperance; tu fais bien de dire cependant, puis que ce n'est qu'en attendant qu'elle te trompe; Car c'est vostre coustume de quitter toujourns l'esperance malgré vous, & si elle ne vous delaissoit, vous ne la quitteriez jamais. Et ce qui est plus étrange, quoy qu'elle vous ait abandonnés si souvent, vous la recevez toujourns à bras ouverts quand elle revient, & luy allant au devant après avoir oublié tout ce qui s'est passé, quoy qu'elle vienne armée de nouvelles fraudes, vous l'introduisez dans le fort de vostre cœur, qui en a esté tant de fois surpris. Mais quoy que je te die, tu ne la veux point quitter qu'à l'extrémité; mais que feras tu si elle t'a quitté il y a long-temps; la rappelleras tu? veux tu la suivre ou attendre son retour? Mais espere, à la bonne heure, puis que tu ne trouves rien de plus doux que d'estre trompé. Je ne te raviray pas un espoir que tu tiens si bien, je t'averty seulement que ce n'est pas un bon espoir que celuy que tu t'es imaginé. Ce n'est pas une attente legitime qui se propose le bien, mais qui se le propose

135 DE L'ESPERANCE.

bien, je veux dire, comme il faut. Les plus méchans hommes peuvent, voire ont accoustumé de se proposer le bien; mais une bonne esperance doit estre conceüe d'un vray bien, & d'une bonne façon. Qui en possède une de ce caractere, qu'il l'embrasse, qu'il la tiennne bien, & ne la laisse pas aller mesme à l'extremité, mais luy joigne la Foy, & la Charité, ses deux sœurs inseparables. Une telle Esperance est gaye, douce, veritable, & bien-heureuse, elle ne trompe, ny ne met son sujet en confusion; au contraire, elle le porte au plus haut point de la perfection, & réjouit cependant une ame par un avant-goust du souverain bien qu'elle espere. Vous autres au contraire, comme vivant mal vous attendez quelquefois le vray bien, ou que vous donnez un faux nom de bien à de veritables maux; c'est avecque raison que vous éprouvez que vostre attente est triste devant la possession, & encore plus dans la jouissance.

V. Tu me repartiras icy que tu n'entends pas discourir des choses surnaturelles, te contentant de te tenir à l'ordre de la Nature, & que suivant ses sentimens tu ne me parles que de ce que les hommes appellent biens. Je t'avouë que ce nom de biens a jadis formé un procez entre les habiles, qui est encore indecis, & ne se vuidera jamais; pource que les uns ne veulent mettre qu'un seul bien dans les choses, & que les autres reconnoissent plusieurs biens: Que si tu veux que nous laissions ces Questions aux Philosophes, pource que tu n'attens que les biens que le peuple estime; je te diray que tu n'attens donc que ton mal, qui te doit tourmenter par le delay, ou

r'opprimer par une fin souhaitée. En effet, posons le cas que ce bien prétendu arrive; s'il est attaché au corps, tu n'auras fait que préparer des armes à ton ennemy; s'il tient de la Fortune, tu auras suby le joug d'une Maitresse inconstante & impitoyable; s'il est affecté à l'ame mesme, la plus grande partie de ses avantages peut tourner à sa perte, & à sa ruine; pour ce que les choses qui la flattent la blessent aussi bien souvent.

VI. Tu conclus nonobstant cela que tu as jetté l'anchre d'une bonne esperance; & que tu n'és pas dans le dessein de la lever. Les Pilotes pourtant ont accoutumé d'en couper le chable quand il survient quelque tempeste, s'ils ne peuvent la tirer, & de s'enfuir en l'abandonnant. Car bien que le Poëte die qu'elle est comme le fondement des vaisseaux dans le port, ou dans la bonace, il n'en arrive pas de mesme parmy les furieux mouvemens de la mer, car alors elle ne les fonde pas, mais les attache plutôt, & les abandonne au naufrage, comme tous enchaînez. Tout de mesme parmy l'orage des choses humaines, une esperance fixe & tenante en a conduit plusieurs au precipice, qui se fussent sans doute sauvez s'ils eussent pû s'en déprendre. Il faut donc tirer quelquefois l'anchre de l'esperance; l'arracher si elle est trop attachée, & si cela ne se peut la couper & la laisser sous les flots des affaires, afin d'adresser une vie débarassée au port de salut, à la faveur du gouvernail de la Providence. Autrement il arrive bien souvent que la vie des mortels se passe à bien esperer & à mal tenir.

VII. De l'esperance en general tu descends au particulier, & me dy que tu esperes diverses choses. Mais il y a beaucoup de vanité dans beaucoup d'esperance, & la fortune trouve là beaucoup d'ouvertures pour vous surprendre. Plusieurs choses manquent à ceux qui en attendent plusieurs: & qui espere peu, bouche, ou de moins il retreffit le chemin aux fâcheux événemens. Mais encore, de grace qu'esperes-tu? Est-ce une heureuse santé, c'est à dire l'oubly de la mortalité mesme? Est-ce une longue vie, ou plutôt une longue prison, où il te faudra voir & souffrir beaucoup de choses contre ton gré? Est-ce un corps fort robuste, ou veritablement des chaines fortes, mais agreables, dont tu apprehendes d'être delivré, ou bien un esclave d'autant plus mutin & rebelle, qu'il sera plus à son aise?

VIII. Si c'est la beauté exterieure, tu recherches des aiguillons pour la Volupté; Si c'est un bon succez de tes amours, tu veux avoir matiere d'une honte & d'un regret éternel: si tu desires de trouver quelque correspondance dans l'affection de ta Maistresse, tu as de la passion pour je ne sçay quoy de deshoneste & de bien courté durée. Maintenant en souhaitant le pouvoir de faillir, tu tâches d'obtenir une joye malheureuse & le sujet d'une longue repentance. Tu voudrois trouver l'occasion de te vanger, qui n'est pourtant qu'une entrée à la cruauté. Quand tu serois comblé de richesse, tu n'aurois fait que te charger d'un fardeau de chardons & d'épines. Et si tu attends des vaisseaux qui viennent de diverses mers, tu attends des jouëts de la fortune, balottez entre les escueils & les monstres de l'O-

océan , battus des flots , poussez des vents , & tirez avec les cordes vers le naufrage , plus viste que vers le port. Le gain que tu pretendes faire sur les marchandises qu'ils te portent , est un appast qui t'engagera en de perpetuelles inquietudes , & qui sur l'apparence d'un petit profit te precipitera bien-tost à d'extremes pertes. Un nouveau marchand est credule , mais celuy qui a de l'experience est fort circonspect.

IX. Qu'esperes-tu encore ? c'est paravanture un mariage honorable pour ton fils ou pour tes filles ; or il n'y a point de chose qui trompe ni si ordinairement , ni avecque plus de dommage. Attends-tu derechef une grande puissance ? c'est une misere sujette à l'envie , une disette opulente , & une superbe timide. Recherches-tu l'Empire & la Royauté , ou plûtoſt des precipices , & des tempestes , un visage sombre sous un Diadème brillant ; un cœur inquiet & une vie mal-heureuse sous une apparence éclatante de bon-heur & de seureté. Si tu soupirez après les honneurs du Barreau , ce n'est que bruit & que poussiere. Le mariage & la lignée que tu souhaites sont des soins & des querelles. Ou en cas que tu choisisses la milice pour toy , & une femme pour ton fils , tu affectes d'avoir du travail en ta personne , & de donner un tourment à celuy que tu cheris le plus au monde. Si tu me dis que tu voudrois bien estre separé d'une vieille compagne pour en épouser une jeune , tu veux donc estre delivré d'un licol qui va rompre , pour estre attaché d'un nouveau nœud qui sera plus fort. L'esprit , l'Eloquēce & les Lettres qui fondent d'autres desirs en toy , sont proprement un

enclume, un marteau, & une masse de fer à t'oster de sommeil, aussi bien qu'à tes voisins. Enfin, souhaitant un éloge funebre, une pyramide dorée; de la gloire après ta mort, du renom parmy toute la posterité, & un heritier qui t'aime, tu souhaittes proprement une douce Musique pour un sourd, une maison peinte pour un aveugle, un doux Zephir après le naufrage, le témoignage des gens inconnus, & un amy de tes biens que tu ne dois pas croire pour cela devoir jamais estre le tien.

DES SUCCESSIONS.

I. **A** Present tu crois estre bien riche, pource que tu attends la succession d'un bon vieillard qui n'a point d'enfans, & qui a déja un pied dans la fosse. Autrefois tu me disois que ton esprit jouïssoit d'un parfait repos; maintenant prends garde que tu ne te cõtredises; l'attente & la tranquillité n'habitent jamais ensemble; & il n'est point de temps dans la vie plus fâcheux que celuy qui nous tient toujours en suspens. Tu attens l'heredité d'un homme qui est dans sa decrepitude, mais tu ne sçais pas ce qu'il attend possible luy mesme. Il est vray que c'est la folie ordinaire des humains, que chacun presque croit vivre avdantage, non seulement que ceux qui sont de mesme âge, mais encore que ceux qui sont plus jeunes que luy. Les mortels ne songent que malgré eux à

leur mort, mais ils songent volontiers à celle d'autrui, quoy qu'il seroit bien plus utile, de faire tout le contraire. Celuy dont tu esperes la succession, espere peut-estre la tienne: Il est de necessité que l'un ou l'autre se trompe. Combien trouve-t'on de vieillards qui attendent la mort des jeunes gens? Et certes il n'est point de personne si avancée en âge, qui ne puisse vivre un an, comme il n'est point d'homme si jeune qui dès aujourd'huy ne puisse mourir.

II. Le fils de celuy dont tu crois estre heritier avoit bien plus de raison d'y prétendre que toy, & toutefois l'esperance plus juste du plus jeune de vous deux a esté frustrée. Tu vois dé-jà venir à toy cette chere heredité, mais que sçais-tu si la tienne ne va point vers le vieillard, comme je t'ay dé-jà dit? Claudius herita de Cajus, Galba de Neron, Domitian de Nerva, Pertinax de Commodus, & la vie des hommes est pleine de semblables successions irregulieres. Au reste, ce bon-homme de qui tu esperestant, qui ne peut-il pas frustrer de son bon-gré, veu qu'il a frustré contre sa volonté, celuy qu'il eust esté bien aise de gratifier? A qui ne peut-il pas survivre ayant survescu à son fils?

III. Je veux qu'il t'ait fait heritier par son testamēt, voire mesme avec éloge; ton nom y est-il couché sur des tables de diamant pour n'en pas estre facilement effacé? Ignores-tu pour combien de legers sujets les vieillards changēt leurs testamens? Plusieurs se sont rebuttez à la fin de leur vie, de ce qu'ils avoient voulu durant tout son cours. Si celuy dont tu me parles te veut avoir pour successeur, il peut ne le pas vouloir.

144 DES SUCCESSIONS,

Or il n'est rien de plus dédaigneux qu'un vieillard riche, & sans enfans; s'il reconnoist qu'on aime son bien, & qu'on méprise sa personne, tout est perdu. Tu te fies à ses promesses; & plûst à Dieu que les hommes fussent remplis d'une telle innocence, & d'une si grande foy, qu'ils ne promissent jamais que des choses honnestes, & qu'ils gardassent toujourns religieusement celles qu'ils auroient promises. Maintenant comme on n'observe point de mesure à promettre, on n'a point de honte de violer les promesses les plus solennelles; ce que les hommes croyent leur estre principalement licite au sujet des heredités. C'est pour cela qu'on appelle *AMBVLATOIRE* la volonté du testateur. Je ne veux point icy te convaincre par exemples; la chose est connue d'elle-mesme. Tu as pû lire à mon avis à quelles gens il est arrivé, qu'après qu'une successiõ leur avoit esté assurée; non seulement par la declaration du testateur vivant, mais encore par le baiser & par la dernière accolade du mesme reduit aux abois de la mort, voire par le present de l'anneau d'or, qui estoit la marque la plus infailible de l'heredité future; cependant il se trouvoit après d'autres heritiers, sans qu'on fit la moindre mention des premiers dans le testament, tant la perfidie a osé entreprendre au milieu de la mort mesme. Tu croiras donc estre exempt des supercheres des vivans, après que tant de grands & d'illustres personnages ont esté fourbez par des moribonds?

IV. Pournes pas icy parler des autres, Lucius Lucullus, cét excellent homme, & ce qui est plus encore, Auguste Cesar, furent ainsi jouëz. Certes c'est là

C'est là une horrible, & tout à fait étrange envie de tromper, qui n'abandonne pas de méchantes âmes même à ce moment fatal qui fait cesser tous les autres crimes. Mais c'est la coustume: & tu fiches ton esperance sur une succession qu'on te promise, & qui te peut manquer, tant par la vie trop longue, & par la courte foy du Dispositif, que par la venuë d'un heritier de son sang qui peut luy naistre en sa vieillesse; & qui toutes les autres causes cessâtes, luy peut donner un legitime fondement à changer de resolution. En effet, Caton ayant déjà passé l'an quatre-vingt de son âge, ne laissa pas d'engendrer un fils, & Massinilla en eut un estant bien près de quatre-vingt dix. Le même est arrivé à quelques vieillards de nostre âge, & plust à Dieu qu'ils ressemblassent à ces anciens qui ayant la vigueur de l'ame, avoient aussi la force d'engêdrer corporellement? Cela estât ainsi, un successeur legitime sert d'obstacle au potiche, & une esperance bien fondée l'emporte sur la mauvaise. Mais sans aller à toutes ces extrémitez, tu es proclamé heritier par le testament d'un homme qui vit, & qui vivra peut-estre long-temps. Outre que les testamens se font dans la vie, mais ils ne se confirment que par la mort. Tu ne penses qu'au funeraillies, & qu'au cadavre de celuy qui doit t'enrichir, mais il croit qu'il faut laisser un loup par l'attente par la famine.

V. Et quand bien la succession viendroit tout droit à toy; qui ne sçait que l'heredité n'est pas moins sujette aux accidens que le testateur? de telle sorte qu'on n'a pas toujours l'heritier qu'on veut, & qu'elle n'a souvent qu'un nom

vain & sans effet. Cependant on achète peu de chose à gros prix, puis qu'on tâche de gagner un vieillard par de bas services, & par des caresses indignes d'un grand cœur. Il n'est point de profit qu'on doive estimer aux dépens d'une honneste bien-seance. Tu dis que l'heredité que tu attends ne peut recevoir nul obstacle ny des Loix, ny de la Fortune; mais d'où le sçais-tu? veu principalement ce beau mot de Marc Caton, le plus sage de tous les vieillards, qu'il peut arriver beaucoup de chose entre la bouche & le plat. Mais quand bien il n'y auroit point d'accident; & que l'heredité que tu attends te seroit venuë; elle ne demeurera avec toy, mais passera de tes mains à d'autres. Les biens des mortels sont dans un roulement perpetuel, & l'argent particulièrement a une forme ronde pource qu'il est emporté par un mouvement continu. Tu as recherché avec beaucoup d'affliction un avantage pour un successeur qui se réjoüira par aventure de tes déplaisirs, & prendra sujet de tes inquietudes de vivre dans une molle oisiveté. Enfin; ce que tu as attendu d'un autre, tu dois te persuader que d'autres l'attendront plus raisonnablement de toy. Ils ne vivront jamais contents qu'ils ne te voyent mort.

DV BEAV TEMPS,

ET DES

BONNES COMPAGNIES.

1. **P**uisque le beau temps te ravit, qui peut blâmer maintenant un esprit Celeste de s'attacher à la terre, veu que vous le suspendez en l'air, & mettez fixement vostre affection en un élément qui est de tous le plus muable ? Attens toutéfois un peu, & cét air qui te paroist serain & tranquille au dernier point, se couvrira de nuages, & se troublera de telle sorte, que tu croiras estre en un moment sous un autre Ciel. Certes j'aimerois mieux que la serenité dont tu me parle, fust dans ton ame, que dans un corps inanimé. Ce calme te seroit fort avantageux, qui ne seroit sujet ny aux vents ny aux orages. Et puis quand tu me parles de la beauté de ton climat, sçache que ce qui est le plus riant à la veuë, n'est pas toujourns le meilleur. Au contraire, nous trouvons que les Provinces les plus sombres sont plus saines, que celles qui ont l'air plus ouvert, & l'Occident a pour ce sujet esté preferé à l'Orient. Je ne te nie pas qu'un beau jour ne te doive égayer, car il n'est pas defendu de se réjoüir des œuvres de Dieu, pourveu que toute la delectation de l'ame se rapporte à leur Autheur, comme à la source de tout bien; & que dans les choses temporelles on loüe

le Principe Eternel qui les a produites. Autrement prend garde à ce qui est écrit ; *Si j'ay veu le Soleil dans son éclat, dit Job, & la Lune dans sa clarté, sans en tirer autre profit que de me réjouir intérieurement, & de baiser ma main, comme si ces Astres n'avoient paru que pour me divertir, ou pour seconder mes voluptez, c'est déjà un tres grand péché, & comme un reniement du Tres-haut.* Tant il y a de danger à se mal servir des meilleurs Sujets.

II. Tu voudrois que ce beau-temps durât continuellement, mais bien loin de le pouvoit toujours souffrir, tu ne sçauois le supporter, même fort peu de jours. La vicissitude des temps a esté à bon droit recommandée de plusieurs, principalement de l'Orateur Romain, qui montre que sans leur changement la consistence des choses n'en seroit pas si agreable. Ainsi quand tu desires une serenité perpetuelle dans l'air, tu ne sçais pas combien elle seroit dans peu ennuyeuse. Il n'est rien de si delectable que la continuation ne rende dégoustant en quelque façon ; & il n'est point de remede si efficace contre les ennuis de la vie, que la varieté des temps & des lieux. L'esprit humain s'entretient, & se repaist par elle, ainsi que parle S. Augustin, & comme il ne peut s'assouvir par là qualité des choses, il s'assouvit en quelque façon par leur diversité. Ainsi ce qui luy plaist en un temps, le rebutte en l'autre. Il souhaite le frais en Esté, & le chaud en Hyver.

III. Du beau Temps tu passe aux Compagnies, & esperes passer pour homme d'honneur, pource que tu en frequentes de bonnes. Mais toutes celles qui te semblent bonnes ne sont

pas pour cela honnestes. Il t'importe beaucoup de considerer avec quelles personnes tu lies commerce, car il en est quelques unes, & plüst à Dieu qu'il n'y en eust pas plusieurs, dont la conversation est autant infame qu'elle paraist charmante. Tu me répondras icy que tu sçais bien qu'on ne peut acquerir de la gloire que par de bonnes voyes, ou par la societé des gens de bien, & que par ce dernier moyen tu esperes devenir bon à leur exemple, ou du moins t'acquerir de la reputation par leur familiarité. Je t'avoüe que la passion que tu as est une excellente marque, principalement dans un jeune homme, car s'il n'avoit un bon naturel, il ne rechercheroit pas la conversation des gens de bien. En effet, une certaine ressemblance est la cause & le lien de quasi toutes les amitez, & des unions les plus étroites du commerce. Prends donc courage: si tu égales ceux que tu pretendes imiter, cela ira bien; sinon, pourveu que tu n'ayes rien obmis de ce qui dépendoit de toy, toüjours ta bonne volonté ne fera pas frustrée du prix de la loüange & de la gloire qui luy est deuë. Et veritablement la premiere & la principale partie de la Vertu, c'est de vouloir le bien, & si cette volonté ne precede, la Vertu ne suit pas. A insi je louë l'innocente vanité que tu tires de la familiarité des vertueux, pourveu que ce ne soit pas le gain, ou quelque autre basse esperance qui t'y porte, & que ton intention ne vise qu'à te rendre semblable à eux; Autremēt ce qui ne se fait que pour la gloire seule ne merite pas la vraye gloire. Mais on peut acquerir une reputation legitime par une honneste conversation; & c'est quand une esperance loüable & ge-

nerieuse de reüssir, ou dans le sçavoir, ou dans l'éloquence, ou dans les emplois tant de la paix que de la guerre, est suivie des observations nécessaires, & d'une exacte imitation de ceux qui y ont emporté les meilleurs succez. Plusieurs sont autrefois devenus Illustres, par une illustre fréquentation. Mais il te faut prendre garde que par quelque méprise tu n'ayes pris de mauvaises guides au lieu des bonnes, ou que par la rareté déplorable des gens de bien, & par la disette des vertus de ce siecle, tu ne puisses arriver à la perfection où tu aspires. Il est vray que moins tu auras d'exemplaires, plus tu auras de gloire, & seras plus estimé d'estre un original, qu'un imitateur.

DE L'AMITIE' FRATERNELLE.

TU as raison de te réjoüir d'avoir de bõs freres, car c'est un avantage bien rare, les peres & meres aiment presque toujours, mais les freres ont souvent de l'envie, souvent du mépris pour les autres; de là vient que la verité dit, par la bouche du Poëte, que leur union est fort extraordinaire, & marquant le peu de naturel des enfans, des freres, & presque de tous les proches, il n'y a que les peres & meres, qu'il exempte de cette corruption, pource que leur pieté semble inviolable. Je m'étonne donc que des freres te paraissēt tres-bõs; il suffit qu'ils

soient bons simplement, car ils sont ordinairement méchans, quelquefois méchans à l'extrémité, voire d'autant plus dangereux que les ennemis mesmes, qu'on a moins de précaution contre les embusches domestiques. Mais pour voir quelle est l'amitié d'entre les freres, il n'est point nécessaire de découvrir ceux qui sont cachés, ny d'offenser ceux qui vivent aujourd'huy; il ne faut que le juger par l'exemple fameux de ces couples de Mycene, de Thebes, & de Rome mesme, quoy que je ne comprenne pas pourquoy ce desordre plein d'infamie est plutôt imputé à une ville qu'à tout le monde. Regarde les premiers freres du genre humain; l'un mourut de la main de l'autre. Tu n'as pas encore oüy un attentat horrible seulement à raconter. Phraate Roy des Parthes, dont j'ay fait cy-devant mention, outre les parricides qu'il commit sur son fils & sur son pere, tua encore comme dit l'Histoire, trente de ses freres, n'ayant point fait de scrupule d'establiir une Royauté mal acquise, & d'étouffer toute l'apprehension que des rivaux luy pouvoient donner, par l'effusion si ample d'un sang illustre.

II. Certes puisque tes freres te semblent remplis de bonté, vous n'avez pas à mon avis fait encore le partage de vostre patrimoine; ce sera lors que vous le ferés que la malice éclatera. L'or s'éprouve par le feu, & le naturel par l'or; Souvent une haute paix dégenere en procez & en querelle quand un peu d'argent vient à l'entre-deux. C'est possible pour le Celibat que tu gardes, ou pource que tu n'as point d'enfans; que tes freres t'aimét. Mais leur intention quel-

que cachée qu'elle puisse estre, se produira par ton mariage, & mieux encore par ta lignée : car comme ils auront perdu l'esperance de ta succession, qui apprend la patience aux esprits les plus impatiens de leur nature, ils feront aussi peu d'estat de toy, qu'ils en ont fait d'estime par le passé. Ce n'est pas à dire que les freres ne doivent toujourns s'entr'aimer ; mais souvent l'envie, la crainte & la cōvoitise d'avoir, qui oublie tous droits Divins & humains pour assouvir son avidité, y servent d'obstaclé. Car entre les peres & les enfans, quelque grande amour qu'il puisse y avoir, leur conversatiō toutefois, & leur humeur sont bien differents. C'est que les enfans, quoy qu'ils voyēt bien-tost leurs peres, les reconnoissent bien tard ; comme d'ailleurs les peres, quoy qu'ils aiment aussi-tost leurs enfans après qu'ils sont nez, ils sont long-temps à les produire, & n'en ont bien souvent qu'en leur vieillesse. Les freres au contraire devant qu'ils naissent, & prés qu'ils sont nez demeurent en mesme maison, & en mesme berceau, leur âge & leur humeur sont pareilles ou fort égales, ayant esté mis au jour l'un prés de l'autre, ils s'entre-voyēt avec plaisir & avecque facilité. Enfin estant nourris d'une mesme viande, & d'une mesme main, ayant les mesmes parents, les mesmes habitudes de societé, les mesmes jeux, les mesmes Ecoles, les mesmes Maistres, les mesmes nourriciers, ils vivent & croissent ensemble, tant dans la plus tendre enfance, que dans la plus forte jeunesse. Ainsi la ressemblance de tant de choses qui produit l'égalité, & l'amour lié par tant de noeuds, & par de si forts attaches

ments, les tiendroient toujours unis, sans que des causes externes y apportent une fatale division, & que l'aigreur des esprits rompt souvent ce doux commerce. Et ce déreglemēt est si commun, que je ne sçay s'il est d'amitié qui doive estre plus grande que la fraternelle, ny s'il est de haine plus échauffée, & plus penetrante, que celle qui survient entre des freres. Tant il est vray que l'égalité est toujours pleine de troubles, & que l'esprit humain ne peut souffrir ny de pareils ny de concurrents en quoy que ce soit. Si toutefois tu as des freres remplis de justice & de pieté, tasche de les conserver par une justice & une pieté reciproque. L'amour est une chose extrêmement delicate, garde-la bien, on l'acquiert bien mal-aisément, mais on la perd avec beaucoup de facilité.

III. Maintenant tu me parles de tes bonnes sœurs; mais tu as-là une charge bien pesante, quoy qu'agreable; C'est d'ordinaire la premiere occupation des jeunes gens, qui leur sert d'exercice, quand ils sont en puissance d'eux mesmes, & qui leur donne le premier moyen d'acquérir de la reputation par une pieté digne d'un bon naturel. Si tu as des sœurs pleines de bonté, fais en sorte qu'elles ayent un bon frere, & que toy restant en vie, quoy que ton pere soit mort, qui estoit aussi le leur, elles ne se sentent pas estre orphelines. Chacun sçait qu'elles sont parfaitement belles, c'est pourquoy puis que tu es gardien d'une chose si rare, prends garde que la supercherie d'autruy ne trompe ta vigilance. Que la multitude de ces Amants qui se disent Serviteurs te rienne en cervelle, car ce sont quelquefois des

ennemis qui ne courtisent une fille que pour la perdre. Puis que la garde d'une seule Beauté est, si difficile, que sera-ce de la garde de plusieurs? Certes il faut avoir d'autant plus de soin de la pudicité des filles, que de l'or mesme, qu'elle est, beaucoup plus precieuse que ce metal qu'on estime inestimable, & qu'estant perduë, elle ne se peut recouvrer. Mais pour en bien parler, tu ne sçauois mieux conserver la chasteté d'une fille, que par un prompt mariage. Fais donc en sorte, que tes sœurs ne soiēt pas long-temps chés toy; il vaut mieux qu'elles honnorent plusieurs maisons que si demeurant plus long-temps à estre, pourueüs elles deshonoreroient la tienne.

DES

BONS SEIGNEURS,

Puisque tu crois avoir un Seigneur fort raisonnable, considere bien si c'est toy qui l'as en effet, ou si c'est luy qui t'a en sa possession; Mais c'est une façon de parler, vous avez un Seigneur comme la gale ou la toux. Il est beaucoup de chose qu'on possede malgré soy, & ce sont des richesses bien facheuses que celles dont la privation n'est pas permise. Mais si tu as un bon Maistre, tu as donc perdu la liberté, car on ne sçauoit avoir à mesme temps l'un & l'autre. Maintenant ny tes sœurs dont tu me parlois, ny tes brüs, ny

tes filles ; ny ta femme mesme , ny ton bien , ny ta vie ne sont en seureté , car pour un seul Seigneur que tu as , tu as cessé d'avoir toutes ces choses ensemble . Et ne me dy point que la Fortune t'a donné un bon Seigneur aussi bien qu'à ta patrie . Ce sont deux termes incompatibles estans directement contraites . S'il est bon , il n'est pas Seigneur ; s'il est Seigneur , il n'est pas bon , principalement s'il veut estre traité de Seigneur . Les parens , les freres & les enfans peuvent estre appelez bons , les amis sont toujours tels , ou ils ne sont pas amis , mais qu'un Seigneur soit nommé bon , c'est un mensonge agreable , & une flâterie assez reconnuë . Ce n'est pas à dire qu'il n'y ait de justes gouverneurs des peuples , & de bons défenseurs de la République , qui est un employ qu'on dit estre agreable à Dieu sur toutes les occupations des hommes . Mais pour celuy que tu appelles bon par excellence , il ne me paroist pas seulement bon , & on pourroit mesme l'appeller tres-méchant , puis qu'il a osté à ses concitoyens tout ce qu'ils avoient de meilleur , à sçavoir la liberté , qui est le premier & le plus haut bien de la vie , & qu'il peut regarder à yeux secstant de milliers de miserables , pour remplir l'avidité d'un particulier qui ne sçauroit estre assouvie . Ny la justice , ny la misericorde , ny la honte mesme ne peuvent le détourner d'un si funeste spectacle . Je veux qu'il soit affable , caressât & magnifique envers peu de gens , des dépoüilles de plusieurs . Ce sont-là les artifices des Tyrans , que le peuple appelle Seigneurs , & trouve estre ses bourreaux , ils ébloüissent nôtre veüë par leurs prestiges , & mettent quelque

appast au filet & à l'hameçon pour gagner des esprits credules sur lesquels ils puissent après déployer leur cruauté.

II. Si le Seigneur dont tu me parles est tres-puissant, sçache qu'il n'y a proprement qu'un Seigneur de ce caractère, il est au Ciel, & a seul droit de s'appeller, & de se faire nommer de ce nom là. Pour le reste Auguste Cesar ce grand Maistre de la terre, défend par un Edit solemnel qu'on luy donne le superbe titre de Seigneur. L'un est le Dieu des Dieux, l'autre est Empereur des hommes; l'un garde une Majesté incommunicable, l'autre observe une singuliere modestie. On dit mesme que ce Prince reprit fort severement à ce propos le peuple Romain, & eut tousiours aversion du nom de Seigneur, comme d'un opprobre que la médifance luy vouloit faire souffrir. On trouve aussi que son successeur bien qu'inferieur presque en toutes choses à un Prince si grand & si moderé, observa pourtant la mesme reserve, & quoy qu'il fust extrêmement avide de domination, il s'abstint pourtant de la qualité de Seigneur & de Maistre; ainsi gardant le milieu entre l'ambition & une honneste vergogne, il voulut bien-estre Souverain, mais non pas appellé tel. En effet, eôme il sçavoit que ce qu'il desiroit estoit injuste, il vouloit pour le moins éviter l'infamie du reproche. Et certes le nom de Seigneur est bien dur, bien superbe & bien odieux, principalement où l'amour de la liberté & la honte de la servitude ont quelque empire. L'Alexandre Romain suivant les traces des autres, ne voulut point qu'on luy écrivit que comme à une per-

sonne privée, & rejetta les superscriptions plus hautes; Car pour l'autre Alexandre de Macedoine, il voulut estre non seulement appellé Seigneur, mais encore Dieu; & à s'imitation quelque larronneaux de nostre temps, dont l'ambition extravagante n'a pas de moins vastes pensées que celle de Conquerant, ayant à paine soumis par ruse une ville ou deux, non seulement ils veulent estre appelez Dieu & Seigneurs, mais encore ils rougissent & tiennent à des-honneur d'estre appelez hommes.

III. Mais leur manie impertinente ne doit pas regler la conduite des Sages. Ainsi tu n'as proprement qu'un tres-bon Seigneur, qui est le Seigneur des Seigneurs; si tu le reconnois comme il faut ta servitude est tres-honorable, & plus heureuse que toutes les souverainetez de la terre. Que si tu as encore un bon Roy dans l'Estat où tu es né, & que sa justice seconde hautement les autres vertus, louë Dieu de tel l'avoir donné tel, & de le conserver tel. Les Grecs ne mettent point de différence entre le Roy & le Tyran; ce qui a fait dire à un des Poëtes Latins parlant d'un Monarque legitime, *Ma paix sera faite à moitié quand i'auray touché la main du Tyran.* Mais nous y mettons à present de la distinction, qui n'est pourtant fondée que sur la diversité de leur vie, plustost que sur celle de leur droit ou de leur grandeur. Ainsi nous tenons pour vray Roy, celuy qui gouverne dans la justice, & qui s'en laisse gouverner. Mais celuy qui se croit élevé sur le reste des hommes, non pas pour découvrir la necessité des mortels afin d'y pourvoir, & de procurer le salut du public, mais

pour veiller pour les plaisirs, & faciliter les desseins de sa rapine, ou de sa vengeance; s'il obéit à la convoitise & à la colere, aux mouvemens impetueux d'une ame desordonnée, ce mauvais serviteur de ces mauvais Maistres, quoy qu'il soit plus élevé que les autres, & qu'il porte avec une superbe démarche un sceptre d'or, & une robe de pourpre; ce n'est pas là un Roy, c'est un Voleur avancé aux honneurs pour l'épreuve ou pour le suplice du peuple, & mis en un lieu, d'où pouvant librement déployer les fieux de sa cruauté, tentant les uns, punissant les autres, & tourmentant tout le monde, il execute, bien qu'avec des mains injustes & criminelles, le juste jugement de Dieu. Il ne sçait rien de ce mystere, ne faisant qu'obéir à une passion aveugle, mais il ne laisse pas de suivre la volonté de celuy qui tire de bons usages des maux mesmes. Bref, c'est un bourreau qui châtie les scelerats suivant la Sentence du Juge des Juges.

IV. Si ton Prince est aussi juste que celuy dont je faisois le caractere est violent & inique, c'est un bien extrêmement rare, & je trouverois ta Republique dans un estat de bon-heur parfait, si la joye du present n'estoit amoindrie par la crainte de l'avenir, & par la briefveté si suspecte des choses honteuses. D'ailleurs, le regret qu'on aura de l'avoir perdu, rendra les miseres qui suivront plus cuisantes, & cette pensée rend toujourns sombre la joye de ceux qui considerent à fonds les affaires humaines, & qui regardent de bien prés la rouë de la Fortune, dont l'inconstance ne laisse guere durer les plus charmantes prosperitez. De là vient que quelques-uns

mettent le plus grand bien à n'avoir jamais eu de bonheur, ce qu'ils ne diroient pas si le bonheur duroit toujours. La coutume à la vérité adoucit le ressentiment du mal; car il n'y a que les événements extraordinaires qui nous abbattent. Enfin si tu as un Prince également juste & debonnaire, souhaite de mourir de son vivant, de peur que tu ne sois contraint de déplorer le changement de l'Etat. En effet, un bon Roy est fort rarement suivi d'un autre. Au contraire, un meschant a ordinairement un successeur pire que luy; & souvent cet autre en produit un qui est méchant à l'extrémité.

DES

ENFANS ADOPTIFS.

ET DE L'EDUCATION.

TU as bien fait d'adopter un fils; car l'Adoption est comme la suite de la Nature; & bien que celle-cy soit plus noble, l'autre est plus circonspecte; & ce que l'une fait sans dessein de celui qui engendre & comme par aventure, l'autre l'opere par le ferme jugement de celui qui adopte; Si tu as choisi un bon fils pour le tenir désormais pour tien, tu n'as fait que t'ô devoir, mais si tu as négligé ce choix: sçache que l'élection qui est volontaire n'est pas excusable, comme la production qui est casuelle. Tu ne sçaurois te décharger de ta faute sur ta

fême, non plus que sur la fortune, car puis qu'elle est personnelle, tu ne doist t'en prédre qu'à toy.

II. Ce n'est pas à dire que l'adoption soit toujours avantageuse à celui qui n'ayant que de bonnes intentions ne veut pas faire un mauvais choix ; c'est un secours fort favorable à la Nature, introduit par le droit Civil, mais comme il a esté utile à plusieurs, il est certain qu'il a esté dommageable à d'autres. Nerva sans doute adopta un bon fils, mais quelques écrivains croient que Trajan fut trompé en son Adoption. On peut juger qu'Auguste se méprit en celle de son neveu Agrippa, en ce que peu après il l'exhereda ; pour la succession de Tibere qu'on fait aussi passer pour une adoption, il n'y fut pas tant abusé comme contraint par l'humeur de ses domestiques, ce qui paraist par ses discours, & par l'Avant-propos de son Testament. Mais ce Mispisa dont j'ay parlé en un autre endroit fut un bien malheureux Adoptateur, n'ayant pas introduit un fils, mais un effroyable Dragon dans la maison Royale, & en la compagnie de ses enfans, & quoy qu'en mourant il les exhorte à vivre de telle sorte qu'il ne semble pas avoir adopté de meilleurs fils qu'il n'en a produit, il est certain pourtant qu'on en adopte plus souvent qu'on n'en engendre de meilleurs. Et certes il ne faut pas s'en étonner, car le conseil & l'expérience concourent au premier, où le second est dépourveu de l'un & de l'autre. D'autrefois il arrive tout au contraire, & non-seulement on adopte les pires, mais encore ceux qui sont les plus méchans de tous. C'est que l'homme est une marchandise bien sombre & bien hazardeuse.

III. Tu me dis maintenant que tu as un excellent disciple, & quoy que l'aventure te l'ait donné, il t'est presque plus cher qu'un fils que tu tiendrois de la Nature. Mais sçache que c'est une affaire bien importune d'accommoder un grand Genie à la bassesse d'un Apprentif, d'avoir toujours l'esprit & les yeux fichez sur luy seul, & d'abaisser l'intelligence & la voix d'un homme à la foible portée d'un enfant. Que s'il y a plusieurs disciples c'est encore un plus grand cõble de travail & de peine, puis qu'il se faut tourner continuellement d'un costé & d'autre, & comme dit le Satyrique, ~~observer~~ sans cesse la veüe & les yeux de ce petit mōde qui est en continuel mouvement. Mais je voy que tu n'en as qu'un que tu crois estre fort illustre; puisque son éclat te fait exposer a des jugemens assez obscurs, & en effet bien douteux; tous ses defauts retomberont sur toy. Voilà sa doctrine, dira-t'on, voilà son éloquẽce, voilà ses mœurs; Regardez le Precepteur dans le Disciple; Car il n'est point de ressemblance plus infallible que celle des esprits qui sont comme les images les uns des autres.

IV. Ayes donc grand soin de cet Illustre disciple, si tu ne veux perdre ta reputation. Encore quelque esperãce de gloire qui s'offre à ton imagination, tu ne sçauois empêcher qu'on n'attribuẽ son progres à son industrie, & ses imperfections à ta negligence. En effet, Plutarque écrit fort bien à l'Empereur Trajan son Disciple que les discours du monde imputent aux Precepteurs les fautes de ceux qu'ils instruisent; comme il est arrivé à plusieurs dont l'Histoire fait mentiõ, & entr'autres à Quintilian, à Seneque, & à Socrate.

mesme le père des Philosophes. Ne te vante donc plus d'avoir de braves Disciples, j'aimerois mieux que tu disses que tu en as de modestes, quoy qu'à le bien prendre il n'est point d'éclat véritable que celui qui vient du refléchissement des rayons de la Vertu.

V. Le soin de ce garçon pour qui tu as de si hauts sentimens est comme un combat cõtre une Chimere à trois formes; il te faut premièrement profiter au disciple, en suite plaire à ses patens, & d'autre costé rendre cõte à la Republique, qui te le demãdera bien exacte, & qui t'ayant donné un Apprentif ignorant veut le r'avoir habile. Ne te flatte pas sur la qualité d'un enfant noble; l'âge est suspect à tes esperances, mais la Noblesse ne l'est pas moins; l'un te menace de l'ingratitude de tõ D disciple, & l'autre de sa superbe. Je veux biẽ croire qu'à presẽt il te porte du respect, mais que diras-tu quand estant arrivé à l'adolescẽce, il méprisera tes avis comme ta personne, & qu'estant homme fait, à peine te cõnoitra-t'il? Chacun sçait quelle confiance il faut prendre aux enfans, & qu'elle est la constance de la jeunesse. Si ton Disciple t'aime, tu as imprimé ton image à une paroy qui n'est pas encore achevée, ton visage s'effacera quãd on y mettra la dernière main. Une amitié ferme demande une ame solide.

VI. Croy donc que la fortune que tu penses t'avoir fort advantagé, t'a donné un employ bien inquiet, & d'un événement fort certain. Il est des esprits qui rampent toujõurs, & qui ne s'èlevẽt par aucune sorte d'estude. Ainsi en quelques occasions les peres perdent leur argent & leur dépence, les precepteurs leur peine, & les enfans

leur tēps; il faut instruire ceux qui sont dociles. Pour ceux qui sont incapables d'apprendre tu ne doy pas les laisser, ny te tuer, & eux aussi par un travail inutile, l'art surmonte difficilement la Nature. Ton disciple est encore tendre, & il te semble fort capable d'institution: Mais bien que tu sois sur un pas bien glissant, & que tu bâtisses sur un fondement bien fragile, il te faut pourtāt acquitter fidellemēt de ta charge; Quand il sera dans l'âge parfait il pourra s'en ressouvenir; autrement son oubly sera sa faute, & tō soin ton merite. La Vertu se tient lieu de prix suffisant à elle-mesme. Il n'est rien de si doux que la conscience des bonnes actions. Il ne faut pas que le desespoir d'obtenir des recompēses te détourne d'une entreprise honneste, puis qu'il n'est point d'œuvre vertueuse qui n'ait son salaire mesme dès cette vie; & son fruit & sa reconnoissance la plus ample, cōme disent les Sages, c'est de l'avoir faite, & d'en conserver la memoire dans le silence.

V I I. Je reviens à ton Disciple, & dy que s'il est le sujet d'une grande esperance, comme tu penses, il l'est aussi d'une grande inquietude, & d'un éternel empressement. S'il devient hōme de bien, ton cœur t'aura produit un fils que ta langue aura enfanté; S'il est méchant, tu auras là un ennemy qui te haïra sur ce qu'il se ressouviendra de t'avoir craint. Tu esperes que le haut éclat de ton Disciple te rendra illustre, mais ne sçais-tu pas qu'une clarté modérée réjouit la veuë, au lieu que celle qui est trop grande a coustume de l'ébloüir. Davantage tu ne sçauris recevoir de lustre s'il ne vient de toy-mesme, celui d'un autre peut découvrir ce que tu es, mais non pas te

donner un brillant qui ne t'est pas deü. La vraye lumiere sort du dedans. Certes ton Disciple quelque grand qu'il puisse estre ne scauroit l'estre davantage que celuy de Seneque. La grandeur des Disciples a protegé quelques Precepteurs, opprimé les autres; & servy aux uns de port, & aux autres d'écueil.

DE L'USAGE DES ANIMAUX. TERRESTRES.

I. **A** Quel usage tiens-tu des Elephans ? Est-ce pour la paix ou pour la guerre ? Ces deux ennemis fameux de l'Italie Pyrrhus & Annibal pensant autrefois se servir de ces animaux pour mettre en desordre le camp des Romains, ne firent que mettre le leur dans la confusion. L'Elephant est un animal pesant & monstrueux, qui suivant les observations de l'Histoire, a souvent causé la ruine de son party; la veüe en est prodigieuse, la masse, la figure, l'odeur & le brayemēt en sont effroyables, mais l'effet en est inutile, & la nourriture fort mal aisée. Celuy que tu as te paraist des plus grands du monde, mais c'est une marque de l'excez de ta folie, ou de ta curiosité. On a veu autrefois des Elephās en Italie qui n'avoient pas esté pris à la chasse, mais sur les ennemis, & qui furent menez en triomfe, suivant au Capitole des chevaux vain-

queurs qu'ils avoient d'abord epouventez. Les Romains en osterent bon nombre à Pyrrhus, & ne se contenterent pas de les oster aux Carthaginois, mais encore ils leur en deffendirent l'usage. En effet par les articles de Paix qu'ils furent contrainsts de demander après avoir esté vaincus, il fut particulierement arresté qu'ils mettroient entre les mains des Vainqueurs les Elephants qu'ils avoient déjà domptez, & qu'ils n'en dōpteroient plus à l'avenir. Depuis l'usage des Elephants s'aneantit peu à peu, non seulement en Italie; mais encore en Afrique, & en Egypte qui sōt plus proches de leur origine. C'est pourquoy de la memoire de nos ayeux l'Empereur Federie n'en avoit qu'un, & on dit que le Sultan d'Egypte n'en a qu'un pareillement, encore est-ce plus pour la montre que pour l'usage. Ainsi les Elephants habitent en paix leurs forests naturelles dans l'Ethiopic & dans l'Inde, estant à present delivrez de l'ēny que leur causoit le service des nations étrangères. Mais qui es-tu de grace pour te glorifier de la possession d'un Elephant? Es-tu un autre Annibal, qui porté sur un de ces animaux ou plutôt de ces Colosses mobiles, & n'y voyant que d'un œil donna tant de peine à l'Italie? Pour moy j'estime que cette beste, quoy que certains Autheurs la falsēt imitatrice de l'esprit humain, & luy attribuent des façōs de faire miraculeuses, est une piece de chair inutile & mal adroite, & plus propre au luxe du Roy, qu'à la fortune d'un homme privé, puis qu'elle ne fait que remplir la maison & vider le Magazin de vivres.

II. Si tu as aussi des Chameaux, j'ay la mesme chose à te dire qu'au sujet de ces autres animaux,

si ce n'est que le Chameau est plus utile & plus commode, en ce qu'il est propre à porter toutes sortes de charges, au lieu que l'Elephantine sçait porter que des tours. Mais si tu veux suivre mon conseil, tu te serviras des animaux que la Nature, cette sage mere de tous les hommes, a produits dans les lieux où tu vis comme tu y es né; car elle a distribué les bestes & les autres choses suivant les proprietéz, & la commodité de chaque climat. Et ne croy pas que la possession d'un Chameau soit un grand avantage pour toy. Job en avoit trois mille, & les perdit tous. Les maladies contagieuses, les voleurs, l'infection des pagages, les ruines, & mille autres accidens, assiegent de tous costez vos troupeaux; Les champs, les collines, & les murailles se perdent à veüe d'œil, & cela sans intermission. Que dois tu donc penser des sujets qui n'ont pas une ferme confiance? Tous vos biens presque sont dás un mouvement perpetuel, & vous avez tort de chercher de la reputation par la nouveauté des animaux Etrangers, puisque vous ne devriez la poursuivre que par la Vertu naturelle de vostre ame.

III. Je viens à ce Singe, ou plûtoſt ce monstre ridicule qui te donne tant de plaisir. C'est un animal laid à la veüe, & malicieux en effet; qu'en dois-tu donc attendre que de l'ennuy? Il gastera ou dissipera tout ce qu'il trouvera dans la maison. Certes si tu te plais à de tels ou a de pareils desordres, ton Singe en ce cas là peut te sembler agreable. L'Orateur Romain appelle cét animal une beste monstreuse, & rapportant pour un de ses miracle le renversement d'une Vrne qui enfermoit les sorts, ce que les Histoires Grecques

dissent avoir esté pris pour un prodige extraordinaire ; ce grand homme se mocque avecque raison, d'une si grande extravagance, puisque bien loin de s'étonner de cet accident particulier, il faut plûtoſt s'ébahir ſi un Singe ne renverſe & ne diſſipe tout. Appelle-le tant que tu voudras plaiſant animal ; un ſujet ne ſçauroit eſtre vilain & plaiſant tout enſemble. En effet, quel plaiſir trouves-tu dans la vilenie & dans la laideur ? Eſt-ce un jeu de voir tout gafter ? Au contraire, il faut fuir tout ce qui choque la veüe, l'ouïe, le ſair, voire l'ame entiere ; & il n'appartient qu'à un gouſt corrompu d'aimer les choſes ameres. Mais c'eſt voſtre coûtume de mettre voſtre agrément en des objets ſales ; & non ſeulement vous mettez voſtre affection en de vilains animaux, & qui ne ſont propres qu'à mal faire, mais ce qui eſt hôteux au dernier point, vous cheriſſez des hommes abandonnez à toutes ſortes de ſaletés, & qui devroient vous eſtre odieux pour leurs mœurs autant que pour leurs diſcours ; Enfin, plus une choſe eſt difforme, plus elle vous paroïſt belle & agreable. C'eſt une regle generale pour toutes vos paſſions ; c'eſt là voſtre amour, voſtre naturel voſtre attachement, bref c'eſt là toute la loüange de voſtre jugement, ou plûtoſt des extravagances de voſtre caprice.

DES OISEAUX,

ET DES VOLIERES.

I. **P**uisque tu as enfermé des oiseaux dans une Voliere, on doit moins s'étonner de l'emprisonnement des poissons dont tu me dois entretenir. Car puisque des sujets qui avoient une partie si vaste & si estendue qu'est l'air & le Ciel, trouvent des prisons, qui des autres peut garder sa liberté ? L'appetit de la Gueule a inventé la Venerie, la Pesche, & la Fauconnerie, & ce n'est pas assez de prendre des oiseaux que la Nature avoit créés libres, il faut encore les garder. Qu'il eust esté bien plus honneste de reprimer la gourmandise, de se contenter des mets dont la recherche seroit facile, & l'apprest de peu de frais, bref de laisser les bois aux animaux, la mer aux poissons, & l'air aux oiseaux, que de mettre tant de soin à se donner de la peine en leur en donnant. Certes, si vous aviez apporté autant d'exaction & d'empressement à la poursuite des Vertus, comme elles ne sont pas fuyantes, vous les auriez acquises déja, & elles seroient renfermées dans vostre ame, d'où elles ne pourroient ny échaper, ny estre enlevées.

II. Si ta voliere est pleine d'oiseaux, c'est une chose qui n'est aucunement necessaire, & qui n'est pas moins difficile en sa recherche qu'en sa garde, C'est pourtant une ancienne manie, dont

l'Autheur

L'Auteur qui vivoit il y a plus de mille quatre cés ans, fut un certain Lelius surnommé Strabon de l'Ordre des Chevaliers Romains, & non pas le sage Delius, qui eust sans doute perdu le renom de sagesse s'il eust inventé les volieres. Il est de certaines nouveautez utiles & agreables en apparence, dont l'introduction sied mal à de grâds esprits. En effet, ceux qui ont inventé les viviers & les volieres, ils n'ont fait qu'avoir soin de leur gueule, qui est si contraire à l'amour de la Vertu. Tu as renfermé des grives & des tourterelles qui crevent de graisse, c'est à dire des bourreaux qui te tourmenteront bien-tost ; En effet, la gueule aiguisée par les allechemens de tant de fausses, fait souffrir un rude supplice à l'estomach qui s'en trouve mal : C'est ainsi que le Satyrique dit que la peine suit immédiatement le crime & l'excez, pource que tu te trouves enflé en te dépoüillant, & portes au bain un paon encore tout crud que tu as devoré plûstost que mägé. Il parle là d'un oiseau fameux & beau à voir, dont il faut que je t'entretienne, puis qu'aussi tu te glorifies d'ê avoir plusieurs de cette espece, c'est à dire plusieurs incômoditez. Leur queue qui semble avoir antât d'yeux veritables que l'Argus de la Fable, te doit rēdre oculé pour empêcher que leurs pieds ne nuisent à l'ordinaire aux tuiles de la maison. Je t'avoüe que la veusé peut tirer quelque agrēemēt de ces plumes specieuses, mais ce plaisir des yeux doit estre contrepesé par l'ennuy des oreilles, qui ne sçauroit estre que fort grand, veu que contre l'horreur d'un chant infernal ; pour ainsi dire, la fuite & la surdité artificieuse d'Uly sie ne sont que des remedes inutiles. Ajouste à cela la

haine & les plaintes des voisins qui s'ont pires que tout ennuy personnel. Mais vous autres pourveu que vous obeïssiez à vostre volupté impérieuse, & qui ne laissez rien à entreprendre pour se contenter, vous vous souciez peu des incommoditez d'autrui, ainsi que des vostres, vous oubliant que les vaillants hommes d'autrefois dans la grandeur de leurs desseins & de leurs passions n'avoient pas de ces menus soins. C'estoit du temps qu'on ne touchoit point aux poissons, que les oiseaux & les animaux estoient assurez, & que rien ne plaisoit dans le Paon que ses plumes, ainsi que parle le Poëte.

III. En effet, je ne voy pas ce qu'on peut trouver de si agreable dans cét oiseau, si ce n'est l'excellence de sa chair, qu'on dit ne se pas corrompre, quoy qu'on la garde fort long-temps, ce qu'il est permis d'éprouver, comme S. Augustin assure d'en avoir fait l'experience. Ainsi ny la viande, ny la volupté, ne peuvent assouvir vostre appetit si l'ambition ne les accompagne. Quand aux paons, on dit que le premier qui entra dans Rome pour en manger, ce fut l'Orateur Hortensius, homme fameux en fait d'éloquence, mais en ses façons de faire, delicat & mol comme une femme. Or quoy qu'il ait peu d'imitateurs de sa suffisance, il en a beaucoup de ses mœurs & de sa delicatessè.

IV. Mais ce n'est pas le paon seul qui flatte, ou qui punit une gueule desordonnée, dont le plaisir est un goust fort court, qui même se change bien-tost en dégoust; si l'on n'a soin de se moderer; au lieu que la peine est longue, emportant avec soy les cruditez, l'indigestion, une bile

Échauffée, des maladies, & bien souvent la mort même. Après cela glorifie-toy de tes grives, de tes tourterelles, & de tes paons ? Je sçay que tu nourris encore des poulets, qui ne s'ôt à le biẽ prendre qu'un empeschemẽt pour ta maisõ, de la viande pour les renards, & de petits pionniers domestiques, dont les ongles te feront toujõurs voir la terre poudreuse, & n'en laisseront jamais aucune superficie égale. Pour les poules, dont tu as un si grand nombre, quand tu n'en recevrais pas d'ennuy, qui ne te sçauroit mãquer, la dépense qu'elles te causeront répondra presque toujõurs au fruit que tu en recevras; un petit œuf s'achepte à grand prix, & couste beaucoup de cris qui étourdissent. Ces abeilles dont tu loües tant les ruches pource qu'elles t'appartiennent, font voir que ta félicité n'est pas seulement mortelle & volante, mais encore qu'elle s'enfuit. Il n'y a pas moins d'affaire en chaque essain, qu'en une grãde Ville, ny moins de bruit qu'en un camp. Tantost elles s'enfuiront par troupes, tãtost les Rois se battront, & pour empescher la ruine de cõt Estat, il faudra jouier du bassin, ou jeter de la poussiere entre ces armées ennemies. Souvent ayant tout éprouvé, tu n'auras rien fait & tu te verras nud, lors que tu croiras estre le plus riche, ainsi comparant le miel à la peine qu'il y a à le conserver, tu trouveras sa douceur amere. Et ne eroy pas que tes Feuës te puissent donner plus de satisfaction que tes Ruches. Virgile dit qu'on garde la nuit un silence exact dans tous les quartiers des abeilles, mais il n'y a jamais que du bruit dans l'appartement des pigeons. Il n'est rien de si inquiet que cette espeece d'oiseaux. Voila pour-

quoy si tu as beaucoup , tu n'as pas là un sujet de grande joye , puisque ce sont des sources de querelles & de gemissements éternels ; tes pigeons ne feront que salir ta maison le jour , & rompre ton somme la nuit.

V. Tu me parles maintenant de tes corbeaux, de tes pies , & de tes perroquets qui sçavent parler. Je n'ignore pas qu'Auguste ayant une curiosité pareille à la tienne se plaisoit à de semblables oiseaux , & en acheta bien cher de ceux qui avoient appris à saluer César victorieux & triomphant. Et comme il s'en presentoit tous les jours les uns sur les autres , il répondit à la fin qu'il avoit assez de ces courtisans à la maison ; par où il mit quelques bornes à cette vanité ridicule : mais enfin un corbeau qui vint le dernier de tous , tint le premier rang pour son caquet miraculeux , & força ce Prince de l'estimer plus que tous ces autres parleurs , & de l'acheter à plus gros prix. C'est ce qu'on lit dans les Livres des Saturnales , & qui est confirmé par l'Histoire Naturelle de nostre voisin de Verone. Ce corbeau si docile , dit-il , sortant de la boutique d'un Cordonnier où il estoit nourry avecque grand soin , avoit accoustumé de s'envoler en public ; & de saluer par leurs noms, Tibere Cesar, Drusus, & Germanicus, enfin tout le peuple Romain, qui en recevoit tant d'agrément, comme tout le monde en estoit ravy, qu'un voisin par un mouvement d'envie ou de colere ayant tué cét oiseau , il fut premierement chassé du quartier , & puis massacré par le peuple. Quand au corbeau , outre le regret general de toutes sortes de personnes , son corps fut porté

en pompe par la ville, & ensevely avec un convoi solemnel. Qu'il est vray que les peuples s'emportent toûjours à des folies qu'on ne sçauroit exprimer? Quelle bizarrerie qu'un corbeau ait esté pleuré, voire enterré magnifiquement, & que son meurtrier Citoyen Romain ait esté puny de mort dans une Ville où le grand Scipion n'eust point de sepulchre, ny le jeune de vangeur; & tout cela, puis qu'il a pleu aux Dieux, pource qu'un corbeau salüoit le peuple, comme nous avons dit, & que ces grands Heros ne le salüoient pas, se contentans de l'avoir sauvé, & de luy avoir acquis de la gloire? Tant il est vray que la voix des corbeaux fut mieux receüe en cette occasion, que la Vertu des hommes Illustres. Maintenant qui niera qu'il est mal assuré d'acquiescer au jugement du peuple? Il est vray qu'aux legitimes estimateurs des choses ce mepris public des vaillans personages ne doit pas sembler étrange, puisque la voix mesme de Dieu, & les oracles du Ciel, sont méprisez par ces impertinens admirateurs des corbeaux, & des autres oiseaux qui parlent.

VI. Après cela oses-tu m'entretenir encore de ton gentil perroquet, comme s'il estoit l'unique en son espece? c'est pourtant le Phenix qui a feul des perfections incommunicables, & qu'on devoit par consequēt appeller plustost que l'Aigle, le veritable Roy des Oiseaux, ou du moins le premier ornement de leur nature. Ce n'est pas que je ne sçache que le Perroquet semble estre un grand Courtisan, & qu'il se plaist particulièrement à salüer les Princes, comme si la Nature l'avoit fait pour estre flatteur. De là vient qu'un

fameux Distique luy fait dire, *Moy perroquet j' apprendray de vous le noms des autres, mais j'ay appris de moy-mesme à dire, Bon jour Cesar.*

VII. Tu as encore, me dis-tu, une Pie fort éloquente; mais puis qu'il y a si peu d'hommes véritablement diferts; comment veux-tu qu'un oiseau soit difert au dernier point? Je t'avouë que la pie sçait caqueter agreablement, & salüer avec assiduité; Ce qui est représenté par le Poëte en ce sens; *Moy Pic qui sçais bien parler vous salüè mon Maistre d'un ton hardy, si vous ne me voyiez pas, vous diriez que ie ne serois pas un oiseau.* On raconte des choses du genie, & du desir d'aprêdre de cét oiseau, que je trouve miraculeuses, mais je ne sçay si elles sont veritables. Ce qu'on dit premierement est presque incroyable, que s'il a oublié un mot qu'ó luy ait dit, il se tourmente, s'afflige, & témoigne le déplaisir de son ame par une tacite meditation: comme au contraire, il se réjouit extraordinairement, quand ce terme se représente à sa memoire. Mais s'il vient à estre vaincu, ou par la difficulté du mot, ou par la foiblesse de sa reminiscence, il meurt quelquefois de regret, de telle sorte que la mort du Poëte Homere doit après cela moins sembler étrange, si toutefois elle est veritable. Cette docilité pourtant n'est pas attribüée à toutes sortes de pies, mais seulement à celles qui reçoivent la nourriture & le nom du gland, & qu'on appelle pour ce sujet vulgairement *Glandaires*. C'en est une espece plus excellente que les autres, tant pour la beauté du corps, que pour celle d'une imagination beaucoup plus égayée.

VIII. Maintenant je m'estonne moins que tu

prennes plaisir à la musique naturelle d'un rossignol, car outre que son chant est ravissant, on dit qu'aussi bien que l'estourneau, il est capable d'apprendre à parler Grec & Latin, comme Plin ne témoigne, qu'une grive imitoit de son temps à Rome le plus poly langage des hommes. Quand à l'estourneau nous en vîmes dernièrement l'expérience toute publique, en effet tu as pû en admirer & entendre diverses fois un au país de Plin ne mesme, qui prononçoit de suite plusieurs paroles avec un accêt tout à fait humain. Car pour les perroquets, leur habilité est déjà si commune qu'elle cesse de paroître miraculeuse. Combien de fois luy a-t'on oüy demander d'une voix distincte une ou deux sortes de viandes? appeller son nourricier de son propre nom, & pour luy persuader ce qu'il vouloit, le flatter avec un ton doux, accompagné de plusieurs gestes agreables? Enfin rire de telle sorte, qu'il faisoit rire les assistans, & que ce rire estoit plûtoſt pris pour celuy d'un homme effectif que d'un oiseau qui l'imitoit? Quoy que cela soit ainsi, croy pourtant que tous ces sujets éloquents, & principalement les rossignols, chanteroient bien mieux dans leurs bois naturels, que dans vos cages artificielles; mais vostre convoitise n'estime rien que ce qu'elle s'est rendu propre, quoy que la Nature ait fait toutes choses communes. Ainsi l'avarice outrepatte mesme ses bornes, & se porte au de-là de l'exigence de son nom.

IX. Ne dy donc plus que tu as ramassé en un seul lieu une infinité d'oiseaux. Quoy que tu en ayes plusieurs, & de toutes les especes, toujourns le Phenix te manquera, soit qu'il n'en

y ait qu'un au monde, soit qu'il n'y en ait point du tout ; si ce n'est que nous voulions donner creance à ce que quelques-uns avancēt, que l'an quatre-vingt de la Ville, cēt Oiseau merveilleux s'en estāt envolé de l'Arabie dans l'Egypte, y fut pris, porté à Rome, & montré au peuple dans une Assemblée; enfin il mourut, comme il est croyable ; quoy que de grands Autheurs qui doutent de ces premiers chefs ne doutent point que ce dernier ne soit faux. Ainsi bien que tu ayes tous les oiseaux en ta possession, tu n'auras pas le plus beau & le plus admirable de tous. C'est avec regret, & avec une juste indignatiō que je me jouē avec toy. Pourquoy petits enfans que vous estes, vous laissez-vous emporter à de vaines joyes? ou comme dit Salomon, *Iusques à quand serez vous petits, & aimerez vous l'enfance estant dé-jà plus qu'hommes? Que ne vous convertissez vous à la fin sur la reprimande que je vous fais? puis que je ne choque vos sentiments que pour desabuser vos esprits & guerir vos ames.* Je puis dire le mesme en une semblable occasion. Laissez, ô mortels, laissez vivre les oiseaux dans les bois, y faire leur nids, y prendre leur nourriture, y chanter & y voler à leur aise; Pour vous élevez vers le Ciel les ailes d'une ame qui ne fait que ramper dans une oisiveté faineante. Prenez l'essor hors de la terre, & attachez-vous moins à prendre des oiseaux qu'à devenir vous-mesmes des oiseaux de Paradis. Quand à toy, que j'entretiens plus familièrement que les autres, laissant ces amusements puercils dont j'ay honte de parler ; propose moy quelque sujet digne d'un grand homme dont tu puisses te réjouir honorablement.

DE LA ROYAVTE', ET DE L'EMPIRE.

I. **S**I tu és Prince legitime , cela ne sçau-
roit estre long-temps caché , nous avons
déja veu la difference qu'il y a du Tyran
d'avecque le Roy. Mais que te sert-t'il de porter
le tiltre de Roy, si tu és Tyran en effet? Le salut
du Monarque & de la Monarchie ne gist pas en
un surnom specieux , mais en la vraye Justice.
Je pense au contraire qu'il y a moins de mal à
reformer un Estat usurpé, & à se comporter pour
le reste, de maniere qu'on paroisse vray Roy, que
de ruïner par des malversations tyranniques, un
Royaume qu'on tient d'un droict hereditaire.
En effet il y a plus de solide loüange dans le
progrés & dans la fin , que dans le commence-
ment des choses. Si tu és souverain , peut-
estre que tu serois plus heureux & plus en re-
pos, de vivre sous un Roy juste, que d'estre Roy
violent. Le throsne où tu és monté est un lieu
éminent , & ouvert aux jugemens de tout le
monde ; & par consequent aussi dangereux pour
la lâcheté , qu'il est laborieux & difficile pour
la Vertu. Certes un bon Roy est proprement le
serviteur du public.

II. Afin donc que tu sembles meriter le gra-
de où tu te vois' élevé , oublie-toy de tes affai-
res , & de toy-mesme , pour ne songer qu'au

H. v

peuple & à la Republique. Le premier jour que tu fus proclamé Roy, tu commenças de mourir à toy-mesme pour vivre aux autres, & ce qui est plus fâcheux que tout, à des ingrats mesmes, & à de tres injustes estimateurs de ta peine. Tu es entré dans un Palais Royal pour y trouver peut-estre un peu de gloire passagere, mais tu n'y sçauois trouver de repos. Si tu regnes justement, tu fais en cela ton devoir, & une chose fort agreable à Dieu; mais sçache que tu fers des mécontents qui se plaindront toujours, & qui à peine te rendront graces avant ta mort. On n'a guere veu de Prince pour si droiturier qu'il ait pû estre, que son successeur n'ait esté plus cher au peuple que luy; ce second est-il venu, on en souhaistera un autre. C'est la coustume du vulgaire, de haïr ce qui est present, de desirer l'avenir, & de louer le passé. Quand est-ce donc que les plaintes manqueront, puis que le bien qu'on possède dégouste, & qu'on ne se plaist qu'à ce qui afflige ou par son esperance, ou par la perte?

III. Le Sceptre & le Diadème que tu portes, sont des chaines brillantes, & une illustre misere, & si elle estoit pleinement connue de tout le monde, croy-moy que deux concurrents ne se débattroient pas si souvent d'une seule Couronne; car il se trouveroit moins de Rois que de Royautez. J'avouë que la pourpre Royale a bien de l'éclat, mais ce n'est pas la parade exterieure, mais la constitution du dedans, & une ame vraiment Royale qui fait le Roy. C'est aussi un beau mot de l'Alexandre Romain, que l'Empire ne consiste pas.

dans la beauté, mais dans la Vertu. Si tu n'es pas encore élevé à la Royauté, mais que tu t'y avances, l'estat des Sujets est donc maintenant dans un étrange entre-deux, ne sçachant s'ils doivent estre heureux par la felicité qu'ils s'imaginent, ou miserables par le malheur qu'ils doivent craindre. Car comme un bon Roy est le dernier point du bon-heur d'un Royaume mortel, un mauvais Prince est la dernière disgrâce. Cependant dans l'incertitude où les autres sont, tu as un travail assuré, & l'affaire de toutes la plus embarrassante, qui est de se préparer à regner.

I V. Maintenant ne te réjoüy pas d'estre Roy pource que tout est licite à un Souverain. Au contraire il n'est point de personne à qui moins de choses soient permises; Voire ce qui t'estoit licite autrefois ne l'est plus en l'estat où tu es. Car si paravanture tu penses tirer une licence absolüe de la Royauté, ne t'estime pas Roy; mais Tyran. Ne croy pas tout pouvoir, puis que tu ne peux rien que ce qui est de justice & de bien-seance; bref, que ce qui est digne d'un Roy, dont la liberté, comme j'ay dit, est bien moindre que celle d'un homme privé. Ou bien si par cette ouverture tu crois aller vers la volupté, tu te trompes, & t'écartes pour ainsi parler, de tout le chemin. Tu as laissé la Volupté derriere le dos; on ne va par là qu'au travail & à la gloire: Et ne me dy point qu'estant Roy à present tu jouïras d'une parfaite tranquillité; Bien loin de cela; si tu en jouïssois tu l'as perduë. Un Pilote est bien fou, qui laissant le port, fait voile pour s'en aller de la bonnace parmy l'orage.

H. vj.

V. Si tu as esté élu Empereur des Romains , tu as là un nom bien illustre , & une charge bien pesante. Il est difficile de conserver de grandes choses; que sera-ce donc de redresser celles qui sont tombées, de recueillir celles qui sont épar- ses, de recouvrer celles qui sont perduës, & de reformer celles qui sont gastées avec une estrā- ge déformité? Tu as entrepris la culture d'un champ abandonné, & qui a esté long-temps en friche, les terres dures ont besoin de beaucoup de hoyaux, & il faut plusieurs ruisseaux à des prez arides. Que tu as à souffrir de chaud & de froid? encore peut on dire que si tu reüssis dans ton entreprise, tu en tireras de la gloire, mais un autre en moissonnera tout le fruit, & tu n'auras fait que semer pour luy. Il est vray que la recol- te est bien tardive, & exige plusieurs estez.

VI. Tu crois peut-estre qu'estant monté à l'Empire, tu vivras désormais en repos & en as- seurāce. Mais ton opinion te trompe, & tu ne vi- vras jamais avec plus de dangers & d'inquietu- des. Quoy tu t'és porté sur une haute montagne pour éviter les vents & les foudres! N'as tu pas leu que les plus grands arbres sont les plus balot- tez des vents, que les hautes tours tombent d'une plus lourde cheute, & que les foudres frappent le plus souvent le sommet des montagnes.

VII. Auguste & Diocletian ces deux Princes qui agissoient avec tant de raison & d'experien- ce, avoient bien d'autres sentimēs que tu n'as de l'eminence de l'estat où tu te trouves. L'un com- me nous lisons, eut envie de renoncer à l'Empi- re, & l'autre y renonça, & quoy qu'on l'y voulust rappeler, il n'y voulut jamais consentir. Marc

Aurele, & Pertinax estoient encore d'une opinion bien differente de la tienne; car le premier estant appellé à l'Empire par une adoption avantageuse, devint plus triste que de coustume, & comme ses amis s'en étonnoient, il fit un long discours des mal-heurs de l'Empire; & le second estant fait Empereur, eut toujours horreur de sa dignité. La montée au thrône Imperial est grandement penible, sa possession est encore fort laborieuse, & on ne tombe pas de si haut, sans un extrême danger, après y estre monté. Si tu ne veux pas t'en raporter à moy, informe-toy sur ce sujet de Jules Cesar, de Caius Caligula, de Claudius, de Neron, de Galba, d'Orhon, de Vitellius, de Domitian, de Commodus, de Pertinax, dont j'ay cy-devant parlé, de Bassianus, de Macrin, de son fils Diadumene, d'Heliogabale le plus infame de tous, d'Alexandre bien dissemblable en ses façons de faire à ces autres monstres, & de la mere de ces deux derniers, qui ne fut pas moins malheureuse que ses enfans. Interroge encore les Maximes, & les Maximians, les Maximins & les Gordiens, les Philippes, les Decies, les Volusiens, un Valerian illustre par une insigne calamité, un Galien, ce contempteur impitoyable de la misere de son pere, un Aurelian, un Probus, un Julien, un Licinius, un Constance, un Valens, un Gratian, un Valentinian; bref, pour ne pas t'ennuyer par une longue énumération, interroge toute cette suite de Princes qu'on peut aussi nommer des Tyrans, ils te répondront tous d'une commune voix, qu'ils sont montez par un même chemin à l'Empire, & au précipice. Après cela tu croiras

trouver du repos, & un estat assésuré, où tous les autres n'ont trouvé que du peril & du travail; & où la pluspart ont rencontré une fin malheureuse de leur vie ?

VIII. Ces quatre que j'ay nommez au commencement ne s'imaginoient pas cela, non plus que l'ayeul maternel de l'Empereur Antonin, Arius Antonius, que les Histoires nous font passer pour un homme saint, & que j'estime avoir esté fort sage & fort avisé, puis qu'il porta compassion à Nerva, de ce qu'il avoit accepté l'Empire. Et certes, c'est à tort que l'envie attaque les Princes Souverains, veu qu'ils s'ôt plürost dignes de pitié. Si tu crois que c'est un grand avantage pour toy d'estre Empereur, pource que tu peux te vanger plus hautement; c'est donc des ennemis publics, plürost que des tiens. Car à ceux cy, si tu es vray Prince, la seureté est acquise par ta promotion, & la pitié que tu dois au commun de monde ferrera le frein à tes passions particulieres. Depuis que tu es le pere de tous, tu ne peux estre ennemy de celuy-cy, ou de celuy-là. Le Prince n'a pas plus de droict sur les Citoyens, qu'un pere sur ses enfans: En effet, un Prince juste est le pere de la patrie. Auguste le plus grand de tous les Empereurs, ne voulut point d'autre titre que celuy-là, pource qu'ayant rabatü la fougue impetueuse de la jeunesse, il avoit resolu de remplir ce doux nom de pere. A son imitation ceux qui estoient autrefois tes ennemis, sont maintenant tes enfans.

IX. Mais quand bien tu pourrois te vanger legitimement, comme tu en as le moyen, tu ne dois paste servir de ce pouvoir, mais tenir pour

maxime, qu'aux grandes ames, & qui sont égales à leur fortune, la puissance absoluë de l'Empire est une matiere de pardon, & non pas de vengeance, dont un sujet est d'autant plus ayde, qu'il est plus vil, & plus foible de cœur & de forces. A ce propos il faut se ressouvenir de ce beau mot de l'Empereur Adrien, qui comme on raconte, estant fait Maistre de l'Univers, dit à un enemy mortel, qu'il avoit eu durant sa vie privée, *tu m'as échappé*, parole certainement aussi genereuse que magnifique, & veritablement digne d'un CESAR. Ne dy donc pas que la vengeance est en ta main; car Dieu ne peut mentir, qui dit qu'elle est à luy, & par consequent elle n'est pas à toy. Au contraire, si tu es vray Roy, rien ne t'est moins propre que la severité, ny rien plus propre que la clemence. Pleust à Dieu que la Nature eust osté l'aiguillon aux Rois des hommes, comme à ceux des abeilles. Mais elle a voulu donner un exemple à un animal libre, sans luy oster la liberté. C'est à moy de t'exhorter à ce à quoy elle ne te force pas. Regarde ce petit, mais divin animal, & au lieu de mettre l'aiguillon dans la playe, mets bas l'aiguillon avant la blessure. Le premier tient du Peuple; le second n'appartient qu'aux Rois. Autrement comme tu ne scaurois estre Roy sans justice, tu ne peux l'estre sans clemence; voire sans elle tu ne seras pas mesme homme, mais un lyon couronné, comme dit la fable. Que si maintenant tu ne te réjouis d'estre Empereur, que pource que tu as un thresor qui peut répondre à l'excez de ta dépense; sçache que ce que tu viens de dire vise plutôt à la rapine qu'à la grandeur. Il est

un certain flux , ou plûtoſt un gouffre de dépenſe comme des autres choſes, auquel rien ne peut ſuffire. Je ſerois trop long ſi je voulois étaler icy les fureurs des mortels , & principalement des Empereurs Romains en cette matiere. Je ne feray mention que de quelques-uns , & encore que de certains poincts de leur manie. Celle de Caius eſt la plus fameuſe, qui voulut joindre par un pont Bayes à Pozzuolo , & paſſer ſur ce vaſte bras de mer : premierement , à cheval , & puis ſur un char de triomphe. Que diray-je des perles d'un prix immense , fonduës dans du vinaigre , & des pains d'or ſervis à des feſtins , avec des mets auſſi d'or , par où ſon deſſein n'eſtoit pas d'aſſouvir la faim des conviez, comme c'eſt la couſtume , mais de prodiguer les threſors de l'Empire , & d'aiguifer leur avarice? Adjouſte à cela les groſſes ſommes d'or & d'argent, jettées au Peuple , des murailles élevées en pleine mer , & la furie de cét élément indomptable, arreſtée par des digues , de grands rochers coupez , des champs égaux aux montagnes , & des monts reduits en valées , la terre ayant eſté augmentée d'un coſté & diminuée de l'autre en ſi peu de temps, que ce miracle de la nature forcée , ſembloit ſe débattre avec une prodigieuſe celerité , qui ne pouvoit manquer , puis que le moindre delay eſtoit puny de la mort des entrepreneurs. Enfin , ce Prince prodigue de ce qui ne luy coûtoit rien, ayant par ces ouvrages capricieux épuifé dans une année le grand treſor de ſon predeceſſeur Tibere , & tout l'argent de l'Empire, il fut reduit à la pauvreté , & contraint de ſe raquiter de ces debtes par des vols & des concuſ-

sions indignes , je ne diray pas d'un Empereur , mais d'un infame Tyran. Je ne rapporteray pas icy qu'il avoit projectté de percer l'Isthme de Corinthe : car bien que cét ouvrage eust esté d'une dépense excessive , on tient pourtant qu'il eust esté fort avantageux à la Navigation, en ce qu'il eust joint deux mers opposées , & eust épargné la peine de costoyer l'Acaye à ceux qui eussent voulu aller de Brindes à Athenes, à Chalcide, ou à Byfance. Tant il est vray que le luxe ayant renversé les bonnes mœurs , s'efforce encore de renverser la nature.

X. Neron fut compagnon des folies de ce monstre, ou plutôt il l'emporta par dessus elles; car ses dépenses énormes n'eurent point de mesure, principalement à bastir: en quoy, comme il surpassa tous les prodiges, il se surmonta soy-même; Et comme remarque l'Histoire, il ne fut jamais si préjudiciable à l'Empire en autre chose qu'en celle-là. Je ne veux parler que d'une de ses fureurs, qui est sa maison, dont l'estenduë du mont Palatin à l'Exquilin, occupoit la plus grande partie de la Ville; de telle sorte qu'entre les brocards dont il fut déchiré par la liberté d'un Peuple qu'il desespéroit, il fut dit avecque raison : *Tout Rome ne sera plus qu'une maison? Citoyens Romains, allez habiter à Veies, si toutefois l'enceinte de cette maison m'embrasse Veies mesme.* Il l'appella la maison d'or, marquât assez à propos son prix par son nom: outre qu'elle estoit toute encroûtée d'or, & semée de perles & de pierres precieuses, qui sembloient estre des estoiles enchassées dans un Ciel formé sur la terre. Sa hauteur se peut mesurer par le Colosse qui estoit à

l'entrée de cent vingt pieds. On voyoit au dehors des Portiques, & des salles à perte de veüe, avec des lambris dorez & des entablemens d'ivoire, les voûtes se mouvoient doucement d'elles mesmes nuit & jour sans intermission à la façon des Globes celestes. D'ailleurs on y decouvroit un vivier, au un estang, ou plustost une petite mer, bordée d'édifices aux environs, qui formoient une espece de Ville, d'autre côté des champs, des pacages, des vignes, & des forêts remplies de toutes sortes d'animaux. Cette vaste masse qu'on appelle le Colisée, dont les ruines causent encore de l'estonnement à ceux qui les regardent, autant qu'on peut conjecturer le vray par les apparences, faisoit le milieu de cette maison, ou plustost de ce monde racourcy. Mais ce qui est encore plus merveilleux en cecy, est, qu'ayant achevé tous ces ouvrages au cœur de Rome, bien loin que Neron creust avoir excédé les bornes de la modestie, qu'au contraire il ne crût pas avoir atteint à la juste mesure de la maison d'un Empereur; De telle sorte que faisant la dedicace solennelle de ce superbe édifice, au lieu de l'admirer, il ne fit que dire bien froidement, *A la fin je commence d'habiter comme homme.*

XI. Je passe sous silence ces autres points plus tolerables, que ce Prince ne porta jamais un mesme habillement deux fois: qu'il ne fit jamais de voyage avec moindre escorte que de mille carosses: que ses mules estoient ferrées d'argent: qu'il peschoit avec une ligne d'or, & avec des filets de soye & de Pourpre. Je laisse toutes ces choses & d'autres semblables, tant pour

ce qu'elles surpassent la creance, que pource qu'elles pourroient causer de l'ennuy. Mais qui peut lire, sans admiration, ou regarder sans un estonnement encore plus grand, ces ouvrages prodigieux dont il paroist de si beaux vestiges? Je parle de ce grand vivier, qui commençant au mont Myzene, devoit venir jusqu'au lac Averno, & qui estoit conduit & environné par quantité de Portiques, comme aussi de ce canal qui depuis le lac Averno menoit à Ostie, par un si grand espace de chemin, & à travers tant de montagnes opposées, & qui fut creusé par ce Prince, afin que faisant entrer là mer dans le continent, il pust naviger sans craindre les accidens de la Navigation, & éviter ainsi le travail de la terre, & le dégoust de la Marine. La longueur de ce fameux canal est connue de tout le monde, suivant la mesure qu'en font ceux qui habitent sur les lieux: mais si nous en croyons Suctone, elle estoit de cent soixante mille, & sa largeur estoit capable de recevoir deux des plus grandes Gaïeres, qui pouvoient aller de frond sans se heurter, ou s'empêcher l'une l'autre. Certes s'il eut achevé cét ouvrage il eut épuisé non seulement toute l'Italie, mais encore toute la Republique. Il n'y eut que la mort qui trouva le remede à tant de mal-heurs que le monde souffroit par les caprices prodigieux de ce Monstre.

XII. Joignõs aux excez de Neron ceux d'Aurelius Verus, qui pour ne pas parler des autres, fit un souper, auquel s'il eust voulu faire un disner semblable, je ne sçay si les richesses de l'estat Romain eussent pû y suffire; Son frere

M. Aurelius, qui estoit autant amy de la modestie, que l'autre en estoit ennemy, en ayant oüy faire le recit, se mit à pleurer à ce que l'on tient, portant compassion à la Republique & à l'Empire, dont il prévoyoit la ruine. Je laisse les autres, car ils sont en trop grand nombre: & je n'ignore pas que ces remedes peuvent sembler trop long à qui j'en ay promis de plus courts. Mais quelquefois un habile homme, qui d'ailleurs est sage & homme de bien, prend du plaisir à entendre les folies des insensez, lesquelles semblent l'avertir de n'y pas tomber, & luy font mieux reconnoistre ses perfections toutes contraires. Or ce que je t'ay dit vise à te faire comprendre ce que c'est que tu esperes quand tu attens un tresor qui réponde à ta dépense? car comme la modestie & la frugalité n'ont pas besoin de grands tresors, ainsi tous les tresors & tous les Empires mesmes sont peu de chose pour le luxe & pour la prodigalité. Et voilà le sujet qui a poussé necessairement aux vols & à la rapine, je ne dis pas seulement des personnes d'une fortune mediocre, mais presque tous les Princes qui ont voulu s'abandonner au plaisir & au caprice, & dont la mort a esté aussi miserablement avancée par la mesme cause qui leur faisoit passer, gayement la vie.

XIII. Tu me diras que tant de villes qu'il y a au monde peuvent bien suffire à la dépense d'un homme. Demande-le à ceux de qui je t'ay si long-temps parlé, & à une infinité d'autres qu'une semblable maladie à conduits à un semblable malheur. Pour conclusion, ce profond abisme de dépense, comme celuy de l'an-

rien Curtius, ne peut se remplir par aucunes richesses, si bien esté refermé par des vertus, principalement par une rare modération. Persuade-toy que ce que tu prodigue est à autrui, & remets-toy souvent en memoire cét autre mot d'Adrian, qu'il prononça souvent, tant dans le Senat, qu'en haranguant en public? *Qu'il gouverneroit de telle sorte la Republique, qu'il considereroit bien qu'il ne devoit pas faire les affaires de sa maison, mais celles du Peuple.* Belles paroles, & dignes d'un des meilleurs Princes du monde. Si tu ne me demandes pas tant des maximes que des exemples pour un Empereur Romain, tu as Auguste, tu as Neron & Vitellius à suivre; car tous les ordres, je ne dis pas seulement des Princes, mais encore des hommes, peuvent se restreindre à ces trois personnes. Choisi donc un chef d'entre ceux-là, ou si tu ne te plais plus aux modernes, prens Trajan, Decius, ou Gallien, qui sont d'un mesme caractere. Et ne te flate point sur ce que tu es maistre du monde, l'estant de l'Empire. Il a esté un temps qu'un Empereur pouvoit prendre veritablement ce tiltre, mais tu vois où les choses en sont reduites; par où il paroist quelle seureté il y a de commettre de grands emplois à des étourdis ou à des faineants, & que la prévoyance des premiers Princes a esté suivie de la fureur extravagante de ceux qui leur ont succédé; comme leurs travaux & leur diligences sont des reproches éternels de vôtrec paresse.

XIV. Ainsi l'Empire Romain n'est plus un sujet de joye, mais une funeste marque de la

fragilité des hommes, & de l'inconstance de la Fortune. Le nom d'Empereur est remply d'éclat, mais sa dignité est fort obscurcie à present, pour ne pas dire aneantie: Mais le monde est si capricieux en ses apparences; & la credulité des mortels est si grande, que vos esprits foibles se laissent emporter à prendre bien souvent l'ombre pour le corps. Je t'avouë que le titre d'Empire & de Royauté est fort beau & fort specieux: mais ce sont des Charges les plus difficiles de toutes, à qui veut bien s'en acquiter, & dangereuses, voire absolument mortelles & ruineuses à qui s'en acquite mal. Et ce n'est pas sans sujet qu'on loüe ce mot veritablement Royal, qu'un Diadème est un ornement de teste plus noble qu'il n'est heureux; qu'il reluit au dehors, mais qu'au dedans il est remply de soins, de dangers, & de miseres; que si on le connoissoit bien, non seulement on ne brigueroit pas de l'avoir, & on ne se réjoüiroit pas de l'avoir acquis: mais on ne l'accepteroit pas mesme quand il seroit presenté gratuitement; voire on ne daigneroit pas seulement le lever de terre.

XV. Réveillez-vous donc, ô mortels! ouvrez les yeux & ne vous laissez pas toujourns éblouir à un faux éclat, Mesurez vos corps avec une juste proportion; considerez combien vous estes à l'étroit, & ne méprisez pas les démonstrations des Arpenteurs ny les Maximes des Philosophes. Toute la terre n'est qu'un point, vous estes fresles & vostre vie est aussi miserable que sa fin est incertaine. En effet, & lors que vous estes jeunes, & lors que vous estes sains, vous lut-

tez continuellement contre la mort ; Lors que vous croyez monter vous descendez ; quand vous pensez vous bien tenir vous tombez sans ressource : & il n'est point d'animal qui s'oublie si fort de ses forces & de ses faiblesses que l'homme. Ainsi n'estant que des vers demy pourris, vous songez bien souvent aux Royaumes & aux Empires ! Souvenez vous que vous ne possédez qu'un point, ou plustost le point d'un point pour ainsi dire, voire non pas mesme la milliéme partie de ce point là. Vous foulez orgueilleusement l'espace estranglé, où vous habitez, & qui vous foulera bien tost, quand de tout ce que vous possédez dans le monde, vous n'aurez rien que ce que vous occuperez avec vos corps froids & défigurez.

XVI. Continuez donc aveugles & insensés que vous estes, à estendre par une imagination ambitieuse, ce que la Nature resserre; proposez-vous des espaces immenses, nonobstant les attachemens qui vous bornent, & quoy que moribons formez des visions immortelles : Enfin dans ce neant de vostre estre laissez-vous emporter à une insolence ridicule & extravagante, qui en un moment vous fera penser à des brigandages violents, & à des affronts injustes, à des esperances inquietes, à des vengeances furieuses, à des honneurs changeans & ignominieux, à des convoitises insatiables; bref à vos fureurs ordinaires, mais éclatantes de Royauté, d'Empires, de Principauté, de flottes, d'armées, de combats, de batailles & de conquestes. Après que vous aurez

assez long-temps déployé vos folies sur le theatre de l'Univers, soit que vous ayez esté Empereurs Romains, ou Laboueurs, Pauxres, ou Riches; vostre corps étant réduit en pourriture, pour retourner en terre comme il en vient, & vostre vie ainsi qu'une légère fumée ayant esté chassée par le grand soufflé de la mort, enfin vous reconnoistrez, quoy que trop tard, que le séjour que vous faisiez en ce monde estoit plustost un voyage, qu'une partie réglée; & que tous ces titres d'Empire, & de Royauté, n'estoient que des noms postiches.

XVII. Sur la fin tu redoubles en courtois joye de te voir Empereur; mais il n'appartient qu'à des insensez de s'oublier d'estre hommes, sous de l'avoir esté, quand on les fait Empereurs. Ainsi Tibere, comme un deses amis, voulut par la mémoire de quelques actions passées, renouveler en luy le sentiment de sa première familiarité; & peine eut il dit ce mot, *si vous fauoiens*, que ce Prince le prévenant, l'interrompit, & ne luy permit pas d'achever, répondant sur le champ: *Abne me souvient point de ce que j'ay esté, mais de ce que je suis.* Parole pleine de malice & de superbe; bref, contraire non seulement aux vertus véritables, mais à toute sorte d'humanité. Après tout, qu'as-tu tant à te réjouir d'estre monté à l'Empire, puisque on monte aussi bien sur le chevalet, sur la potence; & sur l'échaffaut, comme à l'opposite on descend pour se mettre au lit, & pour s'asseoir sur une chaise. Le repos habite de plus souvênt en bas. C'est un opprobre pour quelques-uns de monter; un supplice pour plusieurs, & un travail pour toutes sortes de personnes.

DES

D B S

MACHINES DE GUERRE,
ET DE L'INVENTION
DE L'ARTILLERIE.

I. **T**U te flattois autrefois de la Souveraineté, des Flottes, & des Armées, à présent tu te glorifies de posséder toutes sortes d'instrumens de guerre. C'est encore là une fureur Royale, d'avoir de quoy faire du mal à plusieurs, quand l'envie t'en prendra; quoy que les gens de ta condition deussent estre les plus bien-faisans de tous les hommes. En effet, les Souverains sont commis aux États, & appelez Roys, afin qu'ils gouvernent les hommes, & qu'en les protégeant, bien loin de les opprimer, ils en soient honnorez & chervis comme des peres. Quelques-uns pourtant qui ne laissent pas de s'appeller les peres de la Patrie, font tout au contraire de cette belle institution, & comme des bourreaux & des voleurs publics, ne tâchent qu'à se rendre odieux & formidables à tout le monde.

II. Tu ferois beaucoup mieux d'avoir force machines pour bastir, ou pour conserver des villes, que d'en avoir quantité de propres à les ruiner. Si ce n'est peut-estre que tu croyes qu'il est plus glorieux de destruire, que d'établir ou de sauver, & estime plus d'estre appellé le preneur, que le fondateur des meilleures places de

ton siècle. Mais les villes ne se renverfent pas, toujours par des Machines. Cesar à la verité durant la guerre des Gaules, ayant dressé de hautes tours contre les Adriatiques, fut d'abord méprisé des ennemis, comme s'il eust entrepris une chose impossible à executer aux forces humaines; & qu'il eust voulu prendre la terre par le Ciel. Mais comme ces machines fatales commencerent à se mouvoir, & à s'approcher des murailles, ce mépris que les assiegez en faisoient, se changeant en estonnement, & en épouvante, au lieu de s'opiniâtrer à la deffence, ils eurent recours à une prompte reddition, & à la clemence du vainqueur. Au contraire durant les guerres Civiles Brutus l'un des Generaux du mesme Cesar, ayant élevé & poussé de semblables tours contre Marseilles, causa une pareille admiration aux habitans; mais il ne leur causa pas le mesme effroy. En effet ayant de nuit fait une sortie, ils brulerent ces tours & ces estranges machines, dont on croyoit perdre leur ville.

III. Mais quelque abondance que tu puisses avoir de pareils engins, je reconnois que presque tous les sujets dont tu crois tirer de la gloire, visent plus aux injures d'autruy qu'à ton propre honneur. Qu'il eust esté plus seant & plus digne de l'homme d'avoir à foison des instrumens de misericorde, que non pas d'une cruauté du tout inhumaine? Tu aurois bien pu recevoir les amis, & les personnes necessiteuses, comme en estre bien receu, au lieu qu'attaquant comme tu fais des places innocentes, tu ne passes à le bien prendre, que pour un perturbateur

du repos public. Si tes machines jettent fort loin de grosses pierres, sçache qu'il n'appartient qu'à des furieux d'avoir le dessein & la force de les jeter de la sorte: Mais tu ne t'es pas contenté des inventions de mal-faire, que l'antiquité avoit trouvées, tu en as encore cherché de modernes. Ce n'estoit pas assez de faire voler de grand cailloux, si tu n'éparpillois encore par l'air le bronze, le fer, & le plomb à la faveur des flâmes qui les poussent avec un tintamarre effroyable. Ce n'estoit pas assez que la colere d'un Dieu immortel tonnast du Ciel, il falloit encore qu'un petit homme mortel, par une superbe égale à sa cruauté, tonnast encore de la terre?

IV. La rage de la nature humaine a trouvé le moyen d'imiter la foudre, que le Poëte estimoit inimitable; Au lieu que le carreau du Ciel n'avoit accoutumé de tomber que des nuës, maintenant il est poussé par un instrument de bois, mais veritablement infernal, que quelques-uns croient avoir esté inventé par Archimede du temps que Marcellus assiegeoit Syracuse; en quoy ce fatal Autheur est excusable d'avoir cherché un moyen extraordinaire pour deffendre la liberté de ses Citoyens, & empescher ou du moins différer la ruine de sa patrie: au lieu que vous autres vous en servez, pour assujettir ou opprimer des Peuples que la nature avoit faits libres. Cette peste de vostre vie, estoit dernièrement si rare qu'on la regardoit, comme un miracle: & que maintenant les esprits sont fort susceptibles des plus mauvaises choses, elle est aussi commune que tout autre genre d'armes.

V. Mais si tu as quantité de canons, & de

mousquets, tu avois meilleure grâce de recevoir beaucoup de haine pour la guerre, & beaucoup d'amour pour la paix. Les autres armes estant des marques d'un esprit inquiet, celles-cy le sont d'une âme lâche & qui dégénere de l'ancien courage. Bref comme elles n'accroissent pas aux humeurs pacifiques, elles sont encore odieuses aux Guerriers véritablement magnanimes. Pour conclusion tiens pour assuré, que celui qui a inventé l'Artillerie, aussi bien que l'Arbaleste, a esté ou timide, ou traître, comme il desiroit nuire, & que d'ailleurs il craignoit l'ennemy, il a trouvé le moyen, comme dit Ducain, *De tendre des cordes & de commettre aux vents des playes à porter où il leur plaira.* Et cela se doit entendre de toutes sortes d'instrumens qui portent au loin. Un soldat genereux demande l'approche de l'ennemy pour se mesler avec luy l'épée à la main, mais un arbalestrier & un mousquetaire l'évite, se fiant plustost à son cotif qu'à son bras & à son courage.

D E

L A T Y R A N N I E.

I. **L**A Souveraineté que tu as usurpée sur des Citoyens, à qui tu estois cy devant égal, est comme la juste récompense que tu as renduë à la folle affection qu'ils avoient pour toy; ils t'avoient élevé plus qu'il ne falloit, & tu les as abaissés sous le joug d'une iniuste servitude. Toutefois si tu leur as osté

la liberté, tu t'es ravuy la feugté & le repos à toy-mesme, aussi bien qu'à eux. La domination tyrannique que tu crois avoir bien établie, est un estat d'un travail certain, d'un événement douloureux, & pour y'ordinaire infortuné. Je ne veux pas te renvoyer aux Histoires anciennes, ou étrangères. Quelle fut la fin d'Alexandre de Pherée, de Denys de Syracuse, de Phalaris d'Agrigentum, de Hannon de Carthage, d'Eleazar d'Heraclee, d'Aristotime d'Ephimese, de Nabis de Chalcedoine, & d'Hipparque d'Athenes, dont la mort causa une gloire immortelle à ses assassins. Je ne te représenteray non plus ces exemples plus recens & domestiques, un Cassius, un Melius, un Manlius, Citoyens, Romains, un Catilina, les Gracques & Apuleius, non pas Tyrans, mais qui affectoient la tyrannie, & qui furent surpris dans leurs damnable dessein, leur ambition ayant esté empêchée par leur ruine. Enfin je ne te produiray pas icy ceux qui estant plus grands, mais qui n'estant pas plus gens de bien que les autres, couvrirent une cruelle & injuste tyrannie du voile d'un Empire legitime: à sçavoir Caius, Neron, Domitian, Commodus, Bassianus, & d'autres de ce caractere, qui n'ont esté Princes que de nom, ayant au reste eu l'esprit & la fin absolument tyrannique.

L. I. Je veux seulement te parler de ceux qui ont vescu du temps de nos ayeux, ou de nos peres, ou qui vivent de nos jours & dans nos Provinces. Pour ne te pas lasser par des veuës éloignées, je desire que tu regardes & cõtuples bien ceux-cy, qui sont si proches de nous, tu

reconnoistras que le glaive & le poison est l'issue ordinaire de la vie des Tyrans ; & confesse-ras que le Satyrique n'a pas dit sans raison ; *Que peu de Rois vont chez Pluton sans mettre ou sans blessure, & que peu de Tyrans decedent d'une mort seiche, pource qu'ils sont noyez dans le sang ou dans les eaux, ou abreuvez de poison.*

III. Et partant le pouvoir que tu exerces sur tes Citoyens, est proprement celuy d'un voleur & d'un bourreau ; tu veux te saouler d'or & de sang, & mourir estant rassasié comme une sangsue. Mais de quel front, ou de quel cœur, peux-tu verser un sang, pour la conservation duquel, si tu ne tenois rien de l'homme, tu devrois répandre le tien ? ou pourquoy ostes-tu l'argent à tes Citoyens, pour le donner à des brigands, dépouillant ainsi ceux que tu devrois enrichir à tes despens, & enrichissant ceux que tu pourrois appauvrir legitimement, comme le devoir t'y oblige. Tant on fait peu de conte à present des exemples comme des bons avis de nos ancestres. Mais ce que la vie des Tyrans a de pire, c'est qu'ils craignent toujours ceux à qui il faut se fier, & se fient à ceux qui n'ont point de foy. Et tout ce mal vient d'un costé, du tort qu'on fait à ceux qui ne le meritent point, & de l'autre des bienfaits qu'on depart à ceux qui en sont indignes ; ainsi l'ordre des choses estant confondu par l'ambition des ennemis scelerats, on se fait des amis, & des Citoyens innocens, des ennemis irreconciliables.

IV. Ne te vante donc plus d'estre le Tyran de ta patrie, tu ne le serois pas si tu la reconnoissois pour telle ; & si ton esprit se representoit l'image

de cette commune mere, tu ne déchirerois pas les entrailles de tes freres, avec qui tu as passé l'enfance & la jeunesse, ayant eu avec eux l'usage du mesme air, de la mesme eau, de la mesme religion, des mesmes festes, des mesmes jeux, & des mesme afflictions. Par quelle maniere donc, peux-tu maintenant te joüer de leur peau, & te réjouyr de leurs larmes? Enfin, avec quelle effronterie peux-tu vivre dans une ville où tu sçais bien que ta vie est odieuse à tout le monde, côme ta mort en est souhaitée; & où tu es assuré qu'il n'y a personne qui ne te veuille voir exterminé, comme un loup carnassier qui ravage la Bergerie?

V. Ainsi quoy que tu sois bien-aïse d'avoir pris en main l'absolu gouvernement, & de le tenir, si non par amour, du moins par force; certes si tu veux comparer le present au passé, tu verras que tu t'es chargé d'un bien lourd & miserable fardeau. Tu menois cy-devant une vie douce & assurée; desormais à moins que de joindre la folie au crime, tu ne passeras point de jour ny de nuit sans crainte & sans trouble d'esprit; tout mets te sera suspect, tout homme t'effrayera, quand tu verras par tout le glaive pendu au dessus de ta teste, & qui ne tient qu'à un filet, car ce fut un spectacle bien imaginé que Denys de Syracuse, Tyran à la verité, mais fort judicieux estimateur de la tyrannie, fit sentir à un de ses amis qui admiroit la bonne fortune & les richesses, mais qui ne voyoit pas les inquietudes & les perils de cét habile usurpateur. Tu as aquis par le fer ton autorité, & penses la conserver par mesme moyen, mais

tu la perdras, aussi par le *seru*. *Certes* Tu as là de beaux avantages d'estre *ou* d'un redoutable à tout le monde, & par conséquent d'estre à charge à toy-mesme par une continuelle apprehension. En effet, quand il n'y auroit aucun danger manifeste du costé des Citoyens, car comme la nature des Habitans de quelques villes est propre à la servitude, ceux qui les commandent en restent plus assésés si toujours la frayeur ne scauroit manquer à un esprit, qui se souviendra de ce qui fut dit par Libertius, Chevalier Romain, au premier fondateur de l'Empire, qu'on appelle legitime; *Il est force qu'un homme qui est craint de plusieurs personnes, craigne aussi plusieurs*. Le Poëte apporte la raison de cette maxime: c'est que chacun souhaite la perte de celuy qu'il apprehende. Ennius avoit pareillement dit devant luy; *On hait ceux qu'on redoute, & on desire la ruine de ceux qu'on hait.*

VI. Mais posons le cas qu'il n'y ait nul danger ny nul sujet d'apprehension, comme l'audace de quelques Tyrans entrenüe des malheurs publics se le promet, & que la lâcheté reconuë des Citoyens ne fait aucune menace contraire; N'est ce pas toujours une honte pour toy, de commander à ceux à qui tu devrois obeïr? veu que hors la force illegitime qui t'a rendu leur Maistre, tu leur es inferieur en toute autre chose? C'est pourquoy si tu t'es investy, cōme tu dis, de la tyrannie, tu t'es donc dépouillé à même temps de l'humanité & de la justice, pour choisir ensuite une vie pleine de dangers, & une mort sanglante, ou du moins fort incertaine. Que je t'oye un infortuné, veu que la patrie qui t'a produit

SI 26 D'UN MARIAGE AVANT, 201
 Ce qui te marry, n'attend rien de si doux, de toy
 qu'une fin malheureuse de ta vie? Celuy-là n'est
 pas assez miserable que tous souhaitent de
 voir miserable au dernier point? Derechef, ce-
 luy-là n'est-il pas le plus miserable de tous les
 hommes, qui ne peut l'estre si fort qu'il ne me-
 rite de l'estre d'avantage? En un mot, si tu tiens
 le premier lieu entre tes Citoyens, tu as une éle-
 vation tyrannique & violante sur tes égaux,
 c'est à dire une maison sur du sable, un lit sur
 des épines, un reposoir sur un précipice, une fa-
 cheuse pauvreté parmy des rapines continuel-
 les, & une envie inévitable qui te poursuit mes-
 me dans tes miseres.

D'UN MARIAGE AVANTAGEUX.

I. **T**U me dy que tu as épousé une femme
 de condition; C'est à ce coup que j'ai-
 merois mieux que tu eusses à la maison,
 non seulement des pies, & des perroquets, dont
 tu m'as autrefois parlé, mais encore des or-
 straves & des hiboux; car au moins ils chante-
 roient, au lieu qu'elle ne fera que quereller; ils
 t'annonceroient peut-estre quelque chose de fu-
 neste; mais elle l'exécute; il te seroit permis de
 les chasser où il faut que tu la gardes, quoy
 qu'elle te desespère. Si donc ton mariage te sem-
 ble illustre, tu es lié d'une belle chaîne, dont la

seule mort te peut delivrer. Tu serois bien plus heureux par une chaste alliance, que par celle qui n'est qu'éclatante; mais le celibat te rendroit heureux au dernier point, au lieu que je ne sçay si le mariage ne te rendra point mal-heureux à l'extremité.

II. En effet quelque avantage que tu y trouves, le choix d'une femme est fort dangereux; on s'en dégouste facilement quand elle est d'aide, & on a bien de la peine à la garder quand elle est belle. Et certes c'est une maxime qui semble passer en Loy, qu'il y a un different quasi perpetuel entre la beauté du corps & l'honnesteté de l'ame. Mais je veux que ce qui est fort rare pour les autres, arrive en ta faveur, & que la pudeur du dedans soit joint à la bonne-grace du dehors. Pour te traiter encore avecque plus d'indulgence, posons le cas que les autres perfections des femmes, à sçavoir, la noblesse, le revenu, l'opulence, la fécondité, le bien-dire, la reputation entiere, & la candeur des mœurs y soient ajoûtées; Sçache que la superbe est entrée dans ton logis peste-messe avec elles; De telle sorte que le Satyrique semble avoir raison de vouloir épouser Venusine, plutôt que Cornelia, mere des Cracques, fille de Scipion l'Africain, mais enflée des triomphes & de la gloire de son pere.

III. Ainsi puis que tu parles d'un noble & d'un honneste mariage, que diras-tu du faste & de l'ennuy qui l'accompagne? Connois-tu si peu l'humeur des femmes? apprends à servir, aprends à endurer, aprends à chasser tes plus chers confidens: il ne faut t'attacher, ny son-

ger qu'à son mariage. Une femme imperieuse & qui gouverne les actions de son mary, est l'esbueil des amitez. Quand bien tu en aurois rencontré une fort genereuse, sçache qu'un lourd fardeau, & des fers bien rudes chargeront des espauls & des pieds qui estoient autrefois si libres. C'est une chose fascheuse à dire, plus encore à penser, & tres-fascheuse à souffrir, qu'une hostesse, non pas d'un jour, mais de toute la vie, & peut-estre une ennemie irreconciliable soit entrée dans ta maison dépourveuë de garde, d'où la seule mort la puisse faire sortir; puis que la Loy de l'ancienne repudiation estant abrogée, tu ne sçau-rois avoir d'espoir de ce costé-là. Ne dy pas que tu as pris une femme qui te plaist; c'est plutôt elle qui t'a pris; tu avois esté trop long-temps à toy mesme; elle est donc venue pour estre la maistresse de son mary, le bourreau de son beau-fils, la rivale de sa belle-mere, le joug de la famille, le travail de la cuisine, la charge du magasin de vivres, la dépense des coffres, l'ornement de la sale, le spectacle journalier des fenestres, & la querelle éternelle de la chambre durant la nuict.

IV. Tu te flatte sur ce qu'elle t'aime au dernier point; mais aprends, si tu ne le sçais, qu'avec l'amour, la jalousie, les soupçons & les plaintes entrent dans une maison; tu as dans la tienne un duel éternel à faire; les inimitiez naistrons des plaisirs & des jeux mesmes, tu ne seras affleuré ny au liçt ny à la table: nul temps ne sera exempt de débats, & voire à minuict il faudra combattre. Ainsi faisant al-

liante avec une femme, tu fais un grand mal à ta
 que la paix. Tu crois plaire uniquement à ta
 compagnie; mais il seroit plus agréable
 pour toy de luy déplaire. Si tu n'as rien de
 complaisance, elle ne te mépriseroit pas de
 cableroit pas de son amour, elle te laisseroit pen-
 ser & vaquer à tes affaires. Si ne s'empêcher-
 roit pas de prendre un peu de commodité à pré-
 beaucoup d'inquietudes. Maintenant que tu
 luy plais n'attens rien hors d'elle qui te puisse
 plaire: elle veut te posséder tout entier, & tout
 tout entier ne luy suffiras-tu pas. Si par a-
 vant tu te pense aller en quelque lieu, elle dira que tu
 t'enfuis, & que tu cherches des prétextes pour t'en
 fuite; si tu entreprends quelque chose, elle croi-
 ra que tu t'es oublié d'elle: si tu songes à quel-
 ques sujet sérieux, elle croira que tu luy veux
 mal, si tu ne manges point, elle s'imaginera
 que sa compagnie t'est ennuyeuse, & dégoûtan-
 te: & si tu te laisses aller au sommeil, elle te mé-
 prachera qu'un commerce étranger t'a rendu si-
 las, que tu ne peux rien faire au logis, & ayant
 trop agy au dehors. Enfin, pour satisfaire à ta
 femme il est force que tu sois inutile aux autres
 comme à toy-mesme.

V. Ne parle donc plus de l'ardente amour
 qu'elle te porte: elle seroit mieux d'avoir pour
 toy une affection chaste, pieuse, sobre, &
 pleine d'une vergogne respectueuse. Car qu'est-
 ce qu'une ardente amour, si ce n'est qu'un
 incendie de l'ame! & si l'ame bruste quel lieu
 reste-t'il à la reverence conjugale, à la tranqui-
 lité & au repos de l'esprit? Et puis cette flam-
 me amoureuse de ta femme se refroidira, &

elle sent que tu ne l'aimes pas reciproquement, & si elle changera son amour en haine. Que si tu veux égaler cette passion échauffée, il faut que tu sois consumé à petit feu, & que tu ne sois attaché qu'à une Amante. Estant mary d'une femme jalouse; résous-toy de ne point dormir; ou si de repos surprend tes yeux fatiguez, on t'éveillera tantost par des caresses, tantost par des plaintes, & par des reproches affectez. Tu seras ainsi occupé durant la nuict, & pendant le jour si tu détournes un peu trop librement la veüe; si tu souris trop froidement à une femme qui te fit; si tu viens à saluer une voisine, ou à louer la beauté d'une autre personne; si tu reviens trop tard au logis; bref si tu fais, ou dis quelque chose qui te rende suspect ou criminel de leze-Majesté d'amour, il faudra rendre compte le soir à un juge insupportable qui sera assis ou couché auprès de toy. Or si vivre de la sorte s'appelle vie, je ne sçay pas ce qu'on doit appeller mort.

V I. Voilà quel est mon avis au sujet de l'ardente amour dont tu parles; & puis que tu uses de redites, je puis aussi m'en servir raisonnablement. Si tu as donc une compagne éternelle de ton lit, tu as aussi un obstacle perpetuel au sommeil; qui se trouve banny par cette indivisible société. Le somme du lit conjugal est fort rare & fort léger; la volupté en occupe une partie, les querelles l'autre, mais le repos n'y trouve jamais de place. Et ne me parle point icy de la fidelité de ta femme. Je ne te nie pas qu'il ne s'en soit trouvé quelques-unes de fideles, voire jusqu'à la mort, qui a esté moins

forte que leur amour? & a parler veritablement, pour un homme qui a choisi ce genre de vie, une bonne & loyale épouse est un grand tresor, qu'on ne peut achepter qu'à gros pris, ny perdre qu'avec un regret extrême. Mais le nombre des femmes infideles est plus grand que celuy des autres. Plusieurs des hommes Illustres ont pery par la malice artificieuse de leurs compagnes. Je ne parle point icy des cruelles & sanglantes nopces de Danaüs, ny de cette nuit infame, qui fit égorger malheureusement tant de jeunes hommes, qui estant les lumieres de leur siecle, se virent éclipez ensemble. Si tu cherches des témoins d'une verité si funeste, tu n'as, qu'à prendre, comme je t'ay déjà dit, Agamemnon dans la Grece, Deiphobas en Phrygie, le jeune Africain à Rome, & enfin le Roy Alboin, dont l'exemple est plus recent, & dont le sang répandu, par la barbare impudicité de sa femme, rougit les bords de l'Adicé, qui vit la clarté de ses eaux prendre une fatale couleur de pourpre. Pour conclusion si tu as épousé une femme noble, chaste, debonnaire, humble, officieuse, devote & fidele; je trouve que tu es un merveilleux oiseleur d'avoir trouvé une Corneille blanche. A peine pourtant voit-on quelqu'un qui pense en avoir trouvé une noire de l'espece & du caractere que tu dépeins.

DE
LA RICHE DOT.

I. **S** i tu as receu une riche dot de ton épouse, tu as pareillement receu le joug d'une riche tyrannie. C'est un mal ajouté à un autre mal. La dot & la beauté sont les deux aiguillons de la superbe d'une femme. Certes il n'est rien de si fort importun, ny de si peu traitable qu'une Belle avantagée en biens ; elle croit que tout luy est licite, quand elle vient à cōparer ses richesses à la pauvreté de son mary ; & celle qui nourrit celuy qui l'a épousée croit estre Maïtresse, & non pas compagne. Ainsi l'on peut dire qu'à mesme qu'une grande dot entre par une porte d'une maison, la liberté sort par l'autre. Lycurgus avoit bien préveu cét inconvenient, quand il ordonna par ses loix, que les femmes fussent mariées sans porter de dot, & ajouta pour raison de son Ordonnance, *Afin qu'on choisist des femmes, & non pas des sommes d'argent, & que les marys tinssent la bride plus haute à leurs compagnes, n'estant point arrestez par le frein d'une dot embarrassante.* Certes, ce sage Legislateur avoit raison en l'un & en l'autre. Car à le bien prendre en plusieurs maisons, ce n'est pas une femme qui épouse un homme, mais c'est l'argent qui épouse l'avarice, & la dot avantageuse estant un sujet de licence pour l'épouse, est un frein pour le mary.

II. C'est pourquoy au lieu de dire, qu'il t'est

col DE LA RICHESSE A DOT.

venu une grande dot, avec une femme, tu ferois mieux de changer l'ordre de ta proposition, en disant au contraire, qu'avec une grande dot il est entré une femme chez toy, que tu eusses plus volontiers empêché d'entrer, si elle eust pu estre exclue toute seule. Or voilà certes un bien vilain mariage, où l'on ne conduit pas sans une fille à la chambre d'un homme, pour en avoir des enfans, qu'on mène dans un coffre une dot qu'on a tant souhaitée, par l'instrinct de l'avarice. Ne croy donc plus, que ta femme t'ait apporté un grand avantage; persuade-toy plutôt qu'elle t'a payé le prix de la liberté, que tu n'eusses jamais vendue à quelque prix qu'on eust pu la mettre, si elle t'eust esté chere, comme elle devoit.

III. Et puis tu me parles des richesses immenses de ta femme, sans me parler de ses mœurs. C'est à mon avis que tu ny as pas pensé, & que tu n'as fait nulle reflexion sur la foy, sur la retenue, sur la chasteté, sur la modestie, & sur les autres vertus, qui sont les plus hauts douâires des femmes. Vous méprisez ces tresors, qui sont les meilleurs de tous les biens; & ne considerez dans vos nopces que la Dot & la beauté; c'est à dire l'avarice & la volupté, qui, à n'en point mentir, son de dignes Noptieres pour de semblables mariages. Si ta femme a beaucoup d'argent, prens garde qu'on ne puisse appliquer véritablement à son sexe, ce que Themistocle jugeoit du vostre, à sçavoir, *Qu'il estimoit d'avantage un homme qui manquoit d'argent, que de l'argent qui manquoit à un homme*. Certes il eust esté plus expedient pour toy de reposer avec une

pauvre compagnie, que de s'inquieter avec une superbe maîtresse, si eult mieux y aller d'avoir fait avec les incommoditez respectueuses de l'une, que de plaider avec la riche insolente de l'autre. Or la dot paroist immense, l'assurance de l'ame est aussi de mesurée, & le mary n'est si lâchement craint ou l'on croit pouvoit le mépriser impunément. Tandis que tu regarderas les biens d'une Coquette impérieuse tu n'oses reprendre ses vices, & n'entreprindras jamais d'humilier celle que tu croiras tenir toute ta gluyre. Bref il en faudra souffrir non seulement des dégoûts & des ennuis, mais encore des injures & des opprobres.

IV. Peut-estre ne te souvient-il pas d'Aurele Antonin, de ce Prince, dis-je, à qui le tiltre d'Empereur ne fit point oublier le nom de Philosophe, & qui reconnoissant bien les adulteres de sa femme, répondit à les amis qui luy conseilloyent de la faire mourir, ou du moins de la repudier. *Si nous renvoyons la femme, rendons pareillement la Dot.* Or la Dot c'estoit l'Empire. Tu vois par là que la Dot bridoit l'ame de ce grand homme, tu penses qu'elle ne pourra pas brider la tienne. Mais enfin supposé que cet avantage d'une femme soit tres-grand, infiny, & inestimable, sache pourtant que la Dot a esté inventée pour supporter les charges du Mariage, & n'est pour irriter l'appetit & la chaleur de l'avarice. C'est pourquoy plus tu exageres la grandeur de la Dot, plus tu la décries, puisque des deux costez elle nuit par son poids excessif, en ce que d'une part elle peut augmenter l'impudence de celle qui l'apporte, & de l'autre

accroistre la convoitise de celuy qui la recoit. Bref, il ne faut pas regarder la quantité de la Dot, mais la qualité de la femme; & dans la Dot mesme l'une n'est pas moins à considérer que l'autre. Pese bien quelle elle est, & non seulement combien elle est grande; d'où elle est venue? par quels moyes l'a-t'on acquise? plusieurs douaires fort avatageux enferment assez souvêt des biens amassez par de tres-mauvaises voyes. Tu sçais quelle estoit la coutume des Africains, & des habitans d'Heliopolis; les fiancées parmy eux ne tiroient pas leur dot de la pieté de leurs peres, mais de leur deshonneur personnel, & de la prostitution de leur corps. Tant il est vray qu'il n'y a pas d'honneur à épouser une femme riche, mais seulement à en épouser une vertueuse.

DES

SECONDES NOPCES.

SI tu connoissots à fonds ce que c'est qu'une femme, & ce que de grands hommes ont écrit, au lieu de te réjouir comme tu fais, d'estre sur le point de faire de secondes nopces, tu n'en aurois pas seulement fait de premières. Mais en cas que les premières n't'aient pas assez dompté, porte-toy aux autres; & si celles-cy ne te rengent pas au devoir, viens aux troisièmes. **O**u méprisant ton repos comme tu fais, du moins ne devrois-tu pas negligér

celuy de tes enfans. Un homme qui en ayant eu de son premier mariage, leur donne en suite une marastre, semble mettre de ses propres mains le feu dans toute sa maison. Si c'est la jeunesse qui te pousse à cela, ou une vieilleſſe laſcive qui t'y porte: quoy que l'amour en ce dernier âge, ſoit d'autant plus deſhonneſte, qu'elle paroïſt monſtruelle, tu pourrois peut-eſtre, à parler civilement, plus que dans l'honneſteté, & ſi d'ailleurs l'occaſiõ du peché & la Loy de Dieu ne l'empeschoient, tu pourrois diſ-je remedier utilement à ta foibleſſe par le commerce d'une concubine, plûtoſt que de troubler une maiſon tranquille, par les haines eternelles que les maraſtres y cauſent. C'eſt ainſi qu'en uſa Veſpaſien, Prince tres-ſage, après avoir eu d'un legitime mariage deux enfans, à ſçavoir Tite & Domitian, & de noſtre temps le meſme a eſte pratiqué par Dom Eſtienne Colonna, qu'on peut à bon droit mettre au rang des Princes, puis que ſa naiſſance & ſon merite le rendent digne de l'Empire. Mais je ne te donne pas à ſuivre ces grands exemples, pource qu'il faut imiter les vertus, & non pas les imperfections des Heros.

II. Ainſi pour te détourner des ſecondes nopces, par des authoritez infaillibles, plûtoſt que par des exemples ruineux: je te diray que tu peux à la verité contracter un autre mariage, ſans choquer les Loix Humaines: mais pour les Divines elle tolerent plûtoſt ces alliances redoublées, qu'elles ne les loient. Chacun ſçait ce que L. Paul dit à ce propos; Il eſt encore aiſé à comprendre, que parmi les Gentils meſmes, qui avoient une liberté plus étendue,

DES SECONDES NOCES.

duë pour de pareilles choses, les secondes nocces ont esté plûst permises qu'approuvées. En effet nos ancestres ont crû, *Que l'essay de plusieurs mariages estoit comme une marque d'une certaine intemperance legitime.* Et suivant cela, saint Hierosme écrit tant de choses & avec tant de chaleur contre les secondes nocces, que sans que la briéveté que je t'ay promise m'empesche d'inserer icy la substance de son discours, je te ferois voir qu'autant que ce Docteur louë une virginité sans tache, autant semble-t'il blâmer les mariages reiterez. Or bien que tout ce qui se dit à ce propos semble plûst s'adresser aux femmes qu'aux hommes, & que leur beau sexe doit observer une plus grande chasteté, & une pudeur plus exacte: il est certain aussi que les hommes doivent avoir plus de conduite & de constance dans le train de vie qu'ils ont une fois resolu de prendre.

III. Tu me dis encore icy que tu as besoin d'épouser une seconde femme; dequoy je m'étonnerois fort sans que je connois vos façons de faire, vous vous rendez necessaires, non seulement les choses superflües, mais encore celles qui sont dommageables. Certes tu es bien fort en bouche, si pout te brider il te faut une autre femme. Mais puis que tu te hastes tant de la prendre, ne tarde plus, épouse-là tandis que tu as de la chaleur, car après qu'elle sera refroidie, tu auras loisir de t'en repentir. Tu n'as pas encore observé combien le somme est doux dans un lict vuide, & ne songes qu'à ce honteux & miserable acte, qui passe en un instant & blesse pour jamais.

DU SOIN

DE LA POSTERITE.

LE soin que tu as eu de provigner ta race par le mariage de tes enfans, est un peu plus honneste que celuy dont tu m'as cy-dévant parlé: mais le provignement d'une vigne a souvent esté plus utile que celuy d'une lignée; L'une a remply le tonneau d'une douce liqueur, où l'autre n'a fait que remplir l'ame de soucis & d'amertumes. Tu es bien aise d'avoir marié une fille: mais si tu l'as pourveuë avec prudence & avec bon-heur, tu as conservé ta fille; & trouvé un fils, comme je disois tantost, & quelque chose de meilleur qu'un fils-mesme; que si tu l'as mal conduite, tu l'as perdue. Tu t'es fait un ennemy, & as donné un Tyran à ta fille. Quoy qu'elle ait épousé un fort honneste homme, il se trouvera toujours quelque inconvenient pour toy ou pour lay. En effet si elle estoit bonne fille, tu as porté dans la maison d'autruy un gage fort doux & fort cher en te l'ostant à toy-mesme; & si elle estoit méchante, tu t'es délivré d'un lourd fardeau pour en accabler ton Voisin.

II. Au reste, quoy que le nom de nopces soit agreable, ne croy pas que l'effet n'en soit bien souvent funeste. Le jour nuptial a esté à plusieurs personnes le commencement d'une vie in-

quiette & malheureuse. Et quand tout-arriveroit à souhait en ce premier commerce, toujours la condition de femme est une chose bien penible: tu as envoyé une personne que tu aimois dans une Colonie fort laborieuse, & à une affaire bien difficile. Il luy naistra des enfans; c'est à dire une source éternelle de soins domestiques: Supposé qu'il n'en naisse point, cela mesme est fâcheux & miserable. A insi la fecondité l'obligera d'estre à charge, & la sterilité la rendra odieuse. Elle souhaitera peut-estre d'avoir demeuré avec toy, & maudira cette pieté dont tu luy auras procuré un bien si fatal à son repos. Et certes le mariage est la fin d'une vie oiseuse & tranquille, & le commencement d'une vie agissante & embarrassée: c'est la pesante charge des affaires domestiques, la connoissance du monde, & l'épreuve de soy mesme. Ta fille a un époux; mais elle a perdu la liberté, le repos, & la virginité, qui est un change bien desavantageux pour elle.

III. Si c'est à ton fils que tu as donné une femme, sçache qu'il y a plus de danger d'avoir introduit une brû dans ta maison, que d'en avoir fait sortir une fille: un mal intestin est toujours plus perilleux qu'un externe. Tu as peut-estre ouvert ta forteresse à ton ennemy, ou du moins à ton compagnon, desormais tu ne seras plus maistre de tes biens, il voudra y avoir part: C'est porquoy il importe bien de prendre garde quelle est la personne qui est entrée. Tu me dis que tu as cherché à ton fils une femme noble, & aussi riche que belle: mais pourquoy supprimes-tu ce qui suit, à sçavoir, superbe, importune, & rivale, envieuse de ta vie, aussi bien que de son

mary. Il y a une vieille guerre entre la belle-mère & la bru, le beau-pere n'est pas plus aimé, mais il est plus craint: c'est le mesme de l'un & de l'autre. Il n'est point d'animal si avide de la prééminence, que la femme. Or comme elle voit qu'elle ne peut emporter le premier lieu tant que vous vivrez, il n'est pas malaisé de conjecturer ce qu'elle roule à present dans son esprit, ou qu'elle souhaite en son cœur.

IV. Et puis en donnant une femme à son fils, que sçais-tu si tu ne luy as point donné comme à toy-mesme un sujet d'ennuy, & attiré peut-estre sur vous deux un danger domestique & familial? Plusieurs femmes ont fait mourir leurs Espons & leurs beaux-peres de chagrin & de tristesse, quelques-unes les ont tuez par le poison, d'autres par le fer. Combien d'enfans Egyste eust-il conservez s'il n'eust point eu de belle-fille? Il s'est trouvé une femme qui par une violente passion de commander, & par l'impatience furieuse qu'elle avoit de n'estre qu'au second lieu, après avoir esté cause de la mort de son propre pere, fit passer son char sur son corps mort, afin de se voir plurost regner avec son mary. Or si c'est l'à la recompense des peres, qu'est-ce que les beaux peres doivent attendre?

V. Ne me parle donc plus de la celebrite des nopces de tes enfans. Combien de fois arrive-t'il que l'évenement se trouve bien different de ces premieres solemnitez, & corrompt par une fin honteuse tous ces beaux commencemens? Le dcüil, les larmes, & les debats suivent assez souvent le chant, les danses & les festins. Toute

216 DES PETITS FILS,

joye immoderée est toujours forte, principalement quand elle se tire de sujets dont la douleur peut naistre, & d'où elle naist ordinairement. Après tout, en donnant une femme à ton fils, & un mary à ta fille, tu n'as fait que changer de fardeau; tu portes celuy d'autruy sur tes épaules, & le tien sur les épaules d'autruy. Mais tes soins ne se diminuent pas tant par là, comme ils redoublent. Tu n'es pas allégé pource que tes voisins sont chargez: au contraire, comme ils se sont fort proches, leur peine ne peut que t'estre commune avec eux.

DES PETITS FILS, DES NEVEUX, ET DES BEAUX FILS.

I. **N**E t'estime pas à presēt pere fort heureux, pource que ton fils t'en a produit d'autres. Le grand amour qu'on a pour sa famille est un soin continuel, il a pourtant sa fin & son terme; s'il passe outre; les soucis n'ont plus de mesure. C'est enfant de ton fils, celuy qui naist de cet autre, enfant tous naissent pour ta peine; & par là tu peux voir où leur nombre aboutit ou peut aboutir. Certes si le Pere du peuple d'Israël ayant des sentimens pareils aux tiens, eust égalé le temps de la vie des premiers parens du genre humain; represente-toy quel fardeau de chagrins & d'inquietudes ce bō vieillard

lard eut porté sur ses épaules? Car outre les femmes & les enfans, les Prestres & les invalides, il sortit de sa race en peu de siècles, plus de soixante mille combattans. Après cela glorifie-toy? maintenant des armées de tes neveux, parmy lesquels s'il s'en trouve peut-estre quelques-uns d'heureux, il faut nécessairement qu'il y en ait une infinité de miserables?

II. A quoy donc se faut-il résoudre? Il faut aimer non seulement les enfans & les neveux, mais généralement tous les hommes, & les aimer en celuy au regard duquel vous estes tous freres. ~~Co n'est pas à dire pourtant qu'il te faille, abandonner à de trop grands soins, ny à une joye demesurée de peur qu'à présent tu ne sois tourmenté par des passions contraires, & qu'un jour tu ne te repentes de t'estre réjoüy mal à propos, & n'ayes honte de haïr extrêmement un homme fait, comme il arrive bien souvent, lequel tu as aimé tendrement en son enfance. Que sçay-tu si ce jour que tu estimes bien-heureux pour la naissance d'un petit fils, tu ne l'appelleras pas enfin malheureux, ou par l'infamie de celuy qui est né pour mal vivre, ou possible par les violences de la fortune, qui trouble ordinairement les plus gays commencemens par des fins Tragiques. Qui peut t'assurer encore que celuy qui ne fait que naistre ne doive pas mourir aussi-tost, & te causer plus de tristesse par son absence éternelle, qu'il ne t'a causé de joye par sa venuë? La vie de tous les hommes a plusieurs & divers accidens qui surprennent à l'impourveu, mais celle des enfans en a une infinité. Si tous ceux qui nais-~~

ient vivoient, toute la terre ne ſçauroient contenir le genre humain; ſ'il vivoient, diſ-je, non pas toujours, car autrement ils ne ſeroient pas hommes, mais juſques à la vieilleſſe, ou du moins juſques à un âge raifonnable. C'eſt donc une folie de concevoir une grande allegreſſe pour un ſujet de peu de durée, & dont la fin eſt ſi incertaine. Or cela ſe peut dire véritablement des neveux comme des enfans, & encore plus des neveux, & mieux encore les arriere-neveux qui eſtant plus éloignez de la ſouche & de la racine, ſemblent recevoir moins d'humour vitale.

III. Outre les enfans qui te ſont nés de ton fils, tu as encore des neveux du coſté de ton frere, de ta fille, & de ta ſœur, mais ceux-là ſemblent deſormais moins t'appartenir; laiffeſ en donc la joye & le ſoin aux perſonnes qui les ont produits. Au reſte, comme ton frere t'a donné un neveu, Lucain un des grands ornemens de l'Eloquence Eſpagnele, avoit pour Onele, Seneque le Philoſophe, mais d'ailleurs Miſcipſa Roy de Numidie eut pour neveu Jugurtha un des premiers exemplaires de la perfidie l'unique, & qui fut le meurtrier de ſes freres après qu'il eut renverſé le thrône de ſes ayeux. Quant aux enfans de ta ſœur, tu n'ignores pas qu'ainſi que Spenſippus fut neveu de Platon de par ſa ſœur, & comme l'heritier de ſa Divine Sageſſe; Alcibiades auſſi fut en la meſme façon neveu de Pericles, & ne laiffa pas d'être la ſource des troubles de ſa patrie, & le brandon fatal qui alluma toutes les Guerres de la Grece. Brutus eſtoit encore fils de la ſœur de

Tarquin le superbe; il le renversa pourtant de son thrône Royal; C'a esté un grand homme sans doute, & fort utile à sa Patrie; mais après tout il fut ennemy de son Oncle, & fit d'un Monarque un Banny, pour faire regner la liberté au lieu de la tyrannie. Enfin comme ta fille t'a produit un petit fils, Paccuvius homme grave, & remply d'honnesteté, fut au mesme degré petit fils d'Ennius, & successeur de sa gloire pour la Poërique: Commodus, le plus leger & le plus effronté de tous les hommes, fut pareillement petit fils d'Antonin le Debonnaire, mais il eut plus de vices, que son ayeul n'avoit de vertus. Au reste, Romulus & Remus fils de la fille de Numitor, remirent leur ayeul maternel dans le siege Royal d'Albe. Ancus Martius neveu de Numa du costé de sa fille, tint à Rome le Sceptre de ses ancestres avec une gloire digne de sa Couronne. Au contraire, Astiagés neveu de Cyrus, comme estant fils de sa fille, démy son ayeul maternel du thrône des Medes, Orce recit historique vise à te faire comprendre qu'autant qu'on peut esperer de bien de la naissance des petits fils, autant en peut-on craindre legitivement de mal.

IV. Sur la fin tu me parles d'un beau-fils, & dy que tu en as un remply de bonté, ce qui te semble d'autant plus agreable, qu'un enfant bien conditionné, qui vient d'une marastre, est une douce liqueur qui sort de la durescé d'un rocher. Pour moy j'estime qu'un beau-fils vrayement bon est fort rare, & qu'un beau pere effectivement bon; l'est encore plus. Mais que t'importe la bonté d'un beau-fils; si ce n'est que tu veüil-

les t'en réjouir comme Procureur de ta femme. Car pour ton particulier que te peut servir une vertu estrangere, qu'à faire voir plus hautement les lâchetes vicieuses de tes enfans, en cas que tu viennes à en avoir? Je veux croire que ce beau-fils dont tu me parles soit tres-bon, qu'il soit fidele, & qu'il ne cede à pas un de tes enfans en respect & en amour envers toy; cela peut estre, & en effet Drusus fut tel envers Auguste, mais Neron ne fut pas le mesme envers Claudius. Comme il est fort difficile que des enfans d'un premier liect aiment une marastre, il n'est guere moins mal aisé que des beaux-fils aiment un beau pere. Le nom de mere estant ensevely pour les uns, celuy de pere l'est pour les autres, & ils ne s'appellent beaux-fils que pource qu'ils ne sont fils qu'en apparence, mais au fonds ils croyent devoir n'estre qu'ennemis.

DES BRAVES.

I. **P**Lus ton fils te paroist vaillant, plus il te faut estre timide. En effet, la Fortune ne prepare jamais plus de dangers que contre ceux qui la méprisent, c'est à dire, contre les braves; & certes ce n'est pas sans sujet; elle épargne ceux qui la craignent, & tâche d'opprimer ceux qui croyent pouvoir renverser ou briser sa boule. Enfin les autres se cachent pour parer ses coups, mais les braves s'y exposent, & semblent défier la foudre qui les veut écraser.

Parcours en ta memoire le temps passé, tu verras presque tous les vaillants emportez d'une fin violente. Je t'avoüe que la valeur est une tres-belle Vertu, mais qui est suivie de divers hazards; tiens les armes prestes, & dresse par avance un tombeau à ce fils que tu estimes si genereux; la mort est proche de toutes sortes de personnes, mais elle touche à celles qui ont du cœur. Celuy dont tu esperes tant, donnera peut-estre la liberté à sa patrie, & fera un grand carnage des ennemis; mais en acquerant de la gloire pour soy-mesme, il te causera parfois des pleurs, & toujours de l'apprehension.

II. Q'est-ce que Creon regrette en son fils mort, qu'une ardeur trop hardie qui l'avoit emporté aux plus éclatants perils de la guerre? Evandre pleura-t'il son Pallas que pour le nouvel honneur qu'il avoit tâché de gagner par les armes, & pour la douce & fatale gloire de son premier combat? Priam dans la crainte qui l'a faisi, donne-t'il d'autre avis à Hector que de ne pas attendre seul l'invincible Achille? Et la mere mesme de ce jeune Heros luy fait-elle d'autre priere dans l'extreme inquietude qui la travaille que d'éviter la rencontre d'un hōme né pour la guerre. Enfin la femme du mesme Hector après la mort de son mary, dont elle ignoroit encore le cruel Destin, ne declara-t'elle pas qu'elle ne craignoit autre chose que la valeur malheureuse de son mary, & cette ardeur impetueuse de son ame, qui ne luy permettoit pas de se tenir dans le gros de son armée, mais qui l'obligeoit de prendre le devant de tous les autres? Elle avoit la mesme apprehension dès le

commencement , lors qu'elle dit à son époux
 ,, comme il alloit à la guerre : Demonice, vostre
 ,, courage vous perdra , n'avez-vous point pitié
 ,, de vostre fils qui est encore enfant , ny de sa
 ,, mere infortunée , qui s'en va bientost estre
 ,, vefve de vous ; Je ne te parle point icy de la
 mere d'Achille , qui craignant pour son fils,
 s'écrie chez le Poëte , Mon Achille s'en va
 estre cherché par mer & par terre , & toutes-
 fois il voudra les parcourir ! En suite après
 l'avoir inutilement garanty des mouvements
 d'une guerre si échauffée , & conduit au palais
 imbecille d'un Vieillard Pacifique , elle le ca-
 che en l'appartement des filles , ou la mort
 sçaura bien le trouver. Toutes les pleurs &
 routes les craintes de cette Dame , ne procé-
 doient que de la connoissance qu'elle avoit de
 l'humeur Martiale , & de la Vertu Heroïque
 de son fils. Tant il est vray , que les grandes per-
 fections ne sont pas moins à redouter que les
 grands defauts.

III. Mais pour rabbattre ta vanité après l'a-
 voir un peu flattée , si ton fils te paraist magna-
 nime, sçache qu'un grand courage sans un grand
 pouvoir , est une grande folie. La vraie magna-
 nimité appartient à peu de personnes , & de ceux
 mesme qui semblent les plus puissants , la mort
 principalemēt, outre plusieurs autres choses, fait
 bien voir combien ils sont foibles. De telle sorte
 qu'on peut dire en peu de mots avec beaucoup
 de verité , qu'il n'est rien , ny de plus imbecille,
 ny de plus superbe que l'hōme. C'est pourquoy
 si ton fils a grand cœur , tu auras ta maison plei-
 ne de grands desseins, & d'entreprises, mais vui-

de de loisir & de repos ; & souvent tu souhaitterois d'avoir eu un fils de moindre valeur. Pour conclusion la force est illustre, & la magnanimité a haute apparence ; mais l'une & l'autre est fort laborieuse, & pleine de trouble ; au lieu que la modestie est tranquile, & assée au dernier point. Les plus brillantes perfections de la guerre ne doivent servir qu'à nous faire mener une vie pacifique.

DES STATVES, ET DE LA SCVLPTVRE.

I. **I** Et'ay veu autre-fois amoureux des Tableaux, tu l'es maintenant des Statuës. C'est une égale fureur qui s'attache aux productions de divers arts, lesquels ont un mesme principe, & une mesme fin, quoy que la matiere en soit differente. Je t'avouë que les statuës qui te plaisent à present, approchent plus du naturel que les peintures. Car on voit seulement celles cy, où les autres se voyent, & se touchent ayant un corps entier & solide, qui par consequent est plus durable. De-là vient qu'il ne reste plus aucuns tableaux des anciens Ouvriers, quoy qu'on en trouve une infinité de statuës. C'est ce qui fait encore que nostre siecle qui se trompe en ce sujet, comme en beaucoup d'autres, veut passer comme l'inventeur de la peinture, ou ce qui est bien proche de l'inven-

K iij

tion, pour celuy qui luy a donné la grace, la poliffure, & tous les finiffemens, au lieu que pour toutes les manieres de Sculpture, de graveure, & de statuaire, il ne peut malgré son effrontée temerité, ne se pas avoüer inferieur à ceux qui l'ont devancé.

II. Il est certain pourtant que c'est presque un mesme art, que toutes ces professions, ou s'il faut croire que c'en sont plusieurs, leur source est toute pareille; à sçavoir *la Graphide*: Et comme elles sont du mesme âge, elles ont eu en mesme temps une mesme vogue. En effet un siecle seul porta un Appelles, un Pyrgoteles & un Lyfippus: ce qui paroist en ce que l'extrême vanité du grand Alexandre, les choisit entre tous les autres Ouvriers pour estre portraict par le premier, gravé par le second, & mis en fonte par le troisiéme, avec defence à tous autres de toucher au visage du Roy, sous quelque confiance que leur esprit, ou leur art leur peut donner, d'arriver à sa representation. Je ne veux pas dire par là que la manie des statuës soit moindre que celle des autres sujets.

III. Au contraire c'est une maladie d'aurant plus funeste qu'elle s'appuye sur une maniere plus ferme; & ce qui te peut flatter dans ton erreur, tu n'es pas le seul qui t'y laisses emporter, & qui trouves des compagnons dans l'ordre du commun des hommes; car on peut juger de l'estime que l'on faisoit autresfois des statuës, & de la passion qu'avoient pour elles les plus illustres des Anciens, tant par l'exemple d'Auguste, de Vespasien, & de plu-

siieurs autres, qu'il seroit trop long de nommer en cét endroit, que par la recherche extravagante qu'en ont faite les Empereurs, les Roys, & les personnes les plus fameuses du second ordre, bref par le soin-curieux qu'ils ont eu de les garder, comme des choses precieuses, voire de les consacrer comme des choses divines. Ajoûte à cela la grande reputation des Ouvriers qui n'ont pas esté seulement préconisez du peuple, ou par des ouvrages muets, mais encore par les écrits eloquents des plus celebres Autheurs. Or la haute gloire qu'on leur attribué estant si grande, ne semble pas pouvoir naistre d'un bas principe; un sujet ne devient pas grand de rien, & il faut que ce qui est serieusement loüé de plusieurs grands hommes, soit grand en effet, ou du moins paroisse tel. Mais j'ay répondu cy-devant à tout cela, & ce que j'en dis, ne vise qu'à te faire comprendre avec quel effort il faut resister à une erreur si vieille & si fortifiée par la coustume des habiles, aussi bien que des ignorans.

III. Si tu ne te plais pas tant aux statuës en general, qu'à leurs diversitez en particulier, sçache que de tous les arts qui font profession d'imiter la nature avec la main, il n'en est proprement qu'un seul à qui on a donné le nom de *Plastique*; c'est celuy qui travaille avec du plastre, de la cire & de l'argile gluante, & cette invention est plus amie de la Vertu, que toutes les autres, ou du moins elle en est moins ennemie, principalement de la modestie & de la frugalité, qui aiment mieux voir des images des Dieux & des hommes faites de terre, que de celles qui sont composées d'or ou d'ar-

gent. Mais qu'y a-t'il d'agréable en tout cela ? Certes je ne comprends pas comment tu peux aimer des visages de cire ou de terre. Et en cas que tu me dies pour t'excuser, que tu ne te plais qu'aux statues les plus riches; je reconnois par là le dessein de ton avarice : C'est le prix à mon avis qui te plaist, & non pas l'art. Je m'assure que tu en prefererois une d'or, quoy que mediocrement elaborée, à plusieurs autres de bronze & de marbre; à plus forte raison à celles de terre. Et certes ce n'est pas sans sujet à prendre les choses suivant leur estimation presente. Cela s'appelle aimer l'or, & non pas une statue, qui peut estre faite fort belle de la plus vile matiere, & fort grossiere de fin or. A ce prix-là tu estimerois beaucoup celle du Roy d'Assyrie, qui estoit toute d'or, & de la hauteur de soixante coudées; il y avoit peine de mort contre tous ceux qui ne l'adoreroient pas; mais plusieurs seroient bien-aïses de l'adorer aujourd'huy pour l'avoir en leur possession. Tu ferois encore beaucoup d'estat de celle qui fut faite d'une grande Topaze à la Reyne d'Egypte, que l'on dit avoir eu quatre coudées d'élevation, & je m'assure que tu ne demanderois pas de quel ouvrier elle seroit, pource qu'il te suffiroit de t'estre informé de la matiere.

V. Au reste ne te flatte pas tant sur la composition artificieuse des statues; elles estoient autrefois des marques des plus eminentes Vertus; à present ce ne sont que des attraits, & de vains amusemens pour les yeux. On les érigeoit à ceux qui avoient fait de grandes choses ou qui estoient morts pour la Republique; com-

me aux Ambassadeurs qui furent massacrez par le Roy des Vejes ; comme à Scipion l'Africain ce grand Libérateur de l'Italie, la grandeur de courage, & la rare moderation duquel n'ayant pas voulu les accepter durant sa vie, il ne pût toutesfois les refuser après sa mort. On en dressoit encore en faveur des gens d'esprit, & des hommes Doctes, comme il paroist par l'exemple de Victorinus, & de beaucoup d'autres ; mais nostre siecle ne les consacre qu'aux richards qui acheptent à gros prix des marbres étrangers. Si la matiere des statuës ne te plaist pas tant que leur figure, sçache que toute matiere presque est un sujet propre pour l'artifice. Mais je voy bien qu'afin que ta satisfaction soit remplie, il faut que l'excellence de la matiere soit secondée de celle de l'industrie. Toutes-fois icy lorsquand il seroit mis en œuvre de la main mesme de Phidias, ne peut estre le fonds, ny d'un véritable agrément, ny d'une parfaite excellence. Represente-toy qu'est-ce qu'on peut faire de magnifique & de souhaitable à un homme, de la lie rouge, de la terre, d'une enclume, d'un marteau, des tenailles, du charbon, d'une esprit & d'un travail mechainique.

VI. Ce n'est pas à dire que des personnes qui ont l'esprit excellent, ne puissent innocemment se plaire aux productions de l'esprit humain, pourveu que ce contentement soit accompagné de modestie. En effet, chacun est bien aise de reverer en autruy ce qu'il aime en soy-mesme, à moins que l'envie ne l'en empesche. C'est encore bien souvent un employ de pieté, & qui se rt beaucoup à exciter l'ame par la veüe,

que de se plaire à regarder de saintes images , qui par des spectacles qu'on nous propose sur la terre , nous font souvenir de songer aux bienfaits que nous avons reçus du Ciel , ou aux couronnes que nous attendons d'y recevoir. Pour les représentations profanes , quoy qu'elles nous excitent , & nous portent quelques-fois à la vertu , pource que les ames les plus tièdes s'échauffent aisément par la memoire des sujets Illustres ; Vous ne devez pourtant pas avoir pour elles plus d'amour & de respect qu'il ne faut , de peur qu'estans témoins de vostre folie , ou instrumens de vostre avarice , elles ne choquent la Foy , la Religion , & ce fameux Commandement , *Gardez vous des Simulachres.* Et certes si tu veux bien regarder celui qui a fait la Terre solide , la Mer mobile , & le Ciel roulant ; qui a donné des animaux à la terre , des poissons à l'eau ; & des oiseaux à l'air , je m'affeure que comme tu ne feras pas beaucoup d'écart de Protogene ; ou d'Appelles , tu mépriseras aussi Polyclète & Phidias. Les creatures ne sont rien à qui le Createur est tout.

DES OUVRAGES DE FONTE, ET DE LA VAISSELLE D'OR ET D'ARGENT.

TU crois que les Vases de Corinthe doivent ravir tout le monde, comme ils t'ont déjà ravy en particulier. Mais sçache que les objets de la terre ne touchent guere des esprits accoustumez à la contemplation des choses Celestes; au contraire estant comparez à celles-cy, ils paroissent bien peu, ou ne sont rien du tout, voire ils sont pris pour des sujets d'un ennuy, & d'un dégoust insupportable. Comment veux-tu qu'une ame se souvenant d'une origine qui tient de la Divinité, s'amuse aux mines de la terre; ou estime beaucoup ce qu'on en tire, pouvant contempler à son aise le Ciel, le Soleil, les Estoilles, soy-mesme, & le Souverain ouvrier de toutes ces choses? Mais pour rabattre la vain plaisir que tu prens à voir ce metal de Corinthe, sçache que tu te passionnes non seulement pour un enfantement mort d'une terre froide & insensible, mais encore pour l'ouvrage d'une boutique infernale, & d'un forgeron enfumé; bref, pour les restes du butin que Rome emporta d'une ville saccagée.

¶ I. Consulte les Histoires sur ce sujet, ut

trouveras que Mummius ayant fait mettre le feu à Corinthe, qu'il avoit prise par force, & pillée à outrance; les Statuës d'or, d'argent & de bronze, dont cette ville estoit autrefois remplie, & qui avoient échapé fortuitement aux mains des vainqueurs, furent fouduës par cét incendie; de telle sorte que les veines de tous les metaux coulerent lors par un mesme torrent; & de ce flux precieux il se fit un metal particulier plus noble que tous ceux dont il estoit composé, qui donna commencement à des vases qu'on estima depuis infiniment plus que les autres. Ainsi un nouveau luxe prit son nom de la ruine d'une ville; non pas que cette fureur s'eslevast en un lieu qui tomboit par pieces, mais on ny preparoit la matiere à la fureur qui en devoit suivre. Et voila comme Corinthe fut lors la source de cette manie, qui vient à present de Damase, car c'est de là qu'on apporte ces Vases qui captivent vos yeux & vos ames tout ensemble.

III. Il est vray que je m'estonnerois davantage de ta folie: sans que je sçay qu'Auguste, ce Prince si sage & si moderé, fut, au rapport d'excellens Autheurs, si touché de la mesme passion qui t'emporte, qu'en cette fameuse proscription que fit le Triumvirat, on creut qu'il n'avoit condamné quelques personnes que pour l'amour des Vases qu'il esperoit d'acquérir par la perte de leurs possesseurs. C'est pourquoy on attachâ un Pasquin à sa statuë, qui l'appelloit le *Corinthiaire*, & flétrissoit d'une note éternelle d'infamie, un homme qui d'ailleurs avoit reçu & mérité tant de loüanges. Or si cela est verita-

ble ; je ne voy pas quelle difference on peut mettre entre ce bon Prince & le méchant Antoine, si ce n'est que cét Empereur fit une haute injustice pour un moindre sujet. Or tout pechié est d'autant plus grand, que celuy qui peche est plus grand luy-mesme, & qu'il a moins de raison de faillir. L'Empire & la Majesté d'un homme qui fait mal, ne l'exemptent point des blessures de la langue ou de la plume, ny des jugemens des hommes ; au contraire ils les aiguissent davantage. Un peuple qui est toujouts grand parleur n'épargne point les taches des Roys : s'il craint en public, il se sert en particulier de sa liberté de tout dire ; il siffle dans les lieux retirez, caquette parmy les tenebres, jette des cris à double entente par l'air, seme des libelles diffamatoires par les ruës, met des subscriptions injurieuses au pied des statuës, parle par signes, peste par son silence, menace des yeux, & frappe de la langue. Ainsi bien souvent on souffre une griève infamie pour des choses bien legeres, & les noms les plus illustres sont couverts par des surnoms ignominieux. Or si ce malheur apû arriver au plus grand des Princes, que doivent attendre des personnes privées, à qui la mediocrité doit estre aussi chere, que le luxe leur doit estre odieux raisonnablement ?

IV. Mais pour te convaincre par la raison aussi biẽ que par l'exemple ; si tu sçavois boucher ton ame à l'erreur, & fermer tes yeux à un faux éclat, il paroistroit visiblement que les vases d'argile sont preferables à ceux de Corinthe ; puis que ceux-là sont plus aisez à trouver, plus agreables pour l'usage, plus assurez pour la

garde, & plus propres au service de Dieu & des hommes. Quant à la seureté, si le brocard de Cesar Auguste a eu un fondemēt veritable, ceux qui furent proscripts eussent vescu avec moins de danger, & avecque plus de repos, s'ils n'eussent pas eu d'ouvrages à la Corinthienne. Quant au service Divin, je ne doute non plus que le grand Seneque, *Que la Divinité estoit plus propice aux hommes, du temps qu'on ne la reveroit qu'avec des vases de terre.* Pour les usage de la vie humaine, quoy qu'il soit assureé que la vaisselle d'argile fust reprochée à Tuberon, comme un étrange sujet d'opprobre, & fit refuser à son possesseur la Preture, par les suffrages d'un peuple aveuglé; quoy qu'elles ait paru indigne d'une charge publique à Valerius Maximus, qui voulut excuser la méprise du peuple, par une autre erreur populaire où sa harangue tomba, je suis pourtant encore icy de l'avis du Sage Romain, qui louë hautement ce que l'autre blâme. En effet les vases de terre sentent l'antique frugalité, & sont fort propres aux façons de vivre des vrais Romains; suivant lesquelles comme un sage pere de famille doit regler sa maison dans une moderation reguliere, ainsi la Republique d'une ville bien policée doit se gouverner conformément à cette belle mediocrité, afin que tenant le frein à la convoitise, elle puisse à pas reglez arriver au bout de la lice, & trouver ce bien-heureux estat de repos & de tranquillité qu'on peut avoir sur la terre.

V. C'est pourquoy si Q. Ælius Tuberon estalant sa vaisselle de terre devant le Temple

de Jupiter ; par où il consacroit la sobriété , la temperance & la pauvreté dans le Capitole , ainsi que parle Seneque , offensa les yeux d'un peuple , qui commençoit à se laisser emporter au luxe ; c'est la faute du mauvais temps , & non pas celle d'un bon Citoyen. Deslors Rome declinoit de cette ancienne severité , vers cette mollesse , qui se prit à admirer premierement les coupes d'or enrichies de perles , les plats d'argent façonnez en guirlandes & en raisins , les gobelets au lierre rampant , & ces autres superfluites que l'Empereur Caius envoya de present à Claudius qui luy devoit succeder. On vit après introduire l'usage de mille autres especes de fureurs , qu'on attribüë à magnificence , quoy que ce ne soient que des effets d'une manie visionnaire. Et de nos jours on ne s'est pas contenté de voir des lierres , des raisins , & des guirlandes figurées dans l'or & l'argent , on y a adjousté des forests , mesme avec leurs habitans , toutes sortes d'arbres , d'oiseaux & de bestes représentées au naturel ; des visage d'hommes , & tout ce que l'œil a pû voir , l'oreille oüir , & l'esprit imaginer. Et quoy que ce soient des ouvrages miraculeux , la longue habitude pourtant ne permet pas à nôtre siecle de les admirer davantage ; pource que l'amour des perles , dont j'ay cy-devant parlé , luy fait mépriser les metaux les plus precieux. En un mot , la superbe s'est si fort acruë , que l'or est maintenant vil.

VI. Pour ces vases de Corinthe que tu louës tant , il y a déjà long-temps qu'ils ont perdu leur estime , & un mépris qui estant conceu par la vraye estimation des choses viles eust esté

loüable, est devenu blâmable par la fausse admiration des nobles sujets. Corinthe ayant esté brûlée par vos brandons, vous a enflamé par son incendie, & s'est vangée sur vos ames de la ruine de ses murs. Ce n'est pas un accidēt nouveau; car bien souvent ayant esté vainqueurs dans les guerres estrangeres, vous avez esté vaincus par les vices des estrangers. Ce fut ainsi que Scipion l'Africain, & Manilius Volſco, Conquerans de l'Asie, vous gasterent par les delices, par les lits de pourpre, par les habillemēs d'or, par les beaux meubles: & ce qui est plus honteux, ils vous ruinerent par les ragouſts & par les Cuiſiniers de ce pais-là. Ce fut ainsi que Pompée vous assujettit à des perles & à des pierres precieuses, & Mammius à des tableaux & à des vases de Corinthe? de telle sorte que pendant que vos Chefs triomphoient de vos ennemis, les dépouilles de ceux-cy triomphoient de vos mœurs & de vous-mesmes. Pour le reste, ny les vases de Corinthe, ny les plas d'or & d'argent ne rendent pas la viande meilleure, comme ceux de Samos ne la rendent pas pire: & vostre convoitise en ce sujet ne vient pas de la qualité des choses, mais d'une certaine maladie de l'ame, ou plutôt c'est une maladie que cette passion, dont si tu veux guerir, au lieu d'un ſoin inutile pour tant de vases, il t'en faut prendre un utile & salutaire, qui est de ſçavoir poſſeder ton propre vase en honneur & en ſanctification, ainsi que parlent les ſaintes Lettres, & non pas dans des passions honteuses, ou dans des deſirs profanes.

DES FESTINS.

I. **I** Et'ay cy-devant veu picqué de la bonne chere , tu l'és à present des festins ; l'une appartient à la volupté , mais les autres tiennent de la fureur. En effet , qu'est-ee autre chose qu'une manie pompeuse d'assembler beaucoup de personnes riches en un mesme lieu après les avoir détournées des affaires importantes & honorables , pour les ennuyer magnifiquement ? Quel déreglement encore de remplir de viandes exquisés & dommageables des ventres qui se porteroient mieux d'estre à jeun , & qui auroient plus de plaisir à manger à leur appetit , qu'au goust d'autrui : Quelque superbe que puisse estre ton banquet , si tu satisfais au palais de l'un , tu en dégoustes beaucoup d'autres : car les conviez s'accordent mal-aisément en fait de mets , & ce que le Poëte dit se trouve fort veritable ; *Quetrais personnes à table sont ordinairement d'un contraire avis : les uns refussent ce que les autres demandent. Que leur donnera-t'on , ou que ne leur donnera-t'on pas ?* Si quelqu'un me demandoit conseil en une semblable occasion , ce que je luy dirois de faire , ce seroit de ne rien donner , & de laisser un soin si bas à qui n'en a point de plus haut.

II. **Q**ue ceux qui ne sçavent faire autre chose , fassent tout ce qu'il leur plaira. Car si trois testes ne peuvent tomber d'accord , que

feront cent , ou mille se trouvant en un mesme festin ! De là vient , qu'il en sort tant de gens qui se pleignent ouvertement , au lieu de remercier leur hoste. Cela , disent-ils , n'estoit pas bien assaisonné ; cela sentoit mal , il falloit plûtoſt servir cet autre plat , cette viande estoit trop froide , & cette autre a esté portée à contre-temps. On a présenté ce mets avec une triste mine , & cet autre avec un visage rafrongné : cette piece estoit toute cruë , cette autre n'estoit pas entiere ; ce serviteur estoit trop lent , celui-là trop prompt ; l'un estoit sourd , l'autre opiniaſtre : L'un choquoit par ses crieries , & son camarade par son silence. L'un a servy mal à propos de l'eau tiede , au lieu de la fraische ; l'autre de mauvais vin. Ces plainte se font entendre non seulement dans les sales , mais dans les ruës , & dans les places publiques. Et certes , ce n'est pas sans quelque raison ; car que sert-il d'importuner par prieres des gens qui auroient plus de satisfaction à manger chez eux ; pourquoy fais-tu des dépenses inutiles ; pourquoy te tourmentes-tu en vain , & pourquoy donnes-tu un rendez-vous en ta maison à tout le monde , si ce n'est afin de te faire valoir dans le voisinage , & de mener à pied un triomphe voluptueux de tes festins ? Ainsi lestymbales se font entendre avec les trompettes. Et afin qu'il paroisse qu'en de pareilles assemblées on donne tout à la pompe , & rien à la charité , posons le cas que le lendemain quelqu'un des conviez ait besoin d'autant d'argent que son écot en a coûté , le maistre du festin ne l'en accommodera pas. C'est qu'il ne luy rendoit pas

ce bon office, mais à soy-mesme.

III. Or bien que cela soit ainsi, les conviez pourtant voulant asseurer quelque chose par un serment solemnel, disent estant pris de vin & frapant sur la table; *Par cette charitable société que nous lions aujourd'huy, &c.* Ils seroient bien mieux de dire par cette débauche & par cette yvresse. Car ce seroit un vray train de charité, si estant à jeun & avant boire, vous employez à l'usage des pauvres, ce que vous dépensez pour vostre ruine; vous pourriez lors innocemment jurer par cette vertu, qui sert maintenant de sujet à vos protestations criminelles. Mais aujourd'huy vous appelez à vos festins des riches qui sont déjà saouls, & vous en excluez les pauvres, qui meurent de faim. C'est que vous tenez à grande gloire d'avoir beaucoup d'hostes illustres. Et non seulement le peuple, qui est la source de toute erreur, mais encore un Auteur de reputation est dans un sentiment si corrompu. L'Orateur Romain dit, qu'il luy semble fort seant que les maisons des Gentilshommes soient ouvertes à des hostes qui leur ressemblent: & cela sans doute pource qu'ils peuvent rendre le reciproque; or suivant l'avis de ce grand personnage, il les faudroit fermer aux pauvres, pource qu'ils ne scauroient se revanger des bien-faits. Ce n'est donc pas sans raison que Lactance blâme cette maxime de Cicéron, qui se corrigent en un autre endroit du mesme Livre, dit beaucoup mieux, *Que c'est le principal devoir de la vie d'aider plus particulièrement ceux qui ont le plus besoin de secours. Plusieurs font au contraire,*

car ils servent premierement celuy dont ils esperent beaucoup , quoy qu'il en ait le moins de besoin , Voilà qui est bien & veritablement dit ; c'est ainsi qu'il faut faire , & c'est ce que la plupart ne font point.

IV. Mais pour revenir à nostre sujet , & si tu veux estre exempt des plaintes des conviez, dispense-toy de faire des festins. Ceux qui s'y sont trouvez ont peut-estre raison de te reprendre & de se fâcher ; mais celuy qui s'offence de ce qu'il n'est pas du festin , ce n'est plus un convié, c'est un écornifleur sans vergongne , dont il faut mépriser la langue autant que la gueule , qui quelquefois est moins à craindre qu'à rechercher, estant plaisante comme elle est. En effet, la Satyrique assure fort à propos. *Qu'il n'est point de meilleure Comedie, ny de Bouffon si divertissant qu'une gueule qui pleura.* On trouve ordinairement de tels Parasites chez les Comiques, qui font rire le monde, mais qui ne sçavoient rien faire, s'ils ne sont écoulez. Pour conclusion, tu éviteras la censure des conviez , en t'abstenant de faire des festins , & la rage mordante des chercheurs de repuë fraîche ne te poursuivra plus , si tu peux t'en mocquer , & ne plus tenir table que pour toy & pour tes amis. Car après tout, quelque gloire que tu penst tirer de tes banquets somptueux , tu as là certes un bel employ de songer à ce qui peut contenter ce goust , ou flatter cét autre : comment il faut assouvir la faim par des viandes , ou l'aiguïser par des ragoufts ? Ne voila pas une notable & utile partie de Philosophie, de sçavoir quel mets doit le premier entrer dans un estomach qui ne t'en

ſçait pas de gré, quel doit eſtre ſervy le ſecond ou le troiſième, & quelle eſpece de vin envoient de plus douces fumées au cerveau.

V. Ce n'eſt pas à dire qu'à prendre les feſtins ſuivant la force du mot latin, & le ſentiment de nos anceſtres qui l'ont créé, bien loin de les reprendre, je les trouve fort loüables. En eſſet, c'eſt une choſe douce, ſouhaittable & honneſte de vivre avec ſes amis; Mais vous appelez la débauche du nom de banquet, & donnez à un tres-vilain ſujet un fort beau tiltre; comme ſi l'on ne pouvoit vivre autrement avec ſes amis, qu'en mangeant & en buvant, & non pluſtoſt en s'entrenant familièrement avec eux & leur communiquant ſes penſées. Certes, Ciceron dit qu'à un habile homme, c'eſt vivre que d'avoir l'intelligence bien occupée: & qu'il n'eſt rien de plus doux que la fidelle & familiere converſation des amis. Ne couvrez donc pas d'un voile ſpecieux une choſe honteuſe. On voit à travers ſa difformité, & ce que vous appelez une aſſemblée d'amis, ſe trouve eſtre un rendez-vous d'yvrognes, & un Cercle de débauches. Eſcoutez la voix de S. Paul, qui nous détourne entr'autres déreglemens, des débauches de bouche, & prenez garde que l'éclat des noms ne vous emporte aveuglément à des actions noires. Ne dy donc plus que les feſtins te plaiſent, dy pluſtoſt que c'eſt la gourmandiſe & l'yvrognerie.

VI. Si tu te delectes à recevoir de bons repas tu t'aviliſ toy-mefme en te rendant debiteur d'une choſe ſi baſſe; que ſi tu te plaiſ à les donner, tu es fol & eſclave d'une ſotte inquietu-

de. Tu as beau dire que tu cherches de la gloire par tes banquets ; c'est vostre coustume de chercher ; où ce que vous cherchez ne se trouve point. La reputation que tu attends des festins est un faux renom , & une erreur veritable. Nous lisons qu'Alexandre de Macedoine se laissoit emporter aux excez de la bonne chere, jusqu'à une yvresse déplorable ; & Lucius Verus s'y abandonna jusqu'à la prodigalité d'une folle dépense, voire jusqu'à la perte malheureuse de l'Empire: Cherches en deux autres de cette humeur ? Quel Prince bien avisé, quel Roy sobre me donneras-tu qui se soit adonné à de semblables excez ? Car il n'est pas necessaire de parler icy des Philosophes , ny des excellens Poëtes, & beaucoup moins des saints Personnages, puisque tous ceux qui ont quelque grand & pieux dessein dans l'ame, tiennent pour infame & pour odieuse une vie qui te semble si glorieuse & si agreable.

VII. Si tu ajoustes icy que du moins le peuple t'estime , & que tes festins t'ont acquis les bonnes graces de plusieurs personnes, je te diray que c'est un prix bien haut pour une mauvaise marchandise, de devenir cuisiner, pour complaire au palais d'autuy. Je t'avouë qu'il y a des gens que la gueule pique , & que la pauvreté retient par le frein d'un jeûne necessaire. Ceux-là sont bien aises d'estre delivrez de ce frain par les soins , & par les dépenses d'un autre, & d'obtenir par un tiers ce qu'ils ne peuvent avoir d'eux-mesmes. Les hostes qui leur font bonne chere, sont illustres , & passent pour excellens hommes, tant qu'elle dure ; mais ils c'essent d'être tels,

tels, quand elle vient à cesser. Et pour finir aussi de t'entretenir sur cette matiere, voicy le sommaire de mon discours. La condition des conviez est trop delicate, difficile à contenter, & facile à se pleindre. Pour les écornifleurs, tiens cette courte, mais importante maxime; tant que tu les traiteras bien, ils te mangeront, te loueront des yeux, t'applaudiront des mains, te loueront hautement, t'appelleront fort homme de bien, l'unique liberal, & le pere de la patrie; en un mot, ils n'oublieront rien de la flatterie des Grecs, que le Satyrique appelle *une nation Comique, qui sçait flatter de bonne grace, & donner des loüanges pour du pain.* Mais si tu viens à interrompre volontairement ce cours de bõne chere, ils te diffameront comme un avaré, comme un faquin, & comme un homme de neant: ou si c'est la pauvreté qui te contraigne de moderer ta dépence, ils diront que tu estois un bon homme, mais sot & extravagant, d'ailleurs ils fuiront ta personne & ta maison, comme un double écueil. Alors tu éprouveras la verité de ce que dit Flaccus, *Que les amis s'en vont quand le vinne vient plus, & que le tonneau est vuide.* Il parle des amis de table, car les vrais amis s'attachent plus aux personnes dans l'adversité, que dãs le bon-heur, & frequentent plus volontiers des maisons, que la Fortune a abandonnées. A fin donc de prévenir à temps toutes ces folies, & toutes ces difficultez embarrassantes, apprends à mépriser les conviez glorieux, les railleurs fameliques, & tout ce qu'ils peuvent dire, ou penser de toy. Tiens pour assuré que la droiture du jugement n'a point de lieu, où l'on donne tout à la Volupté,

rien à la Vertu : qu'enfin une reputation acqui-
 se par de mauvaises voyes, & cette gloire que
 le vulgaire estime tant, est plutôt une infamie
 chez les habiles, qu'une gloire legitime.

D E

LA PAIX DE L'AME.

TU esperes la paix de l'ame: mais pour-
 quoy aimes-tu mieux l'attèdre que de
 l'avoir? Si-tost que tu voudras tout de
 bon la possèder, tu la trouveras. En effet, d'esperer
 la paix, c'est une attente propre d'un homme qui
 fait la guerre. Or qui fait la guerre à ton ame
 que toy-mesme, qui te combats gratuitement?
 c'est donc mal à propos que tu attends d'ailleurs,
 ou demandes à un autre ce que tu t'ostes à toy-
 mesme. Mais quand, & d'où peux-tu recevoir ce
 que tu peux te donner tout à l'heure, & que per-
 sonne ne te peut oster que toy seul? Pose les ar-
 mes de la convoitise & de la colere, & tu obtien-
 dras la parfaite paix de l'ame. Et puis si tu la re-
 cherches veritablemēt, dy moy pourquoy ce que
 tu fais luy est si cōtraire? & faut-il que tes actiōs
 fassent tant d'effort contre ton esperance? Les
 hommes ne devroient pas à beaucoup près pren-
 dre tant de peine pour se sauver, qu'ils en pren-
 nent pour se perdre. On achèpte plus chere-
 ment une guerre continuelle de l'ame, & un
 travail qui n'a point de fin, que la paix, & le re-
 pos interieur ne sçauroit coûter. Ainsi les espe-
 rances & les desirs des mortels combattent con-

tre leurs affections, comme contre leurs œuvres, de telle sorte que le cœur d'un homme semble estre celuy de plusieurs, qui se debattent en toutes choses.

II. Mais je m'estonne d'où vous vient cette manie d'esperer toujourns, ô miserables mortels! car si-tost que vous avez obtenu ce que vous attendiez, vous portez derechef vostre esperance à des objets éloignez; & de ceux-là à d'autres: comme si le jour de demain devoit estre plus clair que celuy d'aujourd'huy, & que les choses à venir fussent toujourns plus à estimer que celles qui sont presentes. En effet il est des esprits qui n'ont point de plus grand plaisir qu'à esperer, & qui ne voudroient pas changer l'attente de ce qu'ils desirrent contre les plus favorables évènements. Or que peut-on souhaiter à ces gens-là, si ce n'est que differant toujourns leur bon-heur, & se dépoüillant cependant de leurs biens, ils vieillissent parmy de folles attentes, afin qu'à leur dam ils apprennent qu'ils ont esperé inutilement, & que regardant en arriere ils reconnoissent qu'ils cherchoient en vain ailleurs, ce qu'ils avoient en eux-mesme; je parle du repos de l'Âme. Mais la plus grand part des choses humaines n'est qu'une ombre, comme la pluspart des hommes ne se paissent que de vent, & ne s'attachent qu'à des songes. Que de personnes avec une esperance de paix semblable à la tienne, descendent à des peines eternelles, & à des guerres sans fin!

DU BEAU LOISIR,

ET DE

L'USAGE DU SOMMEIL.

1. **T**U dis maintenant que tu jôuis d'un beau loisir, & d'un repos absolu après beaucoup de fatigues. Certes ce sont deux bi ês les plus doux de la vie humaine, pourveu qu'un usage immodéré n'en fasse pas deux maux dangereux, comme il est arrivé à plusieurs: & autant de pestes au corps & à l'ame, qui enflent l'un & enroüillent l'autre. Si tu jôuis d'un agréable loisir, tu ferois mieux de dire que tu t'en fers; car la plus saine doctrine nous apprend qu'il ne faut pas icy jôuir d'aucune chose, mais nous servir de plusieurs. Et puis il importe beaucoup de sçavoir quel est ce loisir qui te plaist. si fort: Car on en remarque deux especes: l'une qui est laborieuse, & vrayement propre d'un homme qui travaille, mesme dans le repos; & s'adonne à d'honnestes exercices; l'autre est oiseuse & languissante, comme appartenant à ceux qui ne songent qu'au repos & au plaisir: Or comme il n'est rien de plus doux que la premiere, il n'est rien de plus honteux ny qui ressemble plus à la sepulture que la seconde. De l'une il en sort bien souvent de grands ouvrages profitables au monde, & glorieux à leurs Autheurs, ou de l'autre il n'en sort jamais que de la honte & de l'infamie.

mie , pource que ce n'est qu'une source de fainéantise & d'oïiveté. Ainsi la premiere est commode pour ceux qui veulent bien vaquer à la Philosophie , & la seconde pour ceux qui sont adonnez à leur ventre & au sommeil , pource qu'ils peuvent dormir & manger tout à leur aise, où nul ne les interrompt.

II. Et partant quand tu me dis que tu jouïs du repos que tu as tant souhaitté , sçache que celuy dont nous devons jouïr , & que nous devons desirer , pource qu'il n'aura point de fin, ne se trouve point en ce lieu de passage. Voy donc quel est ce repos qui te réjoüit. Peut-estre que tu prends le beau loisir , pour un long repas , ou pour le dormir , que quelques Poëtes ont appellé fort à propos le frere de la mort, & d'autres son parant & son image. Tu es bien aise de te reposer sur un liët , mais souvent ceux qui marchent , ont leur esprit qui repose , & ceux qui sont assis ou couchez ont l'âme inquiète , & qui se travaille. Le somme mesme qu'on appelle le relâche des animaux , a ses douleurs cachées , & se trouve souvent troublé par des visions tumultueuses , & par des fantosmes horribles : C'est dequoy cét homme si Saint & si affligé se plaint familièrement à Dieu. En conscience qui des deux à ton advis repositoit plus doucement , ou Vacia dormant en sa maison des champs , ou Scipion combattant en Afrique contre les ennemis? Caton contre les serpens , & Regulus contre les uns & contre les autres? Il n'est point de repos sans joye , & il ne peut y avoir de vraye joye sans Vertu.

III. Si le sommeil t'est plus agreable en te qu'il te refait des travaux passez ; sçache que le travail est un sujet de vertu & de gloire , & que c'est les chasser toutes deux , que de l'exclure. Au contraire le dormir excessif est une pepiniere de vice & d'ignominie , qui en pousse & precipite plusieurs au somme éternel. Il entretient la volupté , rend les corps pesans , énerve les ames , offusque les esprits , amoindrit le sçavoir , éteint la memoire , & produit l'oubly. Ce n'est pas sans sujet qu'on louë les hommes industrieux qui veillent beaucoup ; mais nous ne voyons point que le dormir en fasse loüer aucun , quoy qu'il en ense plusieurs. C'est pourquoy comme quelques-uns ont appellé le somme une mort , d'autres ont appellé la vie du nom de veille. Voy donc ce que tu dois choisir entre la vie & la mort ? certes il faut veiller , comme disent les Sages , quand ce ne seroit que pour prolonger la vie.

IV. Je t'entends dire que ton repos n'est aucunement troublé , & trouve que cela va bien , si tu n'es point inquieté par des soins cuisans , par l'avarice , par l'ambition , par la crainte , par la tristesse , ou par une amour folastre ; mais cela va bien mal , si tu ne t'éveilles quelquesfois pour vaquer à quelque honorable employ. Certes les Roys veillent au temps que les peuples dorment , & les Generaux d'armée sont en cervelle pendant que leurs troupes sont assoupies , ce qu'on voit par experience , aussi bien que par le témoignage de l'Iliade d'Homere. Les ames nobles ont pour leur part des veilles sobres & salutaires , qui les occupent tandis que les autres

perdent le temps à ronfler. Nous lifons qu'Auguste Cesar, le plus grand & le meilleur de tous les Princes, dormoit fort peu, & que s'õ plus court sommeil estoit encore bien souvent interrompu. Tu te glorifies pourtant du eõtraire, & te réjouis de dormir profondement ! Mais sçaches que les hommes sujets à leur bouche, à la colere, & aux plaisirs deshonestes, ressemblent à des brutes, mais qui sont vivantes ; ou ceux qui sont paresseux & assoupis ne se comparent, qu'à des animaux qui sont desjà morts : & pour ce qui regarde cette partie de temps qu'on use à dormir, c'est une maxime des Philosophes, que les personnes les plus heureuses ne different en rien des plus miserables. Tout ainsi donc qu'on doit avec raison tâcher d'éviter cette extrémité, qui ne laisse entre les hommes que la seule difference des songes, on doit se porter à celle qui luy est opposée, & qui ne causera nulle difficulté à ceux qui la voudront suivre effectivement. Car si pour une legere reputation, ou pour un petit gain, les gens de guerre, les Marchands, & les pilotes veillent à découvert toutes les nuits ; les uns entre les embuches des ennemis, les autres entre les flots & les écueils, qui sont encore pires que les ennemis les plus dangereux ; pourquoy ne pourras-tu pas veiller une partie de la nuit, pour un motif de vraye gloire, pour une grande recompense, parmy les loüanges de Dieu, & la lecture de ses livres ?

V. Tu me diras peut-estre qu'estant las de veiller, tu t'es du tout abandonné au sommeil ; Il en va de la sorte, vous ne changez point de stile, & faites presque tout d'une mesme façon.

L iij

& ce que Dieu , la nature , ou quelque industrie vous a donné pour vostre service ou pour vostre soulagement , vous le tournez ordinairement à vostre dommage & à vostre deshonneur : Ainsi le boire & le manger ne vous sert qu'à l'ivrognerie & à la gourmandise ; le repos & le loisir qu'à la paresse & à un sommeil croupissant ; Vous employez la santé aux Voluptez , la beauté aux plaisirs infames , la force aux violences contre le prochain , l'esprit à la supercherie , la science à la superbe , l'éloquence à vostre propre danger , le logement & les habits à la pompe , & à une vaine ostentation , les richesses au luxe & à l'avarice , les enfans & le mariage à des apprehensions & des inquietudes éternelles. Après cela faites les étonnez , plaignez vous de la fortune , & regrettez vos disgraces : des biens vous en ferez des maux , & des dons du Ciel vous en forgez des liens , des lacets & des chaînes pour vostre ame.

VI. Mais glorifie-toy tant que tu voudras de dormir paisiblement ; non seulement les Roys , mais les Princes : les grands Capitaines ; les Philosophes , les Poëtes , & les Peres de famille veillent ordinairement , & se levent parfois de nuit ; ce qu' Aristote dit estre utile pour l'économie & pour la santé , aussi bien que pour l'estude de la Sagesse. Davantage , les larrons mesmes , les assassins qui tuent de guet-à-pend ; & ce qui est plus admirable les fous & les amoureux , que le souvenir de leurs maistresses , & le désir de les voir picquent continuellement , ayment les veilles , & l'amour de la Vertu ne pou-

tu n'as pas t'obliger de haïr le sommeil, qui est l'amy confident des vices? Bref, comme dit fort bien le Poëte, les Voleurs, se levent de nuit pour massacrer des hommes, & tu ne te réveilleras pas pour te conserver? Vous devriez avoir honte que des motifs deshonestes, ayent toujourns tant de pouvoir sur vous, & que les plus beaux n'en ayent point du tout.

V I I. Si tu reposes toutes les nuits sans que personne interrompe ton sommeil; sçache qu'Aristote, comme j'ay cy-devant touché, semble partager de telle façon la vie de l'homme, qu'il en donne la moitié au sommeil & l'autre à la veille; & c'est lors qu'il dit que pour une partie de la vie, celle d'un sage ne differe point de celle d'un fou. Or s'il entend la nuit par le sommeil, & le jour par la veille, j'advouë que cette division est juste & veritable, pource qu'elle divisent le temps entr'elles par égales parties. Et à le prendre de la sorte, il y a encore une autre bien grande difference entre deux moitez qui ont un semblable espace de temps. En effet, il n'est point de pensées plus fortes ny plus brillantes que celles qu'on a la nuit, & aucune partie du temps n'est si propre à l'estude que celle-là. Mais si ce Philosophe dit que le sommeil mesme est la moitié du temps, c'est un discours bien étrange en la bouche d'un si habile homme, & qui aime si fort les livres. Car à Dieu ne plaise qu'une ame bien née & adonnée aux belles Lettres, dorme la moitié du temps, veu que le quart suffit à quelques-uns, & que le tiers est assez mesme pour les plus voluptueux. Au reste c'est un bon conseil de se

lever la nuit en chaque saison de l'année ; car il n'est pas de la bienfiance que ceux qui ont quelque grand dessein dans l'esprit dorment toute une nuit , je ne diray pas seulement d'hiver, mais encore d'Esté. Il est vray qu'il suffira peut-estre d'interrompre une fois son sommeil quand les nuits sont courtes , & ce que la veille aura pris sur luy , pourra , s'il en est besoin , estre recompensé par un court repos qu'on prendra sur le midy. Mais pour les nuits d'hiver qui sont fort longues, elle souffrent que le dormir soit souvent interrompu , comme le devoir l'exige. Il faut chanter les loüanges de Dieu , lire avec soin , écrire , entretenir ses pensées , s'adonner à une contemplation serieuse , employer son esprit à rechercher touÿours quelque chose de nouveau, & à rafraichir la memoire de ce qu'on a déjà acquis par l'estude. A ce propos, il seruiroit de beaucoup de suivre les avis de S. Hierosme écrivant à Eustochium; il faut, dit-il, se lever deux ou trois fois la nuit, & se remettre dans l'esprit ce que nous sçavons par cœur des saincts Livres. Enfin les yeux estans lassez par l'estude , on les refera par le somme ; & après qu'ils auront este délassés par un court repos, on les occupera derechef par un loüable exercice. De peur donc que dormant toutes les nuits , & estant attachez à un oreiller vous ne sembliez estre des cadavres ensevelis ; montrez par un mouvement frequent & honneste , que vous estes vivans. & adonnez à la vertu.

DES

HONNESTES FILLES.

I. **C**'Est un grand plaisir d'avoir une fille chaste, comme tu as, mais il est joint à de grandes inquiétudes. En effet plus la chasteté est retenüe, plus la lubricité est éveillée pour la surprendre. On n'attaque rien avec tant d'ardeur, que ce qui est défendu par la garde d'une cõtinance exacte, & par la pudeur du beau sexe. Un suborneur marche plus négligemment par un chemin tout ouvert; & on se touche avec plus de tiédeur de ce qui est permis: mais la conservation d'une chose fort souhaitée est bien difficile. D'ailleurs il est des occasions où les meilleurs sujets du monde fournissent matière aux pires. La beauté de Lucrece estoit extraordinaire, mais rien ne servit d'aiguillon à porter chaudement un jeune éventé à un adultère violent, que la noble chasteté de cette Dame, qui estoit reconnuë de tout le monde. Ainsi la malice des méchans abuse insolemment des graces des gens de bien.

II. Et puis si l'honnesteté de ta fille est visible, souhaite qu'elle soit perperuelle. Tu peux lire chez le Poëte, *Que la femme est un sujet fort bizarre, & toujours changeant.* Et quand bien Virgile ne le diroit pas, cela seroit-il moins certain? Combien de jeunes filles avons nous veuës, qui après avoir esté chastes au commencement

L. vj.

ment, devenoient à la fin vieilles impudiques? & debattoient de telle sorte par les vices presens avec la vertu passée, qu'elles sembloient se repentir du temps employé dans l'honneur comme d'un temps perdu; qui est le dernier opprobre de ce sexe & de cet âge. C'est pourquoy si ta fille, que tu crois si chaste, sçait bien se connoistre soy-mesme, & reconnoistre à quel maistre appartient le don de chasteté qu'elle possède; si luy rendant graces comme elle doit, elle applique tout son esprit à la garde d'un si grand bien, & arrive en lieu de seureté sans aucune tache, je t'avoüe que tu as là juste sujet de benir Dieu avec elle, & d'en concevoir plus de joye que si tu l'avois élevée jusqu'aux nopces d'un Roy. En effet, elle est épouse du Roy des Roys. Mais croy que cependant tu as raison de craindre plus que de te réjoüir, Car la constance estant rare en toutes sortes de personnes, l'est encore plus dans un sexe qui n'en a point.

DES

BONS GENDRES.

I. **M**Aintenant si tu as un bon gendre, il doit t'estre plus cher qu'un fils mesme, pource que c'est le hasard qui te donne un fils, mais l'élection te donne un gendre. Rends donc graces à ta fille qui t'a déjà fait avoir un fils, devant encore te donner des ne-

veux. Ne te flatte pourtant pas trop, sur la bonté d'un gendre, que tu crois tenir de la fortune plutôt que du choix. On peut rapporter à ce propos des exemples d'une insigne fidélité, & d'une étrange perfidie. On n'a jamais veu, ou c'est bien rarement un fils plus fidèle à son père que Marc Agrippa le fut à César Auguste, & Marc Aurele à Antonin le Debonnaire, envers lequel il se comporta de telle sorte, jusqu'à la fin de sa vie, l'espace de vingt & trois ans, qu'il mérita par sa foy inviolable, & par son assiduité respectueuse, non seulement d'avoir sa fille & son amitié, mais encore en qualité de fils, la succession de son Empire. Néron ne fut pas le même envers Claudius, quoy qu'il eust obtenu la fille & l'Empire de ce Prince: non pas par ses mérites, mais par l'intrigue de sa mère. Il fut ingrat à l'extrémité, pource qu'il estoit ordinairement redevable.

II. Je veux croire que tu vis en bonne intelligence avec ton gendre, mais prends garde que l'espoir de la succession, ou le conflict des biens, ne vienne à rompre une si parfaite union. Et certes, il n'est point d'homme qui ne soit bien aise de voir vivre celui dont la vie luy est utile. Mais si la vie commence à servir d'ostacle à une personne qui a peut-estre quelque dessein caché, ou quelque haute prétention; ou si la mort luy est, ou luy semble plus avantageuse, les habitudes & les affections des âmes se changent, & la haine secrète s'y produit incontinent au dehors. Au reste, pour sçavoir quels différens peuvent arriver entre un beau père & un gendre, je ne te parleray point de l'ancienne fable.

de Danaüs, ny du veritable mal-heur de Numerianus tué par la cruelle ruse de son beau-pere Aper; non plus que de Stilicon, que la convoitise de l'Empire fit oublier, & de son beau-pere mort & de son gendre vivant encore. Il suffit de te proposer l'exemple si commun de Cesar & de Pompée, qui estans si estroittement unis de parenté; furent si horriblement divisez par les pratiques de l'ambition. Tant il est vray, que lors qu'elle veut tout pouvoir, la Nature ne peut rien.

DES

GRANDES FAMILLES.

I. **Q**Uand tu te réjouis de la naissance de tes enfans, tu sembles estre bien-aïse de voir redoubler tes maux, & de trouver de nouvelles charges dans ta maison, outre les anciennes que tu y avois. Croy-moy, qu'une femme donne bien de la peine à un homme, & une fille de joye luy en donne encore plus: mais une famille luy en donne jusques à l'excès. C'est pourquoy si tu en ressens du plaisir, c'est assurément une douceur bien amere; & un peu de miel détrempé dans beaucoup de fiel. Persuade-toy d'avoir rencontré dans ta maison une source d'inquietudes qui ne tarira pas mesme lors que tu cesseras de vivre.

I. I. Tant que tu seras pere, tu ne seras jamais.

affeuré, tu auras de la crainte & du chagrin, tandis que tu auras de tels appuis, & de telles consolations que tu as. Jusques à present tu n'avois sceu que c'estoit d'apprehéder, ou d'esperer dans le monde: Enfin, tu ignorois la façon de faire des vœux que ton infortune t'apprendra. Tu sçauras à ton dam comment il faut compatir aux peres à qui la mort oste leurs heritiers. La fortune t'instruira à prendre de longues charges dans la briéveté de la vie; des affaires qui te sembloient indifferentes, te paroistront necessaires. Tu te tourmenteras de ce qui ne te touche point comme de ce qui te concerne. Tu commenceras à disposer de ce que tu ne verras jamais. Tu apprendras à cherir d'autres personnes plus que toy-mesme. On te va faire encore deux leçons bien fascheuses, qui sont de sçavoir aimer ardemment, & de n'estre aimé que dans la froideur. Enfin tu reconnoistras mieux desormais l'obligation que tu as à tes parens, quand dans les devoirs que tu exigeras d'autruy, tu verras ceux qu'il te faut rendre.

III. Mais pour regarder tes croix dans tes enfans mesmes, plûtoist que dans ta condition imagine-toy qu'en les produisant tu as planté des arbres qu'il te faut cultiver avec beaucoup d'empressement, & qui ne te porteront peut-estre jamais de fruicts, ou ce sera bien tard, si ce n'est après ta vie, comme il est le plus probable. Au reste, si tes enfans ont de bonnes inclinations, tu dois toujourns craindre qu'ils n'en ayent de mauvaises: que s'ils sont vicieux, tu ne peux qu'estre toujourns affligé. Cependant tu vois que ton soulagement est incertain, au

lieu que ta peine est assurée. De plus veux-tu que je te die l'avantage que tu as d'avoir produit des enfans ? c'est que tu ne manqueras jamais de sujets de douleur durant ta vie, & que tu as un moyen de te faire connoître après ta mort ; ou pour en mieux parler, tu as trouvé un expédiant pour mourir diverses fois. Après tout, tu es d'autant plus mal-heureux, que tu ne connois pas tes mal-heurs. Tu ne sçais pas juger qu'en faisant naître des enfans, tu as multiplié la misere de ton espece, & ouvert la porte aux larmes & aux regrets, en chassant la sterilité de ta maison.

I V. La fortune & le destin ont plus de prise sur toy qu'ils n'avoient auparavant. Ils ne t'affligeront pas seulement en ta personne, mais encore en celle des autres. Le Poëte appelle les meres infortunées, parce qu'elles se croient heureuses en-leurs productions : mais je trouve leurs charges fort allegeantes au prix de celle des peres ; comme ils ont plus de courage pour endurer les disgraces, le malheur semble leur faire ressentir les plus grands effets de la rage. N'est-il pas vray que tu dois souhaiter de bonne heure la mort, de peur de cesser de vivre heureux devant que tu meures ? Autrement tu es en grand danger de demander à tes voisins comme Nestor ? *Pourquoy ay-je vescu si long-temps, pour toujours vivre, en mourant toujours ?*

V. Tiens donc pour assuré que la fecondité de ton mariage est une félicité malheureuse, une assurance incertaine, une joye melancolique, & une esperance desesperée. Je pourrois te proposer icy l'exemple de plusieurs grands

Personnages qui n'eussent jamais eu d'infortunes s'ils n'eussent pas eu d'enfâs, & qui n'ont jamais trouvé de plus grands desavantages en leur vie, qu'en ce que tu crois estre le plus grand avantage de la tienné. Mais il ne faut pas icy rapporter des Histoires que l'expérience renouvelle tous les jours. Il n'y a que ceux qui n'ont point de familles qui nont point de croix insupportables comme les autes.

DES ENFANS

BIEN CONDITIONNEZ.

TV me diras que ton fils ayant une humeur extrémémēt agreable, ne te peut causer de petits plaisirs : mais prends garde que ces agrémens ne se changent en afflictions, & que plus la presence de cet enfant t'est chere, plus son absence ne te soit fascheuse. Il n'y a point de privation plus insupportable que celles des biens, dont la jouissance nous transporte d'un contentement extraordinaire. Au demeurant si tu as conçu de grandes esperances de ce petit garçon, dont tu fais ton Idole, imagine-toy que tu bâtis sur le sable, & que tu t'appuyes en effet sur le neant ; L'âge où il est tient plus de l'essence de la mortalité que de la vie, & il est plus changeant par qualité, que raisonnable par nature. C'est une fleur qui se flestrit en nous produisant la beauté dans le premier épanouisse-

ment de ses feuilles. On ne voit rien de si rare ny de moins durable. Il y a bien de la douceur à voir ce petit miracle en sa perfection naissante, mais il y a bien plus d'amertume à le voir mourir.

II. Je sçay bien que les caresses des petits innocens sont les plus aimables, comme elles sont les plus naïfves: mais que ces petits souris te peuvent faire jeter de grosses larmes, dans quelque fatale revolution? tu crois voir deux Astres dans ses yeux, mais que tu souffriras si tu les vois en éclipse; son begayement te plaît davantage que l'éloquence des autres: mais peut-estre que la mort luy va estouffer la parole avec le poulmon: sa voix te ravit quand tu l'entends: mais elle te tourmentera quand tu ne l'entendras plus. La satisfaction que tu as à present sera la cause des regrets que tu auras à l'advenir. Mais de peur que tu ne penses qu'en choquant tes sentimens je veuille choquer la nature, je ne t'empesche pas de te réjouir d'avoir un enfant, mais de te réjouir dans l'excez de ce qui peut estre le sujet de ta tristesse. Je ne te défends pas la bien-seance, mais une extrémité vicieuse.

III. Ainsi je desire que tu sois moins aise de ta prosperité, afin que tu ayes moins de douleur en cas que tu changes d'estat. Je t'avertis de ne te pas appuyer sur un roseaux, car il ne tremble pas seulement, mais encore il peut te faire tomber. L'Empereur Adrian ayant adopté *Ælius Verus*, qui avoit de fort grands avantages de la nature, mais qui estoit de petite complexion, dit, au rapport des Historiens, qu'on ne se devoit pas étonner si reconnoissant la fragilité de tous

les hommes, il cherchoit de la substance dans la fragilité mesme. Quelquesfois le secours est plus dangereux que l'abandonnement. Il y a des personnes que le Ciel ne semble nous laisser voir que pour nous en oster la veüe. Il enflame nostre desir pour étouffer nostre esperance. Les belles choses durent aussi peu que les autres durent long-temps. Comme nous sommes dans un exil, il semble que la nature ne nous recrée qu'à regret : Je veux dire par là que la joye ne doit jamais estre éloignée de ton deuil. Cét enfant peut mourir s'il semble te faire vivre. S'il te paraist gentil, il sera peut-estre ingrat. Il a l'humeur douce, mais que sçais-tu s'il ne sera pas un jour desobeissant ? Quoy que la mer soit calme, elle n'est pas hors du pouvoir de soulever des tempestes. Le feu est plus violent quand on l'a retenu dans la contrainte. Enfin souviens toy dans ces beaux commencemens, qu'il faut regarder la fin. Un Laboureur ne se réjoüit pas tât de voir la fleur que les fruits. Il craint la t'épeste jusqu'à tant qu'il ait recueilly sa moisson. Modere doncques ton espoir par l'apprehension, & la ioye presente par une défiance de ce qui peut arriver.

IV. Ayant veu que tu ne peux t'appuyer sur la foiblesse de tes enfans, tu t'appuyes maintenant sur leur beauté. Mais si ie t'ay appris à mépriser ta bonne mine, dois tu faire estat de celle des autres ? outre que tu sembles estre bienaise de voir tes enfans dans le danger, en les voyant capables de donner de l'agrément. Sçache que la pudeur & la beauté ne se trouvent guere en un mesme lieu. Il est bien difficile que

de beaux sujets veüillent estre chastes, & qu'ils le puissent mesme, quand ils le voudroient. Tout est mal asseuré dans le monde; mais l'honnesteté y est principalement choquée, veu mesme que la bõne grace est quelquefois son plus mauvais ennemy. Ceux qui possèdent cette vertu n'ont pas un petit merite, pource qu'ils ont en tout temps beaucoup de peine. Il y a des gens à qui quelques-uns portent envie; mais toujours cette émulation est plûst personnelle que generale; elle excite la colere, mais souvent elle la dissimule, & quelquefois par bien seance on fait le plus favorable accueil à ceux dont on est le plus jaloux. Plusieurs sont haïs qui subsistent par la haine d'autrui; & c'est pource qu'on les ébranle, qu'ils semblent estre inébranlables. Il y a eu des Tyrans qui ont esté bien-venus, pource qu'ils traitoient mal toutes sortes de personnes: ce n'est pas leur douceur qui les a fait regner paisiblement, c'est leur cruauté. On voit des Pilotes qui passent parmy les écueils sans faire naufrage, & trouvent leur salut, où d'autres rencontrent leur perte. Ils prennent des Pyrates au lieu d'en estre pris. Tout de mesme il y a de riches marchans qui passent par les forests avec autant de seureté, que les pauvres. Il n'y a que les belles filles qui en paix & en guerre, ne manquent jamais d'estre attaquées des Amans & des Ennemis.

V. Elles ont beau estres chastes, toujours elles sont tentées. On assiege leur maison, si l'on ne peut les prendre d'abord. On employe l'artifice, où la force est inutile. Comment est-il possible qu'une fille resiste à des armes qui vain-

quent mesme les hommes? On tâche de se faire voye dans leur cœur par des largesses, afin qu'elles ne craignent pas de se rendre à une puissance qui les adore dans toute sorte de soumission, & qu'elles donnent à leur complaisance, ce qu'elles refusent à celle d'autrui. On joint les presens aux artifices pour les obliger à se donner en recevant, puisqu'elles ne veulent rien accorder par une liberalité gratuite. Enfin, on ravit un tresor qu'on ne peut emporter par amour, & on deshonneure une innocente pource qu'elle a eu trop de soin de son honneur. Il ne faut pas icy prouver par des exemples anciens, ce que l'experience nous declare tous les jours. Ce ne sont pas les laides qu'on enleve d'ordinaire, ce sont les belles qu'on veut avoir à quelque prix que ce soit, voire de son sang, de son bien, & de sa vie. Mais sans regarder ces extrémitez violentes, il est certain que la beauté a tenté plusieurs personnes, que la déformité eust empeschées de mal-faire, & les a portées, ou à la mort ou à l'infamie. Joseph chez les Hebreux faillit à perir par la poursuite d'une impudique, & fust mort comme criminel, nonobstant son innocence, si la providence de Dieu n'eust tiré son honneur de son ignominie pretendue. Les Grecs ne nous parlent jamais d'Hippolyte, ou de Bellerophon, qu'ils ne nous montrent qu'il faut avoir une vertu incorruptible pour preserver la beauté de corruption. Au reste, l'Italie sçait que si *Spurina* n'eust défiguré son corps, il eust peut estre receu quelque bestriffure en l'ame. Il se blessa pour se conserver, & fit de sa main ce que d'autres eussent

pû faire. Il sauva son cœur en gâtant les traits de sa face.

VI. Ce que j'ay dit des hommes, se peut dire avecque plus de raison de l'autre sexe. Les filles peuvent-elles estre assurees des estrangers, veu que Thamar ne l'est pas de son propre frere? La chasteté de Penelope ne fut pas inviolable, quoy son cœur fust invincible: & Lucrece ne laissa pas de ressentir son deshonneur, quoy qu'elle n'y consentist point. Mais c'est trop particulariser une verité commune. Nous croyons que les plus vertueuses Dames sont les plus sollicitées, pource qu'elles sont les plus constantes. Et voila les fruits d'un bien que tu estimes fort avantageux, & qui neantmoins est fort dommageable. Outre cela cette beauté que tu prise tant, ne renverse pas seulement les maisons, mais aussi les villes & les Monarchies entieres, & ne semble estre illustre, que pour causer des ruines éclatantes. Où les Histoires parlent, il faut que la raison se taise. Assurément si Helene n'eust esté belle, Troyen'eust jamais esté bruslé. Le nom des Roys n'eust pas esté si promptement étouffé à Rome, s'il n'y eust eu une Dame, dont le visage maistrisoit le cœur d'un Prince orgueilleux. Appius n'eut jamais perdu sa dignité souveraine, si les yeux de Virginie ne luy eussent fait perdre le sens & la liberté. Ce grand Legislatteur des Romains n'eût pas flestry sa reputation si l'autre n'eust pas eu le teint si frais, comme elle avoit parmy les ardeurs du mariage, & il ne fut pas mort en prison, s'il eust pû vivre hors des liens d'une bourgeoise. Enfin, s'il

y avoit eu moins de beaux visages , nous n'au-
 rions pas veu tant d'opprobres & de querelles.
 Ainsi donc si tu compares les mauvais effets
 d'une cause que tu estimes beaucoup , à quelque
 apparence de bien qu'elle apporte dans le mon-
 de , tu trouveras que ce qui fait ton agré-
 ment doit faire ton affliction , & que tu cher-
 ches des Roses , où il n'y a que des épines.
 Voicy les conclusions que je tire de ces prin-
 cipes. Si ton fils te semble beau , crains qu'il
 ne tombe dans le piège d'une infame Messaline,
 & qu'il ne soit réduit à ce fâcheux entre-deux ,
 ou de recevoir la mort de la main de cette Amā-
 te , en luy refusant son cœur ; ou en le luy don-
 nant , de perdre la vie par ordre de l'Empereur.
 Et par là il n'auroit fait que chercher la mort par
 l'adultere , ou par la chasteté mesme , & ses char-
 mes apparens n'auroient de rien servy qu'à atti-
 rer le malheur dessus sa teste. Il faut donc
 que tu regardes un certain temperament dans la
 joye aussi bien que dans la melancholie ; & que
 tu te persuades que la belle taille d'un jeune
 homme est avantageuse ; mais qu'une bosse est
 plus assurée. Applique maintenant aux filles
 ce que j'ay dit des Garçons : considere les em-
 busches qu'on leur dresse , en regardant les at-
 traits de leur beauté , Penses-tu qu'il n'y ait
 qu'un Jason , qu'un Thesée & qu'un Pâris dans
 le monde ? les moindres hommes veulent imi-
 ter les exploits de ces grands Heros , & pour ces
 trois , tu peux conter mille ravisseurs. Crois-
 moy , que d'avoir de ces deposts à garder , c'est le
 moyen d'estre bien en peine ; tu ne scaurois
 quitter la crainte de les perdre qu'en quittant

la vie mesme. En les faisant sortir de ta maison, tu n'extermineras pas proprement l'aprehension, mais tu l'introduiras dans celle d'un autre: bref, tu écarteras le feu, mais tu ne l'esteindrás pas.

VII. Après-t'avoir parlé en amy, je veux te parler en homme; je m'estonne bien que faisant profession d'une haute sagesse, comme tu fais, tu t'emportes à de si basses imaginations, qu'un autre pourroit appeller folies. En effet, de voir de jeunes gens qui se glorifient de leur bonne mine, c'est un traict de vanité; mais la coustume jointe à l'âge le rend supportable en quelque façon. Mais de voir un vieillard qui se réjouit d'un bien apparent de ses enfans, & qu'il sçait estre sujet à une infinité de maux, ce n'est pas seulement une irregularité d'humeur, c'est un transport de folie. Tu as beau dire que le visage de tes heritiers presomptifs est plus celeste qu'humain: Souviens-toy que Priam disoit que son fils estoit plûstost une production d'un Dieu, que d'une pure creature: Neanmoins Achille luy fit bien voir qu'il estoit fils d'un homme mortel, & non pas d'un Dieu, qui l'exemptast de la mort. Les plus beaux traits d'un sujet se peuvent enlaidir en un moment: la bonne grace ne dure gueres qu'elle ne cesse d'estre l'objet de l'agrément du cœur. Mais l'amour paternelle t'aveugle pour ne pas voir ces excellentes veritez. Tu es bien aise de te tromper, pource que tu crois te tromper à ton avantage. C'est l'agreable ennemy du jugement, je veux dire l'affection qui te fait concevoir ce raisonnement tout à fait déraisonnable.

Enfin le seul sujet que tu as de te louer des appuis de ta maison, c'est qu'ils la renverseront bien tost, que pour entretenir leur embonpoint, ils te feront beaucoup de dépence. Ce sera là le soulagement que tu auras que d'estre chargé extraordinairement.

D E

L A B E A U T E.

I. **T**On esprit se flatte un peu trop sur la Beauté de ton Corps, & tire vanité d'une chose, en effet extrêmement vaine. Ce bien te semble agreable : Mais considere qu'il est bien fresse, & qu'il est aussi difficile de le garder long-temps, que d'arrester le temps mesme. Comme il vient avec luy, il s'enfuit pareillement avec luy. Certes, puis que le corps perd chaque jour sa consistance, & que tout solide qu'il est, il passe pourtant comme une ombre, il ne faut pas croire qu'un accident qu'il soutient, puisse plus durer. Un moment ne scauroit composer une Eternité : Les accidens n'estans qu'accessaires aux substances, peuvent perir sans la perte de leurs sujets ; mais la destruction de ceux-cy emporte consequemment celle des autres. C'est vouloir comber, que de se fonder sur un appuy ruineux. Au demeurant de toutes les qualitez qui accompagnent le corps, il n'y en a pas une qui le

quitte plutôt que la bonne grâce extérieure : c'est une fleur qui commence à se faner , lors qu'elle commence à s'épanouir ? son éclat se ternit pendant qu'on l'admire , & passe aussi viste que les paroles de ceux qui luy donnent des louanges. Il ne faut qu'un peu de froid pour la flétrir , & qu'un petit vent pour l'abatre : une maladie ou une playe est capable d'alterer le meilleur temperament, & de rendre fort laids des gens de fort bonne mine.

II. Après tout , fais le vain tant que tu voudras , avec ton orgueil tu feras montre de ta folie extraordinaire. La mort vient à grands pas pour t'enfermer dans une bière , & mettre ta bonne grâce en si belle perspective. On verra là que c'estoit du fard , dont tu faisois tant de cas , & qu'il faut bien peu priser ce qui nous abandonne si legerement. Ce n'est pas la seule mort qui nous peut causer cét effet ; il ne faut qu'attendre quelques années pour voir le mesme changement par une autre cause. Une fièvre d'un jour peut emporter en un moment un tresor qu'on garde avec tant de soin & de perte de temps ; & quand rien de dehors ne donneroit aucune atteinte à la beauté , elle se consumerait d'elle mesme ; sa durée la fait cesser d'estre ; comme elle est venue de rien , elle y retourne ! C'estoit un peu de boüe détrempee avec du coloris , qui se resout à la fin aux principes de sa premiere constitution. La perte neanmoins d'un bien si passager ne laisse pas d'estre fort sensible , d'autant qu'on ne quitte pas sans peine , ce qu'on possede avec plaisir : & la fuite laisse autant de regret , que la venue avoit causé d'allegresse.

III. C'est ce qui faisoit dire à ce beau Prince des Romains , qui parloit plus par expérience que par simple speculation , *Qu'il n'est rien de plus doux ny de moins durable que la beauté , qu'encore qu'elle fust aussi solide , qu'elle est fresse , il ne croyoit pas que l'on d'eust tant priser un ornement qui est hors de nous , qui ne tient qu'à la peau , & qui cachant beaucoup de choses honteuses sous une belle apparence , ne nous flatte qu'en nous pipant.* Il est donc de la bien-seance de s'arrêter aux biens qui sont legitimes & asseurez , & non pas à ceux qui sont faux & sujets à l'inconstance. En outre , sçay-tu de quoy tu te glorifies en te vantant de ta beauté , c'est d'avoir une taye devant les yeux pour les ébloüir : un lacet aux pieds pour les arrester , & de la glu aux aisles pour ne jamais perdre terre. Avec cét empeschement tu ne sçaurois discerner le vray d'avec le faux , ny marcher bien avant dans la carrière de la vertu. Tu ne prendras jamais l'effor fort haut , ayant une attache si basse que celle là. Et certes , la beauté a retiré plusieurs personnes du vray chemin de l'honneur , pour leur faire prendre le détour dans celui de l'infamie.

IV. Je veux que ta beauté ne soit pas seulement rare , mais encore appelle-la prodigieuse : pour moy je ne trouve rien de si prodigieux que la vanité , ny rien qui me fasse plus étonner , que de voir de beaux sujets , & qui pour paroistre gentils , sont continuellement à la torture. Ils prennent en effet beaucoup de peine , pour n'avoir qu'une apparence imaginaire : ils s'oublient de leurs plaisirs & de leur san-

té, pour n'avoir soin que de leur teint. Combien de temps perdent-ils pour gagner ce beau tiltre de Damoiseaux, ou de poupées? l'Utile ny l'Honneste ne font plus d'impression sur leurs esprits : ils negligent mesme le Necessaire pour ne faire estat que du Beau. Possede donc à la bonne heure un bien si mauvais ; pour moy je ne t'envie point un si funeste avantage. Tu loge ton ennemy avec toy, & il est d'autant plus dangereux qu'il est charmant & agreable au dehors. As-tu donc la conduite raisonnable d'entretenir là un larron qui te ravit subtilement le temps comme il t'oste le repos : & un bureau qui te tourmente en te caressant ? En sa compagnie tu n'auras jamais fautes de peur, ny de dangers : le deréglement des passions brutales, suivra toujouts cette belle proportion qui compose l'idole, dont ton esprit est adorateur.

V. Et ne dy pas pour te consoler de tant de maux, que ce bien ne peut que t'estre fort doux, qui est la source de l'amour, & que s'il te fait perdre du temps, il te fait gagner tous les cœurs. Croy-moy, que la beauté ne donne pas moins d'ouverture & de sujet à la haine qu'à l'amour. Comme il n'y a rien qui soit plus regardé qu'un beau visage, il n'y a rien de plus suspect. C'est un traistre qu'on craint, & qu'on veut neantmoins voir. Et quand ce bien imaginaire n'apporeroit aucun préjudice aux autres, il suffit qu'il cause du peril ou du dommage à son possesseur. La beauté porte les jeunes gens à de bien honteuses extremités : Elle leur fait croire que tout ce qui leur plaist leur

est permis : & que ce qui peut flatter leur délicatesse effeminée tient toujours de la bien-seance. C'est ce qui en a fait mourir plusieurs dans l'ignominie, bien qu'ils fussent nez dans une illustre maison ; & qui encore aujourd'hui en fait vivre d'autres dans l'aveuglement & dans le crime. Si leurs corps eussent esté laids, leurs ames eussent toujours esté belles.

VI. Mais je connois bien que mes raisons ne sont pas assez instructives pour une personne qui veut estre incrédule, aussi bien qu'incorrigible. Tu ne croiras jamais ces veritez qui destruisent ton phantôme de beauté, qu'elles n'ayent passé par l'épreuve de ta propre experience. Il ne faudra pas attendre long temps pour en faire un essay plus prompt sans doute que tu ne souhaites. La saison viendra que ce temperament qui semble estre si regulier, s'alterera tout à fait, & que cette vive couleur se changera en celle d'un mort. Cette blonde chevelure tombera pour moitié ; le reste grisonnera ; les rides sillonneront ce front si bien estendu, & les jouës te pendront sous le menton : ces yeux qu'on appelle deux soleils seront de la couleur des commettes ; un sombre nuage couvrira tout leur éclat, cét yvoire enchassé dans du corail, je veux dire ces dents si blanches, & si nettes à present, seront alors toutes noires : la pourriture défigurera celles qui resteront, les autres destruiront en tombant le bel ordre qu'elles composent estant arrangées dans une parfaite justesse : cette teste qui se tient si droites'abbaissera d'elle-mesme, & tremblera plus que celle d'un

yvrongne : ce col si bien arrondy fera de petites bosses de tous costez : ces épaules se courberont quelques fortes qu'elles soient , en un mot , tes pieds & tes mains se desseicheront de telle sorte , que tu douteras avec raison si ces membres estoient véritablement à toy , ou si tu n'en avois point emprunté cy-devant d'autres. Dans cette nouvelle constitution tu ne sçauras te reconnoistre dans le miroir. Je t'en avertis de bonne heure , afin que tu ayes moins de loisir & de sujet de t'en estonner après. On n'est jamais surpris de ce qu'on a bien préveu. Fais profit de ce presage pendant ta vie , afin que l'effet ne t'en afflige pas trop à l'article de la mort. Et si tu veux croire un amy qui ne te blâme qu'à dessein de te guerir , fais peu d'état de ce qui peut changer , & au lieu de t'estonner d'une si triste metamorphose , tu en auras de la joye. On perd toujous volontiers ce qu'on méprisoit absolument.

VII. Que si la corruption de la nature te veut persuader qu'il ne faut pas faire cas de l'advenir , tant qu'on possède le present , & te fait dire comme à ces fols dont il est parlé dans le livre de la Sagesse. Couronnons-nous de roses auparavant qu'elles se fannent : Je n'ay qu'à te repartir avec cét Ancien ; *La beauté se semble-s'elle fort éclatante , attends un peu & elle ne le sera plus.* Les animaux ne voyent rien au delà de leurs yeux , pource qu'ils n'ont point de raison ny de prévoyance : mais les hommes doivent estendre leurs soins sur ce qui est à venir , aussi bien que sur les choses presentes. Tu prepares aujourd'huy dequoy nourrir demain ton corps , sans te souvenir neantmoins de

te qui doit arriver un jour à ton ame ; tu me permettrais de t'appeller pour ce sujet un de ceux que la Sainte Écriture appelle animaux , & un de ces esclaves dont parle Senecque , qui méprisent le maître pour honorer ceux qui le servent. En effet , si tu croyois que l'ame fut plus noble que la masse , & que ton esprit vist quelque chose au de-là des yeux , tu serois aussi persuadé que la beauté du corps n'est que laideur à comparaison de celle de l'ame. Cette partie a sans doute ses ornemens aussi bien que l'autre , avec cet avantage neantmoins , que comme ils sont plus relevez , ils sont aussi plus durables. Elle a ses proportions & ses rapports dans une grande justesse ; rien de matériel ny de sensible n'est capable d'y jeter quelque desordre. Il falloit donc pour estre agreable desirer & rechercher cette sorte de beauté qui ne dépend non plus du temps , que des maladies , & ne craint ny la fortune , ny la mort mesme. C'est un rayon de la premiere & eternelle beauté , qui est Dieu. Mais c'est un trait de la folie des hommes , qui n'admirent ordinairement que ce qui passe , à cause qu'ils se croient pelerins dans le monde , au lieu qu'ils devroient moins regarder ce qui est en leur chemin , que ce qu'ils pretendent voir quelque jour dans leur patrie.

VIII. Par tout ce que j'ay avancé jusques icy , je n'entends pas décrire absolument la beauté , qui fait le sujet de tous les respects & des plus tendres affections des hommes. C'est une faveur de la Nature qu'il faut priser ; mais

M iij

je blâme l'abus qu'on en fait ordinairement ; car pour le reste si tu t'en fers comme il faut , & que cét avantage ne te rende point orgueilleux , ny insupportable aux autres ; tu as là de quoy te faire admirer après t'estre fait aimer de toutes sortes de personnes. En effet , comme un beau visage en un homme vicieux luy semble reprocher son vice , la vertu pareillement accompagnée de la beauté , semble avoir meilleure grace. C'est un diamant , bien enchassé , qui reluit toujours mieux que sur du fumier. La modestie & la chasteté ont plus d'apparence sur un corps bien fait , & plus de merite de se conserver toutes pures dans les occasions de faire du mal , qui ne leur manquent jamais. Les personnes laides sont en peine de les chercher , elles se presentent d'elles-mesmes aux autres. Enfin , c'est la perfection entiere d'un homme , quand l'ame & le corps ont toutes les prerogatives qu'ils peuvent avoir , & que le soleil du dedans produit ses rayons au dehors. Mais il faut bien prendre garde à ne les pas separer : la beauté du corps prise à part , est assurément le fardeau de l'ame , & une illustre marque de deshonneur , & partant c'est souhaiter du mal , que de la souhaiter toute seule. En ce cas la laideur luy peut estre preferée , puis qu'elle est sujette à moins de dangers & de changemens ; & que plusieurs se sont rendus à dessein difformes , pour se rendre vertueux.

I X. *Spurina* fut plus loué pour s'estre défiguré volontairement , que pour avoir esté

beau : & d'autres suivans son exemple , disoient de fort bonne grace , qu'il n'avoient pas de peine à quitter un bien qui n'estoit pas à eux. Mais quand la beauté s'allie de la vertu , il réüssit un merveilleux accord de cette alliance ; car cette-là tire du lustre de celle-cy , & celle-cy a une montre plus douce en compagnie de l'autre. La beauté , disoit une Reyne , porte toujourns de bonnes lettres de recommandation en quelque part qu'elle se rencontre ; mais lors que la vertu luy preste son seau , elles sont bien mieux receuës. L'exemple des belles personnes est plus efficace , puis que par leur veüe elles nous apprennent à bien faire , aussi bien que par leurs actions , & qu'on aime la perfection pour l'amour des sujets où elle se trouve , quand on ne l'aimeroit pas pour elle-mesme. La vertu n'est pas difficile lors que pour la suivre nous n'avons qu'à nous laisser emporter à l'impetuosité de nos cœurs , & que son Empire est conforme à nostre desir.

DE LA
FORCE DV CORPS.

I. **Q**Uand tu te vantes des forces du corps tu dois te ressouvenir de ce que jet'ay dit au sujet de la bonne mine & de la santé, puisque l'œconomie des semblables est toujours la mesme. Prends garde au reste que la confiance que tu prends en ta force ne te fasse entreprendre quelque chose qui découvre ta foiblesse Je trouve encore que tu te vantes d'une perfection plus propre d'un taureau que d'un homme, & quelque robuste que tu sois, un Elephant le sera toujours beaucoup plus que toy. Ainsi tu as raison de dire maintenant que tu n'as que trop de forces; je le croy facilement. Or est il que l'excez penche toujours vers le vice; ou plutôt c'est le vice mesme. Toutesfois si cet excez retourne à une juste mediocrité, tout ira bien; mais que sera-ce s'il passe jusqu'au defaut, & que cette force miraculeuse soit suivie d'une foiblesse extraordinaire? Croy qu'il n'est point de corps pour robustes qu'ils puissent estre, qui ne s'abattent par un travail immodéré, par une grande maladie, ou par la vieillesse qui surmonte tout; il n'y a que la force de l'ame qui soit infatigable & invincible. Au reste c'est une maigre loüan-

ge que d'avoir de puissans membres. Personne n'a esté plus fort que Milon, mais beaucoup de personnes ont esté bien plus illustres que luy. D'ailleurs la vertu qui est la plus excellente de toutes les choses, n'a pas besoin d'un vaste masse du corps, parce qu'elle habite dans l'ame.

II. Rien ne te semble difficiles avec ces forces que tu as; j'estime au contraire qu'il y a beaucoup de choses qu'elles semblent te rendre impossibles; sans aller plus loin, quiconque s'appuye trop sur le corps ne peut monter fort haut, pource que comme il tend en bas il vous y entraine. Quand tes forces seroient plus grandes que celles de tous les hommes, je t'ay déjà dit que si tu leur es superieur en ce point, tu ne laisseras pas d'estre inferieur à beaucoup d'autres animaux déraisonnables. Et ne t' imagine pas que tu n' ayes rien à craindre dans une si forte constitution: au contraire, tu as plus de sujet d'apprehender maintenant. La fortune attaque avec de grandes forces, ceux qui ont beaucoup de confiances aux leurs; & quelquefois se fâchant de combattre dans l'égalité, pour montrer combien l'homme est un fiesle animal, mesme lors qu'il se croit estre le plus robuste, elle tuë les plus grands geans d'une legere escarmouche. Hercule qui avoit paru invincible à tout le monde, fut vaincu par la force d'un mal caché; Milon que tant delices & de carrieres avoient rendu si fameux, fut arresté par un seul arbre, qui donna son corps en proye aux bestes sauvages. Et voila comment cette force

M. vj.

merveilleuse , & sans exemple , se trouva moindre que celle d'un cheſne-fendu, après cela tu ſeras ſi foible d'eſprit , que de te fier à la tienne , qui eſt bien moindre!

III. Quand meſme tes forces ſeroient immenſes , ſçache que tout ce qui eſt trop grand eſt à charge à ſoy-meſme. Et puis c'eſt la nature preſque de toutes les choſes , de deſcendre, lors qu'elles ſont arrivées au ſommet de l'élevation , & cela ſe fait d'un pas qui n'eſt pas égal. En effet , la montée en eſt lente , mais la deſcente en eſt d'ordinaire précipitée. Ainſi quand tes forces ceſſeront de croiſtre , elles ne demeureront pas en cette eſtat-là : elles ſ'amoindriront , & ſe minant à la ſourdine , enfin elles defailliront ouvertement. Toutes les choſes humaines à la reſerve de l'ame ſ'enfuyent également, quoy qu'on ne voye pas quelquefois les traces de la ſuite des unes ſi diſtinctement qu'on fait de celle des autres : Si ce n'eſt peut eſtre que tu croyes , que les animaux qui rampent par un mouvement ſourd , qui vont de nuit , ou qui comme l'ont dit , broüillent avec leur queuë les veſtiges de leurs pieds , & les indices de leurs alleures , ſont moins de chemin que les autres.

IV. Au reſte , puis que tu te glorifies tant des forces de ton corps , tu te glorifierois bien des tiennes propres. Or meſure quelles tu as : car celles dont tu parles ne ſont pas à toy, elles appartiennent à ton logis , ou plutôt à ta priſon. C'eſt donc une vanité toute pure , qu'eſtant foible comme tu es , tu te réjouyſſes d'avoir une forte maiſon , ou pour mieux dire,

un fort puissant ennemy. Que si tu continuës à tirer de l'agrément de tes forces, je n'ay à te dire que ce mot du Poëte. *Ta joye ne sera pas longue, & les plaintes succederont bien-tost en sa place.* Tu peux te ressouvenir comme cet homme si robuste, dont je t'ay dé-jà fait mention deux fois, se plaint sur sa decrepitude des forces de sa jeunesse. Il croit estre un autre homme, pource qu'il se trouve foible, ayant eu cy-devant beaucoup de vigueur.

D E

L' A G I L I T E'.

I. **A** Prés t'estre vanté de ta force, tu te vantés encore de ta vitesse. Mais il importe beaucoup de sçavoir où l'on court : l'agilité n'a fait qu'en emporter plusieurs à leur ruine. Quand la terre seroit prodigieuse, je te diray comme aux autres hommes; *Courez mortels tant qu'il vous plaira, le Ciel va toujours devant vous, & vous destine par avance à la vieillesse & à la mort; l'une vous interdira la course, & l'autre le mouvement.* Ainsi vous n'avancez que pour finir, vous vous hastez d'arriver, où vous trouverez un retardement eternal. Mais sans considerer l'autre vie, songez bien à celle-cy. Pouvez-vous parler d'une vitesse infinie, ou pour grande qu'elle puisse estre, elle ne sçauroit trouver un champ

propre pour s'exercer ? En effet toute la terre ne tient lieu que d'un point. Cessez donc d'attribuer au corps une promptitude inestimable qui n'appartient qu'à l'esprit. C'est luy qui a l'avantage de découvrir le Ciel & la Mer, l'Éternité mesme, l'étendue de la nature, les limites & les éloignemens des choses ; bref, tout ce qu'il y a de plus secret dans le monde, semble luy estre manifeste. Mais un corps borné par la circonference d'un point & d'un moment, où peut-il se porter ou se placer avec toute sa vitesse ? N'est-il pas vray que quand l'intervalle des lieux & des temps seroit extrêmement estendu, neantmoins il court toujours vers son tombeau, de quelque costé qu'il se tourne, ou en quelque part qu'il aille. Ce rétreffissement d'espace est du moins connu de soy-mesme, sans qu'il soit besoin de recourir aux conjectures de l'Astrologie, ou aux démonstrations Geometriques. Ainsi l'on court certainement où l'on ne pourra plus courir.

II. Mais pour rabattre ta vanité, quelque viste que tu pense estre, tu ne sçauois l'estre à l'égal du moindre lièvre, & la perfection dont tu me parles en ayant accompagné plusieurs parmy des rochers escarpez, & à travers des precipices, les a depuis abandonnez dans la plaine. Nostre siecle en a veu qui après avoir voltigé sans se faire mal par les faistes des tours, par les antennes des vaisseaux, & par le penchant des montagnes, sont après tombez roides morts dans un chemin public, pour avoir fait un faux pas par quelque foible rencontre. Cette legereté des corps pesans est fort dange-

reuse, potrice qu'elle n'est pas ordinaire à la nature; au contraire à son regard elle est violente & ne fera pas long-temps d'un homme un oiseau, pour ainsi parler. Car bien qu'elle puisse arriver à sa perfection sans aucun mauvais accident, la lassitude toutesfois la fera bien-tost cesser; la force de l'homme est courte, mais son agilité l'est encore davantage. Je ne m'estonne pas que tu sois dispos à présent, un petit asne saute toujours en sa jeunesse, & un vieil Leopard ne sçauroit se remuer. Cette legereté dont tu te glorifies s'appesantira dans un bien petit espace de temps. Le premier âge a des aiguillons, & le dernier un frein; quel que tu puisses estre tu ne le seras pas long-temps, ou si tu veux estre long-temps le mesme, tâche d'estre homme de bien. Il n'y a que la vertu seule qui ne craigne point la vieillesse.

DES VIVIERS. ET DES POISSONS.

I. **S**I tu as de beaux viviers tu n'en sçauois avoir de plus fameux que ceux que fit Salomon; & après que tu auras bien considéré tous les ouvrages de tes mains, & tous les travaux qui t'auront fait suër fort inutilement, tu reconnoistras qu'il n'y a que vanité, & qu'inquietude d'esprit: bref, tu t'affligeras de ce qui t'aura causé de la joye, quand tu peseras bien la perte du temps aussi bien que celle de

la dépendance. N'estoit-ce pas assez de parcourir toutes les terres pour satisfaire à vostre gueule, sans qu'il falut sonder encore les eaux, & dresser une prison aux poissons dans le centre mesme de leur empire? Tu as donc osté à ces sujets innocens, la maison & la liberté que la Nature leur avoit donnée, & au lieu qu'elles les avoit produits dans une parfaite santé, tu leur as appris à estre malades!

II. Tu as recueilly beaucoup d'eaux pour ton vivier: mais que dira-t'on de l'insolence d'un homme du commun, tel que tu es, veu qu'il fut imputé à deshonneur à Jules Cesar, qui estoit un si grand personnage, d'avoir forcé les eaux en les détournant de leur cours regulier, pour servir à ses desseins capricieux? Tu crois devenir illustre par le mesme sujet qui le fit appeller superbe? & le peuple doit-il plûtoist souffrir ta manie, que celle de ce Conquerant? Je voy beaucoup de poissons que tu as enfermez dans un mesme lieu; mais puisque vous donnez des liens imperieux aux oiseaux mesmes qui sont aisiez, il ne faut pas s'estonner que vous vouliez aussi commander à des poissons muets, dont les mouvements semblent morts, pource qu'ils sont ensevelis sous les eaux. Tout est en vostre puissance, & soubmis à vos pieds; avayez mortels, qui vous plaisez à vous donner de la peine sur l'esperance d'un plaisir imaginaire: il n'y a que l'esprit seul qui s'exempte de vostre jurisdiction; car vous ne pouvez le gouverner ny le reprimer comme il faudroit, ou plûtoist vous ne vous souciez pas de le fai-

re. C'est pourquoy estant vague & indompté comme il est , il vous tourmente , & vous pousse à toutes sortes de crimes & de vanitez : Au lieu que s'il vous estoit soumis & obeissant , ou plûtoft souple à la raison ; il vous meneroit par un sentier plus droit à une meilleure fin , & vous feroit mépriser beaucoup d'objets que vous recherchez avecque passion. Enfin puisque toutes choses vous sont sujettes, voyez quel honneur ce vous est d'estre sujets à la volupté , qui est la plus vile & la plus infame de toutes les choses , comme vous estes les plus nobles sujets du monde visible. Mais il est ainsi, vous voulez commander à tout pour servir à vos plaisirs.

III. Or cette erreur n'est pas moderne, ou propre du peuple ; elle est ancienne , & des Illustres mesmes s'y sont laissez emporter. Sergius Orata fut le premier qui dressa des viviers pour les huistres sur la rive de Bayes ; environ le mesme temps Licinius Murena en fit pour d'autres poissons ; & ces deux Autheurs tirerent leur surnom de ces deux especes muettes. Ne voila pas de beaux sujets pour acquerir un nouveau titre de ce que l'un aime la Dorée , l'autre aime la Lamproye ? Ces grands hommes ne meritent-ils pas d'estre appelez l'un Africain , & l'autre Macedonien ? Et certes ils ne mirent peut-estre pas moins de peine & de soin à prendre & assaisonner leurs poissons , ou à faire leurs viviers, que Scipion & Paulus à delivrer & à embellir leur patrie par tant de victoires & de triomphes. De telle sorte que ce que quelques-uns

difent est fort veritable, que les empressements des hommes sont presque tous égaux en quantité, quoy que la qualité y mette une grande difference.

IV. Et comme les mauvais exemples ont toujours une grande foule d'imitateurs ; ce Licinius dont j'ay parlé, fut suivy par ces excellents hommes Philippes Hortensius & Luculle, qui d'ailleurs estoit un personnage fort recommandable ; mais qui ne se contentant pas d'un simple vivier, fit percer une montagne près de Naples, avec une aussi grande dépence, que celle dont il se bâtit une maison de campagne ; & son dessein fut de donner du repos aux poissons qu'il avoit pris, le flot de la mer estant receu à travers le destroit d'un rocher brisé, comme dans un port bien tranquille. C'est pourquoy le grand Pompée qui ne songeoit pas à faire des viviers, mais à conquerir des Empires, appelloit fort à propos ce Luculle un Xerxes de robe longue ; c'est à dire un fendeur de montagnes. Que diray-je des autres ? Celuy qui de nos jours dressa le premier des viviers pour garder des Lamproyes, ce fut un jene sçay quel Curus, car à peine est-il connu avec tous les poissons, dont il avoit pris une si grande quantité, qu'il en fit un souper magnifique, & triomphal, pour ainsi dire, à Jules Cesar, où il en fut servy jusques à six mille. Celuy-là eut encore ses imitateurs, & entr'autres l'Orateür Hortensius, dont j'ay déjà fait mention, & qui estoit homme à ne jamais manquer à une exemple de molesse. C'est ainsi que vos belles

Lettes ne diminuent bien souvent rien de la folie : au contraire , ce qui te doit sembler plus estrange , elles l'augmentent quelquefois : en ce que ceux qui sçavent quelque chose , croient que tout leur est permis, & se donnent beaucoup de licence ; qu'ils n'oseroient prendre s'ils estoient ignorans. On dit donc que eét habile homme avoit un vivier sur la coste de Bayes, & entr'autres poissons il devint si éperduément amoureux d'une Lamproye , qu'il la pleura quand elle fut morte. Voilà certe une belle passion , & un dueil digne d'un docte & d'un serieux personnage? Celuy qu'on ne lit point avoir déploré les guerres domestiques de son siecle, les proscriptions ny la mort de ses Citoyens, & qui n'eust pas mesme jetté une larme pour la défaite de Cannes , quand elle seroit advenuë de son temps , en jetta toutesfois en quantité pour le deceds d'une Lamproye: Une si haute legereté fait qu'on doit pardonner à une moindre. La qualité de l'âge & du sexe d'Antonia rend son extravagance plus excusable : car comme elle aimoit une Lamproye; elle ne la regretta pas avec des larmes , après sa mort , mais l'orna de son vivant de deux pendans d'oreille de fin or. De telle sorte qu'elle attiroit beaucoup de monde à Baules , où estoit sa maison de plaïssance sur les confins de Bayes , par la nouveauté d'un spectacle si prodigieux. On a veu encore des viviers de Conques , & d'autres vanitez en fait de poissons , & singulierement au sujets du Loup-marin , qu'on estimoit principalement quand il estoit pris entre les deux ponts du Tybre. Mais c'est assez parlé des erreurs d'autruy. Pour toy,

282 DES VIVIERS ET DES POISSONS.

plustu vois de gens qui s'y laissent embarasser, plustu dois prendre garde à te garantir de semblables folies. Mon dessein n'est pas icy de te défendre l'usage des poissons, mais le trop grand soin des sujets les plus bas du monde.

Fin du premier Livre de la seconde Partie.



ENTRETIENS

DE

PETRARQUE.

DE L'INFAMIE

PERSONNELLE.

I.



E viens de toucher à ta playe, & tu m'avouës maintenant que c'est ton propre deshonneur qui te picque, pource que tu ressens les remors de ta conscience. Je m'en doutois bien. Quoy qu'il en soit, si tu as receu un affront, considere s'il est juste, & ne pleure pas tant pour l'effet que pour la cause; S'il est dans l'injustice, console toy dans ton cœur sur la connoissance de ta probité & mets genereusement sous les pieds les erreurs & les sottises des hommes. Autrement si tu appelles un petit deshonneur insupportable, tu succombes sous le faix d'un petit vent, c'est ainsi que la foiblesse du porteur rend quelquefois pesant un fardeau assez leger de sa nature. Si ton ignominie apparente vient d'une véritable source, elle

s'accroïtra de jour en jour : autrement elle s'évanouïra , & s'en ira en fumée , comme elle en estoit venuë. Et puis ne sçais-tu pas que la Renommée est un soufflé ; & que ce vent qui vous épouvante , & qui vous abbat , vous pousse & vous avance luy-mesme. Certes , on a veu quelquefois qu'une grande ignominie a servy à plusieurs d'ouverture à une grande reputation. Le peuple a eu honte de ce qu'il avoit fait , & pour couvrir à son ordinaire une méprise par l'autre , & ne garder aucune mesure dans les choses , il a surpassé une legere médifance par des loüanges excessives.

II. Si tant de mauvais bruits t'épouvantent , reviens au port maintenant que les vents soufflent de tout costez , & de cestumultes orangeux qui t'offencent l'oreille , entre dans le plus secret cabinet du cœur ; si la tranquillité y regne , tu as touïjours où te reposer , quand tu seras las d'entendre des discours choquants ; & où te réjouïr interieurement , quand on te croira persecuter au dehors : Ne dy donc plus , que ta reputation est noire , quoy que ta vie soit nette , & dans la candeur. Aimerois-tu mieux que ta conscience fut noire , & ta reputation éclatante ? Crois-tu ce que dit le Poëte , *Qu'un faux honneur est utile , & qu'un faux deshonneur est redoutable.* Quelle vanité ! Les choses veritables peuvent aider & épouvanter , mais ce n'est pas à faire à un homme , qui est veritablement homme , de craindre des ombres , & des fantômes. Pour conclusion le poids d'ignominie qui t'accable est pesant , je l'avouë , si c'est le crime qui t'en a chargé ; il est aisé à porter , &

c'est le hazard qui t'embarasse par là ; mais il est du tout glorieux, si tu ne le portes que pour avoir suivy l'honesteté. En effet , l'infamie qu'on encourt par de bonnes voyes , est une loüange avantageuse.

III. Que les fous te bravent tant qu'ils voudront , réjoüy-toy d'avoir fait un gain si noble, que d'avoir acheté la vertu qui est la plus rare & la plus excellente de toutes les marchandises, au seul prix de la reputation. Le vray observateur de la Vertu , c'est celuy qui ne regarde en elle qu'elle mesme ; Mais quoy que le mépris de toutes les choses humaines soit fort loüable , celuy de la renommée pour l'amour de la Vertu , l'est encore davantage , veu que la renommée est plus chere aux grands hommes , que l'or & que la vie mesme. Voila pourquoy il faut penser que celuy qui méprise la reputation , en faveur de la Vertu , méprisera bien tout pour elle. Or sçache que cela est d'autant plus rare , qu'il est plus specieux ; Pource que la pluspart de ceux qui veulent paroistre amoureux de la Vertu , si tost qu'ils ont donné quelque bonne opinion d'eux-mesmes, & qu'ils se sont échauffez à acquerir un peu de reputation, ils se refroidissent tout à coup dans les actions vertueuses , donnant à connoistre par là qu'ils ne cherchoient proprement que ce qu'ils ont acquis avec peu de peine. Les vrais vertueux ne regardent pas ee qu'ils ont fait, mais ce qu'il faut faire, & considerent plus ce que l'on doit executer, que ce que l'on dit.

IV. Je veux que beaucoup de gens parlent mal de toy , si n'auras-tu jamais tant de médi-

sans, ny de si envenimez qu'en eurent Fabius, & Scipion qui en eut encore plus que l'autre; & toutesfois la calomnie & l'invective leur tourna enfin à une haute gloire. Cesse donc de déplorer une condition qui t'est commune avec ces Illustres; il y a eu bien peu de personnes qui ayent toujors esté sans aucune sorte d'ignominie. C'est que la reputation est une chose fort delicate dans l'homme, & qui s'enrouille facilement pour de legeres causes: bref, comme il n'est rien de si éclattant, il n'est rien de si aisé à obscurcir, ny de si susceptible des impressions étrangères. Au reste, la médifance est une peste qui s'attache principalement aux noms venerables, & qui n'a pas épargné voire les plus saincts, ny leur chef mesme, qui estant non seulement sans peché, mais encore incapable de pecher, ne laissa pas d'estre diffamé par les impies, montrant par là qu'il ne falloit pas que les hommes esperassent d'estre exempts d'un mal, dont Dieu mesme n'avoit pas eu d'immunité.

V. Il est presque impossible que la vertu ne soit tâtée l'envie; il suffit que si elle en est ébranlée, elle ne s'en laisse pas abbatre; Ne te mets pas en peine que la médifance frappe contre la gloire; si celle-cy est pure & solide, elle deviendra plus reluisante par ce heurt, quelque rude qu'il soit. Un vent populaire poussé par l'orage d'une ignorance aveugle, bat les plus hauts sommets des choses, mais il ne les émeut pas, ou du moins il ne sçauroit les ranverser. C'est pour toy une marque d'excellence, d'estre tombé dans les discours offençans
du

du vulgaire , comme sur un écueil ; Car les noms bas & qui semblent ramper contre terre , ne reçoivent ny la lumiere d'une belle louange , ny la bourasque d'une haute ignominie. Souvent ce qui est méprisé , est aussi en repos.

VI. C'est encore un grand bien que tu as dans ton mal-heur d'être exposé aux langues , & non plus aux plumes des médifans. Les discours du peuple son vehemens ; mais ils ne durent pas : Tout ce qui vient de legers ou de faux motifs , a necessairement une courte subsistance : ces chiens se tairont, après avoir beaucoup abboyé. Ceux qui commencent avec le plus de chaleur , ordinairement se lassent plutôt. Puis que tu crains si fort le langage du peuple , que seroit-ce de toy , si tu estois exposé aux pointes du style de quelque excellent Orateur , ou de quelque fameux Poète ? comme il est autrefois arrivé à plusieurs , que nous voyons infames dans la posterité à cause de l'éloquence d'un ennemy. De telle sorte que je louë fort ce noble regret du Roy Alexandre qui envioit Homere à Achille , mais je ne louë pas moins la noble apprehension qu'avoit l'Empereur Alexandre que les gens sçavans & diserts , n'écrivissent quelque chose de Satirique contre son nom. Je ne veux pas dire par là , qu'il faille succomber sous une medifance bien instruite ; au contraire , il faut refuter une calomnie sçavante par une verité bien étudiée , comme fit Ciceron au regard de Salluste , Demosthene envers Eschines ; & Caton à l'en-

droit d'une infinité d'adverſaires : ou du moins il luy faut faire teſte par cette illuſtre confiance que donne la probité, & par le témoignage de la conſcience, qui vaut plus que tous les applaudisſemens des Theatres. Enfin, il faut dire ce que dit Vatinius, comme Calinus achevoit de haranguer : *Je ne dois pas eſtre condamné, pource que cét homme eſt diſert. Je ne ſuis pas méchant, pource qu'il dit bien.*

V I I. Mais je te vois hors de ces dangers-là ; car bien que, le peuple faſſe beaucoup de bruit, il s'étourdira en ſe comportant ainſi, & ceſſera enfin ſes cris de gré ou de force. Le jour viendra qui impoſera ſilence à ces cigales enrouées, & à ces pies babillardes. Cependant ſi tu es en mauvaiſe odeur parmy le commun du monde, tâche de l'avoir bonne, perpetuelle & véritable au fonds de ton cœur, & parmy tous les gens de bien. Celle que tu recherches maintenant s'évanouïra. Pauvres hommes également vains & rimides ! que vous importe ce court & ſombre murmure de flatteurs, ou de médifans ! Il viendra des gens qui jugeront avec plus d'équité & de franchise. Tu me demandes qui ſont ces juges ? Vous ne pouvez pas les connoiſtre vous autres, ſi bien en eſtre connus. Je parle de ceux qui naiſtront après vous, qui n'auront ny envie, ny haine, ny eſpoir, ny amour, ny crainte pour vous ; ſi vous voulez voir une juſte eſtimation de vos affaires, & une ſentence incorruptible ſur vos actions, attendez ces Juges, le delay ne ſera pas long. Voicy qu'ils viennent, & ils arriveront bien-toſt.

VIII. Au surplus si le des-honneur que tu souffres vient des belles actions que tu as faites, & du fonds mesme de la Vertu, dont tu es passionné; sçache qu'il est des occasions où l'amour se nourrit de ses pertes, croist par les travaux, & ce qui est merveilleux, il prend racine plus avant dans un terroir également amer & mauvais. De là vient qu'on voit bien souvent, que ceux qui ont souffert beaucoup de choses pour les factions, sont plus factieux que les autres, & aiment davantage la broüillerie: C'est une verité qui n'est que trop connue, & trop commune dans nos villes: Ainsi nul n'est plus amoureux de la verité & de la Justice, que celuy qui s'est exposé à tous les malheurs, voire à la mort pour elles. Tu dois donc aimer pareillement la Vertu, & la cultiver de plus en plus, après avoir perdu à sa consideration la renommée, qui est le plus beau & le plus illustre de tous les biens, & souffrant pour son amour un supplice qui n'est pas petit, je veux dire l'infamie. Puis donc que tu as tout abandonné pour une si bonne cause, méprise encore tout, & embrasse la Vertu seule, que personne ne te sçauroit jamais oster. *Dy luy Grande Reyne c'est pour vous que je souffre volontiers toutes ces pertes, vous me remettrez dans la jouissance de tous mes biens, ou plutôt vous me tiendrez lieu vous mesme de tous les biens imaginables, j'auray tout en vous possédant. Protegez-moy vous seule, & je ne ressentiray plus la perte de la reputation, ny de la vie mesme. Mais en discourant de la sorte il faut bien agir, & laisser dire au peuple, qui est l'ennemy inévitable de la*

290 DE LA TROP GRANDE
Sageſſe & de la Vertu. S'il déchire ta réputation
dans les carrefours, ne t'en mets pas en peine; il
te rendra plus connu, comme la Vertu te rendra
Illuſtre, & la conſcience aſſeuré contre tous les
dangers, auſſi bien que contre toutes les morſu-
res des mauvaiſes langues.

DE LA
TROP GRANDE
REPUTATION.

I. **Q**Uand il te fâche d'être plus connu
& plus eſtimé que tu ne voudrois,
tu mépriſes la poſſeſſion d'un bien
qui a été ſouhaité par les plus grands Capi-
taines, par les Princes, par les Philoſophes, &
par les Poètes les plus fameux. En effet, que
pretend-on par tant de travaux, par tant de
guerres: & par un étude ſi tendu, ſinon d'ar-
river où tu es déjà parvenu? Les meilleurs
artiſans ont la meſme viſion dans leurs plus ex-
cellens ouvrages. Témoin la ſtatue de Miner-
ve faite par Phidias, qui eſt un des premiers
chef-d'œuvres qui ſoient jamais partis de la
main des hommes; La rareté de ſon artiſice
parut, en ce que cet ouvrier ayant eu défence
d'y mettre aucune inſcription, grava ſi indu-
ſtrieuſement ſon viſage ſur le bouclier, qu'ou-
tre qu'il eſtoit fort reconnoiſſable à tout le

monde , il n'en pouvoit estre arraché par aucun autre moyen , que par la dissolution entiere de tout l'ouvrage. Cét Artisan donc vouloit estre connu , pour recompense de son travail. Car si quelqu'un me dit que ceux qui travaillent de la main regardent plus l'argent que l'honneur , cela peut estre vray au sujet des ouvriers du commun , mais non au regard des Illustres. Ce qui peut se prouver par beaucoup de marques , qui font voir qu'ils s'attachent à leur besongne , voire avec perte de temps , & d'autres dommages pour eux , méprisant ainsi le gain , pour ne rien amoindrir de leur reputation.

II. Cela se verifia principalement par la noble constance de ces quatre Ouvriers, qui ayant esté appellez à gros gages par Arrhemise Reine de Carie, pour travailler à ce fameux Mausolée qu'elle vouloit faire dresser à la memoire de son cher époux ; cette Princesse dont ils attendoient la recompense de leur travail , estant morte devant l'achevement de l'ouvrage , ils persisterent toutesfois d'un commun consentement jusques à la fin , n'ayant plus rien devant les vœux que leur gloire , & le souvenir qu'ils laissoient d'avoir fait de leur main un des miracles du monde. Il est donc vray , que tous les hommes recherchent l'honneur & l'éclat de leur Renommée ; & tu es le seul qui ne voudrois pas les avoir acheptez au pris d'un petit ennuy qu'ils te causent ?

III. Tu me diras que tu serois bien-aise d'estre estimé de la posterité , mais que tu trouves mauvais de l'estre de ceux de ton siecle. Au con-

traire, ce dernier avantage est plus grand que l'autre, pource qu'il est plus rare & plus difficile, l'envie luy servant d'obstacle, qui a de coutume de troubler la réputation des personnes presentes. Je sçay bien qu'entre les absents la gloire est toute pure, nul ne parle contr'elle, nul ne s'y oppose, au lieu qu'entre les personnes presentes, il n'y a que travail, & que contradiction: Bref, *ce n'est pas une petite peine, que la garde d'une grande réputation*, comme quelqu'un a fort bien dit. Mais aussi je trouve que celuy-là est bien mol & bien delicat, qui voudroit acquerir sans travail les plus grandes choses, veu que pour les moindres, il se trouve tant de peine. Peut-estre n'apprehendes-tu pas tant le travail que l'ennuy. Qui ne se fâcheroit, me diras-tu, d'estre toujous visité, assiegé, importuné, tourmenté, & se negligeanf soy-mesme, donner les journées entieres, & la plus grande partie d'une vie si courte aux affaires des autres, servant ainsi au bon plaisir d'un chacun, jusqu'à en oublier ses propres necessitez; Si ce mal me fut venu dés le commencement, je ne serois jamais arrivé à cét honneur qui me choque: mais à present il est bien fâcheux de voir qu'il empêche les plus beaux desseins de mon ame, & des affaires importantes, pour me faire appliquer à des bagatelles.

IV. J'avoüe que tout cela est bien rude, mais il est supportable, capable d'estre envié sur toy, comme estant souhaitable en effet, mais enfin inevitable de quelque façon que tu le prennes. Car quel chemin as-tu pour en échapper, que la superbe ou la paresse? L'une empêchera

L'honneste desir de ceux qui te demandent , l'autre l'éteuffera tout à fait. S'il y a quelque autre remede , c'est la fuite des villes ; quoy que si ta reputation est vraye , la retraitte ne suffira pas à ton dessein ; L'éclat de la Ronommée suit toujours son possesseur : en quelque lieu qu'il aille , elle demeure avec luy par tout où il veut s'arrester , & celuy qui est estimé dans les villes , ne laissera pas de l'estre dans les champs & dans les bois. On ne scauroit cacher le brillant de ce Soleil , il paroist plus hautement parmy les tenebres , & attire à soy les yeux & les cœurs de tout le monde.

V. N'as-tu pas oüy dire que Dandane le plus fameux vieillard de tous les Brachmanes , fut visité d'Alexandre de Macedoine jusques dans le fonds des solitudes les plus reculées des Indes ? Diogene le Cynique receut le mesme honneur dans le tonneau dont il se servoit , comme d'une maison mobile. Des voleurs apprivoisez par la seule veneration de la Vertu de Scipion l'Afriquain , furent voir ce grand homme dans son petit hameau de Linternum , qui servoit de solitude à ce conquerant de la pluspart des parties du monde. Les chefs des ennemis memes passerent encore une fois la mer pour jouir de la presence de ce Capitaine incomparable. Tite-Live recevoit autrefois à Rome des visites de l'extrémité des Gaules & des Espagnes ; Enfin , nous sçavons que quelques Saincts Peres ont esté visitez des Empereurs jusques dans les autres affreux de leurs hermitages. Je ne parleray point de Salomon , pour qui les Reines quittoient leurs thronnes afin de venir se soumettre au sien.

sons en general, qu'il n'y a jamais eu d'Illustre qui ait eu faute de visites. Les amis & les proches se plaisent à s'entretenir les uns les autres, mais les Etrangers ne se plaisent qu'à voir. En effet, la presence des grands hommes a je ne sçay quelle douceur qui n'est ressentie que du sujet qui en jouit. Ne dy donc plus qu'il est fâcheux d'estre visité, ou s'il y a de la peine, c'est une gloire laborieuse.

VI. Après tout si le fardeau de ta reputation semble t'accabler, considere que tu ne sçauois t'en défaire sans te dépoüiller de la Vertu, qui est son principe. Si tu as de l'horreur de la quitter, comme tu dois en avoir, il te faut donc resoudre à porter gayement un faix, que beaucoup de personnes voudroient avoir chargé au prix de tous soins; & par la perte mesme de leur vie. Tu possedes à regret, ce que d'autres souhaitent inutilement de posseder à plaisir. Rends-toy plus raisonnable, & souffre d'estre veu de ceux, qui n'auroient pas la passion de te voir, s'ils n'avoient de l'amour pour ton nom, & pour ta personne. Tu crois estre importuné de ce que plusieurs te loüent, & te courtisent de tous costez: mais en conscience aimerois-tu mieux estre méprisé & abandonné de tout le monde? Ainsi dans l'honneur qu'on te rend, au lieu d'en tirer du dégouft, songe à reconnoître ce don de Dieu, il t'honore afin que tu te plaises à l'honorer, & te repentes de l'avoir offensé. Toute la gloire, & tout le bien qui vient de l'homme à l'homme, vient premierement de Dieu, qui est la bonté mesme, & le premier principe de la gloire. Et puis si tant de respects

& des visites si frequentes sont ennuyeuses, l'amour & la veneration qui en sont les sources, sont fort agreables. Si ton ame les sçait bien gouster, ce qui te choque te semblera doux; Tempere l'amertume par la douceur, non seulement au sujet dont nous parlons, mais dans tout ce qui regarde cette vie, où il est mal-aisé de trouver du miel, sans que le fiel y soit meslé; & encore la force de ce qui est amer, l'emporte bien souvent sur ce qui est doux.

VII. Au reste ce n'est pas d'aujourd'huy que les ceremonies importunent ceux à qui on pense faire plaisir. Cela n'arrive que trop souvent, & est arrivé de tout temps. On sçait la plainte qu'en fit Vespasian au milieu de son triomphe; lors que s'ennuyant d'attendre que cette pompe solemnelle eust passé, il se blâma soy-mesme d'avoir si vainement souhaitté dans sa vieillesse, un honneur qui n'estoit deuy, ny à luy, ny à ses ancestres, & qu'ils n'avoient jamais attendu. Mais bien que le trop grand éclat ne doive pas de soy mesme estre souhaitté, il faut le supporter pourtant, & l'aimer à raison des causes d'un si bel effet, qui sont la Vertu & l'industrie, qu'il ne faut jamais abandonner, pour se défaire de l'autre. Un travail laborieux est bien plus souhaittable qu'un repos oisif.

VIII. Quant à ces faiseurs de reverence qui te choquent; Crispus le Philosophe s'en est plaint aussi bien que toy, & il n'y a que ceux qui se paissent de vents populaires, qui s'y plaisent. Or je croy que ce qui fâchoit cet illustre, c'estoit, qu'ayant un esprit fort subtil, & un extrême attachement à l'estude, il ne

N r

pouvoit souffrir de se voir interrompu par des complimens trop frequents & inopinez, qui comme il dit luy-mesme, *le troubloient, & sembloient avancer l'appareil de ses funerailles* Mais à bien prendre les choses, tu n'as pas beaucoup de sujet de te plaindre. Ce que tu recherches est arrivé, qui estoit d'estre connu du peuple, autrement tu ne serois pas exposé à la rencontre de tant de gens qui te font la Cour. Tu pouvois demeurer caché, te reposer, & te réjouir dans ton cœur, qui est la meilleure de toutes les vies, au jugement de quelques uns. Mais vous voulez vous autres estre connus & estimez dans les grandes villes; & cependant demeurer oisifs & jouir d'un repos & d'une liberté parfaite; ce qui n'est autre chose que de souhaiter d'estre immobile sur la mer, parmy les plus grandes agitations de la tempeste. En un mot, il y auroit de la superbe à ne pouvoir souffrir volontiers les discours officieux des amis qui vous honorent, veu qu'il vous faut souffrir mesmes les injures des ennemis qui vous méprisent, & qui vous persecutent à outrance.

DES

FAVSSES LOVANGES.

I. **M**Aintenat tu me dy qu'on te blâme d'avoir loué des personnes qui ne le meritoient pas. Mais souvent ce qui est mauvais sort d'une bonne tige. En effet, les

gens de bien, dont la vie est fort innocente, estiment tous les autres tels qu'ils sont eux-mêmes. De là vient qu'ils ont plus d'inclination qu'il ne faudroit à louer, & quoy que j'avouë que c'est mal fait de donner des loüanges à un sujet qui en est indigne, il est encore plus mal-fait, d'en blâmer un autre hors de raison. Et puis si tu as prostitué tes loüanges à escient, tu es blâmable; mais si tu l'as fait par ignorance, il te faut excuser: Quoy qu'il y ait moins de mal à estre trompé, qu'à tromper: Car d'estre trompé, c'est une faute d'autrui, mais de tromper c'est un crime personnel. Ainsi ce n'est pas la loüange d'autrui qui tourne à ton ignominie, mais c'est ta faute, ou ta méprise. Il n'y a point de gloire; ny d'infamie, de ce qui est étranger à vostre regard.

II. Mais si tu te repens du passé, garde-toy d'avoir à l'avenir de pareils regrets. Ne t'emporte pas aveuglément, ny à louer, ny à censurer personne. Les hommes ont une inclination vehemente à l'un & à l'autre, ou plutôt c'est une maladie ou certaine demangeaison de langue qui se remuant toujours, ne sçait que c'est de repos. C'est pour cela que de luy donner un frein & de la bien garder, c'est ce qu'on met entre les œuvres d'une perfection suréminente. Aussi l'Escriture dit, *Que qui n'offense point en parole est homme achevé*: Et c'est en cela que vous vous méprenez souvent, & cét Oracule de l'Apôstre n'est que trop véritable, *Que pas un des hommes ne peut dompter sa langue, & que c'est un malinquet*.

III. Ainsi elle vous porte tous les jours à

N vj.

mentir, quoy que vous y foyez déjà poussez d'un costé par l'impetuosité de vostre nature, & attirez d'ailleurs par la fausse apparence des choses. En effet, il est des personnes qui couvrent les vices de leurs mœurs, par leur mine & par leurs discours. Ce qu'on dit d'Alcibiades se verifie de beaucoup d'autres. Quelques-uns cachent leurs vertus d'un voile contraire, ou par un visage naturellement sombre, & une parole austere, ou par une étude qu'ils apportent industrieusement à éviter tout ce qui peut plaire au commun du monde. En effet, comme on a trouvé des méchans qui vouloient passer pour gens de bien, aussi a-t'on trouvé des gens de bien qui passoient pour méchans, & qui déguisoient leurs actions innocentes, pour se préserver de l'air contagieux de la faveur des hommes, ou de l'odieux fardeau des honneurs du monde. C'est ce qu'on lit de saint Ambroise. Outre ces causes de surprise, il y faut ajouter l'amour & la haine, la colere & l'envie, l'esperance & la crainte, & les autres passions de l'ame qui sont si diverses & si cachées, voire inconnuës quelquefois à leurs propres sujets, mais toujours ennemies du bon sens. Enfin la loüange d'un homme vivant est défenduë par les saintes Lettres, à cause de l'inconstance de cette vie mortelle, & pour la mesme raison le blâme est-il moins licite.

IV. Sois donc desormais plus lent à loüer, & plus lent encore à blâmer; car bien que ce soient deux erreurs mauvaises, comme j'ay dit, la dernière est la pire. Tu as failly, je l'avouë aussi bien que toy; Mais souvent on apprend

par les fautes, & quelquefois un méconte-en empêche plusieurs, & dans la honte qu'on a de s'être mépris une fois, on pourvoit à ne se plus méprendre à l'avenir. Si tu as loüé mal à propos, reprimeta langue, & tire du moins ee bien de ce mal. La vergogne & le regret sont comme des échelons à la conversion & au salut. Il est peu de personnes qui arrivent au droit chemin, qu'après avoir fait beaucoup de détours; & c'est pour cela que nous voyons des gens qui dans leur vieillesse sont amis de la Vertu, qui dans leur jeunesse estoient esclaves du vice.

D E S

J U G E M E N S I N I Q U E S.

I. **S**I tu as esté condamné par la sentence inique d'un Juge, & par le faux témoignage de peu de témoins, tu seras absous par la voix, ou par le tacite jugement du peuple, ou ce qui vaut mieux, par ta propre conscience, ou ce qui est meilleur que tout, par l'Arrest absolu de Dieu. On gagne toujourns la cause quand on en appelle au Tribunal éternel d'un Juge si juste, qui a de coustume de casser ce qui a esté mal jugé. Pour le reste, ce qui t'est arrivé n'est pas un cas extraordinaire. Comme la Justice poursuit les méchans, l'injustice persecute les gens de bien. Ainsi où la condamnation est inique, le prétendu criminel est innocent. Or

à moins d'estre fol, un homme ne peut souhaiter le renversement de cet ordre, ny desirer d'estre condamné par un jugement équitable; & ailleurs il n'est point d'homme pour timide qu'il soit, s'il n'est méchant, qui ne choisisse plutôt d'estre condamné, que d'estre absous par un juste jugement. En effet, ce dernier est d'autant plus expedient, qu'une justice opprimée, vaut plus qu'une malice imperieuse, & qu'une bonne ame est plus à souhaiter qu'une bonne fortune, quoy que l'une ait beaucoup de travaux, où l'autre est pleine de delices. Bien d'avantage, il est d'autant meilleur d'estre condamné, voire justement, que d'estre absous dans l'injustice, que le crime impuny est pire, que celui qui porte sa peine: Car en l'un la justice est jointe au forfait, qui est un grand bien, près d'un grand mal; mais en l'autre il y a le forfait & l'impunité, qui est pour ainsi parler, pire que le crime, estant la plus grande ennemie de la justice, & une source inépuisable de pechez.

II. Ne dy point que le poids d'un mauvais jugement t'accable; le Sage fondé sur la solidité, & satisfait de sa conscience, a des épaules qui ne sçauroient plier; mettez-y tous les fardeaux que vous voudrez, de pertes, d'infamie, de supplices, il ne succombera jamais sous le faix; mais restera toujours ferme, estant appuyé sur ses forces, & principalement sur l'assistance du Ciel. Il trouvera encore d'illustres compagnons de son malheur, pour se consoler par la ressemblance de leur fortune avec la sienne. Un Furius Camillus, & un Livius Salinator à Rome,

un Aristide, & un Miltiade à Athenes, & beaucoup d'autres, entre lesquelles il est étrange qu'on trouve Cicéron & Socrate; aimerois-tu mieux ressembler à quelqu'un de ceux-là, qu'à Publius Clodius? Chacun de ces grands hommes estoit bon Citoyen, fort estimé dans sa ville, & pourtant ils se sont tous veus condamnez, quoy qu'injustement, les uns à l'exil, les autres à la prison, & quelques-uns à la mort. Au contraire, cét autre, quoy qu'il fut le plus méchant de tous les hommes, & qu'outre beaucoup d'autres crimes il eût esté convaincu d'un fameux adultere, qui choquoit la Religion autant que la société civile, fut absous par la commune voix de tous les Juges. Mais est-il d'homme, quelque apprehension qu'il puisse avoir d'une fausse ignominie, qui ne prefere la condamnation & l'exil de Cicéron à l'absolution de son ennemy? Toute-fois ce ne sont là que des choses humaines, & consequemment ordinaires. Regarde plus haut, tu verras le Roy du Ciel opprimé par un faux jugement, & toute sa suite marchant sur les traces du malheur d'un si grand Chef. Ceux qui depuis ont embrassé son party, quoy que remplis d'innocence, & achevez en toute sorte de vertus, sont tombez dans l'écueil de cette persecutiõ judiciaire. Ainsi l'injustice n'ayant jamais épargné, ny Dieu, ny les hommes, pourquoy voudrois-tu estre le seul exempt d'une juridiction si universelle?

III. Mais si tu es offeacé par un faux jugement, il te reste encore en dernier ressort un véritable Juge, comme je t'ay déjà dit: C'est celuy qui dit, *Qu'il rend justice à ceux qui souffrent.*

frent contre raison, que la vengeance luy appartient, & qu'avec le temps, il traittera les méchans Juges de la mesme façon, qu'ils traittent les gens de bien.

J'ose dire encore que tu peux trouver de puissans vangeurs dans le cœur mesme d'un faux Juge & d'un faux témoin. Il n'est point de beste dont la morsure soit si piquante, qu'est celle de la conscience. Mais quand tu n'aurois pas des consolations si presentes, de l'offence que tu as receüe, sçache que ce n'est pas une petite adresse de se bien servir du mal; que d'autres nous font souffrir: Ceux qui sçavent s'en aider profitent bien souvent de l'iniquité d'autrui, au lieu que la personnelle est toujours dommageable, & ne porte jamais d'avantage à son sujet. S'il te fâche d'avoir esté condamné, quoy que tu fusses innocent, voudrois-tu bien l'avoir esté comme coupable? Socrate ne consola point autrement sa femme Xantippe, qui se desespéroit de sa mort, qu'en luy disant qu'il mouroit innocēt. En effet, bien que quelques-uns soient d'une contraire opinion, il est plus aisé à souffrir de se voir condamné dans l'innocence, que de se voir puny dans le crime: Puisque, dans ce premier il n'y a que le supplice qui soit fâcheux, ou dans l'autre la cause du supplice l'est davantage.

IV. Si c'est le peuple qui a commis cette injustice contre toy, attendois-tu que le peuple observast le droit envers toy, qu'il n'observe, ny envers luy-mesme, ny envers personne? C'est une grande marque de ton innocence, d'avoir esté condamné par des criminels. Et puis le mesme peuple qui t'a condamné sans l'avoir mérité, a condamné pareillement de grands

homme, les Camilles; les Livies, & les Scipions, qui avoient mérité tant de récompences, & de triomphes, & qui furent contraints de se parer contre des jugemens violents par un exil volontaire. J'ajoute que quand l'Empereur même s'auroit condamné, tu ne devrois pas pour cela estre inconsolable. Les Arrests des Souverains tiennent bien souvent de la vengeance, plus que de la Justice. Il ne faut que dire un mot contre la licence que l'Empire se donne, ou montrer un visage ferme, & un front sans peur dans une liberté mourante, on est aussi-tost déclaré criminel de leze Majesté!

V. Que si c'est par des Juges que tu as esté condamné, sçache qu'il n'est point d'animal plus veneneux qu'un méchant Juge. Quand les hommes ont esté mordus d'un serpent, ils en sentent bien la douleur mais ils ne s'en plaignent pas. Le serpent a fait ce qui estoit de sa nature, quoy que cela fut contraire à celle du sujet qui souffre. C'estoient aussi des Juges reglez qui condamnerent Socrate, & renvoyerent absous Clodius, en quoy certes, l'on ne sçauroit dire lequel des deux jugemens fut le plus inique. Enfin il faut que tous ceux qui vivent sous la puissance des peuples, des Roys & des Juges, se résolvent à souffrir les choses les plus fâcheuses, & les plus injustes, si elles arrivent; & à ne pas s'en affliger quand elles sont arrivées.

DE L'EXIL.

I. **A** Prés t'estre plaint du jugement, tu te plains de sa peine, qui est le bannissement que tu trouves fort injuste: Mais aimerois tu mieux estre condamné à un exil legitime? Ce que tu prends pour le comble du malheur, est au contraire un bon-heur pour toy? car tu as pour consolatrice & pour compagne de ton injuste exil la Justice mesme, qui abandonnant des Cytoyens iniques t'a suivy, & se trouve bannie avec toy.

II. Mais quand tu parles d'injuste exil, y as-tu esté condamné par un Prince legitime, ou par un Tyran, par le Peuple, ou par un ennemy, ou par toy-mesme? Si c'est par un Roy, ou ton exil ne peut estre injuste, ou le Roy ne sera pas juste, ny par consequent veritable Roy; si c'est par un Tyran, réjouÿ toy d'avoir esté chassé par un homme, sous qui les gens de bien sont bannis, pendant que des voleurs regnent. Si c'est par le peuple, il suit sa coustume, & comme c'est un Tyran à plusieurs testes, il n'eust jamais banny un homme qui luy eust ressemblé, ou applaudy. Ne t'images donc pas d'estre éloigné de ta patrie, mais de la compagnie des méchans, & croy que tu n'es pas forcé d'aller en exil, mais dans le quartier des bons Citoyens. Si c'est un ennemy qui t'a relegué, considere le peu de mal qu'il t'a fait; certes il ne t'a pas traité

avec beaucoup d'hostilité, veu qu'ayant tout pouvoir sur toy, il s'est contenté de t'oster ton pais quoy qu'il t'ait laissé l'esperance. Si c'est toy-mesme qui ayes choisi ton éloignement, par l'aversion que tu avois des mœurs du peuple, ou d'un Tyran, bien loin de t'affliger de cette noble élection, tu dois te réjouir d'avoir preferé la Vertu à ta patrie. Tu as là un sujet, je ne diray pas d'exil, mais d'absence, qui bien loin d'estre funeste est honorable, & merite d'estre envié & souhaité de tous les gens de bien. C'est ainsi que Pythagore abandonna volontairement Samos, que Solon sortit d'Athenes, & que Scipion s'en alla comme particulier d'une ville qu'il avoit renduë triomphante, & maistresse de tant de peuples.

III. Et puis considere que l'exil a rendu plusieurs personnes illustres, qui ne l'eussent peut-estre pas esté autrement; ce qu'il y a certain revers impetueux de la fortune, qui font connoitre des hommes qui resteroient inconnus. Rien ne t'empesche d'estre du nombre de ceux qui font éclatter leur reputation par le choc des adversitez, comme on tire du feu des cailloux qui s'entre-heurtent. Tu trouveras dans les Histoires de grands compagnons de ton exil, & leur illustre société sera capable, non seulement d'amoinrir les ressentimens de ton malheur, mais de t'en oster mesme le souvenir.

IV. Camillus ne fut pas moindre dans son exil qu'à la maison; il fut aussi grand banny qu'il estoit grand Citoyen, & comme il avoit gagné beaucoup de victoire, & conduit au Capitole des triomphes aussi considerables pour

leur justice, que pour leur heureux succez ; enfin estant chassé de là, il ne laissa pas de salüer encore uné patrie si ingrate, & luy rendit toujours de bons offices, quelque mauvais traitement qu'il en eust receu. Je t'avouë qu'il est mal-aisé de trouver un exemple d'un exil aussi illustre que celuy-là. Rutilius pourtant & Metellus, furent si peu touchez de leur relegation, que le premier estant l'appellé par celuy aux moindres volontez duquel c'estoit un crime capital de ne pas obeir, estime si fort son exil, qu'il méprise de revenir ? soit de peur de s'opposer au Senat, & aux loix, bien qu'illegitimes de sa patrie, soit de peur d'estre en estat de se voir encore banny : L'autre revient de l'exil avec le mesme visage, & le mesme cœur qu'il estoit party de la ville.

V. Joignons Marcellus à ces Heros : ce fut le dernier qui tomba dans le temps des guerres Civiles, & qui estant banny, non seulement ne perdit rien de sa constance, ny de l'application qu'il apportoit aux Arts Liberaux : au contraire, il s'y attacha plus fortement, & se voyant delivré des soins de la Republique, il s'adonna si ardamment à la culture de son esprit, qu'il ne sembloit pas tant envoyé en exil, qu'à l'Academie, & à l'école des plus Illustres Philosophes. On peut observer le mesme au sujet de Cicéron, dont l'éclat est encore plus grand par celuy de ses œuvres, comme par une connoissance plus particuliere qu'il avoit des bōnes lettres : & dont le malheur specieux peut servir de soulagement à toutes sortes de personnes, non seulement dans l'exil, mais encore dans la prison, d'ôt

les plus épaisses tenebres peuvent estre éclairées par la lumiere des écrits de ce divin Orateur.

VI. Si nonobstant ces raisons & ces exemples ton éloignement t'ennuye encore, prends un peu de patience. L'exil, s'il est de peu de durée te remettra bien-tost dans ta patrie, & s'il est long, il t'en donnera une autre, d'où ceux qui t'ont banny, se verront bannis eux mesmes, & il te l'auroit déjà donnée, si tu regardois plus à la nature des choses qu'à la nuë opinion des hommes. En effet, un esprit est bien estroit qui s'attache ainsi à un seul coin de terre, de telle sorte qu'il prenne pour un exil, toute l'espace qui est hors delà. Celuy qui déplore ainsi son bannissement est bien éloigné de cette grandeur d'ame, à qui tout le monde semble une petite prison. Socrate étant interrogé d'où il estoit, *Je suis du monde*, dit-il : C'estoit là une réponse véritablement digne de Socrate ; Un autre que luy eust dit qu'il estoit d'Athenes. Mais Socrate n'avoit point d'autre patrie que le monde, qui est celle de tous les hommes, & qui n'est pas seulement ce lieu que vous appelez communément monde, quoy qu'il ne soit que la dernière partie du monde ; mais le Ciel mesme qui est plus justement compris sous ce nom. C'est à cette patrie que vous estes destinés ; si vostre esprit aspire d'y arriver, il se reconnoistra pour banny, ou pour pelerin, en quelque partie de la terre qu'il se rencontre.

VII. En effet, qui peut appeller sa patrie un lieu où il ne demeure que pour un temps ? Mais il faut appeller le país d'un chaeun, l'endroit où il doit toujors resider dans l'assurance & dans la

repos. Cherche ce païs sur la terre, ta recherche à mon avis, sera inutile ? Mais comme la loy de nature a esté donnée aux hommes, & qu'on leur a prescrit des bornes, tant que vous vivez icy bas, toute la tere est vostre patrie, & si quelqu'un pense estre banny en quelque lieu de sa circonference, il n'est pas affligé par la verité de la chose, mais par la fausse creance de son esprit. L'Apostre dit, que nous n'avons point icy de *Cité consistante*. Ovide dit que *toute terre est le païs d'un homme de cœur*; & Stace. *que chaque endroit de l'Univers est le lieu natal de l'homme*: Ces belles maximes te doivent fortifier dans ta foiblesse, afin que tu te montres par tout le mesme, & que tu ne sois jamais dans ta patrie, ou que tu y sois toujours.

VIII. Va-t'en donc à la bonne heure en exil, & suy volontairement un ordre qui te violente. Ce sera lors un pelerinage pour toy, plutôt qu'un exil, & souviens-toy qu'à quelques-uns le retour tiendra lieu de bannissement. Il est des gens qui ne se trouvent jamais plus mal qu'en leur païs. Bref, en desirant ce à quoy on te contraint, tu feras qu'on ne te contraindra plus. Il n'est rien de si violent que la patience ne surmonte, & ce qu'on fait, ou qu'on reçoit de bon gré, cesse d'estre violent. Voilà pourquoy s'il te faut aller en exil, fais volontiers ce qu'il te faudroit faire contre ta volonté, & pour ne rien souffrir avec déplaisir, exécute tout avec joye. C'est ainsi que tu rôpras tout l'effort de la necessité, & tous ces clous de diamant qu'on luy donne; enfin tu briseras toutes tes chaisnes, & te déferas entiere-ment de l'ennuy & de la melancholie. Mais vous

avez accoustumé vous autres , de souhaitter des choses impossibles , & de fuir les necessaires, sans pouvoir reüssir à l'un ny à l'autre.

IX. Et puis quand tu crois aller en exil , tu vas peut-estreau centre de ton repos. Ta vraye felicité est eachee sous l'apparance d'une fausse misere. Du moins tu seras desormais hors des prises de l'envie ; haste-toy donc de prendre une assurance jointe à une gloire legitime. Il n'est rien de si doux qu'une cache honorable , & bien seure , & il n'est point de grande place dans les villes qu'on luy puisse comparer. Enfin te voyant chassé d'auprés des méchans , messe-toy parmy les gens de bien , & montre par effet que tu n'est pas indigne de ta patrie , mais c'est ta patrie qui est indigne de toy. Il faut qu'elle ressentent combien elle a perdu , & que tu connoisses que tu n'as rien perdu du tout. Il faut que les mauvais Citoyens quittent la haine & le soupçon qu'ils avoient contre toy au temps que tu estois present, & que les bons te dōnent des preuves de leur affection sincere, en regrettant ton absence, te suivēt des yeux & du cœur où tu vas, & croyēt que ce sont eux qui sont delaissez , & non pas toy, qu'ils delaissent. Au reste réjouis-toy de ne marcher accompagné que de toy-mesme , ne regarde point en arriere , ne songe aucunement à ton retour , & ne souhaite plus d'estre avec ceux qui sont bien aises d'estre sans toy.

X. Je pourrois dire encore que tu dois prendre en bonne part, que d'autres ayent fait ce que tu devois faire de ton propre mouvement. Il te falloit ceder à l'envie des Citoyens, & pour l'éviter , te bannir volontairement. Je t'avois donné

ce conseil , & de grands hommes t'en avoient donné les exemples. Tu sçays que les trois Scipions , ces Heros incomparables , en userent de la sorte , & persisterent si fort dans leur resolution , qu'après avoir privé leur patrie de leur presence , qui luy estoit infiniment chere , ils la jugerent encore indigne de recevoir leurs cendres après leur mort , & digne d'estre notée d'une infamie éternelle dans l'inscription de leur Epitaphe. Je ne te dy point leurs noms , car l'Africain , Nafica , Lentulus , ne peuvent estre inconnus , ayant laissé une memoire immortelle de leurs actions , & remply toutes les Histoires , dont la foy estant infailible , nous en dit pourtant tant de choses miraculeuses qu'elles paroissent incroyables. A l'imitation de ces grands hommes ne dy pas que tu es envoyé en exil , mais à l'épreuve de toy-mesme ; Regarde bien comment tu te comporteras dans l'éloignement ; si tu succombes au malheur , tu seras véritablement banny , si tu y resistes , l'exil te rendra illustre , comme beaucoup d'autres qui ont jadis marché avec un courage invincible , & une constance brillante par des chemins âpres & rabouteux , afin de montrer le droit sentier à ceux qui les devoient suivre. Laisse faire à la cruauté des Tyrans , à la fureur du peuple , à la rage de la fortune & des ennemis. Tu peux estre chassé , pris , frappé , tué , mais à moins de retirer la main , & lâcher le pied , tu ne peux estre vaincu , ny dépouillé de ces ornemens , avec lesquels tu seras reconnu pour Citoyen , & pour l'un des peres de la patrie , en quelque lieu que tu ailles. Cours donc hardiment à l'exil , marche en seureté , tu ne sçais

DE LA RVINE DES VILLES. 311

ne sçais pas encore combien ton Roy, qui est Dieu a les mains longues. Il n'est rien d'écarté à son regard. Celuy qui t'a protégé dans ta patrie, te protégera par tout.

DE LA RVINE DES VILLES.

I. **T**U ne te plaindras plus de l'exil, puisque la ville qui te servoit de patrie est renversée de fonds en comble. Mais déplore pas ce malheur, comme fort extraordinaire, puisqu'il est si commun, qu'on parle moins de la fondation que de la destruction des places. Je t'ay représenté autrefois qu'elle a esté la fortune des plus fameuses citez du monde, & tu en peux sçavoir une infinité de pareils exemples. Alexandre Roy de Macedoine ruina Tyr, Thebes, & Persopolis, qui estoit la capitale de la Monarchie des Perles, & cela comme on rapporte à la suggestion d'une Courtisane. Tant il est vray que le sort des plus grandes villes est bien peu de chose. Au reste la fameuse Troye fut détruite par Agamemnon, Sagonte par Annibal, Carthage & Numanne par Scipion le Jeune, Jerusalem par Titus, les autres par d'autres vainqueurs. Il n'y a que Rome qui n'a jamais entierement esté ruinée d'aucun, mais la Vieillesse secondée des discordes civiles l'a réversée. Après tout qu'importe-t'il de quelle main elle

II. Part.

O

ait été détruite, puis qu'il est constat qu'elle l'a été? La ruine de Milan est plus recente, étant arrivée sous l'Empereur Barberousse, dont les Tyrannies l'ont fait paroître encore plus barbare que son nom. Penseois-tu donc que ta patrie fust exempte de l'Empire de la Fortune, à qui les plus grande Villes & les plus fleurissantes Monarchie estoient sujettes?

II. L'amour propre t'avoit-il si fort aveuglé, que tu t'imaginassies qu'un lieu fust immortel, pource que tu y estois né, quoy que le monde mesme soit mortel? Le Ciel tombera, la terre & les montagnes crouleront sous leurs fondemens, les mers se desseicheront par une alteration prodigieuse, & tous les sujets qui sont produits de rien, seront reduits à rien. Après cela tu t'estonnes, & tu te plains que ta patrie soit renversée! Les villes ainsi que les hommes ont comme je disois, leur destin & leur mort. Il est vray qu'elle n'est pas si frequente que celle des autres, pource que les Villes sont en moindre nombre, & qu'elles durent davantage; mais enfin il faut qu'elles perissent par les loix d'une inevitable fatalité. Après tout, non seulement les hommes sont mortels, mais encore tout ce qui leur appartient, à la reserve de l'ame, quitient de la mortalité.

III. Mais il vaut mieux te consoler par une esperance obligeante, que par un desespoir absolu. Si ta patrie est renversée, par aventure elle se relevera. Quelques-unes de ces illustres Mortes sont ressuscitées, & il s'en est veu à qui la cheute a donné sujet d'un plus heureux rehaussement. Certes Sagonte & Milan sont encore

de bour, après avoir esté couchées par terre: Mais Lodi qui estoit proche de Milan, a changé de lieu, comme l'on tient, quoy qu'elle eust esté renversée de la mesme main, & à mesme temps. Jerusalem & Carthage ont aussi, comme on dit, une affliete differante, maistoujours elles sont en quelque façon restablies après leur ruine. Espere une pareille revolution pour ta patrie, ou si tu en as perdu toute esperance, & crois que c'en est fait d'elle, prends garde à ne pas succomber toy-mesme au malheur, car la cheute des ames est bien pire que n'est celle des murailles. Il est de la bien-seance qu'un homme ait une pieté mâle, & non pas une compassion effeminée: Ainsi, bien que tu déplores la ruine de ta patrie, ne t'ensevelis pas avec elle veu que ta perte ne sçauroit desormais profiter à la Republique. Au contraire tu dois tâcher de te conserver, & les restes des Citoyens pour un meilleur temps qui suit toujours après le mauvais. Les bonnes actions sont icy plus necessaires que les larmes.

IV. Et quand il seroit necessaire de t'enfuir, tu le peux faire avec gloire. On n'est pas obligé de demeurer dans un desert, pource qu'il y a eu une ville. Et puis, n'as-tu pas oüï dire que l'Estat Romain faillit à perir par la faute, & par la temerité de Terentius Varro? tout le monde pourtant luy rendit grâces en public, de ce qu'il n'avoit pas desesperé de la Republique, & tout cela pour obliger son Collegue, qui certes estoit un Illustre, & qui a voit aussi bien fait, que l'autre s'estoit mal comporté à la bataille. Ainsi de peur qu'estant genereux, comme il estoit, il n'eust honte d'avoir eu un lâche pour camarade.

de, on fit passer la cōïardise pour vertu, & une sale retraite pour une action glorieuse. Enfin, s'il ne te reste rien de tout ce que tu possédois, du moins à l'exemple de Bías, portant tes biens avec toy-mesme, sort tout nud hors des murs d'une patrie qui s'en va par terre, & aspire à cette autre patrie, donc la subsistance, non plus que le pouvoir ne sçauroit avoir de fin. C'est là que si tu peux arriver une fois, comme Dieu t'y appelle, tu ne craindras, ny les sieges, ny les ruines, ny rien de tout ce qu'on apprehende dans les villes. En effet, le Ciel est à l'épreuve de tous les efforts de la terre.

DE LA PERTE

D'VNE MAISTRESSE.

I. **Q**Uand il te fâche que la Sentence d'un Juge t'ait osté une Maïstresse que tu avois déjà fiancée, console-toy sur ce que d'autres ont perdu les leurs par fraude, ou à force ouverte, voire plusieurs ont perdu leurs propres femmes, les uns par des ruses qui les ont surpris, d'autres par le fer, & quelques-uns par l'effet de l'or, ce qui est le plus honteux. L'homme n'a rien de propre, d'un costé les larcins & les embûches, de l'autre les rapines, les prieres, & le prix fait, enfin la mort qui est l'extremité des choses, tous ces sujets, dy-je sont comme la rouë, qui fait tourner le domaine des biens temporels,

de telle sorte que ce qui estoit à l'un, est bien-toit à l'autre, pour passer encore à un tiers.

II. Or si c'est un ordre déréglé qu'il faut supporter nécessairement mesme, en la perte des choses les plus utiles, il te doit causer de la joye quand il ne fait que te priver des choses fâcheuses & dommageables. Mais qu'est-il de merveille que les affaires humaines roulent continuellement, veu que l'homme mesme est dans un pareil roulement & n'a jamais de consistence? Au contraire, *Il naist comme une fleur, ainsi que parle l'Ecriture, après il est foulé aux pieds, & s'enfuyant comme une ombre il ne demeure iamais en un mesme estat.* En vain donc te plains tu d'avoir perdu ta Maistresse, veu que tu te perds incessamment toy-mesme, en fuyant & diminuant d'heure en heure?

III. Au reste d'autres ont eu la mesme disgrâce au champ du combat, que tu viens de recevoir en plein jugement. Or est-il qu'il est plus feur de se débattre par droit, qu'à guerre ouverte, & de manier les Loix que les glaives. Tu as pû voir chez Virgile les querelles d'entre les rivaux qui recherchoient Lavinie, & quelle fut la Catastrophe de cette guerre fatale; l'épouse suivit le vainqueur, & la mort le vaincu; mais il te reste la vie sauve, quoy que ta Maistresse soit perduë. Outre que si un Juge ne t'en avoit privé, peut estre qu'un adültere ou un ravisseur te l'eust ostée. Il est bien moins fâcheux d'avoir perdu une Maistresse qu'une femme; car en l'une on perd seulement, l'esperance, & en l'autre on perd la chose mesme. Or est-il que la perte d'une chose qu'on esperoit, est bien moindre que celle

d'une chose possédée, ou pour dire le mesme en moins de mots, on se passe plus aisément de l'esperance, que de la possession réelle.

IV. Considere encore que tu n'as pas tant perdu ta Maistresse en jugement, comme tu as appris qu'elle n'estoit pas à toy: Or ce desavantage t'est avantageux. En effet, qui perd une femme est delivré de beaucoup d'ennuis; mais qui perd une Maistresse, en est garanty par avance, l'un & l'autre est bon, mais le second est le meilleur. Et certes il vaut beaucoup mieux ne point recevoir de blessure, que de trouver un remede à la playe qu'on a receüe. Mais comme vous vous laissez conduire à l'impetuosité de vos mouvements, ainsi que parle le Satyrique, vous souhaitez le mariage avec un grand & aveugle empressement; mais après que vous y estes arrivez, vous le persecutez par des ennuis continuels & des plaintes éternelles, & il vous repent de ce que vous avez fait, lors qu'il ne peut n'estre pas fait, & que le repentir est inutile, ne servant qu'à rendre vos peines plus grandes.

V. Maintenant quand tu dis qu'avec une Maistresse, tu as aussi perdu l'esperance d'avoir des enfans; ne confonds point ainsi les sujets de tes regrets. C'est là une autre moitié des souhaits aveugles des hommes. Vous desirez une femme, pour en avoir de la lignée; mais comme dit cet ancien: *Les Dieux ne donnent pas toujours ce qui peut plaire, mais ce qui peut profiter.* Tu-as pû lire chez Apulée l'aventure de cette fille mal-heureuse, qui estant tombée entre les mains des voleurs poussa l'asne qui la porte, du costé d'un chemin fourchu, où il y a le plus de

danger; cét animal tâche de prendre l'autre route; pource qu'elle est la plus assurée, & semble reprendre tacitement l'inconsideration de sa Maïtresse qui va rechercher sa perte. Comme ils se debattent de la sorte, les voleurs qu'ils sembloient avoir passéz, surviennent, qui reduisent dans une honteuse servitude cette jeune fole, qui ne paroïsoit-industrieuse que pour sa ruine.

VI. Il y a presque un semblable debat entre la Divine Providence, & l'aveuglemēt des hommes, sur le sujet du chemin de la vie. Elle qui sçait l'avenir, vous pousse où tout est agreable & bien assuré; mais vostre ignorance indiscrete y resiste aveuglément pour favoriser ses propres miseres. Dans cet entre-deux, souvent des maux que vous pouviez éviter en obeïssant, & en croyant à une si bonne guide, vous surprennent à l'impourveu, quand vous pensez vous bien conduire vous mesmes. Mais pour revenir à ta Maïtresse, quand tu te plains à son oceasion d'avoir perdu ton procez, tu meritois de l'avoir gagné. En de pareils combats qui se font pour une femme, celuy qui l'emporte a eu le desavantage, & le vainqueur est le vaincu, au lieu que le vaincu est le vainqueur, puis qu'il demeure libre dans l'esclavage de son rival.

DE LA
MORT D'VNE FEMME.

I. **T**V ne t'estimes pas seulement malheureux d'avoir perdu autresfois une Maistresse, mais tu es inconsolable de ce que tu viens de perdre ta femme. A n'en point mentir, tu es un étange homme, & un esprit bien capricieux, veu que tu pleurès aux funeraillles de ta femme, ayant ry & dansé à ses nopces.]Pauvre insensé ! chante à present l'hymené, c'en est le vray temps : nous t'avous veu couronné de chappeaux de fleurs, & lié d'une belle, mais pesante chaisne ; maintenant prends de plus nobles guirlandes, puis que tu es affranchy. Tu as gagné l'avantage en un grand combat, & tu es delivré d'un long siege : Ou bien tu dois dire que tu as perdu une femme, comme qui a perdu la fièvre ou la gale. C'est quelquefois une espece de gain que de perdre. Ainsi jamais journée ne t'a peut-estre rapporté plus de profit, que celle dont tu me parles. De combien d'attachemens es-tu delivré ? de quel naufrage viens-tu d'échaper ?

II. Et ne me dy point que la bonté de ta femme rend ton mal plus sensible ? tous les maris disent le mesme, voire ceux qui sçavent bien le contraire : Pour moy je pense qu'encore qu'une bonne épouse & generalement une bonne femme soit

Un animal bien rare; & bien étrange sur la terre, toutesfois pour éviter querelle, je te permets d'en avoir une en l'estat qu'est la tienne, je veux dire perduë par une bien-heureuse mort. Et je ne te répondray pas icy, comme je fis autrefois, quand au sujet de Seneque nous traitions la mesme question; *Que tu peux en rendre une autre bonne, si tu l'avois renduë telle, ou la trouver, si tu l'avois rencontrée*, je change d'avis. Je ne veux pas que tu essayes toujourns de nouveau une chose tres-dangereuse, car bien qu'on y reüssisse peut-estre une fois, c'est une folie d'y revenir. Une méchante femme en trouvera plûtoft cent qui luy ressemblent, qu'une bonne n'en trouvera une seule.

III. Ainsi qui en a eu une méchante, qu'il apprehende d'en avoir une pareille, qui en a eu une bonne, n'en attende plus de semblable; mais que tous deux prennent garde., l'un de ne pas combler son malheur, & l'autre de ne pas corrompre sa felicité. Tu vois par là que de quelque façon qu'on le prenne, il faut s'abstenir d'un second mariage. C'est pourquoy, si comme tu dis, tu as perdu une femme de bien, réjoüy toy du passé, plûtoft que de concevoir quelque esperance pour l'avenir, & n'expose pas souvent ta barque à la mercy des flots & des vents, quoy qu'une foistu l'ayes ramenée entiere au port. Bref, la mort ayant rompu le noeud du mariage qui te lioit, ne le renouë pas: Considere combien la liberté est souhaittable: & que c'est un bien sans pair: Enfin suy le conseil de Ciceron, qui ayant repudié une femme qui vivoit trop long-temps, après avoir eu

O V

vain attendu le secours de la mort contre cette persecutrice, qui sembloit estre une Megere humaine, répondit à ses amis qui l'exhortoient à en prendre une autre, *Qu'il ne pouvoit pas s'attacher conjointement à une femme, & à l'estude de la sagesse.*

IV. J'ajouste que la perte d'une femme vertueuse, n'est pas tant un dommage qu'un profit avantageux & la fuite d'un grand peril: Car s'il se trouve une femme de bien en quelque endroit, où en trouverons-nous une constante? Le Poëte n'a t'il pas dit, *Que la femme est une chose variable & toujours changeante.* Ainsi quand tu me parles de la Vertu & de la jeunesse de ta femme, as-tu si peu de connoissance des humeurs, & de la coustume des femmes? Combien a t'on veu de jeunes filles tres-chastes, devenir vieilles lascives & impudiques? C'est que l'ardeur de la lubricité se coulant dans les moëllles d'une vieille, s'allume avec plus d'impetuosité, comme un feu qui se prend au bois sec. Tu as donc évité par la mort de ta femme, ou le changement de vie qui luy pouvoit arriver, ou quand bien il n'y auroit eu nul danger de ce costé-là, tu as du moins évité la pesanteur & les ennuis de la vieillesse, qui ne luy pouvoit manquer, si elle n'eut esté emportée dans le bel âge. Le joug du mariage est dur aux jeunes gens, mais il l'est encore plus aux vieillards, qui n'en peuvent supporter le faix. D'ailleurs soit qu'on regarde la production des enfâns, ou la volupté dans le mariage, dont l'une est le propre des maris & l'autre des adulteres, la jeunesse est toujours plus commode pour tous,

les deux. Si donc après avoir tiré ces deux choses de ta femme, ou une seule, tu souhaitois de la voir arriver à un âge qui la rendist inhabile, à l'une & à l'autre; ou si tu esperois que la vieillesse la rendroit capable des choses, dont la Nature l'avoit renduë incapable, qui ne voit que ton desir estoit aussi mal fondé, que ton esperance?

V. Ne te plains point icy de te voir seul, après avoir perdu ta chere compagne. C'est une solitude qui merite d'estre enviée, que celle qui nous prive d'une mauvaise société. Il n'est rien de si doux qu'un liét vuide, ny de si dur, que celui qui est embarrassé, j'entends pour des personnes qui aiment un somme pur, & d'honnestes veilles, ou qui ont quelque grand & illustre dessein dans l'esprit. La conversation des femmes est le plus grand obstacle des belles entrepriſes. Je n'ignore pas ce que ceux qui se plaisent à leurs miseres, ont accoustumé de dire à ce propos; à sçavoir, *Que ceux qui ne sont pas mariez, condamnent le mariage; & comme dit le Proverbe, ils battent leurs femmes sans en avoir.* Pour moy j'assure au contraire; de n'avoir jamais vüy plaindre plus ordinairement du mariage, que ceux qui en portoient les charges.

VI. En effet, outre beaucoup d'autres afflictions qu'il contient en soy, les plus honnestes femmes, & qui semblent les plus affectionnées à leurs maris, s'enflâment quelquefois de soupçon & de jalousie plus que les autres; & la paix de la maison est bien souvent étouffée par l'effet de cét incendie. A quoy donc sont bonnes toutes ces plaintes? si tu as perdu une femme, tu as trouvé la liberté, la continence, la paix, le somme &

le repos. Maintenant tu passeras des nuits tranquilles, & sans querelle, & les plus beaux jours pour toy n'auront plus de nuages.. Enfin, si tu es sans femme, tu es sans adversaire, & tu commences d'estre maistre de ta maison. Il t'est permis desormais de te lever devant le jour, de sortir de bon matin, de revenir tard, & de passer les journées entieres seul, ou avec qui tu voudras, pource que tu n'as persõne à present qui te fasse rendre compte de tes actions & de tes visites. Il te faut rappeler dans ta chambre la douceur de la vie que tu avois perduë, & repudiée depuis si long-temps, car tu auras-là une compagne plus utile & plus agreable que toutes les femmes. La tienne pouvoit estre belle & gentille, mais il n'appartient qu'aux fous d'aimer leurs chaisnes. pource qu'elles sont d'or.

DU RAPT,

ET DV COCVAGÉ.

I. **I** Et'avoüe, à t'ouïr plaindre de ce qu'on t'aravy ta fême, que tout ce qui est fait avec violence, ne peut qu'estre fâcheux à celuy qui le souffre; mais si tu veux bien considerer la chose, & en juger sainement par toy mesme, tu n'y trouveras pas si grand sujet de fâcherie, veu principalement que si ta femme t'est à charge, sa perte eit pour toy la décharge d'un grand fardeau. Certes, si l'on doit quelque recompence:

à qui nous guerit de quelque indisposition du corps , que ne doit on point à qui nous soulage des ennuis & des maladies de l'ame ? Si quelque Medecin t'a voit guery d'une fièvre tierce, tu luy rendrois graces , & luy donnerois de l'argent : Que dois-tu donc faire à present envers un homme qui te guerit d'une fièvre continuë ? Ainsi quand tu te plains de l'enlèvement de ta femme, tu ne sçais pas combien tu es redevable au ravisseur. Peut estre que les grands soins , ou des querelles qui ne se vuideroient jamais autrement ; bref , mille dangers qui te ménaçoient , sont sortis de ta maison avecque ta femme. Plusieurs ont pery qui eussent vécu , s'ils eussent perdu leurs compagnes par rapt ou autrement ; Parmy les maux de l'ame, il n'en est point de pires que les périls & les broüilleries domestiques.

II. Au surplus si ta femme s'en est allée par force , tu luy dois pardonner ; si c'est de son bon gré , dans une seule action tu peux trouver une double vengeance pour toy . En effet, cette infame adultere est maintenant entre les mains de son ravisseur, comme de son bourreau, & celuy-cy a porté le venin & la contagion de ta maison dans la sienne. Que doit-il esperer qu'une femme fasse à un galant qui s'est ainsi comportée envers un mary ? Je veux qu'elle l'ait suivy volontiers ; mais attens un peu , ils se dégouteront bien-tost l'un de l'autre . Si les hommes avant que faillir , consideroient bien ce qu'ils vont faire , ils ne s'emporteroient pas si aveuglément aux crimes. Mais en suite un repentir trop tardif , punit des emportemens trop prompts. Vous ne regardez rien de ce que vous faites qu'après

l'avoir fait ; vous avez des yeux derriere estant aveugles par devant. Pour conclusion les Roys mesmes n'ont pû éviter l'affront qu'on ta fait. On sçait que Massinisse ravit la femme de Syphax, Herode celle de Philippe, & Menelas souffrit deux fois une disgrâce qui ne t'est arrivée qu'une fois. Crois-tu donc estre épargné de la fortune & de la malice , qui n'épargne ny les hommes privez , ny les testes Couronnées ?

II. Maintenant quand tu me dis que ta femme est impudique , j'aimerois mieux qu'elle fust enlevée, ou fâcheuse, & que son humeur fust plûtoft rude, que lascive & deshoneste. Il faut pourtant souffrir tout cela d'un cœur genereux, & avec un esprit élevé sur tous les accidens des choses mortelles ; car bien que l'homme soit atteint d'une infinité de miseres, la vertu seule est capable de les vaincre, pourveu qu'il sçache la leur opposer, comme un bouclier impenetrable. Et puis si ta femme n'est pas chaste, sçache qu'une rare pudicité rend les Dames imperieuses. Une femme qui n'a rien fait contre son honneur, ne craint rien. Ainsi tu as du moins ce bien dans ton malheur, que ta femme commencera desormais d'estre moins fâcheuse & moins insolente. Et certes, la conscience offensée rabat la vanité des femmes; & celle qui se represente son vice, est souvent plus souple en d'autres choses à son mary. Outre que si ta femme est belle, il ne se faut pas estonner de sa mauvaise vie; & si elle est laide, il ne faut pas s'en soucier. Lors qu'une belle personne entre dans une maison, il faut se ressouvenir de ce bon mot du Satyrique, qui dit, *Que la beauté s'accorde bië rarement*

avec la pudicité; Et si c'est une laide qui s'emporte à de folles amours, il faut se réjoüir d'avoir un sujet si proche de faire divorce avec elle.

IV. Mais considère, quand tu déplores les déreglemens de ta femme, que l'adultere quelque injuste qu'il soit, est bien souvent la juste punition d'un mariage qu'on a recherché plus ardemment qu'il ne falloit; d'autrefois un crime est le supplice de l'autre, & encore ce supplice est plus raisonnable, si un adultere en vange plusieurs. Examine si tu as jamais fait aux autres un affront qui ait mérité qu'un autre t'en fît un pareil. Car c'est une plainte bien déraisonnable, & bien impudente, que celle d'un homme qui s'offense de souffrir ce qu'il a fait, & la Loy de la Morale nous ordonne d'attendre des autres un traitement semblable à celui qu'ils reçoivent de nous. Cette maxime de faire aux autres ce que nous voulons qu'il nous fassent est si conforme à la raison & à la Nature, que les profanes mesme l'ont approuvée, y estant cōtraints par l'équité, & par le poids d'une verité si nécessaire & si bien sentante. Mais la licence de l'effronterie des hommes viole les loix salutaires pour confondre le droit avecque le crime. C'est pourquoy l'on trouve tous les jours des Galands qui ayant souillé le lit & le mariage de leurs voisins, ne veulent pas cependant que leurs femmes paroissent en public, & entagent quand on les regarde. Ainsi chacun est severe envers les autres, & indulgent envers soy-mesme, comme chacun est injuste juge des choses.

V. Quand donc il te fâche de voir qu'on rompt la foy conjugale, considère si tu ne l'as-

point rompuë à d'autres, je ne dis pas seulement à des hommes mariez, mais à ta propre femme! Il se trouve des gens qui exigent de leurs femmes des devoirs qu'ils ne leur rendent pas, qui couvrent leur lasciveté d'un titre de galanterie, & voudroient punir severement celle des autres, comme un grand crime! Bref qui se permettant tout à eux-mesmes, defendent tout aux autres. Certes, ce sont de mauvais juges pour décider de la pudicité, puis qu'ils font tout impunément dans une deshonesteté publique, & comme s'il n'estoient point liez par les loix, ils se laissent emporter à des plaisirs vagues & dissolus.

VI. Si leurs femmes ont un peu regardé de costé, elles sont coupables d'adultere, comme s'ils estoient plutôt des Maistres que des maris, & qu'elles ne fussent pas des femmes compagnes d'une société indivisible de vie, mais plutôt des esclaves prises sur les ennemis, ou des servantes achetées au marché. Il est certain pourtant qu'encore que te femme te doive rendre un peu plus de déference, elle n'est pas obligée de te témoigner plus de fidelité, que tu ne lui en témoignes. Le devoir du mariage est pareil pour les deux parties, l'amour en doit estre égal, & la foy mutuelle. Je n'excuse pas les femmes par ce discours, mais je blâme les hommes, & leur impute la plus grand part des fautes qui se commettent. En effet, un mary a quelquefois servy de guide & d'exēple de lubricité à sa femme, & le mal a pris son origine d'où devoit venir le remede. Bien que la pudeur soit le propre de la femme, l'homme doit avoir de la discretion & de la constance: C'est pourquoy une sorte lege-

reté est bien moins honteuse dans une femme, que dans un homme, à qui la gravité semble appartenir par le privilege de son sexe.

VII. Mais quand tu serois aussi vertueux que ta femme est vicieuse, la plainte que tu fais de sa mauvaise vie, n'est pas un nouveau sujet de douleur; c'est un vieil affront, & fort ordinaire; enfin l'usage de l'adultere n'est guerre moins frequent que eeluy du mariage. A ce propos, quelqu'un a fort bien dit, *Que c'est un abus qu'on ne peut ny permettre ny empescher pource que l'honnesteté ne souffre pas l'un, n'y la volupté l'autre.* Voudrois tu qu'une femme fust toute à toy seul, veu que les plus cruels tyrans, & plusieurs grands Princes de nostre Siecle, & du precedent, n'ont pûst avoir cet avantage; Je ne parleray pas du temps present, pour n'offencer personne. Il y a maintenât plus de seureté à bleffer Hercule qu'un villageois. Je ne toucheray pas mesme à tous les anciens; il faut épargner la reputatiõ de ceux qui se sont le plus fait estimer ou redouter à tout l'Univers; Et puis tu les connois, & peux adoucir tes regrets, en te representant dans le silence le deshonneur éclattant de ces Heros. Autrement cours par la ville, regarde le voisinage, tu trouveras de tous costez des gens qui se plaignent de se voir méprisez de leurs femmes, ou de voir leur liët deshonoré par des Galants; ou bien qui servent de risée au monde, ignorant eux seuls l'opprobre de leur maison qui est conde tout le monde.

VIII. Tu trouveras encore de pareils exemples qui fraperont à la foule tes yeux & tes oreilles, en quelque lieu du monde que tu puisses

aller. Mais les plus grands peuvent donner une plus grande consolation. Considere donc les Maistres mesmes du monde, qui à parler des autres siècles ne sont pas moins connus par le deshonneur de leurs maisons, que par leur gloire personnelle. Voy ce qu'en disent les contes & les histoires veritables. Jette les yeux sur la vie du Roy Artus, & de ceux qui luy ressemblent; quoy que tous les Amadis me semblent estre de belles fables; ou des folies specieuses, tu y trouveras plus de cocus que de champions. Ressouviens-toy d'Olympias & de Philippe, de Cleopatre & de Ptolomé, de Clitemnestre & d'Agmemnon d'Helene & de Menelas, de Pasiphaé & de Minos, de Phedre & de Thesée.

IX. La ville mesme de Rome ne fut pas exempte de ce mal ignominieux, voire du temps qu'elle estoit comme un temple de pudicité. Témoin Metella femme de Sylla ce fameux Tyrann, qui à mon avis, n'eust pas pris le nom d'heureux qui luy estoit si peu dû, & si peu convenable, s'il eust sceu les adulteres qu'elle cōmit, non seulement à Rome, mais par toute l'Italie, & qui firent rire toute la Grece de ce qui se passa dans Athenes. Témoin encore Julia femme d'Agrippa, que d'un costé la vertu de son mary, & de l'autre la Majesté de son pere devoient détourner de ce vice: Ajoûte à celle-là sa propre fille semblable à sa mere en lasciveté, aussi bien qu'en nom, & Julia femme de Severe, qui portant encore ce nom si fatal à la pudeur, suivit les traces de la vie ou de la fortune des autres. Que diray-je de Domitia femme de Domitian? d'Hersulanilla fême de Claudius? & puis que ce Prin-

ce a esté heureux à rencontrer toujours des femmes adulteres, je pourrois parler de la Massaline, l'extreme opprobre de l'Empire, aussi biẽ que de l'Empereur; laquelle abandonnant un sot mary, & le lit des Cefars, couroit les bordels tout la nuit, & n'avoit point de honte de faire ce que j'ay honte de rapporter. Je ne feray, dis-je, point l'Histoire de ces Louves, ny de plusieurs autres qui s'estât declarées Courtisanes, plustost que Princesses, on crũ rendre augustes les lieux infames, La mention que j'en ferois seroit peu honneste, outre qu'elle aggraveroit en elles le crime de l'adultere, bien loin de l'extenüer. Il faut avoüer pourtant que la ressemblance visiblẽ d'une infortune, & l'egalité des souffrances n'est pas une consolation peu efficace; n'on pas qu'à moins que d'estre méchant, on puisse recevoir du plaisir du mal d'autruy, mais pource que c'est une molesse insupportable, ou un trait de superbe à un homme de basse ou de medioere condition, de ne pouvoir souffrir qu'à regret, ce qu'il sçait que les Maistres du monde ont souffert tant de fois, & avec tant de facilité. Chacun doit supporter son Destin, mais particulièrement celuy qui est commun aux petits & aux grands à qui tous les autres portent envie, pource qu'ils sont les premiers des hommes, doit sembler le plus supportable.

X. Ce ne sont pas seulement les épouses des hommes qu'on peut remarquer estre tombées en de pareilles fautes; les épouses de Dieu y tombent aussi quelquefois à la honte du Christianisme, & le respect qu'elles doivent à un si grand Epoux n'empesche pas leur malheureuse ame de

luy manquer de foy, & de s'emporter à des licences sacrilèges. Qu'est ce donc que peut épargner une lasciveté furieusement desordonnée, puis qu'elle n'épargne pas le Ciel mesme, & ne craint point sa vengeance? S'abstiendra-t'elle d'attenter à quelque chose, puisqu'elle croit pouvoir toucher à des corps consacrez à Dieu? Et ce n'est pas seulement de nostre temps qu'on a veu de ces saletez monstrueuses, quoy qu'à bien considerer nostre siecle, il n'en ait jamais esté de plus prostitué, ny qui meritoit mieux d'estre puny pour de grands excés; mais on trouve encore de pareils crimes, qui ont esté veus & resté impunis durant cet âge d'or; où le vice paroïssoit aussi prodigieux & aussi rare que la Vertu l'est aujourd'huy.

XI. Les Vierges Vestales mesmes, à l'exacte chasteté desquelles les Tribuns & les Censeurs ne se rebuttoient point de soumettre leur puissance; qui avoient accoustumé d'estre assises sur le char de leurs proches quand il faisoient quelque triomphe, afin qu'aucun n'en troublât la pompe, qui retiroient du supplice les criminels qu'elles rencontroient en leur chemin, & rompoient la force d'un jugement de mort par la seule Majesté de la Virginité qu'elles gardoient; qui enfin estoient décriées & grièvement punies, non seulement pour quelque action honteuse, mais encore pour une contenance ou un mot un peu trop libre, ou sentant sa legereté; ces personnes pourtant apparemment si honnestes & si religieuses, n'ont pas laissé de s'oublier quelquefois de la bien-seance & de leur honneur; & l'Histoire en marque plusieurs qui

furent condamnées & enterrées toutes vives, pour des incestes, ou d'autres pareils excez.

XII. Maintenant donc que tu es comme accablé de tant d'exemples illustres, & de tant d'autres sacrez, tu dois moins déplorer la honte d'une basse maison, veu que dans une ruine si generale de la Pudeur, le deshonneur a ébranlé les plus grandes. D'ailleurs, si ta femme est adultere, sçache que plusieurs homme sont pris sujet de là de changer avantageusement de forme de vie, & ont commencé de prendre un effort plus haut, se voyans à franchis du lien conjugal, & déchargez d'un pesant fardeau. Quit t'empesche de faire en sorte que le vice de ta femme te serve comme de premier degré pour t'élever à une vie plus libre : Souvent un faix ou un compagnon a retardé des gens fort dispos pour s'avancer. Estant seul & ne portant rien, tu iras plus viste où tu auras resolu d'aller.

XIII. Et ne t' imagine point que la honte de ta femme te deshonnore. On peut recevoir du dommage & du déplaisir du peché d'autruy, mais non pas d'infamie ; comme une Vertu étrangere nous peut causer de la jove, mais non pas nous conferer une gloire veritable. C'est ta vertu ou ton vice qui te rendra glorieux ou infame. Après tout si le deshonneur de ta femme te picque, il faut ou n'en dire mot, ou t'enfuir, ou t'en vanger. Un Saint qui a pris son nom de sa simplicité choisi l'expedient du milieu, car le premier est certainement trop mol, & le dernier trop rude ; mais l'autretient beaucoup de l'honneté d'un homme, voire de l'humanité mesme ; voila pourquoy ce conseil métoyen semble

le plus convenable , principalement à ceux qui se trouvent dans une mediocre fortune. Car c'est en vain qu'on pense donner une loy à la superbe des Grands. Le commandement absolu, une volonté déterminée, la colere, & l'impetuosité, sont proprement les loix d'une puissance insolente. Ils pensent qu'il faut traiter toutes les blessures avec le fer & le feu. Il en est pourtant beaucoup qui ont plus de besoin des remedes lenitifs que des violents, & qui exigent plutôt l'huile de la douceur, que le fer de la cruauté. Outre que si tu te resous à souffrir l'humeur de ta femme, peut-estre que l'âge la changera, & que le travail, les enfans, les maladies, & la pauvreté de la maison luy feront oublier tous les plaisirs de l'amour. Quelques femmes encore ont trouvé un frein à leur débordement dans la honte mesme de s'y estre abandonnées.

XIV. Enfin, si une femme lascive s'en est allée de chez toy, souhaite qu'elle ne revienne plus, car c'est un souhait hors de saison de désirer qu'elle ne s'en fust pas allée. Il vaut mieux qu'elle ait suivy son galant, que si elle l'eust mené dans ton lit. Encore peut on dire qu'elle a quelque vergogne dans son impudicité, en ce qu'elle veut cacher sa honte en vivant dans l'éloignement, & s'ëble par là vouloir épargner tes yeux, & respecter ta presence. Tu peux donc accuser l'infamie de la vie, mais non pas la resolution de sa fuite. Autrement s'il te fâche de ce qu'elle s'en est allée, tu merites qu'elle eust demeuré, ou qu'elle revienne bien-tost.

DES
TRAISTRES.

I. **N**E dy point que tu as esté trahy des tes amis, dy plüstoit de tes ennemis; car s'ils estoient tes amis, ils ne te trahiroient pas. La familiarité est un nom équivoque, comme on dit un amy familier, on dit aussi un ennemy familier, qui est le plus grand danger de la vie des hommes. On évite les autres, mais on recherche celuy-cy, ou plüstoit il se trouve toujours avec nous. Si tu as esté trompé de ceux à qui tu te fiois le plus, sçache que celuy qui ne se fie à personne n'est guere trompé. J'ajouste que plus un homme est grand, moins se peut-il fier seurement; pource qu'il est nécessaire qu'il se fie le plus, & à plus de gens. De là vient que c'est une chose ordinaire d'estre trahy, mais c'est comme le propre des Rois, & il n'est point de condition de personnes plus sujette à ce mal, que la leur.

II. On tient que Priamus fut trahy par les siens, Minos, Nifus, Oethés, Agamemnon, Alexandre, & avant luy Darius eurent une mesme infortune, comme entre les nostres Romulus, Tarquinius Priscus, Servius Tullus, Scipion l'Africain le jeune, le grand Pomphée, Jules-Cesar, & mille autres, ou Roys, ou plus grands que les Roys mesmes. Mais j'ay tort d'entrer dans ce détail, comme s'il falloit chercher des personnes qu'on eust trahies, où il s'en presente à la foule,

Qui n'est point trahy chaque jour, même aux plus petites choses, comme aux plus grandes, si ce n'est peut-estre celuy qui n'a personne du monde qui le puisse trahir; pource qu'il vit hors de la société des hommes! Enfin Jesus Christ même à esté trahy; & ce Roy du Ciel n'a point esté garanty de cette peste qui frappe ordinairement les Rois de la terre.

III. Quand tu m'ajoutes icy que tes propres incommoditez ne font pas tant de peine à ton esprit, que les fourberies de tes proches qui t'ont trahy, tu parle en cela dans une pieté magnifique. C'est ainsi que Scipion, dont je te parlois, dit chez l'Orateur Romain, qu'il ne fut pas épouvanté de la fureur de ses ennemis, mais de l'horreur qu'il eut de voir que ses proches & ses voisins luy dressassent des embusches. Toutes-fois tu ne dois pas trop témouvoir de l'un ny de l'autre, car puisque le dez en est jetté; & qu'il faut que l'avantage & la perfidie demeure au traistre, l'avantage & la perte à celuy qui est trahy, choisy quel des deux tu aimes le mieux. Au reste, celuy qui t'a l'âchement trompé, s'est fait plus de tort qu'à toy-mesme, il s'est perdu en te trahissant, il t'a picqué, mais il s'est percé le cœur, & s'est tué en te dépouillant.

IV. Il t'a peut-estre osté un Royaume ou des richesses; mais il s'est osté à luy-mesme la reputation, le repos de la conscience, la conversation des hommes, voire l'ame même; puis qu'un homme qui n'a point de foy, n'a point d'ame. Le Soleil ne voit rien de si mechant, ny de si vilain, qu'un traistre; & son métier est si infirme, que ceux qui en aiment l'art, & qui en ont besoin.

besoin, en haïssent l'artisan; comme on voit que ceux qui pensent tirer de la gloire des autres crimes craignent la honte de celuy-cy. Pour conclusion, si tu as esté trahy, cela te servira peut-estre pour ne pas l'estre si aisément une autre fois. Plusieurs par l'avertissement des petites pertes, ont appris à prévenir les plus grandes.

DES INGRATS.

MAintenant quand tu te plains de voir beaucoup d'ingrats, je trouve ta douleur aussi juste, que ce crime est déraisonnable. Il est pourtant hors d'œuvre de blâmer icy l'ingratitude, veu qu'elle est cōdamnée par le langage de tous les hommes. Il ne faut pas se mettre en peine de persuader ce qui est déjà persuadé à tout le monde, & tellement imprimé dans l'esprit d'un chacun, qu'on ne l'en scauroit effacer. Vous en trouverez qui mettent le souverain bien dans la vertu, d'autres qui disent qu'il n'est point d'autre bien qu'elle, & quelques-uns au cōtraire qui ne tiennent ny l'un ny l'autre, mettant tout dans la volupté qui est le plus grand ennemy de la Vertu. Plusieurs appellent la Chastereté le plus bel ornement de la vie, d'autres la méprisent en eux-mesmes, & la trouvent ridicule, ou difficile, ou laborieuse dans les autres: Saint Augustin mesme qui devoit un jour estre un si grand homme, fut autrefois dans ce sentiment, trouvant le Celibat qu'Am-

broise gardoit, fort penible, qui avoit paru à d'autres non seulement penible, mais encore blâmable. C'est pour cela qu'on dit de Platon, qu'ayant long-temps mené une vie chaste, enfin il fit un sacrifice à la Nature pour l'appaiser, croyant l'avoir violée, & grièvement offensée à vivre de la sorte. Il est étrange qu'un habile homme ait pu tomber dans cette opinion, il est pourtant certain qu'il y est tombé.

II. Vous en trouverez d'autres qui estimeront la force la plus éminente & la plus illustre de toutes les vertus, en ce qu'elle nous apprend à présenter le corps aux playes, à teindre les champs d'un beau sang, à envisager & recevoir la mort sans la craindre : Quelques-uns au contraire, attribueront toutes ces choses à une extrême folie, & jugeront qu'il n'est rien de meilleur qu'une oisiveté molle, mais assurée. Vous en verrez encore qui appelleront la Justice l'Arbitre ou la Gouvernante des choses humaines, & la mere des Vertus; & qui diront que la Religion est le chemin à la vie éternelle, & comme l'échelle du Ciel. D'autres à l'opposite nommeront la Justice une lâcheté; & la Religion une manie superstitieuse. C'est de ces derniers qu'il est dit, qu'ils mettent tout dans leurs forces, & qu'ils croyent que tout appartient aux Braves; & non seulement la Justice est choquée par ces esprits violents qui veulent tout emporter de gré ou de force; mais encore on peut observer dans les Livres que Cicéron a faits de la République, combien d'adversaires trouve cette Vertu, même parmi les Sçavans.

III. Quelques-uns donnent de grandes & de

legitimes louanges à la bonne Foy, & à l'observation des promesses; au lieu que d'autres disent, que de fausser la foy, ce n'est pas tromper, mais s'entendre mieux, & avoir plus d'esprit que n'a le commun du monde. Or bien que ce soit aujourd'huy l'opinion & le discours de plusieurs, Lactance attribué pourtant cette maxime à Mercure, ce beau Dieu de l'Esprit & de l'éloquence, qui disoit, *Que de trôper ce n'est pas une fourberie, mais une fine adresse.* Et en un mot, il n'est point de vertu pour si haut louée quelle ait esté, qui ne trouve des céseurs qui la blâment. Mais pour la gratitude, il n'est point de barbarie, ny d'inhumanité, tât dans les mœurs que dans les nations, qui ne luy donne des Eloges, ny qui ne blâme l'ingratitude. Un larron, un traistre, un assassin, un ingrat osera bien nier son crime, mais non pas l'excuser.

IV. Quoy que cela soit ainsi, il se trouve néanmoins une infinité d'ingrats, & il n'est point de vice qui soit plus hautement condamné par parole, & plus suivy en effet de la pluspart des hommes. A quoy concludrons-nous donc? qu'il faut la condamner en effet comme en parole, & en avoir autant d'horreur dans le-cœur & dans l'esprit, qu'à la bouche. Chaque homme de bien doit le hair & l'éviter en soy-mesme, mais il le faut souffrir en autruy comme les autres miseres du genre humain, qu'on est contraint de supporter à la fin, pource qu'on ne peut les empêcher. Les defaux des méchans donnent de l'exercice aux gens de bien, & les vices servent d'épreuve à leur Vertu. Resous-toy donc à la patience; & réjouy-toy de souffrir un ingrat, plutost que de devenir tel.

V. Outre que, il y a peut-estre de ta faute dans l'ingratitude des autres. Quelques-uns voulans paroistre bien faisans, s'emportent à une sorte vanterie, & à des reproches honteux: Ce sont des gens insupportables, puisque leurs bien-fais tiennent plus de l'offence, que de la grace. Or cela n'est autre chose que d'acheter de la haine à gros prix, ce qui est un trafic bien extravagant. Si ayant obligé plusieurs personnes, tu les trouves fort méconnoissantes, & qui te rendent le mal pour le bien, leur enyies-tu leur ingratitude, & voudrois-tu avoir changé ta condition contre la leur? Non certes, si tu m'en crois, que le vice soit à qui en voudra; mais que la Vertu soit de ton costé.

VI. Et puis, quand tu te plains des ingrats, qu'attends tu que je die? c'est peut-estre que tu cesses de bien faire, & que tu tires ta propre perte des fautes d'autruy? Tu dois faire tout le contraire, & si tu as plusieurs ingrats, tu dois tâcher d'en avoir d'avantage. Or cela r'arrivera si tu fais du bien à plusieurs, car plusieurs sont toujours ingrats; Mais il y en a encore plus aujourd'huy, & j'apprehende que dans peu ce ne soit un prodige d'estre reconnoissant. C'est ainsi que toutes choses vont en arriere, & empirent chaque jour; si grande est l'importunité de ceux qui demandent, & si grand l'oubly & la superbe de ceux qui doivent. Il ne faut pas laisser pour cela de bien faire, ny s'arracher les yeux pour imiter des aveugles; au contraire, l'aveuglement d'autruy nous doit rendre la veuë plus chere.

VII. Considere encore en parlant de beaucoup d'ingrats, si tu n'as point esté ingrat à plusieurs.

Car souvent une ingratitude punit l'autre, comme il arrive en d'autres crimes. Un peché est d'ordinaire le châtiment de l'autre. Que si tu as esté toujours dans la gratitude, quoy que tu voyes beaucoup d'ingrats, que tu as servis, qui ne le meritoient pas; sçache qu'il vaut mieux avoir obligé plusieurs personnes qui en estoient indignes, que d'avoir manqué à une seule qui en fat digne. Poursuy donc dans un si beau dessein, & ne te dépouille pas des bonnes coustumes par haine des mauvaises. Ne cesse de faire du bien aux autres, quoy qu'ils le reconnoissent mal; peut-estre qu'ils le reconnoistront mieux. Et puis, quand ils ne le feroient pas il suffit que Dieu qui rè peut rendre le bien-fait, & ta conscience qui s'en peut satisfaire elle-mesme, en ayent la connoissance. Ce n'est pas une vraye Vertu que celle qui ne se contente pas du prix & de la recompense de sa propre bonté.

VIII. Davantage, si tu n'as pas réüssi à obliger plusieurs personnes, prends garde que la faute de l'un ne nuise à l'autre, & ce qui est plus considerable, à toy mesme. Epreuves en d'autres, peut-estre réüssiras tu mieux. On peut dire encore que quelques-uns que la honte dont leur ame estoit saisie, avoit long-temps fait paroistre ingrats, ont en suite paru fort reconnoissants; & l'esperance qu'on avoit perduë de les voir dans la gratitude est revenuë avec usure. D'autrefois, ce qu'un debiteur refusoit de rëdre en estãt sommé, il l'a rendu en suite volontairement & avec usure, lors qu'il n'estoit plus debiteur. Une bonne œuvre ne perit jamais. Celuy qui fait plaisir doit se garder plustost que toute autre Une vertu.

profite souvent à plusieurs, mais sa premiere & sa plus grande partie retourne au dedans de celuy qui la pratique, après s'estre répandue au dehors par les bien-faits. Ainsi, quand bien tous les hommes seroient méchans & ingrats, un homme de bien ne lairra pas pour cela d'estre obligé. Car il rassemble en soy comme au comble ce qu'il distribue à plusieurs, & se fait du bien à soy mesme, qui du moins n'est pas ingrat. Après tout, quand tu dis que tu as perdu tes graces en les communiquant à des ingrats, considere que les avarés mesmes ne craignent pas quelquefois de donner gratuitement. Or la liberté est d'autant plus grande, que l'espoir de la recompense est moindre.

DE LA
P E R T E A V I E V,
 ET DE LA
C H E R T E' D E L' A N N E' E

TU as tort de te plaindre d'avoir perdu au jeu, puis que je t'avois déja dit, lors que tu gagnois, que ce n'estoit pas là un gain, mais un interest d'ufure. Le jeu suit la coustume des Medecins, qui est de faire une grande évacuation avec peu de chose qu'ils font avaler. Mais tout bien considéré, tu as à present plus de sujet de te réjouyr que lors que tu te laissois emporter à une fausse joye. Un châtiment.

Severe vaut mieux qu'une indulgence qui trompe sa flattant. Ce petit gain que tu avois fait t'attiroit au gouffre du jeu, d'où la perte te retire. Il est plus expediēt de suivre le droit chemin avec une mauvaise bride, que d'aller à un precipice détourné avec un mors doré. Si tu as perdu au jeu de hazard, tu as gagné au jeu des mœurs, à bien considerer ce que tu as fait : Autrement c'est en vain qu'on chercheroit des remedes pour une maladie incurable, si ny la perte, ny la honte ne peuvent te tirer de cēt abyssme. En un mot c'est en vain qu'on employe les paroles, où les effets ne servent de rien.

I I. Ce n'est pas seulement la perte du jeu qui t'afflige, mais encore la mauvaise année. Mais la cherté qui court te fera desormais trouver la fertilité de la terre plus agreable, puis que toutes les choses se connoissent parfaitement par l'opposition de leur contraire. Ne me dy point que les champs t'ont trompé ; ce ne sont pas les champs qui nous trompent ; c'est la malice & la convoitise de l'ame qui nous abuse. Comme vous estes insolents, vous vous promettez que tout doit arriver à vostre souhait, & vous estimez dignes de voir que toute la nature des choses vous obeisse ; que si gardant son droict, elle est une fois sans remplir le gouffre insatiable de vostre avarice, à qui rien ne scauroit suffire ; vous la trouvez avare, insolente, & injurieuse. Or ce ne sont pas là des esperances justes & moderées, mais des visions d'un desir immense. Vous vous imaginez que ce que vous souhaitez doit arriver, s'il y manque quelque chose, vous l'appellez une perte. Ton champ

garde sa coutume, & toy la tienne, la fécondité & la stérilité de la terre observent leurs vicissitudes, & se succèdent tour à tour, mais ta convoitise est perpétuelle. Et comme vous estes tres-mauvais interpretes de toutes choses, au lieu que vous deveriez supporter l'une dâs la gratitude & dans la sobriété, ainsi que l'autre dans la patience & dans l'égalité d'esprit, vous méprisez la première, & déplorez la seconde. L'une vous enfle, l'autre vous abbat & vous fait plaindre.

III. Au reste comme vous laissez la terre passer des bœufs, & par des hoyaux, vous laissez, pour ainsi dire, le Ciel par vos vœux & par vos prières. Le souffle des vents, l'opportunité des pluies, la beauté des fleurs & des champs; un hyver sec, un printemps humide, le beau Soleil de l'esté, la maturité de l'automne, tout cela enflamme apparemment vos desirs, & comme tout feu se prend à l'estoupe, & que tout vent emporte la poudre; ainsi tout gain relève le cœur d'un avare & tient son esprit en suspens; d'ailleurs la perte, je ne diray pas seulement d'une chose mais de la moindre esperance le confond, & l'abat entierement. Il vous faut donc reprimer vos mouvements desordonnez, mettre des bornes à une convoitise immense, & châtier une esperance eredule, qui a déja esté trompée par de sinistres événements.

IV. A quoy bon regarder maintenant le Ciel & la terre, puisque la fertilité ne vient que de Dieu. Laissez le faire, ô mortels, voyez ce qu'il fait, & louëz-l'en; laissez travailler ce grand Maistre, & ne refusez pas à Dieu le respect que vous rendiez à un habile artisan. De

petits vases de terre, doivent avoir honte de reprendre un ouvrier Celeste; au contraire, vous luy devez toujourns rendre graces de cœur & de bouche, de ce que connoissant bien vos necessitez, & n'ignorant pas vos convoitises, il pourvoir aux unes, & remede aux autres? En quoy certes il se montre également plein de misericorde, & fait voir ses desseins effroyables sur les enfans des hommes, comme parle l'Escriture, qui ajoûte, *Mettez vostre esperance non pas dans les champs, mais en Dieu; soyez gens de bië, habitez la terre, & repaissez vous de ses richesses; mais ne vous delectés qu'en Dieu, & il vous donnera tout ce que vôtre cœur peut non seulement demãder, mais souhaiter* Au reste vos demandes ne seront plus ny avares, ny injustes, quand vous les reglerez par le bon plaisir de Dieu. Montrez-luy l'estat de vostre vie & de vostre necessité, & sçachez que ses effets surpasseront vos esperances. *Abandonnez vous aux soins de ce pere, il vous nourrira.* D'où vient après tout, qu'estans faits d'une main Celeste, vous n'avez de pësée, ny d'amour que pour la terre? Ne méprisez pas ces divins Oracles comme vous avez accoûtumé. N'attêdez pas des vents, des pluyes, & des saisons commodes, & ne faites point de vœux superstitieux pour cela. Bien loin de mettre vostre esperance en la terre, mettez la en celuy qui regarde la terre, & la fait trembler, qui tire des fontaines liquides de la dureté du rocher & qui n'a permis que tout champ ait trompé ton esperance, qu'afin que tu n'esperes plus qu'en celuy qui ne peut tromper.

V. Et ne me dy point qu'il s'en faut beaucoup que la terre ait rapporté suivant sa fecondité ordinaire; on n'a fait qu'en oster, ce que le

années précédentes avoient donné de trop, ou que les suivantes donneront. Pour peu qu'il en reste, c'est assez pour la moderation. L'avarice croist par le gain, & plus elle est riche, plus elle devient pauvre; on peut dire aussi que l'abondance est la nourrice & l'instigatrice des vices, comme elle en est la productrice. Souffre donc qu'on diminue tes maux; moins tu auras de commoditez, moins tu auras d'insolence & de convoitise. Et puis cette sterilité injurieuse que tu trouves dans ton fonds, passeroit d'as l'esprit de plusieurs pour un bien-fait, & pour une liberalité singuliere, comme si tu estois accoustumé à la pauvreté, tu prendrois cette disette pour abondance. Il est vray que la coûtume sert toujours de prescriptiõ dans le jugement des choses; & a beaucoup de force pour renverser les bonnes mœurs par l'establissement d'une habitude vicieuse. Après cela, il ne faut pas s'estonner si ceux qui se sont accoustumez à la superfluité, trouvent la mediocrité fâcheuse, & s'ils aiment l'excez qui est le plus grand écueil de la modestie.

VI. Ne te plains donc plus tant des champs, plains-toy de toy-mesme, qui ne sçais paste contenter, pource que tu as de vastes desirs qui t'inquietent. Considere encore que les terres steriles produisent quelques-fois les plus vaillant hommes; comme celles qui sont fertiles produisent souvent les plus lâches; & non seulement elles les produisent, mais encore elles les rendent tels, & endurecissent ou ramolissent ceux qui sont nez ailleurs. Ainsi l'Asie énerva premierement les Gaulois & puis les Romains, Babylone rabatit la generosité d'Alexandre, & Capoue celle d'Anni-

bal. Au contraire, cette partie de la Ligurie, qui est la plus infertile & la plus pierreuse, endurec & aiguisa le courage des Romains. Par proportion il faut que la disette t'endurcisse, puis que l'abondance t'avoit ramolly. Ton champ te doit apprendre la sobrieté, & des mottes arides de terre, feront ce que des livres féconds n'ont sceu faire. Il ne faut mépriser aucun maistre, qui nous montre une utile discipline. Apprends à bien vivre, quand ce ne seroit que pource que tu vieillis, & si tu ne veux apprendre de gré apprends de force. Il vaut mieux faire le bien contre sa volonté, & mesme en se fâchant, que de faire le mal d'une franche volonté.

DES MARASTRES,

ET DES

MAUVAIS PERES.

SI tu as une Marastre, tu as consequem-
mēt un pere; C'est le train des choses hu-
maines, que les sujets fâcheux sont tem-
perer par les agreables, & les plus amers par les
plus doux, & pleust à Dieu que ce fust dans l'éga-
lité! Il n'est point icy bas d'agrément sans quel-
que mélange. Mais plus ta marastre est injuste
envers toy, plus tu dois t'efforcer d'estre juste en-
vers elle. La superbe que tu remarques en son hu-
meur, est le propre d'une fême & d'une maîstre,
ainsi deux causes produisent un mesme effet, il
ne faut pas t'en estonner, mais il faut tout souf-

P. vj.

frir, & te montrer beau fils, & bon fils tout ensemble. Outre qu'il n'est point de meilleur moyen pour surmonter la superbe, qu'une vraye humilité.

I I. Si tu ne peux souffrir ta marastre, souffre du moins ton pere; suppose que tu aimes beaucoup celuy cy, tu n'auras plus tant d'aversion de l'autre. Je veux bien qu'elle soit importune & impitoyable cōme tu dis; tu es obligé d'en avoir d'autant plus de patience & de pieté. Certes tu dois de la pieté à ton pere; de la patience à une femme, & du respect à une marastre; Quand elle seroit insolente, il ne faut pas que son insolence soit plus grãde que ta modestie & ta debonnaireté. Il n'est rien de dur ny de difficile à la Pieté, elle eleve les hommes à Dieu, & abbaisse Dieu vers les hommes. Quand ta marastre te traittera mal, ne prends pas garde à elle, mais à ton pere dont elle fait une moitié; Outre que les injures qu'on reçoit de la part des femmes se punissent mieux par le mépris que par la vengeance.

I I I. C'est estre bien mol de succomber sous un petit faix, pource qu'on se l' imagine insupportable; & ce n'est pas le fait d'un hōme qui ait le courage mâle, de ne pouvoir souffrir une femelle. Si ta marastre te haït, aime la. Car la Loy de Dieu nous oblige d'aimer mesme nos ennemis, & c'est le conseil des Philosophes, qu'il faut aimer afin d'estre aimé. D'ailleurs, bien que ta marastre ait de la haine pour toy, il te suffit qu'elle ait de l'amour pour ton pere. Il n'est pas permis à un fils d'aimer l'amante de son pere, qui haïssant un beau fils haïra sans doute aussi toute autre personne. Et quand bien elle aime-

roit quelque autre plus que son mary ; il ne faut pas que ce soit toy. La trop grande amour d'une marastre est peut-estre un plus grand mal que la haine qu'elle porte à un beau fils. Tu sçais l'Histoire de Phédre & l'Hippolite. Du moins il faut adoucir, ou éviter ou souffrir une aversion qu'on ne peut vanger. Il n'y a point là de quatrième remede ; les plaintes ne font souvent qu'augmenter la haine au lieu de la diminuer.

IV. Après t'estre plaint d'une fâcheuse marastre tu te plains encore de la dureté d'un pere. Il est certain pourtant que la severité d'un pere est souvent salutaire à son fils, comme son indulgence luy est toujourns dommageable. Les Sages conseillent de n'épargner en cela ny la langue ny les verges ; C'est en ces deux moyens que consiste principalement le soin des jeunes ames : & s'ils sont inutiles, il faut appliquer les plus grands remedes aux plus grandes maladies ; J'entés parler de l'exheredation & de l'emprisonnement, & dans l'extrémité des choses, on y peut joindre les supplices & la mort mesme à la façon des anciens Romains. C'est ce que nous lisons avoir esté rigoureusement observé, non seulement par des Consuls, & par des Chefs, à qui l'autorité d'un conseil public donnoit pouvoir sur tout le monde, mais encôre par des personnes particulieres, & par ces peres égalemēt anciens & severes, qui n'avoient point d'autre droict sur leurs enfans que celuy que leur donnoit la puissance paternelle. Et en ce poinct, la severité de Cassus Fulvius s'est signalée comme celle de beaucoup d'autres ; Après ces traitemens rigoureux, appelle rude un pere qui n'est que trop doux envers toy.

V. Sa vieillesse te paroist insupportable, mais comment a-t'il pû supporter les incommoditez de ton enfance, & les importemens de ta jeunesse? Il est difficile de persuader cette verité à ceux qui ont trop de complaisance en eux-mêmes; mais il n'est rien de si dur, que de souffrir les déreglemens de cet âge-là. Ainsi tu as tort de trouver un pere difficile, puis que tu as fils capricieux. Les choses dures s'adoucissent plus facilement par des sujets également durs, & la cicatrice d'une playe qui est pensée d'une main indulgente est souvent la plus difforme. Et puis si tu parles d'un veritable pere, il t'aime sans doute; il songe à ce qui te peut profiter dans la vie, & non pas à ce qui peut te flatter. Et comme son jugement est plus solide, & son affection plus incorruptible, il trouve peut-estre fort utile, ce que tu trouves bien dur: L'adolescence ne mesure que les choses qui luy tombent sous la veüe, mais l'âge meur est plus circonspect, & prend garde à tout.

VI. Il se peut faire encore que tu luy es plus à charge qu'il ne t'est rude, & que cependant qu'il tâche de s'opposer à ton deshonneur, tu inquietes sa vie par les débordemens de la tienne. Un pere veritablement rude, c'est celuy qui ayant le front riant, neglige le salut de son fils; mais celuy-là est fort doux, quoy qu'il ait une mine severe, qui conduit son fils au droit chemin, l'aidant de son bien & de son conseil, qui le pousse bien souvent par les aiguillons tantost de paroles, & tantost des choses, qui le reprend quand il est trop lent à s'avancer, & le force mesme de marcher malgré qu'il en ait. Enfin la severité.

d'un pere est d'ordinaire plus fructueuse à un fils que sa complaisance.

V I I. Je te pourrois dire encore, quand ta plainte seroit aussi raisonnable qu'elle est injuste, que le bon zele, la douleur, la crainte, & la decrepitude d'un pere, doivent excuser la gravité serieuse dont il te traite. Et si tu ne peux le supporter, que feras-tu si tu es contraint de souffrir la dureté de quelque autre, cōme par une juste disposition de la Providence, il arrive bien souvent à des humeurs faites cōme la tienne? En cas que tu commences d'estre pere d'un fils opiniastre, tu reconnoistras pour lors, combien le joug d'un pere est doux, combien sa puissance est legitime. Maintenant tu ne veux comprendre que ce qui te plaist, & en cela ton jugement se trouve abusé par le chatoïllement des sens, & non par la satisfaction de l'esprit. Mais posons le cas que ton pere soit tel que tu te l'imagines, la nature te l'a donné pour Juge, mais elle ne t'a pas commis pour estre le sien, & la loy civile conformément à la nature, ne veut point reconnoistre d'enfans qui chârient leurs peres. Tu dois donc avoir honte d'entreprendre ce que la loy a eu honte de permettre à pas un fils; laisse-toy juger à celuy qui t'a engendré, & qui t'a nourry; mais pour son jugement laisse le à d'autres, & honore du moins ton pere, avec un silence bien-seant & respectueux, s'il n'est pas capable de recevoir une veritable loüange.

V I I I. Il ne faut pas blâmer les mauvaises mœurs des peres, mais les souffrir. Il n'est rien qui noircisse tāt l'éclat de la gloire d'Alexandre, que de ce qu'il osa bien, je ne diray pas s'en pren-

dre à son pere par des injures, mais envier son honneur, & ses Eloges: Il faut parler d'un pere honorablement, ou se taire. Si tu en as un si fâcheux, tu as là sujet d'éprouver ton amour, ta patience, ton obéissance, & ta modestie. Il n'est point d'Empire sur la terre plus juste, que celui d'un pere, ny de servitude plus honneste que celle d'un fils. Rien n'appartient si proprement à qui que ce soit, que fait un fils à un pere, & rien n'est osté avecque plus d'injustice, que lors qu'il luy est enlevé. Mais après estre nez, par un desir aveugle & hors de saison, vous refusez d'obeir & voulez cōmander, ainsi vous vous ostez vous-mesmes de la possession de vos peres, & usurpez sur eux l'Empire qu'ils avoient sur vous, ce qui est une double injustice. C'est ainsi que l'ardeur d'une jeunesse insolente trouble tout l'ordre des choses, & renverse tous les devoirs de la société. Et pource qu'on a peut-estre voulu reprimer vos prétentions violentes, vous vous plaignez de la rigueur de vos peres, & vous estimez dignes que tout vous soit permis pour cela seul que vous êtes nez. Vous avez appris à vous complaire en vous mesmes, & à vous regarder dans le miroir, mais quand vous aurez une fois commencé de commander, vous reconnoistrez ce que c'est que vous avez si honteusement souhaité devant le temps.

I X. Ne te plains donc plus de la rigueur de ton pere, puis que ce n'est qu'une pieté rigoureuse. Un pere doit à son fils une douce severité, & un fils doit à son pere, un service respectueux, & une humble obéissance. Tu as pû lire dans les Histoires, & chez l'Orateur Romain, comme Manlius Torquatus qui avoit esté tres-indulgent

envers son pere , fut tres-cruellement severe à l'endroit de son fils. Et quoy que le jugement du peuple l'air peut estre repris de ce dernier , les plus sages estimateurs des choses l'ont hautement loüé de l'un & de l'autre, tât les sujers en estoient differens ; Vous connoissez trop tard vostre bonheur, ô Mortels , ce qui paroist par vos plaintes extravagantes ; Mais quand vous avez commencé de le connoistre , vous le reconnoissez trop, de là vient que vous vous dégoustez des biens, quand ils sont presens , & les regrettez quand ils sont perdus. Comme il y a de la superbe en l'un, il y a de la bassesse en l'autre. Davantage , où il faudroit rendre graces , & prendre patience c'est là qu'on n'entend que des plaintes , & que les murmures empeschent l'égalité de l'esprit. C'est ainsi que vous estes reconnoissant envers Dieu & envers les hommes. Tu ne peux à present supporter ton pere , mais le temps viendra que tu soupireras après luy , & que tu l'appelleras , lors qu'il ne sera plus en estat de te repondre ; il te paraist maintenant plus dur qu'un rocher , mais lors il te paroistra plus doux que les plus mols sujers du monde, enfin tu ne reconnoistras jamais bien ton pere , tant que tu le possederas,

 DE L'AVARICE
 ET DE L'ENVIE.

TU as raison de dire que tu te sens piqué d'avarice; car le desir d'amasser du bien est comme un aiguillon, & les richesses sont des Epines. C'est ainsi que la Verité mesme qui ne sçauroit mentir les appelle. Il ne faut pourtant pas les priser beaucoup, puis que leur recherche tourmente les hommes, aussi bien que leur possession. Certes si tu veux cōsiderer la foiblesse de ton corps, la nature & la briefveté de la vie, tu recōnoistras que c'est en vain que tu t'embarrasses par des soins superflus; & qu'ayât besoin de peu de choses tu en desires beaucoup. Davantage tu jugeras que c'est une extrême folie de ne pas regarder ce que tu as acquis, cependant que tu songes à de nouvelles acquisitions, & de perdre ainsi par avance, ce que tu pourras posséder un jour. Ne prends-tu pas garde que pendant que tu cherches des biens, le temps & la vie pour qui tu les cherches, s'en vont sans espoir de les retrouver? Ainsi, vous vous rencontrez dans une étrange perplexité; car lors que vous pensez que la vie ne vous sçauroit manquer, vous avez faute de richesses, & quand cette disette a passé, il en survient une autre, & lors que vous avez des richesses à foison la vie vous manque.

II. Cette verité n'estoit pas inconnuë au Sage, qui parlât d'un avaric, luy fait dire, *Qu'il trouuera*

du repos, & que c'est à l'heure qu'il goûtera seul de ses biens, quoy qu'il ne sçache pas que le temps passe, qu'il laissera tout à d'autres, & qu'il mourra. Le mesme Oracle assure, Que celui qui amasse des biens injustement, travaille pour d'autres, & que tel qu'il fait heritier, se joüera de ses peines; C'est une Prophetie effroyable, mais dont l'effet est assez ordinaire, & quoy que tous les jours il frappe les yeux, il ne fait guere d'impression sur l'esprit des hommes avarés. Il ajouste en un autre endroit, Qu'il n'est rien de plus méchant qu'un homme trop avide de bien, ny rien de plus inique que d'aimer l'argent. Et afin que tu sçache que tout s'accorde à la verité, comme parle Aristote: l'Orateur Romain dit conformément à l'opinion du Sage Ecclesiastique, Qu'il faut fuir la convoitise de l'argent du siecle, & qu'il n'est point de plus haute marque d'une ame basse & mesquine, que d'aimer trop les richesses.

III. L'envie n'est pas moins à craindre que l'avarice. En effet la passion dont je te parlois, sembloit souhaiter ton bien, mais l'autre souhaite du mal aux autres; & en cela me semble pire. C'est pourquoy le mesme Sage dit, Que l'œil de l'envieux est plein de malice, & que celui de l'avare est insatiable. Et le Poëte encore reconnoist, Que les Tyrans de Sicile n'ont sceu trouver un plus cruel tourment que l'envie, qui est une peste contagieuse qu'un mauvais air a porté dans la cour de nos Tyrâneaux. Si tu en est touché, tu peches, & es puny tout ensemble par une briefve Justice. Je croy bien ce que tu dy, que le bon-heur de ton voisin te fait mal au cœur, pource que tu ne portes pas d'envie au Roy de Perse, ou au Roy des Parthes,

354 DE L'AVARICE ET DE L'ENVIE.

comme ils ne t'en portent point à toy ; autresfois vous vous envoyez les uns les autres , pource que la grandeur de l'Empire faisoit quelque voisinage avec leurs Estats : Maintenant c'est la coutume de l'envie de ne s'attacher qu'à ses voisins, elle à la veüe courte, & ne s'auroit découvrir ce qui est éloigné. Ainsi la prospérité & le voisinage sont ses deux Principes.

IV. Mais n'est ce pas assez d'estre tourmenté de ses propres maux qui sont en si grand nôbre, sans nous affliger encore des biens d'autrui ? Quelle misere ! ou plutôt quelle folie ! J'ajoute que pour estre envieux , il faut estre lâche ; De tous les vices le plus rampant c'est l'envie ; il ne monte point en de grandes ames ; il n'en est point aussi de plus miserable , pource que les autres présupposent tous quelque bien , quoy qu'apparent ou faux ; Mais l'envie ne se repaist que de maux , & ne s'afflige que des biens ; quoy qu'elle ait déjà en elle-mesme le mal qu'elle souhaite aux autres. C'est pourquoy je trouve fort beau ce mot d'Alexandre de Macedoine , *Que les hommes envieux ne sont autre chose que leurs propres bourreaux, & leurs propres supplices.* C'est une parole bien grave sortie de la bouche d'un Prince encore bien jeune.

DE LA
GOVRMANDISE
ET DE LA PARESSE.

I. **M**Aintenant que tu te s'es travaillé de la gourmandise, jet'ay déjà dit que je ne donne des remedes qu'à ce qui vous arrive contre vostre gré, car qui voudroit guerir des malades volontaires? Tu as pourtant bien dit, que la gueule te travaille, car il n'est point de chose si basse qui vous occupe tant. Il est étrange & honteux de penser, où s'abaisse l'esprit humain qui est créé pour les plus grandes choses, s'il ne se rebutoit de sa fin, comme de son origine. Vous penetrez le fonds des bois & des terres, de l'air & de l'eau; Vous avez inventé des rets & des hameçons, de la glû & des filets; vous avez mesme appris aux oiseaux de proye à vous obeir, & à voler pour vous, & tout cela pour satisfaire à vostre gueule, que vous ne lassez pas seulement à la remplir, mais à la charger. Vous avez diverses inventions pour lâcher & tenir un petit ventre, que la faim pourroit quelquefois plus aider que l'obeissance que vous luy rendez pour le saouler; & qui recevroit encore plus de soulagement de la sobriété, qui laissant en repos ce sale & mal-heureux sac de pourriture, donneroit encore la paix aux forests, à l'air, & aux oiseaux.

II. Mais c'est la mode, & la coustume, principalement des Gentilshommes, ainsi que les Arts qu'on appelloit Liberaux, sont devenus mécaniques, & que ceux qui souloient estre Generaux d'armées, Philosophes, Gouverneurs des Villes, & peres de la patrie, sont devenus chasseurs, & fauconniers. Et afin que tu sçaches qu'il n'y a plus d'esperance de salut & de retenue, on attribue à Noblesse & à galanterie tous les effets de la gueule, & d'une vanité toute pure. Enfin la gourmandise est un mal dont on ne sçauroit mieux se défaire, que par une indignation genereuse, & par la consideration mesme d'une chose si basse, & si estimée. Ciceron dit, qu'on peut s'en guerir peu à peu; mais Aristote tient qu'il faut s'en guerir tout à coup. Le meilleur c'est de regarder la fin, qui estant un remede commun à tous les vices, est pource que le propre de celui-cy.

III. Je ne m'estonne pas que la paresse succede dans ta plainte à la gourmandise; car après les soins que tu rends à ta gueule, & la masse du corps qui les suit, il n'est pas de merveille que ton ame s'appesantisse. Cette pesanteur vient d'une volonté imparfaite, si tost que tu commenceras tout de bon de vouloir le bien, ce ne sera qu'ardeur & qu'impetuosité, qui estant mauvaise pour beaucoup de choses est excellente pour la vertu. Et certes, comme l'ame a une pesanteur naturelle, elle a pareillement son feu, qui est sa partie la plus vigoureuse: Mais comme son ardeur s'enflame, sa pesanteur s'étouffe, tant par la consideration de la fuite du temps, qui est si grande, que l'esprit le plus prompt ne

ſçauroit la meſurer, que par l'amour de la Vertu, qui eſt telle, que ſi on pouvoit la voir des yeux du corps, comme dit Platon, elle raviroit tous les cœurs. Il faut donc que l'amour te réveille d'un coſté, & la crainte de l'autre, ces deux paſſions te tiendront à lerte; car qui aime, & qui craint n'eſt pas pareſſeux, & quand vous aſſiſtez à l'Office Divin qui ſe fait de nuit, vous priez Dieu qu'un ſomme, ou qu'une peſanteur dommageable ne vous ſurprenne. Il n'eſt point de lieu au ſomme, ou à la ſaincantiſe, où la mort vous épouvante d'une part, & de l'autre l'honneur vous attire. En effet, qui s'endormira parmy de grands dangers, & de grandes recompensés?

IV. Si tu as ces conſidérations, ta vigueur te reprendra; & le ſomme n'accablera plus les yeux d'un homme qui regardera combien il luy reſte à faire, & combien de temps il a perdu. Faute de faire cette reflexion, nous voyons qu'il a paſſé des âges bien inutilement, quoy qu'ils ayent long-temps duré. Et trouvera-t'on des vieillards qui demandent avec un étonnement legitime: *Qu'avons nous fait durant tant d'années? Nous avons mangé, nous avons beu, nous avons dormy, mais nous nous ſommes réveillés fort tard.* La principale cauſe de ce mal-heur vient de la pareſſe, dont tu te plains, qu'il faut piquer à temps par les aiguilons de l'induſtrie, & puis la conduire par le frein de la prudence, de peur qu'en temporifant tu ne ſois emporté avec le commun du monde à une fin mal-heureuſe, & pleine de deſhonneur,

DE LA SUPERBE.

I. **A** Prés m'avoir montré tant de foiblesse, est-il possible que tu te sentes encore de la superbe ? Toy qui n'es que poudre & que cendre, tu t'enflés de vanité ? Toy qui es opprimé, voire accablé du poids de tant de maux, tu t'éleves ? Quand bien tu en serois exempt, & que tu prendrois l'effort à la faveur des ailes de toutes les vertus, tu aurois par là corrompu malheureusement tous les biens que ton ame scauroit posséder. En effet, il n'est rien de si odieux à Dieu que la superbe. C'est par elle que la plus belle des creatures tomba en un instant par la mesme voye que tu prends pour t'élever, quoy que tu sois enlaidy par une infinité de crimes. Si une seule faute l'a reduite à un malheureux estat, que penses-tu devenir, ayant joint beaucoup d'autres crimes à ta superbe ? Certes tu n'as fait qu'ajouter le comble aux autres fardeaux qui t'accabloient déjà. Mais de grace, ne te souvient-il pas que tu es mortel, que tu déperis tous les jours, que tu es pecheur, que tu es exposé à mille accidens incertains, & sujet à une mort certaine ? Enfin ne consideres-tu pas que tu es naturellement miserable, & as-tu oublié ce grand mot d'Homere. *Que la terre ne nourrit point d'animal plus miserable que l'homme.*

II. Je voudrois bien sçavoir ce qui te porte
à la

à la superbe ; si c'est la foiblesse des membres, la briefveté de la vie, ou l'aveuglement de l'ame qui se trouve partagée entre de vaines esperances, & des craintes perpetuelles ; si c'est l'oubly du passé, ou l'ignorance de l'avenir & du présent ; les embusches des ennemis, ou la mort des amis ; une adversité qui dure, ou une prospérité qui s'enfuit ? Vous n'avez point d'autres d'égrez à la superbe. C'est par-là que vous montez à vostre ruine.

III. Les autres dangers des hommes ont quelque excuse, bien que souvent injuste, mais la superbe & l'envie n'en sçauroient avoir. Si tu me dis qu'il te fâche d'avoir esté orgueilleux, je te diray que de se repentir du peché, c'est le premier échelon au salut, & comme c'est un trait de superbe de s'élever c'en est un d'humilité de se repentir & de s'abaisser. C'est une affaire bien aisée si tu veux faire une reflexion serieuse sur toy-même ; & je ne veux point, comme il n'est point nécessaire ; ramasser icy ce qui se trouve épars dans les livres contre ce vice. Il suffit de dire, que tout dépend de ta volonté, que les vices cesseront si-tost que tu le voudras tout de bon, & que tu sonneras la retraite, comme l'on dit, pour te remettre sous ton drapeau.

IV. Quand à ce qui regarde le vice dont il s'agit, sçache que la superbe est la maladie des fous & des mal-heureux. Et certes, on ne sçauroit appeller autrement ceux qui sont touchez de ce mal ; pource qu'autrement ils n'en seroient pas touchez. Et ce n'est pas sans sujet qu'il est écrit dans le livre de la Sagesse. *Que tous les fous & les malheureux sont superbes au dessus de la*

II. Part.

Q

portée de leur ame ; En effet , s'ils estoient sages ; la portée de leur ame , ce seroit de s'humilier , ayant reconnu la foiblesse de leur condition. Aussi est-il prononcé par le mesme Oracle , *Que tel est aujourd'huy Roy qui mourra demain. Que lors que l'homme mourra , il heritera des serpens & des vers , ou de quelques bestes plus farouches. Que le commencement de la superbe à l'homme , c'est d'apostasier de Dieu , pource qu'il se retire insensiblement de celuy qui l'a produit. Que la superbe est le commencement de tous les pechez , qui le portans à toute sorte d'excez ne font que la suivre. Le reste est assez commun , & tout bien considéré , c'est un Monstre que de voir un petit homme qui s'enfle de vanité.*

DE LA PERTE

DES PERE ET MERE.

I. **A**utrefois tu te plaignois de la presence de ton pere; il est juste donc qu'à present tu pleures son absence , & que tu le cherches sans le trouver. Il n'est point de punition plus équitable que de souhaitter inutilement l'empire paternel , qu'on méprisoit cy-devant. Si tu as perdu un bon pere , Dieu veuille qu'il nous ait laissé un bon fils. Au reste cōjoüy-toy avec ce vieillard , de ce qu'il luy est arrivé , ce qu'il avoit toujous désiré , à sçavoir , de sortir de cette vie en t'y laissant en pleine santé. Ta perte

encore te semble estre avantageuse : Car un fils bien né ne crains si fort les événements fortuits, que par l'apprehension qu'il a, que les infortunes qui l'accueilliront n'affligent extraordinairement son pere : Deformais tu vivras avecque plus d'assurance, estant seul dans le danger, & n'ayant personne qui se choque des mauvais bruits qu'on fait courir de toy, qui s'abbatte pour ton adversité, qui s'affoiblisse par ta maladie, & qui expire par ta mort. Commence d'avoir soin des autres, n'ayant plus aucun qui ait soin de toy. Rends à un autre les devoirs de pieté qui t'ont esté rendus; car rarement les rend-on à qui l'on les doit.

II. Ne t'estime pas miserable pour ce que tu as perdu; car pourveu que ta pieté rende un compte exact à ta conscience, tu dois te consoler dans ton malheur par le souvenir de ta bonne vie. Tu as honoré ton pere, par tous les services que ton pouvoir t'a permis, quoy qu'ils ayent esté au dessous de ton desir, quelques grands qu'ils ayent esté. Ainsi ton pere estant mort, ta pieté vit, & sans cela je t'avouë que tu aurois sujet d'estre à jamais inconsolable, te voyant abandonné de celuy qui t'aimoit le plus au monde. Il est vray qu'il te faut souffrir l'ordre de la Nature; celuy qui estoit entré le premier dans le monde, en est sorty le premier, & il ne t'a pastant quitté, comme il a pris le devant. Enfin, quand tu me dis encore que tu as perdu ton pere, je te répons que tu ne sçais pas encore ce que c'est de perdre un pere, à moins que d'avoir eu un fils.

III. La mort de ton pere ne te fait pas seu-

Qij

362 DE LA PERTE DES PERE ET MERE.

lement pleurer, mais encore celle d'une mere. Toutesfois il t'en reste encore une que tu ne perdras jamais, quand mesme tu le voudrois? c'est la terre, tu viens de son fonds, & tu cours pout y retourner: La premiere t'a fourny un logis de peu de mois, mais l'autre te logera pour plusieurs années. L'une ta donné un corps, l'autre t'en oste. Ainsi, quoy qu'une mere plaine de douceur soit morte, il en subsiste encoré une plus dure à la verité, mais elle vous gardera dans son sein, toy & ta mere, qui vous recevra tous deux dans son ventre, & vous enfantera tous deux au dernier jour, suivant les maximes d'une croyance infallible. Ne dy donc pas qu'une si bonne mere t'a delaisié, au contraire, elle a passé devant toy, craignant de se voir delaisiée, & apparemment sa mort luy a esté bien agreable, la mettant en estat de ne plus voir la tienne, & luy donnant une assurence parfaite contre ce qu'elle craignoit le plus. En effet, elle est heureusement morte, puisque tu luy survis; car suivant le trein des passions des femmes, elle seroit morte inconsolable, si tu l'avois devancée. Aprés tout, puisqu'il vous falloit mourir tous deux, tu n'asnon plus de sujet de te plaindre du suecez de la mort, que de l'ordre regulier qu'elle a tenu contre sa coustume,

D'VN PRINCE SANS POSTERITE'.

I. **I**L te fâche d'avoir une Courōne sâs avoir d'enfans. Le fardeau de la Royauté ne t'a-t'il pas chargé d'assez de soins & d'inquietudes sâs y ajouter encore la charge d'une famille? Vous vous plaisez vous autres à vos peines, & trouvez de la douceur à succomber sous le faix. Il n'est point de charge publique plus pesante que la souveraineté, & de tous les fardeaux agreables, un fils est le plus cher, mais le plus lassant. Si tu ne sçais à qui laisser ton Estat n'ayant point de successeur, rends la liberté à ton peuple: tu ne sçaurois rien faire de plus digne de toy, ny qui tuy soit plus agreable. Il s'est trouvé des Princes qui de leur vivât ont songé à faire la mesme chose, quoy qu'ils n'eussent point de faute de successeurs, & entre autres Hieron de Syracuse, & Auguste Cesar. Et certes n'est-il pas plus expedient de faire du bien à plusieurs, quand il est en ton pouvoir, que de souhaitter de faire du mal à un seul? Or est-il rien de meilleur & de plus doux, que de vivre en liberté, & est-il rien de pire ou de plus dangereux que de regner sur la Republique? Cesar l'a éprouvé, & cependant son danger vous attire, au lieu de vous rebuter.

II. Davantage, si tu es sans heritier, tu n'as point de matiere à perpetuer ta tyrannie. Car à bien prendre la pluspart des Souverainetez, que

Q iij

font-ce autre chose que de vieilles usurpations? Ce qui est mauvais de sa nature, ne devient pas bon avec le temps; Outre que bien souvent ceux qui succedent aux Royaumes ne suivent pas les traces de leurs peres, comme on peut voir par l'exemple de Hierosme de Sicile, & de Jugurtha de Numidie, qui rompirent l'un par insolence & l'autre par perfidie, mais tous deux avec leur ruine, l'amitié que leurs ayeuls avoient liée avec tant de franchise avec les Romains, comme ils l'avoient entretenuë avec un constante fidelité. Si tu n'as donc personne qui succede à ta Couronne, tu n'auras aussi personne qui renverse ce que par tes actions tu auras bien estably; mais tu auras un peuple amoureux de ton nom, & adorateur de ta personne, & qui se ressouvenant de l'auteur de sa liberté, s'estimera ton redevable l'espace de tous les siècles.

III. Ainsi j'estime que la fortune t'a bien autant, voire davantage obligé à t'oster ou à te refuser des enfans, qu'à te donner un Empire. En effet tu peux, n'ayant point de fils, regner avec plus d'honneur & de liberté: Souvent l'amour des enfans a détourné des esprits de l'amour de la Vertu. Tu as pû lire comme en l'Isle de Taprobane, qui est bien loin au de-là des Indes sur la mer du levant, & diametralement opposée à l'Angleterre, le Roy y est choisi par le consentement du peuple, qui rend le plus grand de tout le pais, celuy qui en est le plus homme de bien; le sang & les richesses ne servét de rien à ce haut choix, la Vertu y regle tous les suffrages, & la faveur ne nuit jamais au jugement, ny au merite des personnes.

IV. Plust à Dieu, que cette sainte & bienheureuse eslection fust arrivée jusque dans quelques Souverainetez de l'Europe, & qu'on n'eust pas veu des Princes pient que des méchans qui les ont Precedez, ny d'autres encore plus méchans, que les pires gouvernes, ou plustost ruines successivement le monde; la malice & la superbe allant ainsi de la main à la main d'un Souverain à l'autre. Dans l'Isle pourtant dont j'ay parlé, celuy qui est esleu & approuvé d'un commun consentement de tout le monde, ne doit pas seulement estre homme de bien, & absolument achevé, il ne peut encore atteindre à la Souveraineté s'il n'est vieil, & sans enfans, de peur que la chaleur de l'âge, ou l'amour de sa famille, n'emporte son esprit où il ne faut pas. De cette sorte, qui a des enfans est exclus de l'eslection, & s'il vient à en avoir durant son regne, il perd aussi-tost la Royauté; Ces sages Politiques ne pouvant s'imaginer qu'un mesme homme puisse suffire au soin d'un peuple & d'un fils.

DES DISGRACES

ET DES MAUVAIS SEIGNEURS.

I. **Q**Vand je te disois autrefois que la Cour n'estoit qu'un tour perpetuel de la rouë de la fortune, tu ne m'as jamais voulu croire, jusques à ce que tu t'es veu

Q. iij

tombé du haut dans le precipice : maintenant tu te plains de ce que ceux pour qui tu as immolé ta vie , ne font plus d'estat de ta personne ; que des gens de neant font plus considerez que les gens d'honneur, que c'est un crime d'avoir de l'esprit au tour des grands , où la sottise est adorée , & que le vice emporte par leur jugement toutes les recompences de la Vertu. Mais en cela que peux tu remarquer dans nostre siecle , qu'on n'ait veu dans tous les autres ; & les Sages auroiēt-ils quitté volontairement les Cours , si la folie n'y eût esté plus considérée que la Sagesse ? Enfin, comme le peché ne seroit pas peché s'il estoit raisonnable , la Cour ne seroit pas Cour si elle estoit reguliere. Je ne veux pas dire par là qu'il n'y ait aujourd'huy de bons Roys dans le Christianisme ; au contraire, la Majesté est toujourns sacrée, mais bien souvent elle a des sujets profanes qui la touchent de bien prés.

II. Mais pour répondre par ordre à tes plaintes , pourquoy t'immolois-tu pour des gens qui devoient se mocquer de ton sacrifice , & se rire de tes peines ? Ne sçavois-tu pas que les grands qui nous commandent de faire tout par honneur , ne font rien que par interest , & qu'ils ne considerent les hommes qu'autant qu'ils leur sont utiles ? Ne sçavois-tu pas qu'ils se déchargent des fautes qu'ils font en feignant de méconnoistre leurs instrumens , & qu'en ne nous payant que d'ingratitude , ils croyent couvrir les sottises de leur conduite ? Ne sçavois-tu pas que les grands services sont de grands reproches prés d'un Prince lâche , & qu'il ne voit pas de bon œil ceux qui l'ont veu dans un estat miserable,

& qui sçavent seuls dans cét Estat combien il a esté méprisé des Souverains étrangers ? Enfin ignorois-tu que dans le monde il ne faut s'attacher qu'à Dieu, & qu'au Roy; tous les autres services n'estans pas infailibles, ne peuvent estre que ruineux, & souvent les petits trouvent leur suplice pour les fautes des grands, qui les ayant fait faillir, trouvent enfin eux-mêmes leur impunité dans quelque revolution.

III. Quand à ce que tu dis, que des avortons de la fortune sont plus en credit que de grands hommes, c'est un motif de consolation, plutôt que d'affliction pour toy. Ceux qui n'estiment que le neant, ne meritoient pas de te posséder. Ils cherchent des esclaves que la bassesse de la naissance leur fournit facilement; mais tu estoit trop noble pour estre réduit à la servitude. Et puis les usages honteux où sont employez ces viles creatures, qui sont comme des victimes destinées aux plaisirs des Maistres brutaux, font plus de pitié que d'envie à une personne d'honneur. En conscience voudrois-tu passer pour un flatteur, qui ne se souciât pas de perdre son Maistre, pourveu qu'il gagnât quelque chose de mediocre par la ruine d'un grand ? Voudrois-tu estre un suborneur de filles, & un entremetteur d'un commerce encore plus infame que celuy là ? Enfin voudrois-tu te dégrader de Noblesse, pour égaler le bon-heur d'un valet de pied, qui changeant de couleurs, porte toujours celles d'une ame basse, quand il seroit à la fin revestu de brocart d'or.

IV. Pour l'esprit, il est certain que comme c'est le plus haut ornement de l'homme, c'est le

Q. v.

meuble qu'on prise le moins dans les chambres des grands. Il leur fâche d'avoir des gens autour d'eux qui penetrent par le dehors la honte intérieure du cabinet, & qui jugent par la raison des desseins de leurs Maîtres, qui voudroient qu'on n'en jugeât que par complaisance. Pource que des faquins n'entendent pas les mysteres d'Etat, ils souhaitteront qu'aucun n'en eût de connoissance, & comme les lumieres de leur intelligence ne passent pas celle de leurs yeux, ils ne peuvent souffrir ces puissans genies, qui sont comme des Anges vivans parmy des brutes, pource que c'est le bon plaisir des puissances de la terre. Ceux encore qui veulent vendre les Princes, sont bien aise de n'avoir point d'adversaires qui conservent ceux qu'on veut perdre, & qui puissent à la fin emporter par leur suffisance le credit que l'ignorance possède avec injustice. Enfin, c'est par ce déreglemēt d'emplois que les grands qui se croient les plus avisez, disent ordinairement cette extravagante parole : *Nous n'y penson pas*, parce que la circonspection est bannie d'un lieu, où l'esprit & le jugement n'ont qu'un séjour de tolerance.

V. Je viens maintenant aux recompences que le vice emporte sur la Vertu, ou plutôt que la Vertu abandonne au vice, pource qu'elles sont indignes d'elle. Une ame noble degene de sa condition si tost qu'elle est mercenaire. Si tu eusses volé ou vendu ton Maître, comme font les autres, tu ne serois pas en peine de demander ce qui t'est deu, car tu l'aurois pris par tes mains. Te repens-tu donc de n'avoir pas sceu imiter de vieux larrons qui sont encore de jeunes hommes?

Et puis à recompenser le hazard d'une vie illustre, crois-tu que tous les biens des Princes mesme puissent estre suffisans? Ils sont necessairement ingrats, pource qu'ils ne croient pas pouvoir dignement reconnoître tes services. Enfin, tu as eu raison de les quitter, puis qu'ils ne meritoient pas de t'avoir.

V. I. D'autres Heros genereux seroient bien aises de posseder ceux que des Veillaques abandonnent. Mais à Dieu ne plaise que je te conseille une chose qui pourroit t'incommoder, ny que pour flatter ton ambition j'offence ta modestie. Puis que tu t'es rendu à toy-mesme après un si fâcheux esclavage, ne songe plus qu'à jouir de la liberté. Courtise les grands hommes des siècles passez, au lieu de faire la cour à des grands qui ne le sont quelquefois que par les bassesses des autres. Un Alexandre & un Cesar qui ont tant estimé les belles Lettres, te dégoûteront facilement de la suite de ceux qui près de ces Geants de Grandeurs ne sont que des Pygmées de foiblesse, & n'ont rien de haut qu'une malice fort basse. Mais je t'aime trop pour te laisser posseder à d'autres. Tu as jusques icy esté aux gages de la folie de l'intrigue ou de la vanité, je ne veux plus que tu sois qu'à la sagesse.

DES DELAIS,

ET DE LA

PERTE DES OCCASIONS.

I. **L** te fâche de ce qu'ô tarde tant à s'aquitter de la promesse qu'on t'a faite. Mais pourquoy te plains-tu en particulier de ce qui est commun à tout le monde ? Je t'avouë qu'il n'y a rien qui gête si fort un présent qu'un front dur, & un lent delay : Mais c'est vostre coûtume, vous voulez recevoir bien-tost, & donner bien tard. L'un vous réjouit, l'autre vous rend mélancholiques, & vous estes aussi prompts au premier, que pesants au second. Ainsi l'ingratitude a deux sources, & il se trouve un double sujet de plaintes, pendant que les uns vont trop vifte, & que les autres différent trop.

II. Au reste si l'on n'accomplit rien en ta faveur, bien qu'on t'ait promis-beaucoup de choses, sçache qu'il faut ajouter peu de foy aux grands prometteurs. La vanité, les belles paroles & les menteries des hommes, ne sont que trop manifestes. Si quelqu'un ta fait des promesses avantageuses, il luy suffit de les avoir faites, cherchez-en un autre qui s'en acquitte. Un seul homme ne peut pas executer toutes choses ? Ce beau prometteur t'a donné de l'esperance, afin que tu l'aimasses cependant qu'il cherchoit les moyens de se moquer également de

toy & de sa parole. Je ne te diray pas icy que de deux puissances, qui ont une convoitise égale, celle qui tient est plus forte que celle qui ne fait que demander.

III. Ce Courtisan qui abondoit en promesses se rioit de toy, comme je t'ay déjà dit, & cherchoit de se faire cherir pour un temps? pendant qu'il te promettoit mille merveilles, il te demandoit quelque chose, qu'il croyoit devoir estre bien acquise, mesme au'prix d'une grande menterie. Tu devois pourtant sçavoir que ceux qui sont riches en paroles, sont ordinairement pauvres en effets. Ainsi à l'advenir si tu me veux croire, tu n'adjouteras nulle creance à ceux qui promettent tout. Qu'ils offrent moins, & qu'ils tiennent plus. Il est vray, que la fourberie est aujourd'huy montée à un si haut degré, qu'elle fait des sermens pour le mensonge, comme pour la verité: De là vient que nous recevons bien souvent des refus des personnes, dont nous attendions des faveurs infailibles; comme à l'impourveu, nous recevons des faveurs de ceux dont nous n'eussions attendu que des refus.

IV. Quand tu te plains maintenant d'avoir perdu une belle occasion de vengeance, persuade toy que qui perd le moyen de faire du mal ne perd rien; au contraire, il gagne beaucoup. Il est des choses qu'on peut oster avec avantage des sujets mesmes qui les possèdent: Mais c'est encore un plus grand avantage pour eux, d'empescher qu'ils n'en ayent la possession. Voilà pourquoy je dy que c'est une heureuse perte d'avoir perdu ce qui pouvoit nuire. Si donc tu as trouvé quelque empeschement à une vengeance que tu

souhaittois, & qui flattoit doucement ton esperance, sçache que le premier bon-heur pour toy o'cust esté de ne pas vouloir faire du mal, & que le second c'est d'en estre empesché. En effet, si o'est le plus beau genre de vengeance, de ne se pas vouloir vanger, c'est encore une belle necessité de n'en pas avoir le moyen ny la permission. C'est un grand bien d'embrasser la Vertu de son bon gré, mais ce n'en est pas un guere moindre d'y estre forcé.

V. Bien loin donc de t'affliger de l'occasion que tu as perduë, le temps viendra que tu t'en réjouiras, peut-estre plûstot que tu ne penses, & que tu ne voudrois pour rien du monde qu'il en fust arrivé autrement. Quelques-uns commencent de vouloir & d'aimer les choses où ils ne viennent que par contrainte, le consentement suit en eux de la necessité, celle cy n'est plus telle, quand la franche volonté succede à la force. Outre que si tu n'as pas pû te vanger, quoy qu'il te sembloit que tu le pouvois faire; sçache que c'est une grande puissance de ne pouvoir mal agir, & que c'est une perfection propre du Tout-puissant. Quand la vengeance qui te sembloit presente t'est échappée des mains, persuade-toy que c'est un couleuvre qui en est tombé; prends bien garde qu'il n'y remonte. Il n'est rien de si contraire à l'homme que l'inhumanité. En effet, c'est par elle qu'il cesse d'estre homme, ainsi que le nom mesme le signifie. J'ose dire encore qu'il n'est point de maladie si opposée à nostre nature que celle-là, non pas la mort mesme; car elle arrive suivant le cours de la nature, où l'autre vient contre son

cours. C'est estre inhumain d'estre cruel envers un homme, bien qu'il le merite; il ne faut pas suivre le mouvement d'une ame pleine d'aigreur, n'y s'oublier d'une Nature commune par le souvenir d'un plaisir particulier.

VI. Ne dy donc pas que tu auras un regret éternel d'avoir esté empesché de te vanger, peut-estre que tu t'en réjouïras éternellement. Combien de fois penses-tu qu'après une sincere reconciliation qui suivoit une haine inveterée, quelques-uns se sont pâmez entre les bras de leurs amis, en disant; *I'ay voulu perdre ce galant homme, & peu s'en est fallu que mon dessein, quoy que mauvais, n'ait eu une bonne issue? O fortune favorable que tu as tourné d'un costé bien doux une cruelle resolution!* Ainsi ne te plains plus de ne pouvoir déployer une juste colere, à peine en trouveras-tu de juste, veu qu'il est écrit dans les saints Oracles, *Que la colere de l'homme n'opere point la justice de Dieu: & ailleurs, que la colere est une courte fureur.* C'est donc une bonne chose de ne se pas mettre en colere: L'autre degré de bonté, c'est de brider la colere, de peur qu'elle n'emporte l'ame où il ne faut pas; & le troisieme, c'est de ne pouvoir se vanger, encore bien qu'on le veuille.

VII. On t'a osté une belle occasion de vengeance, mais on t'a laissé un plus beau sujet de pardon & d'oubly des injures, qui est encore plus beau & plus noble que tout le reste. C'est cét oubly qui a signalé Cesar par dessus tous les Princes. Certes, les victoires de ce conquerant sont grandes, voire innombrables; ses triomphes sont glorieux au dernier point; son intelligence

pour le fait de l'art militaire est incomparable, aussi bien que l'excellence de son esprit, la rareté de son Eloquence, la Noblesse de sa race, la beauté de son corps, & la force invincible de sa grande ame. Mais après avoir recüeilly toutes les perfections, tu ne trouveras rien de plus illustre dans ce Heros, que la Clemence & l'oubly des injures receuës, & bien que sa bonté donnaist sujet à sa malheureuse mort, ce qui fit dire à ses funerailles ce mot de Pacuvius; *Falloit-il que je sauvasse des gens pour me perdre?* Toutes-fois puis qu'il luy falloit mourir necessairement, il semble que pour un si beau sujet la mort estoit souhaitable.

D'UN

ROY DE POVILLE.

L. Autrefois je t'ay oüy plaindre de te que tu avois une Couronne sans avoir d'enfans, maintenant que tu l'as perduë, c'est une espee de consolation pour toy, de te voir sans heritier. Cette cheute pourtant que tu crois estre le comble de la disgrace, t'est beaucoup avantageuse. Tu estois assis sur un precipice, & plus tu estois élevé, plus tu estois en danger de cheoir rudement; maintenant te trouvant sain & sauf en un lieu uny, & fort assuré, tu peux regarder par derriere une perilleuse hauteur, & à bien considerer les choses, tu trouveras qu'en

descendant du thrône Royal tu es monté au repos d'une vie privée. Et s'il est vray qu'il n'est point de plaisir, ny de bonheur sans une seureté parfaite, tu reconnoistras que tu es à present beaucoup plus content, plus heureux, & par consequent plus haut que tu n'estois auparavant.

II. C'est pourquoy si tu as esté chassé de ton Royaume, rends graces à celuy qui t'en a chassé. Ce que je t'ordonne icy est fâcheux aux oreilles, mais fort recevable à la raison. En effet tu as esté chassé d'un lieu, d'où il te falloit partir, & tu fais par contrainte ce qu'il te falloit faire volontairement. Cette violence donc estoit plûstost à souhaiter, qu'à s'en plaindre. Car quelle honte est-ce à un sujet qui est nay homme, ou d'ambitionner la Royauté au dessous des hommes, ou de se fâcher d'estre devenu égal aux hommes qui sont d'une mesme nature que luy, & qui n'ont que par hazard des conditions différentes? Que si c'est à ton avis une belle chose, & digne d'estre recherchée, que d'exceller par dessus les autres par quelque avantage fortuit, que ne recherche-t'on l'excelléce de la plus belle chose du monde? Or ce n'est pas la superbe, ny la licence de tout faire, qu'on doit appeller de ce nom là, mais bien la vertu, dont les vrais Diadèmes des Rois doivent estre composez, plûstost que d'or ou de pierreries; ce que les plus avarés, & les plus passionnez pour les perles & les diamants ne sçauroient nier. Or qui d'entre les hommes ne voit que la préminence entr'eux est duë à l'humanité, & non aux richesses, qui rendent l'homme plus opulent, mais non pas certainement plus humain, ny meilleur, ny

plus eslevé que les autres ? Mais entre beau-
 coup de méprises auxquelles vous estes sujets,
 c'en est une bien grande au sujet de l'excellence,
 que la méprisant où elle est comme en son siege,
 vous la cherchez où elle n'est pas, sans regarder
 la suite nécessaire des causes & des effets. Car
 comme entre les riches on excelle par les riches-
 ses, entre les gens robustes par la force, entre
 les belles personnes par la beauté, entre les hom-
 mes diferts par l'éloquence, ainsi peut on assu-
 rer qu'entre les hommes, il n'y a que l'humanité
 qui soit un fonds de prééminence legitime.
 Autrement une grande puissance, est une grande
 injustice.

III. Au reste je dois plutôt me conjoüir
 avec toy, que te consoler quand tu me dis que
 tu es tombé du thrône Royal ; car si tu te portes
 encore bien après cette cheute fatale, c'est un
 bon-heur extrêmement rare. Ceux qui tombent
 de la sorte, ont accoustumé de perir, & d'estre à
 mesme temps privez d'un Royaume & de la vie,
 & s'il arrive à quelques-uns de la conserver, elle
 leur doit sembler plus agreable, ainsi qu'elle est
 plus tranquille, si toutesfois ils sont assez avisez
 pour l'estimer cōme il faut. C'est ce qui n'estoit
 pas inconnu à quelques particuliers qui ont cedé
 l'empire, & quitté la Papauté, laquelle est main-
 tenant plus sublime, que les Royaumes & les
 Empires, quoy qu'ils ne fussent ny tombez, ny
 chassez, au contraire estant encore debout, &
 pouvant maintenir un avantage qu'ils per-
 doient volontairement. Diocletian est fameux
 au rang de ceux-là ; car estant r'appellé à un
 Empire qu'il avoit abandonné de son propre

mouvement, il méprisa des richesses inquietes; & un faîte dangereux; & après avoir éprouvé derechef la puissance souveraine qui luy fut offerte à outrance, & que d'autres avoient recherchée, ou devoient rechercher par tant de carnages, il l'eut depuis en horreur, & railant avec ses amis dans une gravité digne d'un Philosophe, il dit, *Qu'il falloit moins estimer un Diadesme d'Empereur, que les herbes qu'il avoit luy mesme plantées dans son iardin, comme personne privée.*

IV. Suivant ce bel exemple, croy que cette éminence majestueuse, dont tu es déchu, estoit pleine de perils cachez, parmy lesquels ayant d'un costé l'esprit aveuglé depuis long-temps, tu estois d'ailleurs lié par les mains & par les pieds avec une espece de chaisnes d'or, qui n'étoient pas moins pesantes, pour estre plus éclatantes que les autres. Maintenant en estant délivré, & ayant recouvert la lumiere que la fortune a de coustume d'oster à ses partisans, tu vois les jeux inconstans de cette Charlatane. Et qui est l'homme pour avare qu'il puisse estre, qui ne rachette la veuë à prix d'or, & ne choisisse plutôt l'integrité disetteuse du plus noble de tous les sens, qu'un riche aveuglement? Or est-il que la veuë de l'ame n'est pas moins noble; au contraire, elle est sans comparaison plus noble que celle du corps; Réjouis-toy donc de l'avoir rachetée aux prix d'un Royaume chancelant, & d'avoir eu à si petit prix une chose si excellente. Tu as encore acquis d'autres avantages que ce-luy-là; car non seulement l'aveuglement s'est allé avec la Couronne, mais la liberté est revenue en

suite. Te voila maintenant affranchy d'une servitude publique.

V. Et puis s'il te fâche d'estre dépoüillé de la Majesté Royale, croy que la pourpre, le Sceptre, & le Diadème sont au jugement de ceux qui en ont fait l'expérience, de toutes les choses les plus pesantes. Cesse donc de te plaindre d'estre déchargé de tant de divers fardeaux. Tu n'as pas perdu un Royaume, mais tu en es échappé, & t'es sauvé tout nud d'un grand naufrage. Ceux qui après avoir souffert les bourasques de la mer peuvent enfin toucher à terre, ont accoustumé d'acquitter leurs vœux, & d'étouffer leurs plaintes. Et ne me dy point que tu as perdu la felicité de l'Empire. Car si tu veux l'appeller une felicité malheureuse, ou une heureuse misere, je t'avouë en ce sens que tu l'as perduë, ou plûstot disons que tu as perdu l'une & l'autre; c'est à dire une fausse felicité, & une vraye misere. Je voy bien que la puissance & les richesses dignes d'un Roy t'ont abandonné, mais il se faut réjoüir d'avoir perdu des choses qui te pouvoient perdre. Si tu es privé de l'autorité souveraine, tu l'es aussi des soins & des accidens de la souveraineté, qui sont si grands, que pour les éviter, quelques-uns ont voulu descendre du trône; ce que la modestie persuadoit à Auguste, & la crainte à Neron; quelques-uns mesme en sont descendus, comme je t'ay cy-devant montré. Celuy qui ne peut vouloir la mesme chose, comme les volontez des hommes son opiniastrés & se domptent mal-aisément, doit du moins rendre graces à la necessité, & à son vainqueur, se voyant réduit par force en un

estat qu'il devoit avoir souhaité. Le premier dessein d'une bonne ame doit estre de prendre volontiers de loüables resolutions, & le second, de les prendre, voire par contrainte. Cette verité n'estoit pas inconnüe à ce grand Roy de Syrie Antiochus, qui ayant esté dépouillé de toute l'Asie, qui est au de-ça du Mont-Taurus, rendoit graces au Senat & au Peuple Romain, de ce que l'ayant delivré d'une trop grande inquietude, ils l'avoient reduit à une mediocrité bien heureuse. Ce discours estoit facetieux, s'il parloit ainsi par feintise; mais plein d'une sage gravité, s'il procedoit d'un veritable ressentimēt.

VI. Enfin, quand tu te plains d'estre descendu du Trône, considere que c'est un traict non seulement d'une superbe effrontée, mais encore d'une folie negligente, que t'oubliant de ta condition tu te rebuttes d'estre ce que tu es, & veüilles estre en effet ce que tu ne sçauois estre. Tous les hommes ne peuvent pas estre Roys, il leur doit suffire d'estre hōmes. D'où vient que ceux qui sont si avides d'un Royaume qui n'est pas à eux, se choquent de leur propre humanité? Songez à vostre repos, miserables mortels, & que ceux qui ont cessé d'estre Roys, croient qu'ils sont fort obligez à la Fortune. Car la condition de tous les hommes estant fort penible, celle des Roys l'est à l'extrémité, veu que leur vie innocente est sujette au travail, la criminelle à l'infamie, & l'une & l'autre estant exposée à mille dangers, ne voit autour de soy, de quelque costé qu'elle se tourne que des écueils de difficultez, & de naufrages d'affaires. Après cela tu crois que c'est un malheur d'en estre sorty? Certes, il ne

380 DE LA CORRUPTION

r'estoit jamais rien arrivé de si heureux en ta vie que ce que tu estimes le dernier point de l'infortune.

VII. Tu trouves sans doute mauvais que ton Royaume ait esté transferé à un autre ; il n'estoit pas proprement à toy, mais à la fortune, qui ayant pû te le donner, pourquoy ne pouvoit-elle pas te l'ôter, & le transferer à qui bon luy sembloit ? Mais prends garde, si outre la volonté de la disposante, qui seule suffit, il n'y avoit point d'autres causes d'une telle translation ; Un sage les marque en cette façon, quand il dit, *Que la Royauté est transferée d'une Nation à l'autre, à cause des injustices, des injures, des opprobres, & des diverses fourberies, tant de ceux qui regnent, que de ceux qui leur obeïssent.* Pour conclusion, si tu as cessé d'estre Roy, tu commences d'estre homme. Car l'insolence des Souverains est si grande, qu'ils dédaignent d'estre appellez hommes, quoy que le Roy des Rois n'ait pas dédaigné d'estre homme en effet.

DE LA CORRUPTION

DU SIECLE.

I. **Q**uand tu ne peux souffrir les mauvaises mœurs de ton Siecle, je louë ton impatience, si elle vient d'un motif de charité ; mais je ne sçauois que la blâmer si elle procedé d'un principe de colere ou d'indi-

gnation. En effet, que t'importe-t'il que les autres soient bons ou méchans, pourveu que tu sois homme de bien? N'est-ce que d'aujourd'huy que tu connois les mœurs du commun du monde? & trouves-tu que tu ayes peu à faire à regler ta vie, sans qu'il faille veiller sur celle d'autrui, & entreprendre un ouvrage que l'art ny la Nature n'ont sceu jamais achever, & dont tu ne sçauois attendre que de l'ennuy & de la peine? Je t'avouè pourtant qu'il s'est trouvé des Philosophes qui ont eu le mesme empressement que toy & l'un d'entreux pleuroit toujours allant en public, comme un autre rioit sans cesse en voyant les déportemens des hommes. Ils avoient tous deux raison; mais la procedure de l'un sembloit tenir de la pieté, & celle du second approchoit de la superbe. Il ne guerissoit pas le monde en se mocquant de ses maux.

II. Qui ne se choqueroit, me diras-tu, de voir ces étranges modes d'habillemens, & tant d'industrie qu'on met à se rendre ridicule, sous couleur d'estre gentil? Mais tu aurois bien de la peine à te voir defiguré par force, s'il en estoit de besoin, veu que tu ne peux souffrir que d'autres se déguisent ainsi volontairement. Laisse-les se vestir comme il leur plaist, mais habille-toy comme il t'est permis, & comme il est de la bien-séance, tu te peux vanger par là. Les façons honnestes des habits n'offencent pas moins les yeux des galants, que les extravagantes choquent ceux des personnes qui ont de la modestie. Ainsi pendant que ces mignons de Cour apellent la Volupté à leur conseil pour la conduite de leurs affaires, appelle au tien l'honnesteté pour regler

ta vie. La lumiere n'est jamais plus agreable que parmy les tenebres, ny la Vertu plus illustre qu'entre les vices. Dequoy te plains tu donc! la honte d'autruy augmentera ton honneur, comme leur laideur relevera ta bonne mine.

III. Tu vois tant d'esprits malades, que le tien le devient par reflexion; mais sur tout les envieux te font mal aux yeux & au cœur. Laisse les envieux à eux-mesmes, & ne leur souhaite point d'autre bourreau, ils se tourmentent assez s'affligeant de leurs maux, & de ceux d'autruy, & concevant des biens mesmes une tristesse inconsolable. Il ne faut pas compâtir à ceux qui ont une longueur volontaire. Au reste, les maladies des ames ne sont pas contagieuses, ainsi que celles des corps, car les premieres ne passent point à des sujets qui ne veüillent pas en estre touchez. Au contraire, une ame noble s'enflamme à l'amour de la Vertu par la haine des vices.

IV. Si tant d'insolences qu'on apperçoit tous les jours te paroissent insupportables, represente-toy que l'humilité est d'autant plus meritoire, qu'elle est assiegé de plus d'orgueilleux. Si les fourberies de la Cour, les inventions de l'avarice, & tât d'especes de lubricité te blessét l'ame par la veüë, évite ce qui te déplaist avecque raison, & prends garde que d'autres ne blâme en toy ce que tu blâmes dans les autres. Ce que j'ay dit de ces vices, se doit aussi entēdre de la gourmandise, dont le regne t'est justement odieux, comme causant aux hommes la plus basse & la plus honteuse servitude de toutes. Pour le reste, la sobrieté a plus d'éclat parmy les yvrognes, & où tous les hommes sont également gens de bien, nul

tres. Par quelque sorte de proportion, si tant de mensonges t'offense, il te faut estudier à la vérité. La bonne foy décrie les faussetez. Tu ne peux vivre en voyant par tout des tyrannies effroyables; mais puis que ny les armes, ny les richesses ne peuvent t'en garantir, defends t'en par la patience. La seule Vertu est libre, dans l'esclavage universel des personnes.

V. Tu me dis sur la fin que tu as de la haine pour tout le monde; mais il faut plutôt avoir pitié des miserables, que de les haïr, à moins, ainsi que j'ay dit, qu'ils veüillent l'estre volontairement. Laisse donc au monde ses façons de faire, tâche de reformer les tiennes, & détournant tes yeux des autres, réfléchis-les sur toy-mesme. Ainsi tu éviteras l'ennuy, & ne pouvant amender le monde, tu t'amenderas-toy-mesme, comme tu le peux, & que tu le dois. Te comportant de la sorte, tu n'auras plus de sujet de te croire né inutilement. Je sçay bien que les Grands te donnent de mauvais exemples aussi bien que les petits, mais il y a plus de gloire à bien vivre, où plusieurs faillent, & où ceux qui devoient luire comme des soleils, ne luisent qu'à la façon des Comètes; ils ont beaucoup de vapeurs & de fumée, mais ils n'ont point de pure lumière.

DE LA TRISTESSE,

ET DES

MISERES HVMAINES.

I E te trouve tout melancholique ; mais il importe de bien regarder quel est le sujet de ta tristesse de même que de ta joye. Car je les appelle indifferentes de leur nature, comme beaucoup d'autres choses, qui en un instant peuvent devenir bonnes ou mauvaises. En effet, la tristesse qu'on a d'avoir peché, est fort utile, pourveu qu'elle ne donne pas la main en cachette au desespoir, qui se coule insensiblement dans l'ame. Mais la joye qu'on a de la vertu, & de la memoire des bonnes œuvres est fort honneste, pourveu qu'elle n'ouvre pas la porte à la superbe qui veut entrer. Les causes donc de ces passions se changent facilement, & le blâme peut soudain prendre la place de la loüange. Maintenant c'est à toy à songer pourquoy tu es triste & réveur : Si les miseres de cette vie t'affligent, tu dois te réjouyr par la consideration des felicitez de l'autre. Et certes celle-cy n'est point si miserable, quoyqu'elle le soit au dernier point, que l'autre est heureuse en effet.

II. Mais pour guerir ta melancholie, il en faut decouvrir la source : Ce mal a autant de racines qu'il y a d'adversitez, & quoyque je t'éaye beau-

Tout parlé, il faut encore t'en dire icy beaucoup de choses, puisque te voyant si facile à plaindre, je ne dois pas estre difficile à te consoler. Or il est des tēps où nulle cause apparente ne rend l'ame triste puisque ce n'est ny l'ignominie, ny les pertes, ny les maladies, ny les injures, ny la mort des amis, ny aucune nouvelle impreveuë de pareils accidents, mais un certain plaisir qu'on trouve dans la douleur, qui produit ce funeste effet. Or c'est une peste d'autant plus dangereuse que la cause en est plus inconnuë, & par consequent la guerison plus mal-aisée. C'est pourquoy l'Orateur Romain juge qu'il faut la fuir à force de voiles & de rames, ainsi que l'ou dit, comme l'écueil fatal de la vie. Et en cela, de mesme qu'en beaucoup d'autres choses, je suis de l'avis de ce grand homme. Car qui se plaît à se plaindre, ne peut se réjouyr qu'à regret.

III. Quand la consideration des calamitez presentes te fait pleurer, je ne te nie pas que les miseres de la condition des mortels, ne soient fort grandes, & fort diverses; & il y a des Auteurs qui les ont déplorées avec des volumes entiers. Mais tourne la medaille, & regarde l'opposite, tu verras aussi quantité de choses qui rendent la vie fort heureuse & fort agreable. Et quoy que personne n'ait écrit de ce sujet, si je ne me trompe, & que quelques uns ayant commencé d'y travailler, ont desisté de leur dessein, croyant avoir pris une matiere trop difficile, trop seiche pour les écrivains, & plus sterile que son contraire, pource que la misere des hommes qui n'est que trop grande, paroist évidemment, au lieu qu'il faut découvrir une felicité

legere & cachée; avec un stile qui penetre bien avant, pour pouvoir là montrer aux incredules; je ne laisseray pas de soutenir un party si abandonné. Vous ne scauriez bien vivre, si vous avez tqûjours mauvaise opinion de vostre vie.

IV. Il me semble donc, pour choisir de beaucoup de raisons les principales, que vous n'avez pas de si petits sujets de joye que vous vous l'imaginez. Cette image & ressemblance de Dieu createur de toutes choses imprimée au dedans de l'ame humaine, qui n'est pourtant qu'une Creature, l'esprit, la prévoyance, la memoire, l'éloquence; tant d'inventions & d'arts qui servent d'une part à l'âme, & de l'autre au corps, & qui par une disposition toute-puissante comprennent tout ce qu'il faut pour fournir à toutes vos necessitez? Tous ces avantages, dis-je, ne sont-ce pas un fonds d'une satisfaction legitime? Ajoûtez à cela tant de commoditez, tant d'especes de diverses choses, qui par des voyes miraculeuses & ineffables ne contribuent pas seulement à vostre besoin, mais encore à vostre plaisir; Une si grande vertu des racines, tant de suc d'herbes, une varieté si prodigieuse & si agreable de fleurs, un meslange de tant d'odeurs, de sons, de couleurs, & de gousts, qui font une si belle union par leur contrarieté, tant d'animaux de l'air, de la terre, & de la mer qui ne sont destinez qu'à vos usages, ny créez que pour le seul service de l'homme; car si vous ne vous estiez pas soumis volontairement au joug du peché, vous auriez un empire absolu sur tout ce qui est sous le Ciel, & encore après le peché le **Domaine** vous en reste, quoy que vous ayez perdu

la possession de la plus grande part des choses.

V. Que diray-je de la belle veuë des collines, de l'abry des valées, de l'ombrage des bois, de la froideur des montagnes, & de la chaleur des rives? Que diray-je encore de tant de salutaires sources d'eaux, de tant de fontaines pures & fraîches, ou fumantes & ensouffrées? de tant de mers répandues tout autour de la circonference de la terre, de tant de rivières toujours mobiles, & qui pourtant par une immuable stabilité sont les plus assurées bornes des Royaumes & des Provinces? Je ne dy rien de ces lacs qui sont comme de petites mers, ou des rivaux des plus grandes; des estangs muets & comme endormis, des ruisseaux qui courant parmy les précipices des montagnes deviennent torrens, ou qui comme des serpens coulent parmy les fleurs des campagnes. Je ne dy rien non plus des rivages verdoyans, de ces lits delicats, ny de ces prairies si égayées par les couleurs, & si bien arrosées par les eaux, ainsi que parle le Poëte. J'obnets encore les écueils écumans qui paroissent près des rives bruyâtes, ces grottes industrieuses encore toutes moites d'une rosée artificielle & naturelle tout ensemble; ces champs jaunissans, ces vignes en fleur; les commoditez des villes, le beau loisir de la campagne, & la liberté si aimable & si précieuse des solitudes. Je laisse ces choses terrestres, pource que le Ciel veut que je te parle de luy.

VI. Peux tu donc t'attrister voyant le plus éclatant & le plus auguste de tous les spectacles; à sçavoir le tour du Ciel garny d'Estoiles comme autant d'yeux qui te regardent, & qui

roulent avec une incomprehensible celerité. Considere dans son enceinte ces Astres que vous appelez, Fixes, & ces autres que vous nommez Errans ou vagues; sur tout contemple bien le Soleil & la Lune, qui sont les plus clairs flambeaux du monde, comme dit Virgile; ou la brillante gloire du Ciel, comme parle Horace. C'est d'eux que viennent les fruiçts de la terre, la vigueur des animaux, & la diversité des saisons; c'est par leur cours que nous mesurons l'année, les mois, les nuits, les jours, les momens, sans quoy la vie des hommes ne seroit pas sans ennuy. Mais après avoir considéré ce qui est hors de toy, il faut maintenant rentrer dans toy-mesme pour y trouver du moins autant d'avantage que de miseres.

V I I. Commençons par le corps, qui bien que mortel & fragile, a pourtant une perspective imperieuse, il est doux & beau tout ensemble, estant au reste droit & élevé, pour estre plus propre à la contemplation des choses Celestes. Poursuivons par l'immortalité de l'ame, par le chemin qui t'est ouvert pour aller au Ciel, par la recompense infinie & inestimable que tu peux emporter à tres-petit prix, par l'esperance de la Resurrection qui te fera reprendre avec beaucoup de gloire ce mesme corps après la mort, mais agile, lumineux & impassible. Considere encore un avantage que tu as qui te fait surpasser non-seulement toutes les dignitez des hommes, mais les prerogatives mesmes des Anges; C'est de tenir d'une nature perissable qui a esté unie au Verbe Eternel. En effet, l'humanité de Nostre Seigneur fut tellement jointe à la

Divinité, que celuy qui estoit Dieu se fit homme, & n'estant qu'une personne en nombre, mais unissant parfaitement d'eux natures en soy-mesme par une seule subsistance, il commença d'estre Dieu & Homme tout ensemble, afin qu'estant fait Homme il fit l'Homme Dieu. En cela certes la bonté du Tout-puissant paroist ineffable, ainsi que son humilité; & en cela mesme la gloire & la felicité de l'homme paroist extrême. C'est un mystere bien haut, & bien caché, de quelque costé qu'on le considere; mais toujours c'est un merueilleux & salutaire commerce, qu'une langue mortelle ne sçauroit véritablement expliquer, & je ne sçay si les langues mesmes du Ciel sont assez éloquentes pour en parler comme il faut. J'ay pourtant esté obligé d'en discourir, & ay reservé a escient ces veritez pour la fin, pource qu'elles estoient trop hautes pour les pouvoir apprendre de moy-mesme autrement que par l'instruction de la Foy, qui est une Maistresse infailible, estant la ruine des Erreurs, & le fondement de la Verité mesme, laquelle bien qu'obscure quelquefois à nostre regard, ne laisse pas d'estre tres-certaine en son essence, & en ses principes.

VIII. Or quand il n'y auroit que cette dernière prerogative de la nature humaine, dont je viens de te parler, te semble-t'elle peu ennoblie, & sa misere n'est-elle pas assez expiée par ce bon-heur? Ou bien qu'est ce que l'homme a pû, je ne diray pas esperer, mais souhaitter, ou seulement penser de plus haut que d'estre Dieu? Or le voilà Dieu? il est dé-jà tout ce qu'il peut estre. Que vous reste-t'il donc, de grace, où

vos vœux puissent aspirer ; vous ne sçauriez , je ne diray pas trouver seulement , mais imaginer mesme rien de plus grand ? Certes quand le Createur daigna s'abaisser pour vostre salut , quoy qu'il eust pû prendre telle alliance qu'il luy eust pleu avecque ses creatures, il ne voulut prendre qu'un corps & qu'une ame comme les vostres ; & il ne voulut pas s'unir à l'espece des Anges, mais bien à celle des hommes. Et par là tu vois quel sujet tu as de reconnoître combien ton Seigneur t'aime , & par consequent de te réjouir. Car par ce moyen, comme dit excellemment saint Augustin, Dieu a montré aux charnels , & à ceux qui estans attachez à la sensualité du corps ne peuvent voir en esprit la beauté de la Vertu , combien est haut le degré que la nature humaine a parmy les autres creatures. Je pourrois dire encore que ce mesme Seigneur qui par une indulgence si prodigieuse , vous a preferez aux Anges mesme, les a encore obligez de vous garder, afin de faire voir de plus en plus vostre préeminence au dessus de tout ce qui est produit ; & la Noblesse d'une nature qui estant moitié chair & moitié esprit , a pourtant des ministres qui sont de pures Intelligences ? En effet , saint Hierôme assure que l'excellence des ames est si grande, que chacun dès sa naissance a un Genie bien-heureux commis à sa garde. A parler veritablement Dieu a un soin paternel , voire plus que paternel de vous ; & pour détourner le sens du Satyrique, afin de l'appliquer à un si grand sujet , il aime sans doute plus l'homme que l'homme ne s'aime soy-mesme. Après cela , quel lieu reste-t'il à la tristesse ou aux plaintes. Ce n'est donc pas vostre

nature qui vous rend plaintifs & melancoliques, c'est vostre faute. En un mot, ce n'est pas l'humanité qui vous afflige, c'est le peché.

I X. Mais tu t'abandonnes encore à la douleur que tu crois si naturelle, disant que tu ne te satisfais pas de ces remedes surnaturels; veu principalement que la bassesse de ton origine, la fragilité de ta nature, la disette, la nudité, la rigueur de la fortune, la briefveté de la vie, & sa fin incertaine, ne t'inquiettent qu'avecque trop de raison. Tu assembles avec soin beaucoup de sujets de t'affliger, au lieu que tu devrois les écarter pour jouir d'une honneste joye. Mais je connoy vos façons de faire; vous vous attachez avidement à vos maux, au lieu de vous en déprendre, & bien loin de les fuir vous les recherchez. Les autres animaux quoy que dépourvus de raisons, ne songent qu'à leur bien estre; & vous qui estes raisonnables ne songez proprement qu'à vous rendre malheureux. Les infortunes ne viennent-elles pas assez tost, sans que vous les avanciez, & faut-il qu'une tristesse volontaire vous tuë, comme si la mort n'avoit pas assez de force pour vous oster la vie? C'est vous condamner à mourir souvent, voire toujourns, quoy que Dieu ne vous ait condamnez qu'à mourir une seule fois.

X. Quand à la bassesse de l'origine & à la difformité du corps, tout ce qu'une tristesse ingenieuse peut recueillir pour les faire paroistre fascheuses, est non-seulement adoucy par l'esperance de cette resurrection, que la vraye foy des mortels doit attendre infailliblement, & par la consideration de la noblesse des corps

R. v.

qui seront un jour glorifiez; mais encore amoindry par la beauté presente de l'homme, & par la Majesté singuliere qu'il semble avoir entre toutes les œuvres de la main de Dieu. Mais en quoy est-ce que l'ordure de la naissance déroge à sa dignité? Ne voit-on pas des arbres fort hauts, qui par leur feuillage donnent une ombre agreable à une terre riante, quoy qu'ils viennent d'une sale origine? est-il rien de si ord que le fient, il réjoüyt pourtant les bleds, & les fait meurir; on ne méprise pas le principe, quoy que tres-vil, d'une tres-bonne chose. Vous estes comme le grain de Dieu, qui après avoir esté battu dans cette vie mortelle, & criblé dans l'aire du jugement, doit estre mis dans le grenier du grand Pere de famille. Je veux que vostre origine soit terrestre, quoy qu'elle soit à moitié Celeste & fort noble; quelque basse qu'ait esté vostre naissance, & vostre accroissement difficile, le Ciel sera toujous vostre dernier siege.

XI. Au reste cette nudité, cette foiblesse du corps, cette fâcheux indigence de beaucoup de choses, qui sont imputées à deshonneur pour la condition humaine, sont soulagées par le secours des Arts, & par diverses sortes de remedes, qui y pourvoyent. Et ne peut-on pas attribuer à la gloire, plutôt qu'à la misere de l'homme, que la nature, qui est la mere commune ayant donné aux autres animaux déraisonnables, une peau dure, du poil & des ongles, elle n'ait donné à l'homme que le seul entendement, qui est l'inventeur general de toutes choses, afin que ceux-là n'estant assurés que par des aides estrangeres, & qui sont

hors d'eux-mesmes, il ne le fust que par sa propre deffence, & par un appuy qui luy est interieur; Bref, que les autres n'ayant en toute leur vie que ce qu'ils recevroient en naissant, & rien davantage; il eust seul tout autât qu'il pourroit acquerir par l'industrie de son esprit, durant le cours de la vie & suivant l'estendue d'une contemplation raisonnable. Ainsi voit-on qu'un Maistre s'il donne quelque bon metz à ses serviteurs, & à ses vachers, distribué à chacun sa petite portion; mais il ne presente rien à sa femme & à son fils, afin que ceux-là n'ayent que leur part seulement, & que les autres prennent plus ou moins suivant la portée de leur appetit; Bref, les uns ont un frein dont on les bride, & les autres ont une entiere liberté. Nous remarquons aussi que les animaux à qui la vieillesse ou la gale ôte le poil, qui perdent les yeux, ou qui boitent d'un pied, n'ont point de remede, si l'homme ne leur en donne. Au contraire, l'homme quoy que nud de soy-mesme, se revest & s'orne par son esprit, s'arme s'il en est de besoin, estant foible ou boiteux se fait porter à cheval, en carosse, ou en batteau, ou bien il s'appuye sur des bastons qui le supportent. Enfin, il s'aide & se releve en toutes facons: on voit mesme qu'ayant perdu quelques membres il a appris à se faire des pieds de bois, des mains de fer, des nez de cire, & à resister ainsi aux accidens fortuits de la vie. S'il tombe malade, il se remet en santé par des medicamens qu'il compose; s'il est dégoutté, il aiguise l'appetit par des ragoutts; il refait sa veüe languissante par l'usage des lunettes; en quoy il faut vous don-

net cette loüanges d'avoir esté plus industrieux que vos ancestres, qui au rapport de Seneque ne se servoient pour le mesme effet, que de petits vases de verre, qu'ils remplissoient d'eau. N'est-ce pas donc pour ainsi dire un jeu bien agreable de la Nature, qui comme une mere pleine de douleur & de bonté, rend d'un costé à son cher enfant ce qu'elle luy oste de l'autre, & le console après l'avoir rendu triste?

XII. Ajouste à cela que le Cheval, le Bœuf, l'Elephant, le Chameau, le Lyon, le Tigre, le Leopard, & autres semblables, quelque force qu'ils ayent sont méprisez quand ils ont vieilly, cessent absolument d'estre quand ils meurent, cedent à la caducité de l'âge, & succombent à la mort; Au lieu que le seul homme doüé de Vertu, qui n'est le propre que de sa seule nature, devient plus venerable par la vieillesse, & glorieux par la mort qui couronne son bon-heur, & qui le transfere plûtoſt qu'elle ne le tuë. En effect, elle ne l'enneantit pas, & dans le temps il ne cesse de vivre que pour vivre toute une Eternité. Après tout, certains animaux sont plus forts que l'homme, d'autres plus vistes, quelques-uns ont les sens plus vifs & plus penetrans, mais nul n'est plus excellent en noblesse, & il n'en est point dont Dieu ait eu tant de soin que de l'animal raisonnable. Il luy a donné la figure ronde du Chef, & la posture celeste; C'est ce que le Poëte a fort bien dit en ces mots: *Les autres animaux estans courbez vers la terre pour ne point avoir de venë plus haute que la terre mesme, le Createur a élevé le visage de l'homme, luy a commandé de regarder le*

Ciel, & de tenir toujours les yeux dressés vers les Astres. L'Orateur Romain avoit dit la mesme chose devant ce Poëte. Au reste, Dieu a donné à l'homme un œil & un front ouvert, pour y voir reluire comme dans un miroir transparent les pensées les plus secretes de l'ame; il luy a donné la raison, le discours, le rire, les larmes qui sont des signes évidens des passions cachées au fonds du cœur. Et bien que quelques-uns prennent ces deux dernieres proprieté pour des marques de misere, en ce que les pleurs sont avancées, & que le rire vient bien tard; car un enfant pleure dès qu'il est né; mais il ne rit qu'au quarantième jour de sa vie; si est-ce que ces deux choses montrent principalement que l'homme est un animal avisé, & qui par un secret pressentiment a quelque connoissance de l'avenir, non pas toutefois de sa fin, que je dis estre heureuse, suivant le gouvernail de la Vertu, mais difficile, pource que la vie est l'entrée d'une carriere bien penible, & d'un travail sans repos.

XIII. Je laisse à part, que tout ce que les autres animaux ont de force, de commodité, d'adresse, & d'agilité, sert absolument à l'homme, comme à leur Maistre. C'est luy qui range les tauraux indomptez au joug, & qui donne le frin aux chevaux les plus fougueux. Quoy que les ours soient redoutables par leurs ongles, les sangliers par leurs défences, & les cerfs par leurs bois, il en a fait des mets delicats pour la table, se reservant les lynx, les renards, & une infinité d'autres semblables pour l'usage des peaux & du cuir, pource qu'ils n'estoient pas propres à sa nourriture. Au surplus, il a

remplir la mer de filets, les forests de chiens, & l'air d'oiseaux qui volent pour luy plaire; il a mesme appris à des sujets qui n'avoient aucun commerce avec les hommes, à entendre les voix humaines, & à obeir à leurs ordres, voire à leurs signes. Ainsi il a gagné quelque chose de toutes les parties de la Nature. Tu n'as pas la force du bœuf, mais c'est pour toy qu'il laboure. Tu n'as pas la vitesse du cheval, mais il marche pour toy. Tu n'as pas le vol du faucon, mais il vole en ta faveur. Tu n'as pas la masse d'un elephant & d'un chameaux, mais l'un porte une tour, & l'autre une charge pour ton service. Tu n'as pas le cuir d'un cerf, ny la peau d'un agneau ou d'un renard, mais ils ne les possèdent qu'en ton nom, & pour ton usage. Ne peut-on donc pas répondre fort à propos à ceux qui disent, que vous avez faite de pareilles choses, que l'homme à la verité ne veut pas les avoir, mais commander à ceux qui les ont.

XIV. Je t'ay fait ce brief discours en partie dans les sentimens de la Philosophie humaine, & en partie suivant les maximes de la sagesse Divine que la Foy Catholique nous enseigne. Cela te suffit. Mais pour chasser la maladie de l'esprit, car c'est ainsi que les habiles l'appellent, & y ramener la serenité, il te servira beaucoup de sçavoir ce que Ciceron a dit du premier en la troisième journée de ses Questions Tusculanes, & Seneque du second au livre qu'il a composé sur le sujets de la tranquillité de l'ame. Comme il me faut hastier de passer à d'autres choses, & que je regarde déjà le bout de la lice, je ne sçauois enfermer tant de

Discours dans un seul Entretien. Je n'ay fait pour le present que mettre le premier appareil à ta playe , & t'ay montré les Medecins des ames , afin que tu les employes , si mes remedes ne suffisent pas à ta guerison. Quand aux trois derniers poincts dont tu viens de te plaindre, ils ne sont pas , à mon avis , dignes de réponce , veu que la rigueur de la fortune a fait la plus grande partie de nostre seconde conference , & doit encore faire l'autre , & la briéveté de la vie en doit adoucir & diminuer l'amertume. Pour sa fin incertaines la nature a sagement ordonné qu'elle fust telle, afin qu'on la creust toujourns presente , ou du moins bien proche.

DES LOGEMENS INCOMMODES.

LE petit logis où il te fâche de demeurer est propre à beaucoup de choses, & utile entre autres contre les larrons dont tu te plaignois cy-devant , pource qu'ils ne peuvent pas s'y cacher : comme au contraire on dit fort à propos d'une grande maison , qu'elle trompe son Maître , & sert à ceux qui ont dessein de le voler. Je prends une maison grande ou petite , ample ou étroite suivant le nombre de ses habitans : Pour ton particulier tu t'estimes estre logé à l'étroit, mais ton ame n'habite-elle pas plus à l'étroit, & plus falement parmy

le sang & la bouë ? & toutefois s'il se pouvoit faire tu ne voudrois jamais qu'elle partist de là ? Persuade-toy donc qu'ainsi qu'une maison de terre ne rétreffit point une substance celeste, ainsi bien souvent une petite maison a esté un fonds capables d'une grande gloire : cependant qu'une autre plus grande estoit pleine d'infamie. Ce n'est pas le logement qui forme l'ame, c'est elle qui luy donne la forme : Comme donc les hameaux des pauvres peuvent estre gays & honnestes, les châteaux des Roys, & les Palais des riches peuvent estre ignominieux & melancoliques.

I I. Il n'est point de si basse maison qu'un genereux habitant ne releve avantageusement, & ne la rende propre à un si grand hoste. Il accroist hautement sa petitesse, & élargit son étresseffure. La petite Cour d'Evandre receut le grand Alcide avec un accueil digne de ses triumphes. Cesar qui devoit estre le Maistre du monde nâquit en un chetif lieu ; Romulus & Remus qui ont esté les Fondateurs de la plus magnifique Ville de l'Univers, furent nourris dans la loge d'un Pasteur. Caton n'habitoit point dans un bastiment qui eust des courts à perte de venë. Diogene avoit un tonneau roulant pour maison. Hilarion se tenoit dans une grotte qui pouvoit à peine contenir son corps ; & plusieurs saints personnages ont demeuré dans des caveaux souterrains. De grands Philosophes ont logé dans de petits jardins, & de grands Capitaines à découvert sous de petites tentes, au lieu que Cajus & Neron logeoient dans de superbes Palais, dont la magnificence

nous cause encore de l'estonnement malgré leur ruine. Choisi maintenant avec qui des uns ou des autres tu desires habiter

III. Quoy que ta maison ait peu d'étendue & d'élevation, bref qu'elle soit sans ornement, il te suffit que les murailles empêchent les larcins, les vents, & les bruits du peuple, qui sont encore plus ennuyeux que ces deux autres incommoditez; & que d'ailleurs le toit te defend, du chaud, du froid, du Soleil, & de la pluye. Les tours basties en l'air sont propres aux oiseaux; les grands Hotels à la superbe, les maisons bien meublées au luxe, & les riches à l'avarice; La Vertu tout à l'opposite ne refuse aucune demeure que celle qui est occupée par les vices. Après tout, veux tu que toute maison pour estroite qu'elle soit, te semble fort ample? songe au tombeau, qui est un logement que tu dois faire pour jamais. Ton corps ne peut, ny ne doit tenir plus d'espace durant la vie qu'après la mort.

DE L'EMBARRAS

DES

GRANDES AFFAIRES

I. **S**I tu es embarrassé d'une grande affaire, sçache qu'il n'est point de haute gloire sans de grandes difficultez. Toute Vertu habite en un lieu éminent, on n'y peut facilement arriver, & le chemin qui y mene est raboteux, mal-aisé à tenir, & rempli de hailliers &

de précipices. Au reste, le travail est la lice des perfections de l'ame, la cessation des vices, & l'interregne des Voluptez. Il n'y a rien de loüable ny de relevé sans une peine genereuse. Ainsy le travail a esté le fondement de la gloire d'Hercule. Vlysse est plus connu par ses fatigues que par aucune autre chose; quelque prudence qu'on luy attribuë, elle seroit inconnuë à present, si elle avoit esté oisive. Le travail a signalé ces grands Capitaines Romains, ou plüstoit ces foudres de guerre, les Scipions, les Camilles, les Fabies, les Fabrices, les Curies, les Metelles, Annibal, Pompée le grand, & Jules Cesar qui se fit un marche pied de la grandeur de l'autre pour arriver au faiste de l'Empire du monde. C'est le travail qui a donné de la reputation aux Catons, à Marius, & Papirius Cursor, & Fescenninus Niger ne s'ôt devenus illustres qu'à la faveur d'une milice laborieuse. Pour ne pas icy parler des Poëtes & des Philosophes, dont toute la vie n'est autre chose qu'un travail éclatant & agreable? Que diray-je des artisans, qui comme tu sçais, n'acquierent qu'avecque beaucoup de peine l'honneur tel qu'il puisse estre. qu'ils recherchent de leurs ouvrages? Certes nous apprenons que Demosthene se plaignoit de se voir prévenir par eux, puis que leur application infatigable à veiller après les travaux du jour, & leur diligence à se lever long-temps devant le Soleil, faisoit honte à cet Orateur, de ce qu'il n'employoit pas pour des Ouvrages Eternels, le mesme temps qu'ils employoient pour des manufactures perissables. En effet, ce n'est pas un petit aiguillon à ceux qui ont de grandes

affaires, de voir que les moindres mesmes éveillent & exercent si vivement les esprits. Ainsi parcours toutes les conditions des hommes, où il y a beaucoup de reputation, il y a par consequent beaucoup de travail; & il faut necessairement qu'il soit aimé de tous ceux qui aiment la Vertu, pource que sans luy il n'est pas permis d'arriver à cette gloire qu'ils cherissent & qu'ils recherchent.

I I. Si tu me dis que l'embarras où tu te trouves te sembleroit plus suportable, s'il te laissoit quelque intervalle de relâche après une longue contention; mais qu'estant continué il te paroist intolerable; j'ay à te répondre, qu'un grand travail profite fort peu, s'il ne dure beaucoup, voire s'il n'est perpetuel. Et certes, la gloire mesme qu'on recherche avec le travail ne paroistra pas grande, si elle n'est perdurable. Tu te plains encore d'avoir trop de peine; & je t'avouë que le trop & le peu se doivent prendre suivant la diversité des sujets qui souffrent. Toute peine est excessive pour un faineant, & trop petite pour une humeur laborieuse. Ainsi à le bien prendre, si tu es veritablement homme, les fatigues ne te tourmentent ny ne t'extenuent pas, elles t'affinent plutôt, & te tiennent en exercice. Or veux tu sçavoir la difference qu'il y a entre le travail & les delices, compare Sardana-pale à Hercule, Sergius Orata à Artilius, Regulus Apicius à Cajus Marius, tu verras que les uns estoient des gens ensevelis mesme durant leur vie, & les autres des hommes qui ont vécu parmi mille morts, & dont le glorieux decés leur conserve encore une gloire immortelle.

III. On pourroit montrer aussi que le travail qui t'affoiblit & te tuë, a servy de remede à plusieurs personnes, & qu'il a purgé & comme dé-roüillé des ames que le repos avoit infectées, ou engourdies par une roüille contagieuse. Car il est certainement le meilleur Medecin pour les guerir; il estouffe les vices dans leur naissance, & arrache promptement ceux qui ont déjà pris racine. Bref, entre les causes que les Ecrivains recônoissent de l'antique Vertu, & du bonheur d'un siecle exéplaire qui doit servir de modele à tous les autres, ils mettent d'une part la pauvreté, & le travail de l'autre; qui sont comme de souhaitables incommoditez du corps qui remedient aux ennuis, & aux maladies des ames. Le travail te semble dur, mais la Vertu l'est aussi; tout au rebours la faineantise est molle ainsi que la Volupté. Les semblables habitent aisément ensemble, mais il y a un divorce formel entre les choses différentes ou opposées.

IV. Et puis quand ta condition te paroist fort laborieuse, tu sembles estre méconnoissant de ce que tu es honoré. Ne sçais-tu pas qu'à minuit tandis que les Vierges consacrées à Dieu se levent de leurs pauvres lits, souffrent le froid & les veilles pour s'exercer continuellement au service de Dieu, cependant les femmes adulteres jouissent de leurs plaisirs? Pendant qu'un soldat garde le camp pour deffendre sa patrie, qu'un General veille dans sa tente martiale pour en accroistre les limites, & qu'un homme sçavant pour l'ëbellir use sa veuë sur des Livres; un infame Rusien se repose parmy les troupes de ses Courtisanes, & sous les terres de

Venus: Or qui fait le mieux, & qui est le plus heureux de ces deux partis opposez? Il n'est point d'homme pour peu qu'il ait d'honneste vergogne, qui ne le détermine sans hesiter. Voila pourquoy si tu te sens accablé de travail, aye bonne esperance, pourveu que la cause du travail soit honorable, il l'est pareillement, & c'est par son seul moyen que ton nom peut-estre mis au rang des Illustres. Tous ceux qui aspirent à la gloire passent par un sentier fort difficile, & fort laborieux. Mais le chemin qui mene à la faincantise est uny, & fort aisé à tenir. Pour l'un il faut monter, mais pour l'autre, ou l'on court, ou l'on ne fait que d'escendre.

V. Enfin, quiconque naist dans le monde, y naist pour le travail. Je n'en excepte pas mesme les enfans des Rois, qui n'ont pas de moindres peines, quoy qu'ils en ayent de plus éclatantes. Le travail & la vertu sont des emplois de vostre profession, & non pas le plaisir & l'oïveté; car ceux qui s'appliquent à ces derniers dégènerent certes de la nature des hommes, & se transforment en brutes par une metamorphose d'autant plus honteuse, qu'on voit bien qu'elle est volontaire. Mais si le travail te semble opprimer de sa pesanteur, sçache que semblant pesant à ceux qui plient sous le faix, il paroist fort doux aux autres qui le supportent avec une gaye resolution. Souffre donc genereusement ta peine presente? eleve-toy par ton propre faix, & compare l'ennuy que tu souffres maintenant à la fin qu'il doit avoir. Le travail certainement a rehaussé plusieurs personnes, l'industrie en a encore relevé beaucoup, mais le sommeil n'a jamais

donné de glorieux avantages à pas un homme du monde.

DE LA FATIGVE DES VOYAGES.

I. **I**L te fâche d'estre obligé d'aller biẽ loin, parce que tu es contraint d'y aller à pied. Mais aimerois tu mieux marcher sur des pieds empruntez, que sur les tiens propres? Cependant les hommes ne veulent ny operer des mains d'autrui, ny voir des yeux des voisins, ny gouster d'un palais étranger, ny sentir d'un nez postiche; D'où vient donc que par une singuliere affectation ils ne se plaisent qu'à se mouvoir sur les pieds des autres sujets? Au reste, es-tu entré à cheval en ce monde? ou dois tu en sortir à cheval pour te plaindre comme tu fais d'estre pieton par necessité, & de ne pas toujours aller par le monde en qualité de Cavalier? O que vostre origine est basse, & vostre fin encore plus chetive, mais qu'il y a un milieu bien superbe entre ces deux extrémitez? qu'õ voit un étrange oubly du bout de la course dans une carriere si courte? Certes vous ne vous souvenez, ny d'où vous estes partis, ny où vous pretẽdez aller.

II. Je t'avouẽ qu'il est fâcheux d'estre contraint à quoy que ce soit, mais un homme ne peut estre forcé à aucune chose contre son grẽ, & sa bonne volonté previent toujours la violence.

de. Le regret & l'indignation aggravent le poids de la necessité: mais la pointe la plus penetrante de la fortune est rabbatuë par la penitence, & par l'acquiescement de l'ame. Veux-tu ne pas estre contraint, fais de ton propre mouvement ce qu'on te contraint de faire. Veux-tu qu'un long chemin devienne court, marche volontiers. Tu souhaitterois bien d'aller à cheval plutôt qu'à pied; Mais est-ce à ton avis une petite folie d'oublier les faveurs de la Nature, tant que la fortune te permet de t'en prévaloir, pour la consideration d'une beste à quatre pieds, dont tu ignores l'usage tant qu'il t'est permis de te servir de toy-mesme. Cependant il s'en trouve plusieurs qui se fiant à un cheval indomptable, vil, & qui est sujet à tomber, des-apprennent la façon d'aller à pied, que leur condition humaine leur avoit appris. Et que peut-on leur souhaiter autre chose qu'une goutte riche & magnifique, c'est à dire, des pieds inutiles, & quantité de chevaux.

III. Au reste, faisant un long voyage à pied, tu iras à ta fantaisie, & à ton plaisir: nul ne t'emportera où tu ne voudrois pas aller, nul ne t'arrestera, nul ne te secouëra, nul ne te fera tomber, nul ne te jettera dans le précipice: tu n'auras que le seul travail du chemin, tu n'auras à faire qu'à marcher, n'ayant rien à démêler avec ta monture. En effet, tu ne seras pas contraint de brider ton cheval, de le picquer, de l'abreuver, de le seller, de luy faire la litiere, de l'estriller, de le mener en main, de le mettre au manège, de le lier à l'attelier, de le nourrir, de luy graisser le dos, s'il se blesse, ou l'on

gle du pied si elle est trop seiche, de manier les cloux pour voir si les fers tiennent bien, ny d'empescher avec des barrieres les morsures & les coups de pied qui se donnent la nuit, bref d'estre souvent réveillé par la crainte, & par l'inquietude qui veut sçavoir ce qu'un animal qui ne dort point fait avec ses voisins; Ainsi du moins reposeras-tu la nuit, car ceux qui vont à cheval, ne travaillent pas moins pendant les tenebres que durant le jour; & le temps destiné au repos ne fait que renouveler leurs peines.

IV. J'ajouste, que si tu vas à pied, tu vas peut-estre bien chauffé, au lieu que les Saints Peres alloient nuds pieds par les deserts. Les Apostres qu'on peut appeller les Nonces du Tout-puissant faisoient le tour du monde à pied, l'un prenant son chemin vers l'Orient, l'autre vers le Couchant, celuy-là vers le Septentrion, celuy-cy vers le Midy; ils navigeoient quelquefois, mais c'étoit bien rarement, & pource que la situation des lieux ne leur permettoit pas de voyager d'une autre façon. Mais à parler sincerement, qui trouveras-tu d'entr'eux qui ait exercé son ministère à cheval que le seul saint Jean, qui n'y alla qu'une seule fois, & encore durant un bien petit espace; lors que suivant ce qu'en écrit saint Clement, & que l'Histoire Ecclesiastique le rapporte, pour recouvrer l'ame d'un jeune homme qui s'estoit perduë, il se vit obligé de faire une diligence extraordinairement charitable, & que pour sauver un Chrestien il relâcha quelque chose de l'austerité d'un Apostre.

V. Mais les Disciples pouvoient-ils aller à cheval, veu que leur Maistre alloit à pied? Il
ne

ne monta qu'une fois sur un âne, encore fust-ce pour monter bien-tost sur une Croix. Que si ces exemples te paroissent de difficile imitation, pource que leur Sainteté semble inaccessible; il est certain pour le moins que les Legions Romaines qui ont soumis tout l'Univers a une Ville, alloient à pied pour la plus grande part; & dans ce corps militaire non-seulement chacun portoit ses armes & sa personne à beau pied, mais encore du pain qui devoit servir de convoy pour beaucoup de jours, & des pieux à se retrancher, afin que sur les confins des ennemis le camp estant bien muny & gardé durant le jour, fust couvert la nuit de leurs insultes. C'est pourquoy l'Orateur Romain ton patriote traitant en un endroit des soldats Romains, après avoir dit aux braves des autres Nations, que les armes n'estoient pas sans une charge embarrassante, qu'un habillement genereux, il donna cet avantage particulier aux Romains, que les armes ne leur tenoient pas tant lieu de vestement, que de bras & d'épaules: & qu'ils croyoient n'estre vestus que lors qu'ils portoitent ces charges illustres, dont jet'entretenois cy-devant. Et afin que la coustume de parler à la mode n'abuse personne, il est aisé à remarquer par plusieurs endroits de l'Histoire Romaine, que les gens de pied ont accoustumé d'estre appellés du nom de soldats, & distinguez par là des hommes de cheval, quoy que les uns & les autres fassent profession de milice. C'est pourquoy le souvenir de ces choses peut te donner un grand lenitif, & parfait soulagement à ton travail, non seulement quand tu marches vuide & desarmé, dans un che-

min bien seur, quoy que d'ailleurs biẽ rude, mais encore quãd tu vas armé, que tu portes quelque charge, & que tu marches à pied dans un sentier dangereux. En effet, il n'est rien de plus efficace pour vous faire souffrir les choses fâcheuses, que la connoissance qu'on a qu'autrefois plusieurs les ont constamment souffertes. Et veritablement c'est une honte à un esprit genereux qu'un seul se rebutte de faire ce qu'un infinité de personnes ont déjà fait. Or cette belle consideration peut servir non seulement dans les travaux qui sont difficiles, mais encore dans les tourmens qui paroissent les plus malheureux, dans les douleurs du corps, & principalement de la mort mesme, qui n'est pas tant un mal, que le comble de tous les maux.

VI. Pour conclusion, si la penible longueur du voyage te rend triste, sçache qu'il n'est rien qui adoucisse un chemin fâcheux, ny qui égaye une ame triste, comme font les nobles & agreables empressements, qui ne peuvent loger que dans le cœur d'un homme de bien, & d'un habile homme, ny servir d'escorte qu'aux voyages des personnes d'un si parfait caractère. Outre cela, si l'on ne peut rencontrer la charmante société d'un amy disert & de bonne humeur, non-seulement le chemin paraistra doux, mais encore fort court. Un agreable entretien a quelquefois tellement ravý les voyageurs, que bien loin de ressentir la duresse du chemin, ils se plaignoient au contraire de la briefveté d'un fort long voyage, & ne croyoient pas tant avoir marché de leurs pieds que d'avoir esté portez. Et certes, ce que Publius a dit est fort commun, mesme

Entre les bâteleurs, c'est à sçavoir, qu'un compa-
gnon de bon entretien tient en un voyage lieu de voi-
ture ou de litiere.

DES PRECEPTEURS IGNORANS.

T. **S**I ton Precepteur te sèble ignorāt & l'est
en effet, sçache qu'encore que d'un hom-
me mal-habile on n'en puisse faire un
sçavant, & que ce commun dire soit veritable,
qu'il n'appartient qu'à celuy qui entend bien
les choses de les pouvoir bien enseigner, toute-
fois sous la discipline d'un homme qui ne sçait
rien on peut tout apprendre, ou par soy-mesme,
ou suivant une vraye-semblance mieux fondée
par l'inspiration du Ciel, plûtoſt que par l'in-
fluences des Astres. Ciceron mesme comme on
remarque par ses paroles, a reconnu un certain
souffle Divin, sans lequel il faut croire qu'un
homme ne peut devenir ny docte, ny ver-
tueux. Par où tu vois que ce n'est pas seulement
la vraye Religion qui a ce sentiment, mais qu'il
est encore authorisé des maximes de la Philoso-
phie Payéne. Si donc tu ne peux ouyr qu'à regret
un Precepteur, qui n'ayāt rié appris ne sçauroit
rien enseigner, du moins écoute volontiers ce
Maistre Celeste, qui t'a donné non-seulement
ces oreilles que nous voyons, mais encore d'au-
tres invisibles, qui sont cachées au fonds de

l'ame. Entends celuy qui apprend la science à l'homme, ainsi que parle l'Escriture, & qui se taisant, ce seroit en vain que tout autre Precepteur mortel, quelque habile qu'il püst estre, s'essayeroit de travailler.

II. Mais sans avoir recours à ces remedes surnaturelles, tu peux te satisfaire encore par des voyes naturelles. Ainsi l'ignorance d'un Maistre te rebuttant, quitte-le pour en prédre un autre, ou plutôt rentre dans toy-mesme, pour te tenir lieu de Maistre & de Disciple tout enséble. Souviens-toy qu'Epicure, que Seneque a estimé grand homme, quoy qu'il ait esté souvent méprisé de Ciceron, n'eut pas seulement un mauvais Maistre, mais encore il n'en eut pas un, cōme il s'en glorifie luy-mesme dans ses écrits. Saint Augustin encore à qui l'on ne peut ne pas ajouster foy en tout ce qu'il dit, témoigne de luy-mesme, ce qu'on tient aussi d'ailleurs, qu'il entendit sans qu'aucun l'enseignast, les Categories d'Aristote qu'on estime la plus difficile matiere de toute la Philosophie, & tous les arts liberaux, quoy que ce soit un grand avantage pour d'autres esprits d'en avoir appris un seul après beaucoup de leçons reiterées. On écrit aussi de plus fraische date, que S. Bernard personnage illustre en Doctrine, aussi bien qu'en sainteté, n'avoit appris toute la science, qui parut pourtant abondante en luy par dessus tous ceux de son siecle, que dans les champs & dans les bois, en meditant & en priant Dieu plustost que par aucune institution des hommes. Aussi dit-il de luy même qu'il n'a jamais eu d'autres maîtres que les saulx & les chesnes des solitudes. Si

Cela est arrivé autrefois, pourquoy ne peut-il pas encore arriver? Et si cela n'estoit ainsi qu'eussent fait les premiers des humains, qui certes n'avoient point de Maistres, ny aucune invention qui eust esté découverte. Ce fut donc par une admiration Speculative, & par une pensée fixe, que s'élevant au dessus d'eux-mesme, & affinant leur esprit par la contention, ils trouverent ces mesmes choses que vous avez tant de peine à entendre avec tous vos precepteurs & vos Interpretes. Enhardy-toy donc à leur exemple pour découvrir quelque chose de toy-mesme, & comme dans ton propre fonds; Bref ne feins point de te mesler de plus grandes connoissances, puisqu'elles sont du ressort de ta raison. Outre que si tu as faute d'un Precepteur mortel, tousiours l'Eternel ne te manquera point qui a produit les autres, comme toutes autres choses. C'est luy qui a créé les Esprits, les Sciences, les Maistres, & tu ne scaurois estre ignorant si la Sagesse mesme t'instruit.

DES VICES DE LA JEUNESSE.

I. **P**uisque tu as un Disciple indocile, tu perds sans doute ta peine, & labourant sur un sable mouvant tu ne feras que jeter ta semence à l'aventure; On peut vaincre beaucoup de choses, mais la Nature est

invincible. Ainsi ne cultivant qu'une terre aride & ingrate, cesse d'y travailler. Pourquoi te tourmentes-tu ? en l'épargnant épargne-toy aussi toy-mesme. Certes c'est une folie de rechercher des travaux superflus ; où il en y a tant d'inévitables nécessaires. Et puis si un jeune esprit qui te semble incapable des bonnes lettres, est susceptible des vertus, attache-toy là, & tu l'acheveras par une meilleure & plus illustre institution. S'il ne peut recevoir ny l'un ny l'autre, laisse-le vuide, & ne mets rien dans un vase percé ; car outre qu'il n'y sçauroit tenir, cela t'épuiserait encore par un éternel ennuy. Persuade-toy encore que tous les excellents hommes soit en Vertu, soit en Doctrine, qui ont esté, qui sont, ou qui seront, ne peuvent eschauffer un Genie, s'il n'a déjà quelques bluettes au dedans de l'ame, qui estans éveillées & secouruës par le soufflé d'un Precepteur, prennent le feu d'une discipline genereuse. Autrement tu souffleras en vain sur une cendre froide, & morte.

II. Celuy dont tu me parles n'est pas seulement peu traittable, mais encore il se montre fort superbe. C'est un autre mal. En effet, la superbe est l'ennemie de l'esprit, & un disciple insolent qui dédaigne de se soumettre, & negligé d'apprendre, assujettira mal aisément sa main à la ferule, son caprice à la doctrine, son oreille aux reprimandes, & son col au joug. Si la prospérité luy enfle le cœur, sçache que tout ainsi que la tumeur des yeux nuit à la veuë, l'enflure de l'ame nuit pareillement à l'esprit, & il faut bannir toute arrogance pour donner

entrée aux Arts liberaux. Tu as lû qu'Alexandre de Macedoine s'estant une fois appliqué à l'étude des Mathematiques , comme on luy donnoit quelques leçons un peu obscures sur des points de Geometrie , se rebuttant de la difficulté qu'il trouvoit à les entendre, il commanda à son Precepteur de les expliquer plus clairement ; mais il en eut pour réponse *que ces choses estoient également difficiles pour tous* ; par où ce Philosophe voulut rabattre les vaines esperances que le faste de Roy pouvoit donner à son Disciple. Et veritablement la Fortune n'a point de part aux affaires de l'esprit , & qui veut devenir sage & habile doit cependant s'oublier d'estre puissant.

III. Voilà pourquoy si l'humeur de celuy que tu instruis est rude , & haute à la main , persuade-toy que tu naviges contre le vent , & contre le courant d'une riviere impetueuse. Ainsi pliant tes voiles songe à prendre terre. Outre qu'en eslevant un Disciple opiniastre & fripon, non seulement tu bastis sur le sable, mais tu nourris un serpent , tu cultives de l'Aconit , & enseignes un ennemy qui te peut nuire. Au reste, puisque ce jeune estourdy a la teste dure , tu as beau chanter à un sourd ; mais il en va de la sorte , les uns se plaisent à crier , & les autres au silence. La coustume est toujours tres-puissante en toutes choses. Tu vois qu'un pescheur ne dit mot , & qu'un chasseur aime à clabauder ; mais où peut dire que les Maistre d'Ecole sont plus grands crieurs , que ceux qui sont comme les Maistres des bois. Pour conclusion , il est quelquefois plus aisé d'appriivoiser l'humeur

d'un Ours sauvage que d'un homme né dans les villes. Mais que veux-tu faire là dessus? On trouve dans les fables qu'un loup & un renard apprirent les lettres, car ce n'est pas un conte fait à plaisir, mais une histoire véritable & naturelle que ce qu'on dit de l'étude d'un Elephant. Il se peut faire aussi que cet animal qui te semble si farouche adoucira son naturel par l'étude. Pour moy j'estime que la vie d'un Pasteur est presque la mesme que celle d'un Precepteur; C'est une merveille si l'un ou l'autre ne tient enfin de l'humour des sujets qu'il hante. L'un gouverne des bestes, & l'autre des enfans.

IV. T'estant plaint cy devant des enfans d'autrui, tu te plains maintenant de ton fils propre qui te semble tres-mal né. Il est juste que n'ayant pû supporter un pere, tu sois contraint de supporter un enfant, qui est sans doute une charge bien plus pesante. Et certes une seule parole prononcée avec irreverence par un fils superbe & mutin, offense plus l'ame d'un homme, & pique plus vivement son cœur, que les plus rudes reprimandes du plus severe pere du monde. C'est que le premier fait à tort un affront, où le second ne fait qu'user de sō droit. Mais celuy qui a méprisé les justes commandemens de ses Superieurs, ne peut qu'effrontément se plaindre de se voir desobeï par ceux qui sont au dessous de luy. Maintenant que ton fils te pese si fort, tu reconnois peut-estre enfin pourquoy ton pere te paroissoit si rude. Ne desesperes pas pourtant de l'innocence d'un jeune homme. Si c'est un vice de l'âge, il passera avec l'âge. Il s'en est veu plusieurs dont l'adolescence farouche a esté doucement tournée vers la

vertu par succession de temps, & y a fait des progres miraculeux.

V. Quoy qu'il en arrive, tu n'es pas le seul qui trouves un fils rebelle. David, Mitridate Roy de Pont, Severe Empereur des Romains, ont eu aussi des enfans qui se sont revoltés contre eux, plusieurs siècles après, la rebellion furieuse d'un jeune Prince contre son pere, troubla, comme on tient, le repos pacifique du Royaume d'Angleterre. Mais chacun déplore ses propres incommoditez, & nul ne regrette celle qui sont ou publiques ou estrangeres. Je veux que la desobeissance & l'impiereté de ton fils soit extrême; tu as toujours cét avantage qu'on t'oste par là la plus grande partie de l'ennuy paternel, qui est de craindre la mort d'un fils. Cét enfant que tu as produit te semble fort dégénerer en ce qu'il est faineant & inhabile à toutes choses. Mais ne sçais tu pas que Scipion l'Africain, ce grand homme aima uniquement un fils qui luy estoit dissemblable, qui dérogeoit si fort à la Noblesse de sa maison? Et véritablement on doit porter, je ne diray pas plus d'amour, mais de compassion à celuy qui est le moins aidé de la Nature. Un homme qui est riche en vertus n'a besoin d'aucune chose, c'est la manque qu'on en a qui fait les vrais miserables, & par consequent ceux qui ont le plus de besoin de la pitié d'autruy. Si tu n'aimes pas la Vertu dans un fils qui n'en a point, aime le comme fils, & si cela mesme ne t'est pas possible, aime-le du moins comme homme. Enfin, si tu ne trouves rien à aimer en luy, compatis à son malheur. Comme la severité legitime est le pro-

pre d'un pere , la misericorde l'est aussi.

VI. Et n'abandonne pas ton fils , quoy qu'il te semble mener une vie abandonnée. Je t'avouë que c'est un mal heureux fardeau, & d'autant plus lourd que ne pouvant estre supporté, on ne peut toutefois le quitter. Prends patience, & corrige autant que tu pourras cét incorrigible. Car ou tu gueriras ton fils, ou tu agiras en vray pere : l'un est souhaitable pour luy, & l'autre digne de toy. Si toutefois les mœurs sont tout à fait corrompuës, & que les molles dissolutions éclatent par des actions criminelles & scandaleuses, il te faut chasser de la maison un animal veneneux, & ne pas regarder où il est né, mais ce qui est né. Vous nourrissez bien des oiseaux nés dans les forests, & tuez des scorpions qui naissent dans la maison. C'est un trait de sagesse d'écarter les sujets dangereux avant qu'ils nuisent. Et ne te laisse pas abuser à une fausse ombre de piété. On ne doit point de piété à un Impie, ny à un Meschant obstiné; & il y a des occasions, où c'est une espece de cruauté que d'avoir de la douceur. Mais tant qu'il y aura quelque esperance d'amandement pour petite qu'elle soit, incline toujours vers la misericorde, & souviens-toy que tu n'es pas Juge, mais Pere. N'oublie pas encore ce mot de Terence, *qu'à un Pere une petite peine suffit, voire pour un grand crime d'un fils.*

D E S

FILLES COQUETTES,

ET DES MAUVAIS FRERES.

I. **T**U n'es pas le seul qui trouves ta fille Coquettes, & trop delicate. On dit que Cesar Auguste avoit accoûtumé de dire, qu'il avoit deux filles doüillettes, mais qu'il luy falloit pourtant supporter, à sçavoir la République & Julia, & que celle-cy encore avoit une humeur gaye presques jusques à une galanterie effrontée, mais qu'elle estoit encore exempte de crime. Toutefois ce sage Prince se trompoit au sentiment qu'il avoit de l'une & de l'autre. Car outre que la République ayant degeneré de cette antique vertu d'autrefois, commençoit de se prostituer aux vices; sa fille n'étoit pas seulement Coquette, & pleine de luxe, mais encore noircie par des opprobres qui n'estoient inconnus qu'à son pere, & qui éclaterent enfin, quoy qu'un peu tard, aux yeux de toute la Cour de Rome. Neantmoins à le prendre de la sorte, une fille peut estre chaste & delicate tout ensemble; mais en avouant une verité si chatouilleuse, on ne me peut aussi nier que le luxe & les delices ne soient le plus court chemin & le plus facile vers l'impudicité mesme..

II. C'est pourquoy si ta fille commence à aimer la galanterie, pourvoy aux commence-

S. vj.

418 DES FILLES COQUETTES;

mens. On arrache ce qui est dur avec le fer, & avec les doigts ce qui est tendre. Qui veut acquiescer une bonne habitude, ou l'imprimer à une autre personne, doit commencer dès les premières années. On manie & fléchit bien aisément un sujet mol, & que la nature mesme rend souple. D'ailleurs, afin que ta fille ne soit pas Coquette, oste-luy les mets delicats, les habits fins & magnifiques, les collets & les galands, les bagues & les brasselets, bref tout cét autre attirail qui peut la porter à se complaire en soy-mesme ou à plaire au autres. Accoutume la au ménage, à l'aiguille, à la quenouïlle, & à toutes les occupations qui peuvent un peu endurcir des mains si belles. Ecarte-la des Spectacles, des Bals, des Comedies, & du concours du grand monde. Fais-luy garder la maison mesme les jours de Festes, & ne laisse aucun temps aux pensées extravagantes & détachées qu'elle pourroit concevoir, pource que l'Amour vient de l'oïveté, ou plûtoſt c'est l'occupation renduë des personnes faineantes. Un employ assidu, le travail, un habit negligé, la maigre chere, la retraite, un attachement fixe à quelque dessein; outre cela un témoin cher & venerable, de frequentes remontrances, de douces menaces, & severes si l'occasion les exige telles; ce sont là les serrures & les verroux d'une Chasteté retenuë contre une impudicité effrontée, qui peuvent empescher l'entrée des mauvaises pensées dans une ame oïseuse, & les chasser si elles y sont entrées.

III. Que si ta fille est lascive, suy le conseil de l'Ecclesiastique. *Redouble la garde d'une*

filie amoureuse, de peur qu'un jour elle ne te mette en opprobre devant le monde, faute de l'avoir assez observée. Or bien que le mal dont tu me parles soit quasi le plus funeste qu'un homme puisse souffrir, tu as pourtant dequoy te consoler dans ton affliction, pourveu que tu n'obmettes rien de ce que requiert le devoir d'un pere. En effet, le regret t'en peut toucher, mais non pas la honte ou le crime. Car il est fort difficile d'arrester une humeur qui panche vers la lubricité, voire c'est une chose impossible à l'homme, si Dieu mesme n'y met la main. Et certes l'impetuosité qui l'emporte est si vehemente, que c'est en vain que les parens, que les freres, & qu'un mary mesme s'efforce d'y resister; Or il ne faut pas s'en estonner, puis que les Saints Oracles disent, *On ne scauroit garder la continence si Dieu ne la donne.* Et afin que l'impudieité ne prenne pas son excuse sur cette impuissance de la Nature, Dieu confere ce don aux personnes qui le demandent avec une foy religieuse, qui font tout ce qui est de leur pouvoir pour bien faire, & qui sçachant reconnoître d'où vient une si rare faveur, estiment comme il faut la grace & l'Autheur qui la distribué. Après tout, si ta fille est adultere, puis qu'elle est mariée, tu as un gendre qui prend part à ta douleur, & Cesar Auguste mesme, tant pour compagnon d'ignominie que pour exemple de vengeance.

I V. Maintenant il te fâche d'avoir un frere qui vit mal avec toy; mais vis-tu bien avec luy? L'union fraternelle qui de deux personnes n'en devoit faire qu'une, se trouve partagée en

427 DES FILLES COQUETTES,

deux sujets non-seulement divers, mais encore diametralement contraires. C'est un mal fort grand, mais fort ancien, & que le monde & la Capitale du monde ont ressenty dès le commencement. L'ignominie de la Ville de Rome est fort vieille, mais celle du monde l'est encore plus, d'avoir esté souillé du sang fraternel: A insi tu n'as pas dequoy t'estonner de trouver en un seul parmy tant de millions de freres, ce qu'on a veu en des couples particuliers, & principalement en celuy de Caïn & d'Abel qui estoit unique. Tu ne dois pas encore estimer étrange de trouver dans une grande maison la mesme discord qui s'est trouvée dans le détroit mesme du ventre des meres, où nous lisons que les freres ont esté jadis non-seulement en querelle, mais en guerre ouverte. Te paroist-il donc nouveau que des hommes armez fassent cé que font bien souvent ceux qui ne font pas encore nez ?

V. Tu te vois dans les mauvaises graces de ton frere; mais il valoit mieux t'instruire de cet inconvenient assez commun dans les Livres, que de l'éprouver à la maison; car nous ne nous plaignons ny ne nous estonnons pas des choses préveuës. Au reste, comme il n'est point d'amitié plus juste que la fraternelle, il n'est point aussi de haine plus inique quand elle a une fois commencé, ny d'envie plus penetrante. Et certes les esprits sont également emportez & échauffez, tant par la honte de ceder dans l'égalité, que par la passion d'exceller par dessus les autres, qui est d'autant plus ardente; que le souvenir de la naissance, & tout ce qui sembloit devoir produire l'union, engendrent

la haine & le mépris, si-tost qu'on s'est détourné du droit chemin que la nature nous montre. Cette fougue pourtant d'un esprit qui se revolte contre l'ordre naturel peut s'apaiser facilement par la courtoisie & la soumission. Car il n'est point d'humeur pour si rude & si farouche qu'elle puisse estre, qui ne s'adoucisfe enfin par des paroles d'une vraye humilité, & par une sincere reflexion sur les sottises de son caprice. Que si tu trouves ce remede ou trop tardif, ou peu efficace, ou plûtoſt ſi tu ne peux contraindre ton inclination à une chose, où elle pourroit estre utilement & honorablement contrainte; avant que la chose éclatte par une rupture qui ne peut estre que ruineuse, tu dois avoir recours à la derniere ressource. C'est qu'il faut oster la racine du mal, & chasser l'interest, & cette fatale propriété qui est comme la mere de tous les differens des hommes. Et en ce point si tu te montres facile, tu trouveras à la fin qu'autant que tu te lairras oster de ton droit, autant verras-tu accroistre ta Vertu comme ta reputation. Les aiguillons d'une avarice superbe & cruelle ne peuvent estre mieux émoulez que par une liberalité douce & respectueuse. C'est un bon or que celui dont on rachette la paix de la maison & la charité fraternelle; C'est encore un ancien mot, mais fort veritable, que ces deux Pronoms *Mien* & *Tien* sont les plus grands motifs des guerres & des discordes; & si-l'on pouvoit les oster de la vie des hommes, on vivroit sans doute avec autant de repos qu'on voit de brouilleries tandis que ces termes subsistent.

DES DEFAUTS

DE LA LANGUE.

I. **P**UIS que tu as faite d'éloquence, tu es heureusement privé d'un instrument qui pouvoit t'acquérir de la haine. Reconnoy donc la grace que la Nature t'a faite; car comme elle t'a osté un grand avantage pour défendre des coupables qui seroient en danger de leur vie, elle en a d'ailleurs osté un à la Fortune, par où elle te pouvoit perdre. Le bien dire en a fait perir plusieurs, & si tu en doutes, interroge là dessus les Princes de l'éloquence Grecque & Romaine; car les livres sont pleins des noms de ces petits Orateurs, dont la ruine est venuë de la mesme cause, & dont chaque siecle renouvelle les exemples. Certes nous remarquons que ceux de cette profession, qui ont le plus de reputation, & sont plus proches de l'excellence, le sont aussi du danger. Il est des hommes à qui un nom inconnu sert de rempart de salut. Mais supposons que le peril soit fort éloigné, toujours le travail ne sçauroit s'écartier des bouches disertes. Il n'y a point de chose au monde si vaine, pour laquelle on entreprenne volontairement tant de veilles & de fatigues qu'on fait pour l'éloquence; Un son qui s'envole n'occupe pas moins l'esprit, que si la solide vertu consistoit en de simples paroles, au lieu qu'elle ne git qu'en de veritables effets.

II. Si tu as donc peu de Rhetorique naturelle, & acquise, tu as peut-estre beaucoup de feuereté que tu n'aurois pas si tu avois beaucoup d'éloquence; tu as encore abondance de plusieurs autres choses, qui rendent par aventure, & ta vie plus assée, & ta reputation mieux establie. D'ailleurs si tu n'as du tout point d'adresse à parler, tâche d'avoir du moins un peu de sagesse, d'innocence, & de vertu. La perfection du bien dire n'appartient qu'à peu de personnes, où ces autres sont communes à tout le monde. Tu regrettes que la rareté si estrange des bons Poëtes & celle des Orateurs, qui est encore plus grande, ne te laisse point de place en leur nombre, mais tu dois croire au contraire, que si la rareté a des attraits pour toy, tu peux y avoir part en bien-faisant, car c'est par là qu'on y arrive. C'est une chose indigne à la verité, mais fort certaine, que comme il n'est rien de meilleur que la vertu, il n'est aussi rien de plus rare. L'éloquence mesme que j'ay dit estre le propre de peu de personnes, est beaucoup plus frequente que la vertu. Tant il est vray que tous negligent d'avoir ce que tous peuvent acquerir, & tous souhaitent & taschent d'obtenir, ce que peu de gens peuvent emporter.

III. Si tu es difetteux en paroles, applique ton esprit aux choses mesmes, & ton ame aux bonnes actions. Il n'y a que souffre, que travail, & que babil dans les discours; mais la felicité, le repos & la vertu consistent dans l'effet & dans les œuvres. Considere encore quand tu t'offences de ne pas sçavoir parler, que plusieurs sont bien aises de faire le plus souvent ce qu'ils

entendent le moins. Mettez sur un cheval sûr un homme qui ignore l'art de le monter, vous aurez de la peine à l'en faire descendre. Pour toy, puis que tu ne sçais pas dire un mot à propos, du moins la honte doit t'obliger de te taire, & si tu n'entends pas à debiter des choses que d'autres doivent entendre, entends volontiers parler les autres. Il n'y a pas moins d'industrie à se taire qu'à parler, quoy que le premier soit le plus seur, & le plus aisé.

IV. Mais il t'est fort sensible d'estre raisonnable, & de ne pouvoir exprimer ce que tu as dans l'esprit. Si tu as une grande intelligence, & qu'une voix agreable, & une langue bien penduë, ne te manquent pour développer les hautes pensées que tu as conceuës, ne t'en mets pas davantage en peine, & n'essaye pas de rechercher ce qui ne te peut que mal reüssir. Joüy, non seulement avec patience, mais avec joye, d'un bien qui t'est propre; Laisse aux autres ce qui est à eux, & n'use point ta langue & ton style pour un soin superflu. Laisse, dis-je, parler les autres, contente-toy de bien concevoir, & de bien comprendre. L'agrément qu'on tire de l'esprit est bien plus grand, comme il est plus secret, que celuy qu'on reçoit de l'éloquence; il est encore fort durable, voire perpetuel, & causant plus de repos, il produit moins d'envie.

V. Et puis il est certain qu'il est arrivé à de grands hommes aussi bien qu'à toy d'estre empeschés par la honte de parler devant le monde, non pas par un vice de leur langue ou de leur esprit, mais par une certaine ver-

gogne, cette illustre foiblesse, qui est contraire à l'effronterie. Que si tu te rebuttes de parler à plusieurs, parle du moins à quelques-uns, parle à un seul. Les harangues à la vérité sont plus éclatantes que les entretiens familiers, mais tu m'avoueras aussi que ceux-cy sont bien plus doux. Et si ce dernier remede mesme t'est impossible, rentre dans toy-mesme pour te parler, comme je t'ay dit cy devant, & reveille dans ton cœur cét amy domestique qui veut toujours t'entretenir. C'est Dieu. Il est prest à toute heure & à tout moment, il t'attend sans cesse, il ne songe point à te surprendre, ny à se moquer de toy; il ne te porte point d'envie, & n'entre jamais en dégoust; D'ailleurs, il ne recherche point une éloquence exacte & laborieuse; Il se plaist aux devis les plus familiers, & à de petits discours interrompus par l'abondance du cœur, pource qu'il accorde souvent beaucoup de choses, voire à un silence qui parle. Apprens à te contenter de cét unique témoin, qui prend plus garde à ce que tu dis, ou plustost que tu veux dire, qu'à la façon dont tu le dis. Apprens à t'élever au milieu du cœur un Theatre honorable au dernier point. Apprens à ne pas rechercher l'applaudissement des hommes, mais bien celuy de la vérité, à te réjoûir quelquefois sans bruit, & à conserver la modestie qui est fort souvent estouffée par une parfaite éloquence. Enfin apprens à ne pas parler avec pompe, qui est une des plus grandes peines de la vie des hommes. Et ne te plains point icy, non seulement de n'estre pas disert, mais d'estre begue. Regrettes-tu d'avoir une

incommodité qui t'est commune avec Moÿse, ce grand homme, & ce grand amy de Dieu; Or est-il, que soit, que tu consideres le passé, soit que tu regardes le present, comme tu trouveras beaucoup de gens de bien au nombres des begues, & plusieurs excellens Orateurs fort scelerats, tu trouveras bien peu de personnes a qui le bonheur ait fait avoir tout ensemble, une rare éloquence, & une excellente vertu.

VI. Tu cesses maintenant de te plaindre, pource que tu ne sçauois plus parler, ayant perdu tout à la fois la parole & la langue; Mais tu as recouvert par là le repos & la seureté. Qui pourroit dire combien de personnes la langue a ruinées dont la main estoit innocente? C'est une sorte satisfaction, mais assez commune que celle de ceux qui veulent sembler avoir fait, ce qu'ils ne font ny ne peuvent faire. Celuy qui se vanta d'avoir tué le Roy d'Israël, & son fils, ne fit que mentir, & n'estant point coupable en effet, il ne laissa pas de porter la peine de son mensonge. Mais quand il n'y auroit point de danger, quel travail n'est-ce point de parler, de répondre, de deviser, de feindre bien à propos, de peigner son discours, de peser ses sentences, de penser à ce qu'on doit dire, & comment on le doit dire; de considerer combien doucement on battra l'air, car c'est de la qu'on définit la voix, un peu d'air battu: & de qu'elle façon il faut mouvoir, non seulement la langue, mais tout le reste du corps. En effet une partie de la Rhetorique s'applique à luy, vous apprenant à baisser la teste vers la terre, à mouvoir les mains par mesure, à frapper du

piéd, tantost d'un costé, tantost de l'autre; Après cela ne dira-t'on pas que c'est une politesse bien laborieuse, & une peine qu'on oste presque aux Musiciens, de se tourmenter pour raisonner agreablement? En un mot, n'est-ce pas un vray travail, que le parler, & un vray repos que le silence?

VII. Je ne veux point user icy de redite, bien que les choses que j'ay dites sur la manque d'éloquence, puissent s'appliquer plus justement à la perte de la langue. Puis donc que tu ne sçauois parler, tais-toy, & fais volontiers ce que la nécessité t'ordonne. Ceux qui peuvent parler feroient souvent plus utilement le mesme que toy, & se repentent souvent de ne l'avoir fait. Tais-toy, dis-je, & ne croy pas avoir souffert aucune disgrâce. Raisonne sans dire mot, & parle en repos avecque toy-mesme, car les plus diserts ne sçauoient nier, que de se comporter ainsi, ne soit beaucoup meilleur que de discourir. Certes si Demosthene, & Ciceron eussent esté muets comme toy, ils eussent vescu plus long-temps, & seroient plus doucement morts. D'ailleurs en perdant l'usage de la langue, tu as aussi perdu la coustume de mentir, l'art de tromper, & un instrument fort propre à te causer des inimitiez, & de l'infamie. La langue fait plus d'infames que les actions. Il n'est point de partie du corps plus prompte à nuire ny plus difficile à brider que celle là. Ce n'est donc pas sans sujet, que le Prophete Roy a creu dire quelque chose de grand, par ce peu de mots. *I'observeray mes voyes, de peur de faillir par ma langue,*

On dit aussi qu'un saint personnage, qui s'estoit venu appliquer aux saintes Lettres, ayant oüy ce petit Oracle, s'en alla sans en vouloir oüir d'avantage; Et comme long-temps après son Maistre estonné de son absence, luy demanda à son retour, pourquoy il avoit interrompu par un si long intervalle l'estude qu'il avoit commencé, il répondit; à ce que l'on tient, que ce premier mot tout seul ne luy avoit donné que trop de peine, & qu'il ne pouvoit encore avec tous les soins executer ce qu'il conseille. Ne méprise donc pas cette garde & ce frein, soit que la nature, soit que la fortune te l'ait présentée, laisse-toy volontiers conduire, & ne regimbe point contre ton destin. Au contraire n'ayant plus de langue garde maintenant ton cœur, comme le Sage ordonne, avec une application entiere; puis que de deux gardes que tu avois à faire, te voila réduit à une, & soulagé de la moitié de la peine. Deformais tu observeras plus aisément peu de choses, que plusieurs, & conserveras avec plus de vigilance les sujets precieux ne songeant plus aux frivoles, qui sont bien souvent dommageables.

VIII. C'est encore une raison qui peut te faire trouver de l'avantage dans ta perte. En effet la langue est un membre noble, & industrieux, en quelque peu de personnes, mais en la plupart des hommes, il est mal faisant, veneneux, & il seroit mieux pour plusieurs d'en avoir esté privez. Voila pourquoy ce mot du satyrique, qui dit que *la langue est la pire partie d'un mauvais serviteur*, ne se trouve pas seulement veritable dans une ame servile, mais en

core en plusieurs personnes libres, à qui la Nature n'a rien donné de plus pernicieux que la langue. Les guerres, les fourberies, les adultères, & les corruptions cesseroient presque toutes sans que la langue épand, & entretient une si mauvaise semence. Mais pour en parler avec une douceur plus indifferente, si tu as perdu une méchante langue, tu as beaucoup gagné. Car c'est une grande richesse, que d'avoir faite de maux. Celuy qui n'en a pas, est né riche, mais celuy qui les a perdus, le devient, & se voyant avantagé d'un nouveau revenu, il trouve en perdant, ce qu'en trouvant il avoit perdu. Que si l'on t'a osté une bonne langue, je te le dis encore, garde ton cœur; tu as perdu à la verité ce qui pouvoit te rendre agreable aux hommes: mais conserve ce qui peut te rendre agreable à Dieu. Et si tu ne peux luy parler de la langue, parle luy du cœur. Car s'il est écrit des méchans, *qu'ils ont au cœur des levres trompeuses, & qu'ils ont parlé du cœur.* Pourquoi les gens de bien n'auront-ils pas au cœur des levres innocentes, & pourquoy ne peuvent-ils parler du cœur: où les oreilles de Dieu les peuvent entendre? Pourquoi ne verra-t'on pas verifier ce que le mesme dit ailleurs. *La bouche que vous m'avez faite au dedans ne vous a point esté cachée.* Car nulle des pensées les plus occultes n'est inconnüe à Dieu, & il entend aussi bien ceux qui ne peuvent parler, que ceux qui crient. Voire j'ose dire qu'il n'y a point de langage plus haut ny plus fort auprès de luy, que celuy du cœur, pource qu'il se plaist au silence. Cette façon de parler en fermant les levres, estoit employé

par ce fameux Pasteur qui gouverna premièrement des troupeaux, & puis des peuples, quand il merita d'oïr la voix de Dieu qui luy disoit: *Pourquoy cries-tu vers moy ?* Il ne parloit point, & toutes-fois il crioit, ou plûtoſt il parloit, mais c'eſtoit du cœur. Or comme celuy qui entend Dieu n'eſt pas ſourd, *celuy que Dieu entend n'eſt non plus muet, quoy que les hommes en dient.*

DU MAUVAIS

GOVERNEMENT.

I. **T**A Republique ſouffre la domination d'un Seigneur violent & injuſte; mais il ſe peut faire qu'elle ait mérité d'eſtre gouvernée de la ſorte; & c'eſt un crime qui ſemble eſtre deu à un autre crime, qu'il y ait par tout des Juges impitoyables auſſi bié que dans les Enfers. La juſtice fait ſa beſogne par tout, & comme elle differe le plus ſouvent les peines, d'autrefois elle les avance, & c'eſt ainſi que ce qui eſt écrit ſe verifie par l'effet. *Il eſt certainement un Dieu qui les juge ſur la terre.* Quelques-uns ont creu que par une licence perpetuelle de crimes, & par un deſir continu de pecher, des hommes il ſe faiſoit des démons; or ſi leur opinion pouvoit eſtre tolerée ſur quelque apparence plauſible, elle ſeroit fondée ſur la reſſemblance des mauvaiſes volontez, en ce qu'un méchant homme, & obſtiné au mal, égale preſque la

malice des démons qui sont fixement attachez à la haine du bien. À le prendre de la sorte, il semble qu'il n'est pas hors de propos, que la justice de Dieu le permettant, un Démon en tourmente un autre. En quoy il ne se trouve apparemment que cela de miserable, que souvent les innocents se voyent enveloppez dans les supplices des scelerats, & ce dire de Flaccus ne se trouve que trop ordinairement veritable, *que Iupiter se voyant negligé, voire méprisé des mortels, punit quelquefois des esprits qui ne sont pas encore infectez avec ceux qui sont corrompus.* Et la Foy mesme, qui est infallible en ses sentimens, nous apprend que le mesme arrive non sans une certaine disposition de la justice de Dieu, quoy qu'elle vous soit inconnüe.

II. Si ton Prince est cruel, sçache que la cruauté est veritablement mauvaise de sa nature, & ennemie de celle des hommes, mais une crainte vehemente de quelque part qu'elle vienne, est un frein utile pour les vices & pour un peuple qui voudroit s'éporter au luxe, & à une dâgereuse liberté. Il faut que ceux qui ne sçavent pas aimer sçachent craindre. Quoy qu'il en soit, il est du moins certain qu'il n'y a point de Seigneur si barbare que la volupté qui est la Fille & la Compagne d'une prosperité insolente. Il n'est rien de pire pour ceux qui font mal, que la franchise & la seureté. Celuy qui n'apprehende rien, n'est pas loin de sa ruine. N'appelle point icy le peuple mal-heureux, pource qu'il vit sous un Maître violent. Croy qu'il n'y a personne de plus miserable parmi un peuple le plus miserable du monde, que le Tyran qui l'opprime plus

veritablement qu'il ne le gouverne.

III. Si tu en doutes, contemple Denys de Sicile. Ce méchant homme, & qui n'estoit pas malhabile, montra manifestement ce qu'il pensoit de soy-mesme, & de sa Tyrannie par la pointe de ce glaive qu'il fit pendre sur la teste de son amy. Cette Histoire est assez connue. Le peuple redoute le Tyran, & le Tyran le peuple, ainsi ils se tourmentent par une crainte reciproque. Il y a cette difference, que la misere du peuple paraist, où celle du Tyrā est cachée. Toutefois une playe couverte d'un voile de pourpre n'afflige pas moins pour cela, & des chaines d'or chargent encore plus que celles de fer. La misere se trouve parmy la delicateffe & dans un éclat pompeux, comme parmy l'ordure & la fumée. La robe du Tyran est toute d'or par le dehors; tourne-la, elle est pleine au dedans d'aiguillons qui luy cuisent bien vivement. Et par là tu peux voir que les Tyrans ne sçauroient estre tout à fait cruels, sans l'estre contr'eux-mesmes, & que le peuple n'est pas impunément opprimé.

IV. Outre qu'en te plaignant de l'inhumanité de ton Seigneur, tu dois considerer qu'il n'y auroit pas ordinairement tant de Seigneurs, & que leur fureur n'estendroit pas si loin ses ravages, si les peuples n'estoient fous, si chacun des Citoyens n'avoit plus de soin de son interest particulier que du bien public; & n'aimoit plus la volupté que la gloire, l'argent que la liberté, la vie que la vertu. Represente-toy encore que ta patrie bien qu'esclave, n'a pourtant qu'un Maistre, au lieu que la ville d'Athenes cette illustre mere des Loix, & cét autre

Soleil de la Grece, n'en eut pas seulement un, mais trente à la fois. Rome en eut encore plusieurs. Qui n'a oüï parler des Caligules, des Nérons, des Domitians, des Commodés, des Héliogabales, des Bassians, des Galiens, & pour ne pas entrer au détail particulier de tous les opprobres de l'Empire, qui ne sçait les noms des Maximins comme des Juliens & des Decies, ces grands ennemis de la Religion & du genre-humain? Au reste l'Assyrie a souffert un Sardanable, la Perse un Cyrus, la Grece & l'Asie un Alexandre qui estoient des Rois de nom, mais en effet des Tyrans impitoyables. La Sicile a eu ses Denys, son Agathocle, son Palaris; Lacedemone son Cleomene & son Nabis, dont la cruauté se fit encore sçavoir aux Agriens aussi bié que l'avarice échauffée de sa femme, qui estant encore une Harpie aussi plus avide que son mary, déploya dans son sexe une horrible Tyrannie par des procédures étranges, dont le recit fait encore horreur. Mais où m'emportay-je? car qui pourroit conter les Tyrans anciens ou modernes? Il y en a tant aujourd'huy, & ils sont si profondément enracinez tant par leurs richesses, & par leur puissance, que par les mœurs dépravées & par la folie des peuples, qu'on ne peut à present ny les nombrer, ny les arracher? De telle sorte que la liberté estât ruinée & ensevelie chez nous aussi bien que chez les Égyptiens ou chez les Medes, la servitude nous a passé en nature, & il semble que la plus grande part des peuples, si elle n'a pas de Tyran, en cherchera pour de l'argent, & priera qu'on luy en donne. Tant il est vray que vos peres se sôt rebutez d'estre ce qu'ils estoient

nez, je veux dire libres. Car pour vous autres, ayant esté produits & eslevez dans la servitude, comme vous avez un vieil motif de regret, vous n'avez pas de nouveau sujet de plainte.

Et certes puisque le mal est fait il faut bien le supporter. Et quand tu songeras à ce pesant joug de la puissance de ton Seigneur, il te servira beaucoup de te souvenir de ce que dit le Poëte Aristophane, qu'il ne faut pas nourrir un Lyon dans les villes; mais supposé qu'on l'y ait nourry, qu'il faut luy obéir, & ne pas aggraver par l'impatience le mal de la Tyrannie, qui n'est que trop grand de sa nature; qu'enfin on ne doit pas refuser de reconnoistre une puissance qu'on a faite. Et de vray on a veu bien rarement un Tyrans'élever sur le peuple, sans la faute des Citoyens. Or c'est un ancien mot, *Mange de ce que tu as nourry*. Et puis, si toute Souveraineté vient de Dieu, soit pour l'épreuve des bons, soit pour la punition des méchans, il est juste que tu t'estimes sujet à son Empire, & non pas à celuy d'un homme. Et quoy que son Ministre dont la Tyrannie t'importune, te semble un peu trop farouche, il s'apaisera peut-estre en voyant ta patience. Il n'est point d'esprit pour inhumain qu'il puisse estre, que l'obeïssance & la soumission ne puisse adoucir. Enfin il est force ou de supporter ou de décharger tout ce qui pese. Il n'y a point d'autre entre-deux que l'impatience, qui comble plutôt les peines qu'elle ne les amoindrit. Console-toy sur ce que si vous avez un mauvais Maistre, vous n'avez tous que ce seul ennemy qui vous est connu; au lieu que sa condition est bien plus dangereuse, en ce qu'estant

Seul comme il est, il a plusieurs ennemis cachez. Appelle-le violent & le plus méchant de tous les hommes, il ne le fera pas long-temps. Si la Philosophie ne se trompe, il n'y a rien de violent qui soit de durée. Et de vray si la patrie a seulement un bon Citoyen, elle peut en un instant ne plus avoir de mauvais Seigneur.

DES CAUTIONS, ET DES FERMIERS.

I. **Q**Uand il te fâche de te voir pressé de payer pour un autre à cause que tu as répondu pour luy, tu te plains maintenant d'avoir jetté ton argent à l'aventure, au lieu que tu te plaignois cy-devant de l'avoir perdu. N'est-ce pas le jeter au vent que de s'obliger volontairement pour autruy? qui est une folie ordinaire de plusieurs, d'où viêt qu'on perd aisément, & son bien, & son amy. Tu as engagé ta foy pour un autre, mais il faut la dégager pour toy-mesme, & tu apprendras à ton dam, quel plaisir c'est de ne rien devoir, & de vivre sans aucune chaisne qui t'attache. Desormais, tiës pour maxime qu'à des amis qui auront besoin de toy, il leur faut donner de l'argent, du vin, de l'huile, du froment, des habits, des maisons, des métairies, du soulagement & du conseil, enfin partager toutes choses avec eux, mais reserve-toy ta liberté sans la donner jamais à personne.

T iij

II. Tu t'inquietes de ce que le terme du payement est arrivé, mais ignorois tu qu'il deust venir? Ne croyois-tu pas vivre encore? ne pensois-tu pas du moins à ton heritier que tu allois embarrasser dans des liens dont il luy faudroit necessairement se développer? Or il est bien employé que la peine de la faute retombe sur le chef de celuy qui a failly. Mais je voy bien que le delay t'a surpris. Vous mesurez mal l'espace du temps qui est entre la promesse & le jour de l'acquit, & qui comme les autres temps paroist long quand on le regarde à venir, & trop court quand il a passé; car les heures, les jours, les nuits, les semaines, les mois, les années, les lustres, les siecles, s'en volent, & ce que vous croyez fort éloigné est à vôtre porte. C'est pourquoy ce qui vous fait maintenant estonner dans l'intervalle de peu de mois, si vous aviez les yeux ouverts, vous le verriez clairement en plusieurs siecles. Mais comme si le temps suivoit vostre desir, & non pas sa nature, vous vous imaginez qu'un terme prefix n'arrivera jamais, & que les jours ne couleront point; Enfin sur cet espoir ayant passé le precipice comme à yeux clos, vous croyez estre toujours en repos après de douces paroles, & vous estimez fort obligés, en répondants pour autruy, comme si ces paroles & ces promesses, bien que secrettes, ne devoient pas un jour paroistre en public, & causer de tres-grands embarras dans les affaires.

III. Ne t'engage donc plus pour un amy: s'il faut pourvoir à l'indigence d'une personne qui nous soit chere, que ce soit par quelque remede present, en cas qu'on en ait le moyen. Ne

t'embarrasse point, & ne promets rien pour le lendemain, ce que je ne dirois pas, si l'on ne pouvoit secourir autrement son prochain qu'en promettant. Maintenant que sert-il de faire des promesses ? car si tu ne peux les remplir, c'est une folie de les avancer, & si tu le peux, c'est une chose superflue & inutile. Mais vous estes tres-avares en effet, & tres prodigues en paroles données, comme si ces paroles n'exigeoient pas les effets mesmes. Que si tu me dis que tu n'avois pas encore le moyen d'assister ton amy, mais que tu avois bonne esperance pour l'avenir, laquelle t'a pourtant manqué; tu n'avois donc pas appris encore que l'Espérance est la chose du monde la plus trompeuse. On ne trouve rien qui vous abuse si ordinairement qu'elle fait, & toutefois il n'est rien à quoy vous donniez une plus facile creance, tant elle est fine & flateuse; Bref elle s'insinuë doucement & à la sourdine, mais on ne sçauroit la chasser qu'à force ouverte.

I V. Tu me diras que ce discours te paroist de mauvaise grace, pource que tout ce qu'on te sçauroit dire n'empeschera pas que tu ne sois obligé. Mais avant que de t'engager, tu devois te ressouvenir de ce fameux avis de Thales le Milesien, *Qu'il y a toujours du dommage au cautionnement & aux obligations qu'on contracte, soit pour soy mesme, soit pour les autres.* Un autre Sage a fort bien dit suivant l'interpretation d'Aufone, *Promets, tu verras bien tost l'inconvénient qui s'en ensuit.* J'ay crû qu'il ne seroit pas inutile de te proposer ces maximes, que je pourrois fortifier de mille exemples, pour te prou-

ver que ceux qui s'obligent aussi bien que ceux pour lesquels ils entrent cautions, se trouvent à la fin atteints d'un semblable repentir. Mais je ne veux icy nommer personne. Que chacun s'avoue à soy-mesme après y avoir serieusement pensé, quel dommage & quel mal il a reçu de promettre. Voilà pour quoy si tu as failly en ce point, cette faute n'aura pas besoin d'estre expiée après ta mort par le feu de Purgatoire, elle a esté punie si-tost qu'elle a esté commise, estant de la nature de celles qui portent avec elles leur condamnation & leur supplice. Enfin, si tu t'es lié par une promesse, delivre toy par un bon acquit; que ta main rompe les chaines dont ta langue ou ta plume t'a attaché, il te servira beaucoup d'avoir esté dans les liens, pource qu'après en estre échappé tu craindras toujours le lacet.

V. Maintenant tu te plains d'un Fermier que tu as aux champs, qui bien que du dernier ordre des hommes, te semble insolent & superbe au dernier point, toutefois la chose ne va pas mal pour toy, s'il est insolent seulement sans estre larron. Il est méchant; c'est un mal qu'il faut supporter avec patience: car un homme de village est bon s'il n'est méchant à l'extremité. Il te fâche de trouver son humeur si rude, mais il te fâcheroit bien plus de le voir mol & delicat. La dureré est comme l'épithete des villageois qui luttent continuellement contre des bœufs, des focs, des coutres, des hoyaux, & d'autres instrumens fort rudes; bref contre une terre endurcie. Pourquoi ne seront-ils donc pas durs eux-mesmes? Un homme est fort bon Païsan qui n'a que ce défaut-là. Si celuy dont tu me parles t'est

encore importun , il faut bien ou que tu supportes un Villageois , ou que tu sois Villageois toy-mesme , si ce n'est que tu aimes mieux laisser ton champ sans culture. Tout cela est fâcheux & penible. Au reste , ne te plains point de ce qu'on t'a donné un Fermier qui n'est pas traittable ; si tost que tu as eu un pouce de terre tu devois prévoir toutes ces choses , il te falloit presentir les divers travaux de l'Agriculture , la sterilité , & les déplaisirs qu'un Métayer te pouvoit causer. Mais tu cherches avidement des sujets de dégoust , & puis tu voudrois n'en pas recevoir.

VI. Je t'ay dit autrefois quand tu te glorifiois d'avoir un fonds bien cultivé, que la Justice s'enfuyant de la terre , abandonna les Villageois les derniers de tous les hommes. Mais j'estime que si le genre humain pouvoit jamais revivre elle les trouveroit les derniers de tous ; tant il est vray qu'ils ont devancé ceux qu'ils suivoient auparavant , & que de tous les méchans c'en sont les pires. Certes quand la Verité dit que la terre produiroit à l'homme des espines & des chardons , il falloit sous entendre qu'elle produiroit aussi des Villageois plus nuisibles & plus incommodes que tout cela. C'en est pas à dire qu'ils ne soient nécessaires , quoy qu'ils paroissent intolerables. Ou il te faut apprendre à supporter la malice de ton Fermier , ou à endurer la faim. Il ne te servira de rien d'en changer , ils sont presque tous faits à un mesme coin , & il n'y a que cette difference , que le dernier est toujors le pire.

VII. Tu te plains sur la fin qu'il te dérobe ; & je m'attendois bien à ce que tu viens d'en dire

T v.

440 DES CAVTIONS, ET DES FERM.

car la conititution de ces gens là est telle, que ce peu qu'ils prennent à la sourdine, leur est beaucoup plus agreable que tout ce qu'ils peuvent recevoir de tous leurs travaux legitimes qui paroissent au dehors. Il faut toutefois prendre encore patience en ce poinct là, & un seul homme a tort de se plaindre d'un inconvenient qui est commun à tous les semblables. Certes bien que le Poëte, comme j'ay déjà dit deux fois, represente les Villageois comme ceux qui furent les derniers delaissez de la Justice, vous pouvez pourtant observer qu'un des premiers hommes qui furent produits de la semence d'Adam fut tout ensemble Laboureur, & Parrieide. De telle sorte que les Villageois semblent dès le commencement avoir esté les plus méchans de tous les mortels; & si tu fais bien reflexion là dessus, tu ne t'estonneras plus de les voir larrons. Si par la faute de ton Fermier ton champ est desert & abandonné, c'est un accident qui arrive tous les jours à de plus grands hommes que toy, comme autrefois on dit qu'Anaxagore & Architas ressentirent le mesme malheur. Je ne doute point que l'un & l'autre n'en receussent du déplaisir, mais nul des deux ne s'en fâcha à outrance. C'est qu'ils ne consultoient pas l'Avare, mais la Raison.

DES
INCOMMODITEZ
DU CORPS.

I. **T**U aurois juste sujet de te plaindre cōme tu fais de la grosseur de ta taille, si tu estois né comme un oiseau pour voler, & non pas comme homme pour t'avancer vers la Vertu, qui s'ajuste à chaque figure, pource qu'elle ne s'attache pas à la chair, mais à la seule ame. Laisse donc une semblable plainte à Roscius, ou à Esope. Quand à toy; si tu ne peux passer par un cercle estroit, ny danser sur la corde, que t'importe? Marche d'un pas sobre avecque gens de bien; Les faults & les gestes appartiennent aux Basteleurs; la gravité & la modestie sont bien-seantes au sage, tant en sa démarche, qu'en ses actions, & en ses paroles. Au reste la taille incommode, dont tu me parles, est d'ordinaire une des compagnes de la Vieillesse; il ne faut pas que celuy qui a introduit l'une, excluë l'autre, quoy que bien souvent cette pesanteur se trouve plûtoſt la Suivante de la Nature que de l'âge. De la vient que nous voyons des jeunes gens fort gros & fort empeschez de leur masse, & des Vieillards fort déchargez & fort alaires. Et puis un esprit léger loge souvent sous un corps pesant, comme un esprit pesant habite aussi quelquefois sous des membres bien dénoüez. Ce n'est pas à

T. vj

dire pourtant qu'il faille mépriser certaine proportion & ressemblance de l'ame au corps quand elle se peut rencontrer ; au contraire , on doit d'autant plus l'estimer , que la Matière & la Forme estant comme dans une juste égalité , ont moins de sujet de se diviser entr'elles.

I I. Mais si la masse du corps te semble emporter par sa grandeur demesurée , oppose-luy la constance de l'ame , & cette force qui bien qu'invisible ne laisse pas d'estre plus grande , ainsi , tu ne trouveras rien de pesant en toy. Quand la chair voudra t'engloutir , sauve-toy par l'agilité de l'esprit , & tâche de l'extenuer & de l'amaigrir par le travail , par la promenade , par la contention de plusieurs affaires grandes & difficiles , par l'exercice de l'ame & du corps , & par la fuite des Voluptez. Chasse l'oïveté , cherche les occupations , méprise les plaisirs , haï la faineantise , aime les soins honnestes , quitte la mollesse , suy l'austerité , delecte-toy à ce qui déplaist aux sens ; matte-toy à boire , à manger , à te seoir , à te coucher , ne te donne point de repos , & après un employ tendu , que ton somme soit court & laborieux , & tes veilles longues. Considere encore que si tu te trouves empesché de ta taille , un autre souffre une contraire incommodité ; tous ont leur croix , & cul ne vit sans travail. Il est vray que chacun sent son mal , & le connoit fort bien ; mais chacun ignore ou méprise celuy d'autruy.

I I I. Après tout , s'il est certain que l'homme , qui est un animal mortel , a suivant l'Ety-mologie Latine ; pris son nom de la terre , il semble que celuy qui est environné de plus de

terre , est plus homme que les autres. Toutefois une nature terrestre ne peut pas tellement accabler celle qui est Celeste en nous qu'elle ne s'esleve , à moins que celle cy ne ferme l'oreille à la Vertu , & ne l'ouvre à la Volupté , qui est toujours une mauvaise Conseillere , mais qui trouve ordinairement le plus de creance. Ton corps semble appesantir ton ame. Recueille-la donc toute en elle-mesme , & supporte d'un grand effort un si enorme fardeau. Represente-toy que bien souvent des Esprits Celestes sortent des liens de cette masse charnelle , & arrivent enfin à une hauteur miraculeuse. Que si le fait du corps te pese encore , quoy que la Nature ne se puisse entierement vaincre , tâche pourtant de faire en sorte avec tous tes soins , que tes forces s'augmentent tous les jours , & que ta charge se diminue.

IV. Tu as encore le mal de dents. Juge par là combien tu dois te fier à tes entrailles , veu que les os mesmes t'abandonnent. Si les dents te tremblent , quelle esperance as-tu aux parties tendres , où les plus dures & les plus solides chancellent ? Certes , l'homme est un animal bien imbecille & bien fresse , veu que les choses qui sembloient en luy les plus robustes , sont foibles. Les dents t'avoient esté données pour l'ornement & pour la principale deffense de la bouche , tu les vois pourtant se changer en matiere de douleur , par où tu peux comprendre combien peu doit durer la structure de ce domicile mortel où tu loges avecque tant d'assurance. Au reste , si une ou deux dents te manquent , reconnoy par là combien tu es obligé à Dieu pour

444 DES INCOMMODITEZ

tant & de si grands bien faits, veu que tu prends pour un supplice & une perte déplorable, la privatiõ d'une petite partie des moindres. C'est une juste peine de l'ingratitude qu'un serviteur qui méprise la liberalité presente de son Maistre, la regrette absente, & ne l'ayant pas reconnuë par ses avantages, il la reconnoisse par ses pertes.

V. Les armes te manquant à la bouche, tu lutteras mieux contre la Volupté : estant ainsi desarmé favorablement, tu mangeras moins, tu riras plus sobrement, & ne seras pas si prompt à mordre la reputation d'autruy. Comme tu voudras trop parler, cette haye des dents estant rompuë, arrèstera ta langue, & si la Chasteté ne peut t'interdire des baisers illicites à une vieillesse quoy qu'effrontée, du moins la honte te les défendra. Au reste, si la décrepitude t'a osté les dents, elle n'a fait qu'user de son droit. Rends graces à la Nature qui t'a permis de te prévaloir de ce don jusques au dernier âge, qu'elle a fait rendre à plusieurs dès leur jeunesse. Tesmoin le plus grand de tous les Roys qui vivoit dernièrement parmy vous, & qui perdit les dents presque en la fleur de son âge. Il est vray qu'il soulageoit cette perte de sa jeunesse par une excellente vigueur de sa veuë, comme il disoit luy-mesme, & ce qu'il ne disoit pas, par une égale force d'esprit & de courage qu'il avoit en sa vieillesse. Cét exemple peut estre utile à tous ceux qui souffrent quelque incommodité de l'âge & de la Nature, afin qu'ils ne déplorent pas toutes choses, & qu'ils ne prennent pas la descente d'une humeur pour une injure qu'ils reçoient de la liberté du Ciel. Au con-

traire, ils doivent se consoler sur ce qu'ils ont perdu par ce qui leur reste, & adoucir les sujets fâcheux par les agreables, & ceux qui sont les plus picquants par ceux qui sont les plus doux.

V I I. Considere derechef quand tu te plains de la Vieillesse, que si elle ne t'avoit osté les dents, la mort te les eut ravies. Regarde un Cimetiere plein d'ossemens, tu y verras des testes de mort avec des dents qui montrent d'abord une blancheur effroyable, mais qui se déprennent bien tost de leurs racines pour se répandre par terre. Le nombre, la force ny la beauté ne servent de rien contre cét inconvenient. Nous lisons que la Fille de Mithridate Roy de Pont avoit un double rang de dents, & que le fils de Prusias Roy de Bithynie, au lieu des dents d'en haut, n'en avoit qu'une égale à toutes celles d'embas, qui estoit un os continu, allant d'une machoire à l'autre, sans qu'il en fust incommodé, ny qu'il perdift pour cela rien de la grace du visage. Mais on tient que Zenobie Reine d'Orient, entre les autres perfections de sa beauté, avoit des dents si blanches, qu'à rire ou à parler, on eust dit qu'elle n'avoit par la bouche pleine de petits os bien arrangez, mais d'une enfilure des plus belles perles du monde. Fouille maintenant les tombeaux de ces personnes Illustres, tu n'y trouveras rien de particulier; la mort qui met l'égalité par tout, a tout consommé ou éparpillé, & ces sujets autrefois si rares ne subsistent pas seulement parmy les communes. Vous animez trop le corps & des membres mortels; comme vous méprisez trop une ame immortelle, & la Vertu qui est son plus bel ornement

Après cela, ne faut-il pas cōfesser que vous estes toujours aveugles, & tres-iniques estimateurs des choses? Concluons ce discours, Si tu n'as plus de dents, tu n'y as donc plus de mal, mais tu n'en as aussi nul secours, ny aucun usage. Estant dépourveu de ces aides, il te faut mâcher la viande avecque peine, & si tu ne veux te flatter, tu dois considérer qu'il t'est force d'aller bien-tost où l'on ne mange rien, & où l'on ne vit que de la seule joye & nourriture de l'ame.

VII. Je te plains maintenant que je te vois attaqué du mal de jambes. En toutes sortes d'édifices, le defaut qui tient aux fondemens est le plus dangereux; car bien qu'on pourvoye en quelque façon aux autres, celuy cy cause la ruine entiere, qui s'approchant, que reste-il à faire qu'à sortir au plûtoſt d'une maison qui s'en va tomber? Mais pour traicter plus doucement ton indisposition, la cause, comme de beaucoup d'autres, ne vient presque toute que de vous mesmes. C'est donc à bon droit que procedant de vous, elle y retourne; car vous oubliant de ce conseil du Sage, *Que tes yeux devancent tes pas*: Et de cét autre, *Le premier marque d'un Esprit bien arresté, c'est de pouvoir se tenir fixe, & demeurer avecque soy-mesme*. Non seulement vous ne sçavez pas vous arrêter, & prendre garde à vos pas, mais encore vous courez çà & là comme des aveugles qui se précipitent à tâtons. Faut-il donc s'estonner si vous donnez tantost contre une pierre, tantost contre un bois? Ce qui est estrange veritablement, c'est que vous imputez vos fautes à la Nature innocente. Bien davantage, par un plaisir

déreglé que la folie croit prendre, vous vous mêlez parmy des chevaux fougueux, dont vous rapportez souvent des marques de coup de pied imprimées par des fers ? Ne te semble-t'il pas que ce qu'on dit à un particulier chez l'Orateur Romain, se peut dire presque à tous les hommes ? *Insensé que tu es, dit-il, tu t'es attiré tous ces maux ?* Il en est ainsi. Ne vous trompez point vous-mêmes ; vous vous faites de vos propres mains la plus grand part de vos maux, afin qu'après vous les déploriez. Si tu avois resté à la maison, c'est à dire avecque toy-mesme, tu n'aurois pas trouvé le sujet ny de l'indisposition que tu as, ny des plaintes que tu fais. Il n'y a point d'injustice qu'une vie vague ou inconstante soit affligée de divers maux.

VIII. C'est pourquoy si tu as fourny de matiere aux douleurs que tu ressens, réjoüy-toy de voir une faute punie ; sinon console ton esprit sur ce qu'il est innocent, & qu'il n'a point contribué à ton infortune. Que s'il te fasche d'avoir de l'ennuy, tu dois estre satisfait de n'avoir aucun reproche de ta conscience. Quoy qu'il en soit, oppose le bouclier de ta patience à la pointe des douleurs ; c'est un avis qui doit estre continuellement suivy en toutes sortes d'afflictions, & qui est la plus salutaire Medecine qu'on puisse trouver à toutes les maladies du corps ainsi que de l'ame. Les Medecins te voyant atteint du mal de jambes, te conseilleroient de te coucher, & de ne bouger du liect, & ce ne sera pas sans sujet qu'ils te diront de prendre du repos, afin que tu fasses, après l'inconvenient qui t'est arrivé, ce que tu devois faire

devant. Je ne parleray pas plus amplement sur le sujet de leurs conseils, mais tu apprendras, à ton dam, de quel poids, ou plutôt de quel prix ils sont. Je te conseilleray pourtant le même que les Medecins, mais ce sera dans une consideration differente. Ils jugent que tu peux guerir plus facilement estant couché, pourveu qu'on t'applique les remedes necessaires; d'autant qu'en cette posture les esprits ny les humeurs ne peuvent pas si fort déborder sur la partie mal affectée qu'ils feroient si tu estois debout, ou si tu marchois. De moy, je veux que reposant doucement dans un lit, quoy qu'il puisse arriver de la santé du corps, & qu'ayant sequestre pour un peu toutes sortes de soins, & adoucy ta douleur par une posture tranquille, tu penses un peu à ton sepulchre, pour reconnoistre comment tû dois y estre couché; que tu mesures ainsi l'estat de ta condition presente, & te rendes la mort si familiere avant qu'elle vienne, que tu n'en ayes plus d'horreur ny d'apprehension quand elle viendra. En effet, c'est la mort seule qui peut delivrer un corps mortel de toutes sortes de maladies.

I X. Mais je ne m'estonne plus que tu ayes tant de peine à supporter des maux tous purs, puis que tu te plains d'une incommodité qui a je ne sçay qu'elle douceur meslée à son amertume. C'est la gale; & je descends à ces basses choses, puis que tes plaintes m'y entraînent. Quelques-uns pourtât jugent salutaire une disposition que tu trouves si fâcheuse; mais pour ne pas donner un nom égayé à un sujet triste, je me contente de l'appeller une arrhe de santé ou une voye qui y mene. Un homme est bien mal qui ne peut souff-

frir l'âpreté d'un chemin dont l'issuë est agreable. Avec ce doux mal qui te picque, tu n'auras plus besoin d'horloge, ayant avec toy un Admoniteur qui te réveillera la nuit pour vaquer à quelque honneste exercice. Il n'est point d'homme pour si paresseux qu'il puisse estre, que la gale ne rende diligent en quelque façon. Voila pourquoy si ton indisposition est honteuse, le travail, la sueur, les bains, la veille & la diete sont des choses glorieuses; & si ces remedes ne te profitent pas, ayes recours à celuy de la patience, qui est utile à tous maux.

X. Celuy qui t'afflige te semble aussi laid qu'il est ennuyeux; mais à mon avis il n'est ny l'un ny l'autre. Quoy qu'il semble qu'ainsi que Publius appelle les pieds d'un goutteux un fâcheux loisir, tu puisses aussi nommer les mains d'un galeux une occupation bien funeste, au n'auras plus rien à dire si tu consideres, que plus une indisposition est vilaine, plus la patience est belle. Et puis, tu peux tirer un grand bien d'un petit mal; C'est que la gale est de toutes les choses la plus propre à produire un genereux mépris du corps, qui est une des meilleures & des plus grâdes graces qu'un mortel puisse recevoir. Nonobstât ces raisons, tu ajoûtes que la gale te tient par tout, & je t'avouë qu'elle t'occupet tout entier. C'est ce que je craignois le plus, mais tu as peut-estre plus dit que tu ne pensois. Car tu n'entends parler que de tout le corps; mais vous avez une gale invisible de l'ame, à sçavoir la convoitise, la volupté, & une certaine démãgeaison, soit d'acquerir, soit de vous vanger, qui plus on la gratte, plus elle s'échauffe. Vous ne demandez

point qu'on vous l'oste, ny qu'on vous la diminue, veu que vous ne la santez pas mesme. Tant il est vray que vous avez toujours moins de soin de vous que de vostre corps.

DES CHARGES

D'UNE FAMILLE.

I. **L**A plupart des gens mariez se plaignent de ne point avoir d'enfans, & tu te plains d'en avoir trop, & crois estre fort incommodé d'une famille nombreuse. Les plus foibles épaules peuvent estre chargées d'or, personne neantmoins ne s'ennuye de ce fardeau; tous sont bien aises de le porter, & ceux qui en sont déchargez s'estiment les seuls misérables. Or entre les principales faveurs d'une fortune prospere, on doit conter les enfans, & tu as grand tort de penser que tes apuis soient la cause de ta ruines. Tu ne merites pas d'avoir la joissance des biens que tu ne sçais pas reconnoistre, & il faudroit que la Nature eust donné ce que tu sembles rejeter à ceux qui le recherchent sans l'obtenir. Prends garde qu'elle ne t'oste ce qu'elle ta si liberalement donné: & que ton ingratitude ne te fasse décharger de ce qui fait ton soulagement.

II. Cela seroit bon, me diras-tu, si m'ayant donné tant d'enfans elle m'avoit donné force richesses: mais comment les pourray-je tous

entretenir, ayant à peine dequoy me nourrir moy-mesme? Quoy! tes enfans ne sont-ils pas de veritables richesses? les autres sont mortes, celles-cy sont vivantes & immortelles; Peux-tu bien estre pauvre avec de si grands thresors? Es tu comme les avares qui ne possèdent rien moins que ce qu'ils ont entre les mains, & qui sçavent si mal user de leurs biens? Toujours cette premiere pensée te travaille, au lieu de considerer que les enfans qui ont de bonnes inclinations sont des sujets de repos à leurs peres, des bastons de leur vieillesse, & des cornes d'abondance pour eux; Que s'ils sont méchans, tu dois te plaindre de leur vie débordée, & non pas de leur multitude. Un Chef d'Armée ne se fâche pas proprement d'avoir force hommes sous luy, mais bien d'avoir plus de Veillaques que de Soldats. Tu penses estre assiegé dans ta propre maison; au contraire, estant bien accompagné comme tu es, tu es mieux gardé que les Rois, & plus honoré que tes voisins. Prens-tu tes images pour tes ennemis? ou crois-tu que des estrangers te défendissent mieux que tes domestiques? Ce ne sont pas seulement les peres qui nomment leurs enfans leur Gloire & leur Ornement, les meres mesmes qui veulent s'approprier l'honneur & la pompe de leurs maris, tiennent un mesme langage.

III. Tu sçais bien ce beau trait de Cornелиe fille du grand Scipion, qui eust merité de l'estre par adoption après ces discours dont je m'en vay faire mention, quand elle ne l'eust pas esté par nature. Un jour qu'une noble Dame de la Champagne d'Italie la fut visiter en sa mai-

son, & que pour se donner plus de credit, elle fit montre de tout ce que les richesses luy avoient donné de plus beau; l'autre piquée d'une noble jalousie, poussa à escient le discours jusques à ce que ses enfans fussent de retour du College (c'estoient lors de petits garçons, qui depuis furent de grands Heros.) Comme donc ils eurent paru, Cornелиe s'adressant à son Hostesse. *Voila, dit-elle, mes ornemens & mes richesses? celles-cy viennent de moy-mesme, les autres sont hors de vous.* Certes, ce discours monstroit bien de quel pere elle avoit receu la sagesse & la vertu comme elle en avoit receu la vie. Et neantmoins tu appelles ces ornemens dont elle parloit, tes fardeaux & tes disgraces? Tu crois avoir toutes sortes de malheurs parce que tu as des enfans? Que si tu es bien-aïse de les avoir engendrez, & en peine de les nourrir, je m'en vais te donner un expedient aussi facile qu'il te peut apporter de commoditez. Celuy qui les entretiendra; sera ce Pere commun qui estant au Ciel a toujourns soin de ceux qui sont sur la Terre, qui t'a nourry depuis ton enfance jusques à la vieillesse, & qui fournissant de vivres tous les autres animaux, n'a garde d'en laisser manquer les hommes qui sont leurs Maistres & ses enfans. Comme il les nourrira, il ne manquera point de leur pourvoir d'habillemens, cela ne luy estant pas plus difficile que de couvrir comme il fait tous les champs d'herbes, & tous les arbres de feuilles. Il se peut faire encore, que ceux-là mesmes que tu crois estre en peine de nourrir, te donneront à vivre, te deffendront au lieu de te mettre à la gehenne, & seront l'hon-

neur, & non pas la charge de ta maison. C'est le train des choses humaines qu'on vit tous les jours, & qu'on ne remarque jamais assez. Les unes ayant d'agréables commencemens ont de funestes issues, où les autres n'ayant qu'amertume en leur première origine se terminent dans la douceur. Toutes les actions vertueuses sont de cette condition, elles affligent d'abord ceux qui ne commencent qu'à les pratiquer; mais causent de grandes consolations à ceux qui s'avancent dans leur pratique.

IV. Je reconnois icy que la pauvreté qui doit affliger tes enfans te tourmente plus que la tienne, mais je t'ay déjà dit que tes enfans estant de vraies richesses, ne sçauroient jamais estre pauvres. Mettra-t'on les serviteurs & les brutes mesme au nombre des biens & des possessions pour en exclure les enfans? seront-ils en ce point mis au dessous des oiseaux & des choses inanimées? Davantage, il y a des gens qui sont pauvres, mais c'est d'une feconde disette, les faveurs de la fortune sont aussi diverses, qu'elle mesme est variable. Tous ne peuvent pas tout avoir. Les uns ont des marchandises qui les enrichissent en les quittant, les autres ont de l'or, c'est à dire une superfluité de la Terre, mais tu as des tresors vivans, qui subsisteront dans ta maison, voire après ta mort. En outre quelque nombre d'enfans que tu ayes, il sera fort petit, si tu le compares à la multitude de ceux que quelques autres ont eu. Si tu en as vingt, Priam en eut cinquante de conte fait. Un Roy des Parthes en eut trente, Artaxerxes en avoit près de six vingt; Erothin

Roy des Arabes en engendra jusques à sept cens, & ce fut par leur moyen que faisant comme une armée de sa famille, il se fit craindre de tous ceux de son pais, & adorer des Estrangers. Et certes c'est estre puissant de soy-mesme que d'avoir beaucoup d'enfans, il faut que les Monarques sortent bien souvent de leur Palais pour entrer en quelque consideration du pouvoir, où de ta chambre tu peux effrayer tes ennemis. Tu me diras que ces grands hommes ayans tous esté Rois n'estoient que trop riche pour nourrir tous leurs enfans, & que s'il n'avoient rien chez eux, ils possedoient en quelque façon tous les biens de leurs sujets, Mais estant pauvre comme tu es & personne ne te secourant, tu crois que mon discours au lieu de te consoler, semble aggrandir ta misere.

V. Au moins ne sçaurois-tu nier qu'Appius Claudius n'ait esté pauvre aussi bien qu'aveugle, & neanmoins dans sa vieillesse il ne laissa pas de nourrir quatre enfans & cinq filles. Et veritablement il ne faut pas s'estonner s'il gouvernoit si bien sa maison, veu que parmy ces grandes incommoditez il gouvernoit encore la Republique. La plus grande partie des defauts des hommes est dans leurs meurs plustost que dans leurs affaires. Ce grand homme dont je parlois n'estoit pas Roy, aussi ne desiroit-il pas de l'estre; il entretenoit sa maison dans la vertu, & non pas dans la volupté, & avec peu de vivres il nourrissoit une bien grãde famille. Voila pourquoy il faisoit avecque joye ce que les Princes ne sçauroient faire qu'avecque peine. C'est qu'il ne mesuroit pas sa fortune à son desir, mais son desir

desir à sa fortune. S'il n'avoit pas les biens de Crœsus ny de Crassus, il avoit plus de bonheur qu'eux. S'il avoit moins dequoy dépenser, il avoit plus dequoy se réjouir: dans sa conduite il ne regardoit pas à la condition d'autrui, mais à la sienne. Aussi je ne te demande pas qu'estant pauvre tu fasses comme les riches, ou que pour entretenir ta famille tu la regales toujourns. Les enfans des Grands peuvent estre mieux nourris, & plus magnifiquement couverts, mais ils ne vivront pas mieux que les tiens, ny peut-estre si doucement; du moins ne vivront-ils pas plus long-temps, ny avec plus de probité. Tout l'avantage qu'ils ont par dessus les tiens, c'est qu'ils vivent avec plus de pompe, c'est à dire avec plus de peine & de vanité. Chacuna sa mode & sa mesure de vivre, & pour estre plus grand on n'est pas toujourns meilleur: de là vient qu'on voit souvêt des gens fort joyeux dans une cabane, & d'autres fort tristes dans un Palais. Tous n'ont pas une mesme abondance de biens, mais il y a une commune source de graces, c'est Dieu dont la main fait des faveurs à tout le monde, & qui donne tout sans s'appauvrir & sans s'épuiser. Qu'importe-t'il à des vases, d'estre petits ou grands s'ils sont tous également pleins? les pauvres ont faute de plusieurs choses; mais les riches ont quasi faute de ce qu'ils ont comme de ce qu'ils n'ont pas; ceux-là n'ont point de petites necessitez, qui recherchent beaucoup de biens.

VI. Nonobstant toutes ces raisons, tu dis qu'il est bien fâcheux d'avoir produit tant d'enfans. Et qu'y a-t'il dans le monde qui ne soit

plein de chagrin, hors la volupté ? Encore n'y a-t'il rien qui cause plus de peine sur la fin, ny qui laisse de plus grands regrets dans l'ame que le plaisir. C'est un Arrest de la Nature, qu'elle ne donne rien aux hommes qu'avec beaucoup de travail. Et cét Ancien n'a pas mauvaise grace de dire que les Dieux nous ont vendu les biens au prix des sueurs & des fatigues, au lieu que les autres disent communément qu'ils nous en ont fait un pur don. Si donc le soin de tant d'enfans te semble penible, assure-toy qu'il n'y a point de forme de vie qui n'ait ses croix & ses peines. L'homme est fait pour le travail comme l'oiseau pour voler ; nous ne sommes pas dans un exil pour estre oiseux. Et puis, les peines que tu as ayant des enfans t'affligeroient encore plus si tu n'en avois aucun. De quelque costé que tu te tournes, tu verras la vie pleine de croix, & pour heureux que soit l'estat que tu recherches, il aura du fiel aussi bien que des douceurs. Puis donc qu'il faut souffrir necessairement, souffre avec joye, & force la necessité d'estre conforme à ton vouloir & à ton plaisir. A plus juste raison le dois-tu faire ayant parmy tes douleurs de si grandes consolations ; car si tu es comme accablé de la multirude de tes enfans, tu te plains d'estre opprimé de bon-heur, & c'est une estrange façon d'impatience de ne pouvoir supporter que des biens que les hommes desirent par dessus tous les autres, te soient venus à foison.

VII. Pour les enfans, repliques-tu, je n'en suis pas beaucoup en peine ; ayant des mains ils pourront faire leur fortune, mais que feray-je

De ces filles qui n'ont point de force qu'en leur foiblesse; & qui doivent épuiser ma maison pour en sortir, au lieu de la remplir comme leurs freres? Dieu n'est-il pas le Pere des filles aussi bien que des garçons? puis qu'il les a fait naistre, n'a-t'il pas moyen de les nourrir? Chacune recevra sa dot de luy comme elles en tiennent chacune l'esprit & l'industrie. Espere seulement en luy, les effets de sa bonté surpasseront les esperances de ton amour. Ce que tu as maintenant à faire pour leur donner une dot fort avantageuse, c'est de les eslever de telle façon qu'elles puissent plaire mesme sans autre bien extérieur, & que leur vertu fasse leur agrément. La pauvreté fait plus aimer une fille sage. Athenais n'estoit que simple bourgeoise, & son merite la rendit femme de l'Empereur. Faustine eut pour dot l'Empire Romain, mais il s'en est veu plusieurs qui sans estre dotées comme elle, ont esté plus chastes & plus heureuses. Ce n'est pas la dot qui rend doux le Mariage, c'est la Vertu. Fais donc en sorte que ce ne soit pas l'argent de tes filles qu'on recherche, mais leur pudeur, leur probité, leur modestie, leur fidelité, leur patience & leur humilité. Portant ces beaux ornemens & ces richesses, ayant de si belles suivantes, elles entreront dans les maisons des gens de bien, plutôt que des riches. C'est là que la vie est plus douce & la Chasteté plus assurée que dans les lits des Princes, & dans les Palais des Monarques. En un mot, encore bien que les bons & les meschans les rebuttent également, elles ne manqueront jamais d'Espoux; elles trouveront un Dieu pour un homme. C'est

JESUS-CHRIST qui conserve toujours Vierges celles qu'il épouse, qui sans rechercher leurs biens ne veut que leur cœur, pour leur faire part de tous les tresors du Pere Éternel. Heureux celuy qui voit ses filles dans la maison d'un si grand Seigneur! avec tout cela, quelle folie des hommes! plusieurs pleurent quand elles y entrent. N'est-ce pas preferer la Creature au Createur, la Terre au Ciel, les boucs à l'agneau, l'ordure à la pureté?

D E L A

PERTE D'VN FRERE.

I. **I**E ne voy pas que tu ayes grand sujet de te plaindre de la mort d'un frere; car il se peut faire que tu ayes perdu par là un frere & un ennemy domestique tout ensemble. Voilà la disgrâce que tu as soufferte de te voir privé d'une mauvaie chose qui avoit un nom d'apparente bonté. Tu viens peut-estre de perdre un homme qui eust voulu te voir perir, & qui serroit d'obstacle à tes affaires. Du moins il est certain que l'envie fraternelle a fermé à plusieurs l'entrée d'une plus haute gloire. Celuy que tu regrettois estoit possible, comme nous en avons veu beaucoup d'exemples, un joug bien pesant pour le jeune âge de tes enfans, un rival de ta vie, un empeschement à ton honneur, & ce qui estoit infallible, un concurrent dangereux

pour le partage de ton patrimoine. Il n'est point de plus fâcheux adversaire qu'un frere impietoyable ; & c'est un gain bien avantageux que de le perdre.

I I. Si le tien t'estoit beaucoup cher & rempli de pieté, il ne laissoit pas d'estre mortel. La vertu n'est pas la garde du corps, comme c'est le vray ornement de l'ame, elle acquiert à celle-cy une gloire immortelle, mais n'exempte point la chair de l'empire de la Mort: au contraire, elle la pousse bien souvent avant le temps vers sa fin. Et quoy que la Nature suive son cours ordinaire, les bons perissent également avec les méchans : voire nous voyons d'ordinaire les gens de bien, qui sont d'une foible complexion, & les méchans qui vivent long temps, mais nul pour cela n'est immortel. Si le frere que tu as perdu estoit vertueux & illustre, il n'est pas proprement mort, puis que tu vois subsister encore sa gloire, sa vertu & son ame, qui sont les trois choses à la reserve desquelles la Mort chasse & dissipe tout d'une pareille violence. Embrasse-les donc comme si c'estoient autant d'enfans de ton frere, & remplace des dommages mortels par cette possession immortelle. Que s'il te reste encore des neveux qui viennent de luy, prends-les pour tes propres fils, car la pieté te les rend communs avec luy.

I I I. Puis que ton frere avoit une bonté sans exemple, tu devois en jouïr avidement ; si tu as esté trop lent à t'en prévaloir, tu n'en dois pas accuser la Mort, mais ta paresse. Elle a usé de son droit, où tu as negligé le tien. Tu penses qu'elle t'a trompé, pource que tu ne croyois pas

qu'il mourust si-tost ; au contraire, tu avois peine à croire qu'il deust mourir. C'est l'ordinaire des hommes, ils s'imaginent que ce qui leur arrive contre leur volonté, vient toujours trop tost, comme ce qu'ils souhaitent vient toujours trop tard. Et puis un amour vehement se flatte beaucoup en toutes choses, & il n'est rien qu'il ne se promette. Il évite & fuit les pensées fâcheuses & tout ce qui est contraire à son goût, d'où vient que ceux qui aiment se représentent presque des delices eternelles, qu'ils ne sçavoient trouver dans le temps. Pour toy, si tu avois connu que ton frere fust né, tu devois aussi connoistre qu'il estoit mortel. Et partant si tu regrettes une mort déjà préveuë, comme un cas inopiné, tu t'abuses ; & si elle est impréveuë à ton regard, tu t'es déjà abusé.

IV. Tu me diras icy que tu sçavois bien qu'il estoit mortel, mais que tu ne songeois pas à sa mort. C'est déjà manquer de sagesse, ou plutôt c'est un trait de vostre dissimulation. A peine croyez-vous que les mortels meurent jamais, quoy qu'il soit toujours casuel, voire par fois nécessaire de mourir ; ou plutôt, quoy que la loy immuable de vostre nature soit de mourir toujours & de n'avoir jamais de droict à ne pas mourir. Ainsi mourant sans cesse vous détournez le sens des choses presentes, & la pensée de vostre fin. Or un mal si ordinaire qu'est-ce, à vostre avis, sinon fermer volontairement les yeux, afin qu'ils ne voyent pas les rayons du Soleil, comme si de ne pas apercevoir la lumiere, c'estoit un domnage pour elle comme pour la veuë ; & qu'un sujet fust moins clair pour

n'estre pas veu, ou moins certain pource qu'on n'en a pas de connoissance ? Qui est l'homme si aveugle qui ne voye cette premiere verité, ou si stupide qui ne découvre la seconde ? La foiblesse des sens ou de l'esprit n'oste rien à la solidité des choses. Cependant vous qui n'est ny foibles, ny hebettez, mais ce qui vous rend inexcusables, estant maistres passez à feindre, & fort ingenieux à vous tromper vous mesmes, vous tachez d'ignorer les choses necessaires, quoy que vous appreniez avec tant d'application celles qui sont inutiles. Mais c'est en vain. Car celles-là comme des veritez Eternelles se presentent mesme à des yeux fermez, penetrent dans un esprit qui veut ne les pas sçavoir, réveillent une memoire qui s'efforce de les oublier ; & la vie des hommes produit tous les jours des incidents qui vous forcent de penser à ce que vous ne voudriez pas, & qui découvrent vos feintes ou par elles-mesmes, ou par des indices exterieurs. Mais pour n'en point mentir, il n'y a que la seule mort qui dissipe à pur & à plein tous les déguisemens des mortels.

V. Je t'entens repliquer encore que tu sçavois bien que ton frere estoit mortel, & qu'il devoit mourir un jour : mais que cela ne t'empesche pas de pleurer raisonnablement sa mort. A cela j'ay à te dire que la plus grande partie des actions humaines tient beaucoup de la superfluité. Pourquoy regrettes-tu homme qui ne vit plus, & que peuvent servir tes pleurs, ou à luy, ou à toy-mesme, ou aux autres ? Quand la mort seroit un mal, ce que les habiles n'avoient pas, personne ne me nierà que des larmes qu'on jette pour

un mal irreparable, ne soient tout à fait inutiles. Et certes, s'il faut reconnoistre quelque chose de miserable hors des maladies de l'ame, & s'il y a quelque sujet de déplorable en ce monde, il faut plûtoit le déplorer lors qu'il est à venir, que lors qu'il passe. Cette verité n'estoit pas inconnuë à ce Roy dont j'ay fait cy-devant mention, & dont les sentimens peuvent servir de regle à tous les esprits raisonnables. Cesse d'estre homme, si tu veux que la Nature fasse un ordre pour toy qui n'ait rien de commun avecque les autres hōmes.

VI. Et puis, le regret que tu as pour la mort d'un frere, ne scauroit estre plus grand que celuy d'un pere pour celle de son fils. En effet, l'affection paternelle estant de toutes la plus grande, l'affliction qui s'en ensuit l'est pareillemēt. C'est pourquoy applique au decez de ton frere ce que j'ay dit ailleurs de celuy d'un enfant, & ce que j'ay avancé de l'un & de l'autre peut aussi servir à soulager la perte des amis, qui estant sans doute une des plus considerables, doit pourtant estre supportée avec patience comme les autres. En un mot, il faut souffrir toutes choses avec une mesme constēce d'esprit & de cœur, voire celles qui sont les plus fâcheuses, & dont vous croyez estre accablez infailliblement. Tout poids est petit à un grand courage, & ce n'est pas un accident qui vous tourmente, c'est l'opinion. Si tu regrettes encore ton frere pource qu'il t'aimoit & que tu l'aimois au dernier point, c'eust esté bien pis de le perdre s'il t'eust haï, ou si tu l'eusses eu en haine. Et certes au lieu que l'Amour te rend sa memoire douce, l'aversion te l'eust toujourns renduë odieuse. Je t'avoüe qu'il est fâcheux de

se voir seul après avoir perdu cét agreable camarade , qui dés le berceau t'avoit esté uny par une societé indivisible : D'ailleurs aussi , un homme n'est pas seul avec lequel la Vertu & l'honnesteté habitent, veu principalement que la mort même ne scauroit t'empescher de porter dans ton cœur l'image de ton frere pour la joindre à ces illustres compagnes. Ainsi ton frere , à le bien prendre , n'est pas perdu pour toy , & tu n'es pas seul , bien que tu sois à present sans luy .

DU DÉGOUST, ET DES ENNVIS DE LA VIE.

I. **C**E grand dégoüst de la vie que tu ressens , est un mal qui vient des autres dont je t'ay cy-devant entretenu , & je ne sçay s'il en est de plus dâgereux, pource qu'étant fort cuisant de luy-mesme , il est d'ailleurs proche du desespoir , & comme le chemin qui y meine. C'est pour cela particulièrement que par une pieuse institution on implore dâs vos Eglises le secours des ames bien-heureuses, qui estânt delivrées des liens du corps & des afflictions de la terre joiÿssent des joyes du Ciel , & de cét Eternel repos que la Beatitude donne à l'esprit humain après les inquietudes de cette vie. Mais si tu es environné d'ennuys , chasse-les par des pensées joyeuses , par une bonne esperance , par

la conversation soulageante de tes amis, par l'entretien de tes livres, par un usage diversifié d'honnêtes plaisirs, par d'agréables exercices, par la fuite de l'oïveté, & principalement par la patience, & par une égalité d'esprit invincible à toutes choses. Au reste, ny par haine du present, ny par desirs de l'avenir: bref, ny par crainte, ny par espoir quel qu'il puisse estre, il ne faut prévenir la fin de la vie, comme ont fait quelques personnes également folles & miserables, qui voulant éviter la pauvreté, les déplaisirs & les fatigues temporelles de la vie, ont encouru des suplices éternels.

II. Laisse dire à Cicéron, qui dans son livre des devoirs excuse la mort du dernier Caton qui ne pouvoit estre que criminelle. Laisse parler Seneque, qui a donné de merveilleuses louanges à la mesme manie, & qui montre en beaucoup d'endroits qu'en certaines occasions on peut se donner la mort de sa propre main. Cette autre opinion de l'Orateur Romain est bien meilleure, & plus véritable, *Qu'il te faut, comme à tous les gens de bien résenti, l'ame dans la prison du corps, & qu'on ne doit pas sortir de la vie sans ordre de celui qui nous l'a donnée, de peur qu'il ne semble que vous vouliez vous dispenser d'un employ qu'on vous a ordonné d'en haut.* Prends encore cét autre mot d'un Gentil, cōme un Oracle venu du Ciel pour l'instruction des Chrestiens. *Si ce mesme Dieu à qui est ce vaste Temple que tu regardes, ne te delivre de cette prison du corps, tu ne scaurois avoir icy d'entrée.* C'est un Heros qui parle du Ciel à un autre qui est encore sur la terre. Pour cōclusion, prends garde qu'aucun chagrin de la vie ne te fasse telle.

ment penser à la mort, que tu croyes pouvoir la prévenir legitivement, & que d'ailleurs aucune joye ne t'en oste tellement la pensée, qu'elle puisse abatre un esprit qui est mal sur ses gardes, en le surprenant à l'impourveu.

III. Mais de ce dégouft general, venons à ses Sujets particuliers. Si tu ne veux souffrir le bruit embarrassant des villes, aime le silence de la campagne & la solitude des bois. Il faut fuir des choses qu'on ne peut ny empescher, ny faire fuir. Tu es las d'entendre les debats du peuple, & certes tant que tu presteras l'oreille au vulgaire, tu n'auras jamais de repos. Pour jouïr d'une douce tranquillité, méprise les discours du commun du monde: car presque tout ce qu'il dit, ou ce n'est rien du tout, ou tout en est faux. Mais s'il t'est deffendu d'éviter ce bruit & ces voix confuses, ne les entends que des oreilles, & comme si c'estoient des muglemens de bœufs, des beslemens de troupeaux, ou des hurlemens d'ours. Car tous ces discours impertinents, que sont-ce autre chose que des cris des bestes ou farouches, ou faincantes? Represente-toy encore que tu entends le son des eaux, qui se dégorgent, ou qui se brisent contre un écueil. Persuade-toy que tu es à la source de la Sorgue, où une belle & fort claire riviere sort d'une effroyable caverne avec un bruit impetueux: ou bien à l'endroit où les torrens de Riette que le Nar porte dans le Tybre, descendent d'une haute colline; ou bien aux Catadupes, où comme observe l'Orateur Romain, le Nil se précipite du sommet des plus hautes montagnes; ou bien encore en cet autre lieu où l'on dit que le Danube se jette dans

le pont Euxin, avec un étrange tintamare. Bref, imagine-toy d'être en ces détroits où les rochers de la coste de la Ligurie répondent aux flots de la mer de Sicile durant une grande tempeste, & où cette fameuse Sybille fert d'une épouvètable Echo aux abboiemens de Charybde qui se tourmente dans les gouffres. L'aecoustumance fera que tu gouteras avecque plaisir ce que tu trouves maintenant le plus fascheux.

IV. Tu dis à present que les Chiens t'estourdissent; Mais qui s'est accoustumé à supporter les abboiemens du peuple, ne sera point incommodé de ceux des chiens; Ils ne sont point ailleurs ny si frequents ny si sujets à la rage & aux morsures comme ils sont parmy les hommes. Que si un cheval indompté & fort en bouche, un serviteur infidelle & opiniastre ne t'incommodent pas seulement; mais te causent du danger. Je t'ay déjà dit ce que je pensois de ces deux animaux, & ne change icy rien de mon sentiment, J'ajouste pourtant que du moins des serviteurs les pieds ou les mains te peuvent donner le moyen d'éviter l'ennuy que le cheval te cause, & il ne faut paste plaindre pour une chose dont tu peux estre privé quand tu le voudras. Mais comment ne te plaindrois-tu pas des animaux parfaits, que leur fierté peut faire craindre, veu que tu crains mesme les mousches, & confesses que tu en es fort inquiet? Toute fois prens garde que par une apprehension si basse, tu ne deviennes mousche toy-mesme, & que t'imaginant que ces petites creatures viennent d'autre main que de celle du Createur, tu ne tombes en la puissance de celuy qui s'appelle le

Prince des Mouches. C'est ce que saint Augustin dit estre arrivé à un homme qui ressentoit un ennuy pareil au tien ; lors qu'expliquant ce fameux Exorde de S. Jean, *La mouche, la puce, le bourdon, la guêpe, le mouscheron, la chenille, la sauterelle, & autre pareils insectes, n'ont pas esté créées sans sujet de celuy qui ayant veu tout ce qu'il avoit fait, le trouva fort bon ; Il adjouste que quand il n'y auroit point d'autre cause de leur production, celle-là seule seroit suffisante, à sçavoir, afin que la superbe des hommes fust domptée par ces armes.* En effet, Dieu pouvoit envoyer contre les Égyptiens des Lyons, des Tigres, ou des Dragons, mais il n'y voulut employer que de vils & de petits animaux, afin qu'on reconnust plus clairement la Puissance du Ciel & la foiblesse de la terre. Cela s'appelle détruire ce qui est, par ce qui n'est point.

V. Maintenant si les puces t'empeschent de dormir, repose toy sur de saines pensées. Tiens pour maxime qu'il ne peut arriver à l'homme d'autre mal que le peché. Plusieurs se sont bien trouvez d'avoir souffert non-seulement ces petites choses, mais encore celles qui semblent les plus difficiles a supporter. Que sçais-tu si un somme trop pesant, & des voluptez dangereuses, ne viendroient point dans ton lit, en cas que les puces s'en allassent ? Persuade-toy qu'en tout Dieu fait pour le mieux en ta consideration, & tu ne te trouveras jamais mal d'aucune chose. Tu as combattu toute la nuit contre des puces, & t'en confesses vaincu ? pourquoy t'esleves-tu donc contre le tout-puissant n'estant qu'un peu de terre croupissante ? Pourquoy t'enorgueillis-

tu, veu que tu n'es que cendre & qu'une ombre qui a quelque apparence d'un corps? Comme une jument indomptée & étourdie tu regimbes contre Dieu qui te bat à si petits frais? D'ailleurs, veu-tu desormais offenser les hommes ne pouvant te deffendre des insectes? Tu attaques le plus noble de tous les animaux estant inferieur en force aux moindres, & penses devorer des hommes estant cependant mangé des puces?

VI. Mais pour te donner des consolations moins offensantes, considere que toutes les choses de la terre sont faites pour le service de l'homme; les unes pour le nourrir, les autres pour l'habiller, celles-là pour le porter, celles-cy pour le deffendre, quelque-unes pour l'éprouver, pour l'instruire, & l'avertir de songer à celuy qui l'a produit; quelques-unes enfin pour le satisfaire, & divertir son esprit après la contention des grandes affaires, comme d'autres pour brider une delectation nuisible, & par des ennuis salutaires luy imprimer tout ensemble le mépris de la vie presente, & le desir de celle qui est à venir pour le comble de son bon-heur Eternel. Et certes à le bien prendre, combien la mort paroistroit-elle redoutable, & combien cette vie plairoit-elle aux mortels si elle estoit exempte d'ennuis, puis qu'en estant remplie elle plaist tant & qu'on apprehende si fort sa sortie? Comme la beauté du chemin n'est pas toujours utile à ceux qui voyagent, le plaisir ne l'est non plus à ceux qui vivent; il faut quelquefois qu'il se presente quelque chose de facheux pour rendre plus souhaitable la fin de la course.

VII. Ce n'est pas tout; Il te fâche encore d'en-

entendre les chants lugubres des oiseaux de nuit. Tu n'entends pas, à mon avis, parler du rossignol ; qui, comme dit le Poëte, pleure toute la nuit perché sur une branche, & chantant d'un ton funeste, fait par tout retentir ses plaintes. Car ses pleurs sont douces, son chant est agréable, & ses plaintes sont ravissâtes. C'est l'orfraie, peut-estre, qui te choque comme elle est plus triste, ou bien le hibou qui est plus décrié par les Fables des Poëtes que par aucun défaut naturel, veu principalement que tu peux voir dans l'Histoire de Joseph, qu'il a servy d'heureux augure à quelques-uns ; quoy que pourtant ce soit une chose également ridicule de concevoir de l'esperance & de la crainte, pour une pareille observation. Et certes, le funeste aspect & le chant lugubre de cét oiseau, comme de beaucoup d'autres, est un effet naturel en eux : ils ne chantent pas ainsi pour vous annoncer quelque chose, mais parce qu'ils ne sçavent pas chanter autrement. Donne-leur la voix du rossignol, ils auront un chant plus doux ; maintenant, ils obeissent à leur nature ; & vous tâchez par vos folies de contraindre la Nature mesme d'obeir à vos superstitions ! Et puis, le chant mesme qui t'importune n'est pas nouveau. Tu as oüy dire qu'un hibou faisoit passer ordinairement des nuits bien inquietes à Auguste. Après cela, crois-tu qu'un oiseau qui trouble le repos du Maistre du monde épargne le tien, & qu'il respecte personne, ayant méprisé le plus grand de tous les Cefars ?

VIII. Ton sommeil n'est pas seulement inquieté, mais encore ton liçt se trouve assiéçé

des rats. Ils sont, peut-estre, nez au mesme lieu où tu te couches comme un habitant étranger ; ils ont plus juste sujet de se plaindre de toy , qui estant venu d'ailleurs , troubles ainsi leur pais natal. Mais toute la raillerie à part il faut juger le mesme de tous ces sujets differens. Certes , vostre vie en est ainsi tourmentée , afin que vous appreniez à souhaitter l'autre , & à porter vostre esprit vers ce bien heureux sejour où ny des rats , ny les larrons , ny les araignes , ny les tignes ne se trouvent , & où il n'y a plus ny déplaisir ny dommage. Si tu avois des pensées si hautes tu ne t'abaisserois pas à te plaindre encore des grenouilles & des cigales. Les unes sont criardes , & les autres enrouées , mais toutes te causent également de l'ennuy ; Toutefois, imagine toy qu'elles te causét du soulagement, & tu seras soulagé en effet. L'opinion tourne les choses où elle veut , non pas pour en changer la verité substantielle , mais pour regler le jugement & brider les sens.

IX. Il se trouva dernièrement un homme qui demeurant à la campagne se levoit de nuit pour chasser les rossignols à force de pierres & de bastons ; & ces armes faisant peu d'effet , il commanda qu'on coupast les arbres tout autour de sa maison, afin que ces oiseaux innocens s'en allassent ayans perdu leur logement de feuilles : car s'ils eussent demeuré, il estoit resolu de partir de là, comme il disoit que le sommeil l'avoit quitté depuis long-temps à cause de cette musique importune , que d'autres trouvent si agreable & si melodieuse. Cependant pour te montrer la bizarrerie du personnage, il écoutoit avec atten-

tion & avec plaisir le bruit que faisoient les grenouilles sur le bord d'un marais qui estoit là proche, comme si c'eust esté un concert d'instrumens le plus harmonieux du monde. N'estoit-ce pas là un homme bien sauvage & bien inhumain, ou plutôt indigne d'estre mis au rāg des hommes ? Tu as oüy parler de la qualité de ses mœurs, & tu l'as peut estre veu; il a pourtant la reputation de n'estre pas mal habile pour les affaires du monde; & il ne m'en est souvenu en cét endroit que pour te faire voir combien l'opinion a de pouvoir en toutes choses. Nous ne considerons pas ce qu'elles sont en elles-mesmes; mais ce qu'elles sont dans nostre idée.

X. Ne te choque donc plus des grenouilles & des cigales; elles ne crient pas pour t'offenser, mais se servent du benefice de la Nature, qui est la mere commune des insectes comme des hommes. Or cela mesme rebutte vostre impatience orgueilleuse, comme font toutes les autres choses qui se font ou qui se disent autrement que le plaisir de vos yeux ou de vos oreilles ne le souhaite. Mais pour renvoyer vostre erreur imaginaire aux anciennes Fables, represente-toy maintenant que les grenouilles font leur vieille plainte, & parlent, quoy qu'avec un ton enroué, des vengeances de Latone; persuade-toy aussi que les cigales te racontent avec leur criailerie la Metamorphose de Titon en leur espece; tu leur lairras peut estre faire leur besogne, & songeras à faire la tienne. Pourquoi faut-il qu'accusant toujours injustement la Nature, vous vous mettiez en colere contre des animaux innocens, & ne cōsideriez pas com-

bien sont plus grands les ennuis que vous vous causez les uns aux autres?

XI. Je laisse à part tant de raptus qui se font dans les villes, & mille inventions qui y reçoivent pour faire tort aux personnes, & les offenser presque impunément; toutes les rues & tous les carrefours sont pleins de semblables fraudes, & de ces violences si défendues & si tolérées. Je ne dy rien des Jarrons répandus par tout l'Univers, ny des chemins bouchés par des brigands qui rendent la plus grande part de la terre inaccessible, & ostent aux mortels la veüe des plus beaux sujets du monde. Qui pourroit dignement déplorer un si grand mal qu'on dissimule, & qui s'est déjà fortifié par une mal-heureuse coustume: ou représenter par paroles l'étrange négligence des hommes qui souffrent que dans les pais mesmes où la Paix regne, on trouve à tout bout de champ des voleurs avoüez, qui sous prétexte de je ne sçay quel droit fort injuste, vous ostent l'argent à un pauvre voyageur qui est déjà tout épuisé tant par les soins & les inquietudes inévitables, que par les fatigues ordinaires du chemin; De là vient que ce qui eust esté la chose du monde la plus agreable, à sçavoir de courir le monde, est maintenant fort dangereux en quelques endroits, de grande dépense par tout, & fort ennuyeux à toutes sortes de personnes. C'est ainsi que vos Princes & vos peres prétendus de la patrie, ou plustost que vostre patience un peu trop lâche & vos mœurs corrompues ont vendu la liberté publique.

XII. Que diray-je des gardes superflues, des

passages fermez, des soupçons differens dont toute la terre semble remplie, & du commerce des Lettres, cét unique soulagemēt de l'absence, qui semble estre interdit par tout? Mais cela mesme, puis qu'on ne sçauroit maintenant changer l'ordre des choses, il faut le souffrir genereusement: & ce que j'en dy c'est pour t'apprendre qu'un homme qui supporte tant d'autres charges, ne doit pas se rebuter de celles de la Nature. Ceux qui ont accoustumé d'endurer tant d'insolences, tant de cruautez, tant de fâcheries & tant de larcins de leurs semblables, doivent avoir appris avec combien d'injustice on décrie tous les jours la commune Mere des mortels pour des sujets si frivoles. En un mot, puis qu'il est force que l'homme souffre de l'homme des choses si étranges & dont il reçoit tant d'amertume, pourquoy s'offense-t'il d'estre un peu maltraité des autres creatures qui ne luy sont pas si proches, & qui vangent quelquefois les offenses qu'il fait au Createur lequel leur est commun avec luy?

XIII. Des animaux tu passes aux Elemens, & te plains du chaud & du froid. Mais si tu brusles à present attends l'Hyver qui va bientôt chasser la cause de cette ardeur; & si tu te sens gelé, voicy l'Esté qui s'approche & qui te fera regretter la froidure qui t'importune. Tu ne sçauois trouver d'incommodité à qui la Nature n'ait trouvé quelque remede, voire il y en a bien souvent plusieurs pour une seule. Quand au froid, le logement, les habits, la nourriture, le travail & l'exercice t'en deffendent. On voit rarement un homme abbattu par le mauvais temps

qui ne le soit par l'oisiveté. J'ay honte de mettre le feu parmy les remedes de la froidure, pource que c'est une trop grande & trop visible marque de la faineantise d'un homme, il n'est pas si aisé de tirer avec un linge trempé l'eau qui dans un tonneau se trouve meslée avec le vin, qu'il est facile de discerner les hommes laborieux d'avec les lâches, lors qu'en Hyver il se fait des assemblées autour du feu. Tous ceux qui n'ont point de sang dans le cœur ny de force dans l'ame se retirent au foyer. On voit, quoy qu'avec regret, nos jeunes gens qui se défigurent pour paroistre beaux, & qui se découvrent honteusement sont les premiers à se chauffer. Qu'il seroit bien plus honneste de se couvrir, que de montrer sa honte devant le monde, & l'infecter de sa puanteur que l'activité du feu rend encore plus penetrante ?

XIV. Tu me dis encore que tantost tu brûles, tantost tu trembles. Je n'ay point de peine à le croire connoissant vos façons de faire, & puis que ton discours m'a mis sur ce sujet, je te diray une histoire recente, mais fort succincte, qui me vient à la memoire. Un pere dans les Gaules ayant esté pris avecque son fils pour un crime capital, avoit esté condamné suivant la coustume du pais, à estre jetté dās une chaudiere boüillante pour y estre consumé. Comme tous nuds & liez qu'ils estoient, ils furent mis d'abord dans l'eau qu'une saison d'Hyver rédoit extrememēt froide, le jeune homme se prit à trembler, témoignant par son continuelle claquement de dents, combien il ressentoit la froidure; Après, le feu ayant esté mis sous la chaudiere, elle

ne commença pas si tost à bouïllir, que par ses gemissemens & par ses sanglots on vit éclater l'impatience que la chaleur luy caufoit. Le Vieillard au contraire, inesbranlable pour l'un & pour l'autre de ces tourmens, regardant son fils de travers. *Quoy, dit-il, avorton de quelque infame Courtisane, & indigne de ton pere, tu ne scaurois dont supporter ny le froid ny le chaud?* Cette parole partoit, peut-estre, de la bouche d'un méchant homme, mais elle marquoit un esprit constant & ferme, & qui meritoit de sortir sain & sauf de ce vase de mort. Au contraire, cét exemple du fils a beaucoup de rapport à ces jeunes gens, qui estans effeminez & énervez comme ils sont, ont en esté le Soleil en horreur comme les Athlantes, & adorent le feu en Hyver à la fçon des Chaldéens. Tant il est vray que les hommes se contentent & se dégoûtent facilement des mesmes choses.

XV. Mais qui ne s'ennuyeroit, me diras-tu, d'une neige continuelle, & d'un excez de chaleur & de froidure, de secheresse & d'humidité? Ceux qui sont delicats prennent à contre-cœur mesme les sujets les plus agreables. Certes, quelques-uns ont mis parmy les plus beaux objets qu'on puisse voir, des floccons de neige qui tombent lors que les vents se reposent. Du moins il est certain que s'il y a quelque chose de plus beau que la neige, il n'y a rien de si blanc. Pour le reste, on dit à la verité qu'Alexandre ne pouvoit souffrir la chaleur, comme il ne pouvoit pas supporter la bonne ny la mauvaise fortune. Au contraire, on attribue à Annibal une égale patience pour le chaud & pour

le froid. Pourquoi ne veux-tu pas prendre quelque part à cette louange, quoy que d'ailleurs tu sois beaucoup inferieur & dissemblable à ce conquerant ? Il a supporté dans la mesme égalité deux contraires, & tu ne peux supporter ny l'un ny l'autre ; C'est un effet de la Volupté qui ramollit, qui énerve, & qui, pour ainsi dire, châtre les ames, pour vous faire craindre non seulement les glaives des ennemis, ou la mort mesme, mais encore les moindres impressions de l'air. Je crie souvent, toutefois c'est en vain, pource que je crie à des sourds : Laissez faire la charge à la Nature, elle n'opere rien dans le temps sans un conseil Eternel. O insensez & ignorans que vous estes, il ne tombe pas une seule goutte d'eau plus ou moins qu'il ne faut sur la terre ; & si par là l'on ne satisfait pas au desir des particuliers, on pourroit au salut & au bien general de tout le monde.

XVI. Pourquoi te troubles-tu d'un costé, de la bouë, & de l'autre, de la poussiere ? tantost des vents & des nuës, tantost du tonnerre & de la foudre ? Ne sçais tu pas que cette varieté de la terre suit celle du Ciel ? Un temps humide produit la boüë, un temps sec eleve la poudre ; Tout de mesme les vents viennent du mouvement de l'air, les nuës des vapeurs & des exhalaisons de la terre, les tonnerres, les foudres & les orages des vents & des nuës. Un homme qui connoist les causes veritables des choses, & qui sçait obeïr à la Nature, ne déplorera pas la suite de leurs effets. Quant aux vents, quoy que certains Autheurs fassent de grandes questions sur le principe de leur production, n'est-

il pas vray qu'un air qui n'a point de vent te semble comme demy-mort n'ayant plus de souffle? C'est ce qui fait dire assez à propos à quelques-uns que le vent est comme une ame ou un esprit sensible. Pour la poudre, tu peux voir chez plusieurs Auteurs qu'elle agréé aux cœurs genereux, & la mesme vertu qui se produit par diverses œuvres peut faire croire la mesme chose de la boüe. Au reste les tonnerres & ces autres mouvemens plus impetueux du Ciel, que sont-ce autres choses que des menaces & des avertissemens d'un Dieu remply de misericorde; qui certes ne menaceroit pas l'homme s'il ne l'aimoit, mais le frapperoit aussi-tost, veu principalement qu'il ne manque jamais de plusieurs grands sujets de le punir: Or que ces choses effroyables soient faites pour donner de la terreur & de l'épouvente aux mortels, & sur tout à ceux-là qui se revoltent contre Dieu, c'est ce qui se peut prouver non seulement par l'autorité du Poëte, qui a penetré le plus avant dans les secrets de la Nature, mais encore par l'Oracle de cette Prophetesse qui ayant esté du Conseil de Dieu, dit que le Seigneur sera redouté de ses Adversaires, & que du Ciel il tonnera sur eux. Vous qui estes ennemis du vray Jupiter qui tonne craignez-le; tâchez de rentrer en grace avec luy, afin qu'estant devenus amis de Dieu, vous n'apprehendiez plus rien que de l'offenser. Vous ferez bien mieux d'agir de la sorte que de faire de vaines plaintes.

XVII. Tu continuës pourtant les tiennes, & dis que cét air sombre & pesant te rend tout triste. Mais considere qu'il n'y a point de temps

qui dure. Un épais nuage suit la serenité du Ciel; & la serenité succede aux nuages. C'est une vicissitude ordinaire, voire continuelle, c'est pourquoy il faut supporter sans murmure ce qui est si court à passer. Cette obscurité qui t'offense est comme une espee d'avertissement pour toy; afin que tu pourvoies dès à present à ne pas souffrir un jour des tenebres éternelles, puis que tu as tant de peine à souffrir celles d'un moment. D'ailleurs, le feu du Ciel, la gresle, les tempestes & telles autres semblables choses visent, comme j'ay dit, à vous donner une crainte salutaire, où si vous negligez de la concevoir ce sont tout autant d'instrumens de vengeance contre vous. Ecoute ce mot effroyable. *Le feu, le soulfre, & le souffle des tempestes est la part de leur calice. Et cet autre. Le feu, la gresle, la faim & la mort, tous ces sujets là visent à la vengeance.* Mais arrettons-nous au tonnerre & à la foudre, qui ne sont pas tant des ennuis que des fleaux effroyables de la vie. Pour le premier, il cause sans douleur une grande apprehension, si ce n'est à quelques fous qui le méprisent. Quand au second, il semble porter une mort inévitable, ce qui fait penser à quelques-uns qu'il n'y a que ceux qui n'ont pas ressenty la foudre qui s'en plaignent. Mais qui est l'homme pour stupide & insensé qu'il puisse estre, qui n'apprehende ces deux choses, veu principalement s'il considere que les Romains qui estoient sans doute les plus vaillans & les plus braves de tous les hommes, avoient defendu par un ancien Decret qu'on ne fist point d'assemblées de peuple quand Jupiter tonneroit?

XVIII. Cette crainte pourtant ne peut-estre qu'inutile

qu'inutile à moins qu'elle vous porte à un sérieux amendement de vie : En effet, dequoy peut servir une apprehension où il n'y a point de remede contre ce qu'on apprehende ? Il faut donc prendre la chose en cette sorte ; que bien qu'il tonne, & que la foudre tombe pour des causes naturelles, on doit neantmoins croire que c'est une démonciation de celuy qui n'ayant aucun attachement à aucune cause, est luy-mesme la source & le Principe de toutes les causes de l'Univers. Et certes, il ne tonne dans le Ciel qu'afin que tu vives bien sur la terre ; qu'en te défaisant de la negligence, & de l'oubly de ta condition & de sa grandeur, tu reconnoisses ton Seigneur irrité, & fasses du moins par crainte ce que tu devrois faire par amour. Ne vous plaignez donc plus. Toutes les choses les plus formidables sont également bonnes & mauvaises. Croyez qu'il est expedient pour vous qu'il tonne souvent, voire autant de fois qu'on raconte qu'il tonna cette année fatale que Domitian, ce vray Adversaire de Dieu, & ce grand ennemy de la pieté, rendit son ame malheureuse, non pas pour vous écrier, comme fit cet Impie, *Qu'il frappe maintenant celuy qu'il voudra*, mais afin que vous tâchiez d'appaier l'ire de Dieu par de pieuses larmes & par une humble priere. Tu voudrois encore me parler icy des tēpestes de la mer, mais elles ont trop d'affinité avec celles du Ciel pour en separer les remedes. J'ajousteray pourtant que tu ne dois pas icy accuser la Nature, mais ta folie ou ton avarice. Qui te contraint d'aller sur mer, & d'exposer ta vie à mille dangers que tu pourrois éviter sur la terre.

Ces orages épais font peur à tes vaisseaux, & les vents contraires les balottent. Mais ne te plains plus ny de l'obscurité des uns, ny de l'impetuosité des autres, veu qu'estant né dans les tenebres, comme tu y dois mourir, tu vis cependant parmy les vents opposez des choses humaines. Apprends donc à souffrir enfin une bonne fois ce que tu souffres toujours. Bref, noye tous les soins superflus de la vie, si tu veux t'empescher de faire naufrage.

XIX. Tu ne sçauois manquer d'ennuis, mais je ne sçauois non-plus manquer de raisons pour t'en donner les remedes. Il te fâche d'estre accablé d'une foule de monde, & d'estre toujours environné d'une multitude importune de Citoyens. C'est pourtant un desir bien cruel & bien inhumain de souhaitter la solitude de ta patrie afin que tu sois plus au large. Tu sçais que la sœur d'Appius Claudius fut autrefois punie pour un semblable souhait, quoy que les Escrivains l'ayent enfin declarée innocente. Or comme c'est un cas bien criminel & digne de punition de vouloir estre seul en ce sens là; aussi est-ce un trait de modestie & assez ordinaire aux Sages de le soustraire à la foule pour en éviter l'embarras, voire de sortir de la ville, si la chose l'exige, soit pour le bien commun, soit pour ton repos particulier. Mais qui t'empesche d'estre à toy-mesme quoyque tu sois parmy le peuple? Il n'est rien de si naturel aux hommes que la societé, mais d'ailleurs il n'est rien de si libre. Tu cesseras d'estre veu quand t'ne voudras plus voir de monde.

XX. Ce qui t'afflige le plus dans les villes,

C'est la conversation & la sotte joye des yvrognes : Voila une marque de ta sobriété. Pour le reste, quand David & Virgile ne diroient pas que le vin réjouit le cœur de l'homme, & que Bacchus est le pere de l'allegresse, cette verité ne seroit que trop cōnuë d'elle-mesme. Et quoy qu'il soit aussi veritable ce qu'à dit cét autre Oracle plus saint & plus éloquent, *Que l'impetuosité du fleuve réjouit la Cité;* il est certain pourtant que peu de tonneaux d'un puissant vin causent plus de cette joye bouillante & enjouée, dont parlent les Philosophes, que plusieurs rivieres d'eau pure. Avec tout cela, je t'avoüe qu'il n'est rien de plus déplorable que la gayeté des personnes yvres, ny rien de si sot que ces Artisans & ces Taverniers, que l'Orateur Romain a raison d'appeller la lie des grandes Citez. Il faut pourtant supporter leurs extravagances, ou sortir des villes, ou du moins fuir les marchez, les places publiques, & les cabarets, comme des écueils ou la Temperance fait un pitoyable naufrage. Ceux qui se noyent dans le vin sont d'autant plus à regretter, qu'ils perissent diverses fois, au lieu que ceux qui se noyent dans l'eau, ne reviennent plus quand ils ont une fois pery.

XXI. N'as-tu plus à te plaindre? Je t'entends dire que tu te lasses de la longueur d'un procez dont le jugement est si lent. Mais à quelle fin a-t'on inventé la Trâsaction, que pour finir promptement des differends de plusieurs années, & prévenir le retardement d'une sentence définitive? Ta cause te semble bonne, mais sa poursuite te fait souffrir bien du mal, & te remplit de tristesse, & de troubles. Certes, quand tu appelles un

procez funeste & inquietant, tu donnes des épithetes fort convenables à la chose. Car où la chicane peut entrer, il n'y a là ny joye ny tranquillité. Mais veux-tu n'avoir plus de procez, méprises-en la matiere, & coupes-en la racine. C'est l'avarice qui les produit & qui les entretient après leur avoir donné naissance. Elle est assez chiche pour épuiser toutes les maisons des pauvres, & assez prodigue pour enrichir celles des Advocats & des Procureurs. Bref, elle se laisse mourir de faim pour bien payer les épices à ceux qui sont quelquefois de vrayes sangsues du peuple plutôt que des Juges legitimes, ou des peres de la patrie.

D E

LA LAIDEUR.

I. **C**Est à tort que tu accuses la Nature ta bonne mere, & que pour t'avoir fait un peu laid, tu la veux faire passer pour marastre. Prends garde qu'elle a esteint par là beaucoup de feux qui t'eussent bruslé, & qu'en te tirant du nombre des belles choses, elle t'a tiré des dangers d'une infinité d'incendies. Elle ne t'a pas donné ce qui cause de l'agrément, pour te donner ce qui rapporte du profit; & après tout, elle me semble t'avoir beaucoup obligé par le refus d'un bien sujet à tant de miseres. La beauté se flétrit toujours par des maladies, & s'enfuit avecque l'âge, la vieillesse fait

des squelettes des Divinitez creées qu'on adoroit, au lieu que la mort semble respecter la laideur, & n'ose la toucher qu'à l'extremité. Outre cela, puis que la Nature t'a donné la beauté de l'esprit, tu ne dois pas regretter celle du corps, elle a fait ailleurs des bestes agreables à voir; pour produire en toy une grande Intelligence, dont l'éclat paroist d'autant plus en soy-mesme, que le dehors le semble obscurcir. C'est pourquoy, te sentant obligé d'un grand bien-fait, tu dois avoir bon cœur pour souffrir un petit rebut, & relever l'affront que te fait le miroir, par la gloire de ton ame.

II. Au demeurant, ce n'est pas par envie que la Nature ait eu cõtre toy, qu'elle t'a osté ce que tu voudrois posseder, mais plûtost par une certaine honte qu'elle a eu de te faire un present dangereux & une faveur malheureuse. Ce n'est pas beaucoup donner que d'offrir une chose qui s'amoindrit, & se peut perdre tous les jours. C'est à un don eternal qu'on connoist la liberalité qui est legitime, car pour le reste, les avares mesmes dans leur chicheté donnent des choses pourries. Certes, la beauté du corps est un don de la Nature, fort fresle & fort passager, & nous pouvons dire qu'elle en gratifie fort peu de sujets pour leur profit, si bien plusieurs à leur dommage, mais nul pour son salut ny pour sa gloire. On voit bien rarement en un mesme lieu la bonne grace du corps avecque la bonté de l'ame, ou avecque l'honesteté. C'est donc un honneur pour toy, qu'ayant chassé une si mauvaise hostesse, tu n'ayes receu que la bonne; ou bien si tu t'affliges encore de cette pretenduë disgrâce,

tu sembles n'avoir plus de pensées pour la probité, qui n'a point de mal plus contraire que le bien que tu recherches. La beauté fait beaucoup de gens aduleres, mais elle n'en fait point de chastes; elle a conduit à une mort infame par le sentier de la Volupté, des personnes qui dans la laideur eussent vescu sans danger comme sans ignominie. Je n'ay pas assez dit, ayant seulement parlé de plusieurs, je puis encore avancer qu'elle en a mis en danger une infinité, & presque tout le monde dans le crime.

III. Considere encore que la Nature t'a fait difforme à dessein, afin que tu te fisses beau, sans devoir ton lustre & ton embellissement à nul autre qu'à toy-mesme. Elle vouloit que tu acquisse par art une beauté qui te suivist toujours dans la vieillesse, dans le lit, dans le sepulchre mesme, & qui fust plutôt ton ornement particulier, qu'un rayon de la clarté de tes pere & mere. C'est bien une chose incomparablement plus noble de devenir beau, que de naistre tel, car l'un tient seulement du hazard, où l'autre tient de l'industrie. Ne dy donc pas comme quelques-uns, que la laideur est une partie de l'infortune qui t'accable, dy plutôt avec les Sages, que l'ame n'est jamais deshonorée ny offensée pour la seule laideur du corps; mais plutôt que la beauté du corps réjaillit de celle de l'ame. Ce qui t'afflige donc apparemment, ne te deshonore point; au contraire, te sert de motif pour embellir avantageusement ton interieur, & d'ouverture pour aller bien avant dans la carriere de la Vertu. Après tout, s'il te fâche tant de n'estre pas beau, considere les maux qui

pourroient arriver, si tu l'estois. Si la Nature n'eust pas tant favorisé la belle Helene de ce costé-là; ou pour parler des hommes, si Pâris eust esté aussi laid qu'il estoit beau, peut-estre qu'Ilion seroit encore sur pied, au lieu qu'il n'en reste pas seulement des malures. Je ne sçay point si tu veux estre du rang des méchans, mais je suis bien assuré que fort peu de gens de bien ont aimé ce que tu sembles cherir. La beauté leur a toujours esté moins qu'indifferente; nul ne s'est mis en peine pour la desirer, & beaucoup moins pour l'avoir, & quelques-uns se trouvant avangé d'un bien à leur avis si mauvais, s'en sont deffaits volontairement.

IV. C'est pour cela qu'on louë tant ce jeune homme de Toscane, qui reconnoissant que la beauté de son visage faisoit autant de mal à sa reputation qu'à la chasteré d'autrui, se le decouppa de sa main, & conserva sa pudeur par la perte de son sang, & par les flétrissures de sa face. Tu n'as garde d'estre semblable à celuy-là qu'on estime si hautement, veu que tu souhaites ce qu'il s'est ravy luy-mesme, & recherches un bien dont fort peu de personnes se sont innocemment servies. Il est bon pour toy de n'avoir pas une chose qui tenteroit fort souvent ta probité aussi bien que celle des autres, & toujours avec plus de danger & de peine de ton costé. La bonne grace du corps a fait beaucoup de mal à plusieurs; d'autres en ont esté fort esbranlez dans leurs plus fortes resolutions; quelques-uns encore ont cédé à son pouvoir après beaucoup de resistance. La douceur de leurs traits s'est coulée, par maniere de dire, dans leur

humeur : ils ont eu un cœur de femme, comme ils en avoient le visage, & après avoir quitté la honte & l'honnesteté, ils ont passé dans le crime & dans l'impudence.

V. Mais peut-estre ne te plains-tu pas tant de ce que la proportion des tes membres n'a pas esté bien gardée, comme de ce qu'ils sont trop petits; & qu'avec la justesse des parties que tu crois bien posséder, tu n'as pas la richesse de la saille. Cette incommodité dont tu fais de si grosses plaintes, me semble estre bien petite, & emporter avec soy beaucoup de grands avantages. Tu dois avouer que la petite stature est beaucoup plus facile à voir, & ne lasse pas tant à beaucoup près l'œil des regardans, que ces colosses de chair qui nous ont plûtoſt aveuglez ou ébloüys tout à fait, que nous ne les avons à demy veus. Elle a encore cela de propre, qu'un petit corps est ordinairement plus agile & plus dispos pour toutes choses, au lieu qu'il se void des gens presque aussi pesans & immobiles que des tours, pource qu'ils semblent estre aussi hauts. Et puis, qu'est-ce à ton avis, qui peut empêcher qu'un grand homme n'habite en un petit corps, aussi bien qu'en une petite loge? Le Roy ne laisse pas d'estre grand pour entrer dans une hutte. Pour moy, quand tu regrettes cette prétendue grandeur, j'estime que tu te plains de ce que tu n'es pas trop chargé de toy-mesme, mais plûtoſt bien déchargé, & propre à te porter vigoureusement à toutes choses. Qui s'est jamais fâché de trouver son faix trop léger; Il n'y a non plus de raison de t'offencer de ce que tu n'es pas tant affaissé, comme revestu de la masse de ton corps,

& de ce qu'au lieu de te servir d'ennuy à toy-mesme, tu te fers de soulagement.

VI. Et ne dy pas pour colorer l'injustice de tes plaintes, que la stature de ton corps estant méprisable, elle t'engage dans le mépris. C'est n'entendre pas la nature du mépris ny de la loüange legitime. Comme il n'est rien de loüable que la vertu, il n'est aussi rien de méprisable que le vice. La vertu ne se rebutte d'aucune stature, elle s'ajuste à chaque taille. Elle demande plütoft une bonne posture dans l'esprit que dans le corps. Si celle-là est belle & avantageuse, celle-cy ne luy est rien, ou pour le moins elle luy est fort indifferente en temps de paix, & dangereuse ou incommode en temps de guerre. Tu sçais bien que ce grand Capitaine Marius ne choissoit pas des soldats qui fussent fort grâds, mais de ceux qui estoient bien renforcez, & qui avoient leur vigueur bien ramassée. Les grandes victoires qu'il gagna firent assez voir que son élection estoit legitime, & son avis aussi bon qu'utile à la Republique. C'est aussi la maxime des habiles, que la force est plus grande lorsqu'elle est mieux concentrée, pour ainsi dire; elle s'écarte moins en un petit sujet qu'en un grand; & cét Ancien disoit ce me semble bien à propos, que les soldats de haute taille pouvoient mourir deux fois, devant que les petits receussent une blessure. Enfin, la grandeur du corps a bien un peu plus de majesté, mais elle a moins de vigueur. La petiteffe, au reste, n'empesche point que tu ne puisse devenir homme de bien, & grand personnage, Roy mesme & Empereur, si la fortune le porte. En effet bien que

Scipion d'Afrique, & Jules Cesar, ont esté aussi hauts en stature qu'en dignité, nous trouvons toutefois qu'Alexandre le Grand & Auguste mesme estoient fort petits, & neantmoins cette petitesse de leurs corps n'amoindrit en rien leur grandeur, & n'empescha point qu'ils n'eussent une fort haute renommée.

VII. Que si nonobstant toutes ces raisons le desir d'estre plus grand & plus haut te dure encore, eleve-toy d'esprit & d'entendement par dessus le commun des hommes; surpasse-les en vertu; tous les Grands par ce moyen seront petits en comparaison de toy. Cette façon de croistre est la plus aisée & la plus utile de toutes. J'en dy de mesme de la Beauté, pour finir ce discours par où je l'ay commencé. Veux-tu estre beau en perfection, aprens donc à cherir & à desirer les meilleurs choses: C'est une folie d'aimer son propre danger: c'est une folie de souhaiter ce qu'on ne peut trouver par aucune sorte de recherche, d'autant que si tu pretends contre la Nature, devenir beau, ce que tu feras, c'est qu'après tout, tu deviendras plus difforme. Puis donc que c'est en vain que tu voudrois t'embellir de ce costé-là, tâche de devenir bon; ta peine ne sera pas perdue. La Vertu a cet avantage ou on la peut rechercher & rencontrer heureusement: mais rien ne peut nous la ravir quand nous la possédons une fois. Les autres biens sont sujets au pouvoir de la fortune; & partant c'est par hazard qu'on les cherche, & on ne les conserve qu'à l'aventure. La seule Vertu est independante des loix de cette legere Aveugle, & ne paroist jamais mieux d'as son jour, que

quand elle tâche de l'obscurcir ; ny dans sa force , que lors qu'elle luy fait resistance.

D E L A D O U L E U R .

I. **Q**Uoy que tu languisses de tout le corps , tu te portes bien , pourveu que l'ame qui en est l'hostesse , ne soit pas malade : car quoy qu'il puisse arriver à sa petite maison , elle en sortira toujours saine & sauve. C'est un grand mal , je l'avoüe , d'estre ainsi universellement tourmenté ; mais les Stoïques tiennent que dans toutes les choses humaines il n'y a qu'un seul bien , qui est la Vertu. Et quoy que d'autres en pensent tout autrement , cette premiere opinion pourtant est la plus veritable & la plus digne d'un homme ; d'où s'ensuit que tout le mal qui est opposé à ce bien , ne peut estre autre que le vice. C'est pourquoy il se peut faire que la douleur du corps soit tres fâcheuse , mais ce n'est pas un mal pour cela. Tu me diras que j'ay mauvaise grace de disputer & de te faire des contes de Philosophie , pendant que tu es miserable & tourmenté à outrance. Certes, tu as raison de t'appeller miserable , quand ce ne seroit que pource que tu appelles les plus belles regles de la vie humaine, des fables & des contes faits à plaisir. Tu adjourneras que ces maximes font un bruit éclatant dans les Ecoles , mais qu'elles ne scauroient monter sur des chevaux ny sur les lits des malades ; bref, qu'elles s'écri-

vent plus facilement qu'elles ne se persuadent, pour estre mises promptement en execution. Je te diray au contraire, qu'elles servent contre la douleur, contre la maladie & contre la mort mesme, mais non pas à toutes sortes de personnes, pource qu'elles ne sont pas imprimées dans toutes sortes d'esprits; Et certes, elles ne peuvent estre salutaires à ceux à qui elles sont incōnuës.

I I. Mais afin que tu ne te plains pas que je raisonne en l'air, pendant que tu souffres au lit, pour combattre ta douleur de droit fil, je te diray que necessairement elle doit estre ou fort legere, ou fort aiguë, & par consequent elle demande une patience ou fort facile, ou fort courte. En effet, estant grande au dernier poinct, elle est de peu de durée; cesse donc de te plaindre, ou elle s'enfuira, ou elle te chassera hors du monde. Ainsi des deux costez tu as la liberté à la porte. Cependant c'est une belle chose, & digne d'un courage viril de souffrir constamment tous les accidens mortels. Et ne me dy point icy que cela est beau à dire, mais qu'il n'est pas possible de le pratiquer. Ce n'est pas l'impossibilité des choses, mais la mollesse des hommes qui fait & qui fera une infinité de deserteurs du party de la Vertu; tandis qu'on rejette toutes les choses malaisées comme impossibles, la Vertu perit cependant, dont l'object & la matiere est une difficulté honorable.

I I I. Je t'avouë que vous estes hommes, & non pas Dieux, & que des corps mortels ont peine à souffrir ces grands efforts de douleur. Toutefois, bien que les corps humains soient flesles, ils ne le sont pas tellement qu'ils n'ayent

assez de forces pour supporter toutes sortes d'adversitez, si d'ailleurs la foiblesse des ames n'étoit beaucoup plus grande que la leur. C'est celle-là qui vous fait faire des plaintes indignes d'un homme, & tenir des discours propres de la bassesse des femmes. Car pourquoy veux-tu croire impossible à un homme ce que tu vois que d'autres hommes ont pû faire autrefois, & qu'ils ont fait avec beaucoup de facilité? Il te fâche que je te ramene encore aux Histoires, & que je te renvoye à la memoire de l'Antiquité, pendant que l'ardeur du mal te laisse à peine le souvenir du present, ou de toy-mesme. Mais oses-tu douter que la memoire des personnes Illustres qui ont souffert genereusement de pareilles choses, ne donne un grand soulagement & un parfait adoucissement à la plus grande rigueur des afflictions de la vie? Et ne t'excuse point icy sur ce que je t'exhorte à imiter des vertus extraordinaires, & que ces conseils glorieux que je te donne sont trop hauts estant au dessus de l'homme. Mais pourquoy les trouves-tu au dessus de l'homme, puis que nous ne te proposons pas les raisons ny les exemples des Dieux, mais des hommes de mesme nature que toy?

IV. Tu confesses icy que je te parle des hommes, mais que c'est de bien peu leur espece. Tu adjoustes qu'une derniere & exacte rareté est proche de la nullité: quelques-uns, à ton dire, ne mettent pas grande difference entre un Phœnix & une Chymere, qui n'est qu'un pur neant, quoy que quelques autres la prennent pour une môtagne de la Lycie. Je ne te propose pourtant pas un Phœnix à imiter, mais une Campagne de grâds

hommes, qui est d'autant plus digne que tu veüilles luy ressembler, qu'elle est plus rare. En effet, quiconque negligera de suivre les personnes extraordinaires, ne sçauroit estre hors du commun. Tu crois par là que je voudrois que tu fusses un d'entre peu, quoy que tu ne sois qu'un d'entre plusieurs. Mais je te diray que j'aimerois mieux que tu ne fusses point du tout, & que tu n'eusses point de nombre, que non pas que tu fusses dans une multitude extravagante. Car je ne sçay s'il ne vaut pas mieux n'estre point que d'estre fou. Or est-il qu'il faut que celuy qui est du nombre de plusieurs, soit aussi de celuy des insensez. Je n'ignore pas que tu sçais qu'il n'y a rien de pire que de n'estre pas; Mais tu ignores quel mal c'est d'estre quelque chose, & de n'estre pas ce que tu dois estre.

V. Ne me replique point en cét endroit que je te parle comme si ce qui est arrivé fortuitement à un, appartenoit à tous, & que je veüille que chacun y ait également part. Mais tu te trompes quand tu te sers de ce mot *fortuitement*. Car la Vertu n'est pas fortuite, elle est plutôt absolument *deliberative* & tombe sous l'élection. C'est pourquoy on ne doit pas penser l'acquérir par hazard, mais par industrie. D'ailleurs, je ne veux pas attribuer à tous les hommes, ce que la fortune a donné par aventure à un seul; mais je veux communiquer à un ce que la Vertu départ à plusieurs, & j'aurois plus de plaisir d'en faire par à tout le monde, sans qu'en toy un seul sujet me lasse par ses refus. Les Poëtes à la verité aussi bien que les Pasteurs, disent par un Proverbe receu entre eux, que nous

Ne pouvons pas tous toutes choses. Je te l'avouë, mais je veux que tu veuilles pouvoir quelque chose que tous ne puissent pas, & que tu peux déjà.

VI. Tu crois que je t'inquiete au lieu de te consoler, comme si tu n'estois pas assez tourmenté de ta douleur sans que ie t'étourdiffe par mes discours. Mais bien loin de te ravir le repos, je songe plutôt à te le donner & à t'oster ce bourreau & cette terreur qu'il te cause. Toutefois la sagesse seule ne le peut faire, si toy qui le peux n'y donnes la main. Ne penfes pas me repartir icy que tu ne sçay ce que ie dis estre en ton pouvoir, & que comme tu ne peux ne pas sentir une douleur que tu sens, tu ne peux non plus dissimuler, & beaucoup moins nier la nature d'un mal que tu éprouves estre le pire de tous. Je ne t'oblige pas au premier, car la Nature s'y oppose mais ny la Nature ny la Verité, mais l'erreur seule peut empêcher que tu ne m'accordes le second.

VII. Tu t'empportes encore icy, & appelles frivoles ces raisonnemens vrayment Philosophiques. Je sçay bien, me dis-tu, que la douleur n'est pas un defaut de l'ame, mais une imperfection du corps; que la douleur est autre chose que la perfidie, & que de souffrir ce n'est pas faire un larcin; que ce sont là de vieilles leçons, que je ne dois pas te faire passer pour nouvelles. Qu'au reste la douleur est un assez grand mal de soy-mesme, quoy que je n'y adjouste rien; que tu n'as pas besoin de la connoistre, mais de la souffrir avec patience, ou, ce que tu aimerois mieux, de la chasser tout à fait. Qu'enfin tu connois bien (&

pleust à Dieu que tu le connusses moins) ce que c'est que douleur. Pour moy qui ne veux pas toujours t'effaroucher, je veux tomber d'abord dans ton sentiment. Je reconnois donc aussi bien que toy que la douleur est une chose biẽ fâcheuse, cruelle, effroyable, pleine d'amertume & de tristesses; odieuse aux sens & contraire à la Nature; Mais qui d'ailleurs par l'aide de la Vertu, peut non-seulement s'adoucir, suivant ce qu'a dit Epicure, qui en ce point dément ses maximes ordinaires, mais encore s'apaiser & se vaincre, voire se sentir moins, ou en quelque façon ne se point sentir du tout, si l'ame se trouve armée d'une solide Vertu.

VIII. Soit armé, soit desarmé, tu me declares que tu sens un mal extrême. J'attendois certes une autre declaration de toy, puis que tu te picques de haute generosité. Bien loin de cela, tu te plains que je te donne encore des consolations vaines, mais specieuses; tu crois que les paroles magnifiques charment les oreilles, mais qu'il n'y a que celles qui sont veritables, qui touchent l'ame. Car que peut-on faire, dis-tu encore, si la douleur du corps est plus grande que la patience de l'esprit? Mais que diras-tu toy-mesme, s'il n'est point de plaisirs, ny de fâcheries, ny d'afflictions qui touchent la chair, qui puissent égaler les forces d'un esprit élevé, qui sçait se tenir debout, & resister fermement à toutes les attaques qu'on luy livre? Que diras tu s'il a toujours esté le maistre, & s'il s'en est allé le vainqueur tant qu'il n'a pas voulu tourner volontairement le dos, & qu'il s'est défendu de tout son pouvoir, & comme de bonne foy?

IX. Et ne pense pas colorer ton impatience par la Taleté, par l'ennuy, & par la honte de ton mal, qui à ton avis, en rendent la souffrance bien plus fâcheuse. Ne croy pas que mon discours ne te puisse de rien servir, si une lépre infame infecte ton corps, & le fait miserablement pourrir avant qu'il soit parmy les vers de la sepulture. Il te peut servir de beaucoup, en cas que tu ne refuses pas son secours; du moins il te fera voir à toy-mesme, qui regardant tout ne te regardes presque jamais, il te fera souvenir que tu as un corps mortel, & non pas un corps formé d'un air fantastique, ou immortel de sa nature. Qu'il ne faut ny t'ébahir ny te fâcher si la pourriture se coule dans sa terre comme dans son fonds & dans son siege. Que l'ame de l'homme & sa partie superieure, à moins qu'elle se revolte contre Dieu, sont faites pour la felicité & pour une subsistance eternelle: comme au contraire, la partie inferieure est sujette à la mort & capable de toutes sortes de miseres. Soit donc que tu te trouves saisy de lépre, d'épilepsie, ou de quelque autre mal encore plus honteux, il te faut serieusement penser que ce qui appartenoit à un vase de miseres y est descendu, suivant la destination de cet Ouvrier éternel qui avertit des pots de terre & de bouë de ne pas murmurer contre luy, pource qu'il en a fait les uns pour l'honneur, les autres pour l'opprobre, mais il les a tous faits également mortels & fragiles.

X. Quoy que je te conseille, tu ne scaurois souffrir la lépre sans murmure & sans plainte, Puis que mon conseil que je reïtere encore icy, te

semble choquer, je suis prest à en changer, & si tu me montres que les plaintes ou les murmures te peuvent servir d'un utile adoucissement à ton mal, je t'en permettray, ou plûtoſt je t'en ordonneray l'usage. Que si l'indignation & l'impaticence ne ſont qu'un accroissement du mal, que te ſert-il de joindre une maladie de l'ame à une indisposition du corps? de te rendre plus miserable en pleurant, d'aigrir peut-eſtre, de plus en plus la colere de celuy qui voit d'en-haut les peines des hommes, & confidere leur patience pour la recompenser ou d'un prompt remede, ou du prix de l'Eternité? Eſt-ce à ton avis, un petit ſoulagement contre toutes les peſtes du corps? & principalement contre celle dont tu te plains, de ſçavoir que la lépre eſt un défaut de la ſuperficie & de la couleur, & non pas de la ſanté, ou de l'integrité des ſens & des membres? C'eſt l'opinion de Saint Auguſtin, & les Naturaliſtes ne diſent rien au contraire. Mais poſons le cas qu'elle penetre la peau, & que déchirant les membres, elle deſcend juſques au fonds des entrailles; ce qu'on dit eſtre arrivé à Plotin excellent Philoſophe Platonicien, du moins ne ſçauroit-elle deſcendre dans l'ame, à moins que celle-cy n'y conſente. Or l'ame eſtant ſainte, la figure apparente de ſon corps ne luy ſera non plus à charge, que la muraille extérieure d'un logis que les vents & les pluyes rendent mal polie, l'eſt à un hoſte qui ſe porte bien. Diray-je icy que la lépre ſouſtraie ſon poſſeſſeur au peuple & au commerce des hommes, & bien ſouvent de ceux dont la conſervation eſt ſi odieuſe, que pour l'éviter une ſeule fois,

bien loin de rien refuser, il n'estoit point de sujet dont tu ne deûs implorer l'assistance. Et tout bien conté, le mal que tu déplores ayant engagé ton corps en beaucoup d'ennuis, en a dégagé ton ame.

XI. Tu ne penses pas estre obligé de croire un homme qui louë les choses du monde les pires. Mais sçache que ce ne sont pas les imperfections ou les maladies du corps qui sont telles. mais plûtoſt celles de l'ame. Je ne louë pas pour cela la lépre, mais je louë une constance pleine d'égalité; & je te persuade de ne pas supporter à regret & trop foiblement la condition des choses humaines, qui t'estant propre d'une part, t'est d'ailleurs commune avec un grand Empereur & un grand Philosophe, à sçavoir Constantin & Plotin dont nous avons cy-devant parlé. Je te persuade encore de te représenter que le Seigneur du Ciel ne haït pas la lépre, mais le vice dans les mortels, & que ce même Juge des Anges & des hommes dont il est écrit, *Le méchant ne logera jamais près de toy, & les injustes ne demeureront point devant ta face*; bien loin d'avoir eu en horreur ou d'avoir fuy la fréquentation des lépreux, les alloit voir dans leurs maisons, & se trouvoit à leurs festins solempnels.

XII. A cette heure tu m'avouës que je te surmonte en belles paroles, mais d'ailleurs la douleur te surmonte en effet; Tu ne t'en rapportes pas en cela au caquet impertinent des Philosophes, mais à tes sens; & tu les crois, pource que tu sçais bien ce qu'ils t'apprennent, qui, à ton grand regret, n'est que trop véritable. La gravité pourtant de toute la Philosophie ne peris

pas pour la legereté de quelques Philosophes, dont je ne puis desavoier ny excuser le babil, que tu as raison d'appeller impertinent. Au contraire, la vraye Sagesse est le meilleur rempart qu'une ame puisse avoir sur la terre lors qu'elle est attaquée du mal dont il s'agit icy, ou de beaucoup d'autres. D'ailleurs, il n'est rien de si absurde au jugement de ceux qui sont chers à la sagesse, que de rechercher le vray par le rapport & par le jugement trompeur des sens. La verité se doit trouver à force d'esprit & d'estude, & non pas tomber sous les sentimens du corps. Tu as beau me dire que j'aggrave ta douleur lors que tu en attends quelques remedes; veu principalement que ny moy ny toute ma Philosophie ne sçauroit faire avec moy que tu ne sentes ce que tu sens. Il faut obeir à un malade delicat & dégoûté, & luy permettre par fois quelque chose, qui estant nuisible de soy-mesme, devient utile au desir de celuy qui s'en sert. Ainsi je veux un peu te flater pour te guerir efficacement.

XIII. C'est pourquoy je t'avouëray que si la maladie, le supplice, l'offense & l'affliction du corps sont des mots, quoy que les Stoïques les appellent plus honnestement des incommoditez; la douleur qui s'en ensuit peut aussi sembler & estre appellée un mal; toutefois quelque grand qu'il soit, tu m'avoïeras qu'il est toujours moindre que la force de la Vertu qui ne trouve rien d'invincible. Mais pour ne plus m'arrester aux pointilles des paroles, Ciceron nostre Amy commun nous mettra d'accord. *Je ne nie pas, dit-il, que la douleur ne soit douleur, car à quoy nous ser-*

viroit autrement la Constance; mais ie dy qu'elle est vaincuë & étouffée par la penitëce, si toutefois la patience n'est quelque chose; & si ce n'est rien du tout, pourquoy nous ornons-nous de Philosophie, & d'où vient que son seul nom nous rend si fort glorieux? Voila les paroles de l'Orateur Romain, qui a encore divinement dit beaucoup d'autres choses contre le mal, ou si tu veux l'appeller ainsi, contre cette incommodité qu'on nomme douleur, principalement en la seconde Journée de ses Questions de Tusculum, car il a compris en cinq Livres un pareil nombre de Conférences qui furent faites en cinq jours. Or je t'ay voulu marquer ce lieu, pource qu'il est merveilleusement propre à te faire acquérir ce dont tu as maintenant besoin, à sçavoir la patience & la force de l'esprit, qui estant affoiblie ou perduë, on voit entrer dans l'ame les fausses opinions du peuple, & sortir du cœur des sanglots indignes d'un homme d'honneur.

XIV. Maintenant tu trouves que j'applique de plus près la main à ton mal, te montrant où tu peux trouver des remedes, qui dans l'estat où tu es, peuvent comme tu esperes, t'estre plus favorables & plus commodes, que ces Dogmes cruels & insensibles des Stoïciens. Dans cette confiance pourtant, tu as toujourns quelque peu de défiance. Car bien que comme tu es fort avide de ta guerison, tu ayes souvent leu ce bel endroit, tu n'as pourtant jamais sceu trouver assez de forces pour supporter la douleur, ny par toy-mesme, ny par le secours de Ciceron mesme, ou d'aucun autre. Bien loin de blâmer cette défiance, je l'approuve & la loë. Il ne

faut pas qu'aucun se fie beaucoup en soy-mesme, ny que dans les choses difficiles & affligeantes, il attende du renfort de l'homme, mais de Dieu seul. Il ne doit pourtant pas croire que les Dieux doivent venir du Ciel tous armez pour le defendre; la divinité a peut-estre favorisé des méchans, mais non jamais des personnes faineantes. Fais tout ce qui est en ton pouvoir pour te rendre digne de secours. Il faut réveiller son ame, l'élever au dessus d'elle mesme, la munir de bonnes armes, & l'amener au champ de combat contre ses ennemis les plus formidables.

XV. Tu crois entendre les autres points, mais tu voudrois avoir l'intelligence d'un, à sçavoir, qu'elles sont ces armes de l'ame dont je te parle? Voila qui va bien, je commence de concevoir bonne esperance de ton salut. Car de pleurer parmy l'âpreté des maineurs de la vie, cela tient de la femme; mais de prendre conseil, c'est ce qui appartient à l'homme. Et de vray, c'est le fait d'un esprit maistre & genereux de suivre l'avis des Sages, d'implorer du secours, de bien resister en personne; & ce sont-là les moyens de vaince efficacement le mal. Quand aux armes de l'ame, elles sont plusieurs en nombre & diverses entr'elles, aussi bien que ses façons de faire la guerre. Or cette variété se prend de la diversité des ennemis qu'elle attaque. J'ajouste que de tous les emplois de la Philosophie, il n'en est point de plus utile ny de plus saint que de traiter des choses qui, à mon avis, vous touchent bien plus, que de sçavoir ce que font les Astres, ce que Jupiter

promet ayant l'aspect de la fille, ce que Mars joint à Saturne vous presage de mauvais, quelles humeurs Mercure cét interprete vagabond, reçoit de son pere, de son frere, & de tous ceux qu'il rencontre en son chemin; d'où vient la pluye & la secheresse, le chaud & le froid; d'où procedent les tremblemens de terre; quelle force enfle les mers les élevant comme des montagnes, & puis les abbaisant au dessous des abysses. Cependant que vous ignorez d'où vient la chaleur, l'enflure, le tremblement & la debilité de vos ames; & par quels remedes on peut tempérer cette ardeur, rabattre cette enflure, fortifier ce tremblement & cette debilité. Or bien qu'Aristote se mocque de Socrate d'avoir travaillé à cette sorte de Philosophie, il n'a pas laissé luy-mesme de s'y appliquer fortement, ayant peut-estre changé d'avis, ou plutôt de resolution. Mais pour venir au détail des armes que tu me demandes, tous les Livres des Philosophes en sont pleins, & comme de les étaler devant des ignorans ce seroit un travail trop long & peu convenable à la briéveté que j'observe, il seroit d'ailleurs superflu pour un homme déjà sçavant qu'il ne faut pas en enseigner, mais avertir de ne pas s'oublier, ny de sa science, ny de soy-mesme.

XVI. Après m'avoir avoué que ces notions generales ne peuvent pas estre icy commodément développées, tu me demandes derechef en particulier quelles armes je te veux mettre en main contre cét ennemy que tu as maintenant à combattre? c'est la Douleur. A cela je ne te puis ny mieux, ny plus grièvement répondre

que par les paroles de Cicéron, qui demandant, comme tu fais, qu'elles sont ces armes, répond aussi-tost, *La Contention, la Confirmation, & l'Entretien interieur*. Tu as leu souvent ce texte, mais je voy que tu seras bien-aise d'en entendre l'explication, & ce d'autant plus que tu crains qu'il ne t'arrive comme à plusieurs, qui lisant à par-eux, pensent tout entendre, mais qui ayant à parler devant les autres, comprennent enfin qu'ils n'avoient rien entendu. Quelle est donc cette contention? quoy que cela paraisse assez dans la suite des paroles de cet Orateur; de peur que tu ne sembles m'avoir fait en vain une demande, j'expliqueray la mesme chose d'une autre façon.

XVII. Les ames & les corps ont beaucoup de choses qui se ressemblent, & comme il n'est point de si grande force du corps qui ne plie enfin sous un faix trop pesant & impréveu, il n'est point de si grande vigueur de l'ame qui n'y succombe pareillement. Fais qu'ils soient prévoyans, ils se redresseront & se tiendront de pied ferme pour empescher que leur fardeau ne les accable tous deux, mais les trouve en estat de le recevoir ou de l'écartier. Il arrive souvent que mesme les plus vaillans hommes s'estonnent à la rencontre inopinée d'un grand ennemy; mais donnez-leur le temps de se reconnoistre & de se r'avoir, bref, de fortifier leur courage contre un danger qui est si proche, ils recevront hardiment & d'un pied ferme, l'attaque de leur adversaire, & rabattront son effort. Les Athletes ayant à combattre estendent le bras si-tost qu'ils voyent les costes, & tendent le col dès qu'ils découvrent le fardeau

fardeau qu'ils doivent porter, ce qui fait qu'ils combattent avecque plus de vigueur, & qu'un poids qui opprimerait des épaules ou lâches ou negligentes, leur paroist leger quand elles se sont préparées à le porter. Tout de mesme, si tost qu'on voit une difficulté considerable, il faut d'abord fortifier son esprit contr'elle, & si l'on le fait comme il faut & à plein jeu, pour ainsi parler, il restera toujours vainqueur des sujets les plus effroyables. Au contraire, ce qu'on a pourtant peine à croire, un esprit lent & qui n'est pas préparé, se laisse facilement abbatre à bien peu de chose. C'est là cette *contention* d'esprit dont parle Cicéron, ou si tu aimes mieux l'appeller *intention*, tu le peux faire; car aussi bien ces deux mots ont le mesme sens & la mesme etymologie, ce qui fait que cet Auteur s'en sert indifferemment, pource qu'ils descendent d'un mesme verbe.

XVIII. Ce discours ne t'ayant pas dépleu, je te diray maintenant ce que c'est que *Confirmation*, à la prendre plûtoist suivant les maximes de la Sagesse humaine, que comme un Sacrement institué par la Sagesse Divine. Il y a, voire dans les esprits les plus vigoureux, je ne sçay quelle foiblesse meslée à leur force; ceux qui sont imbus de la vertu ne laissent pas d'estre environnez de faussetez qui font du bruit, & il s'assemble une si grande foule d'erreurs populaires pour se saisir de la Raison, qui est comme le chasteau de l'Âme, qu'il est mal-aisé de tenir le jugement en arrest, ou dans une juste resistance. On sent quelquefois une certaine pesanteur d'esprit & des doutes dangereux, pour sçavoir si ce que les

Saints, aussi bien que les habiles, ont accoustumé de dire de la Vertu de patience, de la beauté, de l'honneste, & de l'éclat de la gloire, est veritable, ou s'il faut plûst croire ce que d'autres ont avancé, & que le peuple goûte davantage comme plus conforme à ses sens, que la privation de la douleur est une des meilleures choses du monde, que la douleur en est la pire, & que la Volupté est la fin & comme l'achevement du bien. Les premiers discours se font par bien peu de gens, mais les seconds sont presque à la bouche de toutes sortes de personnes; & ces voix confuses de tant de monde font un si grand cry, qu'on ne sçauroit entendre celles de ce peu de donneurs de salutaires avis, & que les gardes de la place, au lieu de la deffendre, songent à se rendre & à s'enfuir.

XIX. Dans cet entre-deux, il faut resoudre un esprit qui doute encore, & le fortifier puissamment quand il chancelle & qu'il parlemente pour sa reddition, afin qu'il ne change ny d'opinion ny de dessein, comme il arriva à Denys d'Heraclée, dont Cleanthe son Condisciple se mocqua si justement, pour avoir quitté par l'effort de la douleur qui le vainquit, les maximes que son Precepteur Zenon luy avoit enseignées sur le sujet de la douleur. Au contraire, bien loin de changer d'avis & de se rendre, il faut qu'il resiste & garde toujous son poste, se representant ce qu'il y a de vray ou d'apparent dans les choses. Qu'il ne craigne pas les fantômes, & ne s'estonne point pour le bruit, estant assuré que la douleur ne peut vaincre qu'une lâcheté qui se veut rendre à discretion, mais que la Vertu peut

Surmonter la lâcheté, la douleur toutes les choses les plus fâcheuses, voire la mort mesme. Un homme ayant imprimé bien avant cette opinion dans son esprit, qu'il y persiste, se montrant fixe & inébranlable, & estant prest à souffrir pour la Vertu, ce que plusieurs estiment effroyable mesme à penser, & qu'un homme ne sçauroit jamais endurer, s'il n'aimoit plus la beauté de la Vertu que le prix de l'or, que l'éclat des pierreries, que les attrais de femmes; bref, que tout ce qui peut flatter le desir & la convoitise des autres hommes. C'est par cette Confirmation ou renforcement d'esprit que les fausses opinions & les vaines craintess'affoiblissent, comme les plus vives pointes de la douleur s'émoussent par là. Enfin il arrive, suivant l'avis du mesme Auteur, que tout ainsi qu'un soldat timide qui a mis les armes bas pour s'enfuir à la premiere veüe de l'ennemy, s'est quelquefois causé du danger luy mesme, qu'il eust évité, peut-estre, s'il eust esté intrepide; ainsi la seule pensée de la douleur tuë une ame lâche & sujette aux sens, au lieu que si elle estoit armée & munie du secours de la Vertu, elle sortiroit saine & sauve de ce peril, & estant déjà victorieuse de la douleur ne sentiroit presque rien de fâcheux. Car la patience accroist non seulement les forces de l'ame, mais encore elle adoucit l'âpreté du mal, & le diminuë quasi jusqu'à l'aneantir. De là vient que quelques-uns demeurent debout & restent immobiles; d'autres encore se réjoüissent durant les plus cuisantes douleurs, ce qui ne se pourroit faire, si l'ame d'vertie du sentiment de la douleur n'avoit conçu au de-

dans cette constance, & cette belle fermeté dont nous parlons.

XX. Je veux encore discourir avec toy sur l'Entretien Interieur que jet'ay proposé pour dernier remede. Un cœur genereux qui méprise également les douleurs & les voluptez, & qui ne sçait ce que c'est de ceder ny aux uns ny aux autres quand il voit le danger present, & qu'il se trouve environnée de ses ennemis, prend aussi-tost les armes, & leur allant au devant & s'animant soy-mesme au combat, il s'entretient beaucoup avec soy-mesme & avec son Dieu; quoy que ce dernier genre de devis n'ait pas esté connu de Ciceron, ou du moins qu'il ne l'ait pas connu comme il falloit, non pas par faute d'intelligence, mais par manque de grace. Certes un semblable entretien est la chose du monde la plus efficace pour faire observer la bien-seance, & le point d'honneur, pour échauffer le courage & redoubler les forces, afin de venir à bout des plus grands desseins. Il faut pourtant se servir d'autres paroles contre les chatoüillemens des Voluptez, & d'autres contre les atteintes des douleurs, mais toujours il est bien aisé à prendre ses mesures des deux costez, à qui a un peu de raisonnement pour juger qu'elles sont ces caresse & ces violences, & combien elles sont inferieures à la Vertu.

XXI. Mais pource que nous ne parlions que d'un seule de ces deux sujets, je ne veux icy donner qu'un exemple, mais fort illustre, afin que tu sois plus instruit pour toute autre chose. Quel est donc cet entretien Interieur qu'on peut avoir parmy la douleur? Il te souvient quelles

paroles Lucain mit en la bouche de Pompée le Grand , pendant qu'il se voit entre les mains des bourreaux. Mais comme cela est inventé conformément à la qualité de la personne , & accommodé vray-semblablement au courage de ce Heros ; qui dans une si funeste conjoncture , tient des discours qui se rapportent à sa grandeur passée , aussi bien qu'à sa condition presente , & bravant le malheur iusques dans son fort , je vay te proposer un exemple veritable & moderne. Plusieurs qui vivent encore en ce siecle , ont veu ce Vieillard Samnite inébranlable & invincible , qui estant mesme tout nud sur un tombereau par la ville entre les mains de deux bourreaux , qui des deux costez luy déchiroient les membres avec des tenailles ardantes , pendant que le peuple pleuroit à voir un si miserable & si indigne spectacle ; Luy au contraire , d'une voix constamment grave & d'un œil sec se parloit à luy mesme en cette sorte. *Que faisons-nous mon ame, de grace ne succombe point, ne t'impatiente pas & n'apprehende rien. Ces maux sont grands, mais de courte durée, & qui sans doute contribuent à nostre salut eternel. Ce supplice, encore que tu souffres sera un jour plus pesant à celuy qui l'ordonne, qu'il n'est pesant à celuy qui l'endure. Renforce-toy, mon cœur, & bannis la crainte espere en la bonté de Dieu, & tu verras bien-tost la fin de tant de miseres.*

XXII. Certes , on ne sçauroit croire combien ces paroles luy donnerent de consolation à luy-mesme , ou du moins quelle compassion , quelle fermeté , qu'elle constance , quelle seureté & quelle patience il n'imprima point aux écoutans ,

JOB DE LA DOULÉUR.

bien qu'à peser plus exactement la chose, ce n'estoit pas là ce discours interieur dont nous parlons, mais un entretien exterieur qui estoit ouï au dehors de beaucoup de monde. Mais telles & semblables paroles peuvent estre prononcées des autres dans le silence, & l'estoient possible par luy-mesme. En effet tantost il le taisoit, tantost il s'emportoit à parler, comme nous avons dit. On peut encore interpreter autrement ce discours interieur, à sçavoir en considerant d'où il vient, & non pas où il va, suivant les transports d'un zele échauffé. Quant à cet entretien d'un homme, qui parmy les douteurs & les dangers parle avec soy-mesme & avecque Dieu, nous n'en avons point de plus bel exemple que Job pour le premier, & Theodose pour le second. Celuy-là estant frappé de la main du Seigneur, & tout couvert d'ulceres, s'adresse à Dieu, comme nous pouvons voir dans son Histoire, avec une liberté qui passe presque à la querelle, & s'éleve aux Tres-haut par une devotion ardente & plaintive. Pour l'autre, tu as pû apprendre avec quelle ferveur & avec quels soupirs il invoque un Dieu qu'il croit voir present, se trouvant environné d'une armée innombrable de Barbares.

XXIII. Tu m'avouës qu'il te souvient de ces choses; que tu vois bien dans les exemples que je te propose ce que j'attends de toy; & que tu as de l'obligation à l'Orateur Romain, de ce qu'il a fait cueillir trois grands espies de trois petits grains, qui estans bien cultivez, tu peux encore en esperer une moisson plus abondante. Tu dis en cela la verité. Les paroles des habiles hom-

mes sont comme preignes, & contiennent plus de sens qu'elles n'en montrent en apparence. Quand il n'y auroit point d'autre preuve de cela. tu m'as semblé tant que je parlois, t'estre pour un temps oublié de tes douleurs & de tes plaintes. D'où tu peux conclure, qu'une forte pensée de quelque sujet honneste, & une puissante diversion de l'ame de toutes autres choses, pour vacquer seulement à celle-là, peut apporter un souverain remede tant à la douleur qu'à toutes les incommoditez de la vie. Tu confesses que ce que je dy, peut estre, mais d'ailleurs tu reconnois qu'il te manque encore beaucoup de choses pour arriver à cette santé de l'ame que je voudrois te procurer. Au reste tu es encore en grande doute, si par tous ces chefs que je viens de te proposer, la douleur est ostée ou adoucie, ou si ce ne sont point de nuës paroles, qui préoccupent l'esprit & flattent l'oreille, mais ne servent de rien à l'allegeance de la douleur.

XXIV. Je tombe d'accord avec toy que les paroles seules ne remedient point aux infirmités corporelles, si ce n'est qu'on s'imagine que des enchantemens visionnaires, & des contes de vieille meritent quelque creance; mais cela n'empesche pas qu'elles ne remident aux maladies de l'ame, dont la santé parfaite étouffe ou appaise la douleur la plus vehemente du corps. Certes si la patience estoit inutile, tant d'habiles hommes n'en auroient pas fait de si grands discours d'ailleurs on n'en auroit pas receu tant de preuves convainquantes par l'esprit, par les yeux, & par les oreilles. Repasse par l'entendement les images de tant de choses que la memoire te peut

fournir. Combien d'exemples as-tu veus ou leus, & combien d'histoires as-tu ouïy raconter qui peuvent t'avoir persuadé non seulement par de simples preuves, mes par de veritables démonstrations, qu'il en est ainsi que je dy, & que si la patience n'oste pas tout à fait le sentiment de la douleur, ce que j'assure pourtant pouvoit arriver & estre souvent arrivé; du moins elle nous la fait vaincre, & nous donne des forces pour la supporter avec une constance virile? Quel avantage avoit plus que toy un Cajus Marius, dépourveu de sçavoir, mais riche en vertus militaires? N'estoit-il pas de chair & d'os comme tu es? Qu'avoient encore au dessus de toy, un Mutius, un Pompée, un Zenon, un Theodarus, un Theodore, un Possidonius, un Anaxagoras, & un nombre infiny d'autres, quelques-uns desquels, bien que dans une condition servile, gardant une franchise d'ame miraculeusement noble & genereuse, ont souffert toutes sortes de supplices, non seulement avec une force heroïque, mais encore avecque plaisir?

XXV. Que si tu veux tourner ton esprit & ta memoire vers des siecles plus proches de vous, & considerer des exemples des vostres mesmes, tu verras parmy eux que des enfans & des filles ont supporté avecque joye, ce que vous qui estes plus qu'hommes faits, ne sçauriez supporter sans pleurs & sans des plaintes continuelles. Mais nous avons discoursé plus au long que nous n'avions accoustumé sur une chose qu'on estime du monde la plus fâcheuses. Il faut finir; car aussi bien si la Vertu n'adoucit la douleur, les paroles ne l'adouciront pas. Et ne me dy point

encore qu'estant pressé d'un costé par mes raisons, & de l'autre par la douleur, tu ne sçais à qui croire. Prends le plus noble party, & donne le plus de creance à qui te conseille le mieux. A cela mesme il te servira beaucoup de te souvenir que JESUS-CHRIST qui estoit le Soleil du monde & son plus haut ornement, celuy qui a uny en soy les deux Natures, Divine & humaine, pour ne composer qu'une personne, souffrit pourtant tant & de si griefts tourmens, qu'à comparaison de ses peines, tout ce que tu souffres doit estre jugé non seulement aisé à supporter, mais fort doux & fort agreable. Les Philosophes qui ont recherché toutes choses, n'ont pas reconnu cette sorte de remede, qui est le plus puissant de tous. C'est que les forces de la Nature ne pouvoient pas arriver à des connoissances surnaturelles. Et puis la Sageste Eternelle a mieux aimé se manifester aux petits qu'aux Sages du siecle. Après sa Naissance dans le temps, elle ne se montra pas d'abord ny aux Pharisiens ny aux Mages mesmes, mais aux Pasteurs. Depuis, elle ne voulut pas estre préconisée par des Orateurs ou par des Sophistes, mais par des Pêcheurs ignorans. Le Ciel par cette œconomie de nostre salut, voulut faire voir aux hommes qu'un Ouvrage qui ne tenoit rien des creatures, tenoit tout du Createur.

DE
LA FOIBLESSE
DU CORPS.

NE te plains pas de ce que la Nature t'a produit d'une foible complexiõ, car tout ainsi qu'une bonne épée est quelquefois enfermée dans un fourreau qui ne vaut rien, un esprit fort est aussi bien souvent caché sous un corps fresse. Tu ne seras peut-estre pas propre à porter de grands faix, ou à fouir les mines: si bien à vacquer à d'honnestes exercices ou à donner de justes commandemens. C'est ainsi que dans un vaisseau les plus robustes manient la rame & les voiles, mais le plus sage tient le timon. La vie est comme un navire balotté des flots des affaires dans cette vaste mer du monde: ainsi elle a ses avirons & son gouvernail. C'est pourquoy si tu te trouves écarté des plus vils ministères, attache toy aux plus nobles, Et puis, quel avantage eusses-tu tiré de la Nature, quand elle t'eust fait aussi fort que tu es foible? Ta force seroit-elle perdurable & éternelle? La vieillesse & les maladies ne seroient-elles pas plus puissantes; pour ne pas parler d'une infinité d'autres accidents qui affoiblissent & énervent en un instant toute la vigueur d'un homme? Il te faut plutôt souhaiter la force de l'ame qui ne peut estre amoindrie par le temps, ny abbatuë par tous les efforts de la fortune. C'est pourquoy,

Si tu es foible de corps, entretiens l'embonpoint de l'esprit, & applique-le aux exercices qui luy sont propres, & que tu sçais bien estre meilleurs & plus durables que les autres; Laisse le travail du corps aux Laboureurs, aux Nautonniers & aux Artisans.

I I. Si dès ta naissance tu as toujours eu cette foiblesse dont tu me parles, c'est ce qui te la doit rendre plus supportable, car il vaut mieux ne pas avoir eu de forces que de les avoir perduës. D'ailleurs, quand tu les aurois euës, elle s'en seroient allées avec le temps. Celles de Milõ vieillirent avecque luy; comme celles d'Hercule eussent vieilly pareillement sans que sa mort fust avancée. On ne sçauroit dire le mesme de Socrate, de Solon, de Nestor & de Caton. Imite donc les meilleurs exemples. Rien de tout ce qui n'est pas durable ne peut satisfaire une grande ame. Mais quelque foible que soit ton corps, il a toujours assez de forces, pourveu que ce soit un organe suffisant à l'esprit qui l'anime. Car il n'est point d'homme pour esclave qu'il puisse estre de sa chair, qui ne sçache bien que la Nature n'a fait le corps que pour le service de l'ame. C'est pourquoy s'il s'acquitte de sa fonction comme il faut, pourquoy te plains tu de luy, ou que luy demandes-tu davantage? Cõsiderer encore que ceux qui ont l'esprit imbecille sont ordinairement robustes de corps; qu'ils sont fort proches des bestes; qu'ils servent bien souvent les autres, ce qui est fort miserable; & ce qui est comme le comble de la misere humaine, que le plus souvent ils contraignent leur ame de servir à leur corps par une subjection de toutes la plus honteuse.

Y ij.

514 DE LA FOIBLESSE DV CORPS.

III. Il te fâche derechef d'estre comme invalide par la plus basse partie de toy-mesme ; mais je te dis encore que la vraye & la plus genereuse force de l'homme ne gist que dans l'ame. Le corps est comme le logement de l'esprit : que la maison soit fresse, ou bien cimentée, cela n'importe point à un hoste qui n'a que peu de jours à y séjourner, pourveu que cependant elle ne vienne pas à tomber ; & quand cela mesme arrive, la necessité de partir, transfere dans un autre domicile, & qui est eternal, ceux qui sont chassés d'icy bas. Je te dirois plus de choses si tu pouvois en concevoir davantage : & si les bruits populaires ne t'avoient entierement assourdy, je te representerois que le corps mesme n'est pas tant la maison comme la prison de l'ame ; que ce n'est pas à son amy, mais son ennemy domestique, qu'il te faudroit souhaiter de le voir foible, afin que tu fussies libre & victorieux de meilleure heure.

IV. Tu crois n'avoir nulles forces, mais tu en as toujours un peu, en cas que tu te portes bien ; car si tu te portes mal, c'est une autre plainte. Tu ne veux donc pas dire que tu n'ayes nulles forces, mais qu'elles sont fort petites. Tu n'es pas robuste comme cét autre de ton âge, ny celui-cy comme un autre encore, ny ce dernier, comme un bœuf, ou un elephant. Chacun a sa mesure de forces ; & la Nature indulgente, cette bonne mere qui aime plus ses enfans qu'ils ne s'aiment eux-mesmes, leur donne à tous ce qui leur suffit. Vous ne pouvez pas vous plaindre du defect, mais comme vous estes d'une humeur plaintive & inquiete, vous vous formalisez de

DES MALADIES EN GENERAL. 513
l'inégalité, sans laquelle la beauté du monde periroit infailliblement. C'est ainsi que vous supportez le plus mal volontiers ce qu'il y a de meilleur dans les choses.

DES MALADIES EN GENERAL.

I. **I**E m'attendois bien que tu te plaindrois encore d'estre malade, car cette plainte a de l'affinité avec l'autre, mais si la chair est ennemie de l'esprit, & si ces deux adversaires se font reciproquement la guerre, ce que ce grand amy de la Verité dit pouvoir se verifien tous, comme il l'a éprouvé en luy-mesme, il faut consequemment que ce qui nuit à l'un profite à l'autre. Que si l'esprit est meilleur & plus noble que la chair, tu vois par là quel des deux il faut le plus favoriser, & reconnois peut-estre, que ce que tu appelles maladie n'est qu'une parfaite santé. La foiblesse que tu sens est une puissante exhortation qui te porte à la temperance, te détourne des Voluptez, & t'apprend la moderation. Outre que si ton corps est mal disposé, ne t'en mets pas en peine, pourveu que l'ame se porte bien; car te voila sauvé, quoy qu'il arrive de la masse. J'ajoute que l'indisposition du corps a servy à plusieurs pour le salut de l'ame. Ce grand homme qui d'un bas lieu & comme du fonds des eaux fust eslevé par dessus les Astres, & crée por-

teclef du Ciel, celuy dont l'ombre seule gueriffoit les maladies, & chaffoit les plus fâcheufes infirmitéz; eftant un jour interrogé pourquoy il laiffoit fa fille affligée d'une griève indisposition, répondit, *C'est pour fon bien. Que fçais-tu fi ce n'est pas auffi le rien que tu déplores?*

II. Mais peut-efre que la longueur de ton mal no't afflige pas moins que fa violence. Confidere toutefois que ce même faiseur de Miracles dont je te parlois, ayant veu que fa fille pouvoit eftre feurement guerie, ne fe contenta pas de luy rendre la fanté, mais encore il luy donna miraculeufement l'adrefle & le pouvoir de guerir les autres. Ainfi fais en forte que ta fanté puiſſe eftre feure pour toy, & tu gueriras peut-efre par là. Enfin guery ton ame, puis que cela dépend de toy; ce qu'on ne peut dire du corps: & prefente-là au Medecin Celeſte qui peut la mettre en parfaite convaleſcence. Pour le reſte, je te diray hardiment une feule choſe, c'eſt qu'il te faut eſperer, ſinon ce qui te peut plaire, du moins ce qui te peut profiter. Tu as encore de l'obligation aux inquietudes que fa maladies te caufe; car il eſt des maux ſalutaires qui chaffent l'oubly, le ſomme, & la faineantife. Prends ton indisposition pour une compagne fidele, quoy que deſagreable, qui te picque ſouvent, te montre le bon chemin, & te fait ſouvenir de ta condition. Un Admoniteur ſincere eſt un grand appuy parmy les plus grands dangers. Enfin, ſi tu te ſens extraordinairement affoibly, glorifie-toy dans tes infirmitéz, & acheve ta Vertu par leur moyen. Tu as pû apprendre ces deux leçons de la bouche d'un même Maifre. Et ſi ton mal eſt

fans remede, ne t'impatience pas pourtant, au contraire, réjoüy-toy d'estre enfermé dans une prison ruineuse; Tu en sortiras plus promptement, & avec plus de facilité.

III. Maintenant je voy que tu ne t'afflige pas tant de ta maladie que de te voir malade en un pais étranger. Toutesfois quet'importe t'il à qui est le lieu où tu te trouves, puis que l'indisposition est du moins à toy? Qui est hors d'un pais, il faut necessairement qu'il soit dans un autre, & personne ne peut-estre ny sain ny malade, hors de tous les endroits habitables. Et pour te montrer que je ne veux pas t'amuser comme tu penses, par des détours de paroles inutiles, tu peux trouver ce bon-heur dans le malheur que tu déplores, que personne n'incommodera ton liét, & que tu ne le verras point assiegé par une femme importune, ou par un fils, qui tous deux se souciant bien peu de toy, n'ont de soin ny d'inquietude que pour eux-mesmes. Combien de fois penses-tu que des femmes feignant de servir leurs maris malades, des enfans assistant en apparence leurs peres, & des freres secourant caprieusement leurs freres dans ces dernieres extremités, ont étouffé entre les draps ceux qui attendoient du soulagement de leur ministere, & aidé à mourir des personnes que des Estrangers eussent garanties de la mort? Souvent il y a plus de charité ou l'on croit qu'il y en a le moins. En tout cas, tu es assuré qu'icy nul ne se réjoüira de ta maladie, ny ne souhaittera la fin de tes jours. En veux-tu sçavoir la raison? c'est que nul n'attendra ta succession. L'esperance & la convoitise poussent les hommes à toutes sortes d'attentats,

318 DES MALADIES EN GENERAL.

Ainsi tu aurois mal-aisément joü y dans ta patrie du repos dont tu joüis dans une Province lointaine. Plusieurs seroient autour de ta couche pour bayer après ton decez , sous pretexte de te rendre un devoir de pieté , & une pensée si funeste est , si je ne me trompe , une seconde maladie pour un homme qui se porte déjà mal : En effet, il se voit entouré d'un costé de loups, & de l'autre , de vautours qui s'attendent à son cadavre , comme à une proye qui leur est deuë.

I V. Et puis , ne dy pas que tu éstrop long-temps hors de ta patrie ; car tu ne sçais pas si ce n'est point à present que tu y retournes. Le plus droit & le plus court chemin pour aller vers sa vraie patrie , c'est de mourir. Mais quand bien ton deceds seroit differé , toujourns tes plaintes seroient voir qu'ainsi que celles de la plupart des mortels, elles sont vaines & superflües , comme si la fièvre estoit moins ardante , ou la goûté moins fâcheuse hors de ton païs natal , que dans sa circonference. Persuade-toy une bonne fois , que tout ce qui vous semble estre un mal vous est volontaire & souümis à vostre puissance , comme toutes ces autres pestes qu'une fausses opinion a introduites dans vos ames, & qui vous paraistront des biens si tost que vous le voudrez. Ayez de la constance , & vous n'aurez proprement plus de maladie.

DES MALADIES

EN PARTICULIER.

I. **A** Present tu te plains d'un mal aigu qui te cause d'étranges convulsions, mais commence de bien esperer puis qu'il ne te reste rien à craindre de plus funeste. Or comme d'estre arrivé à l'extremité de la joye, c'est le commencement de la douleur, il faut aussi que l'extremité de la douleur soit le commencement de la joye. C'est la loy des contraires; l'un n'aist de l'anneantissement de l'autre. Je t'avouë que c'est un espoir d'un soulagement bien amer, de ne pouvoir rien souffrir de plus aigre. Mais d'ailleurs celuy qui souffre & qui craint est miserable de tous costez, au lieu qu'à present on t'oste la crainte qui est une partie de la misere. En effet, un homme a-t'il plus rien à appréhender quand il attend avec impatience la mort mesme, qui est le sujet du monde le plus redoutable, & que tout le monde redoute le plus? Apprends donc à mourir en vivant, & éprouve diverses fois par une experience réitérée ce qui ne se fait qu'une seule fois. Tu verras qu'à la fin tu feras pour une bonne fois & fort seulement une chose que tu auras souvent essayée. Et certes, en expirant tu ne feras rien de nouveau. Le mal violent dont tu me parles est fort semblable à la mort, & s'il y a quelque différen-

ce, c'est qu'elle est plus facile & plus courte à souffrir. De telle sorte que celuy qui aura généralement supporté le premier, supportera encore plus aisément le second, si quelqu'autre crainte ne l'en empesche.

II. Et ne t'impatiente point de rechercher sur l'excès de ta douleur, sa grandeur mesme t'en promet une fin proche. Car personne ne meurt longtemps. Si ton mal te cause encore des défaillances, tu passes donc avec un petit soupir les plus longs & les plus cuisans accès de la fièvre. Tu sens que tu révanouiras bien-tost, mais il est mal-aisé de sentir la pâmoison. Car outre qu'elle vient subitement: quand elle est arrivée, elle prive l'entendement de ses forces & les sens de leurs fonctions. Que je t'estime heureux dans ces défaillances, puis que tu dois sortir d'un mal nécessaire, & qu'on trouve insupportable, sans que tu en ayes ny de connoissance ny de sentiment? Et puis, à bien prendre ces syncopes qui te mettent hors de toy mesmes, tu ressuscites proprement après estre souvent mort. Ne les appelle point mortelles, puis qu'elles t'arrivent souvêt, car si elles estoient telles, tu ne sçauois les éprouver qu'une seule fois: car nul ne meurt plus d'une fois en ce monde.

III. Il se meut jadis une question entre plusieurs habiles hommes, & qui ne pouvoient manquer d'estre illustres; puis que Jules Cesar, ce grand personnage en doctrine, aussi bien qu'en Commandement, & qui sur la fin de ses jours avoit accoustumé, comme son histoire le remarque, de tomber en de pareilles défaillances, se trouva dans une assemblée si solemnelle,

EN PARTICULIER.

21

où il fut debated quel estoit le meilleur genre de mort : car les cœurs genereux ne la prennent pas pour un mal. Ce Conquerant fit la decision de la Controverse , concludant que la mort subite & inopinée estoit de toutes la plus commode. Et bien que ce resultat semble un peu rude à la Piété & à la vraye Religion , toutefois le Sage & l'homme de bien , s'il est intentionné comme il faut pour le salut de son ame & pour le culte de Dieu, doit vivre de telle sorte, qu'il ne luy puisse rien arriver de subit ou d'impreveu , ou au cas qu'il luy arrive quelque chose de tel , que cette surprise ne nuise point à son ame, & profite mesme à son corps.

IV. Que si tu apprehendes que la erop grande douleur ne te rende furieux , tâch de prévenir cét inconvenient par de bonnes & de paisibles pensées. Quelques-uns par leurs passions donnent entrée à la fureur ; & de plusieurs affections qui ne sont pas saines , il en sort une vraye manie , comme la vraye & la solide sagesse sort de leurs contraires : & c'est une Maxime des Philosophes , que l'habitude s'acquiert par reiteration des Actes. Si tu n'és pas tant frenetique, comme tu crains de le devenir , il te faut considerer si ce mal peut t'accueillir par un defaut de l'ame , ou par une foiblesse du corps. Si c'est pas la premiere voye, il te faut armer ton interieur & le bien munir. Or l'armure de l'ame c'est la vertu. Si c'est par la joye du corps , il faut pourvoir à ses miseres par un prompt secours. Si toutefois il y a quelque Art pour cela chez ses Maistres mesmes des corps qui s'appellent Naturalistes ou Medecins, mais que ie nomme des bourreaux

civilisez qu'on paye bien pour tuer quelquefois des innocens, au lieu que ceux qu'on nomme inhumains ne tuent proprement que des coupables; Leur suffisance semble courte en cét endroit comme en beaucoup d'autres occasions, & leur science, ou elle est nulle absolument, ou elle est fort inconnuë à ses Professeurs. Mais si tu veux que je te donne un remede qui vaut plus que tous ceux de la Medecine, je t'ordonne l'abstinence & l'éloignement de tous excès. Ce mot est fort ancien & fort connu, *que les saints personnages édifient leurs corps par leurs vertus.* Le frein de la gueule & de la lubricité sert beaucoup au corps & à l'ame. La paillardise en a battu plusieurs, la gourmandise en a oprimé d'autres, la fainéantise & l'ivrognerie en ont ensevely beaucoup, & une licence furieuse de vie a enfin passé en frenesie mortelle.

V. Mais tu ne crains peut-estre que de devenir naturellement furieux; sçache que tout ce que la nature apporte peut estre fâcheux, mais non pas miserable; car elle est exempte de couple, qui est la source & la racine de la vraye misere. Mais puis que tu as le moyen d'y remediier par prévention, fais en sorte que si tu ne peux éviter une manie fatale, du moins elle te trouve en un estat seur pour ton ame. Si tu deviens furieux dans l'innocence, ou tu reviendras à toy mesme dans une innocence pareille, ou tu mourras innocent. Il n'est point d'âge ny de sainteté, ny de garde qui conserve l'integrité comme fait la folie ou la frenesie; elle rend un homme tel qu'elle l'a trouvé. Et puis, tu semble craindre d'entrer en la compagnie des Heros &

des Reines en apprehendant d'entrer en furie. Te rebuttes-tu de la société d'Hercule & d'Ajax, d'Hecube & de Cassandre? Méprises-tu d'as une autre espece de fureur une Lucrece & un Empedocle? Et puis ne sçais-tu pas ce qu'on nous apprend, que les furieux avoient accoustumé de prophetiser beaucoup de choses; Ainsi une manie vague & impetueuse est arrivée où la pointe des esprits les mieux temperez & la solidité des jugemens les plus sains n'avoient sçeu penetrer. C'est pourquoy les Grecs ont appellé *Mantique* par un nom derivé de Manie, ce que les Latins appellent Divination. Les efforts que la fureur cause t'en donnent de l'aversion. Mais nous avons veu souvent beaucoup de Sages fort tristes, & des phrenetiques fort gais: Je veux bien croire qu'ils se trompoient dans leur opinion; mais il est certain aussi que l'erreur mesme a ses plaisirs. Considere encore, que quelques-uns ont cherché du relâche à leurs travaux par une feinte fureur, & que par consequent une fureur veritable peut te donner un vray soulagement après tant de fatigues de la vie.

D E L A
CHEUTE DES TYRANS,
OU DE LA PERTE
DE LA TYRANNIE.

I. **I**L te fâche d'estre décheu d'une puissance Tyrannique; mais si c'est un dommage avantageux d'avoir perdu une Royauté legitime, c'est encore un gain plus utile d'avoir perdu une Souveraineté pleine de violence & d'iniquité. Car bien qu'ainsi que je te disois parlant d'un Roy sans enfans, tous les Royaumes presque ayent esté des Tyrannies specieuses; ils ont acquis pourtant de la force avecque le temps, & se sont faits de l'oubly des hommes comme un voile de justice. Au cōtraire l'injustice & la nouveauté de la Tyrannie sont également odieuses. Te voila donc déchargé d'un fardeau pesant à la Republique, dangereux pour toy, & qui n'estant utile à pas un homme de bien, estoit dommageable à plusieurs, voire odieux à tout le monde. Mais si tu te voy dépoüillé d'une grandeur Tyrannique & vicieuse; de peur de rester à nud, revest-toy de la justice, de la moderation, de l'honesteté, de la clemence, de la pieté, de la temperance & de la charité, qui sont de tres-bonnes robes & des ornemens fort hauts, pour l'acquisition desquels on n'a pas besoin d'or ou d'argent, mais de la seule volonté de l'ame; qui sont prests

Pour tous les gens de bien, & inconnus ou odieux aux Tyrans, lesquels estant couverts de pourpre & de pierreries, sont dénués cependant de Vertus & d'humanité.

II. Croy, que tes Concitoyens à t'oster par force un pouvoir Tyrannique, ont repris une liberté qui leur estoit deuë, & t'ont laissé une vie qui leur estoit deuë pareillement. Tu es donc redevable de ce bienfait à des patriotes qui ne te doivent que de la haine. Faut-il donc faire une plainte au lieu d'une action de graces ? Mais il y a long-temps que cette mauvaise coustume s'est comme naturalisée dans le monde, que celuy qui a le tort se plaint, où celuy qui l'a receu le dissimule dans le silence. Et ne te flatte point sur la longueur de ta domination qui n'a jamais pû estre qu'inique & déraisonnable. Tu t'es veu servy par des personnes qui eussent esté plus convenablement servies de toy; Maintenant tu prends à injure à la fin, d'une longue & d'un injuste servitude, au lieu que la fin de l'injustice est le commencement de l'équité: De telle sorte qu'ainsi qu'il a esté honteux que les calamitez de plusieurs peuples entretinssent la licence d'un seul homme, c'est une fort belle chose qu'elles ayent cessé de l'entretenir; & il n'appartient qu'à une impudence extrême de se plaindre d'un changement si regulier & si raisonnable.

III. Tu te vois abatu d'un faistre où tu as long-temps subsisté; mais tu eusses mieux fait d'en descendre volontairement, & il seroit encore meilleur pour toy de n'y estre jamais monté. A present d'en estre descendu comment que ce

soit, croy que c'est une fort bonne disposition, pource que c'en est une fort juste; & qu'une justice forcée, vaut mieux qu'une injustice volontaire. Ecoutez, Usurpateurs, ce Tyran qui crie dans les Enfers; *Apprenez la justice, estant avertis de ses devoirs*: Mais écoutez-moy aussi quand je vous dy en ce monde, *Apprenez la justice, du moins y estant contraints*. En effet, cet avis que je vous donne est icy de saison, & peut-estre fort utile, à moins qu'on le veuille rejeter, où le premier est trop tardif, & par consequent inutile en l'autre vie. Et certes, c'est en vain qu'on apprend ce qu'on ne sçauroit plus exécuter. Rabattez donc maintenant cette enflure insupportable de vos ames, & quittez ce superbe & farouche desir de dominer: cessez d'estre Tyrans, sinon plûtost, au moins après la perte de la Tyrannie; & ne souhaitez pas davantage ce que vous ne sçauriez plus obtenir. Enfin donnez cela sinon à la justice, du moins à une honte vertueuse; que changeant de mœurs, & prenant comme une nouvelle constitution d'esprit, vous deveniez plus riches par la perte des richesses, & sembliez ajouster autant d'avantages à vostre ame qu'on en oste à vostre fortune.

I V. N'avez-vous jamais observé que non seulement ce Roy des Roys & ce tout-puissant Seigneur des Seigneurs, & de qui vient toute Grandeur soit au Ciel, soit en terre, estend & retire sa main pleine de ses faveurs pour des causes toujournes justes, quoy qu'elles soient bien souvent occultes; mais encore, qu'un Roy temporel dépoüille un autre Roy; un Tyran abat un autre Tyran, & une nation ruine une autre nation?

tion ? N'avez-vous point derechef oüy ce Prophete complaignant, qui dit, *Que le Seigneur rassemblera la captivité comme du sablon, qu'il triomphera des Roys, & que les Tyrans seront ses joiets les plus risibles ?* Il faut ajuster vostre ame à la Fortune, ou plûtoſt à la volonté de Dieu, & fuir ce plaſant & honteux exemple de Denys le plus méchant, mais un des plus habiles de tous les Tyrans, qui eſtant chaffé de ſa patrie, tint, à ce que l'on dit, école de petits enfans, afin d'exercer ſur un âge ſi tendre la tyrannie qu'il ne pouvoit exercer ſur ſes Citoyens. Certes il falloit que ce fuſt un genie bien cruel, attaché trop fixement à ſes deſſeins, & qui dans l'ignorance de l'Honneste, eſtoit incapable de ſouffrir aucune égalité du Juſte.

V. Je reviens à toy. Combien regretterois tu la perte d'une poſſeſſion legitime, puis que tu regrettes ſi fort celle d'un injuſte pouvoir ? Et ſ'il te fâche tant d'eſtre dépoüillé de ce qui appartient à autruy, que ferois-tu ſi l'on t'avoit oſté ton propre bien ? Mais ſi tu ne peux ſupporter une cheute ſi haute, elle te paroitra ſupportable à mon avis, ſi tu veux bien en examiner la cauſe. Il eſt certain que pluſieurs Tyrans ſont tombez par la ſeule haine de leur nom, mais il eſt conſtant, & l'experience le rend encore de jour en jour plus manifeſte que la pluſpart d'entre eux ont eu des ſujets infaillibles de leur ruine. Et certes, tu peux lire dans les Livres Politiques d'Ariſtote, que pluſieurs Tyrannies ont pery par la violence des femmes. Or cela ſe peut touſjours verifler, ſoit qu'on le prenne au ſens actif ou paſſif, c'eſt à raiſon des

violences faites par les Tyrans aux femmes d'autrui, ou par celles que les femmes des Tyrans ont fait ressentir aux autres. Tu as un exemple pour le premier, non seulement des Tyrannies, mais des Royautez legitimes, à sçavoir de Troye & de Rome. Pour le second, tu n'as qu'à te représenter Agis Tyran de Lacedemone, qui ayant dépoüillé luy-mesme tous ses sujets, instiguoit sa femme qui l'aimoit trop, & qui luy estoit trop chere, à dépoüiller leurs épouses, afin qu'il n'y eust point de moitié du genre humain exempté de ses rapines. Il se peut faire que ce ne fut pas là le dernier motif qui avança son malheur, quoy que ce Tyran n'ait pû estre connu d'Aristote qui fleurissoit du temps d'Alexandre, & qui n'a pas vécu si long-temps qu'il ait pû arriver à l'âge d'Agis. Il est vray que dans les mesmes Livres je ne trouve pas sans estonnement les noms de Hieron & de Gelon, & à bien examiner la raison des temps, je ne sçauois dire comment ces Princes ont pû estre connus de ce Philosophe. Mais l'Antiquité nous en peut bien donner à croire, veu que les choses mesmes de nostre temps nous abusent assez souvent, & nous font prendre des fables pour des veritez, & des veritez pour des fables.

VI. Tu me diras-icy que tu n'as pas laissé de perdre ta Souveraineté, quoy que tu n'ayes fait aucun traitement injurieux aux femmes d'autrui, & que la tienne n'ait jamais fait tort à personne. Mais souvent les plus coupables s'estiment innocens; quoy qu'il y ait encore d'autres causes qui ne sont pas moindres pour précipiter une Tyrannie; qui meritant toujours

de tomber, ne peut jamais se plaindre d'une chute qui luy est deuë. On met au premier rang l'insolence que les Historiens objectent à Jules Cesar, en ce que principalement il ne daigna pas se lever lors que le Senat luy rendit une visite d'honneur; quoy que cette cause de plainte paroistroit nulle aujourd'huy, où le faste des Grands & la bassesse des Nobles ainsi que du peuple, est comme à son comble. La cruauté est encore une des sources du malheur des Tyrans, comme chez Virgile, elle fait demander le supplice de Mezentius; de mesme qu'elle emporta enfin celuy de Cajus Caligula, de Neron & de Domitian. L'envie n'est pas moins agissante que la violence, & comme Flaccus dit que les Tyrans de Sicile n'ont jamais trouvé de plus grief tourment que celuy-là, l'expérience mesme nous montre que les vostres mesmes n'en trouvent point de plus grand. Enfin la peste la plus ordinaire & la plus pernicieuse des Tyrans c'est l'avarice. Les autres sont particulieres, celle-cy est commune à tous. Les autres touchent quelques Citoyens seulement, celle-cy aigrit tout le peuple en general. La Superbe & l'Envie reingnent entre les Tyrans mesmes; la cruauté déploye ses violences contre peu de personnes, mais l'avarice se fait sentir à tout le monde. Celle-là se repose quelquefois & s'amoindrit peu à peu, où celle-cy croistre & veille toujours.

VII. C'est pourquoy ceux qui veulent commander aux peuples, doivent sur tout fuir non seulement ce vice, mais encore toute l'infamie

& tout le soupçon qui le suit ordinairement. Car il n'est rien qui rende si fort odieux un Tyran, ny si indigne de la prééminence & de la domination. Les autres défauts se couvrent parfois de quelque voile de justice ou de générosité; celui-là seul ne se dépouille jamais de la bassesse & de la misère de l'ame; & contre l'erreur ordinaire des façons de faire des hommes, comme il n'y a rien de plus misérable ny de plus vil que l'avarice, on croit aussi qu'il n'y a rien de plus misérable ny de plus vil; De là vient que ceux qui sont tachez de ce vice sont estimez absolument indignes de tout honneur & de tout empire sur leurs semblables. Les hommes se rebuttent d'estre sujets à celui qui est sujet à l'avarice, & ne peuvent souffrir que celui qui se laisse gouverner à un métal insensible, ait droit sur le corps & sur la liberté des personnes raisonnables. Enfin on ne sçauroit supporter que celui qui n'ose toucher à son propre argent, croye qu'il luy est licite de ravir la vie, l'argent & les biens des autres.

VIII. Et partant la première voye qui conduit au repos & à la seureté parfaite, c'est de s'estre défait non seulement de tout appetit de Tyrannie, mais encore de tout desir de regner. Car il n'est rien de plus extravagant, de plus pénible & de plus dangereux pour un homme qui par aventure est trop foible pour supporter ses propres charges, que d'attirer sur un seul chef tous les fardeaux insupportables du peuple. Que si la coûtume qui est l'ennemie de la Verité, & la perversité des opinions, ne te permet pas de faire élection des meilleures choses, à tout le

moins te faut-il souvenir de la maxime d'Aristote qui porte, *Qu'un homme ne doit pas se montrer Tyran, mais Procureur ou Agent de la République.* Il faut, dit-il, lever les droits d'entrées & les contributions ordinaires afin d'en disposer pour l'avantage de l'Etat durant la paix, & s'en servir où l'occasion le demandera pour les opportunités de la guerre. Mais à parler généralement, un Souverain se doit plutôt regarder pour gardien & pour dépositaire des biens communs, que pour propriétaire d'aucun bien particulier. Et ailleurs, *il faut, ajoute-t'il, ménager & embellir la Cité, non pas en qualité de Tyran, mais de Procureur.* Et derechef, *Vn Prince ne doit pas estre Tyran, mais Oeconome, & ne pas tant affecter d'estre Roy que pere de ses sujets: il faut qu'il se soücie peu de luy mesme pour n'avoir soin que d'autrui, & qu'il recherche plutôt suivant la procuration qu'on luy a donnée, la douce égalité d'une vie mediocre, qu'une excellence qui ne peut estre que dangereuse au public comme à sa personne en particulier.*

IX. C'est par ces moyens & d'autres semblables, que suivant l'avis d'Aristote, qui est fort conforme au mien, une Principauté devient durable, voire éternelle. Il faut pourtant qu'un Souverain ne se montre pas tel en apparence qu'il ne soit tel en effet. Car la feintise, quelque artifice & quelque industrie qu'on y apporte, ne peut estre de longue subsistance, estant exposée aux yeux de tant d'hommes qui se trouvent intéressés à la découvrir. Considere donc bien si tu n'as point failly en quelqu'un de ces chefs, &

cesse tout à la fois de te plaindre & de t'estonner. Et certes ce n'est pas une merveille qu'une Tyrannie sujette à ces vices defaille; c'est plutôt un miracle qu'elle dure. Enfin tous les Rois, tous les Tyrans, & tous ceux qui sont constitués en quelque degré de puissance, doivent, s'ils veulent regner long-temps, peser attentivement & bien graver en leur memoire ce mot de Caton, dont l'Histoire Romaine fait mention, à sçavoir, *Quel'Avarice & la Volupté ont renversé les plus grands Empires du monde.* Tu croyois pourtant establir le tien sur de si mauvais fondemens?

X. Mais peut-estre que tu ne t'affliges pas tant de n'estre plus Souverain que de te voir réduit à une condition privée, & de Roy devenu sujet. Mais la fortune t'a favorisé en te dégradant. D'ennemy des Citoyens que tu estois, tu es à present leur Concitoyen: Apprends à suivre une égalité civile, & reconnoy la grace que tu reçois d'une plus basse condition: on vit avec plus d'honneur & de seureté parmy de bons Bourgeois que lors qu'on est par dessus tous ceux de leur ordre. L'estat de tes affaires sera désormais plus tranquille & ta vie plus douce, puis qu'elle restera sans crainte, sans soupçon, sans gardes & sans épées, qui sont des maux avec lesquels je ne sçay pas quel plaisir on peut esperer dans la vie. Et partant si de Tyran que tu estois, tu n'es plus que particulier, voy si tu aimas mieux aigrir la Fortune par des plaintes effeminées, que de l'adoucir par une constance virile. Car à n'en point mentir, si tu ne t'arrestes pas aux bruits du peuple, mais consultes ta

propre raison, & interrogés dans le silence la mémoire du passé, tu trouveras que tu es garanti & échappé de beaucoup de maux. A l'avenir tu peux vivre assuré, & mourir d'une fin sèche, craignant plus d'estre noyé de sang, ou abreuvé de poison. En un mot tu n'as commencé d'estre roy que lors que tu as cessé d'estre par des-
 fectes autres.

D E L A
 MORT EN GENERAL,
 E T D E
 L'IMMORTALITE' DE L'AME.

TU te meurs. Te voila donc arrivé à l'extrémité des choses, c'est à dire à la fin de tes miseres qui fait le commencement de ton bonheur. Deformais tu ne craindras ny ne souhaitteras plus la mort comme tu faisois cy-devant; tu ne ressentiras plus de douleur, & ne seras plus sujet aux foibleffes du corps ou de l'ame, ny travaillé par les ennuis des affaires, par les maladies, par la vieillesse, par les surprises des hommes, ou par les bizarreries de la fortune; & si ce sont là des maux, la privation d'un mal ne peut estre

que fort bonne. Je t'ay oüy plaindre autrefois de tous ces suiets, & maintenant tu te plains de ce qu'ils ont pris fin; en quoy tu peüx voir si tu n'es pas un Estimateur fort injuste des choses, puis que tu t'affliges également de ce qu'elles sont, & de ce qu'elles cessent d'estre. Mais confide que en mourant tu ne feras que suivre le grand chemin de tes peres, voire de tous les hommes qui y ont passé devant toy. Eusses-tu souhaité qu'il y eust une autre disposition pour toy seul? Pursuy ton voyage, & ne crains point de t'écarter ayant tant de guides & de compagnons de ta marche.

II. Et ne regrette point de te voir mourir. Car si quelqu'un peut pleurer avec bienséance à sa mort, il avoit mauvaise grace de rire pendant sa vie, sçachant bien que le sujet qui luy devoit causer des larmes n'estoit pas loïn, & le voyant presque pendu sur sa teste. Ces pleurs suivoient sans doute ce rire dans l'éloignement d'un bien petit intervalle. D'ailleurs, peut-on supporter un homme qui déplore le sort de sa nature? Certes tu ne mourrois pas si tu n'estois mortel. Que s'il te fâche d'estre mortel, il n'y a pas sujet de te plaindre de ce que tu cesses d'estre de ce que tu es malgré toy; il te falloit plaindre d'abord que tu commenças d'estre, ce que tu ne voulois pas estre en effet. A present il te faut réjoüir puisque tu commenceras d'estre immortel. Considere encore que ton mal est si commun, que tu n'as pas raison d'en faire des plaintes particulieres. Tous ceux qui sont à

cette heure autour de ton liſt, tous ceux que tu as jamais veus, ou dont tu as oüy dire, ou leu quelque choſe, & ce peu de perſonnes que tu as pû connoiſtre ; en un mot, tous ceux qui ſont nez jadis, ou qui doivent naiſtre en tous les païs & en tous les ſiecles, ont fait ce chemin ou le doivent faire. Regarde en eſprit cette longue Proceſſion, & cette grande compagnie, tant de ceux qui t'ont devancé ou qui ſuivront après, que de ceux qui meurent à preſent avecque toy, dont le nombre n'eſt pas petit, tu auras honte, je m'aſſeure, de murmurer perſonnellement contre une neceſſité ordinaire & publique, veu principalement que tu n'en trouveras pas un ſeul à qui tu puiſſes porter envie.

III. Ajoûte à cela que de mourir c'eſt proprement devenir impaſſible, & ſecoiër tout à la fois le joug de la Fortune & de la mort; qui ſont deux grands biens que la plus haute proſperité ne confereroit jamais à un homme vivant. Or repreſente-toy de grace, combien de ſoins inévitables & quels travaux il te reſteroit à eſſuyer ſi tu avois receu une vie, je ne diray pas d'une durée immense, mais de mille ans, qui ſont comparez à l'eſpace d'une journée déjà paſſée; ce que tu pourras aiſément juger ſi tu veux te reſſouvenir des ennuis d'une vie ſi courte, ſi fuyante & ſi incertaine, & des fâcheuſes fatigues qu'il ta fallu ſupporter pour l'entretenir. Et puis, vous pleurez la mort, ô Mortels! comme ſi la vie eſtoit quelque choſe de grand. S'il en alloit de la ſorte, les mouches, les araignes & les four-

Z v

mis auroient part à cét avantage & à cette grandeur pretenduë qui leur seroit commune avec-que les hommes.

IV. Tout de mesme si la vie estoit une faveur, la mort seroit toujourns une disgrâce, au lieu que c'est bien souvent un insigne bien-fait, lors qu'elle délivre ou preserve l'ame des maux qui luy semblent insupportables, & qu'elle la garantit des pechez qui la menacent, & qui sont les maux du monde les plus extrêmes. Or comme entre vous la Vertu seule est quelque chose de grand, ainsi la vie à la considerer en elle-mesme, est une boutique de miseres innombrables, & celuy qui apprehende de la voir fermée, fuit le relâche de ses maux, & haït son propre repos. En effet, un homme qui souhaite une parfaite quietude, doit necessairement desirer la fin d'une vie laborieuse & embarrassante, puis qu'il n'y a point d'autre moyen de terminer ses maux & ses peines. Qu'as-tu donc à pleurer? Voicy le jour venu que tu eusses deu avancer par tes vœux s'il eust esté differé, & que tu as peut-estre ardamment souhaitté diverses fois, comme les affaires des hommes les desesperent bien souvent, & que la force de la Fortune estant infinie, comme ses efforts sont divers, on tâche à la vaincre par la mort pour soustraire la vie à sa violence.

V. Je trouve encore que tu ne mœurs pas à le bien prendre, ne faisant que passer d'une maison terrestre, & qui s'en va par pieces, dans un logement Celeste & Eternel. Cependant ayant

e pied sur la porte du second, tu fors quasi a regret & comme par force de la premiere; tu regardes mesme en arriere, comme s'il te fâchoit d'avoir oublié les ordures que tu laisses, ou que tu ayes peine à croire la verité subsistante des biens dont tu vas prēdre possessiō. Certes si ce que vous appelez vie est une mort, ce que je disois cy-devant après de grands hommes, il s'ensuit necessairement que la fin que vous appelez mort, est une veritable vie. Represente-toy donc que ton Souverain Seigneur te délivre d'une prison, que maintenant tes chaises se brisent, que vostre premier pere fit de son bon gré mortelles; & cela mesme estant un trait de la Misericorde de Dieu, suivant l'avis de Plotin, & la détermination de vos docteurs mesme, je ne sçais pas quel motif tu as de te plaindre de ce qu'on rompt des fers qui se devoient rompre.

V I. Quand on te dit; Il faut mourir, c'est une bonne nouvelle qu'on t'annonce: Cela veut dire que ton Roy t'appelle de cēt exil près de son Trōne. Il se rencontre fort souvent qu'un bien qui arrive aux hommes malgré qu'ils en ayent, ne laisse pas d'estre heureusement avantageux, quoy qu'il ne leur semble pas tel. Apporte ton consentement à la volonté de Dieu, & lors tu commenceras à ressentir combien favorablement il te traite. Et bien loin de craindre comme tu fais la sortie de ta prison, si tu consideres les malheurs de la vie & le bon-heur de la mort, cōme ce Cygne de Socrate qui avoit quelque part à la Divination, & estoit pour cela consacré à Apollon, le Pere des connoissances les plus cachées, tu chanteras en mourant, sinon

Z vj

de la voix ; pour le moins du cœur. Et si tu n'es accablé du poids de quelques crimes qui n'ayent pas encore esté expiez, ce que le Ciel veuille détourner, tu feras en esprit ce que Vespasien fit par la posture de son corps : c'est à dire que tu te leveras à l'agonie, & tiendras comme une chose indigne de toy de mourir couché.

V I I. Tu ne dois pas en cela concevoir des pensées moins genereuses que luy, encore que tu ne sois pas Prince. Car la Mort ne sçait ce que c'est que d'Empire ; & comme c'est la meilleure regle d'une parfaite égalité, elle ne reconnoist point de Souverains qui ayent rien au dessus de leurs sujets. Cét Empereur pouvoit peut-estre, plus que toy durant sa vie, & plus de choses luy estoient lors permises ; mais il ne pouvoit rien à la mort, & rien ne luy estoit licite qui ne te soit possible & permis aussi bien qu'à luy. Encore esperay-je que tu auras plus de secours du Ciel qu'il n'eut pas, si toutefois tu ne le rebutes. Tu ne dois pas croire par la estre meilleur que luy, mais tu es sans doute plus heureux par un amour gratuit de Dieu qui a départy aux petits des faveurs qu'il a refusées aux Grands, & revelé à des Idiots ce qu'il avoit celé aux Sages. A joindre qu'il te sera plus utile & plus aisé de te relever qu'à cet autre Prince. En effet son effort avoit besoin des forces du corps qui sont affoiblies par la maladie, & étouffées par la mort, au lieu que pour t'élever tu n'as besoin que des forces de l'ame, qui s'augmentent souvent par les approches de la mort mesme.

V I I I: Nonostant ce bel exemple. suivy de tant de raisons, il t'est fort dur de mourir. Mais

Pourquoy trembler dans une parfaite assurance? Pourquoy broncher en un lieu uny? Pourquoy t'arrester sur une pente? Je ne te rapporteray pas ce que les Philosophes proposent sur ce sujet, car leurs discours sont en trop grand nombre pour la briefveté du temps qui te reste à vivre & à m'é-couter; outre que l'occupation d'un homme mourant n'en souffre point d'autres. Mais ce que tu as jamais pû lire sur ce sujet dans les Livres des Sages anciens doit t'estre sans doute gravé profondément dans la memoire. Car comme ils disent eux-mesmes, une rare prosperité, & qui est telle jusqu'à la fin, peut rendre inutiles les remedes qu'on donne contre tous les sujets fâcheux; mais la necessité de mourir qui n'est pas fortuite, mais naturelle & invincible, fait que ce qu'on avance contre la mort, est toujours fort utile & fort necessaire.

I X. Or entre plusieurs autres Auteurs, Cicéron dans ses Questions Tusculaines, dont je t'ay autrefois parlé, recueille dans la premiere Journée beaucoup de puissans motifs que je n'ay pas loisir de t'enseigner à presēt, si tu ne les as autrefois appris; Enfin il cōclud: Soit que celuy qui meurt se trouve parmy les maux, soit qu'il se-
 ble se rencontrer dans la joiÿssance des vrais
 biens, pource neantmoins que toutes les condi-
 tions des hommes sont exposées aux traits de
 la Fortune, il faut croire que par le mort il s'é-
 loigne des maux & non pas des biens. Ce qui
 paroist infailliblement veritable à celuy qui
 sçait faire de solides observatiōs sur les choses
 humaines. Dans cette belle prévention d'es-
 prit, un homme ne s'estime pas offensé par la

„ mort, mais croit qu'elle doit remedier à ses „ miseres. C'est pourquoy il pense dès à present à elle avecque plaisir, & s'attend de la voir quand elle viendra comme le Messager ou le Ministre de son Libérateur, & après qu'elle aura passé il s'apreste à la regarder toujours comme la fenestre par où il sera sorty de la prison du corps, après avoir échappé aux lacets du monde.

X. Le mesme Orateur Romain fait ce resultat dans une autre conference, que soit que l'ame perisse avec le corps, soit qu'on la transfere ailleurs pour jouïr d'une vie plus pure & plus douce, toujours ou il n'y a rien de mal dans la mort, ou il y a beaucoup de bien. Cette conclusion parut peut-estre subtile parmy des Gentils, mais elle est trop chatoïlleuse pour des Chrestiens, comme estant aussi contraire à la vraye Religion qu'à la vraye Sageffe. Car l'immortalité des esprits n'a jamais esté revoquée en doute de nos plus sages Philosophes ny du peuple mesme, & j'ose dire encore qu'elle a esté cruë de l'Orateur dont nous parlons, ce qu'il a témoigné hautement en plusieurs lieux de ses œuvres; & en l'endroit mesme que j'ay cité il faut penser qu'il s'accommodoit à la foiblesse de son siecle, ou de l'Amy qu'il entretenoit pour lors qui pouvoit estre de la secte d'Epicure. C'est ainsi que la Verité a quelquefois esté déguisée ou par crainte, ou par complaisance; & les Sages du monde se sont perdus pour avoir voulu conserver avec trop de soin les bonnes graces des fous ou des ignorans.

XI. Après tout, tiens pour infailible que l'ame est immortelle, comme ç'a esté la creance

universelle, non seulement de vostre Nation, mais des plus excellens Philosophes de tous les siècles. N'espere donc rien mal à propos de la mort de l'Âme, puis qu'il luy est naturel de ne pouvoir mourir; & ne prends pas de là une confiance temeraire qu'il ne reste point de mal après le trépas, pource qu'en suite il n'y aura point d'Âme qui puisse souffrir; d'ailleurs ne laisse pas d'avoir un espoir & une confiance salutaire sur ce que le Createur de l'Âme est plein de bonté, de clemence & de misericorde, qu'il ne desavouera point son Ouvrage, & qu'il s'approchera de ceux qui l'invoqueront avec une veritable sincerité. Adresse-luy tes vœux & tes prieres, mets en luy tes dernieres esperances, & que les soupirs de ton Agonie finissent par son sacré Non. Va t'en donc en assurance, & ne crains rien. La Nature comme une mere extrêmement douce n'a rien produit d'affreux; c'est l'erreur des hommes qui rend la mort redoutable, & non pas la constitution mesme d'une chose qui ne peut estre qu'aisée à supporter, estant si commune à tous les hommes.

XII. C'est pourquoy si tu as quelque haute pensée dâs l'esprit, & si tu veux former quelque grand dessein, méprise les discours extravagans & les actions basses du peuple. Au contraire, estime ceux dont l'imitation est comme le chemin à la vraye Gloire. Tu trouveras dâs nos Histoires une infinité d'exemples de ceux qui sont morts avec autant de joye que de bonheur. Si tu veux rechercher les plus anciens, il s'en presentera plusieurs qui ne supportent pas seulement la mort avec une constance genercuse, lors qu'elle

arrive; mais qui la préviennent se tuant de leur propre main, quand elle tarde trop à venir. Ciceron excuse à ce propos la resolution heroïque, de M. Caton, & Senecque mesme la louë. Pour moy, je n'approuve ny l'action de Caton, ny les discours des autres, quoy que celuy de l'Orateur Romain me choque moins pource qu'il est plus tolerable d'excuser une faute, que de la louer. L'un montre qu'on a failly, quoy que ç'ait esté avec quelque sorte de raison, mais l'autre appréd à faillir, & nous fait prendre un desespoir monstrueux pour une Vertu extraordinaire. Rejettons donc également ces deux avis; car comme
 ,, c'est une chose loüable de répondre quand on
 ,, nous appelle, ou d'obeïr avec respect où l'on se
 ,, voit commandé, aussi de quitter la garde du
 ,, corps, & d'abandonner un poste qu'on nous a
 ,, commis, sans le congé du General: il faut croire
 ,, que c'est une defection capitale, & qui meri-
 ,, te d'estre punie, ou par un fâcheux exil, ou par
 ,, le dernier supplice. Je semble user icy de redite, mais je le fais à escient, pour t'imprimer plus avant des maximes si necessaires, dont je t'ay assez parlé dans un autre Entretien, mais dont on ne peut assez parler.

XIII. Comme je reviens à mes anciens raisonnemens, tu réviens à tes plaintes. Il te paroist bien fâcheux de mourir après avoir vescu avec tant de douleur. Mais au lieu de mourir comme tu penses, tu ne fais que payer le tribut à la Chair, & rendre le dernier devoir à la Nature pour estre après libre toute une Eternité. Fais volontiers ce qu'il te faudroit aussi bien faire contre ta volonté, & comme dit fort bien un Au-

theur qui t'exhorte efficacement à la mort; *Eforce-toy de vouloir tout ce qui est nécessaire* : car en y apportant ton consentement, la nécessité même paraîtra volontaire, & deviendra un fonds de mérite pour toy. Il n'est point de plus utile conseil, voire il n'en est point d'autres qu'on puisse donner contre les choses inévitables. On fait plus aisément tout ce qu'on fait de bon gré, & la nécessité cesse où la volonté apporte son acquiescement.

XIV. Mais trouves-tu tant de repugnance à la mort qui te va causer de si grands avantages ? Tu te vois à l'extrémité de l'Agonie, mais regarde ton Seigneur qui t'attend. Hasteto-y de l'aller trouver; ne chancelle point, garde-toy bien de t'arrester, & défais-toy de tout soupçon & de toute crainte. Tu ne t'aymes pas tant qu'il t'ayme. Qui se défiera se voyant appelé par un amy tres-passionné ? Tu t'étonneras peut-être bica-tost d'avoir craint ce qu'il te falloit desirer. Carestant parfaitement libre, tu sçauras beaucoup de choses que tu n'aurois jamais apprises par aucune étude en un estat de captivité. De telle sorte que pour ceux qui veulent avoir la connoissance des sujets les plus cachés, à quoy vostre veuë mortelle offusquée comme elle est par la matiere, ne peut penetrer, bien que le desir en soit naturel à l'homme, & plus ardent encore en un homme de Lettres, je ne trouve rien de meilleur que la mort, ny rien qui les fasse plûrost arriver au bout de leurs prététions. Pour conclusion, tu ne te meurs pas tant à mon avis, que tu t'endors, & que tu te reposes estant fatigué du chemin. Va donc à la bonne heure, au

repos Eternel, c'est maintenant que tu commences à vivre. En effet, la bonne mort est le commencement & comme la vraye ouverture de la vie.

DE LA MORT AVANCE'E.

I. **M**Aintenant il ne te fâche pas tant de mourir en effet que de mourir avant le temps. Mais personne ne meurt avant le temps, quoy que tous n'ayent pas le mesme terme préfix. Au contraire, comme dit un excellent Poëte, *Chacun a son jour arresté, où s'tost qu'il arrive, il est au bout de sa carrière.* Et pource qu'il n'est pas permis ny de retourner en arriere, ny de faire ferme en un lieu, il faut necessairement passer. Et puis, ta plainte sembleroit raisonnable, & ton discours pourroit estre conforme à la verité, si tu n'avois esté debiteur que pour un certain espace de temps, mais une dette pure & simple n'ayant point de condition ny de réply, est toujourns deüe, c'est pourquoy le debiteur dépend toujourns de la volonté de son creancier, & il doit toujourns tenir prest la somme dont il est obligé. Or il a toujourns prest tout ce qu'il doit tant qu'il a un corps mortel; il ne faut point emprunter à usure pour payer, il a chez soy tout ce qu'il faut, voire il le porte sur luy par tout où il va, & tient; comme on dit, à la

main de quoy s'acquitter; ce qui estant fait, il ne doit plus rien à la Nature ny aux Dieux mesmes, ainsi que parle le Poëte. Cesse donc de te plaindre de ce costé-là. On ne redemande pas avant le terme ce qu'on doit en tout temps. Au contraire, tu dois rendre graces de cela mesme, que pour sortir de cette debte, tu n'as besoin ny de faire des supplications, ny d'avoir du bien, ny d'emprunter sur gages ou à gros interest. Ce fut aussi la dernière parole que dit autrefois ce gene-reux Lacedemonien, dont le nom est inconnu, quoy qu'il meritaist bien d'estre connu de tout le monde, lors qu'estant mené à la mort, il y alloit constamment & sans s'estonner, sur ce qu'il luy restoit ce plaisir dans son malheur, que du moins au prix de la teste, il pouvoit satisfaire aux Loix de Lycurgue.

II. Davantage, je n'entends pas bien ce que tu appelles mourir avant le jour, si ce n'est que tu parles à la façon du vulgaire, c'est à dire, mourir devãt le lever de l'Aurore ou bien peu après, qui est une heure fort propre aux exercices d'une ame qu'il te faut maintenant rendre. Autrement qui d'entre tous les hommes peut mourir avant son jour, puis que le jour mesme qu'il meurt est proprement à luy, & non pas d'un autre? Tu ne mouras donc à ce conte-là, ny devant le temps ny après le temps, mais dans le temps ordonné, si ce n'est peut-estre que tu prennes le temps pour un espace que tu t'estois constitué à toy mesme, sans que la Nature ou la Fortune en fissent l'assignation. Quãd au terme qu'elles t'ont prescrit comme tu ne peux mourir devãt, tu ne sçauois vivre après. Mais sans nous amuser à ces pointilles de

paroles, quel homme à moins d'estre fou, peut se plaindre d'estre délivré des fers & élargy de la prison avant le temps? Certes, il faudroit se réjouir si un pareil bonheur avoit esté ainsi avancé. Mais cela n'est jamais arrivé, ny n'a pû jamais arriver? Toutes choses ont leur temps. Ce terme t'attendoit, pource que celuy qui t'avoit fait entrer dans la carrière de cette vie, avoit là marqué le bout de la lice. Et partant puis que tu te plains de cette disposition finale, tu pourrois bien te plaindre de tout autre.

III. Si tu meurs bien-tost, c'est que tu estois bien-tost né. Mais celuy qui a déjà vieilly ne meurt pas trop viste. Que si tu ne vieillissois pas encore, tu n'avois donc pas sujet de murmurer autrefois contre la Vieillesse, quoy qu'à le bien prendre, si la Vieillesse est la dernière partie de la vie, celuy qui meurt ne peut pas avoir vieilly. Mais pour prendre la Vieillesse à la façon du vulgaire, pour un amas de beaucoup d'années, elle n'a point non plus que les autres choses d'autre fin que la mort; pour son commencement il y a diverses opinions, mais qui peuvent facilement s'accorder par la consideration des forces de ceux qui vieillissent de la santé des corps & de la constitution des ames. Quoy qu'il en soit, il en faut toujours venir là, qu'il ne te faut plus plaindre de la vistesse de la mort, ou des ennuis d'une vie trop longue, puis qu'ils ne procedent que du retardement de la mort mesme. Mais comme vous estes en mauvaise intelligence avecque vous mesmes, vous ne voulez ny mourir ny vieillir, quoy que l'un & l'autre, ou du moins l'un des deux, soit absolument nécessaire.

IV. Tu me diras icy que tu pouvois plus long-temps vivre , mais ie te diray au contraire que cela n'estoit pas en ton pouvoir, car si tu pouvois vivre encore , tu viverois sans doute. Peut-estre que tu veux dire que tu voulois ou esperois vivre, & comme l'esprit des hommes est avide de vie & credule en ses esperances, je crois aisément l'un & l'autre, & acquiesce à tes sentimens: mais si tu veux dire que de vivre encore quelque peu de jours, c'estoit une chose qui sembloit estre deüe à ton âge , en cela je ne puis estre de ton avis. Car quelques-uns meurent plus tard, d'autres plûtoſt mais nul n'a jamais droit de ne pas mourir. Cette regle generale ne souffre point d'exception particuliere. La Mort tient également tous les mortels sous sa loy & sous son empire , quoy que les uns y soient sujets par une espece de mort , d'autres par une autre , & qu'ils ayent entr'eux une étenduë bien differëte de vie. Ainsi la mesure & le temps d'une mesme chose ont une grande varieté. Il faut donc suivant cela, que chacun attende gayement son genre de mort & le jour qu'elle doit venir , & qu'il ne se pleigne point des loix de la Nature , ny n'entre en debat contr'elle, soit par une avidité soit par un dégouſt de la vie , comme font tous les ignorans qui sont ordinairement ingrats envers une si bonne mere.

V. Il te semble d'avoir peu vécu , mais nul n'a jamais tant vécu qu'il n'ait creü avoir esté peu de temps dans le monde quand il en a fallu partir après un sejour bien long. Et certes ; c'est fort peu de chose , aussi bien que fort peu de durée , que ce qu'on vit icy bas. C'est pourquoy

si vous voulez vivre long-temps & avec plaisir, cherchez cette autre vie où l'on vit toujours, & qu'on doit chercher en ce monde, bien qu'elle ne s'y trouve point. Mais posons le cas que tu eusses long-temps vécu, tu n'aurois pas laissé pour cela de vivre peu. La carrière de cette vie est inégale & incertaine, il y a pourtant une mesure commune à tous les espaces, c'est que tous sont courts. Celuy qui a vécu quatre-vingts ans, qu'a-t'il, de grace, plus que celuy qui n'en a vécu que huit ou quatre ? Rentre serieusement en toy-mesme, & ne te laisse point emporter à la manie du peuple. Un homme, dis-je, qui a le plus vécu, quel avantage a-t'il par dessus les autres ? si ce n'est que vous mettiez les soins, les travaux, les ennuis, les douleurs & les pechez parmy les gains que vous pouvez faire ? Ce sont pourtant-là vos plus veritables pertes, & les disgraces qui vous sont inevitables durant tout le cours de la vie, & dont vous ne pouvez vous relever que par la mort. Et quand il auroit vécu huit cens ans, qu'auroit-il au-dessus de ceux qui sont nez aujourd'huy ? J'avouë qu'un peu de temps est quelque chose dans l'attente ; après que l'un & l'autre terme aura passé, croy moy que tu ne trouveras rien qui te rende plus heureux pour avoir plus vécu.

VI. Il te fâche à present de ce que la mort t'a surpris lors que tu songeois à bien faire. Mais pourquoy ne le faisois-tu au lieu d'y songer seulement ? Tu y aurois peut-estre toujours songé de la mesme sorte. Quelques-uns pensent toujours à se comporter comme il faut, & ne commencent jamais. Que si tu avois commencé de

Bien faire , ne crains point de ne pas avoir une recompense entiere , quoy que la mort ait prévenu l'exécution finale d'une bonne œuvre. Les jugemens aveugles des hommes luy feront peut estre perdre un peu de son prix, quoy que tu doives mépriser leur estimation : mais on ne luy osterá rien de son mérite devant Dieu , qui est l'Estimateur infallible des œuvres de poids , & tu auras une recompense complete , non seulement de tes actions , mais encore de tes desirs legitimes. Au reste , si tu meurs comme dans les preparatifs de la vie , ce n'est pas la faute de la Mort , mais de ceux qui meurent , qui commencent d'ourdir la toile de leur vie , lors qu'il est temps de la couper. S'il n'en alloit de la sorte, ils ne seroient pas si souvent prévenus de la mort sans avoir remply les devoirs de leur vie , ou les ayant remplis , il vivoient , qui est de toutes les vies la plus douce. Cette douceur toutefois est ravie aux hommes , non pas tant par la brièveté de la vie , que par la negligence des vivans , à qui nulle vie n'est jamais assez longue , pource que bien qu'elle dure long-temps , ils ne vivent jamais , se disposant toujours à vivre ; & estans déjà vieux pendant qu'ils flottent parmy de nouveaux desseins de vie , ils prévient un commencement trop lent par une fin prompte.

VII. Je veux croire que lors que tu t'es veu attaqué de la mort tu concertois de grandes choses. Cela est arrivé à plusieurs, voire presque à tous les Grands personnages. Les hommes se trompent en beaucoup de sujets , mais principalement en la mort : car personne n'ignore qu'el-

le ne doit venir, mais chacun espere qu'elle differera sa venue, & tous s'imaginēt qu'elle est fort loin, quoy que d'un costé la briefveté de la vie jointe à la fuite des temps; & de l'autre, la force de la fortune & l'étrange diversité des aventures humaines la leur rendent toujours proche. Et ce qui marque un aveuglement extraordinaire, c'est que vous ne voulez jamais apprendre, du moins par l'exemple des autres qui ont esté frustrés tant de fois en leurs attentes, ce qu'il vous faut esperer ou attendre un jour. Mais il en est ainsi. Votre esprit ne revient que malgré luy à des pensées fâcheuses. C'est pourquoy, tandis que chacun se promet un long espace de vie, & qu'il espere d'atteindre à l'âge de Nestor, ou à la fortune de Metellus, ainsi que parle l'Orateur Romain; bref, tandis que chacun s'estime le fils unique, & comme le bien aimé de la Nature, la fin surprend des gens qui songent à des commencemens specieux: une mort impreveuë les attaque subitement pendant qu'ils sont long-temps à delibérer sur beaucoup de choses, & reduit en fumée tout ce grand appareil, qui n'estoit aussi qu'une pompe creuse & qu'une vanité toute pure. Et voilà comme les hommes meurent presque avant mesme qu'ils ayent vescu, ou qu'ils ayent commencé de vivre.

VIII. Et ne regrette point ta mort pource qu'elle te surprend en la fleur de l'âge, quand il n'y auroit point d'autre bien veritable dans ce malheur imaginaire, du moins tu dois t'estimer obligé de ce qu'on a pourveu à t'empescher de languir de vieillesse, ou plutôt de caducité. Car bien que la vieillesse ne soit pas fâcheuse
d'elle

d'elle-mesme, comme dit Lelius chez Cicéron, & que je te l'ay autrefois prouvé, elle esteint pourtant cette vigueur que le mesme Orateur raconte avoir esté en Scipion; & que tu nous dis s'estre rencontrée en toy-mesme. Desormais tu pourras par aventure estre regretté de quelqu'un, mais tu ne seras à charge à personne, qui est un inconvenient qu'on a bien de la peine à éviter en un si grand âge, quelque vertu qu'on puisse avoir. Et puis si tu meurs jeune, tu sçais bien ce que tu as souffert par le passé durant tout le cours de ta vie, mais tu ignores ce qu'il te faudroit encore souffrir, & dois te persuader que dans ce Royaume si bizarre & si cruel de la Fortune, qui meurt le premier trompe son compagnon.

IX. Ne me dy pas derechef que la mort t'empesche d'achever ce que tu avois hureusement commencé. Elle te fait justice. Car vous semblez toujourns faire ce qu'il falloit avoir achevé il y a long-temps, quoy qu'il n'y ait rien encore de fait. C'est ce qui vous rend la mort si fâcheuse & si miserable. Mais si tu n'as pû finir tes desseins, pourveu que ce n'ait pas esté par ta faute, il te doit suffire de l'avoir voulu; ou si tu as differé leur execution par ta negligence, repens-toy de ta lâcheté. Que si tu ne cherches peut-estre que ce faux pretexte à tes plaintes, & qu'en effet tu ne souhaites autre chose que la prolixité de la vie, & un vain retardement de la mort, tu dois enfin avoir honte, quoy que ce soit un peu bien tard, d'un desir si extravagant & si ordinaire. En effet, écoutez-moy, ô Mortels, qui estes si passionnez de vivre. Je vous de-

mande ? hors l'exercice des vertus , cette vie, qu'est-ce autre chose qu'un séjour fort oisif & fort inutile; bref, qui ne peut qu'estre fort court quelque longue durée qu'il puisse avoir?

X. A ce propos , je gousté fort le dire de ce personnage dont le grand Augustin rapporte, que comme il estoit à l'extrémité, & que ses amis pour le consoler luy disoient qu'il ne mourroit point de cette maladie , il leur répondit , *Si ie ne devois jamais mourir, cela seroit bien; mais s'il faut mourir un jour, pourquoy non toute à cette heure?* Pour conclusion , console-toy sur ce que tu n'es pas le seul dont la mort interrompt les projets. Si tu veux repasser par ta memoire des exemples de ceux qui ont esté les plus illustres, ou en esprit ou en exploits militaires, tu trouveras que la plus grand part ont finy leur vie sans avoir finy leurs entreprises ou leurs ouvrages ; & il y a bien peu de personnes qui dans un terme si court, ayent eu le privilege d'achever ce qu'ils avoient ou conçu , ou déjà commencé. Pour ce qui te regarde, puisque suivant la coustume ordinaire des hommes , tu te trouves maintenant par ta mauvaise conduite dans un détroit si dangereux, & que les choses passées ne se peuvent retracter , prends pour en sortir la seule voye qui te reste. C'est de ne pas regarder avec des pleurs inutiles beaucoup de choses que tu laisses imparfaite, mais d'achever genereusement celle qui te reste seule à faire, qui est de bien mourir. Par là , tu pourras reformer en quelque façon tous les mécontes de ta vie, & ne croiras jamais qu'une mort qui t'apporte une Eternité bien-heureuse soit venuë avâ le temps , ou en une mauvaise saison,

D E L A
M O R T V I O L E N T E .

I. **L**A fin violente dont je t'entends plaindre à present, ne peut estre telle si tu meurs volontiers, car il n'y a que celuy qui meurt malgré luy, qui trouve une mort forcée. Mais supposé qu'on fasse violence à la Nature, qu'importe-t'il que la fièvre ou le glaive luy fassent ressentir un dernier effort; & pourquoy te mets-tu en peine si les portes de ta prison s'ouvrent d'elles mesmes ou si elles sont rompuës par une impressiõ estrangere, pourveu que tu en soies en liberté? Il y a diverses especes de mort, mais il n'y a qu'une mort à le bien prendre, & il dépend du bon plaisir d'un homme qui meurt de la rendre violente ou non. Une plus grande force en surmonte une moindre, & l'acquiescement étouffe la necessité. Le Sage est instruit à donner son consentement aux choses qu'il ne scauroit empescher.

II. Tu trouves estrange que je t'ordonne de t'accommoder à l'humeur de celuy qui te veut tuer. Mais quelques-uns n'ont pas eu seulement de la complaisance pour leurs assassins, mais encõre leur ont rendu graces pour en avoir esté meurtris; & il s'en est trouvé un qui excusa l'ignorance de ses Persecuteurs qui le frapportoient à outrance, & rendir le dernier soupir en deman-

A a ij

dant pardon pour eux. Je ne te commande pas d'aquiescer à un cruel bourreau, mais à un sort inévitable, car qui ne luy obeit de son bon gré, sera contraint de luy obeir de force. Il te fâche peut-estre de mourir de la main d'un ennemy. Avois-tu donc creu pouvoir mourir de la main d'un amy, & cela pouvoit-il t'arriver que par mégarde, ou par une ignorance invincible,

-III. Et puis, tu n'es pas proprement tombé entre les mains d'un ennemy, mais il se trouve que tu en sors. Il pouvoit à ta liberté; en suivant comme un Esclave les mouvemens impetueux de sa colere, & diminué sa puissance à ce qu'il ne pourra plus rien sur toy. Il vaut mieux rendre l'ame sous un injuste Adversaire que sous un juste Roy: car au premier c'est le crime du meurtrier; mais au second, c'est la faute du patient. Pourquoy regardes-tu de qu'elle main ou de quel glaive tu es blessé, puis qu'il n'est pas icy question de la main, mais de la playe, quoy que d'ailleurs je sçache bien que Pompée chez Lucain semble souhaitter de mourir de la main de Cesar, & qu'on voye dans Stace que Capanée console Ipsée de ce qu'il meurt de l'épée d'un brave Adversaire? comme dans Virgile Enée donne la mesme consolation à Lausus, & Camille à Ornithe. Si tu meurs par le fer, c'est une fortune qui t'est commune avec les plus grands hommes comme avec les plus gens de bien. La pluspart de ceux qui ont esté les plus heureux dās cette vie, ou qui jouissent de l'Eternelle après avoir vescu dans une grande sainteté, ont esté emportez par le glaive. D'en faire icy le dénombrément, ce n'est par l'ouyrage d'une bricfe

exhortation, mais d'une longue Histoire.

IV! Mais si tu meurs par le fer, d'autres meurent d'autre sorte, quelques-uns par la corde, quelques-uns par la cheute, plusieurs par les ongles d'un Lyon ou par les dents d'un Sanglier, & il s'en est trouvé beaucoup qui ont eu faute de glaive desirant mourir par le glaive. Que sçais tu encore si ressentant une mort violente, on ne te garantit point d'une plus cruelle fin, & si ce que tu juges si miserable n'est point une dispensé d'une plus grande misere? Je t'ay déjà dit autrefois que Plotin, cette autre Lumiere de la Philosophie après Platon, fut frapé d'une lépre contagieuse: Mais je ne t'ay pas dit qu'Euripide cét autre Soleil de la Poësie Grecque après Homere, fut déchiré par la morsure des chiens, & que Lucrece qui entre vos Poëtes est si proche du premier, & à qui Virgile n'a point eu honte de dérober beaucoup de choses, ayant esté empoisonné par un philtre d'Amour qui le rendit malade & comme enragé, se servit enfin du glaive comme d'un dernier remede à son mal. Herode Roy de Judée mourut assiegé d'une si honteuse multitude de maladies, qu'il pouvoit sans doute envier, comme je pense qu'il le fit, la mort violente que tu déplores, comme estant bien plus courte & plus commode. D'ailleurs l'Empereur Adrian ne pouvant plus souffrir les ennuis de sa maladie vouloit si on luy eust laissé faire, rompre par le fer les chaisnes qui l'attachoient à la vie, estimant sa mort moins funeste que l'impatience que la douleur luy causoit. On raconte qu'un grand personnage de ce siecle a esté mangé des vers qui sortoient de tout son

corps ; & que les rats en ont aussi rongé un autre. Et partant si l'élection estoit libre parmy tant de maux qui se jöient du corps humain , qui est l'homme pour si foible qu'il soit qui ne choisist plutôt le fer pour en sortir plus promptement ? Où la mort est violente elle ne tarde point à passer.

V. J'ajouste que je ne t'estimerois pas encore miserable quand tu mourrois ou par le feu ou par l'eau. Pour le premier , quelques uns ont creu que c'estoit le genre de mort le plus aisé & le plus conforme à la Nature de l' Ame qu'ils disent avoir une force ignée , & des flammes lumineuses. Outre que si ton corps est brûlé dans un bûcher , les vers ny prendront plus rien , car il ne se corrompra point. Pour le second , si tu es englouty des flots , c'est un festin pour les poissons, mais d'ailleurs , c'est un sepulchre pour toy bien ample , & qui est fort éclatant & fort poly. Que t'importe-t'il de rendre un corps terrestre à la terre ou à la mer ? il ne faut pas regarder où, mais comment tu meurs. On peut par tout bien ou mal mourir , & ce qui rend la fin de l'homme heureuse ou miserable , ne gist pas au lieu , mais en l' Ame.

VI. Je scay bien que plusieurs croyent que c'est un malheur de perir dans l'eau, pource qu'un esprit ardent, & qui est tout de feu, semble estre étouffé par son contraire. Mais comme i'ay dit, le lieu ne fait rien à la misere , c'est l'ame qui y fait tout. C'est pourquoy j'approuve fort la réponse d'un certain Nautonnier, qui estant interrogé par quelqu'un où estoit mort son Pere dans la mer , dit-il. Et comme l'autre luy de

manda la mesme chose de son yeul , de son bisayeul , & de son trisayeul qu'il luy nomma tous par rang , après en avoir receu la mesme réponse pour tant de morts differentes: il ajoûta: *N'apprehendes tu donc point de te mettre en mer;* Le Nautonnier feignant de se trouver surpris par cette instance , en fit une autre à ce curieux , & luy demanda , où est mort vostre pere ? Dans son lit , dit-il. Et vostre ayeul ? Luy , mon bisayeul & tous mes predecesseurs, sont, adjoustant'il , tous morts dans leurs lits. Lors le Nautonnier repartit avec une gentillesse qui veritablement sentoit je ne sçay quoy plus que la marine; *N'avez vous donc point d'apprehension de vous mettre au lit?*

VII. C'est donc à la Nature qu'il appartient de pourvoir à la mort, puis qu'elle a fait les hommes mortels, mais de pourvoir au genre de mort, au lieu & au temps qu'elle doit arriver c'est à faire à la Fortune. Pour conclusion quand tu mourrois mesme empoisonné , tu aurois d'Illustres compagnons de ton infortune , comme je t'ay montré cy-devant quand je traittois de ce seul sujet. Le glaive est côme une espece Royale de mort , mais le poison l'est encore davantage? car il s'attache bien plus aux testes couronnées qu'aux hommes privez. Mais teut bien considéré, c'est une chose ridicule de se mettre en peine des instrumens de la mort, après qu'on a pris une bonne resolution sur la substance de la mort mesme.

D E L A

MORT VOLONTAIRE.

I. **I**E te croyois déjà fort sage, & je te voy pourtant dans une furieuse resolution de te tuer de ta propre main. C'est-là toute vostre constance que de craindre maintenant & de souhaitter apres une mesme chose. Tu apprehendois tantost la mort par une foiblesse effeminee, à present tu la recherches par un desespoir inhumain. Quel sujet as-tu de changer si subitement de resolution? Tu me diras que tu es forcé de te faire mourir, mais si tu y es forcé, cét effort de ta main ne fera donc pas volontaire; car bien qu'on dise qu'une volonté contrainte est toujours volonté, elle n'est pourtant pas libre, & par consequent ce qu'on fait malgré qu'on en ait, n'est pas fait par une franche élection. Mais ie voudrois bien sçavoir par qui tu es forcé; car on peut violenter un homme par le dehors quoy qu'il n'y consente pas, mais tu ne peux porter tes mains avec violence contre toy-mesme, à moins que tu le veüilles bien.

II. Tu penses avoir de grands motifs qui te contraignent de vouloir mourir; Il faut à la verité qu'ils soient bien grands s'ils te contraignent, mais ils ne te contraindroient pas si tu tenois tant soit peu de l'homme. Maintenant il n'y a rien d'impuissant contre la mollesse de vô-

tre ame. Mais prends garde si je reconnoistray bien les causes de ton desespoir, qui ne sont autres que la colere, l'indignation, l'impatience, une certaine fureur qui se tourne contre soy-mesme, & l'oubly de ta propre condition. Car s'il te souvenoit d'estre homme, tu supporterois avec une égale constance toutes les choses humaines, & ne voudrois pas tomber en un mal tres-grand par l'aversion d'un petit mal, & qui mesme n'est pas mal à le bien prendre. Et ne me dy point que c'est l'extrémité de tes maux qui te contraint de t'en delivrer par la mort. Les maux qui t'oppressent ne sont pas extrêmes, c'est le desespoir qui te presse qu'on doit appeller le plus grand & le plus extrême de tous les maux. Car on peut trouver quelque remede pour les autres, où il n'y en a point pour celuy-là seul.

III. Mais de grace quels sont ces maux que tu appelles extrêmes? Tu entends parler peut-estre du travail & de la pauvreté, car c'est de ceux-là que le Poëte fait mention en parlant de ceux qui se sont donnez la mort d'une main innocente, & qui ont prodigué leurs vies ayant horreur de la lumiere. Il ajoûte en suite leur repentir, quoy que trop tardif, disant qu'ils euvoudroient bien maintenant souffrir en ce monde, *la pauvreté, & les plus penibles travaux,* au lieu d'endurer comme ils font, des tourmens eternels en l'autre. Or à ton avis, sont-ce là deux si grands maux? veu que tous les gens de bien ont supporté genereusement le premier, comme nous avons dit en son lieu, quelques-uns les ont encore choisis tous deux par une libre election, & sont devenus riches & glorieux à

A a v

jamais par une disette de peu d'années. Tu peux lire encore chez Saluste que la besace sied bien aux hommes qui ont un cœur véritablement viril, & tu peux voir dans le livre de ce bien-heureux Vieillard qui fut si saint & affligé, que l'homme ne naît tout nud que pour montrer qu'il doit estre pauvre, & travailler toute sa vie.

IV. Mais comme vous estes des animaux extrêmement inquiets, vous prenez pour un juste sujet d'une mort volontaire, tout ce qui ne va pas au goust de vostre avarice & de vos plaisirs. Et vostre luxe est si delicat & s'emporte si fort, qu'il vous oblige pour des causes de neant de pester non seulement contre la Fortune, mais encore contre vous-mesme, & en regimbant contre Dieu vous ouvrez effrontément vos bouches impies, comme si vostre Maistre sembloit vous faire grand tort de ne vous pas obeir en tout. Tu as beau me dire que tu ne choisis la mort que comme un moindre mal qui peut te garantir des plus grands. Mais je croy que ce qui te porte à un choix si fatal, c'est le dégoust de la vie, qui est un vice ordinaire à tous les fous. Car toute vie est agreable aux Sages, ils la souffrent volontiers quand elle est gaye, & constamment quand elle est triste; bref, s'ils ne peuvent se plaire aux choses mesmes, ils se satisfont en leur patience. Il n'y a rien de si joyeux ny de si charmant dans le monde que la Vertu. C'est elle qui adoucit les sujets fâcheux, qui redresse ce qui a receu quelque entorse dangereuse, qui ramollit ce qui est dur, qui applanit ce qui est ou trop haut ou trop raboteux, & qui fait cesser les plaintes & les précipices. Enfin il n'est rien de si

serain, ny de si tranquille que la vie du Sage; comme au contraire, ces regrets & ces cuisantes douleurs des Ames; ces nuës & ces tempestes qui poussent contre les escueils le fresle vaisseau de la vie humaine, viennent de la seule folie.

V. Que si l'impatience qu'une maladie te cause te fait rechercher la mort, ton élection est également extravagante & presomptueuse. Laisse à ton Seigneur la disposition de ton corps, puisqu'c'est luy qui l'a produit. Quoy? ce que tu veux t'estre licite dans ta maison, où tu n'as créé ny le bois ny les pierres, & où il n'y a rien qui t'appartienne que la structure, tu ne veux pas qu'il soit aussi permis au Souverain de toutes choses dans son propre édifice, où il n'a pas seulement tiré du neant la chair & les os, le sang & l'esprit dont tu es composé, mais encore le Ciel, la terre & les mers & tout ce qu'ils contiennent dans leur enceinte? Et ne dy point à partoy, mon corps est affligé d'une griève douleur, car tu n'as pas reçu la propriété, mais l'usage de ton corps; encore celuy-cy ne t'est-il donné que pour un temps. Crois-tu estre le Maistre de ta maison d'argile & de bouë? Tu n'en es que l'hoste ou le locataire. Celuy qui a tout fait est le seul Maistre de tout.

VI. Cette vive douleur qui t'oblige à vouloir mourir, t'est peut-estre envoyée pour t'éprouver; si elle te semble fâcheuse, elle te peut-estre utile, & si elle te paroist insupportable, elle ne fera pas de longue durée. Attends l'ordre de ton Seigneur qui te rappellera infailliblement, & quand il te parlera réponds-luy, mais ne t'en va pas plûtoft. Ton jour est arresté qu'il ne

A a vj

Il n'est pas possible ny de prévenir, ny de différer. Plusieurs pourtant ont devancé leur terme, & pensant éviter une incommodité fort petite & fort courte, ils se sont engagez dans des peines éternelles, d'où il n'y a point de ressource. Je t'avouë encore que cette opinion de se tuer soy-mesme, a eu de grands hommes pour ses partisans aussi bien que pour ses Auteurs, & principalement A. Seneque, lequel l'establit avec tant de fermeté, & revient si souvent à en parler, qu'il me semble avoir apprehendé qu'elle ne passast pour sienne, & me fait quelquefois étonner qu'une maxime si funeste & si extravagante soit entrée dans l'esprit d'un homme si sage. Et pour ne pas icy marquer beaucoup de choses, qu'il avance & qu'il seroit trop long de rapporter, il dit en une de ses Lettres qu'il adresse à son cher Lucilius. *Si le corps est inutile aux*
» minifteres de la vie, pourquoy n'en faut-il pas
» tirer une ame qui s'y porte mal? Et peu après
» je sortiray, ajouste-t'il, d'une maison ruineuse,
& qui va tomber. Vous ne parlez pas bien, Seneque,
& par un mauvais discours vous'gâtez
tout ce que vous aviez bien dit. Il ne faut pas
partir, mais attendre. Laissez cheoir vostre mai-
son afin que vous en soyez accablé plutôt que
de vous en fuir.

VII. Maintenant je reconnoy que ce qui te fait preferer la mort à la vie, ce n'est pas proprement le mal que tu souffres; mais plutôt celui dont tu te vois menacé. Tu crains peut estre, qu'un ennemy ne te donne la mort, mais si tu la sçais courageusement supporter, elle ne peut estre honteuse, comme au contraire la volon-

faire dont tu parles ne peut ne pas estre infame, estant contre l'express commandement d'un Seigneur, duquel quand on choque la volonte, on ne scauroit jamais bien faire. Si tu ne peux regarder des mal-heurs qui sont à venir, & que tu aimes mieux ne les pas voir en fermant éternellement les yeux; Sçache que cen'est pas le fait d'un homme qui ait vraiment un cœur viril de ne pouvoir envisager d'une veuë ferme l'une & l'autre face de la Fortune, & qu'il n'appartient qu'aux femmes d'en détourner un regard craintif. Mais qu'est ce qui te trouble & t'épouvente de telle façon que tu n'oses plus implorer que le seul secours de la mort? C'est peut-estre ta propre adversité ou celle de tes proches ou de ta patrie qui souffre. Ces deux premieres apprehensions me semblent foible, car la Fortune ne peut rien à quoy la Vertu ne puisse resister. La troisiéme est pieuse & charitable, mais c'est une pieté oisive & languissante. En effet, la servitude de la patrie & la veuë d'un Tyran doivent plutôt estre repoussées qu'évitées par la mort. L'un est un ouvrage digne d'un homme, où l'autre tient de la femme.

VIII. Je t'advouë en cét endroit que le mesme Senèque dans sa prévention ordinaire d'esprit, qui luy est toute particuliere, louë merveilleusement la mort de Caton, ainsi que je t'ay dit autrefois. Cicéron au contraire se contentant de l'excuser, s'abstient de luy donner des loüanges. Car il dit que Caton estant d'un naturel extrêmement grave, & doüé d'une constance qui ne se démentoit jamais, devoit plutôt mourir que de regarder le visage d'un

Tyran. Brutus le regarda pourtant, & jugea qu'il valoit mieux s'oster une veuë si funeste par la mort de l'autre, que de l'éviter par la sienne. Je ne recherche pas icy s'il fit bien ou mal en cela. Tant y a qu'il le fit. Quand à Cicéron lors qu'il excuse Seneque, il semble s'estre oublié de sa premiere opinion, qui est bien la plus raisonnable, & qu'il avoit proposée plusieurs années auparavant au sixième Livre de sa Republique. En voicy la substance. P. L'Africain ayant introduit Scipion le Jeune qui parle en vision dans le Ciel à son pere & à son ayeul, & qui se montre fort desireux de mourir après avoir ouï parler de l'immortalité de l'ame & de la felicité de l'autre vie; il nous represente en suite son pere qui reprend ce desir inutile en ces termes serieux.

„ Il n'en va pas de la sorte que tu penses, dit-il,
 „ car à moins que ce grand Dieu à qui appar-
 „ tient tout ce beau Temple que tu regardes, ne
 „ te delivre de ces liens du corps qui t'environ-
 „ nent, tu ne sçaurois avoir icy d'entrée. En effet
 „ les hommes sont produits avec cette condi-
 „ tion, qu'ils doivent garder ce globe que tu vois
 „ au milieu de ce Temple, & qu'on appelle la
 „ Terre. C'est pourquoy, mon fils, il te faut,
 „ comme à tous les gens de bien, retenir l'ame,
 „ dans la prison du corps; & ne point sortir de
 „ la vie sans ordre de celuy qui vous l'a donnée,
 „ de peur que vous ne sembliez avoir refusé un
 „ employ qui vous a esté constitué de Dieu mes-
 „ me. Ces belles paroles de Cicéron ne blâment-
 „ elles pas assez Caton qu'il excusoit en un autre
 „ lieu? Et certes si un Empereur terrestre t'avoit
 „ commis la garde de quelque lieu, tu n'oserois

l'en retirer sans son ordre, & si tu l'avois fait, il le trouveroit mauvais. Que dois-tu donc penser d'un Empereur Celeste, à qui l'on doit rendre d'autant plus d'obeïssance que Dieu est plus grand que l'homme?

IX. Nous avons connu n'aguères Dom Stephano Colonna, personnage doüé d'une antique Vertu malgré les vices de ce siecle, & dont le nom doit estre Illustre non seulement en cét âge du monde, mais encore en tous ceux qui sont à venir. Se voyant assiégué de ce grand ennemy qui avoit plus de puissance que luy, mais qui n'avoit pas tant d'adresse ny de courage, il donna à garder à un de ses gens en qui il prenoit une entiere confiance, une tour où il croyoit qu'il y eust le plus de danger; & comme elle estoit prestee à tomber, tremblant déjà par l'effort caché de la sappe & de la mine, ses compagnons commencerent de s'enfuir, & de l'exhorter à descendre pour se sauver, veu principalement qu'un plus long sejour en ce mauvais poste, ne pouvoit estre qu'inutile, voire dangereux & funeste à qui voudroit s'opiniafter à le tenir. Mais il leur répondit. *Je ne descendray point à moins que celuy qui m'a mis icy ne m'en r'appelle, & je m'y enseveliray plutost que d'en déloger.* Cette resolution estant rapportée à Dom Stephano, comme un si bon Chef s'avançoit pour rappeler ce brave soldat, dans l'apprehension qu'il avoit pour son salut, la tour croulant sous les fondemens, fut emportée avec un fracas épouventable. Ce Gardien fidele fut ainsi accablé & enterré solennellement par son Maistre, qui eut bien de la peine à le trouver parmy les ruines, & qui luy ayant donné

des larmes en abondance, le regretta depuis toute sa vie, & dans ses entretiens familiers, fit diverses fois l'éloge de son mérite. Tu vois à peu près ce que je veux dire par ce discours. Tu dois estre aussi fidele à Dieu pour la garde du corps qu'il t'a donné à conserver, que ce bon serviteur le fut à son Maistre, pour la garde de cette tour qui luy avoit esté confiée.

X. Je n'ignore pas neantmoins que la mort de Caton fust louée de plusieurs de son siecle, & qu'au jugement des hommes elle parût glorieuse. On sçait encore ce beau mot de Cesar, qui entrant Victorieux dans Utique où l'autre s'estoit tué, dit sur l'avis qu'on luy donna de sa mort: *Caton a envié ma gloire, & j'en vie la femme.* Il falloit sans doute que ce fust quelque chose de grand qui donnoit de l'envie au plus grand & au plus illustre de tous les hommes. Ne pense par toutefois conclurre par là que rien ne t'empesche d'imiter Caton, & de suivre la mort exemplaire d'un sage qui a esté enviée du plus glorieux de tous les Heros, & justifiée, voire excusée des autres Sages; veu principalement que par le secours d'une fin volontaire, tu peux sortir du labyrinthe d'infinies difficultez où la vie t'a engagé, & où tu te trouves dans une étrange contrainte. Au contraire, prends garde que tu ne sois trompé par une vaine esperance. Il se trouve d'autres Autheurs qui n'ont pas moins d'éloquence, quoy que cela ne fasse rien au sujet, mais qui sans doute ont de plus saines opinions, lesquels bien loin de louer ou d'excuser la mort de Caton, la reprennent avec autant de severité que de raison legitime.

XI. Saint Augustin principalement , cette Aygle dont les yeux perçans ont penetré si vivement les veritez les plus hautes & les plus cachées , dit que le sujet que Caton eut de se faire mourir , ce n'estoit pas l'apprehension qu'il avoit de vivre sous l'Empire de Cesar , ou de se voir à sa discretion , veu qu'il conseilla luy-même à son fils de se retirer vers ce Conquerant , & d'esperer tout de sa clemence , comme en effet il ne fut point trompé en son attente , ayant receu un accueil tres-favorable de Cesar. Que si le pere eût creu que cette conduite eût esté honteuse à son fils , ne l'eût-il pas garanti de cette infamie en le faisant mourir avec luy , ou par le poison ou par le fer , ou par quelque autre espeece de mort ; veu mesme qu'on a loué Manlius Torquatus d'avoir tué son propre fils , pource que celuy-cy avoit combattu & vaincu les ennemis contre l'ordre de son pere ? Car on ne peut dire qu'il soit plus honteux d'estre vainqueur d'un ennemy mutin que d'obeir à un superbe Vainqueur. Quoy donc ? Il estime Cesar digne de donner la vie à son fils , & indigne de la luy donner à luy-mesme , ou plustost il luy envia cét honneur. Enfin ce Docteur conclud que l'envie fut la seule cause de sa mort , comme Cesar ne le dissimule point luy-mesme , ainsi que nous avons dit. En effet , que Caton pouvoit-il craindre autre chose ? ou pourquoy n'auroit-il pas supporté comme Prince absolu , celuy qui n'estant que Consul l'avoit long-temps devant chassé de la Cour du Senat & mis en prison ? & puis qu'il ne se tua point ayant receu un affront si frais & si sensible , pourquoy falloir-

il qu'il se tuast par une vaine crainte, ou par une fausse opinion de la superbe ou de la cruauté du mesme Adversaire.

XI I. Et puis, qu'avoit de si affreux le visage de Cesar, qu'il fallust en éviter la veüe, voire par une mort avancée? De Cesar, dis-je, l'homme le plus doux & le plus debonnaire, je ne diray pas seulement d'entre tous les Tyrans, mais encore d'entre tous les Princes legitimes? Si Caton en son siecle n'en avoit point veu de plus puissant que luy, du moins en avoit-il veu plusieurs beaucoup plus farouches, mais il n'en avoit point veu de plus enclin à la clemence. Ce n'est donc pas sans raison qu'un autre excellent Auteur, & qui n'est pas moins illustre par sa fidelité que par son eloquence, dit qu'à son avis Caton chercha des pretextes pour mourir, non pas tant pour se soustraire au pouvoir & aux commandemens de Cesar, que pour obeir aux maximes des Stoïciens dont il estoit Sectateur, & pour rendre son nom illustre par quelque action éclatante. Autrement je ne voy pas quel mal il eust pû luy arriver quand il auroit plus long-temps vécu. Et veritablement comme Cesar estoit plain de bonté, il n'avoit point de passion plus ardente, mesme parmy la fureur échauffée des Guerres Civiles, que de trouver occasion d'obliger la Republique en sauvant Ciceron & Caton les deux meilleurs de ses Citoyens. Tu vois par là qu'outre l'envie, une sottise vanité fut la cause de la mort de ce brave Romain; mais l'une & l'autre est indigne de Caton, & ce ne sont pas là des motifs suffisans pour prevenir raisonnablement la mort. Après tout,

Le desespoir estant le dernier de tous les crimes, ne peut jamais estre legitime.

XIII. Tu me dis encore une fois qu'il vaut bien mieux mourir que de vivre de la sorte que tu fais. Mais que sçais-tu si cette espece de vie que tu trouves si miserable, ne paroist point fouhaitable à plusieurs, & digne d'estre enviée ? Mais l'impatience aigrit toutes choses, voire cellès qui ont le plus d'agrément. Et puis comme il est difficile d'oster la crainte de la mort à des personnes timides, il ne l'est pas moins d'oster l'averfion de la vie à des hommes desesperes. Mais je n'ay qu'à te donner sur la fin un remede general à ces deux inconveniens, c'est qu'il faut supporter constamment la vie, & attendre genereusement la mort. Un esprit preoccupé d'une si bonne resolution, demeure inbranlable parmy toutes les emotions qui font chanceler ou tomber ceux qui ont ou trop de crainte ou trop de tristesse. Mais, veux-tu perir vertueusement d'une mort volontaire ? reçois-la gayement quand elle viendra par necessité. Ainsi tu auras tout le soulagement qu'elle apporte, sans avoir le blâme & la peine qui la suit quand on la previent.



DE LA MORT

IGNOMINIEUSE.

I. **I**L ne te fâche pas tant de perdre la vie que de perdre l'honneur, & de mourir d'une fin honteuse, quoy que tu fusses né dans la grandeur, & que tu ayestoujours vécu dans la gloire. Mais ce n'est pas le genre ou la qualité, mais la seule cause du supplice qui rend la mort ignominieuse. Nul homme de bien ne meurt mal, & nul méchant ne meurt bien. Le trepas d'une personne ne devient pas honorable par des funeraillies magnifiques, ny par le ministere de quantité d'Officiers qu'on y employe, ny par de riches depouïlles de pourpre, ny par des épées & des boucliers renversez, ny par des pleurs d'une grande famille qui plaint son Maistre, ny par les cris & les lamentations du peuple; non plus que par le deuil extraordinaire d'une femme, par la pieté d'un fils qui marche la teste baissée & vêtu de noir, avec un manteau trainant au devant du convoi; par la dignité des épaules de ceux qui portent un corps mort, ou des yeux qui luy donnent des larmes; par les harangues funebres de quelque grand Orateur; par les images d'or d'un superbe Mausolée, ou par l'Épitaphe du defunt, qui vivra dans le marbre jusques à ce que les pierres mesmes trouveront leur mort, quoy qu'elle

doive arriver bien tard ; Mais plustost par la Vertu , par le merite & par le nom illustre d'un homme dont la reputation n'a pas besoin d'un vent populaire , se soutenant comme elle fait par sa propre Majesté , & n'estant pas acquise par une faveur aveugle & inconsiderée des mortels , mais par une vie innocente , par une longue suite de bonnes œuvres , par une constante defence de la Verité & de la Justice depuis le commencement de la vie jusqu'à la mort ; bref , par une fermeté genereuse & un courage inbranlable parmy les perils & les menaces de la mort mesme. Quel lieu trouveras-tu pour l'ignominie contre un deceds qui est glorieux par tant de chefs ? ou comment veux-tu qu'un homme qui meurt de la sorte puisse mourir dans l'opprobre ?

I I. Suppose qu'il soit fustigé comme un esclave , qu'on employe contre luy les bourreaux , les licous & les haches , qu'on luy plante des gibets , qu'on luy dresse des roües , qu'on le tire à quatre chevaux pour mettre tous ses membres par pieces , qu'on y adjouste les feux & les grils ardents , des chaudières d'huyle bouillante , les morsures des bestes farouches & affamées , les crocs , les voiries , le funeste spectacle d'une carcasse qu'on traine & qu'on dechire par les ruës ; enfin , tout ce qu'un corps vif ou mort peut souffrir d'offençant & d'injurieux ; la mort te paroistra peut-estre fâcheuse & cruelle , mais elle ne sera point ignominieuse. Tout à l'opposite , plus elle est cruelle , & plus elle est éclatante. C'est pourquoy tout cét appareil exterieur , ce tumulte du peuple , ce cry funeste des

rompettes, cét affreux regard des bourreaux, & la voix d'un Tyran irrité ne font du tout rien à la chose; Rentre en toy-mesme, cherche-toy-là, & t'y encourage, puis employe toutes les forces d'esprit qui te restent à te preparer aux grandes extremitez; detourne tes oreilles d'un bruit qui te desplaist, & ta veuë de la fatale pompe du supplice; recueille toute ton ame en soy-mesme pour t'exhorter genereusement, & pese bien les choses mesmes, & non pas les ombres des choses. Certes, si tu as assez de cœur pour envisager de droit fil la mort mesme, tu n'auras, à mon avis, plus d'apprehension ny du fer ny de la corde, ny d'un breuvage dangereux, ny d'un bourreau qui degouste du sang d'autrui. En effet après avoir meprisé un ennemy en personne, c'est une folie de craindre son harquois ou son drapeau.

§ III. Ne regrette donc plus de te voir condamné à une mort ignominieuse. Souvent l'accusateur ou le denonciateur est infame, les témoins sont tous souillez de crimes, & le Juge noircy de malversations, au lieu que l'accusé est fort illustre & fort innocent. Il arrive encore assez ordinairement qu'une mort est pleine d'ignominie, où celuy qui meurt est plein de noblesse & de gloire. Maintenant pour ne pas icy parler des autres, & pource qu'ils sont inferieurs à celuy dont je te veux proposer l'exemple; est-il de mort plus honteuse que celle de la Croix, qui n'estoit autrefois ordonnée que contre les plus scelerats de tous les hommes? Jesus-Christ pourtant, ce beau Soleil du Ciel & de la Terre, y fut attaché, afin qu'il n'y au

point de condition de mortels qui trouve un pareil suplice infame. Et pource qu'il n'y a rien de plus haut que le T R E S-H A U T mesme, je ne passeray pas plus outre. Pour conclusion, la Vertu peut ennoblir toute sorte de mort, mais il n'est point d'espece de mort qui puisse jamais fouïller, ou enlaidir, ou degrader la Vertu.

D E L A M O R T S U B I T E.

I. **I**L me souvient de t'avoir oüy dire autrefois que tu avois vieilly, & toutefois tu te plains de mourir trop subitement. Je m'estonne comme la mort peut paroistre soudaine à un vieillard, qui ayant desia un pied dans la fosse, doit tousiours avoir la mort devant les yeux, je ne diray pas s'il ne radote, mais s'il n'est fou tout à fait. Car bien qu'on donne ce conseil salutaire à tous les âges de prendre chaque jour pour le dernier, on a raison de conseiller de plus à la Vieillesse de croire que toute heure est la derniere pour elle; & non seulement de ne pas s'attendre à ce que dit l'Orateur Romain, qu'il n'y a point d'homme si vieil qui n'espere vivre un an entier, mais non pas mesme à ce que dit Seneque, lequel limite cette esperance à un jour.

II. Si tu meurs donc subitement, je n'ay là dessus à te dire que la mesme chose que je t'ay

74 DE LA MORT SÛBITE!

fait remarquer autrefois au sujet du plus grand de tous les hommes, & dont l'esprit n'estoit pas moins élevé que sa fortune estoit eminente. Je parle de Cesar, qui un jour devant sa mort, & mesme sur le midy de ce jour là: car il ne le passa pas entier dans une parfaite assurance de sa vie, comme s'il eût desja presenty l'approche d'une experience fatale, & qu'il eust pris pour vray, & pour effectif ce qui devoit arriver, discourant sur ce sujet, conclut qu'une mort soudaine & impreveuë estoit la plus commode & la moins fâcheuse de toutes. Ce jugement semblera contraire aux sentimens d'une Religion qui apprend aux hommes à prier Dieu de les garantir d'une telle mort, & je n'embrasse pas cette opinion pour estre suivie où l'on a la liberté de se preparer à sa fin: car lors il faut croire tout le contraire, & te persuader que la mort la mieux preveuë est sans doute la meilleure. Mais je veux dire que s'il ne faut pas souhaiter une mort soudaine, il la faut du moins supporter quand elle arrive.

III. En effet, personne ne doute qu'à un homme sage & qui aura tout preveu de loin, il ne peut rien arriver d'inopiné. D'où s'ensuit que la mort de celuy dont la vie a esté prevoyante, ne scauroit estre impreveuë. Et certes un esprit accoustumé à considerer les moindres choses, comment negligera-t'il les plus grandes? Or parmy les choses humaines, que me peux-tu montrer de plus grand que la mort, ou d'égal à elle? En tout cas, pourveu qu'elle ne vous surprenne pas sans preparation, plus elle est prompte à venir, plus elle est aisée à passer. Car

Car si c'est une espece de supplice, toujours il est fort court, & prévient par sa vîtesse le sentiment qui en pourroit estre fort long, s'il en alloit autrement. Enfin, on oste à la mort par là ce qu'elle a de plus fâcheux, qui est la crainte de la mort mesme. Je suis peu de temps à t'entretenir sur ce sujet, pource qu'il ne faut pas beaucoup discourir de ce qui passe en un instant. Et puis, il vaut mieux se preparer par effet que par parole à sa derniere fin. Voila pourquoy, songe à disposer ton ame plutost qu'à convaincre ton esprit. Il n'est pas necessaire que la mort te surprenne à bien raisonner, mais à bien faire.

DU LIEU

DE LA MORT.

I. **S**I tu meurs hors de ton païs, considere si cela t'est arrivé comme à un pelerin qui voyage, ou comme à un homme banny. Soit donc qu'un honnesté desir de voir & d'apprendre, ou qu'une devotion religieuse t'ait detenu en des terres estrangeres, il te faut réjouir de ce que la mort te surprend dans un exercice loüable ou dans une action vertueuse; Soit qu'un jugement équitable t'ait contraint de t'y retirer, il te faut souffrir non seulement avec constance, mais encore d'une franche volonté cette indisposition necessaire. En effet, il n'est

point de meilleur moyen pour expier le crime d'un homme qui a toujours vécu dans l'injustice, qu'une paisible & volontaire souffrance d'une juste punition. Que si tu souffres le bannissement par la violence d'un homme plus puissant que toy, il ne faut pas t'affliger pour cela, mais te réjouir de n'estre plus sous la domination de la Tyrannie. Mais j'ay assez parlé de ce sujet quand je t'ay entretenu sur l'exil, & que je t'ay fait voir que tout le monde est la patrie particuliere du Sage.

I I. J'ajouste icy, comme j'ay observé en un autre endroit, que de mourir comme tu fais, ce n'est pas rendre l'ame hors de ton païs, c'est y retourner. Il n'y a point de plus droit ny de plus court chemin que celuy-là. As tu oublié l'avanture de cét Eudeme Cypriot, amy d'Aristote, dont ce Philosophe & l'Orateur Romain font une mention uniforme; lequel estant tombé grièvement malade en Thessalie, eut vision en songe qu'il seroit bien-tost guerry, & qu'il retourneroit dans cinq ans en son païs, comme au contraire qu'Alexandre Pherée Tyran de la ville où il se trouvoit pour lors, mourroit aussi-tost. Et comme peu de jours après il eut recouvert sa premiere santé, contre son attente, & que ce Tyran fut tué par ses proches, il s'attendoit de retourner en sa patrie au temps que le Ciel mesme sembloit luy avoir promis, veu principalement que sa vision avoit esté à son avis verifiée de tout poinct; cependant sur la fin de la cinquième année il mourut en combattant à Syracuse, & les Interpretes des resveries dirent qu'il estoit ainsi re-

ourné en son païs ; afin qu'il n'y eut apparemment rien de faux dans le songe d'un homme si sage. J'ay dit ailleurs ce que je pensois de ces representations visionnaires, & t'ay voulu faire voir icy ce qui est arrivé au sujet du retour d'un autre en son païs, afin que tu juges le mesme du tien.

III. Je ne faindray point d'user icy de redite, puisque tes repliques m'y obligent. Nul donc ne meurt hors de son païs, comme je t'ay déjà fait voir en parlant de la relegation, ou bien il est certain que tous meurent de la sorte. C'est l'opinion des habiles, que chaque region du monde est la patrie d'un homme, & principalement d'un esprit genereux que l'affection n'attache point en un endroit plus qu'à l'autre. Quelques-uns ont cru qu'une personne ne doit prendre pour son païs que le lieu où l'on se trouve le mieux ; & d'autres tiennent pour maxime, que nous n'avons point à proprement parler, de vraye patrie en ce monde. La premiere opinion vient d'une Philosophie commune; mais la seconde est un resultat de la plus haute. Quoy qu'il en soit, si tu meurs hors du lieu où tu es né, sçache que celuy où tu meurs est enfin ta plus veritable patrie. En effet, elle te possedera le plus long-temps, ne te permettra point de courir ça & là, & t'embrassant dans son sein, elle t'attachera la comme un habitant qui luy appartient en propriété, & qui ne la quittera jamais. Après tout, apprens à souffrir une terre qui te transformera en elle-mesme, quoy que tu sois né ailleurs.

IV. Et puis, tu n'es pas le seul qui trouves la mort, & qui cherches un sepulchre hors de la veuë de tes proches. Ces hommes Divins que le Ciel avoit envoyez sur la terre, & que le mesme siecle avoit produits au même endroit, qui estoit comme le milieu de l'Univers, se virent écartez par tout le monde, tant en leur mort qu'en leur sepulture. L'un gist à Ephese, l'autre en Syrie, l'autre en Perse, l'autre en Armenie; Les Indes gardent le corps de l'un, l'Étiopie de l'autre, l'Achaïe en a sa part, Rome mesme & le fonds des Espagnes en possèdent quelques-uns. On dit pourtant en certaines villes d'Italie qu'on a transferé les uns d'un lieu où ils estoient morts; mais ce n'est que par la moitié qu'ils sembloient estre terrestres: car pour leur ame, qui est cette partie celeste & eternelle, il ya long-temps sans doute qu'elle est retournée au Ciel, comme elle en estoit venuë.

V. Que diray-je des Docteurs qui sont comme les Personnes du second ordre de l'Eglise? Bethléem en ravit un à Strigonic, & puis Rome l'emporta sur Bethléem. La France en osta un autre à la Pologne, & Paris a fait perdre à Athenes un de ses plus beaux ornements. Rome en a fait rendre quelques-uns à la Grece & à l'Espagne. Milan gagna sur Rome le plus grand homme de son siecle, lors qu'il estoit encore en vie, & après sa mort, son corps fut envié par la Sardaigne à l'Afrique, & par Pavie à la Sardaigne. Je te parle icy des plus Illustres personnages du Christianisme, & principalement de de deux grand Soleils de l'Occident, qui ayant esté égaux en merites, étroitement unis de cœurs

& d'esprit, & voisins de corps, sont pourtant morts hors de leurs païs aussi bien que toy. Tu sçais déjà leurs noms, de mesme que ceux des autres, c'est pourquoy il n'est pas necessaire de t'en faire une mention plus expresse. Ainsi je passe à la haste beaucoup de choses. Mais afin que tu ne manques non plus de quelques exemples du troisiéme ordre, Cypre en a dérobé les uns à la Palestine, & l'Italie à l'Espagne; La Campagne de Rome en a pris d'autres sur la Nurie, & Bologne & Padouë semblent se débattre à qui pourra le plus conter de ces larcins vertueux. Tant il est vray que comme la Verité mesme a dit que nul n'est Prophete en son païs, on peut dire aussi que la Doëtrine & la Saincteté n'est j'amaïs plus estimée que lors qu'elle passe pour étrangere.

VI. Tu comprends bien tout ce que je veux dire, tant par cette belle maxime, que par ces illustres exemples, mais nonobstant cela tu meurs malgré-toy hors de ton païs. Je te diray aussi que je reconnois bien la cause d'un regret si mal conceu. C'est qu'au lieu que ces saintes ames dont je te parlois, estant toujours attachées de cœur & de pensée au Ciel, ne se soucioient plus d'une patrie terrestre, tu n'as pas encore quitté l'amour que tu as pour la terre, mais qu'il te faut quitter à ma persuasion, si tu aspire à cette patrie Celeste. Je veux pourtant te nommer encore d'autres amis de la Vertu, & qui se souvenoient du Ciel, quoy que pour sa consideration ils ne se fussent pas encore tous oubliez de la terre.

VII. Les os de Pythagore natif de Samos fu-

rent ensevelis à Metaponte. Gayette vit mourir Ciceron qui avoit receu le jour à Arpin, & l'éducation à Rome. Pline qui dans son enfance se baignoit dans l'Adicée, fut étouffé dans sa vieillesse par les cendres du Vesuve. Mantoüe mit Virgile au monde ; mais Brindes, ou comme d'autres disent, Tarente l'en tira ; & son corps gist à present à Naples. Ovide fut produit à Sulmone, & trouva son deceds dans son exil du Pont-Euxin. Terence le Comique fut comme on dit engendré à Carthage, instruit à Rome, & enterré en Arcadie. Horace vint de la Pouille ; Ennius de Calabre ; Stace de la Gaule Narbonnoise ; Aufone de Gascogne ; les Senèques de Cordoue, soit qu'on en doive reconnoistre seulement trois ou quatre, comme veulent quelques-uns, à sçavoir les deux Annæes pere & fils ; Gallion & Lucain. Quoy qu'il en soit, Rome arresta tous ces grands hommes, & les ensevelit pour la pluspart, comme elle en usa de mesme envers Plaute originaire d'Arpin ; Lucilius d'Arunque ; Pacuve de Brindes ; Juvenal d'Aquin ; Properce de l'Ombrie ; Valerius d'Atium ; Catulle de Veronne ; Varus de Crémone ; Gallus de Flory ; Actius de Pesaro ; Cassius de Parme ; Claudien de Florence ; Perse de Volterre, & une infinité d'autres, n'y ayant eu que Tite-Live de Padoüe qui fut à peine & bien tard rendu à sa patrie, comme si on ne luy eust donné ce privilege particulier que pour y trouver sa sepulture. On peut dire aussi que Rome qui a servy de Theatre ou de tombeau à tant d'Illustres, natifs d'autres lieux, en-a engendré beaucoup dans son sein pour

mourir ailleurs. Le monde est comme une maison étroite, & il a ses quatre angles à passer afin qu'on passe d'une extrémité à l'autre. Et de vivre icy & mourir là, c'est ce qui n'est non plus difficile à des âmes généreuse, que de sortir du bain pour entrer dans une salle de repos, ou de changer un ameublement d'Esté pour en mettre un d'Hyver. Cette vicissitude de naissance & de sepulchre est commune à tous les hommes, principalement à ceux qui sont Extraordinaires.

VIII. Quoy que je te puisse dire, tu ne laisse pas de mourir fort triste hors de ton païs; mais tu ne pourrois mourir plus gayement en ton lieu natal. On voit par là que vous vous flattez en vos pleurs, comme s'il y avoit quelque plaisir à pleurer. Mais si les exemples d'une pauvreté remplie de sainteté, de doctrine & de discrétion ne peuvent pas soulager un esprit prévenu des erreurs du peuple, je pourray peut-estre mieux réussir à te consoler, si je te montre que ce que tu déplores est arrivé au plus heureux des Rois & des Empereurs, comme aux plus vaillans Capitaines de tous les siècles. Après quoy je verray si tu oseras refuser de suivre la fortune des plus grands hommes du monde. Et ne t'emporte point là dessus en me disant par prévention, que tu sçais bien tout ce que j'ay à te dire & à te rapporter sur cette matiere, que tu n'as que faire de paroles, qu'il te fâche toujours de mourir comme en exil sans y avoir esté condamné, & que le lieu de ton deceds en aggrave le déplaisir inévitable. Je reconnoy par là que tu apprehendes la main qui te veut que-

rir. Je ne laisseray pourtant pas de passer outre, c'est à toy à voir si mes soins seront suivis d'un heureux effet. Il me suffira pour ma décharge de t'avoir dit la verité, & de t'avoir donné des avis également fidelles & salutaires.

IX. Represente toy donc qu'Alexandre ayant esté engendré à Pelle, & fait mourir à Babylonne, la Ville d'Alexandrie conserva le nom & les cendres d'un si auguste Fondateur. Un Palais Royal d'Albanie avoit élevé un autre Alexandre que le fleuve Lucan engloutit dans ses gouffres. La Perse avoit produit le Roy Cyrus, & la Scythie vit mettre son corps en pieces. Tout Rome & tout l'Empire Romain avoient honoré M. Crassus & le grand Pompée, & une ville qui avoit pu supporter leur grandeur pendant leur vie eust eu sans doute assez d'étendue pour contenir leurs cendres après leur mort, si le sort l'eust voulu permettre. Mais un peu de terre en Assyrie couvrit le corps de l'un au-de-là de l'Euphrate; & celui de l'autre fut balotté par les vagues de la mer d'Egypte. Le dernier Caton reçut l'origine & le nom de Rome, & sa fin & son surnom d'Utique. Rome enfanta encore les Scipions comme les plus nobles & les plus utiles rejettons de la Republique, qui devoient la sauver diverses fois, & luy servir tousiours d'ornement; cependant le sort de leur vie les écarta tellement les uns des autres, que les d'eux qu'on appelle Grands ont leur tombeau dans l'Espagne: & Africain l'Aîné gisant à Linternum, Nafica à Pergame, & Lentulus en Sicile, leurs sepulchres sont ainsi bien divers & bien éloiguez entr'eux. Il n'y a que l'Asiatique & le

jeune Africain qui soient ensevelis à Rome, encore peut-on dire qu'ils l'eussent esté plus favorablement en quelque exil qu'ils fussent allez. En effet, l'un fut puny par la prison, & l'autre par la mort. C'est ainsi que bien souvent on peut mieux vivre & mieux mourir par tout ailleurs qu'en son país, & qu'on n'est jamais plus deurement couché qu'en sa propre maison.

X. Les trois Deces, quoy qu'on ne parle ordinairement que de deux, moururent tres-confamment hors de leur patrie; le pere combattant vaillamment contre les Latins, le fils contre les Toscans, & le neveu contre Pyrrhus, comme Cicéron le remarque. Quel ordre observeray-je à faire mention des plus grands Capitaines de tous les ordres, qui ayans esté engendrez à Rome, sont pourtant decedez ailleurs? L'Afrique vid mourir Artilius Regulus pour sauver sa patrie & garder la foy voire à son ennemy; mais sa fin fut d'autant plus glorieuse qu'elle parut plus cruelle. Et en la guerre qui suivit après, Caius Flaminius rendit l'ame à Cortonne; Æmilius Paulus à Cumes; Claudius Marcellus à Venusia; & Tyberius Graccus dans la Lucanie; nul de tous ceux là n'eut le bonheur de mourir à Rome, quoy que pour sa gloire ils eussent tant de fois triomfé si heureusement. Drusus & Marcellin, ces deux grandes esperances de l'Empire Romain, ces fleurs qui promettoient de si beaux fruits, furent tranchez par la faux de la mort en l'Avril mesme de leur âge. Ils furent à la verité ramenez tous deux en leur país, mais ce fut après estre morts bien loin.

B b v

de là. En effet l'un perit en Allemagne, & l'autre sur la coste de Bayes; l'un au milieu de l'Armée, & l'autre dans une maison de plaifance, mais tous deux hors de leur patrier.

XI. Au reste, es-tu plus superbe qu'un Tarquin, ou plus puissant qu'un Sylla? Celuy-là pourtant mourut en exil à Cumes, & celuy-cy à Puozzuolo. Mais pourquoy fais-je mention des moindres exemples où les plus grands te peuvent convaincre? Auguste Cesar le vray pere de la patrie, deceda hors de sa patrie à Nolle ville de la Campagne. Tybere dissemblable en ses mœurs, mais égal par l'empire à l'autre, rendit l'esprit à Misene dans la mesme Province. Vespasian & Titus qu'on pourroit appeller les meilleurs Princes du monde, s'ils n'avoient fait tant de mal aux Chrestiens, expirerent dans une mesme maison des champs, comme il estoit convenable à un pere & à un fils bien unis durant leur vie, & quoy que ce lieu ne fut pas beaucoup éloigné de la ville, ils moururent pourtant hors de Rome. L'Occident donna la vie à Trajan, & l'Orient la luy osta. Septième Sever ayant eu une basse Origine en Afrique, & un superbe Empire à Rome, trouva sa sepulture à Yroch en Angleterre. Theodose qui estoit né en Espagne & mort à Milan, fut ensevely à Constantinople qui tenoit déjà les os du Fondateur dont elle tenoit le nom, lequel avoit pris naissance en un autre lieu.

XII. Que diray-je des autres; L'Isle de Candie receut Lycurgus comme il s'enfuit de Sparte. La mesme Isle vid partir le Roy Saturne quand il fut chassé par son fils, & aprit depuis

que ce Prince malheureux ayant long-temps esté caché en Italie , y fut enfin inhumé. Les cendres d'Annibal cette grande lumiere d'Afrique , & ce foudre de guerre de Carthage sont enfermées dans une Urne de Bithynie. Thésée, Themistocle & Solon , qui sont comme les trois Couronnes des Atheniens , furent tellement séparés par la Fortune , que le premier fut ensevely en Syrie , le second en Perse , & le troisiéme en Chypre. Leurs sepulchres certes sont bien petits pour de si grands hommes. Le jour me manqueroit si je voulois m'arrester à faire un détail plus particulier , & mon dessein n'est pas de t'accabler d'histoires , mais de te donner des avis exemplaires. Tu sçais que le Sage Romain a fort bien dit que le chemin à la Sagesse est fort court par exemples , comme il est fort long par préceptes.

XIII. Tu m'avouës toutes ces veritez , mais tu me nie que tous ceux dont je t'ay parlé , ou dont je pourrois te parler , soient morts volontairement hors de leur país ; au contraire , tu crois qu'ils avoient bien de la repugnance à mourir de la sorte , & qu'ils en ressentoient un extrême déplaisir. Tu n'es dans cette creance , que pource que tous les insensez jugent des autres par eux-mesmes , & ne peuvent s'imaginer que ce qui leur est difficile soit possible à qui que ce soit. Et il se peut faire que tu ajoütes foy à ce vieil Proverbe , qui porte que c'est une bonne chose de vivre aux país lointains ; mais qu'il fait mauvais y mourir. Au contraire l'un & l'autre est également bon , pourveu qu'on y procede avec une constance honorable ; comme au contraire.

B b. vj.

ils sont également mauvais si l'on s'y comporte avec une lâcheté qui pleure. Je te diray encore une chose qui t'étonnera, comme estant diametralement opposée à la maxime vulgaire dont je viens de te parler. C'est que s'il y a quelque plainte legitime à faire contre les lieux; elle doit estre plutôt permise à un homme vivant qui peut y avoir quelque interest, qu'à un homme qui s'en va bien-tost mourir. Car estant obligé de sortir de tous lieux, il ne peut avoir d'attachement raisonnable à quelqu'un d'eux en particulier.

XIV. Tu te sens touché de mon discours, mais avec tout cela tu aimerois mieux mourir en ton païs qu'en une terre estrangere. Je t'avoué que la volonté de l'homme est sans frein, & indomptable d'elle-mesme, bref qu'elle ne peut se vaincre à moins d'estre fortifiée de la Sagesse & de la Vertu. Que si tu veux peser plus meurement ces choses, tu confesseras que tout ce qui t'inquiete ne te touche point à le bien prendre, puis que tu ne sçauois plus vivre en un autre endroit non plus qu'en celuy où tu te trouves; que tes os ne peuvent desormais avoir aucun sentiment pour discerner où ils peuvent estre plus durement ou plus mollement couchez, & que tu n'arriverois jamais par un chemin plus facile & plus court où tu pretends aller, quand bien tu partiroid d'ailleurs. Ce fut pour cela qu'Anaxagoras mourant dans un païs éloigné, comme ses amis luy demandoient s'il ne vouloit pas qu'on le rapportast en son païs, leur dit qu'il n'en estoit pas de besoin, & leur en apporta la raison, à sçavoir; *qu'il y a tout autant de chemin d'un lieu que*

d'un autre pour aller dans les enfers. Cette réponse n'est pas moins propre à ceux qui doivent monter au Ciel, qu'à ceux qui doivent descendre dans les abyfmes éternels.

XV. Mais pour revenir à toy, encore que tu fouhaite assez de mourir dans ta maison; si tu y estois tu voudrois possible estre ailleurs. En effet, persuade toy une verité, & apprends du moins en mourant ce que tu devois apprendre durant ta vie. Il est malaisé de vous satisfaire, ô mortels, estant delicats & plaintifs comme vous estes, veu principalement que tout ce que vous avez vous semble toûjours vil & méprisable, & que vous ne fouhaitez ordinairement que ce dont vous estes privez. Quand tu rendrois l'ame dans ton logis, tu y verrois beaucoup de choses qui te rendroient la mort plus fâcheuse. C'est pourquoy tu dois croire que la Providence t'en éloigne, afin que n'ayant plus d'autres pensées, tu ne songes qu'à Dieu seul & qu'au salut de ton ame. Enfin, le Ciel ne se montre par tout que pour te faire voir qu'il n'est point d'endroit d'où l'on n'y puisse aller en quelque region de la terre qu'on se rencontre.



DE LA MORT

DES ME'CHANS.

I. **S**I tu meurs en peché, c'est ta propre faute, & non pas celle de la Nature ou de la Fortune. En premier lieu, qui t'a contraint de pecher; & puis qui t'a empêché de laver les crimes que tu peux avoir commis? Enfin, qui t'empêche à present de faire penitence, qui bien que trop tardive n'est jamais hors de saison? L'ame est toujours libre jusques au dernier soupir qui la détache des liens du corps; & quoy qu'elle soit en prison dans la chair, elle est toujours maistresse d'elle-mesme. Tu crois porter en mourant tes pechés avecque toy: mais prends garde de t'en charger. Laisse un paquet si mortel & si veneneux, tandis que tu as le loisir de t'en défaire, & que tu peux te prévaloir de l'assistance de celuy qui te le peut ôter, voire l'effacer entierement *en le jettant derriere son dos jusques au fonds de la mer, & l'eloignant de toy autant que l'Orient est éloigné du Couchant,* ainsi que parle l'Écriture. Ne neglige pas cette heure fatale, qui estant une fois passée ne scauroit revenir; En effet, bien que ce soit une chose commune à toutes les heures d'aller toujours sans retourner jamais; on peut toutesfois reparrer par avanture en un heure ce qu'on a obmis

en l'autre. Mais la negligence de la dernlere heure est du tout irreparable.

II. C'est pourquoy l'on a remarqué dans les secrettes recherches qu'on a faites au sujet de l'ame, que les fautes de cette vie sont comme des cheutes qu'on fait en un país bien uny, où l'on peut bien souvent se relever; mais les pechez de la mort sont semblables à une cheute qui nous emporte d'enhaut dans un précipice; pource qu'il n'y a point de ressource. Préviens donc maintenant que tu le peux faire, un danger à qui tu ne sçauois après trouver de remede, & souviens-toy non seulement de ce que vos Docteurs disent sur ce sujet, mais encore de ce que Ciceron en pense, qui parlant de ceux qui meurent, en son Traité de la Divination: Etudie toy principalement, dit-il, à acquerir du merite & de la louïange, car ceux qui n'ont pas vescu comme ils devoient se repentent extrêmement de leurs fautes. Peut-ont rien dire de plus religieux ou de plus utile, voire dans les sentimens du Christianisme que ce qu'a dit ce Gentil? Mais il faut executer ce qu'il propose, & se repentir du moins à la fin, car il vaut mieux le faire tard que jamais.

III. J'avouë pourtant que c'est un delay bien chatouilleux, plein de peril, & qui en trompe plusieurs, quand ils remettent à escient & de leur bon gré d'un jour à l'autre, voire traînent jusqu'à la fin de la purgation de leur ame qui ne peut estre trop hasté; d'où vient qu'estans arrivez à ce dernier temps, comme

ils se trouvent pressés de l'heure inévitable, & environnés de l'effroy que leur cause le voisinage de la mort, ils ne font rien de tout ce qu'ils avoient proposé. Or bien que plusieurs de vos Directeurs spirituels ayent dit beaucoup de choses sur ce sujet, il ne sera pas hors de propos d'observer icy ce qu'en dit Virgile, quoy que témoin étranger, & tu resteras étonné d'entendre de sa bouche avec quelles paroles il blâme cette negligence finale, & cette confession bien souvent nulle, pource qu'elle est trop différée. En effet, il met dans les Enfers ce Juge fameux par son équité severe, lequel, comme
 ,, parle ce Poète, connoist des crimes & les pu-
 ,, nit, voire contraint de confesser tout ce que
 ,, chacun a fait de mal en ce monde, & ces ex-
 ,, cés dont on a différé l'expiation jusques à la
 ,, mort, sur le vain plaisir qu'on avoit à les com-
 ,, mettre durant la vie.

I V. Mais quoy que ce delay soit si hazardeux, il n'est pourtant rien de plus dangereux que le desespoir, & l'ennemy de vostre salut n'a rien inventé de pire. Tous les autres maux sont guéris ou adoucis par leurs remèdes, mais il n'y a plus de lieu pour remédier à ce mal, qui est le dernier, & par consequent le plus grand de tous, après qu'une ame qui est prestée à partir en est une fois accablée. Vous devez donc toujours luy résister, & principalement sur la fin il faut luy opposer une plus grande force, tant pource qu'il vous presse lors davantage, que pource qu'après ce moment Critique il ne reste plus de temps à pouvoir pousser les desseins de ton salut. Et com-

me la crainte ne doit pas empêcher une si belle résolution, tu ne dois non plus t'en deporter pour la honte ou le regret que tu pourrois concevoir legitimement d'avoir si long-temps differé l'affaire la plus necessaire de la vie. Il est bien pire de nes'éveiller jamais, que de s'éveiller sur le tard; & après tout il y a bien plus de mal à oublier entierement une chose qu'à la differer pour un temps.

— V. Ne dis donc pas que tu meurs sans nul espoir; c'est tres-mal parler, reprends au contraire l'esperance que tu semblois avoir perduë, & l'approchant de ton cœur, embrasse-la étroitement de toute l'étenduë de ton ame, & garde-la bien. Je veux croire que tes pechez sont fort grieux; mais les crimes d'un homme ne sçau-roient estre si grands que la Misericorde de Dieu ne soit encore plus grande. Mais qui pourra remettre tant de cas enormes? Ne sera-ce pas celuy qui contraignant ses ennemis mesmes d'admirer son pouvoir & sa Vertu, voire parmy l'envie qu'ils luy portoitent & les querelles qu'ils taschoient de luy susciter, les obligeoit de s'enquerir. *Qui est celuy-cy qui remet encore les pechez?* Si tu ne peux meriter la remission de tes crimes, nul aussi ne l'a meritée, & nul peut-estre ne la meritera jamais, elle a pourtant esté accordée gratuitement à plusieurs, & le sera encore à celuy qui sçaura la demander avec une foy respectueuse. On dit bien que quelques-uns voulurent persuader à l'Empereur Constantin, qu'il n'y a point de pardon pour les grands crimes, mais cette fausse maxime se détruit non

seulement par l'autorité de nos Docteurs, qui preschent à tous les Chrestiens que la remission des pechez est ordinaire & infallible par la grace des Sacremens de Baptesme & de Penitence; mais encore par les dogmes mesmes des Gentils, qui ont eu quelque notion, quoy qu'obscur, ou plustost faulx de ce pardon mystereux. Et certes le remede ne pourroit encore estre qu'inefficace à leurs maux, pource que le vray Medecin ne leur estoit pas encore venu du Ciel. Enfin si l'ame ne pouvoit estre nettoyée du peché, & que l'iniquité ne pût estre effacée, on n'entendroit pas demander si souvent la grace en abolition à ce grandpe cheur d'autrefois, qui fut depuis si grand Saint.

VI. Les remords de ta conscience semblent te desesperer tout à fait; mais la memoire du peché doit causer du regret & du repentir à l'ame, & non luy oster l'esperance. Mais vous vous laissez abuser en toutes façons, estans ardents à faillir, & froids après la faute. Vous vous réjoüissez en pechant, & puis vous vous desespererez au souvenir du peché. Plusieurs faillent ordinairement sur l'esperance du pardon, & plusieurs au contraire desesperent de l'obtenir apres avoir failly. Les uns & les autres se trompent. Les premiers devroient dès le commencement quitter une esperance dangereuse; & les seconds en devroient garder sur la fin une salutaire. Mais que feras-tu puis que la mort t'emporte par le poids des crimes dont tu es chargé? Il te faut necessairement faire ce que tu devrois avoir fait il y a long-temps, qui est de te de-

faire promptement d'un mal-heureux fardeau car en estant déchargé, tu marcheras de ton bon gré, & ne seras pas emporté par violence; Tu n'iras plus courbé, & ne chancelleras point; mais te tenant droit & élevé, tu feras des démarches fermes & assurées, principalement estant appuyé d'une bonne esperance qui ne te sçauroit jamais manquer si tu ne luy manques, ou plustost si tu ne veux te manquer à toy-mesme.

VII. Courage donc, ne differe plus, & ne te desie point mal à propos; veu principalement que celuy à qui rien n'est ny pesant ny difficile, est tout prest de t'oster cette charge de dessus tes épaules, pourveu que tu l'en pries de bonne grace; comme il r'en a desia osté de plus grandes. Et quoy qu'un delay paresseux n'ait point d'excuse, un amandement, quoy que différé, ne laisse pas de meriter sa loüange. Il vaut mieux se repentir & se corriger tard que jamais. Prends donc une forte resolution, puis que tu as un si beau moyen de respirer. Plusieurs ont esté retirez presque de la porte de l'Enfer par l'effusion devotieuse d'un peu de larmes. Tu vois debout au chevet de ton lit ce Medecin Celeste, qui ne dit pas seulement à ce ladre dont parle l'Evangile, qu'il vouloit le guerir & le nettoyer, mais qui commanda encore à un mort de quatre jours, & qui sentoit desia mal, de se lever à l'instant. Le mesme attend aussi maintenant que tu veüille estre nettoyé, & te lever efficacement. Il n'est pas moins misericordieux aujourd'huy qu'il estoit alors, ny moins puissant que de coutume.

VIII. Il dépend donc encore de toy en quel estat tu veux mourir. Tu peux mesme expirer sans peché, non pas que tes pechez n'ayent esté cy-devant réels, mais pource qu'ils ne seront plus. Car bien que Plin second croye que Dieu n'a point d'autre droit que celui d'oubly sur les choses passées, il a pourtant encore sur elles un droit d'abolition, quoy que cette verité n'ait pas esté connuë d'un homme si curieux, ou plustost du plus curieux de tous les hommes. Et certes encore que ce qui est fait desia ne puisse n'estre pas fait, toutefois le peché qui sort des œuvres effectives, peut-estre effacé de telle sorte qu'il ne soit plus, & qu'on le cherche sans le trouver, ainsi que parlent les saints Oracles. Ce n'est pas qu'il soit au pouvoir de l'homme de se delivrer des liens du peché par ses propres forces, mais le secours de Dieu ne manque jamais à la bonne volonté & à la sincere contrition du cœur des hommes.



DES
INQVIETVDES
DE LA MORT,
A
RAISON DU BIEN ET
DES ENFANS.

I. **Q**Uoy qu'à l'article de la mort on ne
doive songer qu'à la mort mesme, tu
te tourmentes pourtant de ce qui ar-
rivera de ton bien & de tes enfans. L'un ne trou-
vera que trop de Maistres, & les autres se pour-
voiront, puis qu'il y a tant de sortes de fortune-
nes à faire dans le monde. Outre que la Provi-
dence qui ne manque pas aux moineaux, ne
manquera pas aux hommes. Mais pour parler
par ordre de ces deux sujets qui t'inquietent
également, ne crains pas que des richesses qui
te semblent si grandes, paroissent trop grandes
à tes heritiers. Quelque abondance qu'il y ait, à
leur estimation il y manquera tousiours quelque
chose. Mais laissons-en la disposition à cette
Aveugle, qui tourne vos biens & vos tresors
comme il luy plaist pour les jeter deça & dela
suivant son caprice,

II. Et puis ne t'informe point que deviendront tes richesses ; elles retourneront d'où elles sont venues , c'est à dire entre les mains de la Fortune ; & de là elles s'en iront encore en la possession des uns & des autres, mais elles ne s'arrêteront long-temps chez personne. Car comme elles sont vagues, elles ne sçauroient demeurer en un lieu fixe. Et ce n'est pas sans mystere qu'on fait l'argent d'une forme ronde, pource que, comme quelques-uns disent agréablement ; c'est une marque de sa volubilité, quoy qu'il ne rouleroit, pas moins quand il seroit fait en triangle ou en quarré. Pour le flux des richesses, c'est leur nature de couler toujourns & de s'enfuir ; d'avoir comme aversion des serrures d'un seul coffre ; & de se plaire à tomber sous la jouissance de plusieurs divers possesseurs, soit pour se garantir de la rouille par un mouvement perpetuel, soit pour tromper beaucoup de gens par les tours qu'elles font comme à la ronde, pour se débattre contre leurs Maistres à qui aura plus d'inconstance.

III. Laisse donc du moins en mourant un soin superflu, voire à une personne vivante. Au contraire, si tu meurs riche, reconnoy la grace que la Fortune t'a faite, regardant la foy jusqu'à la fin de ta vie, ce qui luy arrive si rarement ; & quitte aux autres des biens qui ne te sont plus nécessaires. Que si tu meurs pauvre, ne partiras plus à l'aise ne portant rien. Au reste, soit que tu ayes eu beaucoup, ou peu, ou point de richesses, cela ne t'importoit guere autrefois, mais à present cela ne t'importe en aucune façon. Il est vray que c'est le plus seur d'a-

voir vécu pauvre, pour ce que ces appuis ou plustost ces tourmens laborieux de la vie, travaillent encore la mort. Après tout, crains-tu que des biens qui t'estoient si chers ne trouvent point de Maîtres après que tu les auras delaissez ? Les richesses sont attendues & desirées de tout le monde, & comme d'ailleurs on ne les estime que trop, tu dois moins apprehender le mépris qu'on en peut faire, que les débats qu'elles causeront par des concurrences éternelles.

IV. Ainsi nous sçavons bien qu'elles cesseront d'estre à toy, mais on ne sçait pas à qui elles seront après. Pourquoy jettes-tu les yeux sur tes enfans ? On ne peut, voire il ne faut pas sçavoir s'ils en auront la possession, il suffit de sçavoir que tu l'aye eüe; si toutefois elles ont esté à toy, & non plustost à cette Maistresse de toutes les choses mortelles & passageres qu'on appelle la Fortune. Mais je dis qu'elles ont esté à toy, pource qu'elles ont esté pour un peu de temps à ta discretion; maintenant il est temps qu'elles partent & qu'elles aillent vers d'autres. Laisse les passer afin qu'elles les contentent un peu, & permets qu'elles gardent leur vicissitude; si ce n'est peut-estre que tu aimes mieux mourir avec une ambition magnifique, & qu'à l'exemple de quelques fous tu veüilles qu'on mette tes tresors avecque toy dans le tombeau, afin qu'ils profitent un jour à ceux qui fouilleront les sepulchres.

V. Enfin negliges un peu la terre & ses plus précieux metaux, pour ne plus songer qu'au Ciel & à toy-mesme. Tes biens s'enfuyent, mais

crois-tu qu'ils deussent s'arrester, veu que ta vie s'enfuyoit à chaque moment, & que toy mesme estois continuellement emporté vers la mort? Ne demande pas ce qui en fera quand ils ne seront plus à toy; mais considere ce que c'en estoit avant qu'ils fussent entre tes mains. Il te fâche de mourir dépoüillé après t'estre veu environné de tant de richesses; mais puis que tu es entré nud dans le monde, il en faut sortir aussi nud. Tu n'as pas tant sujet de te plaindre en cela, que de rendre grace à Dieu. L'usufruit d'un bien estranger t'avoit esté donné pour un temps; on ne t'oste rien lors qu'après ce temps passé on te redemande ce qui estoit à autrui. Des Locataires qui sortent d'un voisinage rendent volontairement s'ils ont quelque honneur, les ustensilles de ménage qu'on leur avoit prestez. C'est pourquoy ne t'offense pas de ce que de tant de biens que tu possedois, tu n'emportes rien avec toy, tu en peux emporter autant que tu en avois apporté, & si tu recherches encore un plus grand avantage, il t'est permis d'en emporter autant que les Roys mesmes en emportent. T'estimes tu fort mal-heureux d'avoir une condition égale à celle des plus grands Monarques?

VI. Venons maintenant à tes enfans qu'il te fâche de laisser abandonnez, mais qui ne le seront pas pour cela. En effet s'ils sont delaissez d'un pere terrestre, le Pere Celeste en prendra soin, qui ne les abandonnera pas comme toy, & ne les laissera jamais Orphelins. C'est luy qui les nourrira & les instruira dès leur jeune âge, pour veu qu'ils se rendent dociles, & qui ne les delaissera

laira ny en leur vieillesse ny en leur décrépitude, ny en leur mort, ny dans leur sepulchre mesme. L'esperance d'un homme qui naist, c'est Dieu, & non pas un pere, quelque riche qu'il soit, voire fust-il Roy! Il ne faut pas bâtir sur le sable, mais sur la roche. Toute la confiance qu'on peut prendre en un homme, est courte & perissable. Voilà pourquoy tes enfans se voyant frustrez de l'esperance qu'ils avoient en toy, mettront leur esperance en Dieu, & chanteront avec David. Mes peres & meres m'ont delaisié, mais le Seigneur, m'a pris sous sa protection. Outre qu'on peut, observer que les caresses des parens ont étouffé quelquefois le bon naturel & les semences de Vertu que le Ciel avoit imprimées dans l'esprit de leurs enfans; comme au contraire, l'abandonnement & la pauvreté a réveillé leur paresse un peu trop molle.

VII. Et puis, si tu me demande ce qu'il avendra de tes enfans: ils feront vivre ton nom, pourveu qu'ils soient gens de bien. Et si c'est quelque espece de consolation pour le dernier de tous les maux; tu ne sembleras pas estre mort tout à fait, tes amis voyans leur visage & leurs actions, croiront que tu leur auras esté rendu, & en auront de la joye. Que si tu n'as que de méchans fils, tu as juste sujet d'abandonner volontiers des personnes que tu n'as sceu corriger, & de les laisser reprendre & dompter au Monde & à la Fortune; Outre que tu aurois tort de soupirer en mourant pour ceux qui te regrettent de te voir mourir trop tard, & qui peut estre regretteront un jour de t'avoir veu.

mourir trop tost. Ne t'inquiete pas sur la tendresse de leur âge. S'ils n'ont pas encore atteint à l'adolescence, ils y arriveront, & vieilliront mesme s'ils vivent; & pour le reste, ils feront leur besongne & leur fortune à leur tour parmy les travaux ordinaires de la vie. Cependant ils seront sous la protection de Dieu, & tu as peut-estre resté sans pere aussi bien qu'eux, lors que tu estois encore fort jeune. Pour conclusion, ne songe pas tant à la suite de leur vie, qu'à rendre conte de tout le cours de la tienne.

DES

REGRETS DE LA MORT

A U

SVIET D'VNE FEMME.

I. **T**U te mets encore en peine de ce que ta femme pourra faire après ta mort? Elle se remariera peut-estre, que t'importe. Quoy que tu l'aimes à present, elle ne laissera pas d'avoir après la franche disposition de soy-mesme. Ainsi estant delivré de son joug, ou elle en prendra un autre, ou elle se promenera la teste libre; ou estant déjà lasse, elle s'arrestera & ne songera qu'à jouir du re-

pos d'une heureuse solitude. Mais pourquoy penſes-tu à ce qu'elle doit faire après avoir échappé à ton pouvoir, veu que tu ne ſçais ce qu'elle a fait t'eſtant encore ſujette? La plus grand part des hommes ignorant ce qui ſe fait dans leur maiſon, s'informent de ce qui ſe fait dans le Ciel, ou de ce qui ſe doit paſſer ſur toute la terre. Certes pour ce que ta femme fera après ta mort, c'eſt à elle ou à un autre mary à y prendre garde: mais ce ſoin ne te concerne point à preſent.

II. Si tu apprehendes qu'elle ne convole à de ſecondes nopces après ton décès, conſidere que pluſieurs femmes ſe remarient du vivant meſme de leurs marys. Ce fut ainſi qu'en uſerent Herodias en Judée, Sophoniſbe en Afrique, Martia & Livie à Rome, quoy que ces deux dernières puſſent eſtre excuſées ſur l'ordre & le conſentement de leurs époux. Après cela, tu veux qu'il ne ſoit pas permis à ta femme ſeule de ſe remarier, quoy que ſon mary ſoit mort? Il eſt peu de femmes qui gardent la foy à leurs parties encore ſubiſtantes, & tu demandes qu'on la garde inviolable à des cendres froides; Et ſi ta compagne t'a eſté fidele juſques au dernier jour de ta vie, pourquoy ne croiras-tu pas qu'elle s'eſt acquittée par là de tous les devoirs que la loyauté conjugale l'obligeoit de te rendre?

III. Et puis, au lieu de craindre qu'elle ne prenne un ſecond mary, il valoit peut-eſtre mieux craindre qu'elle n'en priſt un premier. Tu eſtois interreſſé en l'un, où l'autre ne te touchera point, mais en concernera quelqu'autre. Mais il en va de la ſorte. Vous mépriſez ce qu'il faut

droit craindre, & craignez ce qu'il faudroit mépriser, n'estimant rien à juste prix dans les choses. Tu t'es engagé en assurance dans le duel du lit conjugal, sans penser au peril que tu allois encourir, & tu apprehende maintenant qu'un autre ne s'y engage. Tu voudrois bien que ta chere moitié ne fist point de seconde alliances; & je t'avouë qu'une parfaite pudicité doit tant qu'elle peut éviter les secondes nopces; mais il faut éviter encore avec plus de soin une viduité dangereuse. Il y a des occasions où il est non seulement permis, mais quasi necessaire de se marier. Et certes, il est mal aisé qu'une belle femme vive chastement à demeurer seule.

IV. Cela mesme te choque qu'une personne si chere doive appartenir à un autre époux. Mais il en est bien peu de ce sexe, voire de celles qui passent pour les plus honnestes femmes, qui n'ayent déjà épousé du moins dans leur cœur un autre mary que celuy qu'elles ont à present. J'ay un homme mortel, dit chacune à part soy, & si celuy-là viët à mourir, celuy-cy ou cët autre me sera bien propre, puisque la Vertu & la bonne mine leur peuvent donner une part avantageuse en mes bonnes graces. J'ajoute que tu ne peux dire, à le bien prendre, que ta femme doive se remarier à un autre; En effet la mort fera que ce ne sera plus la tienne; & tu ne t'étonneras pas que celle qui rompt l'union de l'ame & du corps, rompe pareillement celle de deux personnes mariées par une separation éternelle.

V. Mais pour te consoler par des exemples aussi bien que par des raisons, les femmes des plus grands Capitaines Romains, se sont aussi

bien remariées que la tienne le pourra faire; c'est pourquoy tu dois supporter constamment un malheur qui t'est commun avec des personnes de bien plus haute condition que toy. D'autres Chefs Illustres, & des Princes mêmes tant de cette nation que des autres, ont épousé des vefves. David encore le plus Saint de tous les Roys, eut deux femmes qui avoient esté auparavant à deux de ses sujets. Il se peut faire aussi que la tienne sera marié à un homme plus grand que toy; Laisse-luy pourtant ce soin, puisque tu vas en un país où l'on ne se marie point. Après tout, si ta femme doit prendre à l'avenir un meilleur mary, conjoüis toy dès à présent avec une personne que tu as si fort aimée, sur le bonheur qui luy doit arriver. Et si elle en doit prendre un pire, réjoüy-toy du moins de ce qu'elle te connoistra mieux lors, qu'à cette heure; & cherira d'autant plus ta memoire, qu'elle reconnoitra bien de n'avoir pas assez chery ta personne. Plusieurs femmes n'ont appris à considerer le merite de leurs premiers maris, & à les aimer veritablement, qu'après s'estre engagez dans un second mariage.

D'UN HOMME

QUI S'INQUIETE A LA MORT

POUR SA PATRIE.

I. **I**L est étrange qu'ayant si peu de momens à vivre, tu t'engages en des inquietudes éternelles. Tu voudrois bien & sçavoir ce que deviendra ta Patrie après ton deceds. Mais sçache qu'il n'y a proprement qu'une seule Patrie pour tous les gens de bien, & une autre pour tous les méchans; c'est à toy à voir en laquelle des deux tu t'es acquis droit de Bourgeoisie: car il n'y en a point de troisième; les autres lieux n'estant proprement que des passages de personnes qui voyagent, outre que le pais où tu vas est toujours en un même estat; où celuy que tu quittes n'estoit pas proprement ta patrie, mais ton exil, comme je t'ay desia dit plusieurs fois. Mais pourquoy te mets-tu en peine de ce que tes Concitoyens feront après toy? C'est une pensée assez ordinaire aux Rois de songer à ce qui doit arriver aux Villes & aux Monarchies après leur mort, comme tu as pû lire que ce grand Monarque d'Assyrie; & le plus grand de tous les Empereurs Romains, avoit une si haute curiosité: mais un soin si illustre & si élevé s'arpasse la portée d'une condition privée.

II. Toutefois puis que ton esprit est tellement préoccupé que tu appelles encore à present ta pa-

triste un lieu qui est comme une boutique de miseres, & ce séjour de douleur où tu as passé le temps d'une vie qui s'enfuyoit parmy beaucoup de travaux, pour ne pas dire de sanglots & de larmes; & puis que tu veux sçavoir ce qu'il doit faire desormais, je te le diray. Il fera ce qu'il a déjà fait, & ce que font les autres lieux qui luy ressemblent. Il broüillera, il se déchirera luy-mesme par des fractions opposées, il suivra des nouveutez dangereuses, & s'engagera en des partys ruineux; il changera de Maîtres; il innovera les Loix, quoy que l'un & l'autre tourne souvent à son plus grand mal, & rarement à son plus grand bien. Il foulera les plus braves Citoyens; élèvera des personnes qui en seront indignes; en chassera d'innocentes, honorera les voleurs du thresor public; aymera les flatteurs; haïra ceux qui diront la verité; méprisera les gens de bien; reverera les plus puissants; adorerà les ennemis de la liberté, persecutera les défenseurs de la Republique; rira & pleurera sottement; admirera l'or & les pierreries; rejettera les Vertus & embrassera les Voluptez. Voilà les humeurs des Villes. Et il n'est point d'homme qui ne puisse te prophetiser infailliblement tous ces malheurs, à moins qu'il n'ait toujours vescu aux champs, & qu'il ne soit entré dans les Villes que les yeux fermés & les oreilles bouchées. Si tost qu'on voit le grand monde, on voit ces grandes miseres.

III. Mais ces considérations à part, pourquoy t'inquietes tu de ce que tu vas sortir de danger? Car quoy qu'il arrive de ta patrie, ta maison sera desormais exempte des embrasemens, des

attentats, des larrons, & des menaces d'une ruine inévitable. Tu n'auras plus sujet de craindre une année contagieuse & sterile, ou trop abondante, la chaleur ou la secheresse, la pluye ou la gresle, la neige ou la glace, & le trop grand froid. Tu n'apprehenderas non plus les bestes farouches ou les oyseaux de rapine, les chenilles ou les sauterelles : les tremblemens de terre, ou les tempestes d'une mer irritée : la cherté des vivres ou les incursions des ennemis, ny les fureurs des guerres Civiles. Après tout, la Ville où tu es né ne peut avoir d'autre condition ny d'autre fin que celles de toutes les plus grandes Villes qui ont esté ou qui doivent estre ; c'est à dire qu'elle se resoudra en poudre & en cendre, & n'aura plus qu'une nuë reparation, & des pierres semées d'un costé & d'autre. Enfin il n'y aura pas seulement des masures, où tu vois des bastimens qu'on estimoit eternels.

I V. Je pourrois te prouver cecy par une infinité de raisons demonstratives : mais l'experience ne t'a que trop instruit là dessus: Il suffit de te dire que l'homme ne peut rien faire en ce monde qui ait un caractère d'Eternité : & que dans vostre nature, non plus que dans tout ce qu'elle peut operer par son industrie particuliere, il n'y a rien d'immortel que l'ame seule. Ce qui a commencé prendra fin, ce qu'on pense avoir bien étably, cessera d'estre, & ce qu'on a bâti avec tant de soin, se détruira avec beaucoup de facilité. Pourquoi te tourmentes-tu plus qu'il ne faut de ces evenemens qui ne peuvent qu'estre ordinaires, veu principalement que si tu es une fois dans le Ciel, comme tu le dois esperer, tu te moque-

ras de tous ces sujets, ainsi que de toutes les choses mortelles; Car pour ceux qui descendent aux Enfers, il est croyable qu'ayant perdu pour jamais la Charité, & haïssant incessamment Dieu & les hommes, ils haïssent aussi les œuvres de l'un & des autres tout ensemble.

D V S O I N
 DE LA MEMOIRE
 APRES LA MORT.

TV as tort de te mettre en peine de ce que les hommes diront de toy après ton deceds : car c'est une curiosité de saison, puis que tu devois y pourvoir dès ta jeunesse. La reputation des personnes mortes est ordinairement semblable à leur vie. Toutefois si tu me demâdes encore quels discours on tiendra de toy, je ne te répondray point autrement que par l'organe de Ciceron un des plus sçavans & le plus éloquent de tous les hommes. C'est à faire à ceux qui viendront après toy, dit-il, de voir ce qu'ils en doivent dire, ils en parleront pourtant Mais tous les discours qu'ils en pourront faire seront limitez par les bornes de ces regions que tu vois : toutesfois la memoire d'aucun n'a esté éternelle en ce monde; la renommée s'affoiblit par la mort des hommes, & s'éteint par l'oubly de la posterité.

II. Je te dirois d'autres choses sur ce sujet si je croyois qu'on pût mieux parler que l'Eloquence mesme, qui adjouste peu après : Que t'im-
 ,, portesi ceux qui naistront après nous parle-
 ,, ront de toy, ven que ceux qui sont nés devant
 ,, n'en ont point parlé, quoy que ceux-cy n'ayent
 ,, pas esté en moindre nombre, & ayent esté plus
 ,, gens de bien que ceux qui vivent, ou que ceux
 qui suivront. Cette derniere observation, qui
 estoit peut-estre douteuse, & peut-estre fausse
 du temps de l'Orateur Romain, est maintenant
 hors de doute, & infailliblement veritable. En
 effet, qui peut douter que les hommes ne seront
 jamais tels qu'ils ont esté, s'il considere que les
 siecles vont toujours de mal en pis, & que tout
 panche à une derniere ruine. C'est donc une bien
 étrange inquietude de craindre les discours des
 personnes qui ne peuvent que vous estre ou in-
 connuës ou inferieures, après avoir méprisé les
 sentimens & les entretiens des plus connuës,
 ainsi que des plus excellentes.

III. J'ajouste que tu peux avoir une meilleure
 reputation après ta mort que durant ta vie, pour-
 ce que l'envie qui se fait maintenant entendre,
 se taira lors que tu seras dans le tombeau. Et cer-
 tes, cette peste de la vie des hommes les survit
 bien rarement; & comme la Vertu est la racine de
 la gloire legitime, c'est l'envie qui l'arrache ou
 qui la flétrit. De telle sorte que tout ainsi qu'une
 main jalouse de la reputatiō d'autrui, l'empêche
 quand elle est presente, aussi la fait-elle croistre
 quand elle est éloignée. C'est pourquoy l'en-
 trée d'un sepulchre fatal estât inaccessible à l'en-
 vie, a servy à plusieurs de porte pour entrer au

vray Temple de l'honneur, & d'une gloire éminente : car d'attendre autrement une longue reputation, c'est faire voir qu'à la façon ordinaire des hommes, tu mesures peut-estre mal la vraye longueur. Il n'y a rien de longue durée parmy vous : & c'est la seule Vertu qui peut faire que toutes choses soient durables, voire éternelles. La Justice principalement a cét avantage comme l'Ecriture enseigne, *Que le Juste sera dans un souvenir éternel* : Et le Poëte mesme a exprimé comme il a pû cette mesme verité quand il a dit, que c'est comme l'ouvrage de la Vertu d'estendre « au loin la reputation d'un homme par des « actions Heroïques. »

IV. Mais pourquoy t'informes-tu quel sera un bruit populaire que tu mépriseras dans peu, ou qui te sera du tout inconnu ? Que te serviront les souffles des hommes quand tu n'auras plus de souffle ? Je ne m'étonne point qu'un homme qui respire encore, se plaise au bon air & à des vents agreables, mais je ne puis comprendre qu'un homme mort se touche du mesme plaisir. Et puis, que penses-tu qu'on puisse dite après ta mort, que ce que tu meriteras qu'on die, soit en bõne, soit en mauvaise part, beaucoup ou peu, & peut estre rien du tout. La renommée est faulse en beaucoup de personnes, mais elle est veritable en plusieurs autres, ou bien elle ne dure pas long-temps. Et certes la Verité est comme le fondement de la durée ; & le mensonge est toujours fresle & ruineux. Enfin ta reputation sera telle après ta mort que ta vie aura esté devant sa fin, ou en sa fin mesme. Ainsi tu dois regler l'avenir sur tout le temps passé, & principalement :

sur l'heure presente. Car persuade-toy qu'on ne peut mieux juger que par la mort mesme de la renommée qu'un chacun doit avoir après le trépas. Ce qui paraist en ce qu'on voit bien souvent que par un miracle assez ordinaire, mais étrange à dire, la mort seule ennoblit avec éclat plusieurs personnes qui avoient esté infames ou inconnues durant tout le cours de leur vie. A plus forte raison fera-t'elle des illustres de ceux qui auront véu dans une Vertu glorieuse. Sois donc toujourns homme de bien, & jamais la posterité ne parlera mal de toy.

D'VN

HOMME QUI MEURT

SANS ENFANS.

I. **P**uisque tu meurs sans enfans, tu dois mourir par consequent avec plus de joye, & partir plus dispos & plus promptement, ne laissant rien derriere toy qui t'inquiete. Te voilà exempt de ce cuisant regret que cause à un homme mourant la compassion qu'il a de laisser une famille abandonnée, principalement quand elle a besoin du secours d'un pere, & que faute d'âge & de conseil elle est exposée à beaucoup d'injures & de fâcheux accidens. Que si des enfans que tu eusses bien désiré te survivre, comme tu avois raison ne l'esperer, t'ont devancé; tu n'as pas là un petit sou-

Jagement, veu qu'au lieu d'estre en peine de les delaisser, tu n'as maintenant qu'à les suivre, comme tu le devois souhaiter, si tu estois autrefois bon pere.

II. Mais ne dy point icy qu'une mort hors de saison te contraint de mourir sans posterité: car si tu prends cela pour une infortune, qu'est-ce qui t'a contraint de vivre, & te force à present de mourir sans enfans, puis qu'il y a tant de brave jeunesse d'où tu pouvois & peux encore te choisir de vrais fils qui t'obeiroient peut estre d'autant plus volontiers, & t'aimeroient bien davantage que ceux que tu aurois engendrez de ton propre sang; que tu aurois eu les uns par un cas fortuit, & les autres par une élection réglée? Les uns seroient tes enfans devant que de t'estre connus, où les autres te seroient connus, fort chers, & bien choisis avant que d'estre tes enfans. Les uns n'attribueroient le bonheur d'estre à toy qu'à la Nature, où les autres l'attribueroient à la grace que tu leur aurois faite, & se diroient plus justement tes creatures.

III. C'est pourquoy l'on a veu souvent que cette succession élective a donné des heritiers à plusieurs malgré la sterilité de leurs mariages; & l'on a jugé ces enfans capables de recueillir non seulement un bien medioere, mais encore le Souverain Empire du monde. Tu sçais que Jules Cesar n'ayant point d'enfans, prit Auguste pour son fils, & qu'Auguste en usa de mesme envers Tybere, quoy que ce fut quasi par contrainte & contre son gré. Tout de mesme Nerva se voyant vieil adopta Vlpie Trajan; Trajan, Adrien; Adrien, Antonin le debonnaire; Antonin, Marc

Aurele ; & ce dernier auroit bien mieux fait & plus heureusement pour l'Estat d'en adopter un autre quel qu'il eût pû estre , que d'engendrer Commodus, dont la vie n'estant commode à personne , estoit incommode à tout le monde. Ce fils fut la seule infortune d'un pere si excellent, comme un des plus grands opprobres de l'Empire Romain ; Et il parut bien évidemment par sa conduite combien l'adoption est plus heureuse que la generation ordinaire , en ce que ces premiers en rang ayant fort long-temps & fort heureusement regné , celuy-cy au contraire se rebutant d'aller sur les pas de ces grandes guides , & voulât suivre un chemin écarté, après avoir des-honoré la Republique par une courte & honteuse Tyrannie plûtost que par un legitime Gouvernement , mourut d'une fin tres-malheureuse, mais fort digne de luy, & ce Chef de l'Univers servit de jouët à tout le monde.

IV. Au reste long-temps devant la naissance de ce Monstre & de ces autres Heros dont je t'ay parlé , le fils du grand Scipion l'Africain fit entrer en part de la gloire de sa maison , cet autre foudre des guerres d'Afrique, & le vray marteau de Carthage , voulant faire par cette haute adoption , ainsi que dit la petite Histoire du grand Florus , qu'une ville autrefois bien ébranlée par l'Ayeul , fut renversée par le Neveu, qui ayant esté comme transplanté de la Famille des Æmiliens en celle des Corneliës, fut à la verité le dernier , mais non pas le moindre ornement de l'une & de l'autre. Tu vois par là qu'un fils ne peut te manquer , non plus qu'à un Prince , & ce qui est meilleur que tout cela, que les gens de bien n'ont

iamais faite de moyens de faire une bonne élection. C'est ce bien-heureux choix qui te donnera peut-estre un fils mieux cōditionné que tu ne l'eusses eu de ta femme , & tu joüyras du fruit le plus souhaittable du mariage , estant delivré de ses chaînes. Ainsi la Loy a pourveu aux defauts de la Nature.

V. Tu dis derechef que tu ne sçais comment disposer de ton bien, n'ayant point de successeur: mais tu as assez d'heritiers à faire, & tu ne dois pas refuser une si belle occasion qui se presente pour déployer hautemēt ta pieté, & t'acquérir de la gloire. Et certes tu peux faire une disposition plus honneste, plus utile & plus durable que celle que tu pourrois faire en faveur de tes enfans propres pour le partage de ton bien. Donne donc à des personnes reconnoissantes & qui sçauront bien conserver & bien employer tes graces , ce que tu voudrois donner à des fils qui seroient peut-estre ingrats, & qui augmenteroient par de mauvaises voyes ce que tu leur aurois laissé , ou qui le tourneroient en des usages ruineux , & le prodigueroient bien-tost ; comme l'un & l'autre n'est que trop ordinaire. Attalus Roy de Pergame fit par son testament heritier le peuple Romain qui veritablement n'en avoit pas de besoin: & qui se devoit corrompre par les richesses d'Asie. Je te veux montrer un autre peuple que tu peux faire heritier plus legitimemēt. Tu es environné d'une part de grand nombre de tes amis , & de l'autre, d'une grāde multitude de pauvres: il t'est permis d'adopter des enfans à ton choix , des uns & des autres , afin que ceux-là te fassent encore rester avec eux par un doux souvenir après que

674 D'VN HOMME

tu seras party , & que les seconds te devancent par la pieuse vistesse de leurs prieres au lieu où tu vas , pour t'y faire trouver le centupie de ce que tu leur auras presté. C'est là une usure bien loüable & bien abondante , & la meilleure lettre de change que puissent avoir ceux qui ont à faire le mesme chemin que toy.

VI. Et puis , quand tu aurois beaucoup d'enfans au lieu que tu te plains de n'en avoir pas un , en choisirois-tu quelqu'un d'entr'eux pour estre le gardien d'une maison & de l'argent qui ne seroient plus à toy ; ou pour estre ton brave au combat de la mort , mais ce Champion seroit mortel aussi bien que toy , ou pour t'accompagner au tombeau ; car tes proches ne te sçauroient suivre au delà , comme Metellus ne fut pas plus loin accompagné des siens. Le chemin est fort court du liêt de la mort au sepulchre. Que t'importe t'il d'estre pour jamais couché seul icy ou là ? Certes voila des sujets bien frivoles & pleins d'extravagance pour souhaitter des enfans. Car si tu desirois , comme on dit communément , que ton nom fût conservé & comme perpetué en eux , tu t'abusois avec le peuple. En effet , le peu d'honneur ou l'opprobe des enfans qui n'est que trop frequent dans le monde , ne peut ny ennoblir ny conserver le nom de leurs peres. Comme au contraire la reputation éclatante des enfans qui est assez rare , les rend à la verité toujourns illustres , mais couvre & obscurcit par son voisinage celle de leurs parens , comme le Soleil nous cache les autres astres qui ne sont pas si grands que luy , ou qui ne nous semblent pas tels. Cette verité n'a jamais plus clairement parû qu'en la personne du

pere de Jules Cesar, que la gloire trop fameuse de son fils nous rend presque incônu. D'ailleurs, celuy qui met l'esperance de son renom en un de ses enfãs, met une chose bien subtile & bien fresle dans un vase d'argile, qui ne peut estre que ruineux, & qui pour comble de son inconsideration, ne luy appartient pas. La reputation est un sujet plus estimé d'un Vulgaire ignorant que des habiles, mais qui ne doit estre méprisé de l'un ny des autres, & qui se peut mettre avec plus d'honneur & d'assurance dant des vases solides & incorruptibles qui soient à vous, à sçavoir dans la Vertu personnelle, dans les belles lettres, & dans les actions Heroïques.

VII. Après tout, si tu meurs sans enfans, tu n'as plus à répandre tes soins à divers sujets, mais a les tourner tous vers toy-mesme, afin que tu sois plus prest & plus libre à partir; ne regardant que toy seul, & te mesurant comme il faut, tu sçais combien tu meurs heureux ou miserable; & n'expies pas dans la doute si ta misere se doit augmenter ou ton bonheur s'amoindrir par la honte insupportable ou par la fortune glorieuse des autres. Car quoy que quelques-uns en pensent tout au contraire, & que j'aye plus d'inclination à suivre leur sentiment, nous sçavons pourtant que de grands Philosophes ont crû que la felicité des peres se diminuë par les aventures inevitables, mais incertaines des enfans; & que c'est un bien fort fresle que celuy qu'on attend au lendemain, & qui dépend d'autruy. Or si nous voulons recevoir cette opinion, tu vois la consequence qu'on en doit tirer. Car on ne peut douter que

plusieurs ne fussent morts plus heureusement, s'ils fussent morts sans enfans.

D E

LA SEPULTURE.

I. **Q**Uand tu crains de rester après ta mort sans sepulture, porte-tu envie aux oiseaux, aux bestes feroces, ou aux poissons? Car si tu crains d'ailleurs pour toy-mesme, fais mettre un balton auprès de toy comme un garde fidele, qui les chassera loin de ton cadavre. Tu crois que je me jouë de tes maux, parce que tu sçais bien que tu n'auras point lors de sentiment. Pourquoi crains-tu donc ce que tu ne sçaurois ressentir? ou si tu le ressens, tu n'as qu'à le prouver: car d'ensevelir un homme qui a encore du sentiment, c'est se tuer. Pour le reste, si la terre ne te presse pas, tu la presseras, & le Ciel te couvrira, en cas qu'elle refuse de te couvrir. Ce bon mot est assez fameux, *Que celui qui n'a point d'Urne est couvert du Ciel: & cét autre, Que la porte d'un sepulchre est fort aisée à supporter, & si aisée, que j'ose dire que c'est la plus facile de toutes.* Nous nous pouvons passer de beaucoup de choses durant la vie, mais nous pouvons nous passer de tout après la mort, pource qu'en cét estat là nous n'aurons besoin de rien.

II. Tu crois que de ne pas estre ensevely, c'est une chose facheuse à dire; mais du moins elle est fort legere à souffrir, & il est bien plus supportable d'estre dépoiüllé d'un sepulchre que

d'une saye ou d'une couverte. Quand ce seroit un spectacle hideux à voir que d'estre sans sepulture ; il le seroit pour les autres, & nullement pour toy. L'Authorité de tous les habiles, & la chose mesme nous apprennent que l'enterrement des morts n'a esté institué que pour la consideration des vivans. Cela mesme se peut prouver par la figure des tombeaux, qui opposant à leurs habitans des pierres rudes & mal polies par le dedans, sont enjolivées au dehors avec beaucoup de dépense par l'industrie des meilleurs ouvriers; faisant paroistre des images d'or & de marbre à ceux qui ont la commodité de les regarder.

III. Et puis, quand tu te mets en peine de ta sepulture, n'as-tu pas assez affaire de ta besogne sans te mesler de celle d'autruy? C'est à ceux qui y ont interest à pourvoir à la honte que tu apprehendes, car tu n'en verras point la difformité. D'ailleurs, si tu restes sans estre enterré, Pompée ce grand personnage fut long-temps gisant sans estre ensevely, encore peut-on dire qu'il ne le fut jamais, car au lieu d'estre mis sous la terre, il fut balotté & englouty des flots. Et je ne t'estime pas si fou que tu veuille croire qu'un sepulchre l'eust, à ton avis, rendu plus heureux, comme Marcus Crassus son Collegue ne fut pas malheureux pour n'avoir eu personne qui püst ordonner qu'on l'ensevelist. Car pour le reste ils furent presque égaux en leur fin, si ce n'est que la teste de Crassus semblant plus pesante que l'or, fut gardée, comme ce destin appartenoit apparemment au plus riche & au plus avare de tous les hommes; mais toujours es

618 DE LA SEPULTURE

grand Chef comme celuy de l'autre, servit de risée au bas peuple. Le troisième Collegue de ces deux Heros n'a pas eu plus de bon-heur, quoy qu'il ait esté ensevely au sommet d'un fort beau Colosse, d'où l'on voit qu'il regarde au dessous de soy les plus hauts temples du monde. J'avouë qu'il fut plus heureux en fait de guerre que les autres, mais non pas en sepulture. Une pierre à la verité peut-estre plus belle que l'autre, mais non pas plus fortunée. Quelle felcité peut-on trouver dans un marbre insensible, ou dans un corps privé de sentiment qu'il enferme ? Autrement si un sepulchre rendoit l'homme heureux, le bonheur de Mausole surpasseroit infailliblement celuy du reste des hommes.

IV. Quand bien tu ne serois jamais inhumé, ton sort te seroit commun avec plusieurs autres Heros, Paulus *Æmilius* & *Claudius Marcellus*, ces deux Illustres n'eussent point esté enterrez, sans qu'ils furent ensevelis par leur capital ennemy, qui leur rendit cét honneur comme je pense, vaincu qu'il estoit par l'admiration de leur Vertu, & par une certaine honte de sa Victoire, plûtoست que par quelque espece de compassion qui ne pouvoit loger dans le cœur impitoyable d'un si brutal Adversaire. Et j'estime que cette sepulture mesme eût déploré aux ensevelis, s'ils en eussent eu quelque pres-sentiment durant leur vie, & ils eussent mieux aimé rester couchez sur la face de la terre, si la fatalité leur en eût laissé le choix. *Cyrus Roy de Perse* demeura pareillement sans estre enterré, mais cela ne luy tournoit point à deshonneur, non plus que l'Outrage de ces autres qui l'emportent

rent ; ce fut son humeur cruelle qui luy causa de l'infamie , ayant merité un affront si sensible, & de tres-sanglans reproches du peuple du monde le plus barbare.

V. Mais pourquoy m'arrestay-je au détail de ces cadavres exposez à nu ? & pourquoy parlay-je en particulier des Princes Romains ou des Roys Estrangers, lesquels ont non seulement esté privez de ce dernier honneur du sepulchre, qui est une chose si vaine & si desirée, mais encore déchirez & mis par pieces, leurs membres ayant en suite esté dispersez par lambeaux, comme s'il y eust eu de la honte pour eux à garder un corps entier après leur mort ; veu principalement que nous pouvons regarder des yeux de l'esprit les carnages des nations entieres, qui restent sans estre inhumées, & que tout ce grand Monde mesme est, pour ainsi dire, sans sepulture. Il mourut avec ce Cyrus, dont je t'ay parlé, deux cens mille Perfes, & seize belles Legions avec Crassus ; A Cannes, il fut tué plus de quatre-vingt mille hommes tant de Citoyens Romains que de leurs Alliez ; Cinquante-cinq mille Africains ou Espagnols, Liguriens ou Gaulois, furent couchez par terre avec le Chef mesme des ennemis, sur la riviere de Metaure. Et à Aix en Provence, qui est une ville à laquelle des eaux minerales & Sextius ont donné leur nom, il y demeura deux cens mille Theutons tuez sur le Champ ; comme près des Alpes sous la conduite de Marius qui vainquit également en deux occasions, cent cinquante mille Cimbres, comme disent quelques-uns, ou du moins soixante mille, comme disent ceux

qui en font une plus modeste enumeration, demeurèrent sur la place ; Et tant de morts défaits en tant d'endroits restèrent sans sepulture. De plus, la fleur du sang d'Italie, & comme toute sa vigueur, fut répandue à Phillippes, où tous les secours des Roys & des nations alliées succomberent pareillement ; & le Ciel qui avoit permis leur défaite, voulut aussi que tant de corps ne trouvant point de tombeau engraisassent les Champs Æmoniens, & servissent de eurée aux Vautours & aux bestes feroces des environs. Tant il est vray que la Providence qui veut que nous songions à nostre mort, ne se met guere en peine que nous songions à nostre sepulchre.

VI. Que diray-je de la flotte des Carthagiinois défaite aux Isles Ægates, de celle des Marseillois ruinée à l'emboucheure de leur port, & comme à la veüe de leur pays, qui bien que fidele, ne laissa pas de se voir contrainte de souffrir leur infortune ? Enfin, pour ne pas toujours parler des travaux glorieux des Italiens, quel sepulchre eut la flotte des Atheniens estant engloutie des vagues devant la ville de Syracuse ? Je laisse à part Salamine & Marathon, & deux mille Perses qui y furent défaits ; quoy que d'autres ne se contentent pas d'en doubler le nombre. Je passe sous silence les guerres des Juifs, & les Combats des Seythes & des Amazones : des Arabes, des Parrhes & de Medes. Je ne dy rien des Victoires qu'Alexandre de Macedoine emporta dans l'Orient, & de ces furieux carnages de tant de peuples desarmez. J'obmets encore le ravages de la peste qui est quelquefois si cruelle, qu'on prend pour un grand devoir de pieté

d'avoir un peu mis à l'écart le corps mort d'une personne qu'on aimoit. Je ne parleray point non plus des incursions des serpens & des bestes monstrueuses, par l'effort desquelles quelques especes d'hommes ont esté entierement consommés, ainsi que Dicearque, au rapport de Ciceron, nous l'enseigne. Je ne feray aucune mention des tempestes & des naufrages ordinaires, car pour ceux qui perissent dans les flammes, tu aurois tort de dire qu'ils ayent besoin de buscher ou faire de tombeau. Je laisseray à part les fureurs domestiques, & les discords intestins, qui ont fait dire que la guerre Civile peut à peine donner sepulture aux Chefs, ce qui est encore plus vray de la guerre externe. Je ne particulariseray point la ruine des villes de Troye, de Jerusalem, de Carthage, de Corinthe, de Numance, de Sagonthe, & de beaucoup d'autres, où la plus part des habitans furent accablez de la cheute des murailles, & ainsi ensevelis avec leur patrie. Je laisse enfin les tremblemens de terre dont plusieurs personnes ayant esté surprises avec effroy, ont eu pour tombeau tout le ventre de nostre commune mere qui est la terre mesme. Ce mal a esté jadis fort frequent, en divers endroits, & l'estoit encore n'agueres; mais l'accident le plus remarquable qu'il ait causé se vit en Asie, où l'on dit que douze ville furent englouties en un mesme jour dans les gouffres effroyables de la terre. J'ay fait une si longue induction pour t'oster une crainte ridicule en ce que tu apprehèdes plus la privation d'un tombeau que la mort mesme, qui est celle de la vie, & trouves mauvais qu'à l'avenir

il manque à un petit corps seul, ce que tu sçais bien avoir autrefois manqué à tant de milliers de grands Capitaines, voire ce qui est plus indigne, à tant de saints personnages.

VII. Tu me repliques qu'il est bien dur qu'on te refuse un peu de terre pour te couvrir après ta mort. Il n'y a point là de dureté; mais tu es bien delicat, puis que tu peux estre offensé mesme lorsque tu ne sçauois plus rien sentir. Et puis, quelle indignité trouves-tu en ce refus? La terre t'est-elle deuë, ou plutôt n'es-tu point deu à la terre? Il se peut faire qu'on te refusera un peu de terre, mais tu ne sçauois estre refusé à la terre mesme. Un tombeau peut t'estre ravy par quelque accident, ou par la violence d'un ennemy; mais ce qui t'a esté prédit par la bouche de ton Seigneur ne peut estre faux, à sçavoir qu'ainsi que tu viens de la terre, il faut que tu retournes en terre. Si elle ne te couvre pas de son sein, tu la couvriras de ton corps nud, comme je te disois au commencement. D'ailleurs, cela ne t'importera non plus après ta mort, qu'il ne t'importe à present de sçavoir où tu as laissé les rogneures de tes ongles, les superfluités de ta teste, qui sont les cheveux qu'on t'a coupez tant de fois, ou le sang qu'on t'a tiré durant la fièvre, ou les morceaux des langes & de la robe de ton enfance?

VIII. T'es-tu oublié de cette excellente réponse de Theodore le Syrenéen, dont parle l'Orateur Romain; qui estant menacé du supplice de la Croix, comme je pense, par le Roy Lyfimachus; *Faites, luy dit-il, ces menaces affreuses à vos Courtisans qui sont tous convertis de pourpre, & qui*

qui estant confits en delices ne sçauroient rien supporter de fâcheux. Pour Theodore, il ne se met point en peine, s'il doit mourir couché par terre, ou bien suspendu en l'air. Voilà pourquoy si la terre ne te reçoit pas dans son sein, elle te soustiendra sur la superficie; d'un costé les herbes, te seront un habillement vert, gay; les fleurs t'embelliront de l'autre, comme un hoste qui leur sera agreable: d'ailleurs, tu seras arrosé des pluyes échauffé du Soleil, rafraichy par la glace, remüé par les vents; & il fera peut-estre plus naturel qu'un corps composé de quatre elemens, se resolve en tout autant de principes.

IX. La pensée de ne point estre ensevely te cause encore de l'horreur. S'il y a pourtant de l'horreur en ce sujet, elle consiste en l'opinion, & non pas dans la chose mesme. En effet, quelques uns croyent que c'est une vilaine sepulture d'estre couvert de terre, & que la plus belle fin qu'un corps mort puisse faire, c'est d'estre consumé par le feu, comme nous sçavons que c'estoit l'avis de nos Ancestres. D'autres croyent qu'un cadavre est plus noblement traité, quand il est mangé des chiens, ou déchiré des bestes ferores. Enfin les Coustumes des Nations sont innombrables sur ce sujet, & Ciceron reprend Saluste d'en avoir fait une trop exacte recherche. Tu seras peut-estre gisant sur la terre, puë, celuy-là sera couvert d'une pierre informe, celuy-cy d'un méchant gaçon; un autre flottera sur les vagues qui l'auront engloury; un autre sera pendu à un arbre fatal, secoüé des vents, battu de la gresse, ou mis en pieces par des corbeaux. Ceux-là mesmes qui s'enterront avec le plus de magni-

II. Part.

D d

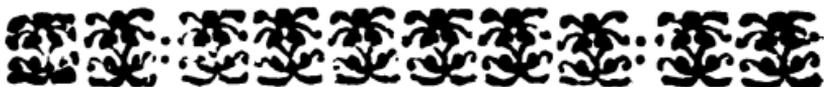
ficence, & cachez sous des voiles de pourpre, ne lairront pas d'estre mangez des vers.

X. Au reste, quel avantage a un homme qui se trouve couvert d'or & de marbre, par dessus celui qui en pleurant dit chez le Poëte, qu'il est à la mercy des flots, & que les vents les balotent sur la rive, & qui prie ses amis suivant la coutume de l'erreur publique, qu'ils ayent soin de l'enterrer ? Tu ne dois pas t'arrester à ces contes de vieilles, que les plus sages des Anciens n'ont pas laissé d'écouter ; ny t'imaginer que les ames de ceux qui meurent sans estre inhumez, errent cent ans vagabondes sur le bord de la riviere d'Enfer. Un esprit saint & religieux rejette une croyance si superstitieuse, & croit que pourveu que l'ame soit en bon estat au partir du corps *celuy-cy* ne scauroit estre en mauvaise disposition, soit qu'il reçoive la sepulture, ou qu'il n'en reçoive point, Il ne faut pas la mépriser lors qu'elle arrive, ny la regretter par trop quand elle manque d'arriver. Enfin, au lieu de craindre comme tu fais, de ne pas estre inhumé, fais maintenant ce à quoy tu es obligé, & laisse cét autre soin à ceux qui vivront après ta mort.

XI. Que si tu ne regrettes pas tant de ne point estre enterré, que de l'estre loin du sepulchre de tes peres ; on ne te fait pas grand tort en'ostant un tombeau en ton pais, pouveu qu'on ne t'oste pas entierement ta patrie, & qu'on t'y laisse seulement un poulce de terre. Tu as en cela un avantage que Phocion un des plus grands hommes de la Grece, eust pû t'envier : car bien qu'il fust Citoyen de la ville d'Athenes, & qu'il eust bien merité de sa patrie, il fut pour-

tant chassé de ses confins tout mort qu'il estoit. En quoy l'on ne sçauroit dire si l'ingratitude ou la cruauté de ses habitans fut la plus étrange. Mais quoy qu'il puisse arriver de ton corps sur la terre, tu reposeras toujours doucement par la meilleure partie de toy-mesme, & pourveu que ton ame aille dans le sein d'Abraham ce grand Pere des Fideles, ne te soucie pas que l'autre soit excluse de celuy de la Mere commune. En un mot, celuy qui possede tout le Ciel pour une Eternité, se passe bien aisément de la possession temporelle d'un pied de terre. Encore peut on dire qu'après la mort ce pied de terre nous possede plus veritablement que nous ne le possedõs. Qui n'a plus de vie ne sçauroit plus rien avoir en ce monde qu'une bonne ou mauuaise reputation. Après tout, veux-tu laisser le tombeau le plus magnifique du monde, laisse une memoire glorieuse de ta vie.

Fin des Entretiens Moraux du Petrarque.



Extrait du Privilege du Roy.

PAR Lettres Patentes de Privilege de Sa Majesté, données à Paris le sixiesme Novembre 1666. signées, BARDON, il est permis à CARDIN BESOIGNE, Marchand Libraire à Paris, d'imprimer *Le Sage Resolv contre la Fortune, ou les Entretiens de Petrarque*, pendant le temps de cinq années, à compter du dernier Novembre mil six cens soixante neuf, jour de l'expiration du precedent Privilege, & deffenses sont faites à tous Libraires, Imprimeur, & autres personnes de quelque condition qu'elles soient, d'imprimer, vendre ny debiter ledit Livre sous quelque pretexte que se soit, mesme d'impression estrangere sur les anciennes impressions, ny autrement sans son consentement, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, mil livres d'amande, dommages & interrests, ainsi qu'il est plus au long contenu aux dites Lettres.

Registré sur le Livre de la Communauté des Marchands Libraires & Imprimeurs de cette Ville, suivant l'Arrest du 8. Avril 1653. le 14. Avril 1667. Signé, PIGET, Syndic.

Achevé d'imprimer le quinzième Novembre 1672.

